This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ZEC
Duhamel

CAUSERIES DU SOIR

OU

EXPOSITION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

2EC
Dufer

Propriété.

Corbeil, typographie de Crété.

Duhamel, Alphonse de.

CAUSERIES DU SOIR

OU EXPOSITION

DE LA

DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR

M. ALPHONSE DE MILLY, pseud.

AUTEUR DE LA REVUE ANALYTIQUE ET CRITIQUE DES ROMANS CONTEMPORAINS.

Ils sont vains, tous les hommes en qui n'est pas la science de Dieu.

LA SAGESSE, ch. XIII.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PARIS
NOUVELLE MAISON
RUE DU PETIT-BOURBON, 18
ANGLE DE LA PLACE SAINT-SULPICE.

LYON
ANCIENNE MAISON
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33
ET RUE CENTRALE, 8.

1850

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
811194 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L

BREF

ADRESSÉ A M. ALPHONSE DE MILLY,

A L'OCCASION DE LA PUBLICATION DE SON LIVRE SUR LES ROMANS CONTEMPORAINS.

A notre cher fils Alphonse de MILLY, PIE IX, PAPE.

CHER FILS,

Salut et bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec d'autant plus de satisfaction votre lettre du 10 avril, pleine de sentiments de dévouement et d'obéissance pour notre personne, qu'elle est une preuve éclatante de votre piété chrétienne et de votre vertu. Nous nous sommes grandement réjoui de la pieuse pensée qui vous a fait composer et livrer à l'impression un livre intitulé : *Revue analytique et critique des romans contemporains*, dans le but de détruire et de combattre un mal qui fait tant de ravages dans notre siècle.

Nous vous félicitons du fond du cœur, cher fils, du zèle que vous avez montré : car il n'est pas une personne bien intentionnée qui ne se désole de voir tous les jours paraître des livres qui ne méritent que l'obscurité; qui tendent, à notre très-sainte religion et aux bonnes mœurs, des piéges si honteux qui corrompent surtout les cœurs et les intelligences des jeunes gens ; qui leur donnent, non pas la science, mais les apparences du savoir; qui les détournent d'études plus sérieuses, au grand dommage de l'Église et de l'État.

Nous vous rendons grâces, cher fils, pour l'envoi que vous nous avez fait de votre livre ; et nous supplions Dieu, d'où viennent tous les dons, de favoriser vos études et de les rendre propres à conserver les âmes dans la piété et dans la foi. Nous vous accordons avec affection, cher fils, et dans l'effusion de notre cœur paternel, la bénédiction apostolique, et nous désirons qu'elle devienne le présage de si grandes faveurs.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le onzième jour de juillet 1847, la deuxième année de notre pontificat.

PIE IX.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.

J'ai lu avec le plus vif intérêt votre manuscrit intitulé *Causeries du Soir*. Je n'ai rien trouvé qui ne soit en tout point conforme au dogme et à la morale catholiques dans les questions religieuses, que vous savez si adroitement rappeler, ou apprendre aux personnes qui les ont oubliées ou ne les ont jamais approfondies.

Je fais des vœux bien sincères pour que cet ouvrage, inspiré par la foi qui vous anime, obtienne le résultat que vous avez droit d'en attendre, c'est-à-dire, qu'il produise dans vos lecteurs une connaissance plus étendue de la Religion, un amour plus solide des vérités qu'elle enseigne, et surtout un accomplissement plus fidèle des devoirs qu'elle impose.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

† L. F.
Évêque de Bayeux.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SAINT-FLOUR.

J'ai lu avec le plus vif intérêt vos *Causeries du soir*, et je désire que cet excellent ouvrage se répande, et devienne un livre de lecture habituelle dans les familles chrétiennes. Je le recommanderai bien volontiers dans mon diocèse. L'exposition du dogme catholique me paraît claire et exacte. Vous faites goûter et aimer la morale chrétienne, en montrant combien elle s'harmonise avec toutes les positions de la vie et répond à tous les besoins du cœur; vous relevez la piété en développant le sens profond, la beauté et la grandeur des pratiques religieuses, et des cérémonies et des fêtes du culte divin; et cette exposition de la doctrine chrétienne, sans rien perdre de sa gravité et de ses forces, est rendue plus attachante et plus variée à une foule de lecteurs par la forme que vous avez adoptée. Vous êtes digne, Monsieur et cher ami, par vos talents comme par votre filial amour envers l'Église, d'être associé aux travaux de notre chère et célèbre École de Sommerieu, et je suis heureux, comme évêque, et comme frère par le sacerdoce de mes savants amis de Bayeux, de féliciter et de bénir en vous un de ces pieux et zélés laïques qui vouent leurs efforts et consacrent leurs veilles à la défense de la religion, et travaillent à préparer à l'Église et à la société des jours meilleurs.

Veuillez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de l'estime et de l'affection tendre que je vous ai vouées pour la vie.

† FRÉDÉRIC, évêque de Saint-Flour.

AVANT-PROPOS.

Une femme, chrétienne au fond du cœur, mais très-peu instruite des vérités du christianisme, s'adressa, il y a quelques années, à l'auteur de ce livre et lui demanda de lui indiquer les sources auxquelles elle pourrait puiser les notions qui lui manquaient. La question était épineuse, elle embarrassa celui auquel elle était faite, et il la reporta à l'un des membres les plus instruits et les plus vénérés du clergé de France. La *Doctrine chrétienne* de Lhomond fut désignée avec cette restriction : elle ne lira probablement que cet excellent petit vo-

lume. La conclusion de cette conversation, dans laquelle bon nombre de traités spéciaux furent cités, fut celle-ci : « Il n'existe pas de livres acceptés sur cette matière par les gens de notre temps, surtout par les femmes du monde ; si vous en voulez un, faites-le ! »

J'ai pris au sérieux cette réponse. Ai-je été téméraire? oui, sans doute. Si je n'ai pas fait ce qu'il y avait à faire, ce qui est probable, je donnerai peut-être à quelque homme de talent l'idée de consacrer ses veilles à l'instruction des gens du monde, œuvre grande et indispensable ; j'aurai alors rendu un grand service.

On ne lit pas les productions sérieuses : le temps manque ; les préoccupations politiques et sociales ; les soins et les affaires du monde, autant que ses devoirs et ses plaisirs, ne laissent pas d'heures à la méditation de choses plus graves encore que tout le reste. On oublie promptement ce que l'on a appris de la religion par un enseignement abandonné dès l'adolescence, trop souvent nul et incomplet. On devient irréligieux par ignorance.

Comment combattre cette ignorance sinon en plaçant sous la main des lecteurs, des livres à peu

près de leur goût. Présentez donc la coupe de la science à ces livres délicats, elles se retirent. Le premier problème à résoudre est celui-ci : Pouvoir être lu partout et n'importe où : au salon, au boudoir, sur un banc du parc, en voiture, derrière un comptoir, au foyer de la cabane, à l'église. J'ai donc essayé de résumer l'ensemble de la doctrine chrétienne de manière à n'effaroucher personne, pas même les lecteurs de romans.

Je n'ai pas dû entrer dans la démonstration des preuves de la religion, *Constance a la foi.* De nos jours l'irréligion, chez les femmes surtout, provient bien plus de l'ignorance que de l'incrédulité dogmatique. On agit mal, parce que l'on ne sait pas bien. Les bons ouvrages consacrés à prouver la vérité du Christianisme abondent.

On me reprochera peut-être d'avoir exagéré l'ignorance de Constance. A ce reproche, je répondrai que, vivant dans le monde, j'y ai rencontré beaucoup de femmes plus ignorantes encore que l'interlocutrice de M. de Kerkoff; j'ai entendu toutes les erreurs que j'ai reproduites. Mon drame n'est l'histoire d'aucune, mais l'histoire d'un grand nombre.

Il est possible que mes lectrices s'irritent contre les développements historiques dans lesquels je suis entré, je ne leur en voudrai pas; seulement, tout en passant condamnation sur ces chapitres, je les prierai de m'indiquer un autre moyen de leur tout dire sans blesser leur juste délicatesse. J'ai cherché et beaucoup cherché ce moyen. L'histoire seule m'a fourni un voile convenable et suffisamment transparent. J'avais à choisir entre l'ennui et le dégoût; j'ai préféré l'ennui. J'oserai encore me permettre cette réflexion : La beauté et la grandeur du Christianisme ne peuvent être appréciées, à leur vrai point de vue, que par l'opposition du Christianisme au paganisme. J'ai dû essayer de résumer l'antiquité.

Ma critique des romans contemporains, fruit d'un travail aussi pénible que fastidieux, m'avait amené à penser qu'il importait de répondre par un ouvrage spécial à l'immensité des erreurs répandues, dans la société et dans le peuple, par cette foule d'écrits défigurant et la morale et le Christianisme. J'ai cherché dans ces Causeries à réaliser un plan conçu en lisant G. Sand, Eugène Sue, Balzac, etc., etc. J'ai préludé dans mon premier ouvrage à cette réfutation, mais d'une manière

nécessairement incomplète; dans celui-ci je l'ai présentée au fond, dégagée de toute préoccupation de critique spéciale, et seulement par voie d'exposition. Le saint prélat, mort pour son troupeau, Monseigneur Affre, avait daigné encourager l'exécution de ce projet qui lui avait été soumis; la bienveillance avec laquelle ce glorieux martyr avait accueilli et recommandé mon premier travail m'a soutenu dans celui-ci; le souvenir des bontés dont m'honorait ce grand évêque, bontés que m'avait attirées cette publication, est sacré pour moi, et je place mes Causeries sous sa protection sainte.

Je ne suis pas théologien; j'ai dû prendre toutes sortes de précautions pour mettre à couvert mon orthodoxie. Monseigneur l'évêque de Bayeux a daigné lire, avec la bonté qui le caractérise, mon manuscrit, le corriger et l'approuver; j'ose lui offrir ici l'hommage public de ma profonde et respectueuse reconnaissance. Un théologien, justement apprécié dans la science, a bien voulu revoir avec moi une à une toutes les pages de ce livre: je suis donc rassuré sur la pureté des doctrines qu'il contient.

J'ai dû beaucoup emprunter et aux vivants et aux morts. J'ai puisé, le plus que j'ai pu, dans Bos-

suet, dans saint François de Salles, dans Lhomond; j'ai beaucoup à restituer à MM. l'abbé Chassay, F. de Champagny, Ozanam, Gaume, Gerbet, etc., etc., et surtout à l'excellent ouvrage de Klee, dont M. l'abbé Mabire nous a donné une traduction aussi savante que fidèle; à M. l'abbé Barran, et à l'auteur des *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les fêtes de l'Eglise.*

J'ai soumis ce manuscrit non-seulement à des théologiens, mais aussi à des prêtres rompus aux travaux du ministère : ils ont désiré sa publication. J'ai aussi consulté quelques femmes du monde : elles ont jugé son impression utile. Devenu livre, sera-t-il lu? Je l'ignore. Fatiguera-t-il ses lectrices? Mes efforts ont eu pour but d'écarter d'elles, dans la mesure de mes forces, l'ennui qu'apporte nécessairement l'exposition de doctrines aussi graves; peut-être, si elles en ont le courage, trouveront-elles moins de dégoût à feuilleter la troisième partie que les deux premières.

Si quoi que ce soit de contraire à l'enseignement de l'Église, notre mère, s'était glissé dans ce livre, je déclare, dès aujourd'hui, rejeter cette erreur de la manière la plus complète et la plus absolue,

étant uni d'esprit et de cœur au Saint-Siége apostolique, si glorieusement occupé par notre Saint-Père le pape Pie IX.

Milly, le 12 septembre 1850.

CAUSERIES DU SOIR

OU

EXPOSITION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Oh! je me sens heureuse ici, mon vieil ami; je suis calme, je respire à l'aise sur les bords de ce petit lac; appuyée sur votre bon bras, je me trouve forte. Que je suis bien ici!... Et je quittais Paris hier à pareille heure!... Cela ne semble pas possible. Il y a un monde entre son tapage et votre solitude!... bonne solitude, mon ami, que la vôtre! Cette lune naissante qui se reflète dans cette eau limpide; ces beaux arbres, tellement grandis que je ne les reconnais plus, baignant leurs branches et leurs feuilles dans cette onde si pure, cette vue si étendue et si douce, cette pelouse si fraîche, vos fleurs si brillantes, si parfumées!!! oh! tout cela vaut mieux que la poussière de notre grande ville; et ce qui vaut mieux encore, c'est ce calme si profond. On est bien ici. Ici vous êtes heureux, vous, ami: vous êtes loin de toutes nos passions, de toutes nos luttes du monde; sa corruption ne vous arrive que par les articles de votre journal, vous vivez de votre bonne vie! Oh oui! vous êtes heureux, vous!

Vous ne me répondez pas !... Ai-je bien compris votre silence?.... Vous vous taisez !... Je ne vous interrogerai pas !... mais je ne comprends plus !... car la vertu est ici, toutes les conditions du bonheur sont ici !... vos enfants sont charmants, votre femme est parfaite. Vous êtes riche, vous êtes respecté de tous, on vous aime, on vous recherche; et vous êtes.... chrétien... Et vous n'êtes pas heureux, complétement heureux !... Et je croyais, moi, que quand on possédait tout cela on avait le bonheur. Et je me suis trompée, bien trompée, donc!

Et une larme brillait dans l'œil de la jeune femme qui parlait ainsi, et sa figure si expressive se couvrait d'une teinte sombre, et elle interrogeait du regard encore l'homme avancé en âge sur le bras duquel elle s'appuyait avec une affection toute filiale. Elle souffrait cette jeune femme, et du malaise que semblait éprouver son vieil ami, et bien plus encore de quelque peine profonde cachée au fond du cœur.

— Encore une illusion perdue !... Ces mots lui échappèrent après un court silence... Encore une découverte pénible !.... Je vous croyais heureux ! Et vous ne l'êtes pas, oh ! je le vois bien. Et je croyais que le christianisme donnait le bonheur. Je me suis donc trompée !...

— Chère petite dame...

— D'abord ne parlez pas comme cela. Je ne suis pas pour vous *une dame*, ni grande, ni même *petite;* je suis votre enfant adoptif. Il y a quinze ans, quand je vins ici dans votre bonne Bretagne, vous m'appeliez encore Constance. N'est-ce pas à vous que je dois ce nom, puisque vous me l'avez donné au baptême? Vous continuerez, ou....

— Ou quoi?... Il y a quinze ans, vous étiez une pensionnaire, une enfant; je conservais, et j'avais tort déjà, une habitude prise auprès de votre berceau; mais à cette heure, vous êtes mariée, vous avez une fille que j'appelle Marthe, un fils que je tutoie ; je vous dois le respect, et je ne puis consentir qu'à le modérer, ce respect.

— Oh ! je vous en prie !... Je n'ai plus de père, vous le savez !....

— Soit, soit, mon enfant, plus de respect, je reprends mon ancien rôle, puisque vous me le rendez; mais je l'aurai tout entier, n'est-ce pas? Vous me semblez bien malade, me direz-vous tout?....

— Oui, si je puis; mais soyez bon, vous, comme il y a quinze ans, quand vous me faisiez sortir de cette odieuse pension. Quelles douces paroles vous m'adressiez! Jamais, non jamais, je n'oublierai ces heures. Vous me parliez de mon père, que vous avez tant aimé, enlevé sitôt à mon amour! Puis, quand je vous disais ces mots si pénibles à prononcer: « Je suis bien seule dans la vie maintenant! » oh je m'en souviens, vous pressiez mes petites mains, et vous me répondiez avec cet accent qui vous appartient: Courage, ma petite Constance, les bons jours viendront; et moi, je ne t'abandonnerai pas. Eh bien, m'abandonnerez-vous? les bons jours ne sont pas venus!... Ce n'est pas votre faute...

Membre de ma tutelle, on ne vous a jamais consulté sur mes intérêts; je sais que vous étiez bien loin de moi lors de mon mariage, je sais que vous m'avez écrit, et que l'on ne m'a pas remis votre lettre; je ne vous accuse pas, Dieu m'en garde; *mais me* voilà, et me voilà venant vous demander le secret de ces bons jours que vous m'avez promis et que je n'ai pas.

— Votre mère?...

— Elle est heureuse, dit-elle, et je n'entends presque plus parler d'elle.

— Je comprends. Votre mari?

— Il n'est pas à Paris. Je le suppose en mer ou bien près de s'embarquer; il a un commandement. Ne m'interrogez pas aujourd'hui, je vous en conjure. Je vous dirai tout un autre jour.

— Votre fille est charmante, ma bonne Constance, et son heureuse physionomie annonce une âme d'élite; de plus je dois vous dire que cette bonne nature me paraît bien dirigée. Est-ce votre œuvre que cette éducation? Votre fils est beau, fort, il me rappelle votre brave père. Puisse-t-il lui ressembler en tout, voilà probablement les éléments des beaux jours que

je vous ai prédits, il y a longtemps déjà. Dans la vie, voyez-vous, les bons jours n'ont pas d'époque fixe, pas de saison; ils viennent à un moment ou à un autre. Peut-être épuisez-vous actuellement les mauvais; puis, mon enfant, on apprend à souffrir, on se fait à la vie : c'est là une grande et pénible étude, parfois.

— Eh bien, c'est cette étude que je viens faire, mon vieil ami. Je n'en puis plus. Je suis accourue vers vous parce que vous m'avez dit : venez. Le vase est comble; avec vous il peut déborder sans danger. Vous êtes mon père, vous; je vous vénère comme tel; mais, je vous en conjure, enseignez-moi à être heureuse, apprenez-moi le bonheur.

—Si je professais cette science, ma chère Constance, comme le commun des hommes du monde l'entend, j'aurais bien des disciples; car tout homme aspire au bonheur, encore qu'il ne soit pas compris de la même manière partout. Vous vous plaignez, et il est plus que probable que jeune, riche, belle, bien posée comme vous l'êtes, vous faites envie à une foule de personnes, dont vous-même vous enviez le sort, et très-certainement vous possédez des éléments de vrai bonheur. Le bonheur, voyez-vous, c'est un mot dont l'homme a perdu le sens vrai.

— Si je vous comprends bien, la science du bonheur n'est donc plus que la science de la souffrance? oh! celle-là je la possède; mais alors qu'est-ce donc que notre destinée où la justice du Dieu juste!... Des larmes, puis des larmes, toujours des larmes. L'enfant pleure en naissant, au berceau; la jeune fille, en pension; en rentrant dans la maison de sa mère, la jeune femme... Oh! que de pleurs encore; et qui les séchera, ces larmes?... Nos enfants?... Oui, peut-être! et cependant combien ne nous en font-ils pas répandre; et la vie s'écoule ainsi!... On vient à vous. On suppose que le bonheur s'est installé à votre foyer; et si l'on vous interroge, vous vous taisez. Il faut donc y renoncer.... Et ce besoin que l'on sent au fond de son cœur, ce besoin de bonheur qui sans cesse nous tourmente, qu'est-ce donc, encore?... Une cause de souffrance!! Vous le dirai-je!

Eh bien, trompé dans ses espérances, entraîné par je ne sais quelle fatalité, on maudit la vie, on appelle la mort, on aspire au néant.

Mais serais-je donc trompée !... N'aurais-je rien à apprendre de vous ?

— Pas grand'chose que vous ne sachiez, je vous assure.

— Je serai donc bien malheureuse; car j'ai beau faire, et je souffre, et j'ai toujours souffert, et je n'ai trouvé aucun remède en moi-même ! Et, encore une fois, j'attendais ce remède de votre expérience. Il n'y a donc pas de soulagement à cette maladie de l'âme ? puisque vous ne m'en indiquez aucun et que vous me renvoyez à ce que je sais ; mais je ne sais rien, moi.

— C'est ce que nous examinerons, ma chère Constance. Vous êtes bien malade, je ne le vois que trop; mais votre cœur est bon et pur, votre esprit juste : avec cela nous arriverons. Laissons pour ce soir ce sujet, je ne veux que jouir du plaisir de vous revoir sous ce pauvre toit. Je suis si heureux de vous retrouver aussi naïve qu'à quinze ans, aussi simple qu'alors ! je vous sais un gré infini de vous être souvenue de moi, d'avoir compté sur ma tendre affection. Aussi serai-je tout à vous. Vous avez raison, ce n'est pas ma faute, si bien des choses ont mal tourné. Éloigné de vous, je ne pouvais que hasarder quelques conseils que l'on n'a pas suivis. Je n'avais de droits sur vous que ceux que me donnait la vieille amitié qui m'unissait à votre père, droits un peu vieux, un peu méconnus par D. Manuel votre beau-père; je ne pouvais agir. On vous a mariée bien jeune, je le sais, à seize ans; on a peu réfléchi à cette grande affaire; mais vous avez, croyez-le bien, des chances de félicité; la vie n'est peut-être pas le beau roman que vous vous êtes fait.

Vous êtes fatiguée, l'heure s'avance, rentrons; demain nous reprendrons cette causerie; dormez bien dans cet ermitage.

— J'y serai calme, mon vieil ami, j'y dormirai et j'y ferai des rêves heureux; bonne nuit.

Dès que M. et madame Kerkoff se trouvèrent seuls, la conversation suivante s'engagea entre eux :

— Elle est charmante votre pupille, mon ami, et je me sens un attrait tout particulier pour elle. Il se réveille, car je me souviens de son séjour ici quand elle y passa quelques jours avec sa mère, il y a quinze ans, ce me semble ; celle-ci ne me produisait pas le même effet.

— Cette pauvre enfant abandonnée vous conviendra, Lucie. Elle est simple, aimante, et par-dessus tout fort digne d'intérêt, car elle est fort à plaindre.

Voici son histoire : Son père, le général de Saint-Yves, était, comme vous le savez, le plus respectable des hommes et des plus distingués.

Elevés ensemble, nous sommes restés liés de la plus tendre amitié jusqu'à sa mort. Saint-Yves, dans ses campagnes, avait épousé une Espagnole riche, belle, mais bien peu digne de lui; vous l'avez vue, et vous l'avez jugée. Après quelques années de veuvage et quelques aventures, cette Andalouse accepta les vœux d'un triple aventurier, jeté par la diplomatie de l'Amérique du Sud sur le pavé de Paris.

Dom Manuel Cabellero y los sanctos est un vrai Robert Macaire ; que Dieu le garde au Brésil, où il est avec sa femme.

Ce misérable a vendu sa belle-fille, qui ne s'en doute pas, je l'espère au moins, à M. de Monac, officier supérieur de marine, homme des plus séduisants, des plus capables, mais un vrai roué. J'ai fait, dans le temps, tout au monde pour empêcher ce mariage, vous devez vous en souvenir : Saint-Yves m'avait si souvent recommandé sa fille!... Loin de m'écouter, on a soustrait mes lettres, on a pressé les choses. Maîtresse de sa fille, dont nous avions eu la faiblesse de lui laisser la tutelle, la veuve de mon pauvre ami l'a sacrifiée, à son insu peut-être. Depuis lors nos relations ont cessé; et indisposée par sa mère contre nous, à cause même de mon opposition à ce mariage, Constance n'a connu la vérité qu'à mon dernier voyage de Paris, et non par moi.

Un aide de camp de son père, Fouville, membre de sa tutelle comme moi (car elle n'a pas de parents, cette pauvre Constance), détruisit d'autant plus facilement les préventions

qu'on lui avait inspirées contre moi, qu'elle voyait déjà depuis longtemps à quelles mains on avait confié son bonheur et son inexpérience.

Fouville est resté dévoué à la fille de son général. Je ne doute pas que ce ne soit de lui que Constance ait reçu le conseil de nous demander l'hospitalité. Mais il n'a que du dévouement au service de sa protégée, le pauvre homme. Je suis informé par lui de tout ce qui arrive à Constance, elle l'ignore, et gardez bien ce secret. Je m'étonne toutefois de n'avoir pas eu de lettres m'annonçant qu'elle cédait à un avis de lui. Il est probablement malade.

— Mais quels chagrins éprouve-t-elle ?

— Elle aime sa mère à la folie, elle en est abandonnée depuis son mariage. Elle n'est considérée par son mari que comme un sac à argent, que comme un moyen d'avancement. D'après Fouville, elle est malade et à peu près ruinée. Qui sait ce qu'elle deviendra, avec sa tête vive et son âme ardente!

— Mais sa conduite ?

— Fouville la regarde comme la plus pure et la plus délaissée des femmes. Sa réputation est bonne ; le monde dans lequel elle vit présente une véritable mosaïque. La société de son père, société à peu près perdue pour elle, était la nôtre ; celle de sa mère se composait de ce monde variable de la diplomatie de second ordre. Son mari l'a entraînée dans les salons dont la *fashion*... les lions et les lionnes bien lancés, les gens à gros jeu, à aventures, les femmes à places sont l'élément obligé ; quant à elle, je ne lui sais de connaissances propres que celles datant de son enfance.

— Comment a-t-elle été élevée ?

—Mal, à ce que je suppose, dans une pension à la mode.

Surtout, Lucie, ignorez tout ce que je viens de vous dire. Aidez-moi à consoler cette pauvre enfant, qui ne se doute par que je sois aussi bien informé. Je la ferai causer. Elle a peur de vous, et cependant vous l'amènerez à vous facilement. Il y a, je crois, une bonne œuvre à faire ici, une pauvre jeune femme à sauver. Dieu vous inspirera.

J'ai, après tout, une sorte d'obligation à remplir vis-à-vis d'elle, je l'ai tenue sur les fonts de baptême.

— Je l'ignorais ; mais c'est alors un devoir de conscience pour vous, mon ami.

— Oui sans doute, et je dois convenir que j'ai trop oublié mes devoirs de parrain. Elle m'a rappelé cette circonstance ce soir.

Lui serez-vous en aide ?

— De tout cœur, et d'autant plus qu'elle me plaît.

— Allons, si je n'ai pas fait tout ce que Saint-Yves pouvait attendre de moi, je tâcherai de réparer mes torts ; car au fait j'ai trop abandonné cette enfant depuis notre mariage et surtout depuis sa sortie de pension ; j'ai cédé à l'éloignement que m'inspirait sa mère. Courage, Lucie ; priez Dieu pour elle et agissez avec prudence.

DEUXIÈME SOIRÉE.

— Je vous tiens enfin, mon vieil ami ; marchons vers ce petit banc qui domine la vallée. Cette journée m'a paru longue ; j'attendais ce moment avec tant d'impatience, et cependant vous m'avez fait revoir de bien belles choses, elles m'ont rappelé des souvenirs éloignés, mais chers à mon cœur. Que d'événements depuis mon séjour ici... ! Que j'étais enfant...! mon âme était calme, et à présent je doute de tout, je ne sais où reporter ma pensée.

— Quand le cœur est malade, ma chère Constance, il faut que l'esprit soit bien fort pour que tout le moral ne tombe pas dans un état déplorable. Je ne vois que trop que vous en êtes là, et je voudrais pour tout au monde pouvoir sinon vous guérir, du moins vous soulager. A ma connaissance, contre les peines du cœur il y a peu de remèdes humains, quand

ces peines sont vraies et profondes. Voyons, ouvrez-moi votre âme ; je vous avoue que je tremble d'avance de ce que j'aurai à y découvrir.

— Vous y trouverez bien des misères et surtout du découragement ; mais non, grâce à Dieu, de ces maux produits par les grandes passions ; oh non ! je n'ai pas de tristes aveux à vous faire, mon âme est pure ; mais je supporte mal une foule de chagrins que vous connaissez, au moins dans leurs causes, et, par-dessus tout, je ne m'habitue pas à ne pas être heureuse, je veux du bonheur.

— Oh, je commence à comprendre, et je vous avoue que je respire ; j'avais craint tout autre chose. Séparée de votre mère que des circonstances imprévues ont entraînée loin de la France et de vous, unie beaucoup trop jeune à un mari que vous connaissiez à peine, et dont vous avez été presque toujours séparée, j'avais craint, le dirai-je, que votre pauvre cœur ne se fût égaré, et je m'attendais à quelque malheureuse confidence. Certes vous n'êtes pas heureuse ; vous êtes même cruellement éprouvée, puisqu'il est assez probable que votre mère ne reviendra plus en France et que votre mari, avec les excentricités qui le caractérisent, surtout avec les tendances que je lui connais, cherchera toujours le plaisir et l'avancement, et ne s'occupera jamais, ni de vous, ni de vos enfants. Je le sais, vous avez de mauvais jours ; mais, voyez-vous, être heureux ce n'est pas facile, ce n'est pas commun.

— Et cependant Dieu nous a faits pour le bonheur.

— Eh bien, oui.

— J'en reviens à mon mot d'hier : ou il n'est pas juste, ou il n'est pas bon.

— Ou peut-être ne sommes-nous plus dans les circonstances où il nous avait placés ; car il faut faire notre part aussi.

A mes yeux, le vrai mot de toute la vie est là. Oui, Dieu avait fait l'homme pour le bonheur ; mais il faut que quelque grande catastrophe soit venue déranger l'économie de l'humanité : car, franchement, livrée à elle-même, elle ne me semble

pas prendre le chemin qui doit la mener au but vers lequel elle tend. Elle interroge toute la nature, elle demande à tous les êtres les jouissances qui peuvent étancher sa soif ardente de félicité; et trompée dans sa recherche, elle se replie sur elle-même, elle s'adresse à toutes ses passions, à tous ses instincts. Cette dernière tentative a-t-elle comblé le vide de son âme? Non; cette marche désordonnée, où la conduit-elle, sinon au dégoût, au désespoir et à la mort?

Si notre expérience n'était basée que sur quelques faits individuels, nous pourrions douter; mais depuis que nous possédons des histoires, l'observation n'a pas cessé d'être identique, le passé ressemble au présent. Et, comme vous le disiez, Constance, il y a au dedans de nous une idée, un sentiment tellement fort du bonheur que ce sentiment a certainement une cause. Grande énigme dont, comme tant d'autres, j'ai cherché le mot; après bien d'autres, je l'ai trouvé.

— Oh! dites, parlez vite, soyez bon.

— Vous souvient-il de cette histoire qu'on vous a fait apprendre avant toutes les autres?

—De l'*Histoire sainte* de l'abbé Gaultier? Oui, je m'en souviens; mais qu'est-ce que Jacob, Ésaü, Joseph ont de commun avec le bonheur...? Ce pauvre Joseph vendu par ses frères, et Jacob si éprouvé, et Ésaü si dupé! Oh! je vous en prie, pas de patriarches, fût-ce Abraham, et dépêchez-vous. Ces gens-là n'ont pas perdu le bonheur, ils ne l'avaient pas.

— Vous souvenez-vous de la chute du premier homme? peut-être Adam trouvera-t-il grâce devant vous, car il avait eu le bonheur lui, et il l'a perdu. Vous souvient-il et de la cause pour laquelle il fut chassé du paradis, et des terribles paroles de Dieu? Pour moi, le mot de l'humanité est là; de là votre histoire, de là la mienne. Voilà le point de départ, voilà le point d'arrivée.

— Je ne comprends pas très-bien.

— Soit; mais avant tout, permettez-moi une question: croyez-vous aux saintes Écritures? les admettez-vous?

— Oh! mon ami, je ne les repousse pas, bien au contraire,

je les tiens pour très-vraies; mais, tenez, je ne les connais pas et je ne suis pas aussi incrédule, Dieu m'en garde, qu'ignorante. En pension on nous a enseigné le catéchisme à peu près comme la cosmographie, puis nous avons fait notre première communion. Oh! c'était un beau jour que celui-là : vous savez, nous étions toutes en blanc; j'avais un si joli voile de mousseline des Indes, une si jolie robe pareille, avec un joli fichu brodé. Ma tante m'avait donné un beau mouchoir garni de valenciennes; mon oncle, un bien beau livre avec un fermoir d'argent, je l'ai encore; ma mère était venue avec son coiffeur pour faire poser mon voile et ma couronne de roses blanches; nous étions charmantes, et le soir on nous donna des glaces. Après la première communion, ma mère m'a reprise chez elle. Je vous avoue que dans le monde on parle peu des saintes Écritures; aussi, je vous le répète, je crois, mais je ne sais pas; je vais à la messe quand je le puis; j'ai fait baptiser mes enfants; quand il fait beau, je mène ma fille à Saint-Roch, avec moi, le dimanche; je ne danse pas pendant la semaine sainte, et j'entends de bons sermons de charité quand je reçois des invitations de gens de mes amis : voilà ma religion.

— Voilà donc l'éducation qu'on leur donne, mon Dieu; voilà comme on les prépare à être femmes et mères; et on les lance dans le monde avec ce bagage, et elles n'échouent pas toutes!... Oh! cela est miraculeux. Voilà leur première communion, les souvenirs qu'elle leur a laissés!... Et elles seraient heureuses!... et elles rempliraient leurs devoirs, si nombreux; si pénibles, et elles supporteraient leur vie, remplie de déboires, de dégoûts, de passions, de peines, de souffrances, de chagrins...! Oh! je n'y conçois rien. La Providence a sans doute veillé sur vous, Constance, d'une manière bien spéciale, en vous laissant une conscience pure et la foi. Mais revenons à notre conversation.

S'il vous souvient de votre cours Gaultier, Dieu avait créé l'homme à son image, l'avait placé à la tête de la création dans le paradis terrestre où il était parfaitement heureux. Mais bientôt, ayant écouté le serpent, ayant désobéi à Dieu, s'étant

rendu coupable, il fut chassé de ce lieu de délices, comme vous le savez, et condamné à la mort et à toutes les souffrances de la vie. Voilà donc une félicité parfaite changée en une suite de jours mauvais, terminés par la mort. Cette sentence n'est pas portée seulement sur Adam et sur Ève, elle est portée aussi sur toute leur race; et à peine est-elle prononcée, qu'elle est exécutée. La terre devient stérile pour l'homme ; il ne mange plus son pain qu'à la sueur de son front, et la femme enfante dans la douleur. De ses deux fils l'un tue l'autre! la mort et son cortége ont pris possession du monde; l'homme a connu toutes les douleurs : le bonheur n'est plus sa loi, sa vie, tant s'en faut ; il lui reste à peine l'espérance. Voilà cette lamentable histoire. Pour moi elle explique notre énigme.

Créé pour le bonheur *parfait*, pour le plus grand bonheur qu'il pût obtenir, l'homme l'a perdu par sa faute. Il est dans un état de punition : c'est *un ange déchu qui se souvient des cieux.* Dans son exil il a conservé le sentiment de sa destinée, il a encore un mot de sa langue maternelle. Il voudrait la parler, cette belle langue ; il ne le peut. Il aspire sans cesse vers cette patrie, vers ce premier état; mais il ne sait plus quelle route tenir pour arriver à ce but tant désiré : et sans cesse il tombe de fatigue et d'épuisement. Le Dieu qui l'a puni est bon cependant : une promesse a été faite en même temps que la sentence fatale a été prononcée. Ce Dieu est juste, il tiendra sa parole; les jours d'épreuves passeront et ils seront remplacés par des jours de félicité complète.

S'il en est ainsi, la chute de l'homme explique ce qui sans elle serait une énigme sans mot.

Cette grande catastrophe est, au reste, l'un des souvenirs constants du genre humain. Recherchez dans les religions les plus anciennes, aux Indes, en Chine, en Grèce, en Perse, les traces de cette croyance ; et vous la retrouverez si bien, que s'il est un dogme de la religion primitive qui se soit conservé, c'est celui-là, ainsi que l'espoir d'un Rédempteur. Je vous ferai grâce de cette démonstration; vous ne l'exigez pas, puisque vous croyez à l'authenticité de la Genèse.

L'état actuel de l'homme n'est pas son état *normal*, c'est un état de dégradation et de punition; voilà ce que je désirais vous faire voir, ou plutôt vous rappeler, et je m'arrêterai là.

— Pardon, mon ami, je me souviens très-bien de ce que vous venez de me redire; mais je dois vous déclarer que je n'ai jamais pu comprendre comment Dieu, si bon, avait pu infliger une punition aussi grave que celle-là à l'homme pour une faute aussi légère : car, après tout, vous conviendrez qu'Adam n'avait pas commis un bien gros crime.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, je trouve que le crime était grand, le plus grand des crimes : car l'homme commit la seule faute qu'il fût alors en son pouvoir de commettre; il avait reçu une seule loi de Dieu, et il transgressa cette loi : que pouvait-il faire de pis? Cette loi reposait sur une défense très-simple, cela est vrai; mais enfin, cette défense était la seule loi qu'il pût enfreindre. Il fallait qu'Adam eût commis cette faute pour que les autres fautes fussent possibles; le mal n'était pas dans le monde avant la désobéissance; il est son premier-né. Ainsi vous me permettrez de penser que Dieu n'a pas cessé d'être bon pour avoir été juste. S'il fallait entrer plus avant dans la question, je vous ferais voir bien vite que l'homme céda à un sentiment analogue à celui qui perdit les anges rebelles, et leur punition n'a pas été légère; comme eux, il écouta l'esprit de révolte, l'esprit d'orgueil... Prétendre être égal à Dieu, oh! ce crime est grand, je n'en sache pas de plus grand de la part des êtres créés.

Vous le savez, le mal n'est pas plus tôt entré dans le monde, que le monde change de face; c'est que tout avait été organisé pour le bonheur de l'homme, pour ses jouissances, et qu'après sa chute il n'en est plus ainsi : le roi n'est plus roi, il est esclave, esclave de lui-même, esclave vis-à-vis des autres créatures. Il domptera ses passions, il domptera les animaux, ou il servira les unes et ne sera pas servi par les autres. Il est frappé par les éléments. Il est si bien déchu qu'encore une fois des deux premiers-nés de l'homme l'un frappe de mort l'autre, dominé qu'il est par l'envie, l'envie fille de l'orgueil. Le mal

est si bien dans le monde que la première mère, après avoir enfanté dans la douleur, pleure sur le corps inanimé de ce fils bien-aimé;... que le père maudit son propre sang.

Cette faute était grande, si grande que vous voyez quelles sont ses conséquences dans l'ordre matériel; mais dans l'ordre moral l'entrée du mal dans le monde n'a pas produit une révolution moins terrible.

L'homme créé à l'image de Dieu avait reçu de lui tout ce qui devait constituer le bonheur le plus absolu. Par sa faute, par son crime, il a vu renverser le magnifique édifice, dont il n'a conservé qu'un souvenir confus; toutefois ce souvenir est au fond de son âme, comme le souvenir de leur beau pays natal est au fond du cœur de ces pauvres enfants que l'on transporte des tropiques dans nos climats brumeux; et qui soupirent après leur soleil.

Ce grand, ce parfait bonheur de l'homme est donc perdu, oui, sans ressource. La porte du paradis terrestre a été fermée, et nos premiers parents ont été repoussés vers notre monde de douleurs et de souffrances. « Adam, suivant la belle parole « de Bossuet, a été le parricide de soi-même et de tous ses en- « fants, qu'il a égorgés non dans leur berceau, mais dans le « sein de leur mère et même avant leur naissance (1).» Ce qui se passe, au reste, sera bien mieux expliqué par Bossuet que par moi. Écoutez ces admirables réflexions.

« Dans son origine, Dieu avait fait l'homme à son image!... « En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette « image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en « cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, « malgré sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu et que « c'est pour Dieu qu'elle est faite... O âme! vous connaissez et « vous aimez : c'est ce que vous avez de plus essentiel, et c'est « par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que « connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée « pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est « donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il

(1) Discours pour la profession de madame de la Vallière.

« y a de plus vrai que celui qui est la vérité même, et qu'y « a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est « donc faite pour Dieu, c'est à lui qu'elle devait se tenir attа- « chée et comme suspendue par sa connaissance et par son « amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît « lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là la vie; et l'âme rai- « sonnable devait vivre ainsi en le connaissant et en l'ai- « mant !... Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. « Cette âme, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à « son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolu- « ment comme lui; heureuse qu'elle était de connaître et d'ai- « mer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a « voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas ! qu'elle « s'est trompée et que sa chute a été funeste ! Elle est tombée « de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa « défection? Il lui donnera ce qu'elle demande; se cherchant « elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant « ainsi elle-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt « elle-même; car voilà que déjà elle commence à se mécon- « naître. Transportée de son orgueil, elle dit : je suis un Dieu « et je me suis faite moi-même... Ainsi l'âme raisonnable veut « être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir « à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la « plénitude de l'être !... cette âme qui s'est tant aimée et tant « cherchée ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule « avec elle-même sa solitude lui fait horreur; elle trouve en « elle-même, un vide infini que Dieu seul pouvait remplir; si « bien qu'étant séparée de Dieu que son fond réclame sans « cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le « chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au « dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de « quoi s'étourdir. »

Aussi elle « tâche de tromper le chagrin que lui cause son in- « digence et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés « de quoi se remplir. Elle commence par son corps et ses sens. »

Bossuet parcourt alors toutes les régions où l'âme peut s'ar-

rêter : elle se complaît dans son propre corps, mais elle ne trouve rien là qu'une vapeur que « le vent emporte, » qu'un corps qui par sa mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que les sens lui offrent : au contraire, « elle s'appauvrit dans cette « recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'a- « bord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous trans- « porte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment « de la raison et nous entraîne malgré ses lois. »

Les richesses ne satisfont pas plus l'âme, elles l'asservissent, et voilà tout.

Les passions plus nobles. « La gloire, qu'a-t-elle donné à « Alexandre?.... »

Et après cette longue revue Bossuet se demande : « O Dieu ! « qu'est-ce donc que l'homme ? Est-ce un prodige ? Est-ce un « composé monstrueux de choses incompatibles ? Ou bien, est- « ce une énigme inexplicable ? » Et il reprend : « Nous avons « expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme « est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas « et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est « le malheureux effet de sa chute. »

Et Bossuet prononçait ces paroles dans une occasion qui elle-même est un enseignement. La duchesse de la Vallière les écoutait ; elles étaient dites pour elle, car elle prenait ce jour-là même le voile aux Carmélites ; et celle qui avait la triste expérience de la vanité de toutes les joies de ce monde, celle qui avait si tendrement aimé, partait pour ainsi dire du pied de la chaire de Bossuet, pour entrer dans ce cloître qu'elle devait étonner par ses austérités. Je vous le demande : avait-elle connu la vie, celle-là? Et sa résolution n'est-elle pas l'argument le plus fort dont je puisse étayer la vérité de ce que je vous disais sur la vanité et l'insuffisance des plaisirs?

En resserrant un peu tout ce que je viens de dire et cette longue citation dont je vous demanderais pardon, si elle n'était parfaitement belle, qu'allons-nous trouver?

Ou je me trompe fort, ou il reste démontré que par sa chute l'homme a perdu son bonheur *absolu*, son bonheur *primitif*, son bonheur *parfait*.

Il s'est éloigné de Dieu, et il s'est par conséquent éloigné du bonheur, car Dieu, le bonheur, ce sont mêmes choses, suivant Bossuet, et vous ne comprendrez bien, Constance, que si vous avez la bonté de vous rappeler que Dieu est pour l'homme, comme *en lui-même*, l'Être parfait, la perfection, en un mot. Ainsi ce n'est qu'en se rapprochant le plus possible de Dieu qu'il retrouvera une partie de ce bonheur ici-bas un jour, après cette vie, son bonheur tout-entier. Car à peine le grand crime venait-il d'être commis, à peine la terrible sentence avait-elle été portée, que, dans son ineffable miséricorde, la suprême Bonté promettait à l'homme un Rédempteur, c'est-à-dire un moyen de reconquérir ce qu'il avait perdu.

Ainsi l'homme retrouvera un jour le bonheur *absolu*, il possédera Dieu, non sur cette terre, mais après qu'il aura subi sa vie de douleurs, en se résignant, en se conformant à la loi de son Dieu. Au ciel il connaîtra, il aimera ; il *connaîtra*, plus de secrets pour son esprit ; il *aimera*, plus de mystères pour son cœur, plus de bornes à l'exercice de ses facultés.

Je vous fatigue avec mes grands mots ?

— Oh non, mon ami, vous ne me fatiguez pas, ce n'est pas cela ; j'ai un bonheur extrême à entendre ces belles paroles de Bossuet. J'éprouve je ne sais quoi que je ne connaissais plus. Quoi ! on peut avoir ignoré à ce point des choses si grandes ?

Je n'avais jamais fait, à vous dire le vrai, une bien sérieuse attention aux conséquences de la chute d'Adam. J'avais, je crois, vu là une simple désobéissance, et voilà tout. C'est vrai, pourtant : la seule loi qu'il ait reçue il l'a transgressée, la seule défense que Dieu lui ait imposée il l'a méprisée. Mais si j'arrive à concevoir, que, pauvres enfants proscrits que nous sommes, nous pourrons arriver un jour au ciel (et je vous avoue que je ne comprends pas comment), et par conséquent y retrouver le bonheur *parfait*, je ne vois

pas du tout comment nous pouvons jouir d'un peu de bonheur sur cette terre, et vous savez que je ne suis pas encore arrivée à m'en passer. Est-ce que demain vous me direz cela?

— Oui.

— Eh bien, rentrons; je suis un peu fatiguée et j'ai grand besoin d'embrasser ma fille, ma fille qui ne sera pas plus heureuse que moi.

TROISIÈME SOIRÉE.

— Nous voilà seuls, ils sont partis vos visiteurs, vite à notre allée sombre, là-bas, sous ces grands châtaigniers ; leur belle verdure m'enchante, il fait si frais sous cette voûte de feuillage. J'aime ce long lointain de fois à autre se laissant apercevoir à travers leurs troncs blanchis par la mousse; j'aime cette grande prairie s'étendant à leurs pieds, ces beaux animaux vivant là si paisibles. Hier le bruit me manquait à mon réveil, et voilà qu'aujourd'hui je commence à trouver que rien ne vaut ce silence. L'âme n'est point distraite ici; elle peut se livrer à toutes ses pensées, je vous assure que je pense beaucoup depuis trois jours.

Il y a bien des charmes cachés et inattendus dans ces longues rêveries, sous un beau ciel et devant une si belle nature. Je ne sais, mais il me semble que la paix de votre paysage sert à merveille à calmer les douleurs du cœur, les fougues de l'esprit. Je n'ai jamais éprouvé rien de semblable à ce qui se passe en moi. On est si bon ici pour moi... Mais causons, le temps passe.

Hier vous m'avez fait voir les suites funestes de la chute de l'homme et je comprends notre position actuelle vis-à-vis de Dieu; je comprends qu'un jour Dieu nous rappellera au

bonheur ; mais je ne comprends pas très-bien comment nous nous réhabiliterons, comment nous nous relèverons de notre chute.

— N'est-ce pas en transgressant la loi de Dieu que le premier homme s'est rendu coupable ?

— Oui.

— En accomplissant cette loi il serait resté dans son magnifique état d'innocence ?

— Oui sans doute.

— Après sa désobéissance, ses penchants se sont pervertis, sa volonté s'est pervertie aussi, il est devenu sujet au mal. Dieu a dû lui donner de nouvelles lois ; mais non plus aussi simples, aussi douces que la première. Elles auront quelque chose de rude en apparence ; elles seront au premier aspect pénibles, et cela est naturel, car elles seront destinées à réprimer les défauts, les vices d'une nature dépravée. Eh bien, si l'homme sait accomplir ces lois-là, s'il obéit à Dieu du berceau à la tombe, il lui sera pardonné ; non pas qu'il ait racheté son péché, il ne le peut par lui-même, car il est immense ce péché, mais Dieu lui viendra en aide. Il lui a promis un Rédempteur, il le lui donnera, et par les mérites de ce Rédempteur, en vertu de cette rédemption, s'il ne s'est pas rendu rebelle encore, il sera reçu à merci, l'homme ; que dis-je, reçu à merci ? il sera récompensé et remis en jouissance du bien par excellence, de Dieu : *il connaîtra parfaitement, il aimera parfaitement.*

Vous le voyez, nous ne solderons point nous-mêmes la dette contractée avant notre naissance. Un Rédempteur nous est donné, qui payera pour nous ; mais nous, nous unissant autant que nous le pouvons à lui, suivant les lois de Dieu, nous aurons alors le seul mérite que nous puissions avoir, le mérite d'être obéissants.

Comprenez-vous, maintenant ?

— Oui.

— On vous a bien dit dans votre enfance, et vous vous en souvenez, que le péché de l'homme étant dirigé contre Dieu,

c'est-à-dire contre l'Infini, ne pouvait être expié par ce fini, *l'homme*, et on vous a appris aussi que la seconde personne de la sainte Trinité, dans son infinie bonté, s'était proposée pour être non-seulement médiatrice entre Dieu et l'homme, mais encore pour être victime d'expiation; qu'elle s'était incarnée au sein de Marie, se faisant homme, l'Homme-Dieu que les Juifs ont crucifié et qui avait pris le nom de Jésus.

— Oui certainement je me souviens de ces enseignements, je crois à ces grandes vérités et je comprends qu'ainsi s'est opérée la réhabilitation de l'homme. Mais, vous le dirai-je, mon ami, j'avais toujours voulu croire qu'il y avait un moyen d'être heureux sur cette terre, ce n'était pas le bonheur à venir, le bonheur de l'autre monde que je cherchais, mais le bonheur de ce monde. Vous me faites donc, sans vous en douter, un mal affreux, car vous m'arrachez une dernière illusion. Oh! je n'ai donc plus rien à attendre en cette vie! Et cette vie, elle sera longue..... Oh! comme vous me regardez!... Comme vous êtes froid, vous! Vous ne souffrez pas comme moi; puis, je trouve qu'il est bien plus facile de prendre son parti quand on est près du port que lorsqu'on en est éloigné. Vous souriez!.... Eh bien! oui, je crois au bonheur, je voudrais être heureuse dans ce monde!.... Vous dirai-je tout? Je me figurais qu'il ne s'agissait que d'être chrétien pour arriver au bonheur, vos prédicateurs le disent tant!.... Alors je me suis senti un besoin immense d'être bien chrétienne et je suis venue à vous.

— Vous avez plus raison que vous ne le pensez; oui, le vrai chrétien est heureux, et dès ce monde.

— Et pourquoi donc n'êtes-vous pas heureux, vous?

— Probablement parce que je ne suis pas assez chrétien, ma pauvre enfant. Le vrai chrétien goûte le seul bonheur *possible*, au moins je le crois et je le démontrerai. Je me place, je le sais, droit à l'encontre de toutes les idées reçues dans le monde, et cependant je ne joue ni au sophisme ni au paradoxe; je vous expose ma pensée, une conviction profonde acquise par la réflexion et l'expérience. Il est vrai que rien

n'est moins connu que le christianisme, si ce n'est par le vrai chrétien.

Aux yeux de bien des gens, le chrétien... c'est un sot ou un tartufe. Ce n'est pas cela. Aux yeux de bien des gens, c'est un être à part, sévère, ennemi des hommes et très-ami de soi, ou bien un béat déroulant un chapelet, récitant une prière, assis ou endormi devant un autel, un véritable ascète de l'Inde... Ce n'est pas cela. Aux yeux de bien des gens c'est une vieille femme, aimant son chien et personne autre, déchirant l'univers entier, égoïste, querelleuse, ennuyeuse; ou bien un prêtre bien rigide, bien exalté, bien ignorant, bien suffisant, bien haineux. Ce n'est pas cela. Un chrétien, c'est un homme qui accomplit tous les devoirs que Dieu lui a imposés, toutes les lois qui lui ont été données; voilà le vrai saint, voilà l'homme dont j'entends parler.

— Vous croyez que cet homme sera heureux dès ce monde?

— Oui, chère Constance, je crois que cet homme-là sera aussi heureux qu'on puisse l'être sur cette terre d'épreuves, de misères, de sacrifices, de maladies, de mort; oui, je crois *cela*, parce que je crois que le christianisme est l'ensemble des lois données par la Divinité et parce que je crois que le propre de ces lois est d'assurer la félicité humaine, tant elles sont en harmonie avec notre nature.

— Vous ne pensez pas comme tout le monde, mon vieil *ami*.

— Certes non, je ne pense pas comme tous les hommes, je le sais bien. Que voulez-vous, j'ai soixante ans; j'ai beaucoup vécu dans le monde. Je l'ai peut-être un peu connu, et j'ai dû réfléchir : j'ai cherché, moi aussi, le bonheur, car tout homme le cherche et mes déceptions m'ont donné un peu d'expérience. Je ne dirai pas que je me suis réfugié dans le christianisme, mais je dirai mieux la vérité en déclarant que j'ai heureusement trouvé le christianisme. Certes non, je ne pense pas comme tout le monde, car une bonne partie de ce monde cherche le bonheur sans le rencontrer, n'est-ce pas?

et ce monde se garde bien d'entrer sur le terrain du christianisme. Bien plus, il y a entre le christianisme et le bonheur que l'on prétend rencontrer, toute la différence qu'il y a entre la paix et la guerre,

Pour bien des gens la félicité suprême c'est la jouissance, le plaisir !.... Avez-vous essayé du plaisir, vous êtes-vous plongée dans toutes ses joies ? Avez-vous trouvé un plaisir sans fin, sans bornes, sans lendemain ? Non encore ! vous dit-on ! vous avez mal cherché. Et l'on cherche, et la froide vieillesse et la mort viennent avant que l'on ait trouvé. Et ce sont choses essentielles, inévitables. J'ai bien vécu parmi les hommes, et je vous l'avoue, je n'ai point vu d'heureux parmi les amis du plaisir.

— Et vous me ferez l'honneur, cher ami, de ne me pas ranger dans ce troupeau d'Epicure; mais enfin il y a des gens qui ne placent pas là leur félicité, et qui sont heureux, très-heureux.

— Peut-être, mes chrétiens.

— Non pas vos chrétiens.

— Vous ne les connaissez pas.

— Je les connais, vous dis-je.

— Là est toute la question, chère amie, le bonheur de vos heureux est peut-être tout chrétien, ou plus ou moins chrétien. Je vous l'ai dit, on se connaît très-peu en christianisme, et vous êtes femme à vous y être trompée. Je ne vous en voudrais pas du tout d'être tombée dans une erreur positive à cet égard. Pour la résoudre cette question, il me suffira de vous expliquer ce que c'est que le christianisme, puis de vous demander si vous le reconnaissez ; mais il est tard, votre fille vous appelle.

QUATRIÈME SOIRÉE.

— Où mène cette allée de hêtres ?

— A un site que vous ne connaissez pas encore ; donnez-moi votre bras, nous le visiterons ce soir. Il est peu éloigné.

— J'ai enfin reçu une lettre de mon mari ; il est charmé que je sois ici ; il me donne carte blanche pour mon retour à Paris. Quant à lui, il attend ses derniers ordres de départ et un vent favorable ; sa mission est brillante, il paraît enchanté. Il est heureux, mon mari ; il a bien peu de soucis. Ainsi un beau matin, presque sans rien dire, il nous quitte, et le voilà voguant pendant bien des mois sans se préoccuper le moins du monde de ses enfants, de moi, de sa maison, de ses affaires !...

— Ne fait-il pas bien, s'il est heureux comme cela ?

— Oh ! je ne veux pas du bonheur qui afflige les autres, il me semble que mon cher mari a des devoirs à remplir.

— Mais si ces devoirs sont opposés à ses penchants, qui l'emportera du devoir ou du plaisir ? Je vous avoue qu'au point de vue de cette morale, je ne le puis déclarer coupable. Et les gens qui n'admettent que cette règle de vie, n'ont pas droit de trouver singulier qu'on prenne le plaisir quand on le trouve. Votre mari fait donc fort bien, je ne le blâme pas du tout.

— Vous !

— Moi ! nous le jugerons suivant le code de la jouissance. Il faut être logique. Et il y a cela de capital : que toute doctrine emporte après elle sa conséquence pratique. De là, vient justement mon affection pour la doctrine chrétienne, c'est que sa conséquence pratique est toujours juste et bonne ; à son

tribunal, à elle, votre mari serait coupable et à plus d'un titre, car on doit aimer sa femme, quand on en a pris l'engagement devant les autels.

— Allons, mon vieil ami, le christianisme ne s'occupe pas de ces puérilités. Il marie bien des gens, car c'est une belle cérémonie que le mariage, mais il ne va pas dire aux maris : Aimez vos femmes. Regardez et voyez ; s'il en était comme vous le dites, il y aurait bien plus de maris qui s'occuperaient de nous, et il y en a si peu !

— Il y a dans le fait peu de maris chrétiens, et voilà pourquoi le mariage va si bizarrement. Ou je me trompe fort, ou à vos yeux le christianisme ne consiste que dans quelques cérémonies, dans quelques prescriptions, et ne s'occupe pas le moins du monde de la vie, des actions, des devoirs. Vous vous faites une singulière idée de notre religion, et nous ne pouvons nous entendre. Si vous aviez un peu de patience, je vous déroulerais en peu de mots l'histoire de cette admirable doctrine, et déjà je vous en donnerais ainsi une notion assez précise.

— Vous me ferez plaisir. La soirée est superbe, longue encore, commencez.

— L'homme était donc tombé, et bientôt les fils d'Adam se livrèrent à de si terribles crimes que la terre fut souillée de toutes sortes de désordres. Dieu résolut de détruire cette race perverse et de conserver une seule famille de justes. Le déluge fit raison au ciel des désordres de la terre. Noé et ses enfants perpétuèrent l'humanité. Trois grandes races sortirent des trois descendants du patriarche, et après la dispersion des peuples au pied de la tour de Babel, le monde fut partagé entre les fils de Sem, de Cham et de Japhet. Dans la postérité de Sem, qui resta en Orient, Dieu choisit un homme avec lequel il fit alliance, Abraham, et de lui, sortit, par Jacob, ce peuple qui fut le peuple de Dieu. Les Israélites, après la sortie d'Egypte, pendant leur séjour dans le désert, reçurent la loi de Dieu donnée sur le Sinaï à Moïse.

Ce peuple occupa la Palestine, à travers bien des fortunes

diverses ; vainqueur ou vaincu, pécheur ou repentant, maître chez lui ou esclave, il conserva toujours intact le dépôt de la loi, tout en en violant souvent les préceptes.

De ce peuple, de sa famille royale, devait naître le Rédempteur du genre humain, Rédempteur nécessaire, comme nous l'avons vu ; sa venue fut promise de nouveau par le Tout-Puissant ; elle fut prédite par les prophètes, elle fut annoncée en dehors d'Israël. Alors que le monde, après de nombreuses vicissitudes, reposait sous le sceptre romain, alors qu'Auguste régnait sur Rome et Rome sur le monde, le Fils de Dieu prenait un corps au sein d'une vierge. Après trente ans d'une existence ignorée, il commence son glorieux apostolat ; il mène, parmi les hommes, la plus pure des vies ; il enseigne la plus sainte des doctrines, l'Évangile, et, poursuivi par les méchants, il meurt en croix, pardonnant à ses bourreaux et lavant de son sang les souillures de l'humanité ; il est placé dans le tombeau, mais il ressuscite, se montre à ses disciples, remonte au ciel devant eux et leur envoie le Saint-Esprit, après avoir fondé l'Église, dépositaire de sa loi et de sa puissance.

Après cela les apôtres, les disciples qu'il s'est choisis se dispersent et se partagent le monde auquel ils prêchent le Christ ressuscité d'entre les morts, la folie de la croix. Le monde poursuit de ses injures, de ses supplices, ces novateurs ; les échafauds se dressent, les arènes s'ouvrent, le sang coule de toutes parts, la précieuse semence germe, grandit et fructifie sur cette terre ; plus on massacre de chrétiens, plus il en surgit, et bientôt l'empire voit marcher la croix à la tête de ses légions. Peu à peu la doctrine du crucifié est portée dans tout le monde connu, régénère ce monde si hideux par sa corruption indicible.

Voilà, ma chère Constance, le précis de cette histoire si vaste du christianisme.

Je ne l'étaye d'aucune preuve : vous voyez, je l'expose simplement. De ces jours-là aux nôtres, toujours mêmes choses : des combats, souvent des supplices, une conti-

nuation constante du même apostolat, une même Eglise prêchant une même doctrine. Toujours à peu près le même amour et la même haine; toujours des contradictions, toujours de beaux et nobles exemples, toujours de grandes vertus, toujours des erreurs énormes luttant contre la vérité éternelle, toujours des hérésies, toujours une Eglise victorieuse, miracle constant qui se perpétuera jusqu'à la fin du monde.

Qu'est-ce donc que tout cela? sinon le gouvernement du genre humain par la divine Providence. Elle le prend en son père au paradis terrestre et lui donne une loi, et après la chute elle lui impose d'autres lois: à Noé elle dicte ses volontés; à Abraham elle fait des promesses; au Sinaï, elle révèle à Moïse le Décalogue; enfin elle s'incarne; elle enseigne, elle-même, sa divine doctrine; elle la dépose dans l'Eglise qu'elle éclaire et soutient par le Saint-Esprit.

Du commencement à la fin, Dieu est donc législateur: il l'est aussitôt après la création, il l'est au Sinaï, il l'est enfin en Notre-Seigneur Jésus-Christ; il l'est encore par l'Eglise. Au premier homme il donne la seule loi qui pouvait être donnée, nous l'avons vu; au Sinaï, il dicte tout un code, il donne de plus des commandements précis qui ont été et sont encore la base de toute législation et que la prédication évangélique a expliqués et non détruits; à Israël, à un peuple dur et charnel, une législation spéciale; par Jésus-Christ, la loi nouvelle, propre à tous les peuples comme à tous les temps: les préceptes évangéliques sont en effet autant de nos jours et de notre pays que du temps des apôtres et de l'Orient. Aussi, voyez-vous le christianisme prendre racine partout: il est de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi. Comme il convient à tous! de l'empereur à l'esclave, de la jeune fille au conquérant, de la vieille femme la plus ignorante à saint Augustin, l'un des plus grands génies du monde. Il est partout, il est de partout, il est de toujours, car il est divin.

Quelle est donc sa doctrine, sa loi primordiale? Elle est aussi simple que sublime: « Aimez Dieu par-dessus toutes « choses, et le prochain comme vous-mêmes. »

Voilà donc le christianisme tout entier ! aimer Dieu, aimer les hommes. Aimer la suprême Bonté, aimer nos frères.

Est-ce difficile? est-ce raisonnable ?

La belle chose, ma chère Constance, qu'une religion où l'amour est tout, où il ne s'agit que d'aimer ! Comme cette religion va bien à l'homme dont le cœur a besoin d'amour, tellement que c'est là l'un des grands souvenirs de sa nature primitive, l'un des traits, hélas ! effacés de sa ressemblance avec Dieu, l'amour suprême, l'amour par essence. Doutez-vous ? Voyez comme l'homme a besoin d'aimer, puisqu'il s'attache à tant de choses passagères. Voyez comme il prodigue son amour ; si vous saviez comme cette divine doctrine le dirige sûrement, cet amour de l'homme ; elle lui donne pour objet quoi ! l'Infini d'abord ; puis le genre humain. Je ne sache rien de plus admirable que ce double précepte ; aussi n'a-t-il pu être prononcé que par une bouche divine.

— Oui, oui ; vous avez cent fois, mille fois raison, et en parlant ainsi la jeune femme pressait le bras du vieillard ; oui, répétez-moi ces paroles ; elles font un bien infini à l'âme. Oui, elle est belle, sublime, divine, la doctrine qui parle cette langue au cœur de l'homme ; oui, il me semble bien facile d'aimer Dieu. Mais, mon ami, vous êtes le premier auquel j'entends tenir ce langage. On ne m'a jamais montré le christianisme sous ce point de vue, et cependant je savais toute l'histoire que vous avez résumée. Je crains que vous ne vous trompiez et que votre bon cœur et votre imagination ne vous aient entraîné au delà de la vérité. Le christianisme de ma pension n'était pas celui-là, je vous assure.

— Le christianisme est un, ma pauvre enfant ; celui de votre pension était bien le même que le mien ; seulement, vous avez fait aussi peu d'attention à votre catéchisme, que l'on a mis peu de zèle à vous l'expliquer. Le plus souvent l'erreur vient de l'ignorance. Je vous proteste que je suis dans la vérité. On méconnaît trop facilement le véritable esprit de l'Evangile. Sa loi s'appelle la loi d'amour, et quelle preuve d'amour plus forte que celle donnée aux hommes par son au-

teur ? Il souffre et meurt pour eux.... Il se donne sans cesse le titre de Fils de l'homme, il appelle les hommes ses frères et les convie à l'héritage de son Père. Il est tout amour. L'amour, n'est-ce pas son essence ? l'amour n'est-il pas le mètre dont il use pour mesurer ses miséricordes ? voyez, il pardonne à la pécheresse parce qu'elle a beaucoup aimé.

Le monde repousse le christianisme parce qu'il ne le connaît pas. Il en fait une doctrine sévère et terrible, froide jusqu'à la glace ; lui, le christianisme que l'on proscrit, qui seul échauffe l'univers moral, lui, qui seul maintient encore un lien parmi les hommes.

Si vous examiniez un instant ce que le christianisme a fait des hommes et pour les hommes, vous resteriez plongée dans l'étonnement le plus profond. Où, je vous en prie, l'amour de l'homme dans ce monde païen, où l'esclave était non une personne, mais une chose, que le maître pouvait jeter aux murènes, où l'enfant vivait par et suivant le caprice du père, où l'on sacrifiait le prisonnier de guerre aux dieux, où l'étranger n'avait pas de droits ? Parcourez encore les parties du monde, dans lesquelles la foi n'a pas pénétré, et voyez la femme brûlée sur le bûcher de son mari, l'enfant dévoré par les bêtes, leur servant de nourriture, si le père trouve la famille trop nombreuse ; la femme vendue et enfermée dans le harem ou dégradée jusqu'à l'état de bête de somme ; l'ennemi vaincu dévoré par le vainqueur : voyez que de supplices inventés par la férocité d'un peuple qui n'a pas de frein ! Voyez la férocité des chefs, et tout cela disparaît devant le flambeau de l'Evangile. L'homme est un frère auquel on doit amour. L'enfant est à peine conçu qu'il devient un être digne de respect et d'amour ; la femme est protégée, honorée, et plus les êtres sont faibles, plus ils inspirent de dévouement et de respect. Voyez tout ce que l'amour des hommes inspire au chrétien : il se fait missionnaire, infirmier, chevalier, professeur, geôlier ; rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de soulager une misère, de protéger un être faible et souffrant. Ces pages de l'histoire de l'humanité sont admirables,

et encore une fois, c'est l'histoire du christianisme qu'elles contiennent.

— Comme je veux vous croire, et que j'aurais de bonheur à comprendre ainsi ce que je n'avais jamais pu soupçonner même ! Il a fallu une bien grande puissance à cette doctrine pour s'établir, pour vaincre un monde où elle devait trouver si peu de sympathie.

— Oui certes, il a fallu une grande puissance pour qu'il en fût ainsi, et cette puissance a été nécessairement divine, car, vous le savez, l'Evangile n'a jamais admis la force ; il a été prêché par les hommes les plus pauvres et les plus obscurs. Et quelle puissance de vérité ne lui a-t-il pas fallu, ou plutôt quel miracle pour que dans cette Rome, où l'esclave, moins qu'un homme, était destiné aux plaisirs du maître, ce maître arrivât à briser avec lui le pain des saintes agapes, où le maître a dû reconnaître en lui son frère, son égal ; le maître et l'esclave égaux à Rome !... Quel miracle n'a-t-il pas fallu pour que le prêtre indou reconnût dans le paria son frère, son égal ! A ce seul point de vue, la religion apparaîtrait divine. Que n'a pas fait ce saint amour des hommes, et que ne fait-il pas de nos jours et tous les jours? Visitez les hôpitaux, et demandez le nom de ces femmes penchées sur le lit des malades. Celle-ci est la sœur de cette belle et aimable femme, l'ornement de toutes les fêtes ; celle-là était, il y a deux ans à peine, la plus séduisante jeune fille des bals ; cette autre avait des millions en dot ; cette petite sœur avait étonné le monde par ses talents, et aujourd'hui elle soigne une idiote qu'elle quittera pour une imbécile. Voilà le saint amour des hommes et le saint amour de Dieu.

Eh bien, Constance, que vous semble de ce christianisme si froid et si glacial ?

Le voilà, et vous n'en apercevez qu'un petit coin encore. Quand Dieu se mêle des choses, il les fait grandes, vraies et belles, et l'homme se trouve à l'aise dans ses œuvres, dès qu'il connaît leur merveilleuse harmonie.

— Oh ! oui, mon ami, merci de vos bonnes paroles.

CINQUIÈME SOIRÉE.

— Quelle bonne chose que d'être aimée !... Vous n'avez pas remarqué, vous, ce matin la figure de votre fille, quand vous lui avez remis ce joli livre sur lequel vous avez écrit quelques mots ; quelle expression, mon Dieu, avait son visage quand vous lui avez dit : « Garde cela en souvenir de mon affection, « car tu sais que je t'aime !... »

Et il y avait tant de vérité dans votre accent !... Vous l'aimez votre fille, oh ! vous l'aimez bien. Et moi, personne ne me témoigne d'affection. Depuis la mort de mon père, pas une bouche ne m'a dit une parole tendre.

— Je n'ai jamais pu me rendre compte de la façon d'être de votre mère vis-à-vis de vous.

— Ma pauvre mère bien belle, bien femme du monde, a eu une bien grande fille en moi.

Vous savez combien j'étais jeune quand nous perdîmes mon père. Ma mère tant admirée du vivant de son mari le fut tout autant après sa mort, plus peut-être ; elle était brillante, riche. Reléguée en pension, puis à la maison, je ne devais pas paraître, j'étais un extrait d'âge. Aussi mon adolescence a été peu heureuse ; remariée à cet étranger qui l'a tant trompée, à peine mes seize ans furent-ils accomplis qu'elle s'empressa d'accorder ma main à M. de Monac, attiré vers moi par ma belle position future et supposée. Vous savez peut-être le reste.

— Oui, je sais que M. de Monac, que l'amour du plaisir entraînait, vous délaissa promptement, et que tandis que Paris retentissait des succès de votre mari, vous deviez vivre dans la retraite et dans la gêne.

— Si je n'avais eu à souffrir que de ce délaissement, que de cette obscurité, j'eusse bientôt pris mon parti, mais telle n'était pas ma destinée. Tantôt M. de Monac voyait un monde immense, et je devais faire les honneurs de son salon à toute une société de femmes trop connues et d'hommes leur allant; tantôt je devais suivre mon mari dans les maisons les moins bien famées, et vivre au milieu de gens dont, en vérité, je n'entendais pas la langue; c'était une vie d'enfer, de plaisirs, de jeu, de bonne chère, que sais-je? Et j'avais dix-sept ou dix-huit ans, et là peut-être il n'y avait pas une femme digne de l'être. Dieu m'a bien protégée. Je cédais à la force en suivant dans ce monde mon mari, qui certes ne tenait pas à ma vertu, mais qui jouissait des succès de mes dix-sept ans. Pas un conseil de ma mère, pas un avis; oh! mon père veillait sur moi du haut du ciel, car je ne suis pas tombée. Cette vie d'enivrement avait tout éteint en moi, je ne connaissais pas autre chose. Des principes, je n'en avais plus; ce qui m'a sauvée, je l'ignore; je n'aimais pas mon mari, quoiqu'il soit séduisant et aimable, il y a je ne sais quoi en lui qui m'a toujours repoussée. Cet amour qu'il prodiguait à ces femmes, tout cela me disposait peu à être même bien pour lui. Notre fortune souffrit bientôt de cette prodigalité constante et à ce moment commença pour moi une série d'autres chagrins, oh! de vrais chagrins. M. de Monac, fatigué de la marine, rêva une position diplomatique; il lui fallait des protections, dès lors il compta sur ma jeunesse pour arriver. Quels hommes il me présenta, mon Dieu...! C'étaient des hommes puissants, de ceux-là qui donnaient des places!... Quels propos il me fallut entendre, et comme je repoussais tout, quels orages dans mon intérieur! Que j'ai eu à souffrir! Et ma mère, qui ignorait sans doute le fond des choses, à laquelle je ne l'eusse jamais révélé, comme elle me traitait! comme elle me repoussait, comme elle donnait raison à mon mari! Tout espoir de places diplomatiques fut bientôt évanoui; mon froid glacial y mit bon ordre. Je devins alors un objet d'horreur pour M. de Monac. Sa fortune s'absorba vite dans des spéculations hasar-

dées; la mienne appartenait à mes enfants, je la défendis. Ce fut un enfer. Enfin la fortune lui a sans doute été favorable, il a pu reprendre une vie brillante et joyeuse. Nous vivons sous le même toit, quand il est à terre et à Paris, mais nous avons bien peu de choses communes ; il dîne le plus souvent avec nous, et voilà tout. Et cependant il exerce sur moi une sorte de tyrannie. Enfin il est parti pour un de ces voyages qui durent des mois et des années, et par bonheur il m'a permis de rester auprès de vous.

— J'en bénis le ciel, ma pauvre enfant. Faites grande provision de vertu et de patience.

— Oh ! je suis heureuse ici; je crois qu'on m'y aime.

— Je vous l'ai dit déjà bien des fois, vous avez une source de consolation dans votre fille et dans votre fils.

— Hélas non ; ma fille est gentille, aimante, bien née; elle promet infiniment, mais je voudrais l'élever bien, et je n'en suis pas capable; ma fille a dix ans et son père m'a déjà signifié que bientôt il la mettrait en pension. Si l'on m'enlève ma fille, que deviendrai-je ? Toute ma vie est là, en elle et en mon fils. Comment Frank sera-t-il dirigé ? son père le mettra au collége à neuf ans, il me l'a dit : je ne le reverrai plus ; il deviendra ce que sont tant d'autres enfants, un déplorable sujet.

— Votre lot est dur, j'en conviens facilement ; ne perdez pas courage, les obstacles s'aplaniront, les jours sereins suivront les orages, j'en ai la conviction ; vous portez-vous bien, au moins ?

— Ma santé est profondément atteinte, non pas ma vie; je le sens, j'aurais le plus grand besoin de soins, et je ne me soignerai pas, je n'en ai pas le temps. Mon imagination est frappée, je dois mourir jeune, comme mon père.

— Vous n'avez pas, chère amie, supporté les rudes travaux de votre père. Vous n'avez pas, comme lui, dépensé votre vie à faire la guerre, ou à lutter à la tribune ; votre intelligence n'a point fatigué, usé dans ces rudes labeurs votre corps, déjà affaibli par les blessures, les bivouacs et

surtout par les excès des campagnes, vous vivrez pour vos enfants.

— Mon père n'a pas vécu pour moi.

— C'est vrai, mais encore une fois, votre père a été tué par l'amour de son pays. S'il vous eût été donné de l'apprécier, vous comprendriez la mort prématurée de mon noble ami; placé en face de la corruption la plus flagrante, votre père combattait corps à corps et sans relâche contre les mauvaises passions. Il succomba, comme succombent presque tous les hommes de tribune, dans la force de l'âge et du talent. Don fatal que celui d'un cœur généreux, dévoué, noble, en ces jours de bassesse.

En mourant, votre père croyait avoir pris toutes les mesures nécessaires pour assurer votre avenir et votre éducation. Il avait confié votre tutelle à des mains sages et prudentes. Votre cousin, M. de la Taille, était un homme de bien. Il me semble qu'il avait placé près de vous une femme grave, madame Wilman. A quelles causes attribuer la destinée cruelle qui vous a livrée à tant d'épreuves?

— Ma mère, à laquelle madame Wilman avait plu d'abord, trouva bientôt qu'une gouvernante était gênante, et madame Wilman fut congédiée. On me mit en pension, et on ne consulta sur ce choix si grave que la mode. La maison de madame de Saint-Félix, dans laquelle je fus placée, était admise par la fashion. M. de la Taille, âgé déjà, mourut comme vous le savez, et on le remplaça par un véritable homme de paille, que je n'ai vu que deux ou trois fois dans ma vie.

Madame de Saint Félix m'a élevée comme toutes les autres jeunes filles du monde; on nous montrait le français, quelques sciences, la musique et un peu de peinture, et, quoique vous en disiez, la religion, si bien que nous faisions des rédactions superbes et que le premier prix était le prix de catéchisme.

Vous savez actuellement mon histoire, vous voyez si je suis isolée dans le monde, si je suis heureuse et si *les bons jours sont venus.*

Plaignez-moi et surtout aidez-moi.

— Oui, Constance, je vous plains et de tout mon cœur. Vous étiez faite pour une autre vie; je vous aiderai de toutes mes forces. Toute petite fille, vous fûtes mon enfant d'adoption, vous reprenez tous vos droits. Les admirables instincts de votre cœur vous ont sauvée. Vous êtes restée digne et pure au milieu de la corruption la plus profonde. Dieu a veillé sur vous, il y veillera encore, il vous sauvera, ayez confiance.

— Votre pendule sonne huit heures, nous ne sortirons pas ce soir, et vous ne me direz rien de bon, c'est bien ennuyeux; pourquoi m'avez-vous fait causer. Et votre femme, où est-elle?

— Très-probablement à la chapelle des sœurs. Souvent le soir on y récite des prières, et tout le monde y assiste.

— Eh pourquoi m'avez-vous caché ce pieux usage; oh! j'y serai demain... mais non, m'agenouiller parmi les sœurs, ces êtres évangéliques!... cela ne se peut pas.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Je ne suis pas assez chrétienne, je ne suis pas digne d'elles.

— Voilà, ma chère amie, une folie qui ne trouvera pas grâce ici. Et qui êtes-vous, je vous en prie, pour ne pas prendre place entre ces pieuses filles aux pieds des autels!... Qu'avez-vous donc fait? il m'est impossible de voir en vous une grande pécheresse; je vous assure que j'y vois autre chose. Vous supposez donc qu'il faut être sainte pour prier? erreur, et erreur très-dangereuse; c'est par la prière que l'on arrive au repentir, et par le repentir au pardon; c'est par la prière que l'on approche de la Divinité, que l'on se met en rapport avec elle, que l'on se confond en quelque sorte en elle; c'est par la prière, en un mot, que l'on parvient à mériter les grâces de Dieu. Jamais le cœur ne s'ouvre mieux que dans la prière; mais n'allez pas croire qu'il faille être parfaite pour oser prier. Dieu sans doute écoute plus favorablement ses amis que les indifférents, mais certes il n'est pas sourd aux cris de la misère. Priez du fond du cœur, et Dieu viendra à vous. Demandez alors que vous avez besoin, et vous remercierez quand

vous aurez reçu. L'homme ne prierait jamais, à votre sens, car quand serait-il parfait, si Dieu le regardait avec les yeux de sa justice?

— Je prie, mon ami; souvent, le soir, je me jette dans quelque coin obscur d'une église, et j'expose à Dieu toutes mes misères; je suis seule, là, et vous le dirai-je, bien souvent mes larmes ont coulé! mais me mettre, moi, au pied de l'autel parmi ces bonnes sœurs! oh! non, non; Dieu m'en voudrait de me placer parmi les anges, puis elles me repousseraient.

— Autre folie, et de bon aloi celle-ci. Dieu vous en voudrait, lui, qui reçut la pécheresse au milieu d'un festin où tous les apôtres assistaient, qui la traita avec une bonté toute particulière, lui, qui parla à la Samaritaine, lui, qui se compare au bon pasteur et qui annonce au monde étonné, qu'il y a plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la justification de 99 justes; oh! que dites-vous? Qui fut écouté, du pharisien ou du publicain?

Elles vous repousseraient!... mais elles ne seraient pas chrétiennes si une semblable pensée traversait leur esprit; car la charité est la première des vertus. Pourquoi vous repousseraient-elles? qui êtes-vous donc?... Il est assez facile, voyez-vous, de se retrancher derrière une grosse masse de vices que l'on n'a pas, derrière une montagne de crimes que l'on n'a pas commis, et dire : moi, je suis indigne. Mais on n'est jamais indigne de prier, mais on ne peut jamais être repoussé par les chrétiens, eût-on commis toutes les fautes du bagne. Qu'est-ce donc que cette humilité exagérée, sinon un piége du démon? Si le sentiment que vous exprimez est vrai (et je vous avoue que je ne crois pas à sa sincérité), il ne peut être que la conséquence de ce que vous me permettrez d'appeler votre *ignorance*. Encore une fois tous les chrétiens sont frères, et le plus saint de tous n'est pas même dans sa pensée l'aîné de la famille : son humilité lui fait un devoir rigoureux de ne placer personne au-dessous de lui. Soyez donc bien rassurée; priez si cela vous convient avec ces âmes que vous osez par trop haut, et persuadez-vous qu'elles n'occuperont pas

assez Dieu pour qu'il ne puisse vous écouter aussi dans votre humble demande. Croyez-le encore, faites à cette demande du fond du cœur, et vous serez exaucée. Mais, je vous en supplie, plus de ces idées si peu vraies ; le Dieu des chrétiens est le Dieu des pécheurs et des petits enfants. Au Calvaire il a voulu être placé entre deux voleurs, sur la terre il recherchait les simples d'esprit et il ordonnait avec une grâce infinie de laisser venir à lui les plus faibles créatures. Il n'est pas tant venu pour les justes que pour les pécheurs. Aimez-le, et comme un petit enfant occupez-vous peu du reste. Souvenez-vous de la prière par excellence du *Pater*, cette prière qui commence par donner au roi des cieux le nom de *notre Père*, où l'homme, son enfant, désire que le nom du père soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite dans le ciel et sur la terre, où il demande, cet enfant à son père, le pain de chaque jour, la rémission de ses fautes, comme il l'accorde aux autres, l'éloignement de la tentation et la délivrance du mal. Et cette prière toute filiale, c'est le Fils de Dieu qui l'a enseignée aux hommes, et, n'est-elle pas aussi simple que sublime! Méditez-la, et plus vous la méditerez, plus vous la trouverez digne de son auteur.

A ce moment on appela M. de Kerkoff.

SIXIÈME SOIRÉE.

Notre causerie a été interrompue bien brusquement hier, mon vieil ami, par l'arrivée de ce pauvre blessé, auquel vous avez si vite fait donner, malgré l'heure indue, tant de secours. Êtes-vous souvent aussi assailli ?

— Assez souvent et trop souvent même. A Paris, les hôpitaux abondent et tous y trouvent place ; à la campagne, les

ouvriers n'ont pas le moindre secours à attendre des hospices toujours très-éloignés d'eux, ainsi que les médecins; naturellement, Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi, c'est au château ou au presbytère qu'ils vont frapper quand ils sont pressés par le besoin, nous leur devons aide et protection. Lucie a sa petite pharmacie, elle sait panser une plaie, poser un premier appareil, et elle rend de nombreux services à ces pauvres gens.

— Cela ne la dégoûte pas?

— Peut-être bien un peu, mais elle voit là un devoir charitable à remplir, et pour elle il se change en plaisir.

Elle sait que Dieu l'en récompensera, puis ce pauvre ouvrier sera soulagé, et il la bénira. Dieu a placé le devoir à tous les points de l'existence de l'humanité, il a donné aux riches le leur, comme aux pauvres le leur. Je reviendrai souvent sur ce chapitre; ce soir, je veux vous entretenir d'autre chose, s'il vous plaît; je veux vous parler des lois que Dieu donna à Moïse et qui sont la base de toutes les législations : les dix commandements.

Je veux vous dire cette grande loi dans la simplicité de la Bible : Voici donc les paroles de Dieu .

« Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre « d'Égypte, la maison de servitude.

« Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.

« Tu ne feras point d'idole taillée, ni aucune image de ce qui est en haut dans le ciel, ni de ce qui est en bas sur la terre.

« Tu ne les adoreras pas et ne les serviras point, car je suis le Seigneur ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux, recherchant l'iniquité des pères sur les enfants en la troisième et la quatrième génération, l'iniquité de ceux qui me haïssent.

« Et faisant miséricorde mille fois à ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.

« Tu ne prendras point le nom du Seigneur ton Dieu en vain, car le Seigneur ne regardera pas comme innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu.

« Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat.

« Tu travailleras six jours et tu feras tout ce que tu dois faire.

« Et le septième, jour du Seigneur ton Dieu, tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton chameau, ni l'étranger qui est chez toi.

« Car le Seigneur fit en six jours le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui est en eux; il se reposa le septième jour et le sanctifia.

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera.

« Tu ne tueras point.

« Tu ne seras point adultère.

« Tu ne déroberas point.

« Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

« Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, tu ne désireras pas sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui.»

Voilà, ma chère amie, toute la loi ancienne, non toute la loi des Hébreux, mais le Décalogue, la loi par excellence, loi qui nous régit encore.

Voilà les commandements de Dieu.

— Oui, certes, et j'espère que vous ne supposerez pas avoir le mérite de me les apprendre. Il y a vingt ans que je les récite tous les jours.

— Je n'en doute pas, ma chère amie, et je crois même que vous les observez, mais je ne sais pas si vous vous êtes donné la peine de voir tout ce qu'ils présentent de sublimes beautés.

En face de ce peuple qu'il s'est choisi, Dieu rappelle tous ses titres: « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré d'Égypte. »

Voilà son droit. Il est Dieu, il est Seigneur. A ce peuple vivant au milieu des peuples idolâtres, il prescrit le premier de tous les devoirs, la base de toute croyance, la connaissance d'un Dieu, d'un Dieu unique, d'un Dieu souverain, d'un Dieu miséricordieux et bon, mais juste et terrible dans ses jugements.

Le premier devoir de l'homme envers son Créateur est donc la foi, c'est-à-dire la croyance en Dieu. Mais que de devoirs ressortent de cette croyance. N'est-il pas juste avant tout de l'adorer, car il est le Seigneur; de lui obéir, car il est le Dieu fort; de le craindre, car il est le Dieu jaloux; de l'aimer, car il est le Dieu miséricordieux.

Au fond de tout est donc Dieu, et cela est bien simple, car s'il n'y avait pas de Dieu, où serait, je vous en prie, le fondement de la législation? en vertu de quel pouvoir l'homme imposerait-il des lois primordiales à l'homme? Je l'ignore, en vérité, car que tirerait-il de lui-même de souverainement véritable? quel pouvoir invoquerait-il? Dieu seul parle en maître et trace des lois, car lui seul est toute vérité d'une part et toute puissance de l'autre. Jamais, non jamais code quelconque n'a eu cette dignité, cette logique : « Je suis le Seigneur *ton* Dieu. » Quel début, quel législateur que celui-là; quels droits il invoque.

Quelques hommes, vous le savez, se sont dits inspirés par la Divinité; mais qu'est-ce que leur langage en face de celui-ci.

Que de choses dans ce premier commandement, Constance.

— D'abord, croire en Dieu? n'est-ce pas?

— Oui, sans doute.

— Quel est, ami, l'être assez misérable pour repousser la foi constante du genre humain en la Divinité.

— Bien peu, puisque toute la terre s'est, de tout temps, courbée devant son Créateur, et cependant, des esprits audacieux, des cœurs pervers se sont écriés : « Il n'y a pas de Dieu. » Dans leur orgueil, ils repoussaient et repoussent encore cette croyance antique, car aujourd'hui, comme aux premiers jours, le superbe refuse de reconnaître un maître, et pour ne pas le servir il nie son existence. N'avez-vous jamais rencontré de ces prétendus génies supérieurs infatués de leur propre suffisance, déclarant avec insolence que tout relève de leur raison souveraine?

— Oui!

— Eh bien! si cette raison obéissant à elle seule, ne reconnaissant que sa propre puissance, prétend découvrir Dieu et que sa faiblesse propre l'arrête, elle nie Dieu plutôt que de reconnaître cette faiblesse.

Mais ce n'est pas tout, cette même raison acceptant Dieu ose, parfois, s'élancer jusqu'à lui, sonder ses abîmes et mesurer leur profondeur, elle ne recule pas devant les ténèbres qu'elle s'est faites à elle-même en s'éloignant de la vraie lumière, et alors, marchant au hasard, prenant les fantômes de la nuit profonde pour la vérité, elle accumule erreurs sur erreurs, et le Dieu qu'elle proclame, après ce travail impuissant, affecte toutes les formes du délire humain, répond à toutes les passions du cœur, tombe à un tel degré d'absurdité que l'esprit s'étonne et ne comprend plus les aberrations par lesquelles la suprême grandeur, la perfection infinie a été abaissée à cette petitesse, à cette hideuse personnification, à cette monstrueuse universalité.

La tradition primitive perdue, les fils des hommes, vous le savez, défigurèrent la Divinité à tel point qu'elle devint entre leurs mains un bœuf, un serpent, un morceau de marbre. Ils sacrifièrent à Vénus impudique, à Mercure, aux hommes même; ailleurs, elle se confond avec l'idée de la vie et de la mort, avec l'univers tout entier, et Dieu est *tout*.

— Quelle folie!

— Vous seriez donc bien étonnée si je vous disais que de nos jours il est des philosophes dont on vante la gravité, par lesquels le panthéisme indien revit dans toute son absurdité. Que vous êtes heureuse d'être dispensée de lire les philosophes... Dieu entre leurs mains devient une singulière chose.

Au Sinaï, en face de ce monde idolâtre, tandis qu'Israël se prosterne lui-même aux pieds du veau d'or, Jéhovah, Dieu se révèle de nouveau à Moïse, inscrit ses titres sur la pierre, et les confie à la mémoire des hommes de génération en génération.

— N'oubliez-vous pas un peu votre point de départ?

— Non, ce me semble.

La notion de Dieu était perdue, j'ai dû vous rappeler ce fait, tout en évitant de dérouler devant vous le désolant tableau de l'idolâtrie. Les athées, les panthéides renaissent, et je vous les ai signalés...

— Mais l'obligation de la croyance en Dieu?

— Vous avez raison, toujours raison, chère amie, les femmes ne se trompent jamais.

L'homme avait donc perdu la vraie notion de Dieu; par lui-même, par les efforts de sa propre raison, la retrouvera-t-il? Non sans doute. La philosophie du monde tout entier se débat dans son impuissance.

Dieu parle, et il commande la foi; il n'entend plus que son nom soit défiguré au gré des passions des hommes, il ne le livre pas aux fantômes de leur raison débile : il parle, il sera cru; ainsi il le veut, et il est le Seigneur. Cette raison ne s'élèvera point jusqu'à lui, il s'abaisse jusqu'à elle, il ne la brise point, il la soumet et la dirige; que dis-je, il l'étend et la fortifie. Que l'orgueil se révolte, il connaît le chemin de l'abîme, par sa rébellion le mal est entré dans le monde, et il l'y maintiendra; du commencement à la fin, l'orgueil luttera contre Dieu, Dieu le permet, mais lutte aussi folle que stérile, car l'orgueil renfermé dans un cercle étroit le parcourt sans l'élargir, sans le franchir, sans le renouveler; aveugle qu'il est, il ne voit pas la vanité de ses efforts, l'impuissance de son bras.

Oui, dans sa liberté l'homme peut nier Dieu, oui, l'homme peut écouter la voix de l'orgueil et la préférer à la parole de Dieu; oui, il peut désobéir. Mais que fait-il alors? Non-seulement il se perd, mais encore il se déclare en dehors de la raison.

— Comment?

— Dieu n'a jamais dit à l'homme : *Tu comprendras*, mais, *tu croiras*.

La raison serait dans son droit en refusant de comprendre, car comprendre est au-dessus d'elle; elle est non-seulement en dehors de son droit, en refusant de croire, mais encore en dehors de son essence.

L'homme, Constance, vivrait-il un seul instant sans la foi, c'est-à-dire sans croire ?

— Non, et si nous étions obligés de scruter toute chose, de partir du doute pour tout, nous serions morts bien des fois avant d'avoir fait un pas, avant de nous être livrés au premier acte nécessaire à la vie.

— Que Dieu nous demande-t-il?

De croire qu'il a parlé, ni plus ni moins. Il nous donne la liberté la plus entière d'examiner l'authenticité de sa parole, mais une fois parvenu à la vérité du fait, il nous l'impose, et et je lui en rends grâce, parce que sans elle nous ne saurions rien de lui, rien de nous; observons encore que, dans son infinie bonté, il a pris toutes les précautions possibles pour que nous parvenions facilement à la preuve de l'authenticité de cette parole. Je vous les exposerai, ces preuves.

— Non, je ne doute pas.

— Est-ce briser la raison, l'anéantir, que de lui demander d'accepter un fait, démontré vrai, positif, authentique? Est-ce anéantir la raison que de lui demander de croire ce que Dieu a dit? Est-ce blesser la raison que de lui révéler des notions auxquelles elle ne se serait jamais élevée par elle-*même* et qui, livrées à elles, sont devenues, par ses aberrations, le composé le plus monstrueux que l'esprit conçoive?

Non, certes, et si Dieu avait besoin d'une justification, la raison la lui fournirait par l'ensemble de ses erreurs.

— La foi du chrétien n'est pas celle de l'hébreu.

— Entendons-nous, Constance, la loi du Sinaï est la loi du chrétien. Il n'y a qu'un Dieu, et vous et moi croyons au Dieu de Moïse et de David, au Dieu de Noé et de Jacob ; Jésus-Christ n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir; il est venu payer la dette de l'humanité, l'instruire des grands mystères du ciel, annoncer la bonne nouvelle du salut, lui apprendre le chemin qui y conduit, en un mot, le vrai culte et la loi universelle.

Les anciens présentent l'ancien Testament comme étant relativement un nouveau, non pas une œuvre d'opposition,

mais un commencement et une préparation qui mènent à un complet développement. L'alliance nouvelle n'est donc autre chose que l'alliance ancienne dans son progrès, dans son pur idéal, dans sa dernière consommation.

Le christianisme est au judaïsme ce que le fruit est à la semence. Il est autre, mais il n'est pas contraire.

Ainsi, la foi du chrétien admet, comme vous le savez, les deux Testaments, elle se fonde sur l'un et sur l'autre.

La loi de Moïse reste notre loi dans ce qu'elle a de général, vous le savez encore, elle avait un but spécial; celle du Christ s'étend à tous les hommes,

Notre foi comprend ce que Dieu nous a ordonné de croire dans les diverses révélations.

— J'ai mal rendu ma pensée, la voici: que devons-nous croire?

— La croyance a toutes les vérités comprises dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, et celles qui nous ont été transmises par la tradition : telle est la foi exigée du chrétien.

— Je ne sais pas bien ce que l'on entend par la tradition.

—La tradition est la parole non écrite à proprement parler. « Jésus-Christ ayant fondé son Église sur la prédication, la pa-« role non écrite a été la première règle du christianisme, et « lorsque les écritures du Nouveau Testament y ont été jointes, « cette parole n'a pas perdu pour cela son autorité, ce qui fait « que nous recevons avec une pareille vénération tout ce qui « a été enseigné par les apôtres, soit par écrit, soit de vive voix, « selon que saint Paul l'a expressément déclaré. »

Pour rendre parfaitement claires ces paroles de Bossuet, je dois vous rappeler que N.-S. J.-C. n'a rien écrit; ses paroles, ses actes ont été recueillis par les apôtres et les disciples qui les ont publiés par écrit. Les évangiles, les actes des apôtres, les épîtres, etc., etc., ont été de même publiés par écrit ou transmis de vive voix à leurs successeurs et conservés ainsi jusqu'à nous.

La tradition est donc cette parole non écrite. Elle sert

encore à expliquer le vrai sens des Écritures quand il y a doute.

La tradition n'est pas restée toujours orale. Elle fut de diverses manières fixée par l'écriture, surtout par les symboles de foi, comme le dit fort bien Alzog.

L'Église, de bonne heure, se vit obligée de se servir de la tradition; j'aurais une foule de faits à citer à l'appui de cette allégation.

Si vous me demandez quels sont les successeurs des apôtres, je vous répondrai que ce sont les évêques, qui conservent la tradition apostolique. Remarquez que, comme l'observe si bien l'auteur que je viens de citer: «Toutes les Églises fondées « par les apôtres dans l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, s'ac- « cordent aussi parfaitement dans leur doctrine, que si elles « demeuraient dans une même maison, que si elles n'avaient « qu'un cœur, qu'une âme. »

Et cette unité de doctrine ne s'arrête pas seulement à ces Églises, mais elle s'étend à toutes celles de la catholicité, et ce qui se passe à cet égard est la preuve la plus positive de l'inspiration de l'Église catholique, apostolique et romaine par le Saint-Esprit, qui, suivant la promesse du Sauveur, ne l'abandonne jamais. Colonne et base de la vérité, selon le langage de l'Apôtre, l'Église est la seule règle infaillible de la vie religieuse, le seul préservatif contre les conceptions arbitraires, les imaginations désordonnées de l'esprit humain. L'union avec l'Église est la condition nécessaire du salut promis par le christianisme. « Celui-là n'a pas Dieu pour père », dit saint Cyprien, « qui n'a pas l'Église pour mère. »

— Vous voilà bien fixée, ma chère Constance, sur ce que le chrétien doit croire.

— J'entends fort bien, mon ami, mais Dieu ne nous a pas seulement commandé de croire, il nous a ordonné aussi de l'adorer.

— Oui, sans doute, aussi avait-il tracé aux Israélites toutes les règles de l'adoration qu'il exigeait d'eux; le culte a dû nécessairement changer avec l'esprit de la loi. Je ne vous dirai pas toutes les règles du sacrifice ancien.

Au sacrifice des victimes sanglantes a succédé un tout autre sacrifice, le sacrifice spirituel et réel.

Le culte nouveau, dont je vous entretiendrai plus tard, part du cœur; adressé à l'amour infini, l'amour est son essence, l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu.

Je devrais peut-être vous exposer les raisons sur lesquelles repose le devoir de l'adoration.

Tous les peuples ont.....

— Je vous dispense, mon vieil ami, de l'histoire générale des religions; plus que personne, je reconnais ce devoir et je sais qu'il entraîne le culte et la prière ; ainsi trêve de citations.

Le Seigneur a parlé : «Un seul Dieu tu adoreras et aimeras « parfaitement »; cela me suffit. Adorer Dieu sans l'aimer, cela ne se peut pas plus que de le connaître sans l'adorer : nous devons aimer.

— Oui, sans doute, et vous le savez mieux que moi.

Aussi le christianisme a-t-il placé en tête des vertus la foi, l'espérance et la charité.

Il est tard, rentrons; demain nous examinerons s'il est bon d'espérer.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Vous avez dit hier un mot de la facilité avec laquelle l'homme croit. J'ai réfléchi, et je déclare que vous avez bien plus raison que vous ne le pensez, mon vieil ami. Ainsi, que de femmes, que d'hommes qui, sans la moindre inquiétude, se confient aux extravagances de tous les systèmes de médecine! Je connais une foule de personnes qui croient bien plus aux somnambules qu'aux docteurs de la faculté. Que de remèdes secrets; croiriez-vous que là où l'on croit le moins à la reli-

gion, on croit beaucoup à certaines choses : on ne se mettrait pas en route le vendredi, on craint treize convives à la même table, et plus d'une fois dans mon enfance et ma jeunesse j'ai mangé à la petite table ou dans ma chambre pour éviter ce nombre treize. On regarde la journée comme mauvaise, si on a posé le pied gauche d'abord à terre en se levant. On considère le voisinage de telle personne comme heureux. On admet comme favorables telles ou telles places au jeu, et je vous assure que bien des hommes sont femmes en ce point. Les diseuses de bonne aventure ont un crédit immense; que de fois j'ai eu le désir de me faire dire la mienne!...

— Ne vous étonnez pas de cette disposition que vous signalez avez raison; l'homme a besoin de merveilleux, et il est superstitieux quand il n'est pas croyant. Jamais la superstition n'a été poussée plus loin que par les Romains, quand ils eurent perdu toute croyance. La renaissance, époque où la foi était bien ébranlée chez nous, est aussi l'époque par excellence des devins et des astrologues.

— Au fait, il faut que nous ayons foi en tout le monde, comment pourrions-nous vivre sans cela. Ainsi foi au médecin, au pharmacien, au cuisinier, à l'homme d'affaire, au savant, au machiniste de la locomotive, au cocher de la voiture, et sans foi nous ne ferions pas un pas, pas un acte de notre vie. Oui, vous avez raison, il n'est pas raisonnable de croire à tout, et de ne pas croire en Dieu. Comme je suis heureuse de n'avoir point eu la folie de révoquer en doute sa loi sainte!

— Ma chère amie, vous avez toujours cru parce que vous êtes restée pure; encore une fois, votre cœur n'a pas eu besoin de l'incrédulité.

— Vous m'avez promis de me parler ce soir de l'espérance: vous savez si j'ai besoin d'espérer, moi, j'ai toujours admiré cette fable des anciens qui laissait l'espérance au fond de la boîte d'où s'était échappé le bonheur.

— Ce mythe païen était sans nul doute un souvenir de la révélation primitive. Vous le savez, Dieu n'eut pas plutôt

condamné l'homme qu'il lui fit des promesses, et ces promesses lui donnaient un admirable motif d'espérance.

Cette parole de Dieu, c'est encore la raison de notre espérance. A Adam il prédisait le rédempteur, au chrétien il promet les conséquences de la Rédemption, à la fin de l'épreuve, la récompense; pendant l'épreuve, les forces nécessaires pour la soutenir.

Comment croire et ne pas espérer ? Déjà la récompense de la foi semble être dans l'espérance. Ainsi, dès le début, le Dieu miséricordieux tend la main au condamné, il le frappe et le console; le Rédempteur vient et toute sa tâche, pour ainsi dire, est de nous faire espérer; il souffre, mais c'est pour nous ouvrir la porte du ciel; dès que nous croyons en lui nous ne pouvons plus nous livrer au désespoir.

Est-il une doctrine, dites-moi, convenant mieux à l'homme que celle-là ? Lisez dans son cœur, et tant qu'il bat, tant qu'il conserve un peu de vie, dites n'espère-t-il pas? Quelque grand que soit son malheur, n'attend-il pas le soulagement du lendemain? Otez-lui cette foi en l'avenir, que devient-il? Il tombe dans la dernière extrémité de son être, dans le désespoir, il invoque ce qui lui est le plus incompatible, la mort; et dans cette mort que souvent, hélas ! il appelle, qu'il se donne, le malheureux ! il y a encore une pensée d'avenir; il marche par elle vers un monde meilleur ; ou , d'autres fois, bannissant même cette consolante idée, il se réfugie dans les ténèbres d'un sommeil sans réveil; oh! c'est qu'alors rien ne vit plus dans l'âme. L'incrédulité (et je prends ce mot dans son expression la plus absolue) a détruit toutes les fibres, a oblitéré tous les sens, pour ainsi dire, de cette pauvre âme qui se nie elle-même en niant sa spiritualité. Le désespoir est la mort de l'âme humaine comme l'espérance en est la vie.

Au point de vue chrétien, ce précepte se présente de la manière la plus consolante ; cette loi est d'une douceur admirable, et elle mérite à juste titre le nom de divine.

Là, sur cette terre où il gémit enchaîné, sujet à tant de maux, qu'il ne peut ni les compter, ni les prévoir, l'homme

sait par la foi, et sait, d'une manière indubitable, formelle, qu'il est racheté. Jésus-Christ a souffert pour lui; le bonheur de la vie éternelle, c'est-à-dire le bonheur suprême lui est acquis, s'il le veut. Il a reçu son pardon, il ne lui reste qu'à mériter la grâce de Dieu, qu'à ne pas transgresser une loi si douce, que l'un de ses premiers préceptes est justement cette espérance dont il a tant besoin, cette espérance, loi de sa nature; mais ce n'est pas tout, non-seulement il sait que son Rédempteur a souffert pour lui, mais encore il sait, il doit espérer que tout ce qu'il souffre, lui sera compté; il doit espérer que ses douleurs seront les fleurons de la couronne future; plus il répand de larmes, plus il aura de joies; la douleur n'est plus un mal au point de vue de l'espérance; bien plus, s'il tombe dans sa route, affaissé sous le fardeau si lourd de ses passions, qu'il espère, si le repentir s'allume dans son cœur, Dieu lui pardonnera. Est-il une pensée plus consolante pour notre faiblesse? Par la foi, le coupable sait encore qu'au moyen des mérites du Rédempteur, mérites infinis, il trouvera de la force dans les tentations qui l'assiégent; que jamais l'espérance ne le quitte, que jamais il n'écoute le sombre désespoir; son âme doit vivre dans et par l'espérance; il a les promesses de Dieu, il a l'essence de Dieu pour lui, il a Dieu tout entier; mais aussi qu'il n'abuse pas de ce sentiment qu'il ne se trompe pas lui-même, et il en serait ainsi s'il supposait que son espérance se réalisera, que son espérance est suivant le précepte, si, se fondant sur elle seule, il ne se mettait pas en devoir d'expier ses fautes et de rentrer en grâce avec Dieu irrité.

Acceptez donc l'espérance, vous qui voulez du bonheur, et dites-moi si vous connaissez quoi que ce soit qui aille mieux à votre cœur que cette divine loi. Le chrétien, vraiment chrétien, qui espérerait assez ne connaîtrait pas le malheur.

Je pourrais m'arrêter ici et vous dire : j'ai accompli ma promesse, car je vous ai donné le bonheur en vous indiquant l'espérance. Et que de choses n'ai-je pas à vous exposer encore.

Voyez ceci, la vie de l'homme tout entière a un motif d'es-

pérance, le ciel ! la mort n'est plus qu'un passage, elle nous unit à Dieu ; par elle notre âme se retrouve en possession de ce bien vers lequel elle soupire depuis sa naissance ; au ciel nous retrouvons Dieu, ce qui certes dit tout ; mais dans l'ordre humain nous retrouvons nos amis, nos parents, les êtres que nous avons tant aimés : la mort n'est plus un mal extrême, la mort est un bien.

Mais ce n'est pas seulement dans cet ordre d'idées que l'espérance nous est prescrite, nous devons espérer que toutes les fois que nous demanderons à Dieu une chose utile à notre salut, elle nous sera accordée si nous la demandons bien : *Demandez et vous recevrez*, nous a-t-il été dit. Aussi, comme vous vous livrerez à cette douce promesse, si jamais votre fille frappée de quelque maladie vous causait de l'inquiétude pour ses jours précieux ! Oh ! comme votre prière s'élèverait vers Dieu, comme vous espéreriez en sa bonté paternelle !

Comprenez-vous maintenant cette quiétude des personnes tout à fait chrétiennes, dans les afflictions de la vie et même dans les chagrins les plus cuisants. Elles sentent tout comme nous, et parfois avec plus d'énergie ; mais jamais leur foi n'a permis au désespoir d'entrer dans leur cœur. Elles savent que les jours du temps sont courts et que ceux de l'éternité n'auront pas de fin. Elles ne voient donc qu'une absence momentanée, là où tout autre voit une éternelle séparation ; voyageuses, elles attendent avec confiance, sur la terre étrangère, les joies prochaines de la patrie.

Et cette âme humaine, emprisonnée qu'elle est dans ce misérable corps, comme elle aspire après ce jour où, tous liens étant enfin rompus, elle pourra s'unir au centre de toute science et de tout amour ! Oh ! l'espérance ! les hommes n'ont pu l'inventer : Dieu l'a déposée, dans son ineffable bonté, au cœur de l'homme, comme il y met l'amour, pour rendre la vie possible. A elle seule, cette vertu toute chrétienne prouverait la divinité de nos saintes croyances.

Eh bien, Constance, suis-je parvenu à vous faire comprendre l'espérance ?

— Oh ! oui, je comprends cette vertu céleste, je comprends tout ce qu'elle a de divin et d'humain. Sans elle je ne vivrais pas depuis longtemps, je vous le dis de bonne foi ; mais, mon ami, faites-la moi sentir cette bienheureuse espérance, donnez-la à mon âme.

— Ma pauvre enfant, je ne suis pas Dieu, et sans la grâce nous ne pouvons rien ; mais demandez, et elle vous sera donnée. Rentrez souvent en vous-même, et vous y trouverez une foule de dispositions qui vous amèneront à cette divine vertu.

Voyez autour de vous et vous trouverez qu'elle est bien plus commune que vous ne le pensez. Vous connaissez certainement quelqu'une de ces pauvres créatures sur lesquelles il semble que la main de Dieu se soit appesantie, auxquelles toutes les joies du cœur et de la vie ont été enlevées, qui pleurent sur un tombeau, sur une affection brisée, pour lesquelles le monde n'a pas une consolation !... pas une place !... qu'il ne peut comprendre !... eh bien ! dans le silence du cœur, examinez cette personne : elle n'est point abattue, parfois même la frivolité, en passant, la déclare guérie et consolée ; elle n'attire pas la pitié que tant d'autres implorent, elle vit simplement, remplissant tous les devoirs de sa position ; elle est calme, en apparence ; pénétrez dans cette âme, et qu'y trouverez-vous ?... L'espérance. Oui elle a quitté la terre, elle n'en porte plus le fardeau, ou elle le porte avec confiance ; elle est en marche vers le lieu où elle retrouvera ce qu'elle a perdu ; et que lui fait la longueur du chemin, elle sait qu'elle arrivera au terme ! Il y a encore un autre sentiment délicieux pour elle : elle sait que sa douleur offerte à Dieu avec résignation peut servir à l'âme qui l'a devancée comme à son propre salut ; elle sait que cette douleur même assurera leur réunion éternelle ; oh ! alors la douleur n'est plus un mal, elle est un bien ; souffrir pour celui que l'on aime et pour assurer cette si désirée réunion ; ô Constance, demandez à votre âme, ne serait-ce pas alors une sorte de joie ?

Dès que l'on croit, on espère ; mais on ne peut croire et espérer sans *aimer*.

Bien des fois déjà nous avons dit que l'amour de Dieu était à peu près tout le christianisme, et nous avons vu aussi que rien n'était plus dans l'essence de l'âme humaine que cet amour de l'infinie perfection.

Il est donc simple que nous aimions Dieu *parfaitement*, c'est-à-dire par-dessus toutes choses, de toutes nos forces, de tout notre cœur, de toute notre âme; car Dieu, c'est, encore une fois, la perfection suprême. Vue en elle-même, encore une fois, la Divinité a droit à notre souverain amour, mais si nous réfléchissons que Dieu est notre Créateur, notre Seigneur, que nous lui devons tout et notre naissance, et chaque jour de notre vie; que nous lui devons tous les objets de nos affections; qu'il est notre cause et qu'il sera notre fin; si nous considérons de plus qu'il est notre rédempteur, qu'il veut être notre frère et notre ami; il me semble qu'il nous sera aisé de reconnaître qu'à ce Dieu si bon nous devons tout notre amour. Vous sentez cela, Constance, et toute démonstration resterait au-dessous de ce que votre cœur vous dit. Oui, vous ressentez pour lui une reconnaissance infinie.

— Oui, sans doute, j'ai voué à Dieu une reconnaissance sans bornes, mais comment l'aimer assez?

— Jamais, sans aucun doute, vous n'aimerez Dieu comme il mérite d'être aimé, car il est l'infini et vous êtes le fini; car il est perfection, et nous sommes péché et corruption; et, après tout, Dieu sait aussi bien que vous ce que vous pouvez : il vous *dem*ande de l'aimer de toutes vos forces, de toute votre âme, c'est-à-dire de tout faire pour lui, de tout aimer en lui, de l'aimer par-dessus toutes choses; de l'aimer comme l'aimait Abraham, qui lui eût sacrifié son fils unique, s'il n'eût détourné, par son ange, le couteau qui allait égorger cette victime ; il vous demande de l'aimer comme l'aimaient les martyrs qui donnaient leur vie pour lui.

— Sacrifier sa vie; je le comprends, mais sacrifier tout et à tout heure, n'aimer rien que Dieu, est-ce possible?

— Aussi n'est-ce pas là ce qu'il vous demande; il vous demande, au contraire, d'aimer tout ce qu'il est bien et bon d'ai-

mer; seulement il vous demande d'aimer tout pour lui et rien plus que lui. Oh! aimez vos enfants, et aimez-les de toute la tendresse de votre âme; mais si Dieu qui vous les donna vous les redemandait, faites alors comme Abraham: sacrifiez-les à sa volonté. Aimez toutes choses, mais pour la gloire de Dieu, et usez-en pour sa gloire. Ne vous attachez pas à ce qui s'en va, mais clouez-vous, pour ainsi dire, à ce qui reste. Non, non, le christianisme n'est pas de ces doctrines désséchantes qui condamnent le cœur à ne rien aimer. Il ordonne ou il permet tous les sentiments nobles et généreux; il fait un devoir des sacrifices et des dévouements; seulement il défend ce qui ne serait pas juste, c'est qu'une chose périssable fût préférée à l'éternelle Bonté. Ne croyez donc pas que vous ne puissiez aimer *rien* que Dieu, ce serait là une déplorable erreur; vous devez au contraire aimer tout, mais en Dieu et pour Dieu; glorifiez Dieu par les qualités de votre esprit et de votre cœur, glorifiez-le par vos talents: David chantait ses merveilles et dansait devant l'arche; que de saints l'ont honoré par les arts; Maurice était célèbre à la guerre et saint Louis aussi; sainte Hélène se sanctifiait sur le trône; sainte Elisabeth de Hongrie était certes une grande dame, saint Edouard un grand roi; que vous dirai-je..? Mais Notre-Seigneur aima sa mère de l'amour le plus tendre, il aima Lazare de l'amitié la plus vraie; saint Jean reposa sur son cœur, et la Vierge de quel amour n'aima-t-elle pas son Fils? oh! de l'amour le plus actif, le plus maternel que l'on puisse imaginer; elle a été mère autant que mère puisse l'être; oh! ne craignez rien en aimant comme le Sauveur et sa Mère. Ayez toutes les pures affections qu'ils ont eues; mais aimez comme le Christ aimait, pour la glorification de son Père.

Oui le christianisme est la religion des saintes amours; il sanctifie et développe tous les nobles germes que Dieu a mis au cœur de l'homme. Il ne rejette que ce qui est immonde ou pervers. N'a-t-il pas à conduire l'homme à l'amour de l'infini, à l'amour sans partage?

— Vous le dirai-je, mon ami, je ne veux plus rien en-

tendre ce soir; j'ai besoin de repasser ces choses en moi-même.

HUITIÈME SOIRÉE.

Comme les champs sont déserts aujourd'hui! j'ai beau regardé autour de nous, je ne puis apercevoir un seul homme occupé; d'où ce repos absolu? vous souriez!

— Vous oubliez vite ce que vous faites de bien, ma chère Constance.

— Comment, ce que je fais de bien? mais je n'ai rien fait qui empêche vos ouvriers de travailler; je n'ai certes pas eu la pensée de leur procurer le plus léger divertissement.

— Vous oubliez que vous avez assisté très-pieusement à la messe, ce matin, puis à vêpres.

— Et c'est parce que je suis allée à l'église aujourd'hui que l'on ne travaille pas?

— On ne travaille pas aujourd'hui, chère Constance, parce que c'est dimanche.

— Ah vraiment...! mais dans les environs de Paris, on travaille le dimanche comme les autres jours, et je vous assure que nos vêpres n'empêchent en rien les laboureurs d'ensemencer et de récolter, pas plus que les cordonniers de coudre leurs souliers. Pourquoi cette différence?

— Par la même raison qui vous forçait à observer ce matin cette foule encombrant la paroisse; nos bons habitants sont chrétiens, ils observent le jour du Seigneur, et ils le consacrent au repos et à la prière, suivant le commandement de Dieu, que vous n'avez pas oublié.

— Oui les dimanches la messe ouïras; je sais cela, et je vais à la messe; mais il n'y a que les protestants qui ne travaillent

pas le dimanche. J'ai vu, à Londres, les boutiques fermées, les rues désertes; oh! comme c'est triste! vos paysans sont donc protestants?

— Non pas, mais catholiques et très-catholiques même, je vous assure. Vous arrangez un peu les choses à votre façon, et vous confondez les prescriptions; vous me permettrez, avant tout, de vous faire observer que Dieu n'ordonna point à Moïse sur le Sinaï *d'entendre la messe le jour du sabbat.*

— Quelle sottise vous me faites dire. Et cependant, je suis certaine qu'il y a un commandement qui ordonne d'entendre la messe, et qui ne parle pas du tout de repos.

— Oui, il y a un commandement de l'Eglise, prescrivant d'entendre la messe, ainsi que vous le dites, mais certes il ne détruit pas la loi du Sinaï; cette loi est formelle, et je vous l'ai rappelée il y a peu de jours: « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat, » puis, « Tu travailleras six jours, et tu feras tout ce que tu dois faire; et, le septième, jour du Seigneur ton Dieu, tu ne feras aucune œuvre, etc., etc. » Vous souvient-il maintenant de cette parole si précise?

—Oui, je m'en souviens; voyant continuellement travailler, j'avais cru que ce précepte avait été fait seulement pour les juifs et renouvelé par les protestants, mais non admis par les catholiques.

— Vous faites là, chère amie, une critique bien amère et bien juste, au reste, de ce qui se passe dans notre pauvre pays qui, catholique jusqu'aux entrailles, observe si mal, dans les grandes villes et leurs environs, un précepte rigoureux. Oui, il est rigoureusement défendu d'employer le dimanche à travailler, il est rigoureusement défendu de se livrer ce jour-là aux œuvres serviles. C'est le jour de Dieu, il se l'est réservé; il a expliqué que lui-même, après avoir créé le monde, s'est reposé le septième jour. Il a imposé la loi du repos pour ce jour, ses paroles sont absolues.

L'Eglise n'a pu ni dû contrarier cette volonté si formelle du Législateur suprême. Elle a accepté dans toute son étendue le commandement, elle lui a laissé toute sa rigueur; elle a

expliqué seulement par l'un de ses commandements, à elle, le mode d'adoration de la loi, dans ce jour spécialement destiné aussi, comme vous l'avez vu, à adorer Dieu. De là la confusion dans laquelle vous êtes tombée. Le travail est autant défendu que la sanctification est ordonnée.

— Mais pourquoi Dieu a-t-il ordonné ce repos du Sabbat?

— Il me suffirait de vous répondre par le fait simple : ainsi l'a-t-il voulu ; car, quand il s'agit d'une loi venant de Dieu même, le fait de la loi est seul à prouver, la raison n'en doit pas être réclamée.

Ici je n'agirai pas ainsi.

La loi du repos est si absolue qu'elle dérive de la nature même des choses; tout se repose dans la nature, les plantes même semblent soumises au sommeil. Quel est l'animal qui, après une journée de labeur, ne prend pas un repos imposé à sa constitution? Pourquoi l'homme, cette si noble créature, serait-il excepté de cette règle? Pourquoi, condamné au travail pénible, par sa première faute, ne trouverait-il pas un moment de grâce devant son juge! Pourquoi toujours un labeur imposé à un être primitivement destiné au bonheur éternel? Dieu, dans sa grande miséricorde, a voulu qu'il y eût un jour sur sept, pendant lequel, pour ainsi dire, la condamnation portée le jour de la première offense fût oubliée, pendant lequel la peine fût suspendue. Dieu s'est reposé, il a voulu que l'homme, quoique condamné, se reposât aussi; il lui a imposé un repos en l'honneur de celui qui termina la création.

Quelle est touchante cette clémence de Dieu qui veut qu'il soit un jour, revenant à des époques rapprochées et fixes, où sa créature chérie rentre autant que possible dans sa destination première, pendant lequel, exempte de travail, elle puisse le louer, le bénir, vivre pour lui seul ; qu'il soit un jour où l'exilé soit ramené à la joie de la terre natale.

Voyez, sur toute la terre, l'homme si péniblement attaché au labeur, et dites-moi s'il n'est pas bon et juste qu'il soit obligé à un repos que ne lui laisseraient ni sa propre cupidité, ni celle d'autrui. Expérimentez tant que vous voudrez, et vous trou-

verez, qu'aux forces de l'homme il faut un peu de relâche. Je crois que Dieu avait singulièrement en vue cette nécessité quand il a prononcé sa sentence au Sinaï, je l'en remercie et je l'en bénis.

Remarquez que quand l'homme enfreint la loi du dimanche, il se livre au repos le lundi; il se soumet à la nécessité, mais il se donne le triste et fatal plaisir de violer la loi.

Choisissez tel point de vue que vous voudrez, chère Constance, et vous trouverez toujours le dimanche justifié, que dis-je justifié! ce mot est impie, mais expliqué par une raison prise de l'homme même.

L'hygiène réclame ce repos pour les forces, soit musculaires, soit cérébrales; l'économie politique vous dira qu'il faut du repos à la production; le cœur vous dira qu'il faut un jour aux affections de famille, aux joies de l'âme, le sens religieux vous dira qu'il faut un jour à l'adoration du Créateur.

Je trouve donc ici une preuve de plus de cette si admirable marche de Dieu, qui quoique ne paraissant agir, dans ce cas, que dans l'intérêt de sa propre gloire, étend une main miséricordieuse sur l'homme, et lui procure un bien infini en lui dérobant sa bienfaisance. La divine Bonté se cache souvent pour nous combler de biens! comprenez-vous le dimanche?

— Oui, je comprends que Dieu a voulu empêcher d'abuser des forces de l'homme; mais il n'a pas défendu à tous de travailler, n'est-ce pas? je puis faire ma tapisserie? elle n'épuise pas mes forces : elle ne m'empêche pas de sanctifier le dimanche, ce serait si ennuyeux de ne rien faire?

— Je vais encore vous contrarier, ma pauvre enfant; je suis forcé de vous déclarer que je n'ai pas trouvé dans les livres saints d'exception pour votre tapisserie, quoique certainement elle ne puisse épuiser vos forces.

— Mais elle ne me rapporte rien.

— Ce motif ne paraît pas exiger une exception.

D'après le sentiment général, toutes les œuvres serviles, c'est-à-dire toutes celles qui supposent l'emploi des mains plus que l'emploi de l'intelligence sont réputées défendues.

Quoique votre dessin soit très-riche et très-varié, vous tirez bien plus l'aiguille que vous ne pensez, et votre bras se fatigue pendant que votre esprit voyage ou se repose. Donc votre tapisserie...

— Vous m'ennuyez! et votre donc est un sot!... Mais les esclaves faisaient la cuisine, et je ne vois pas que l'on fasse plus mauvaise chère chez vous le dimanche qu'un autre jour?

— L'Eglise, tout en repoussant les œuvres réservées habituellement chez les anciens aux esclaves, a excepté celles qui sont utiles à la vie, ou purement libérales, ou charitables, ou de bien commun, d'utilité publique, ou consacrées par l'usage. Ainsi on peut faire faire la cuisine, soigner les animaux, etc., etc., travailler de la pioche et de la bêche, pour retirer d'une excavation des malheureux qui y sont ensevelis, continuer des travaux indispensables et qui ne peuvent souffrir d'interruption comme ceux des usines, de la navigation.

Bien plus, vous voyez combien nos paysans sont fidèles à cette observance du dimanche, eh bien! les bergers cependant conduisent leurs troupeaux au pâturage, car il faut que les troupeaux vivent; si dans le temps des récoltes, les saisons l'exigent, le pasteur donne la permission du travail, et alors après l'office divin chacun s'occupe avec activité de sauver les biens que la Providence lui a donnés; car, encore une fois, cette loi a été faite pour l'homme et non contre lui.

— Je comprends, mais comme je m'ennuierais de ne plus *rien* faire tout un jour...

— D'abord ce jour a son emploi propre, le sanctifier; puis pourquoi ne pas en consacrer les heures libres aux œuvres de de charité? Visitez les pauvres, les malades, portez des paroles de consolation à vos amis plongés dans la douleur; vous pouvez encore vous livrer à tous les arts libéraux; je vous assure que votre journée se passera bien vite, et je ne vois pas que vous vous soyez ennuyée aujourd'hui plus qu'hier.

Que vous soyez, au reste, destinée à un peu d'ennui le dimanche ou non, vous ne l'observerez pas moins et vous le ferez observer dans votre maison; vous ne laisserez pas vos

femmes travailler, et vous veillerez à ce que tout le monde se soumette à la loi.

— Qui vient à nous, en trébuchant? il me semble que je connais cette figure empourprée.

— Eh mon Dieu, vous la connaissez cette figure, elle n'est autre que celle de Jacques, mon fermier; le pauvre homme a un peu trop bu, et regagne péniblement son domicile.

— Si maître Jacques eût travaillé, il ne serait pas en ce honteux état. Êtes-vous de mon avis?

— Et sans doute, s'il n'avait pas bu, il ne serait pas ivre. Pourquoi déclarer, comme certaines gens, qu'il faut abroger la loi du dimanche parce que le peuple fréquente le cabaret ce jour-là? n'y va-t-il pas le lundi? si Jacques est dans ce si triste état aujourd'hui, il y sera le jour du marché, il faut donc détruire le marché. Oui certes voilà l'abus, mais cet abus est une infraction rigoureuse et formelle à la loi qui est double · observez le repos, sanctifiez ce jour; Jacques comme vous voyez n'a pas observé la loi du Seigneur.

En vous parlant de nos devoirs envers Dieu, j'ai signalé le devoir d'adoration, et j'ai, je pense, établi l'obligation de la prière. Je ne reviendrai pas ici sur la nécessité d'un culte; vous conviendrez sans peine que croire à Dieu et ne pas lui rendre de culte est une folie, dont aucun peuple n'a donné l'exemple. Tous, vous le savez, ont eu et ont encore leurs sacrifices, leurs offrandes, leurs prières, leurs pratiques religieuses, en un mot.

Au Sinaï, Jehovah ordonna aussi le sacrifice, et jusqu'à notre Sauveur, le sang des animaux coula sur les autels du Dieu d'Israël, et les colombes lui furent offertes dans son temple; mais avec la loi nouvelle le feu qui consume les victimes s'éteignit sur l'autel. Comment le sang des béliers eût-il été offert en holocauste, après que le sang de l'homme-Dieu avait été versé au Calvaire pour tous les hommes!

Ce sera surtout par le sacrifice spirituel que le dimanche sera sanctifié... *la messe ouïras*. L'Eglise a ajouté quelques autres offices à la messe; elle en a réglé l'ordre, comme vous le savez; et en les entourant de ses pompes, en y conviant les arts, elle

a cherché à les rendre agréables aux fidèles, et à les accommoder, pour ainsi dire, à notre faiblesse. Nous devons, autant que nous le pouvons, suivre les intentions de l'Eglise. L'assistance à la messe est de précepte absolu.

— Oui, mais les vêpres ne sont pas d'obligation ?

— L'Eglise n'a pas mis l'office du soir sur le même rang que le saint sacrifice, et je ne prononcerai pas autrement qu'elle. Toutefois, dans tous les pays où elle conserve l'usage des vêpres, je ne vois pas pourquoi on n'y assisterait pas quand on le peut. Le dimanche devant être sanctifié, l'est certes mieux ainsi que de toute autre façon, et, chère Constance, l'obligation de la sanctification est absolue ; il me semble plus facile de suivre une ligne toute tracée, que de s'en faire une à soi seul.

— Dites tout ce que vous voudrez, et vous ne pourrez me persuader qu'il soit indispensable d'entendre vos paysans crier à tue-tête pendant une heure ou deux et de mêler sa voix à la leur.

— Je ne vous ai pas dit qu'il fût agréable de subir une musique aussi déplorable que celle-là, et j'ai encore bien moins la prétention de vous la faire trouver bonne ; ces pauvres gens font ce qu'ils peuvent, je leur en sais gré ; ils chantent haut et fort parce qu'ils ne savent pas chanter bien, c'est tout simple, cela vous brise le crâne, soit, je ne conteste pas ce que vous souffrez. J'aurais peut-être à vous dire que vous pourriez offrir à Dieu cette petite souffrance, pour toutes les sensations d'une autre espèce que la musique, si souvent entraînante de l'opéra ou des concerts, vous a données, pour tout ce qu'elle vous a inspiré ; ce ne serait déjà pas si mal, je vous assure. Et en faisant un petit retour sur vous-même, vous me donnerez raison, mais tâchez de vous isoler de ce bruit, et lisez quelque bon livre qui vous instruise surtout, et vous trouverez que les vêpres se supportent. Vous entendrez un sermon à Paris, souvent très-bon, partout presque toujours instructif, n'est-ce pas beaucoup ? Consacrez encore un peu de temps à réfléchir sur vous-même, et je vous assure que rien ne vous

sera plus profitable ; au reste ce n'est point à moi, c'est à votre directeur qu'il faut adresser vos demandes de conseil sur la sanctification du dimanche.

Ce que je vous demande, moi, c'est de réfléchir à tout ce qu'il y a de bon à Dieu d'avoir ainsi ordonné les choses, que dans notre loi le jour qu'il se réserve soit arrangé de telle façon, qu'il est un bienfait par le repos qu'il prescrit pour notre nature, et que, par son mode de sanctification, il soit encore un grand bien pour nous.

Nous avons déjà vu ce que peut la prière, nous avons vu combien elle ressort de notre propre nature, n'est-ce pas? Mais que faisons-nous le dimanche, nous prions ?

Après la prière quelles sont les œuvres recommandées ? les œuvres de charité, faire d'une façon quelconque, du bien à nos frères. Comme tout cela répond à ce qu'il y a en nous de bon. Comme ce jour-là peut être un jour de bonheur ! quelles douces impressions il peut nous laisser ; le bien que l'on fait laisse si bonne mémoire ! La semaine s'arrange ainsi sous des auspices heurex. Oh ! non, le dimanche n'est pas un jour triste ; ne le traitez pas comme nos voisins d'outre-Manche, qui, par leur folle rigidité, le rendent monotone, froid, sombre comme leur religion, au reste. Ne craignez pas de voir vos amis le dimanche ; l'amitié est un sentiment si chrétien ; frappez à la porte de la cabane, le soir vous y trouverez la famille réunie.

Ainsi, chère Constance, il y a un rapport intime entre le dimanche et nous.

J'aurais encore bien des choses à vous dire sur ce sujet, mais je vois les nuages s'amonceler, l'orage est imminent, retournons vers notre gîte.

— Dépêchons-nous, je crains le tonnerre, et nous sommes loin.

— Je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé d'un précepte formel, placé sur les tables du Sinaï avant la sanctification du Sabbat : « Tu ne prendras pas le nom du Seigneur, ton Dieu, « en vain. » Vous trouveriez fort mauvais que je vous expli-

quasse que, par là, Dieu nous a défendu de faire intervenir son nom dans nos discours, autrement qu'en cas de nécessité. Si l'homme prend le Dieu de l'univers à témoin d'une chose, il faut que ce soit devant une nécessité pressante; il faut que le *oui* ou le ***non*** ne soient point assez solennels. Aussi cet acte du serment ne peut être trop rare, trop motivé; le serment lie et lie au nom de Dieu, et celui qui le transgresse se livre non-seulement au mépris des hommes, mais à la vengeance de son Créateur.

Ne semble-t-il pas que le Législateur par excellence a aussi voulu, alors qu'il ne paraît prétendre qu'à soustraire son nom à la légèreté humaine, préserver encore ses créatures du danger de tomber sous le coup de sa colère, à laquelle elles font, en quelque sorte, appel par le serment, si elles se rendent parjures.

Ce commandement ne peut certes nuire au bonheur de l'honnête homme, il fait sa gloire.

Je ne me laisserai point aller à d'autres considérations qui trouveront place ailleurs. Le temps nous presse. Je veux vous faire observer que, sur dix commandements, Dieu en a réservé trois pour lui, passez-moi ce mot. Par ces trois commandements, il nous a ordonné de le connaître, de l'adorer, de l'aimer, de respecter son nom et de sanctifier son jour.

Nous avons vu combien ils étaient vraiment faciles, ces préceptes, et combien, même en les observant, nous marchions vers notre propre bonheur.

—Oui, tout cela est vrai, et très-vrai ; mais je tremble, j'entends le tonnerre.

— Et pourquoi cette crainte?

— Oh! il me semble, en pareil cas, que Dieu saisit sa foudre pour me punir de mes crimes. Oh j'ai peur!

—Vos crimes...?

—Oui, mes crimes; tout n'est-il pas crime devant la souveraine Justice. Oh mon Dieu, merci, pardon; nous voilà à la porte de la maison, je cours prier à la chapelle; Dieu ne me frappera pas dans son sanctuaire.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Savez-vous qu'il fera bien froid dans ce tilbury découvert? Pourquoi avez-vous mis tant de persistance à m'y accompagner? Pourquoi n'êtes-vous pas montée dans cette voiture qui nous précède. Je crains pour vous la fraîcheur du soir. Dans nos montagnes les soirées sont souvent perfides, et le lendemain d'un orage l'air est presque toujours vif.

— D'abord je ne connais rien de plus triste qu'une voiture fermée, puis je désirais jouir des beaux effets de lumière que nous aurons à admirer d'ici chez nous. Ce pays est si varié, il prend justement le soir tant d'aspects changeants que je me serais tordu vingt fois le cou pour regarder par cette portière étroite, et j'aurais fini par être peu polie pour les habitants de cette calèche. Ici je vous écouterai, et, tout en vous écoutant, je jouirai de ce magnifique paysage. Parlez je regarde. Quel est à l'horizon ce château se dessinant entre ces grands arbres, là haut en face?

— C'est Saint-André-Dumont.

— Est-il habité?

— Non.

— Qu'il est sombre ce château! quelle triste demeure, et cependant quelle belle vue on doit avoir du sommet de cette grosse tour! Vous me mènerez là, n'est-ce pas, ami?

— Oui, sans doute.

— A qui appartient-il?

— A un enfant, orphelin au berceau.

— Oh! pauvre enfant. Est-ce un garçon?

— Oui; il a huit ans, et il est tristement en pension, le pauvre petit.

— Son père était votre ami?

— Non.

— Et sa mère ?

— Je ne l'ai pas connue.

— A cet enfant se rattache quelque sombre histoire, si j'en juge par l'expression de votre figure ?

— Peut-être.

— Oh ! je ne demande pas votre secret.

— Je n'en ai pas. Les comtes de Saint-André m'ont toujours été fort étrangers ; malheur à ceux que leur père a justement maudit. Le dernier habitant de ce château a été un mauvais fils, et, jeune, il a porté la peine de sa faute. Riche, par le testament d'une tante, il a laissé dans la détresse son vieux père, homme de cœur et d'honneur, homme aux sentiments nobles et à la vie pure; et sa vie à lui, toute consacrée aux joies de mauvais goût, aux plaisirs honteux, s'est fanée vite, s'est tarie dès le matin. Que vous dirai-je? tenez, voyez vous là, au bas de ce petit bois, une cabane couverte de chaume?

— Oui, abritée par un gros châtaigner.

— Là vivait dans la retraite la plus profonde la veuve d'un ancien officier, pauvre femme que les révolutions avaient ruinée ; là, elle avait élevé un ange, sa fille unique, qui ne possédait au monde que sa pureté. A seize ans séduite, à dix-sept ans elle mourait de honte et de désespoir entre les bras de sa mère, qui ne lui survécut que six mois. Ce bon M. de Saint-André avait passé sa vie dans les camps, ruiné aussi par les commotions politiques, il avait vécu de son épée, qu'il avait honorablement portée sur cent champs de bataille d'un bout du monde à l'autre, il n'avait pour tout bien que les ruines de ce château et l'amour d'une belle Italienne, à laquelle il avait donné son nom et dont il avait eu un fils orphelin de bonne heure. Georges avait été élevé loin de son père, au hasard, et s'il en savait assez pour mener bonne et joyeuse vie, il ignorait qu'il y eût dans ce monde un seul devoir à remplir, ou, s'il en connaissait quelques-uns, il s'embarrassait peu de leur importance; n'ayant rien à recevoir de son père, il prétendait ne rien lui devoir, pas même le

respect. Aussi ne visitait-il que rarement ce pauvre comte, livré à un soldat, jadis son ordonnance. Aux premiers jours de son héritage, Georges assura à son père une petite pension, assise sur une terre éloignée; gêné bientôt, il vendit cette terre, et la pension cessa. Le comte tomba dans la misère! sa fierté ne lui permit pas de réclamer quoique ce fût de Georges, dont la piété filiale fut bien des fois mise à l'épreuve par Beau-Temps, le vieux dragon. Les excès de ce jeune étourdi contristèrent souvent le cœur de son père; bientôt ces excès devinrent de mauvaises actions, puis enfin des bassesses. Les lettres par lesquelles le père rappelait à l'honneur cet enfant perdu, restaient fermées; la honte, la douleur dévoraient l'âme du gentilhomme; il maudissait ce fils dont la naissance avait été pour lui une si grande joie; il se mourait, ce vieillard. Un jour on lui apporta mystérieusement un enfant et une lettre lui expliquant et la naissance de son petit-fils, la mort de sa mère et de celle sa grand'mère. Ce coup fut terrible; Georges, par hasard peut-être, vint voir son père; le petit Gabriel lui fut présenté; il le repoussa et un blâme ironique sortit de sa bouche; ce blâme provoqua une scène des plus violentes; Georges frappa son père. Trois heures après, le vieillard expirait dans les bras de Beau-Temps. Peu de mois écoulés, Georges cessa de vivre. Épargnez-moi les détails de cette mort.

L'héritier des comtes de Saint-André-Dumont, pauvre enfant délaissé, a été élevé par Beau-Temps, aux soins duquel des parents éloignés ont eu le bon sens de croire, et l'égoïsme cette fois a été utile. Beau-Temps s'est fait le père du fils adoptif de son général, il l'a mis dans une bonne pension, et j'espère que la main de Dieu ne s'étendra sur Gabriel que pour le bénir.

Voilà la légende fort récente de ces vieilles tours; vous trouverez dans le cimetière un tombeau, élevé par Beau-Temps à la mémoire de son chef, et une pierre noire sans nom recouvre les restes de Georges; le soldat l'a fait placer, la nuit, loin de la tombe du comte.

— Triste histoire en vérité, mon ami, et je n'ai plus du tout envie de voir de près ce vieux castel. Je serais glacée dans ce salon, ou le père maudit le fils, où le fils!... mais êtes-vous sûr qu'il frappa son père?

— Je n'étais pas témoin de cette horrible scène.

— Comment un fils peut-il s'oublier à ce point, frapper son père?

— Néron fit bien éventrer sa mère.

— Oui, mais Néron était un monstre.

— Sans doute. Le parricide est fort rare, et cependant il se présente plus souvent que vous ne le supposez. Je n'ai été appelé aux assises qu'une fois, et j'avais à juger un fils ayant aussi frappé son père. Affreux spectacle que la douleur du père et que l'odieux sang-froid du fils!

— Dans le monde, que de mauvais fils dont, cependant, la *main* est innocente. Que d'enrichis qui oublient, comme votre Georges, la détresse de leurs parents. Oh! c'est odieux.

— Que de jeunes filles qui ont donné leur cœur et promis leur main sans le consentement de leur père et de leur mère!

Combien peu on se préoccupe du respect que l'on doit aux auteurs de ses jours!... combien l'obéissance est en oubli!... combien la déférence!... Oh! respectez cette raison qui faiblit, n'entrez pas en discussion contre ce vieillard, hélas! les ans se sont amassés sur sa tête; honorez ses cheveux blanchis. Les deux extrémités de la vie sont presque semblables; à l'une la raison n'est pas encore venue, à l'autre elle s'en va. On eut des soins minutieux de votre berceau; oh! respectez le grand fauteuil de votre vieux père; il écouta avec un bonheur sans pareil vos premiers bégaiements, écoutez avec déférence ses paroles dernières, alors même que le sens leur fait défaut.

— L'expérience n'a pas été donnée en vain aux vieillards et vous avez raison, trop souvent même, parmi nous, les parents sont abandonnés à des soins mercenaires, dans leurs derniers jours; trop souvent la solitude se fait autour d'eux,

nous courons à nos plaisirs, nous oublions vite les soins dont notre enfance fut entourée.

— Nous pensons, Constance, bien moins encore à l'âme de nos pères.

— Il est bien, n'est-ce pas de prier pour ceux qui ne sont plus. Dès que je rentre à Paris, ma première visite est pour le tombeau de mon père. Puis j'ai fondé des messes pour le repos de son âme. Mais, tenez, comment vous dire cela!... vous le savez, ma mère!...

— N'est pas religieuse, est-ce cela que vous vouliez dire?

— Dois-je chercher à l'éclairer?

— Oui, chère Constance; car laisser nos parents dans leur erreur, n'est-ce pas leur préparer des maux affreux dans l'avenir, et notre amour filial se préoccupe à bon droit de si tristes pensées. Mais il faut agir avec une grande prudence, un tact exquis, prier, surtout.

— Que faire, mon Dieu?

— Je vous le répète, priez, Dieu vous entendra; vous êtes trop bonne fille pour qu'il n'en soit pas ainsi. Ne hâtez rien; souvent un zèle mal entendu a dicté des démarches qui ont éloigné pour toujours tel vieillard qui plus tard eût cédé à l'amour filial, puis votre mère est loin de vous.

— Je ne puis voir ce château de sang-froid, depuis votre histoire.

— Regardez à l'opposé. Voyez-vous cette longue bruyère se dessinant en bande violette à notre gauche, à l'horizon?

— Oui, elle se perd dans le nuage bleuâtre?

— C'est cela. Tout à côté se trouve le château de Colmon, d'où je reviens. J'ai été, comme vous le savez, rendre mes devoirs au châtelain, vieillard de quatre-vingt-trois ans, aux cheveux blancs d'argent, au front d'ivoire, aux dents blanches, au teint frais et vivant, à la démarche assurée et à la taille encore pleine d'énergie. Là, ma chère Constance, là on prendrait des leçons de respect filial; quatre filles et un fils entourent le bon M. de Colmon. La vieillesse ne lui a pris que les oreilles, mais elle n'a pas manqué son coup. Vous seriez tou-

chée jusqu'aux larmes des soins empressés dont ce respectable père est entouré : toute la conversation lui est reportée ; on se relève pour ce soin ; on voit que ces cinq personnes sont unies de cœur pour rendre bonnes toutes les heures à l'objet de leur constante sollicitude. Tout lui est sacrifié. Ce matin, Etienne, son fils, m'avait donné rendez-vous au salon pour m'initier à une nouvelle œuvre de lui, œuvre dont nous avions parlé vingt fois : quatre chapitres étaient lus, le cinquième est capital, la porte s'ouvre, le père paraît, le manuscrit se ferme ; pas un nuage n'a paru sur le front d'Etienne; je l'observais, et le voilà placé auprès de son père, lui répétant mes insipides réponses à des questions sur... ? que sais-je, l'agriculture, le mariage de l'un de ses voisins. Constance, si vous avez le désir de voir le respect filial en son habit de tous les jours, chose rare, je vous ferai faire une visite à Colmon.

Vous trouvez, n'est-ce pas, que la vue de cette bruyère stérile vaut mieux que l'aspect de ce sombre et imposant château ?

— Oui, certes, et je veux aller à Colmon.

— Vous trouvez donc, Constance, qu'honorer ses parents est une chose bonne en soi, facile, qui loin de nuire au bonheur, répand sur la vie un charme tout particulier; vous trouvez que les joies de ce monde seraient justement dues au bon fils, et il vous semble fort juste que le comte Georges de St-André soit mort à trente ans de malmort ?

— Oui, mais pourquoi ces questions?

— Je vous le dirai plus tard. Oh oui, chère amie, heureux celui qui reçoit la bénédiction de son père, de son père chargé d'années, partant pour l'éternité avec un gros bagage de bonnes actions; heureux celui dont la main ferme les yeux de sa mère et qui recueille son dernier sourire et sa dernière pensée !

Si parfois je me suis trouvé excusant dans mon cœur quelque enfant manquant à l'honneur qu'il devait à ses parents (et cela m'est arrivé), c'était en examinant, non pas tant encore combien ils étaient peu honorables, qu'en me rappelant combien peu ils avaient eux-mêmes rempli leurs devoirs envers

ces enfants irrespectueux. Car si nous avons des devoirs envers nos pères et mères, nous en avons aussi envers nos fils et filles, et ceux-ci ne sont pas moins rigoureux que ceux-là.

— Oui, certes ; mais ici nous avons encore moins de mérite que tout à l'heure, car la nature nous dicte ces devoirs, et les remplir est, pour toute une partie, une vraie jouissance.

— Cette jouissance-là, Constance, est parfois accompagnée de beaucoup d'épines; et, quant à la nature, je puis vous assurer que sa voix n'a pas toujours été entendue ; quoi qu'il en soit, nous avons une longue série d'obligations à remplir.

— A qui le dites-vous? l'éducation de mes enfants est la grande affaire de ma vie, et je suis persuadée que je m'y prends mal, le découragement me saisit bien souvent ; oh ! oui cette série est longue, et pour la mère surtout.

Ces pauvres petits êtres n'ont pas encore poussé leurs premiers cris que nous devons veiller à leur conservation, éviter les accidents qui amèneraient leur destruction avant leur vie pour ainsi dire. Que de jeunes mères imprudentes et souvent que d'enfants sacrifiés à une cavalcade, à un bal. A peine nés, nous devons les nourrir, et parfois ce devoir rigoureux est presque impossible à réaliser ; il a bien des douceurs, mais il a des épines. Qu'il est pénible pour quelques femmes ce devoir..! On ne peut s'en affranchir, n'est-ce pas?

— Vous en êtes à J. J. Rousseau, qui infiniment large sur certains devoirs de la femme, lui a imposé celui-là avec une brutalité extraordinaire. Quant à moi je suis persuadé que la mère doit nourrir son enfant, quand rien ne s'oppose à ce qu'il en soit ainsi, mais si elle ne le peut pas facilement, je le lui interdirai. Il est d'abord des femmes auxquelles la nature a refusé cette joie ; il en est d'autres qui, par leur santé même en sont dispensées, bien plus pour lesquelles le devoir est de ne pas nourrir, car elles feraient plus de mal que de bien à leurs enfants. Combien n'en est-il pas qui trouvent un obstacle absolu à ce penchant dans leur position, dans la volonté de leur mari ; dès lors qu'elles y renoncent.

— Comme c'est singulier ce que vous me dites-là... ! et,

après tout le bon sens est de votre côté. Que de détestables nourrices parmi nous autres femmes du monde. Mais vous ne nous dispenserez pas de tous ces soins que réclament nos nouveaux nés, n'est-ce pas. Jamais personne n'habillait ma fille que moi.

— Cela vous amusait sans doute ; je trouve excellent qu'une mère veille toujours et de la manière la plus exacte sur ses enfants, mais je trouve très-ridicule cette exagération des sentiments maternels, qui porte à ne plus reconnaître qu'un seul devoir et à sacrifier à celui-là tous les autres. J'ai connu une pauvre petite femme qui s'est tuée, faible qu'elle était, justement à ce métier de *mère bonne*. Elle ne pouvait permettre que toute autre qu'elle touchât à ses enfants, elle en avait trois, l'aîné n'avait pas huit ans qu'ils étaient orphelins. Point d'exagération à cet égard ; n'allez pas conclure que je suis de ceux qui pensent que les enfants peuvent être remis à des mains étrangères sans sollicitude, sans surveillance. Dieu me garde d'éloigner le berceau du fils du lit de sa mère, encore une fois vous ne veillerez jamais trop sur votre petit enfant.

— Dès qu'il parle, qu'il peut comprendre, vous admettez que nous ne devons plus le quitter. On jouit tant alors, il est si gentil cet enfant ; oh ! que l'on est heureuse quand on entend dire sur son passage... le joli enfant.

— Je vais être dur encore, je n'aime pas que l'on joue à la poupée avec les enfants ; je déteste ces modes qui leur enlèvent presque toute leur grâce, par les pompons dont on les surcharge. J'ai en horreur cet usage de laisser presque nus sous notre climat brumeux ces pauvres petits êtres dont on altère la santé. N'habituez point à la coquetterie votre fille dès le berceau, élevez votre fils sans mollesse, mais prenez garde de tomber sur le bord opposé. Voilà pour les soins physiques ; mais le moral réclame son éducation ; dès la plus petite enfance, ployez de bonne heure ce caractère à l'obéissance, donnez à ce petit cœur des sentiments religieux. Au début, formez ce jeune esprit, non que je prétende qu'il soit bon de commencer les rudiments de la science au berceau. J'ai vu de pau-

vres enfants auxquels on apprenait à lire aussitôt qu'ils pouvaient prononcer quelques syllabes, et j'ai toujours craint qu'ils ne détestassent à quinze ans et les livres et leur contenu.

— Oh ! faites-moi un cours d'éducation pour mon fils, ami, son père ne s'en occupera pas, et moi je suis femme, je ne saurai jamais me tirer de cet imposant labeur.

— Ma chère Constance, le plus sûr moyen de mal élever un enfant, c'est d'adopter un système. L'éducation se fait au jour le jour, à l'heure l'heure, elle varie autant que les natures, corriger les instincts mauvais ; développer les bons ; déposer dans ces âmes tendres les germes des grandes vertus ; donner aux idées une pente salutaire, généreuse, voilà l'important. Etudiez beaucoup les dispositions, les tendances, voilà le moyen. Point de méthode générale, absolue ; tout ici est relatif ; acceptez des conseils, mais repoussez tout parti pris, je vous en supplie. Tâchons d'élever nos enfants et ne les dressons pas, visons à faire d'eux des gens de bien, et sacrifions souvent de flatteuses espérances pour assurer les qualités essentielles. Formez de bonne heure la conscience de l'enfant, rendez-la droite et sûre ; affermissez son cœur dans la bonté ; soignez son instruction, mais n'en faites pas votre objet unique ; l'instruction doit être un moyen d'éducation. Ayez un œil toujours attentif sur les personnes qui les approchent, surveillez les amitiés. Le jour où l'on découvre un vice, on découvre presque toujours aussi que ce vice s'est introduit par défaut de surveillance.

Pardon, au reste, de m'être laissé aller à une réponse aussi prolixe. Le sujet m'a entraîné.

— Et avec les années ces devoirs s'aggravent encore ?

— Ils continuent au moins.

— Oui, choisir les pensions, assurer les carrières, marier nos filles, oh ! que de choses ! Et toujours, comme vous le disiez, être digne soi-même de respect. Que de joies donnent ces êtres-là, mais que de soucis ! On s'occupait bien moins de nous que nous ne nous occupons de nos fils, je vous assure.

Quand j'aurai marié ma fille, établi mon fils, comme je jouirai de mes petits enfants !..

— Votre sollicitude ne s'arrêtera jamais, et vous aurez encore de nombreux devoirs à remplir auprès de vos enfants même père et mère à leur tour. Jamais le chef de la famille n'a fini.

— Vous avez raison, car je sens combien ma mère me manque souvent, soit comme conseillère, soit comme protectrice. Mais pour les cœurs bien placés il est si facile, si naturel, d'aimer ses enfants, rien ne coûte pour eux.

— Vous croyez donc que toujours et partout l'enfant a été l'objet d'un amour aussi puissant que celui que vous ressentez au fond de votre âme pour ces deux petits êtres auxquels vous avez donné la vie. Eh bien, sachez donc, chère Constance, qu'il ne faut, qu'il n'a fallu rien moins que le christianisme pour assurer à l'enfance et l'amour et le respect,

A l'heure où je vous parle, le Chinois jette en nourriture ses enfants aux animaux les plus voraces, ou les expose sur les fleuves. L'exposition a été le droit commun du paganisme; souvenez-vous des Grecs et des Romains; chez ces derniers, le fils n'était-il pas la chose du père de famille, qui avait droit de vie et de mort sur lui; et ce droit ne cesse que par l'édit de Constantin. Le père non-seulement condamne son fils à mort, mais il le vend. Ne fallait-il pas qu'après sa naissance, l'enfant reçut encore de son père la permission de vivre? Si je vous exposais toutes les horreurs de ce monde païen, tant de crimes dont les enfants étaient l'objet, votre cœur ne supporterait pas un pareil spectacle.

Je ferai le tour de la terre avec vous, et nulle part je ne trouverai l'enfance sacrée; partout elle sera exposée ou à servir de victime à des dieux sanguinaires, ou à être la pâture des animaux féroces, livrée qu'elle sera, par l'abandon dans les lieux déserts, à leur cruauté. Un seul peuple est excepté, c'est celui auquel Dieu a donné sa loi sur le Sinaï. A celui-là il a été dit : *Honore ton père et ta mère ; celui qui abandonne son père est infâme; celui qui irrite sa mère est maudit de Dieu.*

Il a fallu le christianisme pour répandre ce magnifique commandement, ma chère Constance, et je vous assure que la nature parlait fort peu aux cœurs des Germains, quand ils égorgaient leurs vieillards. J'aurai peut-être un jour à vous faire l'histoire de la famille dans le monde, et vous resterez stupéfaite de son état moral avant l'Évangile.

La nature a donc été impuissante auprès des hommes pendant de longs siècles, comme elle l'est encore à la Chine.

Ainsi la loi de Dieu seul a parlée aux hommes la langue de leur vraie nature, si bien que vous confondez les préceptes du christianisme avec cette voix que vous entendez en votre cœur et que tout un monde ignora. Je vous prends sur le fait. Croyez-le bien, cette croyance est naturelle à l'homme, *naturelle* en ce sens qu'elle est parfaitement en rapport avec sa nature régénérée.

Les dieux des païens acceptaient les victimes au berceau ; le Dieu des chrétiens, lui, s'entourait de petits enfants, les aimait, les couvrait de caresses : lui aussi avait été petit enfant, naissant dans une étable, soumis à son père et à sa mère, les honorant et les aidant ; mais, pour le sauver de ce massacre des innocents, Marie n'avait pas craint de quitter la terre natale, de prendre le chemin de l'exil, de s'exposer à toutes les misères.

Mais ce monde ancien pour lequel l'enfant était si peu, avait traité avec un dédain, que nous ne concevons plus, toute une catégorie d'hommes pour lesquels nous avons d'autres sentiments.

Dans votre serviteur vous voyez un homme, n'est-ce pas, vis-à-vis duquel vous avez des devoirs à remplir ?

— Oui certainement, je regarde mes gens comme des êtres humains, semblables à moi. Je me crois obligée à les nourrir, à les payer, les faire soigner s'ils sont malades.

— Vous croyez même que vous êtes obligée de surveiller leur conduite ?

— Oh ! oui, jusqu'à un certain point.

— Il n'y a pas de certain point. Vous devez veiller sur eux,

protéger leur moralité, surveiller leur instruction, les avertir de remplir leurs devoirs religieux, leur fournir les moyens de le faire, enfin les traiter le mieux possible.

Aujourd'hui on vous dit avec un admirable sang-froid : l'amour de l'humanité est dans tous les cœurs, la fraternité c'est le cri du cœur. Eh comment se fait-il que ce saint amour de l'humanité ne se soit montré au monde seulement qu'après la prédication du Christ ? Comment se fait-il que jusque-là l'humanité si amie de l'humanité ait livré l'enfant à la mort, l'esclave à la mort, la femme à la mort, le vieillard à la mort ? Comment se fait-il que la fraternité, ce cri du cœur, n'ait été poussé qu'au pied du Calvaire ? Comment se fait-il qu'une portion de l'humanité soit encore courbée sous le fouet de l'autre, là où la loi chrétienne n'est pas la loi ? Comment se fait-il que, dès que cette loi chrétienne est abandonnée, la fraternité cesse, ou soit implorée avec une telle langue, de tels procédés, que la violence se décèle partout même où l'on prétend n'agir qu'à sa voix ?

Je ne veux point ici répondre aux socialistes ; je vous en parlerai ailleurs, je l'espère ; je veux seulement vous montrer le grand fait historique.

— Il m'a frappé bien souvent.

— Observez dans un autre ordre d'idées ce qui se passe. Des dix commandements Dieu n'en a pris que trois pour lui, les sept autres ont tous l'homme pour objet. Observez, chère amie, que le premier de cette seconde table est justement celui qui pose les bases de la famille, qui redit les devoirs des pères, les devoirs des fils, les devoirs des maîtres, les devoirs des serviteurs. Quelle admirable pensée, quelle belle hiérarchie !

Et Dieu ici donne une sanction terrestre à sa loi : « afin que tu vives longuement. » Une vie longue, les joies de la terre à qui honore son père, et cela vous semble juste, n'est-ce pas ?

— Oui, il en est ainsi, et en accomplissant la loi, nous nous donnons un bonheur sans pareil, un bonheur qui ne laisse rien d'amer au cœur.

— Cette loi, chère amie, s'étend encore à nos supérieurs, ne l'oublions pas. L'orgueil humain a beau se débattre, l'homme est obligé de reconnaître à chaque pas la main de l'autorité : quels que soient sa forme, son nom, nous avons à lui obéir ; le sauvage s'incline devant son chef, comme l'Européen devant ses rois, ses juges, ses généraux. La société, condition de notre existence, repose sur le principe de l'autorité, de quelque source qu'elle dérive. L'esprit anti-social n'est autre que l'esprit révolutionnaire, c'est-à-dire, cette disposition à nier toute puissance qui nous déplaît, toute puissance cessant de répondre à notre passion.

Dieu n'a point ainsi entendu les choses : il ordonne le respect de l'autorité, l'obéissance envers elle, tant qu'elle ne blesse pas la conscience, tant que cette autorité ne s'élève pas contre sa loi.

Si les premiers chrétiens mouraient pour ne pas sacrifier aux dieux de l'empereur, ils se conformaient dans tout le reste à ses décrets.

— Oh ! déjà la calèche tourne, déjà le gros arbre vert, déjà votre allée.....

DIXIÈME SOIRÉE.

Il me semble que dans l'une de nos causeries vous m'avez dit que la loi nouvelle se résumait en deux commandements : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces, par-dessus toutes choses, et ton prochain comme toi-même. Vous m'avez expliqué, démontré, exposé la première de ces paroles de Dieu, et si je me rends bien raison, elle renferme la première table ; la seconde de ces paroles renferme la seconde table,

Remarquez-vous que j'avance vers le bien, car je désire plus que je ne puis vous le dire l'heure qui ramène nos graves entretiens.

— Je vous plains de tout mon cœur d'être réduite à moi pour ces explications si importantes ; je les redoute, moi, ces heures ; car je ne suis qu'un homme du monde, je puis facilement me tromper et vous induire en erreur, aussi ne prenez que comme une conversation, et non pas comme une démonstration, ces pauvres causeries. Hier, par exemple, j'aurais pu vous citer une foule de textes, et je me suis abstenu de toute preuve, et cependant rien n'est plus curieux, plus important que l'examen du monde païen en regard du monde chrétien.

— A la première soirée pluvieuse, nous nous enfermerons dans votre cabinet, et vous me ferez cet exposé ; ce matin, je me suis avisée de méditer, et je me suis prise à vouloir m'expliquer ce que comprenait ce grand commandement de l'amour du prochain. Il m'a semblé bien difficile de croire que Dieu ait eu la volonté de nous appeler à un amour mutuel et constant les uns des autres. Les hommes s'aiment peu en général, et les femmes se détestent. Puis s'il faut vous le dire, je me suis persuadée que cet amour se réduisait à un cercle bien plus étroit que l'universalité des hommes, et j'ai cru que le nœud de toute cette difficulté se réduisait à bien définir le mot *prochain* ; eh bien, ami, qu'est-ce que le prochain ?

— J'ai rencontré une très-honorée femme du monde qui prétendait que le prochain était le cercle formé par les voisins, les parents, les cousins, les amis, bref, ce que l'on appelle l'intimité. Cette limite franchie, la brave femme se retrouvait en pays, ou neutre, ou ennemi, et interprétait tout autrement que l'Eglise la loi de Dieu, je vous assure. Je crains que vous ne soyez on ne peut plus disposée à adopter le dictionnaire de cette dame. Voyons ! un peu de candeur.

— Vous ne me persuaderez pas que je suis forcée d'aimer le genre humain ; allez-vous prétendre que mon prochain soit tout le monde ? J'aurais donc mon prochain blanc, mon

prochain noir, mon prochain jaune, et mon prochain rouge.

— Et pouquoi pas?

— Pourquoi pas! et parce que cela ne se peut; je vous déclare que je déteste les Caffres autant que les Chinois, et les Caraïbes encore plus que les Indous. En ma qualité de parisienne, j'ai déjà bien de la peine à supporter vos provinciaux si sots, parlant patois et si mal mis.

— Comme vous êtes grande dame aujourd'hui; au delà, des ponts, vous n'avez plus de prochain et pourvu qu'on n'ait pas la peau aussi blanche que vous, on ne sera bon qu'à être tué, mangé ou à couper des cannes à sucre sous un bon soleil des tropiques. Comme alors l'amour du prochain nous est facile et méritoire? car vous vous contentez du *devoir* d'aimer ceux que vous aimez. Oh! vous avancez dans le bien, chère amie.

Dieu n'a pas tout à fait pensé comme vous. Je ne suis pas assez osé, pour vous dire qu'il ait eu raison; vous déciderez. Figurez-vous qu'il s'est avisé de dire: Tu ne tueras pas. Et il n'a fait de restrictions pour aucune des peaux blanches, rouges, ou noires, ou jaunes, que vous condamnez avec tant de laissez-aller à un tout autre sort que le vôtre, puisque vous persistez à ne pas les regarder comme votre prochain. Le législateur suprême a certes entendu, par ces paroles, défendre aux hommes d'attenter à la vie de leurs semblables; les expressions de cette défense sont précises, non-seulement il est prohibé de *tuer*, de donner la mort; mais encore de causer à autrui quelque mal que ce soit, hors un très-petit nombre de cas: celui de la défense légitime, de la guerre, car la raison dit que ce mal devient alors une nécessité. Mais Dieu va plus loin, il prétend arracher l'homme à la brutalité qui lui est plus naturelle que vous ne le supposez peut-être. Il ne s'arrête pas à notre existence physique, il veille sur notre existence morale et la préserve. Ainsi, à ses yeux, le mauvais exemple, les injures, les calomnies sont coupables, car ternir une réputation, conduire au mal, n'est-ce pas tuer l'âme? Et, chère Constance, pas d'exceptions. Il n'y a pas dans la loi: Tu ne tueras pas ton

cousin, ton voisin, ton ami, vous savez le prochain de cette dame ; il y a simplement : Tu ne tueras pas.

Le prochain c'est tout le monde ; tout le monde, ce sont tous les hommes, le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le pauvre comme le riche et le riche comme le pauvre.

— Je sais bien qu'il n'est pas permis de tuer, mais de cette défense ne naît pas l'obligation d'aimer ; je veux bien ne tuer personne, mais je ne veux pas être forcée à aimer tout le monde.

— Je comprends, et je vous assure que je ne perds pas de vue votre si grave difficulté ; j'y reviendrai. Permettez-moi encore quelques observations, je vous en supplie.

Pourquoi Dieu défend-il l'homicide ? ou je me trompe fort, ou le motif de cette défense est tout simplement en ceci, que tous les hommes sont frères, sortis qu'ils sont d'un même père, Adam. Le premier meurtrier a été Caïn, qui fut maudit de Dieu ; au Sinaï donc, Dieu renouvela une loi aussi ancienne que le monde, une loi qui rappelle celle qui avait été si bien gravée dans le cœur de l'homme primitif que Caïn avoua l'énormité de son iniquité.

Si tous les hommes étaient frères au début, ils le sont encore, car je ne sache pas qu'il y ait eu de création particulière, et vous voilà, ma chère enfant, au beau milieu du genre humain, retrouvant partout dans ce cercle immense un frère dans chaque individu.

Si cela ne vous suffit pas, le christianisme n'est pas à bout, je vous assure. Sa doctrine tout entière, quant aux relations des hommes, repose sur la fraternité. Dieu est le père, les hommes sont les enfants, tous donc sont frères. Ou il faut repousser l'Ecriture, ou il faut admettre que votre prochain est tout le monde sans distinction. Aimer notre prochain, c'est aimer tous les hommes. Je suis au désespoir de vous contrarier, mais je suis obligé de vous déclarer que je ne puis voir une distinction à établir. Et au reste pourquoi voudriez-vous l'établir cette distinction ?

— Mais, encore une fois, parce que je ne puis aimer tout le

monde du même amour. Je ne puis aimer un inconnu comme un être que je connais depuis mon enfance, qui m'a rendu services sur services, qui m'aime, lui, jusqu'à m'écouter quand je l'ennuie, et qui prend la peine de me répondre, même quand il trouve que je divague. Ai-je tort?

— Mais ce n'est point du tout d'une affection de ce genre qu'il s'agit, et Dieu me garde de déraisonner assez pour que vous puissiez croire que je vous demande votre amitié pour le premier nègre que vous rencontrerez. Cet amour que je vous demande se traduit assez bien par ces mots : Faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.

Or, quel est l'homme pour lequel vous ne voudriez pas faire ce que vous voudriez qu'il fît pour vous.

Rappelez-vous cette délicieuse parabole du Samaritain.

Vous trouvez un inconnu sur le bord du chemin, des voleurs l'ont dépouillé, il est couvert de blessures, à demi-mort, vous bandez ses plaies, vous le portez à l'hôtellerie la plus voisine, vous assurez son sort; en agissant ainsi, vous avez rempli le précepte.

Est-ce bien difficile? est-ce impossible?

— Non, certes, et je n'ai fait qu'acte d'humanité.

— Combien de fois ne trouvez-vous pas que les montagnes du christianisme tombent devant la réflexion la plus légère. L'imagination aidée par l'ignorance grossit tellement les prescriptions les plus simples, qu'elles apparaissent de loin avec tous les caractères de l'impossibilité.

— Vous conviendrez, ami, que les blessés sur les chemins sont rares actuellement et que je puis m'engager, sans me compromettre beaucoup, à remplir ce devoir.

— Oui, sans doute, les blessés sont rares, mais les blessés sont de bien des genres, et par cette admirable parabole vous comprenez que le christinanisme ne vous demande qu'une chose tout à fait à votre portée. Faites à votre prochain tout le bien que vous pouvez; en un mot, aimez-le, et aimez-le comme vous-même.

— Je vous avais seulement demandé la définition du mot pro-

chain ; vous me l'avez donnée. Quant à ce grand précepte, nous y reviendrons ; car, si vous ne vous en apercevez pas, je m'en aperçois, moi ; nous traitons plus d'un sujet à la fois et je vous déclare que j'en ai assez d'un à suivre. Revenons un peu à nos affaires. Voilà le prochain défini : le prochain c'est tout le monde. Vous avez, ami, mêlé à votre démonstration cette loi : Tu ne tueras pas, puis vous avez un peu.....

— Divagué?... soit.

— Or vous m'avez trouvée très-fort disposée à ne point être homicide.

— Oui, certainement, vous détestez le sang, et cependant vous êtes très-capable d'en faire répandre.

— Moi !

— Oui ; vous, comme les autres, n'avez-vous pas remarqué combien les femmes parlent légèrement du duel, par exemple, comme elles déclarent avec un aplomb digne de l'ancien tribunal des maréchaux de France, que dans tel ou tel cas l'honneur a été trop facilement satisfait, par des imprudences de ce genre, elles ont amené des rencontres déplorables et que Dieu a condamnées de la façon la plus absolue.

Vous n'aimez pas le sang, et il y a peu de jours vous parliez avec une sorte d'enthousiasme de ce pauvre négociant qui, succombant sous le poids de tous ses maux, a demandé un refuge à la mort. Eh ! chère amie, il n'est pas plus permis de se tuer que de tuer les autres. La vie est un fardeau qu'il faut porter jusqu'au bout, et que Dieu seul peut nous enlever. La philosophie ancienne avait sanctifié pour ainsi dire le suicide ; le christianisme a dû rétablir encore la vérité. Observez tant que vous voudrez, et vous trouverez que cet acte est un acte de désespoir suprême, c'est-à-dire dès lors, une chose essentiellement défendue au chrétien, pour lequel l'espérance est un devoir. Qu'est-ce que la vie pour le chrétien, sinon un temps d'épreuve, un voyage, une marche expiatoire vers la patrie. Dès lors cette épreuve imposée par la Providence peut-elle être abrégée contre son vœu ? Et non certes ; en étudiant avec un peu de réflexion ces si tristes morts, on trouve qu'elles sont

la conséquence d'une passion violente, d'un dérangement dans les facultés morales. Dans le premier cas, il est clair que l'excès de la passion ne justifie pas une action blâmable; dans le second, l'acte ne se justifie pas, mais il s'explique; une liberté suffisante lui manquant, la volonté n'était pas complette, il rentre dans le domaine du délire.

Les anciens sacrifiaient à la déesse de la vengeance, le christianisme impose l'oubli absolu de tous les injures et interdit jusqu'à la plus légère pensée de ressentiment. N'est pas chrétien qui refuse de pardonner à son ennemi.

Je ne connais pas de doctrine qui approche de la sublimité de celle-ci; cette religion toute d'amour n'a pas de place pour la haine, que dis-je pour la haine ; pour le souvenir de l'offence. Fils d'un même père, créatures d'un même Dieu, rachetés par un même sang, pouvons-nous en effet nous haïr? et pourquoi la haine? quelle puissance l'homme posséde-t-il contre l'homme? lui causer bien des maux sans doute, mais que sont ces maux en face de la volonté de Dieu? que sont ces maux au prix du sang qu'il a versé pour nous? que sont les maux de la vie auprès des joies de l'Eternité?

Dieu a voulu, et de la manière la plus formelle, que la paix régnât entre les hommes ; sa loi toute entière se propose ce but admirable. Considérez comme il sait conduire le cœur humain et prévoir ses écarts. Il ne veut pas que l'homme tue l'homme ; dès lors il lui interdit la vengeance; non-seulement la vengeance, mais la haine ,car la haine naîtra dans ce cœur s'il conserve le ressentiment. Il faut que la haine soit écartée loin, bien loin, car elle est mauvaise conseillère, et pour qu'il en soit ainsi, que le souvenir soit banni, que la cause première, que l'injure soit oubliée; il faut plus, bien plus, il faut pardonner à nos ennemis; oh! alors après ce pardon où est la possibilité de la vengeance et de le haine? après ce pardon sorti, non des lèvres, mais de l'âme, sorti avec effusion avec amour?...

— Avec amour!...

— Avec amour, Constance. Le Sauveur prie en croix pour

ses bourreaux, il nous dit de la manière la plus expresse:... « Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. »

Voilà la différence absolue entre notre admirable foi et toutes les autres doctrines. Elle arrive à faire un devoir de l'amour dans un monde où la haine, la vengeance, la mort étaient un précepte. Voulez-vous une preuve de la divinité de Jésus-Christ? certes elle serait dans ces paroles: Aimer qui nous calomnie!... qui nous hait!...

Voilà l'homme régénéré dans toute sa grandeur, le voilà arrivé à son apogée; il a dépouillé tout ce qu'il y a de terrestre en lui; le voilà tellement maître de son propre cœur, tellement haut placé qu'il sait prendre à leur juste valeur les actes de ses semblables. Il les plaint, comme le fils de Dieu en croix excusait ses bourreaux : Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Le voilà ainsi arrivé à ce point d'amour pour lequel il avait été fait; il est si fort, cet amour, qu'il remplit tout le cœur, l'âme tout entière; il aime parce que l'amour divin est en lui.

Oui elle est divine cette intelligence qui a ainsi coordonné les sentiments de notre âme, qu'elle lui fait un devoir d'aimer qui nous a frappés, et souvent dans nos plus chères affections.

Ne me dites pas que l'homme n'arrive point à sacrifier ainsi ses sentiments les plus puissants ; les exemples fourmillent: l'existence de la société actuelle rend témoignage de cette vérité. Le droit des gens depuis Jésus-Christ n'est que la sanction de ce précepte. Les anciens tuèrent le prisonnier de guerre, puis le marquèrent du sceau de l'esclave; les sauvages le mangent, et nous, nous le confondons dans nos hôpitaux avec nos blessés.

Méditez-la, cette doctrine sublime, et plus vous la méditerez, plus vous trouverez qu'elle va si bien à l'homme qu'elle lui donne son complément de grandeur. Quoi de plus noble que le pardon du fort?...

Je vous en conjure, chère amie, écoutez votre cœur la première fois que vous aurez oublié une injure, la première fois que vous aurez rendu le bien pour le mal ; et si après

avoir vaincu ce premier mouvement de répulsion, si après ce sacrifice accompli, vous n'éprouvez pas une joie intérieure extrême, je serai forcé d'avouer que je me suis trompé.

Jésus-Christ est venu donner la paix au monde, et la paix doit régner entre nous; l'amour est notre loi suprême, notre fin dernière. Nous avons été faits par amour, et pour l'amour de Dieu et des hommes.

Serait-ce aimer les hommes, que de les porter au mal? Non certes, car le mal c'est une mort, et la plus cruelle de toutes. Ainsi donc les perfides conseils, les mauvais exemples sont autant que le scandale condamnés par cette loi : *Tu ne tueras pas.*

— Oh! comme Dieu a bien fait de punir ces fautes-là!

Dans le monde, quoi de plus commun que les mauvais conseils? Il est des personnes pour lesquelles, je vous assure que le mal est un bien. Parvenues à la corruption la plus profonde, il semble qu'elles ne puissent supporter en face d'elles un visage ne portant pas le même cachet que le leur. A son début dans leur cercle, la pauvre jeune femme est soumise à une sorte d'examen, et si la candeur de sa vertu apparaît, oh! malheur à elle; elle sera l'objet d'une guerre occulte qui ne cessera que quand elle sera tombée dans le piége; on ne lui épargnera pas les épreuves. On commence par la plaindre; elle ne connaît pas le bonheur; sa vie est monotone, sombre; elle ignore le plaisir: on attaque sa vertu de tous les côtés. J'ai vécu dans ce monde, mon mari m'y a menée; j'ai entendu ces paroles perfides, j'ai... oh! vous le dirai-je? senti ma tête tourner, mon cœur faillir au milieu de ce tourbillon. Le mal perd sa laideur quand il apparaît seul. Que de fois j'ai fermé les oreilles pour ne pas entendre, les yeux pour ne point voir, car, faible femme que je suis, je n'aurais pas résisté à cet entraînement de l'exemple si je ne m'étais enfuie, et souvent ma pauvre tête en feu n'a retrouvé un peu de calme que dans quelque coin obscur d'une église où pleurant à chaudes larmes, je demandais à Dieu de me fortifier, de me soutenir et d'éclairer mon ignorance. Oui, maudits soient les conseils perfides et les

mauvais exemples! Par eux le mal entre dans l'âme, par eux périssent la jeunesse et la candeur.

— Trouverez-vous donc singulier, Constance, que le christianisme ait si souvent recommandé à ses fils de fuir les enseignements d'un monde corrompu et pervers? a-t-il tort, je vous le demande encore, de fulminer ses anathèmes contre les livres plus dangereux que les hommes, qui, s'introduisant partout, apportent sous les formes les plus trompeuses un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus déguisé, d'autant plus subtil qu'il conserve la saveur d'une liqueur douce et agréable? A-t-il tort, encore une fois, de nous prémunir avec tant de persistance contre les tentatives si souvent répétées de ces esprits sataniques pour lesquels la ruine des âmes est une joie?

— Non, il n'a pas tort. Vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu'il *était* défendu d'attenter à ses jours ; que la vie était un dépôt que nous devions garder ; vous m'avez bien dit cela, n'est-ce pas? eh bien! je ne comprends plus les austérités de la pénitence, suicide déguisé, car à force de châtier ce pauvre corps, on le tue à la fin.

— J'accepte votre observation, quoiqu'il soit commun de trouver des vieillards sous le froc, quoiqu'il soit constant que la vie régulière et sans passions du cloître donne plus de chances de longévité que celle du monde.

Est-ce pour se réfugier dans la mort que le cénobite se condamne aux privations du désert? Jérôme, Antoine, cédaient-ils au désespoir en prenant le chemin de la Thébaïde? Non, ils fuyaient un monde corrompu, rempli de dangers pour leur vertu ; ils allaient chercher le repos de l'âme dans la solitude et dompter ce corps révolté contre l'esprit. Madeleine était pleine d'espérance en pénétrant au désert.

La pénitence ne donne pas la mort, chère amie, elle donne souvent la santé, en rendant à l'âme le calme qu'elle avait perdu. Je pourrais citer de nombreux exemples de ces sortes de guérisons.

On déclame avec une grande facilité contre les ordres reli-

gieux, parce que le plus souvent on ne les connaît pas; on accuse leurs règles que l'on ignore. Il est encore des gens qui croient au danger du célibat et à la nécessité absolue du mariage; à leurs yeux, prendre le voile c'est s'enterrer vive.

Quant à moi, ma longue expérience des hommes m'a démontré qu'il y a parmi nous bien des êtres livrés au désespoir, combattant la société et rejetant la vie, qui trouveraient et le repos et l'espérance au fond d'une cellule. Les crimes et le suicide sont plus rares dans les pays où les ordres austères fleurissent, que dans ceux où ils n'existent pas; les natures insociables, désespérées, blasées, se cachent sous leurs cloîtres; dans cette solitude profonde, la fougue des passions s'use, et les souffrances du cœur s'éteignent ou s'adoucissent.

Les ordres religieux sont compris de façon à répondre à tous les besoins de l'âme. Un jour viendra, je l'espère, où je vous démontrerai cette vérité dont vous devez douter.

On aura beau déclamer contre les religieuses et le célibat, je n'en resterai pas moins convaincu que toutes les femmes ne sont pas appelées au mariage. Pour quelques-unes il est un mal; à celles-là le célibat dans le monde, à celles-ci le cloître ou le rosaire et la grande coiffe de la bonne sœur de saint Vincent de Paul.

Voyez, Constance, comme nous sommes inconséquents. Nous soumettons au régime cellulaire le condamné, et nous fermons la cellule au coupable inconnu, mais condamné déjà par sa conscience; bien plus, nous la fermons en face de l'homme chancelant, qui, trouvant des tentations partout, tombera et la trouvera ouverte, cette cellule, quand elle sera devenue infâme!

Nous périssons sous le faix de notre population, et nous fermons les couvents aux célibataires volontaires!... Nous condamnons le soldat à un célibat de sept ans, et cette condamnation s'étend à 80,000 hommes tous les ans, et nous repoussons le moine! Oh! en fait d'absurdités, nous sommes riches, je vous assure.

Deux écoles sont en présence: le christianisme, le paga-

nisme (si je tenais à être exact je me servirais de cette qualification, car elle seule convient à l'ensemble des doctrines professées par ses chefs et leurs disciples) : La première de ces écoles exhorte l'homme à la pénitence ; elle lui présente la vie comme un temps d'épreuves aboutissant à la vie vraie ; l'autre convie l'homme au plaisir, lui promettant le néant au delà de la tombe, mettant le bonheur dans la jouissance, dans la satisfaction de tous les instincts de notre nature. Vous le voyez, l'antagonisme le plus positif sépare ces deux religions : l'une est la religion de l'âme, de l'esprit ; l'autre est la religion du corps, de la chair. Aux yeux de l'une la pénitence est une vertu, aux yeux de l'autre, elle est une absurdité, un crime même, car elle frappe un innocent, elle est la preuve de la vieillesse de notre foi, de sa mort : le jour de la réhabilitation de la chair à lui. Lisez, si vous en avez le courage, les œuvres de nos socialistes, hommes et femmes, et vous trouverez que je ne médis pas d'eux. Je suis frappé, au reste, de l'intime relation qui se décèle entre cette réhabilitation de la chair et le communisme : Louis Blanc donne la main à G. Sand, qui répète Pierre Leroux ; de D. Sterne, qui prêche la sublimité de la passion, la chaîne s'étend jusqu'à Proud'hon, niant Dieu et la propriété, jusqu'à Fourrier, dont les doctrines font monter le rouge au front des phalanstériens d'aujourd'hui ; oui, toutes ces erreurs se tiennent, et elles ne sont pas nouvelles ; oui, le christianisme est vieux, est usé pour ceux qui rêvent la destruction de la société qu'il a faite, et la mort de la morale qu'il a substituée aux dogmes païens. Oui, la pénitence, la mortification doivent se confondre, aux yeux de cette école de la jouissance, avec le suicide ; mais, si cette école à raison, si Sand, D. Sterne sont dans le vrai, il ne faut pas nous arrêter, il faut marcher en avant et nous reposer seulement dans le phalanstère ; pas de milieu : l'un ou l'autre. Je vous remettrai, en rentrant, la pureté du cœur de M. l'abbé Chassay, et vous trouverez la preuve évidente de ce que je me permets d'avancer ici.

On veut, chère amie, détruire le principe de la pénitence ;

on veut ne voir dans les préceptes et les avis du christianisme qu'une guerre injuste déclarée au corps, ou une simple *réaction nécessaire contre la grossièreté des mœurs païennes*, et on conclut facilement, en rejetant *le péché originel, la chute des anges, l'enfer et le paradis*, à la glorification de la chair. On reste même fort logique en agissant ainsi, et je ne m'étonne pas que Louis Blanc appelle *inutile et lent suicide*, la mortification du moine s'acharnant *à dégrader son propre corps, œuvre inviolable* de Dieu. Mais si vous conservez le paradis, l'enfer, le péché originel, la thèse change. Conservez-vous ces choses, Constance ? oh ! alors l'école du plaisir n'a plus rien à vous dire de satisfaisant. Louis Blanc a posé la question avec une rare clarté ; vous rentrez dans l'école de la pénitence en admettant le dogme du péché originel, c'est-à-dire la croyance à la chute de l'homme, c'est-à-dire le dogme le plus répandu parmi les nations.

— Laissez-moi, ami, le paradis, je vous en conjure ; laissez-moi l'espérance, car l'avenir ne me va pas s'il est le néant. J'estime trop peu mes joies actuelles, celles que me donneraient Fourrier, D. Sterne et compagnie, pour renoncer à ce que l'Évangile m'assure après les épreuves de ce monde. Ils auront beau faire, ils n'auront pas de disciples parmi les gens qui réfléchissent sur les grands dogmes du christianisme. Leurs chances, à eux, s'ils en ont, ne sont que parmi les ignorants, les songes creux, les têtes exaltées et les cœurs corrompus. Je ne tiens pas le moins du monde à manger *le douzième de mon poids*. Je ne me soucie pas de toutes les autres douceurs du phalanstère ; je ne crois point à l'Icarie. J'ai lu, pour mon malheur et à mon grand ennui, *Consuelo*, ainsi que D. Sterne, et j'ai très-peu de goût pour ce qui me serait dévolu de satisfaction par la *libre action des instincts*. L'énigme de l'avenir n'est pas expliquée par cette école, et je suis de celles qui ne trouvent pas là le mot de l'humanité.

— Ces folies ont fait bien du mal, elles en feront encore plus ; car elles prétendent donner le bonheur, et je vous avoue que, comme vous, je ne suis pas séduit par leurs promesses.

Mais, tout en cheminant vers notre toit, je veux vous raconter l'histoire du premier des ermites.

Paul vivait en Egypte, sa patrie, pratiquant les vertus chrétiennes, lorsque la persécution de Décius éclata; si on condamnait à la mort, on cherchait surtout à corrompre, témoin ce jeune martyr qui coupa sa langue avec ses dents, et la cracha à la face de la femme qui le tentait. Paul avait reçu une éducation soignée; il vivait dans l'aisance, ayant perdu fort jeune ses parents. Il gagna le désert pour fuir la persécution; il avait vingt-deux ans alors, et quatre-vingt-dix ans s'écoulèrent pour lui dans la solitude. Sa vie touchait à son terme, quand saint Antoine, âgé lui-même de quatre-vingt-dix ans, vint le visiter. A peine en présence, les deux vieillards s'embrassent et se saluent par leur nom. Paul interroge Antoine sur ce qui se passe dans le monde. Ils mangent, assis au bord d'une fontaine, le pain que leur envoie la Providence; ils passent la nuit en prières, et le lendemain, Paul annonce sa mort prochaine; il prie Antoine d'aller chercher le manteau de saint Athanase, qui lui servira de linceul. Antoine se met en route, et le patriarche du désert rend son âme à Dieu; et, à son retour, le pieux cénobite trouva le corps de l'ermite sans vie; deux lions apparaissent, et creusent la fosse dans laquelle cette précieuse relique sera déposée. Paul avait vécu cent treize ans. Un pain miraculeux et l'eau de la source soutinrent ses forces pendant quatre-vingt-dix années. Jusqu'à sa dernière heure, elle sonna tard, à cent cinq ans, saint Antoine ignora les infirmités de la vieillesse; ses membres avaient conservé leur agilité, son esprit sa force.

Vous le voyez, la vie du désert n'est pas le suicide; pour les hommes, elle n'éteint ni les forces du corps ni les forces de l'âme.

La Madeleine, dont la main versa des parfums sur les pieds du Sauveur, dont les larmes coulèrent au Calvaire, a passé trente ans dans la solitude la plus complète.

Sainte Marie l'Egyptienne, que Zozime trouva dans le dé-

sert, où elle expiait une vie bien coupable, se nourrissant des herbes qui y croissaient, sans vêtement et souvent sans eau, sans abri contre le soleil de Palestine et contre les frimats de l'hiver, n'avait pas quitté, depuis quarante-sept ans, cette terre aride et brûlante. Lisez son histoire, elle vous enseignera les mystères du repentir.

Quarante-sept ans, Constance, une femme!... entrée là belle entre toutes, ayant aimé, jusqu'à la folie, tous les plaisirs de la voluptueuse Alexandrie, de ce monde païen, où la beauté avait ses autels; quarante-sept ans sans avoir entendu un langage humain!... nue, telle que Canova a imaginé sa Madeleine, décharnée, amaigrie par la mortification, mais belle encore, les pieds et les genoux calleux, les joues usées par les larmes. Oh! quelles pensées, quelles réflexions elle inspire, cette création d'un si grand génie, inspiré cette fois par le christianisme!

Constance, une femme tiendrait-elle à quarante-sept ans de salons, de bals?

Le suicide du désert est *lent*.

Je crois donc, Constance, que l'école du plaisir ment en appelant suicide l'abstinence du cénobite, et que nous commettons une grave erreur en rejetant loin de nous le cloître et ses austérités.

Si je me rappelais toutes les femmes avec lesquelles j'ai débuté dans le monde, les compagnons de mes jeunes années, si je refaisais leur liste et leur histoire, combien manqueraient à l'appel à la fleur de l'âge, moissonnés par la faux du plaisir; combien n'offriraient plus à mes regards que des restes de vie flétris par les passions, les chagrins et la maladie!

ONZIÈME SOIRÉE.

Nous passerons donc la soirée tête à tête?

— Oui; ma femme et ma fille ne reviendront que demain. Et qu'allons-nous faire?

— Ne sortons pas; les nuages promettent de la pluie, l'air est humide. Vous m'avez promis l'histoire de la famille dans l'antiquité; vous me tiendrez parole?

— Je suis à vos ordres. J'aurais préféré n'être pas pris au pied levé; j'appellerai quelques livres à mon aide, et nous allons essayer. Passons dans la bibliothèque...

— Me voilà bien installée, je vous écoute.

— L'histoire de la famille commence avec le monde. Dieu créa un seul homme, une seule femme. En se multipliant, leurs fils restèrent, pour une portion, fidèles aux traditions primitives; ce furent les *enfants de Dieu*, suivant l'expression de l'Ecriture; les autres, auxquels elle donna le nom d'*enfants des hommes*, abandonnant cette première loi, se livrèrent aux désordres qui amenèrent le déluge.

Noé avait une seule femme.

Dès le temps d'Abraham, la famille avait déjà perdu, chez les enfants de Sem, sa pureté primitive. Elle n'avait plus les mêmes liens; souvenez-vous de la fuite d'Agar au désert.

Dieu toléra la polygamie parmi son peuple; il admit la répudiation, et cependant il organisa la famille juive de telle manière, qu'elle reste encore la plus parfaite de toute l'antiquité.

L'enfance est respectée, l'exposition est défendue; l'enfant, dès le sein de sa mère, est considéré comme homme. Si la puissance du père est grande, elle a cependant des bornes. Il ne peut se faire justice à lui-même; il dénonce son fils au sénat

de la ville, et il peut être condamné à être lapidé. Le fils peut aussi être vendu; les filles le sont à leur mari. Si cet état de la famille est imparfait encore, combien n'est-il pas supérieur à celui que nous présenteront les autres nations. Ici, tous les enfants sont élevés; leur grand nombre est la gloire de la famille; ils cultivent ensemble les champs héréditaires. « La couronne des pères, dit le code sacré, est les enfants de « leurs enfants. »

Le mariage est bien longtemps pur et honoré dans certaines races. « Seigneur, disait le jeune Tobie, vous êtes té- « moin de la pureté de mes intentions : je ne me propose que « la gloire de votre nom dans l'union que je vais former. » La simplicité des mœurs des Israélites s'opposait à tous ces honteux trafics qui ont présidé ailleurs au mariage; souvenez-vous des mariages d'Isaac, de Booz. Cependant, le mari pouvait répudier sa femme, même après avoir eu des *enfants* d'elle, et la répudier pour les plus légers motifs.

La captivité de Babylone et le contact avec le peuple le plus dissolu de l'Orient, amènent la dégradation de la famille; dès lors les répudiations n'eurent plus de bornes, et les choses en vinrent à ce point que le divorce s'introduisit parmi les Juifs. Le premier exemple qui en soit mentionné remonte à Hérode I^er^. Salomé, sa sœur, se débarrassa ainsi de Costobare, son mari; les trois sœurs d'Hérode-Agrippa imitèrent cet exemple. Il est vrai que les mœurs romaines avaient déjà envahi la Judée.

Que vous dirai-je? l'historien Josèphe répudiait sa femme, mère de trois enfants, *parce que ses manières lui déplaisaient*. Il est vrai que le même Josèphe fut répudié par une autre femme.

Voilà cependant le pays de la terre où la famille a été le plus pure, le plus morale.

Je vous ferai observer que nulle part la propriété n'a été plus assurée, plus unie à la famille, que parmi les Israëlites.

La femme héritait, en Israël, à défaut d'enfants mâles.

Les filles étaient élevées par leurs mères : l'histoire ne nous

mentionne que trois nourrices. L'éducation était simple, et ne s'étendait qu'aux exigeances de la direction du ménage et de la maison. Voyez dans les Proverbes le portrait de la femme forte, de la femme modèle.

— Lisez-moi ce morceau, je vous en prie.

— Volontiers.

« Qui trouvera une femme forte? elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les pierreries : le cœur de son époux se confie à elle, et il voit les richesses s'accroître dans sa maison. Elle lui apporte le bien, et non le mal, tous les jours de sa vie. Elle travaille le lin et la laine, et le conseil préside à l'ouvrage de ses mains... Elle se lève dans la nuit, distribue la laine à ses servantes, et donne sa tâche à chacune d'elles; elle a vu un champ et elle l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi ses bras. Elle a compris et vu que ses œuvres sont bonnes, et sa lampe ne s'est point éteinte pendant la nuit. Elle a porté la main à la quenouille, et ses doigts ont tourné le fuseau. Elle a ouvert ses mains au pauvre, et elle a tendu ses deux mains à l'indigent. Elle ne craint pas l'hiver pour sa maison, parce que tous ses serviteurs ont deux vêtements. Elle a préparé de riches tapis; elle se revêt de lin et de pourpre; son époux brille aux portes de la ville, quand il est assis parmi les juges de la terre. Elle ourdit la toile et la vend. Elle a donné des ceintures aux Phéniciens; elle est revêtue de force et de beauté, et son dernier jour sera plein de joie. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et une loi de clémence est sur ses lèvres. Elle a veillé sur les pas des siens et n'a pas mangé le pain de l'oisiveté. Ses fils se sont levés et l'ont appelée bienheureuse; son époux s'est levé et l'a comblée de louanges. Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur vertu, mais toi, tu les as toutes surpassées. La grâce est trompeuse et la beauté vaine; la femme qui craint le Seigneur sera dans la gloire. Donnez-lui le fruit de ses mains, et ses œuvres la loueront aux portes de la ville. »

Voilà la femme telle que la comprenait la loi judaïque; re-

tenez bien ce type, car vous n'allez plus le retrouver dans le reste de l'antiquité. Et cette femme, comme elle est disparate avec Bérénice, ou Drusille, cette femme du païen Félix, devant lesquelles saint Paul eut à comparaître, et qui l'arrêtèrent aussitôt qu'il vint à parler de chasteté !

Si de la Palestine nous passons dans le reste de l'Asie, que trouverons-nous ? Eh ! mon Dieu, la famille de plus en plus dégradée. Le despotisme s'étend de plus en plus sur la femme et sur l'enfant ; la force semble la seule loi. Chose singulière ! la tradition de la première faute de la femme, de sa chute précédant celle de l'homme et l'amenant, la tradition de l'expiation à laquelle elle a été condamnée, se conserve chez tous les peuples, et ils semblent avoir reçu mission d'exécuter l'anathème prononcé contre elle. Ou elle est une bête de somme, ou un instrument de plaisir ; toujours elle est inférieure à l'homme, toujours elle doit reconnaître en lui son seigneur. Aussi l'Orient nous présentera la démonstration de ce mot si juste de M. l'abbé Gaume, sur ces nations : « Le « père est un despote, la femme une esclave, l'enfant une « victime. »

Les livres saints ne laissent aucun doute sur les mœurs du peuple de Chanaan. Un seul fait : la statue de la Divinité que ce peuple adore, de Moloch, était creuse et se partageait en sept fourneaux ; dans le premier, on offrait de la farine ; dans le second, des tourterelles ; dans le troisième, une brebis ; dans le quatrième, un bélier ; dans le cinquième, un veau ; dans le sixième, un bœuf ; dans le septième, un enfant. Non loin de Jérusalem, dans la vallée des fils d'Elmon, s'accomplissaient des cérémonies de ce genre. Jérémie ne dit-il pas : « Ils ont « bâti sur les hauteurs de Topheth, pour y brûler leurs fils et « leurs filles ? »

En Syrie, près d'Hiéropolis, s'élevait le temple de Junon ; de la montagne qui l'avoisine, des parents précipitaient leurs enfants dans des précipices.

En Phénicie, chaque année la fête d'Adonis se célèbre par le sang des victimes innocentes et la honte des jeunes filles ;

en Arménie, en Lydie, en Babylonie, les vierges ne sont-elles pas livrées aux divinités infâmes?

A Babylone encore, à Sparte, la jeune fille n'était-elle pas propriété de l'État et vendue à l'encan. A Babylone, aussi, chaque femme ne doit-elle pas, une fois dans sa vie, fréquenter le temple de la déesse dont je rougirais de vous dire le culte?

Les Mèdes croupissent dans la corruption la plus profonde, et ils la communiquent à leurs vainqueurs: les Mages épousent leurs mères et leurs filles; en Lydie, la femme formait sa dot par le trafic le plus honteux.

Les Scythes et les Massagètes admettent la promiscuité. Ils faisaient cuire la chair de leurs proches et la dévoraient; chez les Bactriens, les vieux parents et les malades désespérés sont abandonnés vivants à des chiens nourris exprès. Les Caspiens et les Derbices égorgent les vieillards qui ont passé soixante-dix ans.

Dans l'Asie centrale, la polygamie est établie, et la femme est brûlée sur le bûcher de son mari. Il en est de même aux Indes, et la loi anglaise parvient encore à peine à empêcher cet usage; certaines tribus arabes enterrent vives leurs filles. Dans d'autres, les femmes et les enfants sont possédés en commun; la polygamie règne en Tartarie; à la Chine, il en est de même, et vous savez quel est le sort réservé à une multitude d'enfants.

Trouvez, je vous en conjure, un petit coin de cette terre où la famille eût une existence normale, un coin où la pudeur n'eût point à rougir? Nous abandonnerons cette partie du monde, ce berceau du genre humain, sans rien rencontrer de comparable à la famille juive, et cependant combien là même, n'est-elle pas dégradée!

Jetons un coup-d'œil sur l'Europe, le pays des législateurs et des sages. La Grèce, quel spectacle nous présentera-t-elle? A Sparte, la jeune fille partage les exercices des hommes; elle lutte, elle lance le javelot; le célibat est déclaré infâme; il faut des soldats à cette armée: la femme sera ravie par son

mari, et cependant la promiscuité est autorisée par Lycurgue! Permettez-moi de ne pas ouvrir Plutarque et de garder le silence sur le reste des mœurs de cette république qui s'emparait des enfants pour les élever à sa fantaisie, s'ils avaient été admis à la vie, car s'il en était autrement, ils étaient exposés. Pauvre petite créature, si elle échappait au gouffre du Taygète, elle devait être flagellée sur l'autel de Diane; n'étaient-ils pas obligés de voler plus tard, quand ils avaient sept ans, une bonne partie de leur nourriture, ces fiers Spartiates! le fouet n'était-il pas la récompense de celui qui n'avait pas dérobé assez adroitement? trois idées que l'on rajeûnit de nos jours: la promiscuité, l'éducation par l'état seul, et le vol mis en principe.

Les Lacédémoniennes étaient les femmes les plus corrompues de la Grèce.

A Athènes, le mariage n'est pas plus respecté qu'à Sparte; l'adultère y est autorisé, ainsi que la polygamie. Oh! j'aurais encore bien des choses à vous dire, que je ne vous dirai pas; tout est contre nature dans ce pays si riche en philosophes et en courtisanes célèbres.

Athènes expose aussi les enfants.

Souvenez-vous du Minotaure, d'Iphigénie sacrifiée sur l'autel de Diane; les Crétois avaient leur Chronos, divinité ayant une grande analogie avec Moloch.

— Quoi! voilà la Grèce, la Grèce de Socrate!

— Oui, chère Constance; il faut bien rabattre du respect qu'on nous inspire dans l'enfance pour cette Grèce, corrompue jusque dans ses grands hommes.

Vous aurez aussi quelque surprise à éprouver à l'occasion de la sage Egypte. Ici on épouse autant de femmes qu'on le veut, ses sœurs même; les femmes seront de véritables esclaves. La prostitution n'est point en déshonneur; le père peut tuer son fils sans avoir la mort à redouter lui-même; les dieux demandent le sang des enfants; le tombeau d'Osiris s'abreuve de celui des hommes roux.

Chronos, ou Saturne, réclame à Carthage les mêmes sacri-

fices que dans la Crète; celui qui n'avait point de victime en achetait, car il en trouvait.

La déesse qui, à Babylone, portait le nom de Mélita, était aussi adorée sur les côtes d'Afrique, à Malte, à Chypre, à Gadès, en Espagne; la dépravation n'est pas moins grande dans ce que l'on connaissait de l'Afrique centrale.

— Où notre imagination se reposera-t-elle?

— Nulle part : le nord de l'Europe même a aussi son genre de corruption.

Chez les Prussiens et les Venèdes, les vieux parents sont mis à mort, et cette atroce coutume s'est perpétuée jusqu'au quinzième siècle, suivant Christophe Hortknoch et Marescale, cités par M. l'abbé Gaume, auquel j'emprunte ma science. Là où l'homme est essentiellement guerrier, la femme est esclave; elle devait descendre dans la tombe avec son mari. La polygamie, le meurtre de l'enfant se retrouvent chez les Huns, les Vendales, les Hérules et les Goths.

Ainsi, Constance, rien de moral encore dans cette partie du monde. Revenons au midi de l'Europe, entrons à Rome, cette patrie des vestales, et examinons, en dehors des déclamations dont notre enfance a été bercée, l'état moral de ce colosse que l'on a appelé le peuple-roi.

Je vous l'ai dit, d'après la loi des Douze-Tables, l'enfant est la chose du père; il reçoit de lui la permission de vivre, il peut à toute heure recevoir la mort, être vendu.

La femme d'abord achetée, puis acquise autrement, est toujours la propriété du mari, qui peut la vendre, en céder l'usage, en disposer comme de son cheval, de son âne, la tuer quand il lui plaît. Répudiée, elle rentre dans la possession de ses parents, de ses agnats, de ceux qui l'ont vendue. Les secondes noces lui sont interdites, sinon par la loi, au moins par les mœurs; ceci est l'histoire des premiers temps, plus tard il n'en sera pas ainsi.

Dès que la conquête a apporté à Rome les richesses et le luxe, les mœurs dégénèrent encore; la répudiation n'exige que le plus léger motif; être allée aux bains sans permission,

est une cause suffisante : La mère de Scipion est chassée de la maison de son mari, sans qu'une seule raison soit alléguée. Les noms que vous honorez le plus, ceux de Caton, de Cicéron, rappellent de honteux souvenirs; Cicéron se conduit en Robert-Macaire, pour ainsi dire : il répudie la mère de Tullia pour payer ses dettes avec la dot de Publia, qu'il repousse ensuite.

Vous le voyez, voilà le mariage; c'est un trafic; c'est autre chose encore : la volupté seule préside aux noces chez d'autres Romains ; est-elle satisfaite, vite un visage nouveau, une grâce nouvelle, point d'enfant surtout. Le mal vient à un tel point qu'il faut des lois nouvelles pour corriger les mœurs. Auront-elles cette puissance? Auguste ne peut régler sa propre famille, ces lois qui condamnent le célibat et qui commandent des enfants au mariage, sont frappées de mort dès leur promulgation. Sous les empereurs, Rome s'enrichira encore en corruption, il n'y aura plus que les satires de Juvénal qui puissent, dans l'énergie indicible de leur langage, l'exprimer et la châtier; fouet impuissant qui frappe, qui enlève et la peau et les chairs, mais ce corps est mort, il ne sent plus rien. Comment redire ces désordres sans nom, ces excès de tout genre, ces impératrices, ces dames romaines, échangeant leurs maris contre des histrions, des portefaix. Que vous dirai-je? les vestales vont manquer à Rome.

Il est temps, grand temps que les Barbares arrivent; il est grand temps surtout, qu'au milieu de ce monde où le soleil n'éclaire plus que des abominations, le christianisme règne, qu'il prêche le respect dû à l'enfance, à la femme, et qu'il institue son mariage.

Aussi ses apôtres ont-ils annoncé la bonne nouvelle à la terre étonnée.

Donnez-moi encore deux minutes de cette attention dont j'abuse.

De quelque côté que nous ayons porté nos regards dans l'ancien monde, nous avons trouvé la corruption la plus effroyable, n'est-ce pas, dans la famille. Plus nous avançons, et

plus sa dégradation est grande. Le mot de l'abbé Gaume est justifié : le père est un despote, la femme une esclave, l'enfant une victime !

Qu'est-ce que le mariage en ce monde-là, chère Constance, sinon la chose la plus misérable ? Qu'est-ce que ce genre humain, sinon un *troupeau de bêtes immondes*, et, en vérité, je n'ai pas chargé la toile.

— Oh ! de grâce, n'allez pas plus loin.

— Je m'arrête, et avec une grande satisfaction ; je vous demande bien des fois pardon ; déjà j'avais, dans nos autres causeries, appelé vos regards sur quelques coins de ce tableau. Je me reproche de les avoir fixés encore sur ces mêmes misères ; pardon, pardon.

Voilà donc ce qu'était le monde, et les Numa, les Lycurgue, les Solon, les sages de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, les *légistes* de Rome, ne lui avaient pas plus manqué que les philosophes. Nous l'avons parcouru d'un bout à l'autre ; le voilà tel que nous l'ont donné les historiens, les poètes, les satiriques, les penseurs, les artistes ; le voilà dans sa vérité et dans sa nudité. Si vous désirez le connaître plus intimement, et *en* vérité ce n'est pas la peine, je vous lirai l'admirable histoire de la Société domestique chez les peuples anciens, par l'abbé J. Gaume. J'ai mis sous vos yeux une analyse de ce excellent livre, car je me pare ici de la science d'autrui ; je vous donnerai le roman de M. Guiraud, Flavien ou de *Rome au désert*, les articles de M. Debas, dans l'*Université catholique*, et je vous assure que vous me sauriez bon gré d'avoir passé bien des pages de cette histoire, qui, en résumé, est celle de la corruption antique. Lisez M. F. de Champagny.

Est-ce là l'homme, Constance ? N'est-ce pas plutôt une bête féroce, si féroce qu'elle dévore ses petits ?

Pour arracher notre espèce à cette dégradation profonde, que fallait-il ? Les lois humaines avaient été impuissantes, il fallait un Dieu et une loi divine ; il fallait une promulgation nouvelle de ce sixième commandement qui met un frein aux mauvaises passions de l'homme ; il fallait celle du cinquième,

qui protége l'homme dans sa vie, et du quatrième, qui donne les devoirs des pères et des fils; il fallait, en un mot, régénérer la famille, la délivrer du despotisme de son chef; il fallait de toute nécessité rendre à l'union de l'homme et de la femme toute sa dignité.

Nous avons vu, car je suis obligé de rentrer dans des redites, nous avons vu, dis-je, que Dieu a pourvu à la conservation de l'homme et à la régénération de la famille, en imposant des lois aux parents et aux enfants; la femme est protégée, quoique restant encore dans la grande infériorité où la tient la loi juive. Le christianisme seul lui rend son rang véritable; mais, pour qu'il en soit ainsi, la volupté doit disparaître du monde, le temple de Vénus doit être ruiné de fond en comble. Quel changement, mon Dieu, que celui-là! Et il a eu lieu, Constance; les autels de la déesse sont tombés, et le culte de la Vierge-Mère, de la Vierge des vierges, s'est établi parmi les nations. L'homme a mis un frein, non seulement à ses passions, mais encore à ses désirs, aux désirs de son cœur. Le mariage, cette institution dont nous avons vu la déplorable histoire, est devenu saint, chaste, réglé, il est devenu la première des institutions humaines, la pierre angulaire de la famille. Je ne vous parlerai point du mariage chrétien ce soir, nous le retrouverons un autre jour; vous comprendrez alors, et que dis-je, vous le savez mieux que moi, combien ce sacrement est grand, combien il relève la femme de son infériorité judaïque, combien il lui donne de véritable liberté. N'est-ce pas à l'homme, en tant qu'époux, qu'il est dit: « Fils et disciple de l'époux, trois fois saint, tu aimeras ton épouse comme j'aime l'Église, mon épouse, d'un amour saint qui exclue tout ce qui n'est pas digne des anges; d'un amour inviolable, car tu es à elle et non plus à toi; d'un amour généreux, qui ne compte jamais avec lui-même; d'un amour surnaturel, car moi-même j'ai aimé mon épouse jusqu'à mourir, pour la sanctifier et la conduire au ciel; supporte ses défauts comme elle doit supporter les tiens; compatis à ses infirmités, et garde-toi de l'abreuver injustement de chagrins et d'humiliations. Elle

n'est plus une esclave, elle est ta sœur, ta compagne, ma fille. »

Voilà la doctrine du Christ, voilà ses paroles, comparez les deux états de la femme. Je n'en finirais, ma chère enfant, aussi je vous renvoie à l'admirable livre de M. l'abbé Gaume, auquel j'emprunte textuellement cette citation; voilà les deux volumes, méditez-les. Que de choses ils vous apprendront! que d'idées justes ils vous donneront! J'y reviendrai encore à ce livre, aujourd'hui je le ferme et vous le donne.

Vous avez vu la femme dans l'antiquité, vous avez baissé les yeux dès les premiers mots que j'ai hasardés pour vous la peindre; j'ai dû me taire, j'ai dû rejeter et Juvénal, et Plutarque, et Tacite, et Suétone; j'ai dû encore une fois vous comprendre et ne pas même essayer de vous parler ni de ces femmes d'Athènes, chez lesquelles Periclès et Socrate s'inspiraient, ni de ces grandes dames romaines, se ruant dans l'arène, frottées d'huile, comme les gladiateurs, y souillant l'honneur des plus illustres sénateurs, leurs maris, cherchant, dans les couloirs du cirque, les plus honteuses amours; se mêlant aux mystères de la bonne déesse; étonnant la postérité par leurs excès. Une croix a suffi pour conduire ces femmes au désert: souvenez-vous de Madeleine; une croix a suffi pour rappeler la femme à sa vraie nature, à la pudeur. J'ai souvent entendu déclamer contre la rigidité du catholicisme: on le proclame ennemi de toute poésie, on en fait un je ne sais *quoi*, noir et odieux; oh! ce n'est pas cela; que ces femmes qu'il drape dans leurs vertus, qu'il orne de toutes ses grâces, que les madones de Raphaël ont de charmes, car elles sont chastes, et d'une chasteté inconnue, avant la fille immaculée de Nazareth.

Laissez-moi vous lire quelques lignes du délicieux ouvrage que je vous ai déjà recommandé, *la Pureté du cœur*. « J'éprouve le besoin de tourner mes regards vers un monde supérieur. Bien loin de cette atmosphère épaisse et corrompue naît un enfant. Cette jeune fille entend dire sur les genoux de sa mère qu'il est un Dieu, lisant jusqu'au fond des consciences,

811194 A

et maudissant les cœurs impurs. On lui répète que sa destinée, à elle, faible femme, c'est l'amour de Dieu, puis le sacrifice aux lois impérieuses du devoir. Une main douce et ferme écarte loin de ses yeux tous les scandales de la faiblesse humaine, de son oreille toute parole qui n'est pas pure comme les cieux les plus purs. Elle n'étudie pas dans vos livres sans pudeur la vraie science de la vie et la loi du devoir; c'est l'Evangile qui lui montre et qui lui enseigne ses devoirs sacrés et ses obligations.

« Elle a grandi cette jeune fille, comme la fleur cachée dans la forêt s'épanouit sous les regards de Dieu ; on sent à sa vue toute la sublimité de sa dignité morale, et l'on comprend qu'elle peut devenir une femme vraiment chrétienne. Le vice rougit et s'incline devant elle. Elle porte sur son front, plein d'une noblesse élevée, un caractère si évident de pudeur, qu'on admire, rien qu'en voyant, qu'on devine la sainteté de son cœur et la grandeur morale de son intelligence. Sa mère ne lui a pas dit que l'existence est un perpétuel amour, un doux rêve de printemps. Elle lui a répété bien des fois, au contraire, qu'une seule affection solide et sévère devait remplir sa vie, et que toute femme qui se laisse aller au penchant de son cœur perd, avec la pureté, le repos et la gloire de son existence.

« Un jour elle va devenir épouse et mère, et le mari qu'elle aura choisi n'aura pas passé ses plus belles années parmi les filles perdues. Elle ne voudra jamais confier à une âme si dégradée le trésor de sa chasteté et la garde de son bonheur. L'époux qu'elle préférera aura fait l'apprentissage de ses devoirs de père par une jeunesse sévère, continente et laborieuse. Ces deux cœurs se sont unis par une intimité parfaite, par un accord complet de sentiment et d'opinion, par une affection plus durable, plus forte et plus profonde que ce que les gens du monde appellent amour. »

Ne vous semble-t-il pas voir l'une de ces pures et chastes jeunes filles, devenues femmes aussi chastes et pures qu'elles ont été filles, sur lesquelles les regards se reposent avec suavité et ravissement?

Je vous le demande, où est la femme si elle n'est pas là, si elle n'est pas cela ?

Mais si cette pudeur, si ces vertus chrétiennes sont les vertus naturelles à la femme, si cette union chrétienne de l'homme et de la femme est encore si bien adaptée à notre nature que nous y trouverons notre dignité, ne pouvons-nous pas en conclure que les prescriptions du Sinaï sont d'une sagesse infinie en ce qui concerne toute cette partie du cœur de l'homme ? Ne devons-nous pas voir surtout que la loi nouvelle a donné à cette grande institution du mariage son complément nécessaire, en enlevant à la loi judaïque sa répudiation, cette concession faite aux mœurs d'un peuple dur ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a tout un monde entre la famille païenne et la famille chrétienne ? Ici la femme ne s'achète pas, elle se donne; elle accepte un autre nom, après avoir étudié les goûts, le caractère, les vertus de celui qui va devenir son protecteur. Aux pieds des saints autels, souvent en face de la Vierge, les serments s'échangent, la fidélité est réciproquement promise ; si la femme promet l'obéissance et la soumission, le mari lui promet l'amour et la protection ; les voilà liés l'un à l'autre pour la vie, devant Dieu et devant les hommes, mais toutes les précautions ont été prises pour que le consentement mutuel ait été libre, tout leur sera commun, joie, peine; ils vont marcher dans la même voie, porter le même fardeau, ils n'ont plus qu'un nom. Un enfant survient, avec qu'elle joie il est reçu ! le père le couvre de baisers, il appelle la bénédiction du ciel sur cette tête si chère ; la mère, oh ! je ne saurais vous redire les délices de son cœur, vous les connaissez, vous. Il élève cet enfant, d'autres se succédent ; il y a place pour tous, et au cœur du père et à sa table. Le vélabre n'existe plus ; que les ans viennent avec les chagrins et les infirmités, ce vieux couple s'aime et se supporte, les enfants des enfants se multiplient pour l'aimer, le vénérer, le soigner. La mort trouvera uni ce que le mariage a uni ; les serments des premiers jours ont été respectés; la paix a régné en cette maison, cette famille s'est formée, accrue, et elle est res-

tée unie; et les fronts graves des pères, et les fronts pudiques des jeunes filles, et les front si purs des petits enfants se courbent sous la main tremblante du vieillard qui fut la souche de cette famille, et qui plein d'années et de bonnes actions s'achemine vers l'Eternité.

— Oui, mon viel ami, vous l'avez dit avec vérité, le christianisme est peu connu, même de ses fils; oui son étude ramène à des pensées consolantes, oui et je le prononce déjà ici devant l'histoire, oui, lui seul rend à l'homme sa dignité. Les femmes ont de bonnes raisons pour être chrétiennes.

Votre paganisme me fait frémir, je ferai des rêves affreux; vous devriez me ménager et me raconter à une autre heure ces infâmes histoires.

— Chère amie, lisez le tableau d'une famille chrétienne des premiers temps, prenez *les Martyrs*, et ces impressions s'effaceront.

— Bonne nuit, donnez-moi le volume.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Vous êtes descendue bien tard aujourd'hui, Constance, qu'avez-vous donc fait?

— J'ai dévoré le livre de M. l'abbé Chassay; je veux le savoir par cœur, il m'enchante ce livre; oh! je vous remercie de me l'avoir donné. Faites donc que les femmes du monde lisent *la Pureté du cœur*, faites surtout qu'elles ne se nourrissent pas de romans. J'en ai trop lu.

— *La Pureté du cœur* vous plaît donc?

— Elle me ravit; l'auteur nous connaît bien, je vous assure. Vous souvenez-vous de ce mot : « le cœur est la région « ténébreuse où s'agitent, avec une impétuosité sauvage, les

« désirs sans frein, les cupidités dévorantes, les passions in-
« satiables. » Comme il a raison ; oui, vivre selon le *cœur*, c'est *mourir*.

— Vous trouvez ?

— Oui, je trouve ce mot vrai et très-vrai, car, d'après la définition de M. Chassay, vivre selon le cœur, n'est-ce pas vivre de la vie païenne que vous m'avez peinte hier, et cette soirée me laisse de pénibles souvenirs. Le monde a été cela...!

— Et ce qui est plus pénible encore à penser, c'est que nous avons une partie de la terre plongée dans ce honteux sensualisme, auquel on nous ramène tant par les romans que par les livres plus sérieux. Le socialisme est la dernière conséquence du sensualisme ; c'est toujours l'homme se livrant aux passions de son cœur, suivant la loi de la chair, permettez-moi le mot du catéchisme, et arrivant par une pente inévitable au matérialisme le plus positif et le plus abject.

« Le cœur (comme l'entend *la Pureté du cœur*) ne peut
« donc jamais mener à la vertu, il ne peut conduire au bon-
« heur. »

Ce démenti jeté à la face du monde m'a singulièrement frappé. Sa vérité ne peut être contestée par quiconque suit la marche des passions.

Non, les passions n'ont jamais amené après elles que le dégoût et le désespoir. Et saint Augustin a rendu avec son éloquence ordinaire cette dernière pensée de toute âme arrivée à la réflexion par la satiété : « et une fois garroté, avec quelles
« verges de fer m'ont flagellé et les jalousies, et les soupçons,
« et les vanités, et les colères, et les ruptures, etc. »

Comment le mal entre-t-il dans le cœur dès l'abord ? sinon par les *cogitations et devoirs*, comme dit saint François de Sales, qui avait profondément étudié notre nature. « La chas-
« teté dépend du cœur comme de son origine. »

Oui, c'est par le désir que débute cette voie qui conduit si loin. Aussi Dieu, au Sinaï, a-t-il proscrit *la convoitise*, et le christianisme a-t-il traduit, comme vous le savez, la parole de la table de Moïse. Précaution toute divine et dont l'homme

ne s'aviserait guère. Convenez, Constance, que cette loi est bien sage.

— Certainement, j'en conviendrai. Certainement il faut tenir son cœur sous clef, et ne croyez point à la véracité de la femme qui vous dira le contraire.

Je vous en conjure, ami, ne poussez pas plus loin votre étude sur ce chapitre, il est plus facile de lire que d'écouter.

— Lisez donc, mais lisez de bons livres, et gardez-vous des mauvais plus que de la peste, car, je vous le déclare, il est peu de femmes qui n'aient été perdues par les mauvaises lectures ou par des liaisons dangereuses. Souvenez-vous de ces paroles de saint François de Sales : « Ne hantez nulle-« ment les personnes corrompues.... comme les boucs, tou-« chant de la langue les amandiers doux, les font devenir « amers, ainsi ces âmes puantes et cœurs infects ne parlent « guère à personne... qu'elles ne la fassent aucunement dé-« cheoir de la pudicité ; elles ont du venin aux yeux et en « l'haleine, comme les basilics. »

Ce n'est point à vous, je le sais, que cette recommandation doit être adressée, vous connaissez le danger de ces gens *aux yeux et à l'haleine des basilics*.

— Oui certes, je le connais ce danger, et il y a bien peu de jours, je vous le signalais moi-même ; il est tout aussi grand que vous le dites, et plus fréquent qu'on ne le suppose.

— Ainsi donc, celui qui a mis un frein à nos passions, un frein à nos désirs, a voulu notre bonheur et l'a assuré si nous gardons sa loi. Avez-vous parfois observé la vie de mensonge de ces gens qu'une liaison coupable enchaîne ? Il m'est arrivé, dans ma première jeunesse, de rencontrer une femme dont le désordre avait été la règle ; j'ai pu la suivre jusqu'au tombeau, et je vous assure qu'elle a été pour moi un enseignement précieux.

Mademoiselle de *** avait été mariée à quinze ans à M. le baron de ***. Elle était jolie comme un ange, peu instruite, et pas le moins du monde élevée. Sa mère vivait loin de son père, et pour cause ; le baron était un homme de beaucoup

d'esprit, mais d'un caractère faible et d'une santé délicate ; obligé à une longue absence de métier (il servait), sa jeune et brillante femme confiée à son beau-père, vieux roué de la cour de Louis XV, fut initiée par lui à toute la littérature du temps. J'ai vu souvent la bibliothèque de la baronne, et je vous assure que le meilleur ouvrage n'aurait pas eu entrée dans la vôtre. Cette enfant eut bientôt perdu le peu de foi qu'elle avait ; elle vivait au centre d'une société de province, mais n'en cédant en rien au dévergondage des mœurs du Directoire. Madame de *** devint le point de mire de tous les hommes, et, à dix-huit ans, elle était arrivée à un degré de corruption rare ; à vingt-deux, sa santé était perdue ; elle était belle et très-belle ; pour cacher à un mari faible, il est vrai, mais point aveugle, des fautes sans cesse renaissantes, que de détours, que de peines ! La baronne, réduite à dépendre de ses domestiques, ne jouissait plus d'aucun repos ; on la voyait sans cesse tremblante, épier le moindre mot, le moindre geste qui eût pu éclairer son mari. Ses affaires arrivèrent à un état de délabrement incroyable ; elle volait ce pauvre homme pour payer des secrets prêts à être trahis. Que vous dirai-je ? Pour se tirer d'une liaison devenue dangereuse, elle dut aliéner sa fortune tout entière, et que de manéges ne lui fallut-il pas pour amener son mari à signer un acte dont il n'a jamais connu la teneur, car il est mort avant elle. Je l'ai vue, cette femme, si bien placée dans le monde, si elle eût su y conserver l'estime, je l'ai vue mendier l'amitié d'une femme de chambre, et laisser asseoir à sa table un cocher : elle craignait une indiscrétion. Oh ! quelle vie. Elle n'a pas été longue cependant !

Eh ! bien, si la baronne de *** avait pu recevoir une bonne direction, si elle eût vécu au milieu d'un monde honnête, elle eût été honnête ; elle n'avait rien de très-mauvais en elle, et, je vous le répète, la force des choses, l'enchaînement des faits l'ont amenée à une mort horrible. Oh ! que d'exemples de ce genre ! que de femmes commençant par la coquetterie, et finissant par le déshonneur et la honte ! Si les jeunes hommes

et les jeunes femmes savaient l'histoire vraie de tant de martyrs des passions immondes, ils fuiraient les premiers mots, souvent fort innocents en apparence d'une conversation qui n'est que le début d'une vie toute de larmes.

Aussi, jusqu'à ce que j'aie vu une vie de désordre se terminer dans le désordre, avec bonheur, je croirai à mon catéchisme, et je laisserai nos littérateurs, nos penseurs, nos philosophes en paletots et en jupons débiter toutes leurs belles phrases sans plus m'émouvoir. Je ne compte pas plus renoncer à ma femme qu'à une terre ; pas plus la mettre en communauté que ma fortune ; je veux et mes enfants, et mes champs ; et vous, Constance ?

— Je vous ai déjà répondu à cette question, ne la répétez plus. Est-ce qu'il est vrai que l'on ait nié le droit de propriété, et que l'on prétende nous amener à la communauté de toutes choses ? On n'a jamais eu cette pensée, n'est-ce pas ?

— On n'a pas eu cette pensée ! d'où venez-vous donc, chère amie ? Vous ne savez donc pas que vous dormez sur un volcan ? vous ne savez donc pas que sous votre société, toute dorée, toute parfumée, tout empanachée, toute mangeante, toute polkante, toute de plaisir, il en est une autre mourant de faim, de froid, sans vêtements, sans logement, à laquelle on répète de tous les côtés : *la propriété est un vol* ; « tu as « droit à tout ce que tu vois, tu es fort, prends ? » Et vous figurez-vous l'effet que doivent produire de telles paroles sur de pauvres ouvriers auxquels le pain manque, qui recueillent les cris de leurs enfants sans pouvoir les calmer ? car ils n'ont rien ; que l'hiver presse, et qui entendent de si loin le bruit de votre joie. Quel feu ne vont point allumer dans les cœurs ces paroles-là, car dans ces cœurs on a fait le vide. Avant de prononcer ce mot : la propriété est un vol, on avait dit celui-là : *Dieu n'est pas ; s'il était, il serait un mal.* Dans ce cœur donc on ne veut rien laisser, que les appétits de l'animal, que les passions de la bête féroce ; car, qu'on ne s'y trompe pas, Dieu de moins, et la vie humaine n'a plus d'explication : Dieu de moins, et l'homme, destitué d'avenir, n'est plus qu'un

être isolé, en guerre avec la nature, avec les autres êtres, et avec lui-même ; Dieu de moins, et l'homme n'a plus que la force à appeler à son aide. Et comment en serait-il autrement ? avec Dieu s'échappent la résignation, l'espérance et le dévoûment ; avec Dieu de moins, le cœur n'a plus que le désespoir, l'amour de la jouissance, l'égoïsme ; avec Dieu de moins, il n'y a plus de loi. D'où partira-t-elle, où arrivera-t-elle ? Ils sont logiques, dans leur démence, ces esprits, qui commencent par arracher Dieu du cœur et de l'esprit de l'homme, pour l'amener à adopter toutes les rêveries de leur cerveau, toutes les hallucinations de leur orgueil. Oui, Constance, on dit : plus de Dieu, plus de propriété, plus de famille ; et partant, plus de Décalogue. Du Christ, du Dieu des chrétiens, on fait un philosophe, ou incompris, ou vieilli, ou dépassé ; on l'explique, on le nie, on le commente ; la confusion règne au camp socialiste : ici on affirme, là on nie ; les écoles se pressent contre les écoles ; l'une n'aurait pas une heure de triomphe que l'autre l'attaquerait, et l'attaquerait avec fureur ; car le désordre le plus complet règne dans les esprits.

Et comment en serait-il autrement ? Toutes les erreurs s'enchaînent : dans les siècles peu éclairés on s'arrête à un degré de l'erreur, mais dans les siècles avancées, on ne peut se cramponner à un point de la pente, elle est trop rapide ; au fond du précipice seulement se rencontre le repos. Attaquer la propriété conduit à nier Dieu, et nécessairement, nier la propriété conduit à nier la famille ; la communauté amène la promiscuité. En vain quelques esprits admettant les principes, prétendent lutter contre les conséquences. Pas de transaction avec l'erreur. Il faut suivre sa voie, il faut de toute nécessité obéir à la pression de la main de fer de la logique. Dieu a eu la sienne, les hommes auront la leur. Dieu avait inscrit sur ses tables ce commandement, base de la famille ; par un autre, il fonde la propriété, ou plutôt il suppose l'une et l'autre, existant depuis la première révélation, depuis le premier jour, depuis Adam, Ève et leurs fils : ***Tu ne seras point adultère***, et de suite : ***Tu ne déroberas point***. La famille

n'a pas d'existence assurée sans le principe de la propriété ; bien plus, pas de famille sans une propriété quelconque, l'homme le plus pauvre du monde possède quelque chose, susceptible d'être dérobé. Le principe : *Tu ne déroberas pas*, trouve donc son application dans la hutte la plus misérable.

Remarquez, je vous en prie, que cette notion de la propriété est si absolue, que sa corrélation avec l'idée de famille est telle, que chez une foule de peuples, le mot famille se traduit par le mot maison ; la maison de David, la maison de Jacob, la maison de Hasbourg, la maison de Montmorency ; cette confusion est d'autant plus absolue que les idées d'où elles découlent sont plus profondes dans les nations. Et où, Constance, les nations ne reconnaissent-elles pas la propriété? Quel est le sauvage qui n'ait pas à lui son casse-tête, l'insulaire, son filet, sa pirogue ? Les pieds noirs ont leur terrain de chasse ; l'Arabe a le coin qu'il sème ; le nègre, l'arbre sur lequel il recueille la gomme, le palmier dont il détache le fruit; que vous dirai-je ? Mais le castor a sa ville, l'ours sa tanière, l'abeillle, son miel, sa ruche. La propriété !... mais l'hirondelle a son nid.

Parfois, chère amie, il me semble, quand je scrute les doctrines de nos philosophes-socialistes, que je suis réduit à écarter les rêves de pauvres malades enfermés à Charenton ; d'autres fois je crois me retrouver en face de quelque nouveau J.-J. Rousseau, se jouant au sophisme, au paradoxe, s'enivrant de sa folie, puis devenant monomane et si bien affourché sur son dada qu'il ne peut plus en descendre et condamné à choisir l'absurde, à vivre de l'absurde, à propager l'absurde. Ces hommes arrivent, croyez-le, à ne plus distinguer le vrai du faux.

— Ami, sans vous en douter, vous voilà aussi affourché sur votre dada, et vous devenez....

— Ennuyeux, n'est-ce pas ? que voulez-vous? ces messieurs-là ont beau être ridicules, ils ne sont pas amusants, je vous le montre.

Au reste, je ne veux pas vous faire périr d'ennui pour vous

prouver que vous devriez mourir de peur; un mot seulement encore.

La propriété a donc été sanctionnée par le septième commandement : *Tu ne déroberas pas*. Elle a été établie de la manière la plus formelle par la loi judaïque, et le christianisme n'a modifié cette loi que pour se conformer aux différences de temps, de peuple, de mœurs; mais il a maintenu de la manière la plus formelle la distinction du *tien* et du *mien*.

— Expliquez-moi donc, ami, le système chrétien dans ce qui a trait à la propriété. Nous irons nous asseoir là, sur cette petite pointe de rocher, il fait si doux ce soir!

— Le christianisme ne pose pas, comme la loi juive, les conditions de la propriété en face du droit civil; cette loi judaïque marche vers un but positif, la conservation de la famille, de la tribu. Pour perpétuer la famille, elle maintient, par des précautions minutieuses, le domaine de la terre dans cette tribu, dans cette famille.

Le christianisme, auquel Dieu a imposé un caractère définitif, ne se reconnaît pas une mission aussi étroite, il trouve le précepte dans le Décalogue; il le corrobore, il l'étend, en le fortifiant, mais il se garde bien de toute modification. Les choses sont changées, plus de peuple à part, plus de tribu, plus de famille spéciale à perpétuer, dès lors plus de dispositions essentiellement conservatrices. Pourvu que le principe de la propriété, base constante de la famille, se maintienne dans sa force et dans son intégrité, peu importe à l'Évangile les modifications qu'il subira; le Fils et ses Apôtres, dispensateurs de sa doctrine, loin de toucher au commandement précis donné à Moïse ; *Tu ne déroberas pas*, le proclament avec plus d'énergie encore, s'il est possible, qu'il ne le fut alors; mais, tout en admettant donc la propriété, ils laissent à ce principe toute latitude quant aux modifications auxquelles il se prête. Ainsi le domaine n'est plus destiné à rester le propre de telle ou telle famille, il peut en sortir ou y être maintenu, le partage égal, l'aliénation à perpétuité en un mot, sont admis comme la substitution, comme le bien de main-

morte; seulement la distinction *du tien* et *du mien* se confirme, se sanctionne, et si l'Eglise engage les chrétiens des premiers temps à vendre leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres, elle conseille et n'ordonne pas. Si elle admet la vie commune et par conséquent *la communauté de biens* dans les couvents, remarquez-le, elle ne prescrit pas cette vie, elle la propose encore par voie de conseils adressés à tous, sans doute elle le sait, mais ne devant être suivis que par le plus petit nombre. Dans la vie ordinaire, dans le droit commun, la propriété reste individuelle; mais ai-je bien répondu à votre question?

— Non pas tout à fait. Je voulais savoir de vous quels étaient les droits et les devoirs des propriétaires dans l'ordre chrétien?

— Pardon de ma distraction.

Dans l'ordre chrétien le propriétaire, maître absolu de sa chose, en dispose suivant sa volonté; mais s'il peut, en fait, en faire bon ou mauvais usage, en vertu de la liberté dont il est doué pour tous ses actes, il n'en est pas de même devant les lois qui régissent sa conscience. Ses droits sont-ils limités? Dans un sens, non; dans un autre, oui; ainsi que le chrétien dispose de son bien pour toute fin juste et honnête, qu'il l'aliène sans retour, si la loi de son pays ne s'oppose pas à ce qu'il en soit ainsi; qu'il l'améliore, qu'il le cultive lui-même, qu'il l'afferme, qu'il en use comme il lui convient sans nuire à autrui, ni transgresser la loi de Dieu, soit.

Ces droits sont non-seulement les droits du propriétaire actuel, mais ils peuvent être transmis par lui à ses fils, à ses parents par voie héréditaire; à des étrangers par voie de donation. Mais restent les droits d'autrui, les prescriptions éternelles de Dieu, limites du droit personnel de son action, prescriptions qui nous obligent tous.

— Vous me faites du droit, ami, prenez-garde.... ! Je ne vous ai demandé que de la morale chrétienne.

— Oh! j'ai une disposition formelle aujourd'hui à vous tuer d'ennui. Que voulez-vous! rien n'est plus fastidieux

qu'un professeur, et j'ai toujours le socialisme en face de moi : c'est un cauchemar; sachez donc une bonne fois que le christianisme est attaqué de tous côtés; pour le défendre, le plus court moyen n'est-il pas de l'exposer, même à vous, femme de bien que vous êtes; le droit, plus que toute autre science, découle de sa morale; mais, voyons, je me réveille. Eh bien, vous n'avez reçu, chère Constance, vos rentes, vos maisons, vos vignes, que pour faire bon usage de leur produit. Aidez vos frères, ne thésaurisez pas, faites une dépense proportionnée à votre avoir, car nous n'avons pas pour garder, à bien dire nous ne sommes que dépositaires.

Voyez-vous là, dans le fond du ravin, ce joli petit bassin si clair, où la lune laisse réflèter son ombre brillante?

— Oui.

— Eh bien, ce petit bassin est dû à la réunion de tous ces filets d'eau s'échappant de notre rocher, coulant de sa base, suintant sur ses flancs; notre petit bassin les reçoit toutes, ces gouttes d'eau, qui, sans son heureuse disposition, se perdraient dans les terres, ou produiraient comme là, à droite, ce marais rougeâtre, couvert de longues herbes, de mousses humides, désagréables à l'œil, et dans la vase duquel vous enfonceriez jusqu'à mi-jambe. De ce bassin, voyez-vous s'échapper ces ruisseaux arrosant ces jolies prairies si vertes, si diaprées de fleurs? c'est à eux que toutes ces plantes doivent leur fraîcheur, leur vie, cette terre sa fertilité.

La propriété m'a toujours apparu sous la forme de ce bassin; sans lui, le marais; ces eaux se réunissent, lui donnent naissance, et de son sein partent ces ruisseaux fertilisants auxquels toute cette vallée doit sa fécondité, sa grâce, sa beauté.

Comme le bassin, recevez pour donner, voilà votre loi.

Observons-la cette loi, car je vous l'avouerai, j'ai toujours redouté la justice de Dieu s'exerçant sur les heureux du siècle. Le précepte de l'aumône est formel, absolu; nous sommes les aînés de la grande famille, mais n'oublions pas qu'il nous sera demandé compte des biens du père, et qu'il nous récom-

pensera ou nous punira suivant que nous aurons bien ou mal usé de ses dons.

— Nous avons rencontré au milieu de tout ce que vous m'avez dit, car vous m'avez dit beaucoup de choses, ami, une grande loi de Dieu, sur laquelle vous vous êtes appuyé, mais dont autrement, vous avez peu parlé.

— Oh ! vous m'en voulez ce soir, vous n'êtes pas bonne du tout ; je crois que vous avez quelque tendresse pour le socialisme?

— Eh bien, moi, en vous voyant muet sur cette loi, je me réjouissais en songeant qu'il y avait au moins un commandement que je n'avais pu transgresser... Comme vous regardez !.... est-ce que?....

— Oh non, je vous assure que je vous regarde comme ayant les mains très-nettes, et cependant je voudrais bien être aussi certain que vous me paraissez l'être, vous, de n'avoir jamais transgressé cette loi : *Tu ne déroberas pas.* Elle se rapporte à tant de choses, il y a tant de choses que l'on dérobe; la justice est une vertu dont le domaine est bien vaste.

— Mais enfin, ami, on ne vole pas dans le monde.

— Ah ! on ne vole pas dans le monde ! Eh bien ! madame, on vole beaucoup dans le monde ; écoutez-moi, s'il vous plaît.

— Connaissez-vous madame de C***?

— Oui.

— Paie-t-elle exactement ses domestiques? paie-t-elle ses fournisseurs, ses ouvriers?

— Non.

— Ne pas payer ses gens, c'est leur dérober l'intérêt de leur argent.

Et madame D***, si brillante, avec quel argent solde-t-elle ses bals, ses dîners? N'est-ce pas avec celui qu'elle sait si habilement soustraire à la tutelle des enfants de son frère ?

Et madame S***, d'où lui viennent, s'il vous plaît, les billets de banque avec lesquels elle joue avec tant de passion au

lansquenet? sinon des vols journaliers qu'elle fait à son mari sur la tenue de son immense maison.

— Mais voler son mari, ce n'est pas voler.

— Vraiment...! c'est le banquier de mon frère; je connais par malheur ses affaires, et je vous déclare qu'il va manquer avant deux mois, et je vous déclare encore que soit par les fraudes dont cette femme se rend complice, soit par celles qu'elle commet, elle aura distrait plus d'un million de l'avoir des créanciers de son époux.

Et votre amie, cette petite dame qui jamais ne regarde à sa dépense, qui est sans cesse dupée, à laquelle son mari s'en remet de tout, vous ne croyez pas qu'elle le vole, ce pauvre homme, car lui seul a une fortune dans cette maison, en dépensant ainsi sans compter? Vous croyez qu'elle ne vole pas ses enfants, en obérant ainsi la fortune de leur père?

Je ne finirais pas si je vous parlais de toutes les friponnes que je connais.

Passons aux hommes.

Est-ce un fripon que le gendre d'un ministre qui joue à la bourse avec les secrets du télégraphe? Est-ce un fripon que M. ** qui reçoit des pots-de-vin? Est-ce un fripon que le général ***, qui ferme les yeux, moyennant finances, sur les rapines des fournisseurs de la guerre? Est-ce un fripon que le baron *** qui, député, reçoit de belles actions de chemin de fer, pour parler en faveur de ce chemin? Est-ce un voleur que l'agent de change qui fait une baisse ou une hausse? Est-ce un voleur que le banquier qui crée du papier de complaisance? Est-ce un voleur que le marquis de C., qui épouse une pauvre jeune fille en se donnant 40,000 fr. de rente, quand il n'a que des dettes et un titre usurpé? Est-ce un fripon que l'avoué qui nourrit une affaire, que l'avocat qui donne un faux conseil, qui plaide une cause qu'il sait mauvaise, néglige une affaire pour une partie de plaisir? Oh! combien de fois vous avez donné la main à un voleur, oui, à un voleur, bien plus voleur que le pauvre, sans pain, s'appropriant votre bourse! Vous vous plaignez du marchand qui vous vend à

gros prix un châle détestable en vous l'affirmant bon; et tous les jours nous vendons comme parfaits des chevaux que nous savons vicieux. Je reste souvent stupéfait de la facilité avec laquelle nous condamnons les autres, quand nous-mêmes, là, sur ce chapitre si éloigné de nous en apparence, nous avons aussi des reproches à nous faire. Que de fois n'ai-je pas vu des gens fort honorés n'apparaître à mes yeux que comme des misérables, indignes de l'estime de leurs valets! Et il faut réparer toutes ces injustices, et comment? Comment tel juge réparera-t-il le tort qu'il a fait à telle femme, dont l'honneur est resté entaché dans un procès fameux, parce qu'il n'avait pas étudié le fond de l'affaire? Qui rendra la vie à ce pauvre jeune homme, tué par un médecin qui n'a pas réfléchi, pressé qu'il était de multiplier ses visites dans une même soirée pour augmenter ses gains? Encore une fois, que de voleurs!

Mais ce n'est pas tout: cette loi, chère Constance, ne nous défend pas seulement le vol, elle nous ordonne l'aumône. Ici commencent les devoirs de la propriété, et ils sont rigoureux.

Dans le christianisme, on ne possède que pour donner; Dieu a créé le riche pour le pauvre, le pauvre pour le riche. Il a réparti inégalement les biens de ce monde pour fournir à l'un le mérite de l'aumône, et à l'autre le mérite de la résignation, à tous deux le mérite immense de l'amour mutuel.

Isolez pour un instant, chère amie, notre monde de toute idée religieuse, et dites-moi ce qui devrait arriver entre celui qui a et qui ne donne pas, et celui qui n'a pas et auquel on refuse ce qu'il sait qu'on peut lui donner. Regardez là, dans cette clairière du bois: Fox a pris un petit lapin, et voilà Paper qui le lui dispute, ils vont se battre.

— Oh! rappelez Peper, il va mordre ce joli Fox.

— Voilà notre riche et notre pauvre...! ils se battent.

Si, au contraire, ils se soumettent l'un et l'autre à la loi qui leur a été donnée: si celui qui possède se dit dans son cœur: Je n'ai reçu que pour être le dispensateur des dons de Dieu; si

alors ce riche, recherchant les besoins de celui qui n'a pas, les prévient, ces besoins, soit en lui fournissant du travail, soit en l'aidant de sa bourse, de son intelligence: si, d'un autre côté, le pauvre se dit dans son âme : Dieu m'a exposé aux heures rudes du jour; mais cette vie n'a qu'un temps court en comparaison de l'éternité, où la récompense de ma souffrance et de ma résignation m'attend; si, mettant de côté toute fausse honte, il reçoit les avances du riche, non-seulement avec douceur, mais encore les paye de reconnaissance; si ses lèvres ne s'ouvrent que pour bénir la main de Dieu qui donne par la main du riche, il s'opère entre ces deux hommes un échange touchant et saint, un échange de bons procédés et de gratitude, un échange de biens temporels et de prières, qui les lient l'un à l'autre par l'amour mutuel le plus vrai, le plus constant. De ce moment ces deux hommes sont en harmonie, le dévouement mutuel resserre entre eux les nœuds de la vraie fraternité.

Béni soit Dieu dont la volonté transforme un besoin du cœur en une vertu! béni soit Dieu dont la bouche nous a assurés qu'un verre d'eau donné en son nom nous vaudra une récompense éternelle ! Que de joie et de joie pure à entendre une pauvre famille bénir notre main ! Cette loi si douce du christianisme, cette loi bénie de la charité, explique seule d'une manière satisfaisante et la richesse et l'indigence; par elle les intervalles cessent, le monde social vit, elle est la solution de tous les problèmes, comme la clef de voûte de l'édifice social.

Donnez à chaque individu, en France, sa trente-quatre-millionnième partie du revenu territorial, il aura brut, par jour, 0 fr. 70 c.; maintenant, chère amie, faites vivre ces 34,000,000 de personnes habitant notre sol. Où le travail qui décuple les valeurs? Il est mort. Où la richesse? Elle est morte. Où l'aumône? Elle est morte.

— Mais alors que reste-t-il...?

— La mort sociale. De votre richesse, Constance, vous devez une part au commerce, à un certain luxe, à celui qui convient à votre fortune, car cette part va au travail général;

puis une partie à l'aumône, puis encore une partie à l'économie; car si l'avarice et la thésaurisation sont défendues, l'épargne est ordonnée, en quelque sorte : par l'épargne se conserve la fortune; par l'épargne naît l'aisance, et de l'aisance l'aumône imprévue. Donnez, Constance, donnez cependant, donnez toujours.

Les devoirs du pauvre sont la résignation, le travail assidu, la reconnaissance et la prière.

L'aumône, voyez-vous, ce n'est pas seulement cette pièce de monnaie que l'on jette avec dédain et distraction à un mendiant importun assiégeant votre voiture, c'est bien autre chose : l'aumône, c'est tout ce qui est donné pour l'amour de Dieu à notre frère dans le besoin; non point toujours de l'argent, mais souvent mieux que de l'argent, une consolation, un conseil, une preuve d'affection; l'aumône n'est pas seulement à l'usage du riche, elle est à l'usage de tous; le pauvre peut faire l'aumône au riche, le faible au puissant; il n'est point de cœur qui n'ait une parole, une pensée pour un autre cœur. Votre grand-père, Constance, fut sauvé du massacre de Saint-Domingue par une vieille négresse esclave. Que de fois, dans ces heures d'angoisse de l'âme, quand quelque affreuse douleur intérieure nous torture, un mot, un regard venant d'une personne parfois placée bien loin de nous, ne nous ont-ils pas apporté un bonheur inconnu, inespéré! Vous avez fait cette épreuve comme moi, et malheur à qui n'a pas dans sa vie un souvenir de ce genre!

A nous-mêmes ne nous serait-il jamais arrivé de jeter dans quelque pauvre cœur souffrant un grain de ce précieux dictame...? Dites, quels furent vos pensées, vos sentiments après ce regard dont l'expression vous disait : Merci.

— A la bonne heure, on vous comprend, ami; oui, tout ce que vous dites est vrai, très-vrai; mais pourquoi, de nos jours, cette séparation si profonde entre le riche et le pauvre, et, au lieu de ce mutuel amour dont vous parlez avec feu, cette haine sourde d'une part, et de l'autre cette crainte, cet éloignement, que vous-même reconnaissez?

— Ne vous l'aurais-je point encore assignée, cette cause? Elle est bien simple : ici le christianisme n'est pas plus écouté que sur bien d'autres chapitres, cette loi n'est pas plus observée que tant d'autres; on donne prodigieusement, mais on pratique fort peu l'aumône chrétienne. La société est travaillée par l'incrédulité, par l'indifférence, par l'égoïsme, par le matérialisme, et dominée par un despotisme non apparent, mais très-dur. On excite le pauvre contre le riche, cela est facile, nous l'avons vu; le riche s'éloigne du pauvre; dans sa vie de plaisir, que lui est le pauvre? une tache sur sa glace. Rien de plus logique donc que cette conséquence formelle, forcée du retour aux idées païennes; rien de plus habile que le système des hommes pervers pour lesquels le renversement de l'état social serait un marchepied. En parlant toujours du présent, jamais de l'avenir; toujours de la vie, jamais de l'éternité; toujours des droits, jamais des devoirs : en confondant le bien et le mal, le tien et le mien, on est à peu près certain de réussir.

— Ne dérobez pas, mon enfant, et exercez sans cesse la charité telle que nous l'a enseignée celui qui rend au centuple ce qu'on donne en son nom. Souvenez-vous de ses paroles, souvenez-vous de la parabole du mauvais riche. Je n'ai point connu de maison qui se soit appauvrie par l'aumône; je n'ai pas vu mourir mal les hommes réellement aumôniers : Dieu veut en son paradis ceux qui ont vêtu le pauvre, secouru l'orphelin, soutenu la veuve; il a des couronnes glorieuses et éternelles pour les amis de l'indigent.

TREIZIÈME SOIRÉE.

Je désirais vous voir seule, Constance; la tristesse profonde dont vous semblez frappée depuis ce matin a certainement une cause bien grave.

— Oui, je suis triste, très-triste, j'ai fait une terrible découverte : ma fille a menti.

— Oh ! je vous plains de reconnaître chez cette enfant le germe d'un vice ; c'est une pensée cruelle ; mais chez votre fille ce n'est pas une habitude, et avec un peu de soin vous aurez vite porté remède à cette disposition de l'humanité tout entière. « Tout homme est menteur. »

— Que dites-vous, ami ? c'est horrible ce que vous dites là ; mais non, tout le monde ne ment pas.

— Le mensonge est presque aussi vieux que le monde, il a paru sur la terre en même temps que l'homicide. Une mauvaise action exige qu'on la cache, et l'homme coupable déserte la vérité. Elle lui devient nécessairement insupportable, et il doit, par tous les moyens possibles, tendre à éloigner la lumière qui le rendrait odieux. Aussi que d'efforts ! Ne trouvez-vous pas que cette obligation du mensonge est déjà une punition terrible de nos fautes ? Triste condition du coupable ! un crime le mène à un autre ; Caïn a tué, il ment ; mais, avant Caïn, l'ange rebelle tombé par orgueil, avait aussi menti, car le discours fallacieux du serpent à la femme était un mensonge. Le mensonge a été la cause de notre perte, et il est tellement dans notre nature dépravée, que l'Écriture a eu bien raison de dire ce que je viens de répéter à votre grand scandale.

— Où ma fille a-t-elle pris cette disposition ? Je ne suis pas menteuse, moi.

— Vous vous rendez justice ; ce germe, encore une fois, est dans notre nature. Détruisez-le promptement.

— Sa faute est bien grave ; elle a accusé à tort sa bonne, et elle soutient son accusation. Oh ! mon Dieu, que je suis triste ! une fille menteuse !

— Votre fille se corrigera, j'en suis persuadé ; il vous faudra un peu de fermeté, vous en aurez.

— Pourquoi Dieu nous a-t-il donné la parole, puisque nous devions en faire un si mauvais usage ?

— Pourquoi nous a-t-il donné la force, puisque nous pou

vous tuer ? pourquoi un cœur, puisque nous pouvons nous livrer à tant de choses défendues ? Il n'y a pas un don de Dieu dont nous n'abusions, dans notre liberté ; vous regardez donc la liberté comme un mal... ! la parole... ! avec la parole nous bénissons Dieu, sans la parole la société humaine n'existerait pas.

— Oui, et la parole la détruit, cette société.

— Non pas la parole, Constance, mais le mauvais usage que nous en faisons.

— Tout homme est menteur, avez-vous dit ; et alors que dont homme abuse de sa langue, à quoi sa langue est-elle bonne ?

Qui porte la discorde dans le monde ? qui brouille les familles ? qui sépare les amis ? la langue ; qui accuse ? la langue ; qui ne défend pas ? la langue. Oh ! pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits muets ?

— Dieu, vous le savez très-bien au fond, a bien fait ce qu'il a fait, et il a poussé l'amour envers l'homme jusqu'à lui imposer une loi justement pour corriger cette si triste disposition : « Tu éviteras le mensonge.... Tu ne porteras pas faux témoi- « gnage contre ton prochain. »

Par ses autres dispositions, la famille et la société étaient déjà instituées, défendues contre la violence, contre le vol, contre ces autres crimes, destructeurs des bases sur lesquelles la famille et la société sont assises ; il fallait de toute nécessité établir la paix dans leur sein, et le mensonge et le faux témoignage, en jetant la discorde, le trouble là où ils apparaissent, amènent vite la destruction des liens qui unissent les hommes ; cette loi était indispensable, d'abord pour régler l'usage de la parole, en second lieu, pour en réprimer les abus.

Mesurons nos paroles au mètre de la vérité, repoussons le faux témoignage.

Vous l'avez dit, le mensonge détruit la société ; car, par exemple, où la justice entre les hommes, si la vérité ne les éclaire pas ? Ce n'est pas le glaive du bourreau qui frappe le patient, c'est le témoignage, et, sans témoignage, où la justice ?

Mettez pour un instant le mensonge à la place du vrai, et que deviennent la terre, le monde? L'esprit se trouble, et il ne comprend plus cette confusion dans son infinité. La mer est fermée au navigateur dont la route n'est plus tracée, car les écueils de l'Océan ne lui sont plus connus, le témoignage seul les a indiqués; les sciences, les arts n'ont plus de certitude, pour ainsi dire. Le témoignage est la voix de l'observation; et sans l'observation, où la science, où les arts? Toutes les transactions disparaissent, elles ne reposent que sur la vérité. Toutes relations cessent; où serait leur sécurité? Le vide se fait autour de l'homme; et le vide, n'est-ce pas pour lui la mort?

La vérité, Constance, c'est le flambeau de notre intelligence, c'est la nourriture de notre âme; la vérité, c'est notre bonheur, c'est un rayon que Dieu jette à la terre dans sa miséricorde; la vérité, c'est la vie, la joie du ciel: le mensonge, c'est la mort, c'est le langage du serpent.

Demandez à l'expérience, et voyez ce qui arrive dans le monde par le faux témoignage, voyez ses ravages: une odieuse vengeance dévore le cœur de cet homme, il dénonce ce père de famille; cette dénonciation est habile comme la vengeance elle-même. La malheureuse victime se débat en vain, forte de son innocence; la justice est circonvenue et frappe, parce que la lumière n'a pas été faite autour d'elle, et elle frappe irrévocablement; le sang pur a coulé, le déshonneur, la ruine ont atteint cette famille; et comment? par le faux témoignage. Ici le sang n'a pas coulé, un avis mensonger parti d'un envieux a amené des soupçons sur ce magistrat; cet avis se décuple, les intrigues se nouent, il est sacrifié; et le voilà passant dans la misère et le désespoir une vieillesse flétrie par le mensonge. Et ce financier...! qui a jeté à tort la défiance autour de sa maison? pourquoi ces démarches incessantes de ses créanciers? pourquoi cet empressement, ces craintes? Une bouche ennemie a donné l'alarme; et cet homme dont la caisse est vide, dont le crédit tombe, dont le courage s'épuise, dont la tête se perd, charge ses armes, il va mourir...! Qui l'a tué?...

Ces choses sont affreuses, me direz-vous; aussi sont-elles

très-rares. Eh ! mon Dieu, non, pas autant que vous vous l'imaginez; mais si le faux témoignage n'a pas toujours de ces conséquences sinistres, quel mal ne fait-il pas dans le monde !

Il s'agit d'un jeune ami que l'on veut marier, il a toutes les vertus; et l'on trompe une bonne et naïve jeune fille, qui a mis en vous toute sa confiance. Il faut se défaire de cette institutrice, parce que sa conduite est mauvaise; mais elle connaît nos secrets, on la vante. Ce domestique nous a manqué, légèrement peut-être; et dans notre impatience nous exagérons ses défauts, et il reste sans place. Nous condamnons celui-ci pour favoriser celui-là. Et dans les vastes champs de la politique, où nous arrêtons-nous? Nous savons tout, nous avons tout entendu, et, par un rapport mal fait, nous arrachons à tel homme la considération, l'honneur.

Dans toutes ces matières si graves, nous ne pouvons avoir trop de circonspection.

Que de Suzannes dans le monde ! que de perfides vieillards !

— Dites que de femmes perfides, que de femmes jalouses d'un succès ! que de grains de sable avec lesquels on sait bâtir des montagnes ! que de mariages troublés par ces mots : J'ai vu, quand on a vu, quoi? une légèreté, un rien !

— Aussi, Constance, le faux témoignage ne nous est-il jamais permis, ni pour nos amis, ni contre nos ennemis. La justice, la charité doivent nous arrêter ; vous savez ce principe absolu : Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

— Je ne l'ai point oublié ce grand et salutaire principe ; et je vous proteste que je serais bien malheureuse si je me trouvais en position d'avoir à m'expliquer d'une manière grave sur des faits infamants, encore que leur auteur fût un inconnu. Que Dieu me préserve d'avoir à porter témoignage sur personne, et qu'il fasse que jamais une bouche accusatrice ne s'ouvre contre moi, pauvre femme isolée ! Je deviendrais si vite coupable...

— Vous sera-t-il beaucoup plus difficile de respecter la

réputation des autres, d'éviter la calomnie, la médisance? Seriez-vous bien heureuse qu'on vous fît passer pour ce que vous n'êtes pas, qu'on publiât vos imperfections?

— La calomnie, mon ami, cette arme perfide cachée dans le sein, avec laquelle on assassine dans l'ombre, en flattant la victime, en l'embrassant! oh! c'est infâme. Que de pauvres femmes marquées au front, perdues par un mot habile lâché ou par un fat qu'elles ont repoussé, ou par une méchante coquette dont elles ont, sans le savoir, blessé l'amour-propre! Le monde est plein de calomniateurs; ils ne respectent rien. Mon Dieu, que de démarches souvent saintes travesties par eux! Il faut qu'ils salissent ce qu'ils ne peuvent se résoudre à vénérer. Que de maux la calomnie cause! que de ménages troublés par elle! que de fortunes détruites! Tenez, les femmes, dans leurs causeries intimes, dans leurs conversations de salon, sous l'éventail, elles sont barbares, elles tuent d'un regard.

— Je savais, chère Constance, que votre âme si noble repousserait avec toute son énergie cette cruelle et infâme habitude de tuer les gens par un mot, par un geste : trouvez-vous plus simple de révéler le mal que l'on sait?

— Je ne suis pas méchante, vous le savez, et j'éprouve donc très-peu de satisfaction même à me venger, je ne suis pas très-disposée à chercher à faire mal aux gens, même par représailles. Toutefois si je raconte quelque chose de vrai d'une personne inconnue, je n'en ai pas grand remords. Si l'on ne parlait ni des vices des autres ni de leurs aventures, les conversations de salon seraient bien fades, que dirait-on : Voilà le vrai; dans ma nature je ne trouve pas grande joie à parler des autres : je le fais et je le fais pour parler, puis cela ne va pas bien loin. Vous conviendrez que si je m'amuse à dire que le dîner que nous avons fait hier était ridicule, et que la maîtresse de la maison était un peu empanachée pour la campagne, je n'aurai pas commis un bien gros mal.

— Chère amie, notre règle, s'il vous plaît : Ne faites pas à autrui ce que vous seriez fâchée qu'autrui vous fît.

Vous avez commis une faute grave, vous l'avez pleurée, expiée, réparée ; seriez-vous bien aise que partout on divulguât cette faute ? Non certes ; vous ne l'avez pas expiée aux yeux du monde, ce tyran qui ne pardonne pas. Peu, très-peu de gens la connaissent ; trouveriez-vous bien qu'elle fût proclamée par eux ? Non certes. Eh ! à quoi bon aller fouiller ainsi dans le secret de la vie privée ? Quelle triste satisfaction que de blesser les autres ! Tenez, cette pauvre femme a une plaie au bras, si vous le lui pressez avec force, vous lui ferez un mal affreux ; le ferez-vous pour votre plaisir, chère amie ? Cette plaie est scrofuleuse, elle est ignorée : allez-vous divulguer son existence ? Et cette malheureuse ne se remettra peut-être jamais de ce chagrin ; oh ! vous ne ferez pas cela !

Quel triste esprit que celui qui ne brille qu'aux dépens des autres ! il est de mauvais aloi et indique peu de fond. Eh ! mon Dieu, si vous n'avez rien à dire, taisez-vous, c'est facile, et jamais un sot ne s'est tu. Plaisanter d'un dîner, certes ce n'est pas un crime... Eh bien ! c'est cependant grave... des plumes... Plus encore. Il est des femmes qui préféreraient bien des fois qu'on leur prêtât quelque aventure que de constater en elles un ridicule.

— Tant pis pour elles.

— Je ne vous dirai pas non.

— Oh ! s'il n'est plus permis de dire, mon ami, que vous avez un gilet jaune d'un goût détestable, c'est fini.

— Riez, riez, petite folle, de mon gilet, de ma cravate, de *moi*, tant que vous voudrez, je vous donne carte blanche. Riez des gens à leur face, soit ; riez de certains ridicules tant que vous voudrez, je ne vous blâmerai pas ; et cependant il en est que je respecte.

— Vous respectez des ridicules... !

— Oui, sans doute, d'abord par prudence ; je me ferais un ennemi irréconciliable de tel de mes voisins, si je lui disais la moitié de ce que je pense de lui en choses fort indifférentes. Et je l'aime, cet homme, parce qu'il a de très-grandes qualités.

— Puis vous le craignez un peu... !

— Pourquoi ne pas en convenir? Oui, je crains la langue des méchants, la vengeance d'un sot.

Il n'en est pas moins vrai que je respecte les ridicules de gens que je ne redoute pas; parfois ces ridicules viennent d'un bon fond, parfois ils sont indépendants de nous-mêmes. C'est lâcheté que de les attaquer alors; n'est pas exempt de ridicule qui veut.

— Vous avouerez que ce n'est pas un grand mal que de rire un peu de certains d'entre eux.

— Encore une fois, non; mais, voyez-vous, Constance, il y a une chose dont il faut se défendre, c'est de certaine malice, parce qu'avec elle on va plus loin qu'on ne veut; gaie et folle comme vous l'êtes parfois, jamais méchante, et toujours bienveillante, vous êtes si loin de la pensée de faire mal en riant, que vous ne croyez pas possible que votre petite griffe puisse sortir, et sans vous en douter vous pouvez...

— Oh! il m'en veut pour avoir dit que son gilet... jaune...

Allons, ami, je n'en parlerai à personne, c'est entre nous.

— Eh! parlez-en au genre humain, si cela vous plaît; mais écoutez-moi.

Ne parlez pas trop. Combien cette rage de parler cause de maux! souvent uniquement pour ne pas se taire, on se met à rapporter ce que l'on a entendu dire à droite ou à gauche; de là des brouilles éternelles, des haines profondes. Ces terribles rapports passent de bouche en bouche; ils arrivent défigurés, grossis à ceux qu'ils intéressent, et dès lors quelle gravité n'ont-ils pas! Des amis, des familles se séparent pour toujours sur la parole de tel ou tel, quand, au fond, il n'y aurait pas eu matière au plus petit nuage.

Non, ne parlez pas trop.

Une femme d'esprit ne peut s'en tenir aux chiffons et à tout le marivaudage du monde; elle dédaigne la pluie et le beau temps; elle devient pédante si elle montre ce qu'elle sait. Les hommes pardonnent si peu aux femmes de savoir ce qu'ils ignorent! et les femmes ont-elles jamais permis à l'une d'entre elles d'être supérieure au reste du troupeau? La

politique a ses dangers, ses ennuis ; on arrive tout simplement, après le long chapitre des lieux communs, des méchancetés officielles, aux digressions privées, et alors...

— Vous êtes en province, ami ?

— Non, non, je suis à Paris.

Avec cet axiome, « A Paris, pas de cancans, » on se croit, dans vos salons, à l'abri de tout, et je vous le déclare, à Paris, maintenant le cancan règne en roi, de la loge du portier au boudoir le plus coquet : la multiplicité des visites, la nullité des gens, le défaut d'intimité, la généralité des relations, l'exigence de la politesse, la publicité de toutes choses ; tout cela réuni, et par-dessus tout la haine, la vengeance, l'envie, la jalousie, la malveillance, la malice et la sottise dictent ces conversations sans fond et sans fin, où la médisance ouvre la porte à la calomnie, où les réputations périssent, où l'honneur se perd. Eh ! mon Dieu, à peine a-t-on cru être incisif, à peine a-t-on cru s'être permis une innocente malice, et l'on a flétri toute une vie, imprimé au milieu d'un front pur, une tache indélébile. Que de misères de ce genre, Constance ! Et je vous l'affirme, tout cela a été dit, répété surtout par besoin de parler. Que se dire.... ? on s'aime si peu... ! on se voit *tant*... !

Puis, comme on juge.. ! sur quelles données ? Telle femme a deux, trois, réputations : ici, c'est une montagne de vertus ; passez les ponts, au faubourg Saint-Honoré, elle est légère ; au-delà du boulevard, elle est plus que cela. Il y a la réputation de ville, la réputation de campagne ; on est haute en province et cauteleuse à Paris, grave dans ses terres et très-leste ailleurs.

Ne jugez jamais sans nécessité, ne prononcez qu'à coup sûr et avec la plus grande modération. Dites-vous qu'il est aussi facile de nuire au prochain en répétant quoi que ce soit sur lui, qu'en l'inventant? Respectez l'honneur des étrangers, respectez les morts ; il est admis qu'on peut révéler les défauts de ceux qui ne sont plus ; je ne puis admettre qu'il en soit ainsi. La mémoire du mort est aussi sacrée que la réputa-

tion du vivant; l'un n'est plus là pour réclamer la réparation que l'autre peut toujours exiger; car, Constance, ne croyez pas que l'on tue l'honneur de son frère gratis. Non, non; si vous avez, par la calomnie, par la médisance, par vos rapports, par vos jugements hasardés, fait tort à votre frère, il faut réparer ce tort, lui rendre ce que vous lui avez ravi; et cette exigence est trop juste pour que je cherche à la justifier.

Ai-je raison? faut-il vous dire encore: Ne parlez pas trop... Vous ne répondez pas...?

— Je m'habitue au mutisme.

— Vous avez la prétention de me persuader que je vous ferme à tout jamais la bouche, parce que je vous demande de ne pas mentir et de ne pas abuser de l'un des plus beaux dons que Dieu ait faits à l'homme? Oh! les femmes! les femmes...!

Eh bien, mentez comme Satan, calomniez, jouez avec l'honneur des hommes, avec l'honneur des femmes; faites du monde une longue, une infinie galerie, où les vices, les défauts, les ridicules, les imperfections d'un chacun seront étalés en tableaux aussi vrais que spirituels; tirez les conséquences les plus erronées des faits les plus innocents, et dites-moi, cela fait, cela admis, ce que sera la vie; dites-moi, où la concorde? où la paix? Oh, les damnés n'ont pas d'autres supplices. Si votre amabilité vit sur ce fond; si c'est là le charme de vos salons, je demande à Dieu la solitude, le désert, et de me préserver de la conversation de toute femme, comme de l'haleine des basilics, qui donne la mort.

— Et de quoi parler?

— Éternelle réponse des gens qui ne veulent pas convenir d'une vérité dont ils sont convaincus.

Vous avez flétri avec plus d'énergie que moi toutes ces infamies, et vous revenez à cette question!

Eh! parlez de tout, chère amie; mais parlez-en avec cette retenue, cette convenance, cette charité qui appartient à une belle et noble nature, à la vôtre, Constance.

— Est-ce que la flatterie est permise?

— Pas plus que la calomnie, elle est un vil mensonge.

Non, je ne vous flatte pas; je ne veux pas me faire pardonner ma rigidité; mais pas de malice, s'il vous plaît; si vous vous faites femme, je....

— Quoi...?

— Je me renferme dans un superbe silence; je rentre dans toute ma gravité masculine.

— Allons, ce serait vous jouer un trop méchant tour; parlez, j'écoute, j'admire... et me tais.

— Méchante, elle sera femme jusqu'au bout.

— Non, donnez-moi la main, faisons la paix; je renonce à la médisance, même la plus innocente; je ne rirai ni du dîner de votre ami, ni des plumes de sa femme, je vous plaisanterai en face; je ne serai pas pédante et à bonnes enseignes, je saurai me taire, je ne suis causeuse qu'avec vous.

— Eh bien, parlez toujours ainsi, et vous resterez dans la loi; car, si le christianisme défend avec une sévérité absolue tous les abus de la parole, que nous avons reconnus, il aime les épanchements du cœur, les saillies de l'esprit. Il provoque les hommes aux amitiés sérieuses et dévouées; il est ami des joies de bon aloi. Le Christ cause avec les hommes, que dis-je? il n'a pas écrit un mot; toute sa vie a été une vie de parole; toute sa vie, pour ainsi dire, sa vie apostolique, s'est passée au milieu des hommes; il n'a repoussé personne, il parle avec les purs et avec les impurs, avec la Samaritaine, avec Madeleine. Lazare était son ami; son nom n'est-il pas le Verbe, la Parole?

Non, le christianisme n'est pas cette croyance sombre à laquelle on veut interdire la poésie, elle qui est la plus admirable des poésies; les arts, elle qui a inspiré le roi David, Dante, le Tasse, Racine, Châteaubriand, comme Fra-Angelo, Cimabuë, Michel-Ange, Raphaël, Canova, tout aussi bien que Palestini, Pergorlèze, Mozart et toute cette pléïade de poëtes, de peintres, de statuaires, de musiciens, d'architectes, gloire et honneur de l'art dans tous les temps: non, le christianisme n'est pas cette croyance glacée à laquelle on refuse

l'amabilité, passez-moi le mot, elle qui a fait saint Jean, sainte Élisabeth de Hongrie, saint François de Sales, Fénelon et toutes ces personnes que nous rencontrons chaque jour à chaque heure, et qui doivent à ses règles ces vertus douces, dévouées, spirituelles que nous apprécions tant en elles.

Il y a peu d'années, Constance, le mariage de l'un de mes amis me conduisit au château de Saint-Firmin ; il est habité, comme vous le savez, par une famille nombreuse, comptant trois générations de gens plus remarquables les uns que les autres par leurs vertus et par leur esprit. Tout était plein jusqu'aux combles, et jamais réunion n'avait été moins unie que celle-là par les idées. Nous étions tous gens du monde.

Je trahirais la vérité si je ne constatais pas que la haute piété des châtelains se traduisait, pour leurs hôtes, en crainte de gêne et d'ennui ; cet oasis chrétien, quelque délicieux qu'il fût, nous effrayait tous et nous comptions les longs jours que nous y passerions en véritables proscrits. Nous nous communiquions nos inquiétudes, elles ne se dissipèrent pas devant un excellent dîner. Cependant le confort et l'élégance sévère régnant partout rassuraient quelques-unes des victimes. En montant le grand escalier elles encouragèrent les plus abattus.

Le lendemain, le déjeuner fut fort gai ; on chassa, on trouva le gibier abondant, les chiens bons, les gardes polis, les chevaux bien dressés et pleins de feu, les bois superbes. Le dîner, quoique maigre, parut délicieux, et le soir notre monde resta stupéfait du haut, du vrai talent de la musique de la baronne ; il est vrai qu'elle ne chante pas, comme vous savez que l'on chante, mais elle chanta en honnête femme et en grande artiste ; nous nous retirâmes tous enchantés, aussi me disait-on : C'est singulier, voilà une bonne journée ; mais ce sera demain l'ennui ; demain, savez-vous que ce sera dimanche ?

Or les maîtres de la maison ne prononcèrent pas un mot des offices du lendemain. L'église de la paroisse est près du château ; à la chapelle une messe matinale eut lieu : j'y assistai et vis avec une bien grande vénération approcher de la

sainte table nos châtelains et un beau et aimable jeune homme dont la gaieté et l'esprit m'avaient charmé la veille. Une seconde messe fut dite un peu plus tard, sans doute pour que tout le monde en trouvât une à sa guise. Je me contentai de la première, et au déjeuner qui suivit la grand'messe de la paroisse, je fus tout étonné d'entendre la grande majorité des convives s'extasier sur le bon effet d'un orgue expressif, touché avec un talent extraordinaire par mon jeune homme du matin. On le pressa pour obtenir qu'il touchât encore cet orgue aux vêpres; les femmes se passionnent pour la musique religieuse; il y avait là des chanteuses connues ; le salut sera exécuté par ces dames et ces messieurs ; des morceaux de belle et vieille musique sont choisis, et nous voilà tous à vêpres. J'avais à mes côtés votre ami Wilken, jugez ; le curé, homme d'esprit et de cœur, s'avisa de nous faire un délicieux sermon sur la charité à la campagne ; il sut émouvoir ces cœurs-là, et je vis tomber plus d'une pièce d'or dans la bourse de la petite quêteuse. Qu'elle est gentille, la petite ! me dit Wilken dont l'œil était humide, et ce mot était le passe port des 40 francs que lui arrachaient les paroles du pasteur. La soirée fut toute gaie, tout animée ; on chanta des chœurs, des solos, des duos, que sais-je ? On exécuta de délicieux morceaux de piano; enfin, Lussac lut avec son admirable talent une tragédie. Vous voyez, il y eut de tout. Eh bien, le *dimanche...?* dis-je à Wilken. Charmant, je vous jure, mais un peu cher ; ce maudit curé m'a coûté 40 francs. Tout le monde avait très-strictement sanctifié le jour du Seigneur. En nous séparant le mardi, j'entendis chacun se louer de la facilité, de la véritable amabilité des habitants de Saint-Firmin, et une femme très-*lionne*, je vous assure, déclarait qu'elle s'était fort amusée, qu'elle avait beaucoup causé, que la conversation avait été pleine de charmes; « et cependant, ajoutait-elle, on n'a pas « dit un seul mot contre le prochain, je l'ai observé. » Et elle avait très-bien observé.

— Ce n'est pas moi qui établirai en principe le défaut d'amabilité des mœurs chrétiennes, vous le savez bien.

Pourquoi ne classez-vous pas au nombre des choses réprouvées tous ces discours par lesquels un détracteur passionné pour le mal s'acharne à souiller la vertu même ?

— On ne peut toucher tous les points d'un si vaste sujet ; puis, je suis loin de vous donner ou un sermon, ou un traité.

Vous ne savez que trop, combien est basse la manière d'agir de l'envie, et tout ce qui est bas, le christianisme le repousse. Le Dieu incarné a plus que personne rencontré des détracteurs : toutes les œuvres chrétiennes souffrent contradiction.

La flatterie n'est pas plus admise que l'envie, et je ne saurais vous rendre le sentiment de répulsion que me causent ces faméliques protestations de dévouement de la part de misérables qui vous embrassent aujourd'hui pour vous trahir demain ; amis de la puissance, qu'ils adulent jusqu'à l'heure de sa chute ; amis de votre table et de votre vin; race perfide que je fuirais jusqu'au fond des bois. Craignez l'homme qui vous loue; et aimez celui dont les paroles sont parfois amères.

Encore une fois, Constance, le christianisme n'aime que le courage et la vérité.

Que penser de ces êtres pusillanimes tremblants devant la vérité, complaisants pour le mal, tout en reconnaissant sa laideur? Dieu les a marqués du sceau de la réprobation, et je l'en remercie, je lui rends grâces surtout des récompenses qu'il promet au fort, à celui pour lequel le bien est le bien et le mal le mal.

— Oui, Dieu connaît sa créature, et il la guide vers un but admirable que lui seul a pu indiquer.

— Si vous aviez besoin d'une preuve de plus de cette profonde connaissance de l'homme que révèle le Décalogue, je vous citerais ces mots de la dernière table.

« Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain; tu ne « désireras pas sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni « son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à lui. »

Le créateur du cœur de l'homme avait mesuré la courte distance séparant le désir de l'action; aussi voyez comme il coupe le mal dans sa racine en détruisant le germe du mal

dès la pensée: nous avions au reste déjà observé cette précaution toute paternelle.

Les hommes punissent par leurs lois répressives, celles de Dieu sont préventives; il attaque l'idée, quelle sagesse! Enlever au cœur les désirs pervers, n'est-ce pas assurer l'esprit dans l'amour de la vertu et du devoir? le Législateur divin ne punit qu'à regret, et pour ne pas frapper il prévient les occasions de chute, il les signale. Rentrons en nous-mêmes, chère enfant, et demandons-nous s'il est sage, ce commandement. Plaçons-nous à un point de vue plus étendu; la société établie, il était indispensable de la conserver, et comment se conserverait-elle si toutes les cupidités, toutes les convoitises étaient permises; comment le pauvre, ayant toujours devant les yeux la richesse et ouvrant son cœur à la cupidité, supporterait-il la misère? comment l'humanité, travaillée par tant de mauvaises passions, supporterait-elle le choc constant de leurs impulsions? Elle succomberait, et promptement; il faut mettre son cœur sous clef comme vous l'avez dit, Constance.

— Qu'avez-vous? pourquoi me serrez-vous ainsi le bras?

— Vous ne voyez pas cette figure sinistre qui s'avance là, par le chemin à droite, dans le taillis?

— Quoi, cet homme sec et jaune?

— Oui.

— Saluons-le, je vous dirai son histoire.

— Il est passé, il ne peut entendre, j'écoute.

— Ce monsieur que vous venez de voir demeure à peu de distance d'ici, au bord de la rivière, dans cette petite maison si mal tenue, entourée de hautes herbes, de ronces.

— Parmi lesquelles on aperçoit encore quelques vestiges d'allées et des arbres magnifiques.

— Oui. Cette demeure n'a point toujours eu ce triste aspect: il y a dix ans, vous eussiez loué sa gentillesse, sa propreté, l'ordre se decélait partout, partout l'œil intelligent du maître s'apercevait; une main soigneuse entretenait et la maison, et ses abords, et ses entours; le calme et le bonheur semblaient habiter sous ce toit si brillant de tuiles rouges. Ce

domaine était petit, mais fertile; un vieillard frais et dispos, au visage serein, miroir de son âme, en dirigeait l'exploitation; l'abondance des champs régnait autour de lui, ses serviteurs l'aimaient comme un père, ses voisins le vénéraient, et à deux lieues à la ronde il n'était question que de la félicité et des vertus de M. de Bonsac. Ces vertus se résumaient, comme cette félicité, en un seul mot, la modération. M. de Bonsac jouissait de ce qu'il avait plu à Dieu de lui donner, ce que Dieu lui avait donné, c'était en toute chose la médiocrité: le bon esprit que l'esprit de M. de Bonsac!

Ce bon voisin avait un fils, et pour bien faire il le plaça tout petit dans une pension des plus renommées. Prosper y rencontra les enfants des familles les plus brillantes, leurs goûts devinrent les siens, leurs mœurs les siennes. Par malheur Prosper passa loin de son père ces années où le cœur prend un pli qu'il ne perd plus. Prosper trouva, en quittant les châteaux, les villas de ses camarades, jeunes fous de seize ans aux allures viriles, la maison de son père bien petite, le parc bien simple, le gibier rare, et la table peu recherchée. Jamais je n'oublierai l'heure où ce bon M. de Bonsac, le visage sombre et l'œil triste, me dit : Prosper s'ennuie à la Grange.

De ce jour Bonsac fut perdu, plus de joie : plus de bonheur; il avait vu l'avenir.

Prosper, à peine bachelier, car il avait et de l'aptitude et de la volonté, rêva la fortune; il convoitait les jouissances de ses amis. Il travaille en secret la nuit, car il est de bon ton de paraître oisif, ses rêves vont se réaliser. Prosper entre chez un agent de change, le voilà en route; il se lance dans quelques spéculations, elles sont heureuses, la fortune est femme, elle sourit aux jeunes figures. Prosper tient une espèce de rang, il prend place au balcon de l'Opéra; ses désirs augmentent avec ses succès, riche, il veut être millionnaire, il le sera.

Mais son père ne soigne plus la Grange, la Grange déplaît à Prosper. Bonsac dépérit comme dépérissent ses fleurs; tout se fane, tout prend un air de profonde tristesse dans ce petit

Éden. Bonsac, l'heureux Bonsac, meurt seul, et meurt de chagrin.

Un concierge fut imposé à cette jolie maisonnette, qui bientôt fut réduite à l'état où vous l'avez trouvée l'autre jour.

Prosper, arrivé en peu d'années à l'apogée de la fortune, et il faut le dire par des moyens peu honnêtes, ressentit une passion nouvelle s'allumer dans son âme ; il avait désiré l'opulence, l'opulence ne lui suffit plus ; à cet or il fallait une position, à ces voitures un blason, à cette chemise de dentelle un cordon. Prosper devint ambitieux ; vous savez comment on arrive de nos jours. Prosper arriva, et je m'étonne très-fort que vous n'ayez pas, du premier coup d'œil, reconnu en lui le baron de Vergniac que vous avez connu et qu'une assez triste affaire a renversé.

—Quoi ! cet homme qui vient de passer.

— Est M. de Vergniac, tombé, déshonoré et ruiné ? car, toujours poussé par la cupidité, il a sans cesse voulu tenter la fortune, et l'infidèle, loin de répondre à ses prières, l'a repoussé, repoussé jusqu'où vous voyez. Il est enfermé à la Grange, assez abattu pour ne pas voir qu'il possède bien plus que ce qui faisait le bonheur de son père, abandonné de tous et arrivé à la décrépitude, pour ainsi dire, à un âge où la vie a toute sa force. Son cœur n'est pas changé; Prosper désire encore, désirera toujours.

— Heureux Prosper de Bonsac, s'il eût fermé son cœur à la cupidité !

—Ainsi, Constance, vous pensez que la vraie sagesse est de se contenter de ce que Dieu nous a accordé dans sa mansuétude.

— Oh ! oui, je le pense ; et je demande à l'auteur de toute bonté de me donner l'amour de sa loi.

Je ne le comprends que trop, tout le mal de ce temps ne vient que de la cupidité. Du plus grand au plus petit, tous désirent, et à ceux-là pour lesquels la règle n'est pas sacrée, la rapine, le vol, la fraude, la violence, la misère publique, les crimes même, tout est bon pour arriver à l'objet de leur convoitise.

Mais regardez donc cet homme revient ; il semble vouloir nous parler ; je vais le gêner, je regagne seule le parc ; bonsoir.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

J'ai une nouvelle à vous annoncer, Constance, et je suis bien contrarié de n'avoir pu vous parler encore seul à seule. L'ennui de la campagne, car chaque chose a son ennui comme chaque plante a sa chenille, ce sont les visiteurs indifférents. Pas une heure de repos depuis le déjeuner.

Vous m'avez laissé hier avec Prosper ; ce pauvre homme n'est pas le moins du monde corrigé par les revers qu'il vient d'éprouver. Plus que jamais l'ambition et la cupidité le dévorent ; il lui reste des débris de fortune qui, réunis, sagement administrés, lui assureraient plus qu'une honnête aisance, il serait encore très-riche pour ce pays ; son cœur est rempli non pas tant d'amertume que de projets, que de désirs ; bref, il veut vendre la Grange, la jolie petite terre de son père.

— Eh bien ?

— J'avais pensé que cette jolie habitation vous irait très-bien ; le domaine n'est pas considérable. Avec quelques frais d'appropriation vous pourriez vous y installer à merveille : qu'en dites-vous ?

— Oh ! je dis que ce serait un paradis sur terre : là, à votre porte... ! Vivre sous votre aile, ami, près de votre femme, de vos enfants, oh ! je retrouverais tout ce que j'ai perdu, j'aurais tout ce qui me manque ; quel rêve ! il ne se réalisera pas.

— Pourquoi ? il me semble que vous avez encore des fonds disponibles de votre dot, et plus qu'il n'en faut pour payer cette terre ; votre mari ne sera pas fâché de trouver un prétexte pour les ôter à la personne qui les a actuellement. Je

connais sa manière de voir à cet égard. Bonsac est pressé, il lui faut dissimuler cette vente pour conserver quelque espoir de passer aux élections de ce pays où il se porte. Il m'a tout confié hier ; le prix demandé de la Grange est au-dessous de la valeur de ce petit domaine ; c'est une excellente affaire. Je lui ai demandé huit jours, et je me suis engagé au secret. Où est votre mari ? car on ne peut rien faire sans lui.

— Quoi ! je pourrais avoir la Grange dont j'aperçois d'ici non-seulement le joli cottage, mais dont je vois les détails ! Quoi ! je serais tellement près de vous, mes bons amis?...

La voix de la jeune femme tremblait, ses yeux étaient humides de larmes, ses mains serraient les mains du vieillard. Que de joie, que d'inquiétude !...

— Oh ! je désire trop la Grange, mon ami ; c'est mal, il ne faut pas désirer ainsi le bien d'autrui.

— Ce désir-là, chère amie, n'a rien de coupable, je vous assure. Il me fait éprouver, à moi, une bien douce sensation. Vous nous aimez donc?

— Vous le voyez. O mon Dieu, donnez-moi la Grange ; et Constance était à genoux et priait.

— Relevez-vous, mon enfant, et voyons ; écrire à votre mari est long ; mais, au fait, où est-il?

— Ma fille a eu un mot de lui, hier ; il est à Paris pour une semaine, le ministre l'a rappelé. Il faut le rejoindre, ami, c'est le plus simple ; vous me donnerez tous les renseignements possibles sur cette terre ; je cause avec lui, il consent ; je prends une procuration, j'apporte l'argent. M. de Bonsac est aussi pressé de vendre que moi d'acheter ; nous signons, la Grange est à moi. O mon Dieu, je vous bénis, vous me sauvez.

Je vous quitte demain ; à quelle heure passe la malle? à six heures, n'est-ce pas? Faites retenir une place, préparez les notes ; je vais faire mes paquets.

— Demain est une grande fête, Constance, et...

— Et quoi?

— Je vous verrais partir avec grand déplaisir ; il faut sanc-

tifier les fêtes, et un voyage est un assez mauvais moyen de remplir ce précepte.

— Un obstacle ! vous me ferez manquer la Grange; oh ! quel ennui que cette fête, et que vous êtes sévère !

— Je vais écrire à Prosper, lui donner un espoir à peu près certain, et je suis sûr qu'il ne vendra pas sans avoir une réponse définitive; vous partirez après-demain; vous allez prévenir votre mari de votre arrivée, et ainsi vous ne perdrez pas de temps; je n'en aurai pas trop moi-même pour réunir les pièces dont vous avez besoin.

— Je me rends donc; je chômerai votre fête, et je partirai après-demain.

Une bonne partie de la soirée fut employée à causer de la Grange, à faire des projets; enfin Constance, revenant à son départ, déclara qu'elle était très-ennuyée de perdre un jour, et elle demanda quelle était cette fête. On lui répondit que ce n'était ni plus ni moins que la Pentecôte, c'est-à-dire le jour où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres.

— Vous ne me persuaderez jamais que Dieu, dans ses commandements, ait ordonné que l'on sanctifie ces fêtes. Il n'a parlé que du sabbat et point d'autres observances, laissez-moi partir.

— Très-certainement, Dieu, au Sinaï, n'a pas parlé des fêtes de la nouvelle loi; vous avez raison et bien raison. La sanctification des fêtes nous est prescrite par les commandements de l'Eglise, ainsi que d'autres observances.

Nous ne sommes pas le moins du monde disposés ce soir à une longue discussion sur l'Eglise, sur sa puissance; je vous en ferai grâce.

— Pas pour toujours, n'est-ce pas?

— Non, pour ce soir seulement, et parce que vous accepterez l'autorité de l'Eglise comme admise.

— Oui. Dites-moi pourquoi je ne puis partir demain, j'admets tout sans objection.

— L'ancienne loi avait ses fêtes; c'étaient des jours consacrés à la commémoration des principaux bienfaits de Dieu

envers son peuple ; dans la loi nouvelle, l'Eglise a consacré les jours commémoratifs des grands mystères de notre religion à remercier Dieu de ses bontés envers nous : à Pâques, la résurrection; demain, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; il y a peu de jours, l'Ascension de Notre-Seigneur.

Ceci vous paraît, n'est-ce pas, raisonnable et parfaitement dans la nature de l'homme qui conserve les souvenirs, et qui partout et toujours a eu ses fêtes publiques et ses fêtes de famille?

L'Eglise a réglé les solennités de ses fêtes par des prescriptions particulières ; mais, posant une règle générale, elle les a assimilées au dimanche, quant à la sanctification.

S'il vous en souvient, nous avons parlé longuement déjà de la sanctification du dimanche, et par conséquent des fêtes.

Au reste, quand vous serez établie à la Grange, nous causerons peut-être de toute la beauté, de toute la poésie des fêtes chrétiennes.

— Eh bien, je ne puis donc partir demain, à cause du dimanche et de la fête. Et cependant l'abbé me dirait bien la messe à cinq heures, et j'accomplirais ainsi le précepte.

— A la rigueur, sans doute, vous auriez satisfait à la loi de l'assistance à la messe ; mais il n'y a pas une nécessité absolue à ce que vous partiez demain. Vous le savez, ce jour est consacré à Dieu, il doit être sanctifié, comme nous l'avons vu ; le voyage ne serait pas un bien bon moyen.

— Eh bien ! je me rends, et je ne partirai qu'après-demain.

Mais, mon Dieu, n'est-il pas aussi exigé par l'Eglise de se confesser et de communier aux grandes fêtes?

— Non, le troisième commandement porte : *Tous tes péchés tu confesseras à tout le moins une fois l'an.* L'époque n'est pas fixée, et de plus, s'il est de conseil d'approcher des sacrements aux grandes fêtes, il n'est ordonné, sous peines graves, que d'y avoir recours une fois par an, car le quatrième commandement s'explique ainsi : *Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement.* Ici l'époque est indiquée et l'obligation strictement précisée.

Si les conciles ont posé ces règles, c'est que la ferveur des chrétiens s'était singulièrement refroidie, et n'allez pas en conclure que l'obligation de la confession et de la communion ne date que de ce décret.

Je me garderai bien de vous parler de la nécessité de la confession et de l'excellence de la communion ; la raison qui tout à l'heure me pressait me presse encore, le temps nous manque et vous n'avez pas du tout besoin d'être excitée à cet égard.

Vous avez fait vos pâques, vous êtes ici en voyage, très-préoccupée d'une affaire grave, peu préparée ; il est donc bien simple que vous ne vous mêliez pas aux nombreux fidèles qui demain iront, par une bonne communion, implorer les dons du Saint-Esprit. Vous vous préparerez pour une autre fête; souvenez-vous que le plus sûr moyen de bien sanctifier le dimanche et les fêtes, est la sainte communion. Le concile de Trente va jusqu'à désirer que les fidèles communient toutes les fois qu'ils assistent à la messe.

Au reste, comment concevoir que le chrétien qui croit fermement à l'Eucharistie ne se mette pas en devoir de s'unir le plus souvent possible à son Dieu dans cet adorable sacrement ? Il faut que la foi soit bien tiède pour que les autels ne soient pas envahis, pour ainsi dire, par la foule des croyants.

— Vous me parlerez des sacrements quand je serai établie à la Grange, n'est-ce pas ?

— Venez-y d'abord, puis nous verrons.

— J'ai assisté cette année à une admirable cérémonie qui me laissera de longs souvenirs. Vous savez que monseigneur Affre a institué des conférences pendant le carême à Notre-Dame. Elles se terminent par des retraites pour les hommes et pour les femmes, et le jour de Pâques la communion générale a lieu. Quelle admirable chose que cette nef de la métropole remplie d'hommes ! quelle imposante marche que celle de cette masse vers l'autel où le vénérable archevêque et le prédicateur distribuentle pain de vie ! Des travées, mes yeux plongeaient sur ces hommes, et quel n'a pas été mon étonne-

ment de reconnaître parmi eux des membres du parlement, des généraux, des officiers, des élèves de l'Ecole Polytechnique, de l'Ecole Militaire, des étudiants, des médecins, des magistrats, des avocats, des hommes du monde, des jeunes gens que j'avais trouvés charmants, de grands artistes, de célèbres littérateurs, puis de simples artisans, des domestiques, des soldats, des milliers d'hommes ! Et quel silence, quel recueillement ! Ceux qui prêchent que le christianisme est mort n'ont pas vu Notre-Dame à sept heures du matin, le jour de Pâques.

Je ne me suis jamais expliqué pourquoi il n'y avait point de communion générale des femmes.

— La nef de la métropole serait trop petite; puis il est convenable de ne pas déranger pour les femmes les règles habituelles d'après lesquelles la communion pascale doit se faire à la paroisse.

— Remarquez-vous qu'à Paris rien ne se fait aussi sévèrement qu'ailleurs ? Le jeûne, le carême y sont autres que chez nous.

— Eh ! mon Dieu, l'Eglise, qui est une bonne mère, s'accommode autant qu'elle le peut aux habitudes, aux défauts même de ses enfants. On est là si peu exact observateur de la loi qu'elle en adoucit autant qu'elle le peut la rigueur.

— Comment cela peut-il se faire, car la loi est pour tous ?

— Oui, sans doute; aussi le carême, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi et le samedi existent à Paris comme en province. L'Eglise a statué, n'est-ce pas, que pendant la sainte quarantaine, les quatre-temps et les vigiles, le jeûne et l'abstinence seraient observés, et que le vendredi et le samedi on ne mangerait pas de viande; l'Eglise maintient son commandement, seulement elle l'adoucit. Ainsi le chef de l'Eglise de Paris, qui est l'archevêque, par des raisons à lui connues, permet pendant le carême l'usage des aliments gras à certains jours, il permet aussi l'usage de certains mets à la collation ; mais il ne détruit pas le précepte, il le modifie. Ceux des évêques de France qui n'ont pas les mêmes raisons que lui conservent la loi dans toute sa rigueur.

— Vous me rendrez un vrai service de m'expliquer un peu ces deux commandements de l'Eglise; car je vous avoue que je ne m'en rends pas bien raison.

— Le jeûne, vous le savez, est le retranchement d'une partie notable de notre alimentation, d'un repas, par exemple.

Il serait assez important de faire l'histoire du jeûne, et vous seriez très-frappée de ce fait, c'est que cette observance remonte à une très-haute antiquité et qu'elle est répandue sur une grande partie de la terre. On jeûnait chez les Hébreux, on jeûne de toute antiquité dans les Indes; le bouddhisme reconnaît une foule de jeûnes; le Coran commande le ramadan, et les sectateurs de Brahma sont soumis à cette pénitence. Les peuples sauvages de l'Amérique se préparent à leurs grandes chasses par des jeûnes pour se rendre le Grand Esprit favorable.

Ainsi, le christianisme, en admettant le jeûne, a seulement conservé une observance préexistante dans l'Orient spécialement et que les philosophes de la Grèce avaient conseillée.

— Pourquoi le jeûne, ami?

—Parcourez l'ancienne, loi et vous trouverez que les Israélites apaisaient la colère de Dieu par le jeûne. Je n'en finirais pas si je vous citais tous les exemples, tirés de leur histoire, de jeûnes généraux ou particuliers, inspirés dans le but de l'expiation des fautes.

On a jeûné dès le début de la primitive Eglise; les Actes des Apôtres le prouvent ainsi que l'Evangile. Le jeûne était alors bien autrement rigoureux que maintenant; on ne mangeait qu'après le coucher du soleil, et l'Eglise a modifié les choses de manière que si un seul repas est admis elle tolère un autre repas léger, mais qui cependant est bien suffisant pour que de cette manière le jeûne soit possible à presque tout le monde.

L'Eglise catholique reconnaît et prescrit le jeûne du carême, et celui des quatre-temps et des vigiles.

— Je m'aperçois que je n'ai pas absolument répondu à votre question : Pourquoi le jeûne?

Le jeûne est un acte de mortification du corps, un acte de pénitence offert à Dieu pour l'expiation de nos fautes, pour implorer les grâces dont nous avons besoin.

Vous n'exigerez pas que je traite ce soir avec vous la grande question de la satisfaction, de la pénitence, de la mortification; le temps nous manque encore une fois. Saint Jean, notre Sauveur ont jeûné au désert; les apôtres, les saints ont jeûné, les saintes ont jeûné, le jeûne est de tout temps dans l'Eglise.

— Qu'est-ce bien que le jeûne des quatre-temps et des vigiles?

— L'Eglise a consacré un jeûne spécial du mercredi, du vendredi, du samedi revenant quatre fois par an, aux quatre saisons, pour remercier Dieu de ses bienfaits, ce qui est après tout simple et juste, et pour nous appeler à la pénitence.

L'Eglise se prépare à la célébration de quelques grandes fêtes par un jeûne pratiqué la veille, ce sont là les vigiles.

Vous comprenez, sans que je vous le dise, que dès que le jeûne est un acte de pénitence et d'expiation, il est nécessaire à tous les hommes, car tous nous sommes pécheurs; l'Eglise cependant, qui pense à tout, n'en a fait une obligation qu'aux personnes dont les forces sont complètes; à vingt et un ans seulement nous sommes obligés à suivre cette loi; mais toutes les personnes qui, soit par la faiblesse de leur santé, soit par la nature de leurs travaux, ne pourraient en supporter la rigueur peuvent en être dispensées.

— On achète une dispense, n'est-ce pas?

— On n'achète pas une dispense, chère Constance, l'Eglise ne vend rien, je vous assure; elle donne tout ce qu'elle peut donner. Vous tombez ici dans une confusion assez commune et facile à rectifier.

Le jeûne n'est pas le seul moyen d'expiation et de pénitence à notre usage, par grand bonheur pour ceux qui, comme vous, ne peuvent jeûner; il faut expier, n'est-ce pas, voilà l'esprit de la loi? Eh bien! quand vous êtes placée devant l'impossibilité de passer par une rue, n'en cherchez-vous pas un autre pour arriver à votre but? Si le jeûne ne se peut pour vous, d'autres

œuvres se pourront. Il n'appartient pas à l'Eglise de vous enlever l'obligation de la pénitence ; elle en change seulement le mode ; mais l'obligation reste ; elle vous proposera une autre œuvre à la place de celle que vous répudiez. Vous ne pouvez jeûner ?

— Non.

— Soit, vous dit l'Eglise, mais vous pouvez faire l'aumône, faites l'aumône alors. Modifiez le moyen de pénitence ; mais elle juge si l'impossibilité, de suivre la règle générale que vous mettez en avant est sérieuse, elle a incontestablement ce droit ; elle s'assure que vous ferez l'œuvre qu'elle vous indique, et puisqu'elle a porté la loi, puisqu'elle la modifie en votre faveur, vous ne nierez pas qu'elle n'ait encore ce droit. Elle exige donc que vous lui demandiez la permission de ne pas suivre cette loi, en la modifiant, et parfois attribuant votre aumône à une spécialité, par exemple, à telle ou telle catégorie de pauvres, elle s'en réserve la distribution.

De là, chère amie, la confusion dans laquelle vous tombez. Vous êtes allée à votre paroisse demander la dispense du carême, cette année, par exemple, où Mgr. l'archevêque avait établi qu'il serait exigé une aumône en faveur des orphelins du choléra ; on vous a donné cette dispense, et vous avez déposé votre offrande ; avez-vous acheté une dispense ? Non, Constance, on vous a dispensée de la loi ; vous avez remplacé une œuvre par une autre, une œuvre prescrite par une autre conseillée, indiquée ; ceci me semble clair ?

— Oui, je comprends. L'abstinence s'unit-elle toujours au jeûne ?

— Oui, les jours de jeûne sont toujours des jours d'abstinence dans la loi stricte ; la dispense de l'abstinence n'entraîne pas par elle-même celle du jeûne.

Vous savez que l'Église nous a ordonné de nous abstenir d'aliments gras, de viande, deux jours par semaine, le vendredi et le samedi.

Les motifs de l'abstinence sont les mêmes que ceux du jeûne, l'abstinence étant une œuvre de pénitence, et l'histoire

d'Orient nous prouverait que l'abstinence de certains aliments y est en usage de tous les temps ; vous trouverez donc bien naturel que l'Eglise ait admis cette loi à laquelle nous sommes tous soumis dès l'âge de raison.

— Il est bien moins mal, n'est-ce pas, de manger de la viande le samedi que le vendredi?

— En vertu de ces paroles : « Vendredi chair ne mangeras, *ni* le samedi mêmement. »

— Quelle sottise vous me faites dire! Mais on mange de la viande le samedi dans toute ma société.

— Donc...? c'est permis....! Eh bien! chère Constance, votre société se place en dehors de la loi. La voilà, et si *mêmement* est un peu suranné, un peu vieux, son sens est clair; le samedi comme le vendredi l'usage de la viande est interdit, sauf dispense spéciale ou générale, sauf empêchement et permission.

— Que c'est ennuyeux! et quand on a du monde?

— L'Eglise n'a point fait d'exception pour la maîtresse de maison dans l'embarras ; pour les malades et les pauvres, oui.

— Et quand on dîne chez des gens qui ne servent pas de maigre?

— On tâche de ne pas accepter à dîner en maison suspecte, les jours d'abstinence.

— Et quand il n'y a que du gras?

— On prend avis de son directeur. Je ne me charge pas de vos cas de conscience. Je répète seulement les règles générales, il ne m'appartient pas de les appliquer ni de les juger.

Voilà donc les commandements de l'Eglise mis fort à votre portée, chère amie, car vous avez toujours la prétention de *ne pas savoir* ce que vous savez fort bien.

De ces six commandements, deux ont trait au culte dû à Dieu, le premier et le deuxième; deux aux sacrements les plus usuels, passez-moi ce mot; deux aux œuvres de pénitence.

L'Eglise devait, le christianisme ayant entièrement changé le sacrifice, c'est-à-dire la base du culte, poser des règles sur

le culte nouveau; le nouveau sacrifice remplace donc l'ancien ; le sang de l'Agneau divin remplace sur l'autel du Dieu trois fois saint le sang des béliers et des taureaux. Les fêtes de la nouvelle loi sont assimilées au jour du Seigneur. L'homme reçoit comme un devoir impérieux les prescriptions d'user, sous peines des plus graves, des moyens de salut qui lui sont offerts dans l'Eucharistie et la pénitence, et enfin, conservant la pensée des œuvres de mortification, survivant dans le monde à tant de révolutions, à tant de bouleversements, l'Eglise catholique règle en bonne mère l'usage de la plus répandue de ses œuvres, celle du jeûne et de l'abstinence.

J'ai toujours été très-frappé de l'utilité de l'intervention de l'Eglise dans ces matières. Sans elle les fils de Jésus-Christ seraient tombés dans l'anarchie; dès les premiers temps, l'autorité des apôtres est invoquée par les fidèles. Que de modifications à opérer dans cette vie toute nouvelle !

Comme tout est sage dans ces prescriptions ! quelle plus touchante pensée que celle-ci : Chez nous le sacrifice par excellence est le sacrifice de la victime éternelle, et notre grand acte d'adoration est l'assistance à cet auguste sacrifice ! L'Eglise, quand elle ordonne la confession et la communion annuelle, ne vous paraît-elle pas semblable à une mère aussi bonne qu'intelligente qui prend ses précautions pour ramener à elle ses enfants dispersés? Puis elle leur donne, à ses enfants, une règle facile et sûre pour la pénitence ; mais c'est encore en mère qu'elle pose cette règle; elle en mitige la rigueur et se réserve le droit de la modifier encore.

Comme tout est sage dans la loi de Dieu ! rien de trop, rien de trop peu ; elle sait, cette intelligence suprême, mesurer toute chose à la faiblesse de sa créature, et la prenant comme par la main, elle la conduit par le devoir au bonheur.

— Demain, je vous dirai donc adieu pour quelques jours ; oh ! ce mot me coûtera à prononcer. Je suis bien ici, mais si je m'en éloigne c'est pour y revenir. Bonne nuit ; encore pour une fois, à demain.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Je descends de chez Lucie. Elle est souffrante votre femme, mon vieil ami, et l'inquiétude que j'emporterai demain me rendra notre séparation plus pénible encore : elle le serait assez sans cela, quoique je me figure, avec un bonheur que je ne puis exprimer, que dans six jours je serai votre voisine !... Moi votre voisine, moi à la Grange !... quel rêve !... Il se réalisera. Vivre près de vous, mes bons amis; élever mes enfants à côté des vôtres; trouver à toute heure un bon conseil si j'en ai besoin, une consolation si je souffre, une main qui serre la mienne : ami, ami, Dieu est bon pour moi !

Vous me traitez en fille, vous ; Lucie, elle, si charitable, se fait mon amie, comme si je méritais son affection : oh ! les bons jours viennent.

Quel chemin j'ai parcouru depuis un mois !

Lucie serait fatiguée par le moindre bruit ; elle m'a recommandé de ne laisser pénétrer personne jusqu'à elle, excepté sa fille : je vais donc vous garder encore toute la soirée. Si c'était la dernière !...

Non, cela ne se peut ; non, Dieu m'a amenée ici, il m'y ramènera, il me placera sous votre garde, il achèvera ce qu'il a commencé ; car, quel changement en moi !...

Quand je suis arrivée, mon âme succombait sous une ineffable tristesse : le nouveau départ de mon mari, une lettre de ma mère qui me perçait le cœur, cet abandon de tous me poussait au désespoir. Que n'ai-je pas rêvé ?... Je n'oserai jamais vous dire ce que j'ai éprouvé, un soir, en passant sur le pont des Arts ; heureusement je tenais ma fille par la main !...

Vous n'avez pas tout lu dans mon âme ?...

— Mais !...

— Vous vous trompez, ou plutôt je vous ai trompé, car j'ai été femme avec vous.

— Eh bien ?

— Eh bien, je fuyais en venant ici, oui, je fuyais !... J'avais imaginé que mon âme en se saturant de passion oublierait !... On m'avait tant dit que le bonheur se confondait avec l'ivresse du cœur ! Une intrigue odieuse, liée par deux personnes que vous détestez par instinct, était sur le point de réussir ; j'étais presque enlacée !

Un jour je passais, par hasard, dans le quartier du Luxembourg ; je me rappelai qu'on m'avait vanté la délicieuse chapelle des sœurs de Bon-Secours ; j'y pénétrai et je fus ravie. Quel pieux sanctuaire ! quelle mystérieuse retraite ! quel heureux souvenir de l'art d'un autre âge ! Une seule jeune sœur était là ; poussée par je ne sais quelle main, je m'approchai d'elle et je lui demandai de prier pour moi, pauvre femme malade, bien malade. Je me prosternai dans le coin le plus obscur ; j'implorai de tout mon cœur le secours de la sainte Vierge. Elle entendit, je n'en puis douter, cette bonne mère, le cri de détresse poussé vers elle ; elle exauça la prière de la sœur. En quittant cette chapelle j'étais bouleversée ; je ne rentrai pas chez moi, j'y avais donné un rendez-vous. Cependant, marchant au hasard, j'arrivai à la porte du cimetière ; je me précipitai sur la tombe de mon père. Je ne pouvais m'arracher de cette froide pierre. Votre souvenir revenait là comme une bonne pensée. D'autres idées remplirent aussi mon esprit. Je compris vers quel but on me dirigeait. Je vous écrivis en vous demandant de venir ici ; sans en donner avis à personne, je quittai Paris dans la soirée avec mes enfants ; j'allai m'établir chez une vieille parente à la campagne, et avec quelle joie j'ai lu et relu votre réponse ! Dieu avait parlé ; je n'ai dit adieu à personne ; je n'ai fait que deux visites : l'une à la Vierge qui m'avait inspirée, l'autre à la tombe de mon père, et je me suis mise en route.

J'étais sûre de l'accueil qui me serait fait, et cependant mon cœur se serrait en approchant de votre demeure. Com-

ment Lucie me recevrait-elle? je la connaissais à peine. Comment vous ouvrir mon âme? et cependant je venais ici et pour fuir et pour m'affermir dans le devoir.

— Savez-vous, Constance, que votre départ me fait peur maintenant? vous êtes sans protection...

— Ne craignez rien. Ici j'ai fait de bien sérieuses réflexions, et le monde n'est plus le même à mes yeux.

— Il me vient une idée : restez ici; j'arrangerai tout avec votre mari.

— Lucie est souffrante, et vous la quitteriez?...

— Lucie n'est pas même malade; et le fût-elle, son avenir, son âme ne sont pas en danger.

— Je vous comprends, ami : soyez sans la moindre inquiétude, je n'ai rien à redouter, je suis forte de moi, et je ne serai pas mise à l'épreuve; lisez et jugez.

— Je crois toujours sur parole; partez donc, mais revenez vite; écrivez-moi souvent.

— Tous les jours.

— Voilà un paquet contenant les renseignements utiles à votre mari, pour fixer ses idées sur la Grange. Il faudra être sur pied demain à cinq heures. Allez vous coucher, il est tard déjà. Je vous conduirai à la malle.

— Restez encore : mes bagages sont prêts, ma fille dort, et j'ai devant moi vingt-quatre heures pour en faire autant. Causons, c'est peut-être pour la dernière fois. Oh! non : combien n'ai-je pas besoin de vous!

— Moins que vous ne le supposez.

Êtes-vous femme à me rendre un petit service? Pourrez-vous remettre un petit carton à l'abbé P..., c'est l'un de mes plus intimes amis; le contenu est un manuscrit assez précieux, et je désirerais qu'il lui fût remis à lui-même; il ira le prendre chez vous; voyons, jeudi y serez-vous? à quelle heure?

— Oui, si vous le voulez; mais je préférerais le lui porter. M. P... me paraît être un voisin, et je vous avoue que je serais bien aise de le connaître.

— Il est toujours chez lui le mercredi de midi à deux heures, et il sera prévenu.

— Merci.

Vous allez vous occuper de plans pour la Grange. Je veux que nos promenades se joignent : un banc à l'extrémité du petit bois, je vous y attendrai ; un autre au bord de l'eau, à ce coude d'où la vue s'étend sur la rivière et la vallée : ce sera là où nous nous établirons pour causer.

Oh ! je suis heureuse comme un enfant ! vivre près de vous !... causer !... sentir mon cœur se calmer, sentir la paix de l'âme !...

Quelle différence, cependant ! A mon départ de Paris je désirais la mort, et à présent je veux vivre. Je venais pour accomplir un devoir, pour répondre à une voix qui me pressait ; je cédais, mais timidement ; et comme je vais revenir vite, dans huit jours je puis être ici, n'est-ce pas, ami ?

— Oui.

— Nous reprendrons nos causeries. Vous aurez peu à faire pour me prouver que le christianisme donne seul le bonheur ; et cependant vous aurez encore à me persuader tout à fait, car je ne le suis pas.

Le bonheur éternel, celui du ciel, oui, je n'en doute pas, peut être atteint, en nous soumettant à la loi divine que je connais. Mais d'abord, quel est le chrétien assez parfait pour la suivre toujours et en tout ? Puis, comment expier assez nos fautes pour trouver grâce devant la Justice suprême ? Vous aurez à revenir là-dessus. Quoi qu'il en soit, je crois au paradis de tout mon cœur.

Mais le bonheur de cette terre !... Je vois bien que tout ce que vous m'avez dit est vrai et juste ; je vois combien de maux on évite en suivant les lois de Dieu : lois si bien entendues que leur divinité se décèle au moindre examen ; lois si bien appropriées à la nature de l'homme, que si elles disparaissaient, l'humanité semblerait destinée à des malheurs sans fin et sans remède ; si bien en rapport avec notre cœur qu'elles le protégent vis-à-vis de lui-même. Je comprend

tout cela, et je ne le comprenais pas en arrivant ici, vous le savez, puisque je vous ai ouvert ma pauvre âme tout entière ce soir. Je croyais à une foule de choses auxquelles je ne crois plus; mais le christianisme!...

— Eh bien, le christianisme?...

— Me semble la plus vraie des lois, je l'avoue.

Oui, mon vieil ami, connaître, aimer, adorer, servir notre Créateur et notre Père, ne pas prendre son nom en vain, et sanctifier ce jour qu'il s'est réservé; honorer nos parents, remplir nos devoirs envers nos enfants, respecter la vie de notre prochain, nous dévouer à lui, régler nos cœurs et nos mœurs, ne pas faire tort à autrui, ne pas mentir, ne pas nous laisser emporter aux vains désirs ni à la cupidité; accomplir les préceptes de l'Eglise, dont la sagesse est incontestable : observer, dis-je, ces lois, c'est le fond d'une vie honnête, douce, calme, mais heureuse!... Ami, qu'il reste de choses encore avant le bonheur!...

— Et lesquelles?...

— Pensez-vous d'abord que le cœur soit plein? pensez-vous qu'il ne désire plus?

— Avant de vous répondre je vous demande, chère enfant, de m'écouter avec bienveillance un seul instant encore.

Quand vous vous serez livrée à l'amour de Dieu, de telle façon que vous ayez consumé toutes vos forces à ce saint amour; quand vous serez arrivée à aimer Dieu plus que toutes choses; quand vous serez arrivée à vous écrier comme sainte Thérèse : Ou souffrir pour Dieu ou mourir; quand vous aimerez assez pour désirer le martyre, et bénir la douleur quand la douleur mène à Dieu; quand vous aimerez assez le prochain pour l'aimer comme vous-même; quand vous l'aimerez assez pour vous dévouer à lui, pour le servir comme le servent les saintes filles de nos hôpitaux, les missionnaires, les frères de nos écoles et de nos maisons de santé; quand vous brûlerez d'une charité aussi ardente que celle de saint François d'Assise, que celle de saint Vincent de Paul; quand vous aimerez assez votre prochain pour le visiter dans ses maladies, dans ses

peines, dans ses tribulations ; quand vous l'aimerez assez pour lui porter de consolantes paroles, alors que le monde l'abandonnera; quand vous rechercherez cette pauvre femme calomniée, parce que vous avez reconnu son innocence, et que vous ne craignez pas de vous faire son défenseur devant une foule qui l'accuse ; quand vous aurez été sécher les larmes que le repentir arrache à cette pécheresse ; quand vous aimerez assez les autres pour supporter leurs imperfections, leurs défauts ; quand jamais la plainte ne sortira de votre bouche, non plus que l'impatience de votre regard ; quand vous serez assez assimilée au Sauveur pour pardonner les injures et les opprobres : que dis-je ? pour aimer qui vous hait, qui vous calomnie ; quand vous serez arrivée à aimer vos frères pour l'amour de Dieu ; quand ce saint amour de l'homme, votre frère, sera entré avec toute son ardeur dans votre cœur, votre cœur ainsi rempli de Dieu et de l'homme, ainsi rempli de la charité, votre cœur sera-t-il plein?

— Ami, ami, donnez-moi le saint amour, donnez-moi la charité.

— Ma pauvre enfant, Dieu seul donne ses grâces ; demandez-les-lui.

— Qu'est-ce donc que la grâce ?

— Cette question, comme bien d'autres, nous reste à traiter, à votre retour, quand le banc du bord de l'eau sera installé.

D'ici là, demandez à Dieu, avec force, de vous brûler de sa charité; il vous exaucera.

Vous désirez encore ?...

Mais, chère Constance, il me semble que, dès le début de nos causeries, nous avons vu, et d'une manière absolue, que le bonheur suprême était justement pour l'homme seulement dans la possession de Dieu, au ciel : cette possession de Dieu au ciel sera la fin du désir ; non, ce n'est rien moins que Dieu qu'il faut pour remplir ce cœur de l'homme, si petit en apparence, si misérable, mais si grand.

Je ne vous ai pas promis ce bonheur céleste sur la terre.

chère amie : le bonheur que je vous ai promis consiste dans autre chose; je ne vous ai pas promis non plus que le christianisme vous préserverait de la mort, de la maladie, de la souffrance; je vous ai promis la réalité, non l'idéal. Dans le christianisme on souffre, on meurt; on voit mourir, souffrir les autres. Mais le christianisme nous apprend à supporter ces maux cruels; bien plus, il vous les fait aimer et désirer, *il sait* changer l'aspect de la vie. Ceci nous reste à examiner.

Mais dès aujourd'hui, Constance, après une épreuve de quelques jours, vous me faites une concession immense : vous convenez, parce que vous le croyez et que peut-être, déjà, vous l'avez expérimenté, que l'observance de la loi de Dieu assure une vie honnête, donne le calme. Quels sentiments dominaient votre âme, quand Dieu, vous conduisant par une voie inconnue, vous a amenée sous mon toit! Quel était l'état de votre cœur! quels enivrements n'aviez-vous pas désirés! quels *tristes* projets n'aviez-vous pas conçus! Et où en êtes-vous à cette heure?... Une vie calme et douce, cette vie de la campagne et de la solitude apparaît à vos yeux, à votre cœur, comme un bien tout à fait désirable. Vous voilà prête à vous ensevelir à la Grange où ne vous attendent que le calme et la paix, loin, bien loin de toutes les joies du monde : vous voilà désirant avec ardeur une vie toute négative quant au plaisir, et la désirant au nom du bonheur!... Je suis heureuse... disiez-vous, en confondant le présent avec l'avenir.

— Vous ne comptez pas la sainte amitié?

— Oui, certes je la compte; car je la sens, car je m'y livre, car mon vieux cœur se réchauffe à ses purs rayons. Mais cette sainte amitié, Constance, remplit-elle le cœur, comble-t-elle tous les désirs? Non, encore une fois : Dieu seul le peut en se donnant à nous; mais cette amitié est un sentiment tout chrétien, c'est un reflet de la charité.

— Je ne discute plus, ami; oui je le répète : je suis heureuse!... et quand j'entrai ici, dans ce salon, j'avais la mort dans le cœur, le désespoir dans l'âme.

Oui, je suis arrivée ici avec des sentiments différents de

ceux que j'emporte. Oui, je croyais qu'il existait un bonheur à l'usage des âmes passionnées : non point ce prétendu bonheur, fils des grossiers plaisirs ; mais un bonheur fils de la passion épurée, un bonheur approprié aux nobles instincts d'une âme douée de sensibilité et de délicatesse. Dans mon ignorance, je supposais que ce bonheur-là était celui du chrétien d'un certain genre. Eh bien, aujourd'hui je comprends que le bonheur n'est pas cela ; je le conçois ordonné, réglé ; je comprends que dans le calme de l'âme, que dans l'observance de la magnifique loi que vous m'avez montrée, il y ait une félicité très-positive que je ne sens pas encore.

— Vous la sentirez plus tard, j'en suis persuadé, chère Constance.

— Je vous quitte, mais le cœur serré de ce petit adieu ; je vous retrouverai encore demain.

— Oui, à demain ; bonne nuit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Le départ de madame de Monac laissa à Kerkoff le vide que produit toujours, à la campagne, l'éloignement d'une personne aimée, qui pendant quelque temps a partagé la vie *intime* du foyer. Elle manqua partout. Le déjeuner du lundi fut triste et sombre ; au dîner son couvert était mis, tant l'habitude de la compter au nombre des membres de la famille était prise ; et quand Lucie dit de l'enlever, il y eut un assez long silence, interrompu enfin par Louise qui demanda où était, à cette heure, la petite Marthe. Dès lors la conversation se rétablit et il ne fut plus question que de Constance et de ses enfants. Tout ramenait à elle, même les choses les plus indifférentes.

Lucie, trouvant son mari dans l'embrasure d'une fenêtre, *lui d*emanda s'il croyait que cette affaire de la Grange s'arrangeât. Il lui semblait peu probable que M. de Monac consentît à l'acquisition d'une petite terre, éloignée de Paris, dénuée de tout charme pour lui. Elle convint qu'elle n'avait pu se rendre compte de ce qui se passait.

Il lui fut vite expliqué que depuis longtemps Monac avait la volonté de se soustraire tout à fait à ce qu'il appelait le joug conjugal trop lourd encore pour lui, malgré le laisser-aller avec lequel il le portait. Ce projet était connu de M. de Fouville, quoique complétement ignoré par madame de Monac. L'acquisition de la Grange rentrerait donc dans les idées de

ce mari, qui serait enchanté de voir sa femme éloignée de Paris; cette perspective écarterait peut-être même de son esprit la pensée d'une séparation à l'amiable qu'il nourrissait depuis quelques mois. Cette douleur serait épargnée à Constance par l'acquisition de la Grange. M. de Fouville était même disposé à croire que Monac ne revenait à Paris que pour s'occuper de ce projet de séparation. Une correspondance fort active existait entre un oncle du mari de Constance et son protecteur; cet oncle voyait avec une peine extrême la déplorable conduite de son neveu et il entourait de son respect et de son estime la jeune femme victime d'une légèreté sans exemple. Ce bon parent, averti, devait être actuellement à Paris, et son actif concours amènerait à bien un projet complétant sa propre pensée; car son désir le plus vif était de placer Constance et ses enfants sous la protection de la famille de Kerkoff.

Lucie approuva fort cette ligne de conduite et se livra à l'espérance de voir bientôt fixée à la Grange, d'une manière stable, celle à laquelle elle portait un intérêt si direct. Quelques confidences de Constance lui avaient appris à quel point elle avait à souffrir des excentricités de M. de Monac et même de sa brutalité. Elle se promit une joie bien pure de cette prochaine réunion. Dès ce moment tous les vœux de la famille de Kerkoff se confondirent en un seul.

Au bout de deux jours, une lettre de Constance annonça à Lucie qu'elle avait trouvé son mari fort disposé à entrer dans ses vues, que l'acquisition de la Grange était décidée, qu'on allait faire rentrer les fonds nécessaires et que dans huit jours les voyageurs seraient de retour.

Fouville écrivait de son côté; il annonçait que Monac subissait une déplorable influence, que toutefois il consentait à renoncer à ses projets de séparation à cause de l'effet qu'ils produiraient. La retraite de sa femme en Bretagne lui convenait parfaitement : elle ne l'embarrasserait plus à Paris, et la résolution qu'elle prenait, semblerait d'autant plus simple qu'à la Grange elle serait assez près de Brest, port auquel il allait être probablement attaché, et qu'ainsi le monde serait

complétement dérouté dans ses suppositions ; il ajoutait que Monac, enchanté, remerciait M. de Kerkoff de ses bontés pour Constance, qu'il se proposait même de lui rendre ses devoirs et lui exprimer sa gratitude en allant à Brest où le rappelait son service.

La joie régnait parmi les habitants du manoir de Kerkoff; Prosper de Bonsac arrêta les conditions de vente de la Grange avec une grande facilité; lui aussi se réjouissait. Quelques jours après, un gros paquet fut remis à M. de Kerkoff; il contenait toutes les pièces utiles pour conclure le marché tant désiré, la somme nécessaire pour solder cette petite terre, et enfin un mot de Constance annonçant que quelques emplettes à faire, quelques dispositions à prendre, la retiendraient encore trop de jours à Paris pour qu'elle pût signer elle-même le contrat : elle semblait parfaitement heureuse.

Ce fut un beau jour que celui où Prosper transmit à M. Kerkoff, pour madame de Monac, la possession de cette habitation où son père, le vieux Bonsac, avait vécu avec tant de calme et de félicité pendant de longues et douces années.

Dès le lendemain, deux bancs furent placés, comme Constance l'avait demandé : l'un au bout d'un petit taillis, limite de sa terre et de celle de Kerkoff ; l'autre à l'extrémité d'une courbe de la rive, sous un gros plane de Hollande, planté par le premier propriétaire. De là l'œil suivait, pendant longtemps, le cours parfaitement calme de la rivière, bordée de jolies prairies toujours vertes et décrivant une sorte de grand entonnoir au fond duquel s'élève en pente douce une forêt de hêtres et de bouleaux.

Le jardin se repeuple ainsi que la serre, la maison se meuble, tout est prêt; Marthe trouvera dans la volière de beaux pigeons et de jolies tourterelles ; une chèvre broute le gazon; Franck apercevra, dès son premier pas dans la cour, un jeune chien qu'il avait beaucoup désiré. Constance peut arriver : la Grange l'attend.

Les huit jours fixés d'abord pour le retour s'étaient changés en six semaines. Les lettres de Constance avaient été pres-

que journalières ; une enfin apporta cet heureux mot : à mardi.

Comme il fut attendu ce mardi tant désiré ! Dès le matin, tous les habitants de Kerkoff se transportèrent à la Grange. Une revue de tous les appartements fut scrupuleusement passée. Lucie et sa fille arrangèrent de belles fleurs dans une foule de vases destinés à orner le vestibule, le salon, la salle à manger, un joli boudoir donnant dans la serre, la chambre de Constance et celle de ses enfants. Toutes les allées furent ratissées : il fallait que le pied de Constance s'imprimât le premier sur ce sable fin et jaune, brillant au soleil de ses mille paillettes. Le gazon fut arrosé et tondu à neuf, les fleurs des corbeilles redressées, les roses épluchées. La Grange était propre, luisante, parfumée, parée, comme une jeune femme entrant à son premier bal de l'hiver.

Deux cadres, l'un contenant le portrait du général Saint-Yves, l'autre un groupe composé de monsieur, de madame et de mademoiselle Kerkoff, furent placés dans le salon : c'était le cadeau de bienvenue de M. de Kerkoff.

Cinq heures sonnaient. Un bruit de voiture se fait entendre, on se précipite sur le perron, et bientôt Constance s'élance dans les bras de Lucie, de son mari. Son visage exprime la joie la plus pure, elle ne peut parler, elle presse les mains de ses amis, elle les embrasse... Enfin elle jette un regard autour d'elle, et elle reste ravie de ce qu'elle voit.

— Quoi !... c'est là la Grange ; mais c'est une féerie !... Quoi !... dans cinq semaines vous avez transformé la maison si négligée de ce pauvre Bonsac en cette délicieuse demeure ! mais je n'y reconnais plus rien !... Oh ! je vois Kerkoff : le voilà de côté, à demi voilé par ces magnifiques sapins !.... Oh ! je vous verrai donc toujours ! La mer à l'horizon, je ne l'y soupçonnais pas visible. Et quelle fraîcheur, que de fleurs, quelle propreté ! merci, merci, mes amis... Et mon banc ? est-il placé ?

L'étonnement de Constance en pénétrant dans sa maison ne fut pas moins grand. On avait réuni tout ce qui peut être

commode, on avait écarté tout ce qui est inutile ; la simplicité la plus recherchée, mais la plus vraie, régnait partout ; et tout, depuis le boudoir de madame de Monac jusqu'à la barrière de la cour, était en harmonie.

Constance n'avait plus de termes pour remercier ses amis. Qui dira ce qu'elle éprouva en apercevant dans le salon ces deux tableaux ! ses yeux se portaient de l'un à l'autre, ils se fixèrent enfin sur le portrait de son père et elle fondit en larmes. « Oh ! c'est lui, c'est lui qui me reçoit ici, c'est lui qui m'a mise sous votre protection, c'est lui qui m'a donnée à vous, merci, mon père, s'écria-t-elle ! merci, à vous qui me le rendez ! et aussitôt elle disparut pendant un instant.

La cloche la ramena au salon que l'émotion l'avait forcée à quitter ; en y rentrant, l'expression de son visage ne pouvait être rendue ; elle se précipita de nouveau dans les bras de ces gens qui la comprenaient si bien : son silence seul exprimait ce qu'elle éprouvait.

Un dîner avait été préparé. Constance n'avait voulu que des serviteurs bretons, et la bonne de ses enfants était la seule personne qu'elle eût gardée de sa maison de Paris.

Quel dîner !... comme il fut gai et animé ! comme les questions se croisaient ! comme Marthe, comme Frank usaient de la liberté du premier jour ! comme ils avaient déjà vu de belles choses ! comme ils aimaient déjà la Grange ! comme les légumes étaient bons ! comme les fruits étaient frais et parfumés, et la crème donc, la crème de la Grange !... Le repas fut court cependant : on avait tant de visites à faire !...

Marthe, Frank, marchaient de joie en joie, et Constance de surprise en surprise. D'une habitation tout à fait négligée, M. de Kerkoff avait su faire une ravissante demeure en ménageant des points de vue variés, en tirant parti des arbres magnifiques de ce domaine, de ses jolies prairies et de sa belle rivière. Le ciel s'était mis d'accord avec lui : jamais soirée plus belle n'avait été choisie pour mettre en valeur un site aussi pittoresque.

La satisfaction de madame de Monac était donc complète,

et la reconnaissance qu'elle exprimait à ses amis était aussi sincère que vive. Elle les reconduisit jusqu'aux limites de son empire, et elle vit que le banc qu'elle avait commandé avait été placé bien juste à l'endroit qu'elle avait indiqué. Elle s'engagea à aller dîner le lendemain à Kerkoff, et on se serra la main avec la douce certitude de se revoir le lendemain, le surlendemain et tous les jours.

Constance avait remis un gros paquet de lettres à M. de Kerkoff : Fouville lui rendait compte de la manière dont les choses s'étaient passées. Il avait trouvé Monac de plus en plus disposé à vivre à sa guise, de moins en moins préoccupé de sa famille, approuvant non-seulement les projets de sa femme, mais la poussant à remettre son appartement de Paris, mesure que Fouville n'avait pas approuvée. Aux yeux de cet ami dévoué, Monac persistait de plus en plus dans son plan de séparation : la fortune lui souriait, il était destiné à un magnifique commandement ; il était le lion du jour. Les nouvelles du Brésil étaient des plus fâcheuses : don Manuel continuait à dévorer la fortune de sa femme qui, fière du luxe de son mari, donnait la main à toutes ses extravagances et se conduisait en tout comme si jamais elle n'eût eu de fille. Fouville entrait dans une foule de détails, tous très-favorables à l'espèce de changement qu'il avait trouvé dans les idées de sa pupille, mais désespérants quant à son bonheur intérieur. Il terminait en bénissant le ciel d'avoir conduit Constance en Bretagne.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Après le dîner, Constance prit M. de Kerkoff à part et lui raconta tout ce qui s'était passé depuis son départ. Elle avait été bienheureuse, sans doute, de trouver son mari disposé à

la laisser traiter de la Grange aussi facilement. Mais elle ne s'y trompait pas : cette facilité prenait sa cause dans la profonde indifférence que M. de Monac ressentait pour elle ; tout contribuait à lui persuader qu'il subissait une influence des plus fâcheuses, et elle commençait à redouter les plus grands malheurs de ce côté. Elle avait proposé non-seulement de prolonger son séjour à Paris, aussi longtemps que son mari y resterait, mais encore de l'accompagner à Brest. Toutes ces marques de déférence avaient été repoussées, et, bien plus, M. de Monac avait affecté avec elle une froideur polie et dégagée qui ne lui était pas ordinaire; il n'avait même témoigné que de l'indifférence à ses enfants, ce qui avait profondément blessé leur mère.

Dans cet état de choses, elle avait cru devoir ouvrir son cœur à l'oncle de M. de Monac. Ce vieillard, quoique ayant servi de père à son neveu, le jugeait bien; loin d'abuser sa nièce sur un avenir prochain, il lui avait fait part d'inquiétudes qui corroboraient celles qu'elle-même nourrissait dans son âme.

L'avenir se présentait à elle d'autant plus sombre, que sa santé avait vivement préoccupé le médecin auquel elle s'était enfin déterminée à demander un avis. Elle revenait heureuse de retrouver ceux qui formaient sa vraie famille, mais ployant sous le fardeau de bien des douleurs et de bien des inquiétudes.

Et cependant, ajouta-t-elle, je suis tout autre qu'au mois de mai, mon âme jouit d'une sorte de calme que je n'ai jamais connu ; je prévois que je serai encore rudement éprouvée, mais il me semble que je suis en paix avec Dieu. Il est vrai que j'ai cherché à suivre ses lois, je me suis occupée de veiller sur moi-même, j'ai évité les occasions, puis je me suis réfugiée dans la prière.

J'ai vu l'abbé P...; j'ai plus causé avec lui que je n'en avais le projet. Il est plein de bonté, de patience ; mais il m'a trouvée bien ignorante, et il m'a renvoyée à vous pour bien des choses.

— Et ce que je craignais... vous savez?... ce danger?...

— C'était une chimère : je n'ai pas même eu à combattre, l'ennemi ne s'est pas présenté; mais je me suis trouvée devant un autre ennemi sur lequel je ne comptais pas, mon intimité. Vous vous figurez mal tout ce qu'on m'a dit de dur, de piquant sur mon éloignement de Paris; sur ce que l'on appelle ma réforme. Oh ! j'ai été bien malheureuse de tous ces cancans. Il semble vraiment que j'appartienne à ce monde, qui, après avoir été souvent indifférent pour moi, m'accable actuellement de reproches et de sarcasmes : à ses yeux je suis devenue une malhonnête femme.

Puis, que de questions sur ce que je désire le plus soustraire à la connaissance du public! Que d'insinuations sur mon mari, sur ma mère ! Oh ! quels gens ! je les quitte avec plaisir. Quoi ! j'ai passé un mois sous votre toit, et Lucie ne m'a pas fait une seule question, ne m'a pas dit un seul mot qui eût trait à ma position de famille : ce qu'elle en connaît vient de mes confidences spontanées, et des étrangers me mettent à la torture !...

— Vos affaires?

— Un jour M. de Monac est entré chez moi avec son oncle; et, après une conversation fort indifférente, il m'a tout à coup déclaré qu'un marin n'étant jamais certain de revenir d'une campagne, il trouvait convenable de me rendre compte de ma fortune; partant de là, il m'a fait l'exposé de ma position financière, non de la sienne.

— Et il en résulte?...

— Que la Grange payée, il me reste en rentes, dont j'ai les titres, et en terres, une fortune convenable; je me trouve même riche, mon vieil ami, car il me semble que je deviens très-simple dans mes goûts; mais mes enfants auront à décompter : car l'avoir de leur père disparaîtra, le mien est fort diminué, et il ne leur reviendra rien de ma mère que cet étranger ruinera complétement.

Après avoir longuement parlé de ses intérêts, de ses plans, Constance reprit :

Je veux régler ma vie : il faut m'habituer à une longue solitude, je le vois ; il faut me retremper dans la réflexion, car j'aurai besoin de bien des forces ; je veux consacrer mon temps à l'éducation de mes enfants, à l'étude, à quelques actes de bienfaisance que vous m'indiquerez. Je passerai mes soirées avec vous ; vous viendrez un jour, j'irai l'autre, et surtout nous ne nous gênerons pas. Je désire voir très-peu de monde : je suis trop isolée pour avoir une maison.

Quand Lucie ne pourra sortir le soir, vous viendrez, vous, n'est-ce pas, mon ami ? vous ne m'abandonnerez pas ? Vous m'avez répondu d'avance ; car j'ai trouvé mes deux chers bancs placés là où je vous les avais demandés. Je vous remercie de cette attention, et surtout de ce qu'elle contient une promesse tacite que vous n'oublierez pas.

— Non, certes, ma chère Constance, je tiens trop à votre affection pour ne pas répondre à vos moindres désirs. Je viendrai ici, souvent, trop souvent peut-être, à mon âge : on devient vite importun, fatigant ; nous bavardons nous autres, vieilles gens, et nous ne savons plus vivre comme on vit à présent. Vous êtes trop jeune pour faire cette différence, et surtout trop polie pour la constater. Ne m'attirez donc pas tant à la Grange : c'est un conseil d'ami que je vous donne ; vous finiriez par me trouver très-ennuyeux : on se connaît, chère enfant.

— Eh bien, nous voilà à notre banc, ami, asseyez-vous. Quels beaux saules pleureurs ! quels magnifiques peupliers ! Votre ami, le vieux Bonsac, a bien fait de planter ces arbres dans sa jeunesse. Comme ils font bien ! Vous avez eu une bonne idée de faire disposer cette corbeille de fleurs du banc à la rivière. Comme elles vont être belles dans quelques jours ! quelle bonne odeur donneront ces chèvrefeuilles et ces clématites ! Merci encore, ami. Vous me ferez faire une petite barque, n'est-ce pas, pour descendre le cours rapide de la rivière ? Merci. Voyons, parlons raison.

— Malgré vos inquiétudes, vous vous trouvez donc plus heureuse ?

— Oui, je vous avoue que je commence à croire que le

bonheur, tel que je l'avais rêvé, est une chimère. Par ma propre expérience, j'arrive à penser qu'il n'existe sur cette terre que dans la paix.

— Vous voilà dans le vrai, ma chère Constance ; vous marchez dans la voie sûre.

— Oui, j'en conviens, je crois y être ; j'espère que, soutenue par vous, j'arriverai au port. Je ne désespère plus de moi, mais je compte bien sur vous.

— Chère amie, ce n'est pas en moi qu'il faut espérer, ce n'est pas sur moi qu'il faut compter, sur moi pauvre vieillard, courbé sous les années, et pécheur, et grand pécheur, mon enfant ; du berceau à la tombe, c'est en Dieu qu'il faut espérer, c'est sur notre Rédempteur qu'il faut compter, c'est la grâce qu'il faut demander.

— On me renvoie toujours à la grâce, mon ami ; mais que dois-je entendre par ce mot : la Grâce ?

— La meilleure réponse serait celle du catéchisme, dont vous vous souvenez très-bien : « C'est un don surnaturel « que Dieu nous fait par sa pure bonté et par les mérites de « Jésus-Christ, pour opérer notre salut. » Quelque sèche qu'elle soit, cette définition est au moins laconique et claire.

— Eh bien, point encore assez pour moi.

— Tant pis, vraiment ; car, encore une fois, je ne suis pas théologien, et cette question de la grâce que vous me posez à brûle-pourpoint, en a embarrassé plus d'un. Si vous n'êtes pas contente de ce que je vais vous dire, nous écrirons à mon ami l'abbé P...

Vous vous souvenez que, dans nos premières causeries, nous avons parlé avec détails de la chute de l'homme ; cette croyance est devenue pour nous le point de départ de l'histoire si triste de l'humanité ; nous avons trouvé en ce grand fait l'explication de l'état présent de l'homme, et nous y avons découvert la cause de l'extrême changement opéré dans ce roi de la création. De créature faite à l'image de Dieu, comme le dit l'Ecriture, l'homme est devenu ce que vous savez : un être livré aux penchants les plus honteux, à l'ignorance la plus ab-

solue, voué dès sa naissance, par la faute de son père, au péché, à la mort; lui, créé pour l'immortalité, il n'a plus à parcourir qu'une vie courte, commençant par les larmes, et se terminant par la caducité, à travers les maladies, les douleurs, les misères de tout genre et de toute espèce.

Mais aussi nous avons vu le Dieu de toute miséricorde promettre à ce coupable un Sauveur, un Rédempteur; ce Rédempteur, indispensable à la réhabilitation de l'homme, est venu sur la terre, il a souffert pour l'homme, et, payant sur la croix la dette de l'humanité, il lui a ouvert la porte du ciel: la rédemption, voilà, si je puis me servir de ce mot, la seconde partie de l'histoire de l'homme.

Nous avons vu, vous le savez, que la seconde personne de la sainte Trinité s'est offerte pour être la victime due à la justice suprême. Le Verbe s'est donc fait homme et il a payé pour tous. En restant Dieu et en se faisant homme, en réunissant en lui les deux natures, le Christ est devenu vraiment et proprement médiateur entre Dieu et l'homme.

Qui eût pu payer pour l'homme, Constance, si le Verbe ne l'eût fait? L'homme? mais où trouver dans sa race une victime innocente, puisque tous naissent pécheurs? Un ange? mais les anges sont, comme l'homme, des créatures. Non, encore une fois, il fallait un Dieu, et un Dieu revêtant l'humanité pour se rapprocher de nous et réhabiliter notre misère. Que ce sacrifice si grand ne vous étonne pas : Dieu n'est-il pas l'infinie bonté? nous le devait-il ce sacrifice, je vous le demande? Non, certes. Il a agi dans la plénitude de sa bonté.

Je ne vous redirai point l'histoire admirable de l'Homme-Dieu que vous connaissez mieux que moi : son incarnation au sein de Marie, sa naissance, son enfance, sa prédication et sa mort.

Cette rançon de l'homme, ce Dieu victime suffisait-il à la justice? je vous le demande encore, Constance, et vous n'hésiterez pas à me répondre que, non-seulement cette satisfaction a été suffisante, mais qu'elle a été surabondante.

Voilà, ce me semble, l'ensemble de l'admirable dogme de la rédemption réduit à sa plus simple expression.

Ainsi voilà l'homme racheté; est-ce à dire que le Christ mort, tous les hommes soient sauvés? non; car il faut que l'homme remplisse les devoirs qui lui sont imposés.

— Oui.

— Pouvons-nous, par nous-mêmes, sans aucun aide, en venir là?

— Et que nous faut-il donc?

— Justement ce que vous demandiez, la grâce de Dieu, « *ce don que Dieu nous fait par sa pure bonté et par les mérites de Jésus-Christ pour opérer notre salut.* »

— Mais pourquoi nous le faut-il, ce don surnaturel?

— Avant la chute, jouissant de toutes ses forces, vivant de cette vie que Dieu lui avait donnée et dont la mort était exclue, ignorant le mal, exempt de péché, l'homme devait être moralement, n'est-ce pas, dans un tout autre état qu'après cette chute?

Quoique pur de toute souillure, quoiqu'en communication intime avec Dieu, quoique vivant dans la sainteté et dans la justice, l'homme, pour garder les préceptes qu'il avait reçus de son Créateur, avait encore besoin d'un secours qui nous est actuellement inconnu; après la perte de cet état de sainteté et de justice, ses forces se sont tellement amoindries qu'il lui faut un recours constant et surnaturel pour observer la loi. Ce recours c'est la grâce.

Ecoutez-moi encore un peu, Constance. Après une longue maladie vous avez assez perdu de vos forces pour ne plus pouvoir marcher toute seule; vous avez besoin d'un appui; un bon bras aide votre démarche chancelante, vous arrivez au but que vous vous êtes proposé : le bras, voilà la grâce.

Encore mieux. Ce petit enfant commence à marcher, il a tout ce qu'il faut pour en venir à bout; mais si vous ne le soutenez, ses jambes trop faibles vont lui manquer : en bonne mère vous lui donnez la main, et joyeux il fait ses premiers pas : voilà la grâce.

Voyez encore une image de la grâce dans ces paroles du Deutéronome : « Comme l'aigle qui provoque ses petits à « voler et voltiger autour d'eux, il a étendu ses ailes, et il l'a « pris et il l'a porté sur ses épaules. » Ainsi Dieu agit avec l'homme.

Notre libre arbitre s'est amoindri par le péché ; et la pente qui nous entraîne vers le mal est si rapide que nous ne voulons le bien qu'attirés vers lui par le secours divin, provoqués comme les petits de l'aigle.

Suis-je parvenu à vous faire voir la nécessité de ce secours, la nécessité de la grâce ?

— Oui.

— Qu'est-ce que l'homme peut mériter par lui-même ? rien, certes. Ce secours est donc un don gratuit de Dieu.

— Ceci se comprend très-facilement, et je sais plus que personne que je n'ai par moi-même aucun droit à la bonté de Dieu.

— Mais que s'est-il passé depuis notre chute ? Le médiateur n'est-il pas venu ; par son sacrifice, notre rançon n'a-t-elle pas été payée et avec surabondance ? Les mérites infinis de la victime se sont alors répandus sur toute l'humanité, et, à cause de ces mérites, la grâce nous est accordée.

Dieu est parfaitement libre dans cette distribution de ses dons : mais cependant il a été toujours enseigné qu'il ne refuse pas sa grâce ; que tous, au contraire, en reçoivent une mesure suffisante pour accomplir leur salut, et que personne ne se perd que par sa faute. Dieu offre à tous les grâces de la foi : aux pécheurs, la grâce du repentir et de la conversion ; aux justes, la grâce nécessaire pour observer ses commandements et pour persévérer dans cette observance.

Mais n'allez pas croire que ce don surnaturel soit tel, qu'il nous porte au bien nécessairement, ce serait là une erreur grave ; nous avons toujours la triste possibilité de résister à cette provocation, comme nous avons aussi la possibilité d'y répondre. De là le seul mérite de l'homme, mérite qui le conduit à la récompense : ainsi, en nous, le bien est l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'homme.

Je me garderai bien de vous entraîner plus loin et de vous faire étalage d'une science que je n'ai pas. Il me semble que vous savez ce que c'est que la grâce.

Vous souvenez-vous de ce jour où vous entrâtes dans la chapelle des dames de Bon-Secours et où vous vous sentîtes poussée vers cette jeune sœur, par une main invisible? vous souvenez-vous de ce détail que vous m'avez raconté? Eh bien, cette main, c'était la grâce; vous pouviez résister à cette impulsion, rester à votre place, céder à votre timidité. Vous ne l'avez pas fait, au contraire: vous avez correspondu à la grâce.

— Oui, je comprends; mais comment acquiert-on la grâce de Dieu?

— Les dons gratuits ne s'acquièrent pas, ma chère enfant, ils s'obtiennent.

— Eh bien, comment?

— Par la prière: « Demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert, cherchez et vous trouverez, » est-il dit dans l'Evangile. Demandez donc avec ferveur et vous recevrez.

La grâce s'obtient aussi par les sacrements; c'est par eux que Dieu distribue le plus ordinairement ses dons à l'homme.

Considérez, je vous en prie, comme tout s'explique dans le christianisme. La misère de l'homme, sa faiblesse, son ignorance, sa disposition à se laisser entraîner au mal, voilà les conséquences de la chute; le voilà tellement privé de forces, qu'il ne peut rien, quoi que ce soit, sans le secours de la grâce. Livré à lui-même, il tombe d'abîme en abîme; mais, à l'instant même de sa chute, le Rédempteur se propose pour victime, et déjà, en vue de la rédemption qui s'accomplira au Calvaire, la grâce se répand sur les hommes. Déjà dans l'ancienne loi, des justes gardent la loi, et le ciel a des élus qui n'attendent que la mort de ce médiateur pour entrer dans ce séjour de gloire. Ils ont vécu, ces saints personnages, dans l'espérance du règne du Désiré des nations; car, Constance, le monde attendait son Sauveur.

— Quoi, ce monde ancien que nous avons vu tomber sous le poids de sa corruption?

— Oui, ce monde attendait le Rédempteur.

Ce n'est pas seulement chez les Hébreux que le Sauveur est attendu et sa venue prédite : l'Orient tout entier espère en lui. Consultez les livres sacrés de l'Inde, de la Perse, de la Chine, et vous trouverez cette tradition répandue parmi ces peuples d'une manière positive. Si vous désirez vous éclairer sur cette si importante matière, je vous donnerai demain *le Christ et l'Évangile* de M. l'abbé Chassay, et vous verrez que « partout on retrouve ce libérateur suprême présenté sous les images les plus variées... Le réparateur qu'espérait l'humanité n'était pas un être d'une nature vulgaire et commune. Les prophètes hébreux racontaient qu'il avait été engendré dans la splendeur des saints, avant l'étoile du matin ; que le signe de la principauté serait sur son épaule, et que nul ne pourrait raconter sa génération. Les peuples anciens ne regardaient pas non plus le Messie comme un simple mortel... Il ne faut pas s'étonner s'ils ont donné à la vie de leur révélateur la plupart des traits qui ne conviennent qu'à Jésus-Christ. Les peuples de l'Iram se figuraient que Nom, le plus ancien prédicateur de la parole divine, était un Ized incarné. Dans le système thibétain-mongol, Maïsari, qui doit sauver le monde est un des célestes *Bourgchaires*. Le même mystère se rencontre dans toutes les incarnations du bouddhisme et du brahmanisme... Chez les Chinois, on attendait depuis la plus haute antiquité un être d'une nature merveilleuse qui devait rétablir l'harmonie entre le ciel et la terre ; c'est un fait attesté par toutes leurs anciennes littératures (1). »

L'Asie ne présente pas seule cette croyance en l'incarnation d'un médiateur ; l'Egypte l'enseignait dans ses mystères.

Ne resterez-vous pas étonnée, Constance, d'entendre Platon faire dire à Socrate : « Il nous faut attendre jusqu'à

(1) *Le Christ et l'Évangile*, l'Allemagne, 2e partie, page 136 et suivantes.

ce que paraisse celui qui nous apprendra comment nous devons vivre vis-à-vis de Dieu et des hommes ? »

Quelles analogies n'ont pas trouvées certains savants entre Hercule et le médiateur ! Que savons-nous de ces fameux mystères de la Grèce ?

A Rome, les livres sibyllins ne parlent-ils pas de la naissance d'un fils de Dieu? de l'apparition future d'un règne de justice, etc... ? Mais cette idée, cette croyance, est plus solennellement proclamée encore dans l'Eglogue de Virgile, Pollion ; Virgile, auquel M. de Maistre reconnaît l'esprit prophétique, opinion que je signale et que je ne vous forcerai pas de partager, ma chère amie.

Il y a dans le plus grave historien de Rome, dans *Tacite*, cette phrase qui ne laisse pas d'être d'un grand poids : « On « était généralement convaincu que les anciens livres des « prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient deviendrait « puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du « monde. » Suétone dit quelque chose de semblable. Mais, chère amie, tout cela n'est rien en comparaison de ces paroles : « Digne de compassion, sans honneur, sans considé- « ration, au comble de la misère, il proposera l'espérance; il « tombera ensuite dans les mains des méchants et des incré- « dules : leurs mains impurs prodigueront des soufflets au « Seigneur, et leurs bouches impures des crachats pleins de « fiel ; mais lui, quoique innocent, présentera à leurs coups « ses mains sans défense. »

Et ces paroles... ce sont celles des livres sibyllins. Dites, ne croyez-vous pas lire la Passion? mais la sibylle va plus loin : ne dit-elle pas qu'après trois jours le juste ressuscitera?

— Mais, mon ami, ceci dépasse tout, et il me semble que jamais les prophètes d'Israël n'ont parlé avec plus d'autorité.

— Et n'allez pas croire, chère amie, que ce rapprochement n'ait frappé que vous ; il en a frappé bien d'autres. Tout en n'acceptant pas comme absolue l'authenticité des livres sibyllins, révoquée en doute par de bons esprits que j'honore, je vous rapporte ce que des gens graves en ont cité,

sans prendre sur moi une responsabilité imposante ; je laisse ces livres pour ce qu'ils sont.

Les traditions du Nord, l'Edda, confirment cette assertion, que le monde attendait le libérateur ; car on y retrouve la mort du Dieu bon, et son retour à la vie (1).

Si donc une croyance a été répandue dans le monde, c'est celle-là : c'est l'espérance, l'attente du Rédempteur ; cette croyance est, dans la force du mot, essentiellement *catholique*. Dogme sublime que celui-là, et donné à l'homme, dans son infinie bonté, par un Dieu qui ne punit qu'à regret. Ce serait une grave erreur que de croire, chère amie, que cette tradition si imposante n'ait frappé que les écrivains religieux : les hommes les plus opposés au christianisme ont, à cet égard, des aveux étonnants : « De temps immémorial, dit Voltaire, c'é-« tait chez les Orientaux une maxime, que le sage viendrait de « l'Occident.» Volney corroborera ce témoignage : « Les tra-« ditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs « avaient répandu sur toute l'Asie la croyance d'un grand « médiateur futur, d'un juge final, d'un sauveur, d'un con-« quérant, d'un roi, d'un Dieu législateur qui devait ramener « l'âge d'or sur la terre et délivrer les hommes de l'empire du « mal (2). »

D'où viendrait-elle cette croyance, si elle ne prenait pas naissance dans cette promesse faite au premier coupable, et conservée par la tradition ?

L'esprit se perd, je le sais, dans la contemplation de ce grand dévouement du Verbe ; dans l'appréciation de cet acte sans pareil, l'homme ne peut comprendre cet amour que lui porte un Dieu.

— C'est bien vrai, ce que vous dites.

— Qui, je vous le demande, Constance, prétendra comprendre Dieu, l'infini? qui, parmi les hommes, pourra pous-

(1) Voir la Rédemption annoncée par les traditions, par Schmit, *Démonstration évangélique*, de Migne.

(2) Cités par M. l'abbé Chassay, *Le Christ et l'Évangile*, 2e partie, l'Allemagne, page 261.

ser l'orgueil jusqu'à dire à l'Infini : « Tu ne dépasseras pas mon horizon ; tu te règleras sur mon intelligence, et tu ne feras rien que je ne puisse comprendre : ainsi je le veux ? »

Et ce pygmée de l'intelligence se dressera ainsi devant le roi des soleils !... que lui répondra Dieu ? Levez les yeux, Constance, et comptez ces myriades d'étoiles scintillant sur nos têtes ; demandez au savant, et leurs noms, et leur histoire et leurs lois : et ce qu'il vous répondra sera tel, que votre imagination, confondue de tant de grandeur, de tant de magnificence, de tant de majesté, de tant de puissance, de tant de sagesse, s'abîmera devant ce splendide spectacle. Mais quoi donc, parce que vous ne comprenez pas, il faudra que le Créateur change la création ! il faudra qu'il brise ces mondes, parce que le spectale de ces mondes, dont les mystères ne vous seront cependant pas tous dévoilés, vous étonne !...

Pourquoi changerait-il son monde moral, parce que, faibles enfants de la terre, nous ne savons pas les cieux !... Il faudrait donc qu'il se détruisît lui-même, parce que nous ne pouvons mesurer sa grandeur. Se détruire !... il ne le peut.

Oui, abîmons-nous devant cet océan de lumière dont nos yeux ne savent soutenir la splendeur ; remercions Dieu de ce qu'il nous a dit de lui-même : c'est tout ce que nous en savons ; remercions Dieu de ce qu'il fait pour nous, et ne cherchons pas à soulever les voiles de ses mystères. La raison de l'homme a sa sphère : Dieu, lui, n'a pas la sienne, car il est infini.

Ici, M. de Kerkoff fut interrompu par un domestique lui annonçant qu'il était attendu avec impatience chez lui par un visiteur étranger.

TROISIÈME SOIRÉE.

— Dites-moi bien vite, chère Constance, pourquoi ces mots si pressants : Venez le plus tôt possible?... Vous avez quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer?

— Hélas! oui. Tenez, lisez.

En prononçant ces paroles, madame de Monac remit à M. de Kerkoff une lettre de l'oncle de son mari. Il lui apprenait qu'avant de quitter Paris, Monac lui avait avoué que des pertes énormes, éprouvées au terrible jeu de la Bourse, compromettaient le reste de sa fortune : l'honneur était sauf; mais, ses engagements remplis, il ne lui resterait rien; il partait, prenait la mer, et pour une longue campagne.

M. de Châtaignier assurait à sa nièce que depuis très-longtemps il redoutait cette catastrophe: les gens d'affaires de son neveu lui avaient donné la certitude que toutes ses dettes seraient payées par les valeurs qu'ils avaient entre les mains. Il adressait à Constance les paroles les plus affectueuses et pour elle et pour ses enfants; il la priait de ne pas chercher à voir son mari, et il lui défendait surtout de s'engager même pour la plus petite somme.

Kerkoff, en méditant avec attention cette lettre, éprouva la crainte qu'elle ne fût que le prélude d'une autre, et les pensées les plus amères traversèrent son esprit.

Bientôt il put lire dans le cœur de Constance, et il le trouva déchiré par les sentiments les plus opposés. Tantôt elle en voulait à ce père qui ruinait ses enfants, tantôt elle s'en voulait à elle-même de n'avoir pas su prendre sur lui un empire désirable; elle le plaignait de sa solitude au moment d'un malheur aussi grand, elle se préparait à tous les sacrifices pour adoucir la position de cet homme qu'elle ne croyait pas aimer,

mais qu'elle aimait, au fond, de cet amour vrai que toute femme honnête porte au père de ses enfants.

Kerkoff déploya toutes les ressources de son esprit pour démontrer à Constance que ce triste événement était imminent à ses yeux depuis longtemps, que les paroles affectueuses de M. de Châtaignier étaient presque des promesses, et qu'il voulait espérer que Marthe et Frank n'auraient point à se plaindre de la fortune ; car leur oncle, vieux garçon et très-riche, pouvait réparer les folies de leur père. Il s'unissait à ce bon parent pour retenir Constance à la Grange, et pour lui faire un devoir de conserver la ligne de conduite qu'on lui traçait. Au fond du cœur, il remerciait Dieu de trouver chez son amie des sentiments qu'il approuvait et qui l'honoraient à ses yeux.

Il ne parvenait pas cependant à calmer les vives souffrances de cette âme si souvent blessée ; elle l'était surtout en ce moment par l'indifférence de cet homme qui n'était pas venu chercher auprès d'elle des consolations qu'elle lui eût prodiguées.

Après avoir essayé en vain l'emploi de tous les moyens propres à calmer une si juste douleur, M. de Kerkoff proposa à Constance d'aller prier avec elle à une chapelle peu éloignée, où la Mère des affligés était en grande vénération.

Cette chapelle, dédiée à Notre-Dame-des-Bois, était située à l'entrée de la forêt, qu'on apercevait au fond de la vallée dans laquelle la Grange était bâtie. Une jolie route suivant la rivière, traversant de belles prairies, et bordée par une ligne d'arbres, conduisait à sa lisière ; on prenait un petit sentier, se cachant dans les grands arbres dont les branches enlacées formaient un sombre berceau ; à peu de distance, la pente devenait un peu roide ; de gros rochers blancs et gris, tapissés de lierre et de bruyère, donnaient au paysage un caractère sauvage contrastant avec les prés si frais, les arbres si touffus, le tapis si épais de mousse, le champ de muguet que Constance et son vieil ami quittaient. Le chemin, rocailleux, était bordé de myrtiles, aux petits fruits rouges et bruns ; de houx, aux feuilles brillantes, et de sorbiers, aux fleurs en ombelle.

A un coude du sentier motivé par une saillie du rocher, au fond d'une étroite vallée, apparaissait un pauvre toit, d'où s'élevait une humble flèche. A mesure que l'on descendait, la chapelle se laissait voir, et rien à l'extérieur ne décelait autre chose qu'un petit temple bien abandonné. En approchant, l'œil étonné découvrait quelques ornements d'architecture gothique : cette chapelle avait été certainement jadis bâtie avec grand soin, mais des mains inintelligentes lui avaient enlevé toute sa grâce primitive.

Parvenus à la porte, nos pèlerins la trouvèrent fermée, et force leur fut d'attendre que le gardien vînt l'ouvrir, à une heure qu'un avis placé sous le porche indiquait.

A peu de distance, coulait un ruisseau; quelques pierres éparses gisaient sur ses bords ombragés par des bouleaux aux gros troncs blancs et au feuillage léger. La vue embrassait de là tout le vallon, petite oasis de verdure au milieu des bois.

Constance, bien plus fatiguée par ses émotions que par le trajet qu'elle venait de faire, s'assit sur l'un de ces quartiers de rocher.

— Que vais-je demander à Notre-Dame-des-Bois? dit-elle après un moment de silence, car après tout il n'y a au fond de tout cela que de l'argent.

— Vous demanderez, chère enfant, ce dont vous avez besoin, la résignation et la grâce de supporter avec courage et patience les nouvelles épreuves que Dieu vous envoie.

— Vous avez donc lu au fond de mon cœur, vous avez vu quelle cruelle pensée le dévore, vous sentez donc ce que je souffre? Oui, me voir ainsi comptée pour rien par le père de mes enfants, voilà ce qui me torture ! quant à l'argent... même pour eux... fi donc !

— Eh bien, oui, et c'est pour cela que je vous ai amenée ici; vous prierez, et la prière de votre cœur sera entendue par la Mère de douleur; elle la présentera à son divin Fils; et, je l'espère, car sa parole y est engagée, celui qui souffrit de l'abandon de tous au jardin des Oliviers, viendra à votre aide.

— N'ai-je pas le droit de me plaindre, ami ; car, qu'ai-je fait pour être ainsi traitée : a-t-il un seul tort à me reprocher?

— Non, certes, et je trouve votre plainte juste ; mais rentrez en vous-même, et dites-moi si le Christ se plaignit autrement qu'à son Père. Vous pardonnerez à votre mari, vous aurez à lui pardonner encore peut-être, et Dieu vous fera cette grâce : le pardon des injures, l'oubli des fautes des autres, c'est, vous le savez, la vertu particulière du christianisme, c'est le *miracle du christianisme*, comme l'a si heureusement dit un écrivain de notre temps (1).

— Eh bien, oui, je demanderai à Dieu de produire ce miracle en moi ; oui, je vais le lui demander, et jamais je n'ai eu plus besoin de son secours, jamais je n'ai aussi bien compris ce que doit être sa grâce : car, à moi seule, ami, je le sens, je ne pardonnerais pas.

La petite chapelle s'ouvrit, Constance s'y précipita. M. de Kerkoff ne l'y suivit d'abord pas, il pria au bord du ruisseau ; il entra enfin, et se prosterna aussi sur les dalles humides, unissant ses prières à celles de sa fille adoptive.

Le soleil disparaissait derrière les rochers quand Constance, baisant les pieds de la Vierge et jetant un dernier regard vers le petit sanctuaire, donna le signal du départ. Son visage était inondé de larmes, mais cependant son œil avait perdu toute l'expression fiévreuse qu'on y remarquait une heure avant ; elle prit, sans prononcer une parole, le bras de son compagnon et descendit ainsi en silence le sentier du rocher ; sa voiture l'attendait au pied.

A peine placée au fond, elle saisit les mains de Kerkoff, et d'une voix calme et douce :

— C'en est fait, dit-elle, j'ai tout pardonné ; que dois-je faire ?

— Rien !... que Dieu soit béni, si le calme régne dans votre âme, et il y régnera.

— Dieu m'a fait la grâce de pardonner, vous dis-je. Oui,

(1) L'abbé Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.*

la grâce vient par la prière, je le sens. La sainte Vierge m'a entendue, je suis tout autre; mon cœur n'est pas calme, n'est pas heureux, mais je ne sens plus rien de très-amer; le murmure est loin de moi, je me résigne. Merci, ami, de m'avoir amenée ici; je suis bien soulagée; conduisez-moi toujours ainsi.

Mais que faire pour conserver la grâce?... Je prierai encore tous les jours, je reviendrai souvent à cette chapelle, je l'ornerai; Marthe et moi nous cueillerons des fleurs, nous placerons de beaux vases aux pieds de la madone. Nous lui ferons un riche manteau : elle est si pauvre, cette chapelle! Au fait, par qui est-elle visitée? par quelques pauvres bergers, quelques pauvres femmes, quelques bûcherons. Ce sera bien, n'est-ce pas, de l'embellir?

— Oui, sans doute.

— Oh! je la prierai, cette étoile de la mer, pour celui qui va affronter la fureur des flots. Oui, je veux garder la grâce.

Ne m'avez-vous pas dit hier, ami, que la grâce s'obtenait autrement que par la prière? Vous m'avez parlé des sacrements, ce me semble; vous ne m'avez pas donné d'autre explication. Consacrez le temps qui nous reste d'ici à la Grange pour m'apprendre ce que sont les sacrements.

— Je préférerais, chère amie, répondre à cette question un autre jour : vous avez éprouvé bien des émotions dans cette journée, et cette conversation sera grave.

— Tant mieux, et je la provoque à dessein; je serai forcée de sortir de ma triste pensée et je saurai vous suivre, cela me fera du bien; je m'absorberai ce soir dans la réflexion.

— Vous le voulez?

— J'ordonne.

— J'obéis.....

Le monde a toujours pensé que Dieu n'avait pas abandonné à elle-même l'humanité, quoique déchue. Nous avons vu l'attente du médiateur répandue pour ainsi dire sur toute la terre : ce fait suffirait déjà pour prouver ce que j'avance.

Point de dogme plus universel que celui de la grâce : en voulez-vous la preuve? L'homme a toujours prié : qu'est-ce que la prière, sinon la demande à un être plus puissant que nous d'un secours dont nous avons besoin? Non-seulement l'homme a toujours prié, mais il a toujours sacrifié : nous reviendrons un jour au sacrifice. Je veux seulement vous faire observer aujourd'hui cet accord constant de l'humanité dans la demande d'un secours, d'une protection, de la *grâce*, en un mot, soit par les cris qui s'élèvent de son cœur, soit par l'offrande des victimes. Elle est souffrante, cette pauvre race humaine; elle sent sa souffrance; elle demande à la bonté infinie un remède à ses maux.

Dans la doctrine catholique, les remèdes aux souffrances de l'homme déchu, ce sont les sacrements, source d'où découlent sur nous les grâces de Dieu.

Quelle est la grande, la primordiale souffrance de notre âme? quelle est la source de nos maux? N'est-ce pas, chère Constance, le péché? Un remède au péché, aux suites qu'il laisse, nous était nécessaire : de là les sacrements; mais il nous faut des armes encore contre nous-mêmes et contre les tentations : les sacrements sont ces armes; ils sont plus encore, ils sont des secours pour acquérir des vertus. Ainsi le baptême délivre du péché originel; la pénitence, du péché actuel; l'extrême-onction des restes du péché et des tentations : l'ordre guérit l'ignorance, la confirmation nous prémunit contre la faiblesse, l'eucharistie diminue le penchant au mal, le mariage combat la concupiscence : le baptême donne la foi; l'extrême-onction, l'espérance; l'eucharistie, la charité; l'ordre, la prudence; la pénitence, la justice; le mariage, la tempérance; la confirmation, le courage. Voilà les moyens sensibles de sanctification dont Dieu se sert à notre égard.

A notre entrée dans la vie, il convient à la miséricorde divine de nous ouvrir la porte de la grâce; de nous débarrasser du péché originel, la seule chose que nous apportions. L'eau du baptême nous lave de notre souillure; chaque jour nous tombons : la pénitence nous soustrait à l'empire que le dé-

mon exerçait sur nous par le péché mortel. Quand le dernier jour sera proche, quand l'éternité sera là, prête à commencer, comme nous aurons besoin d'un secours spécial contre les dernières tentations, contre les restes du péché ! L'onction sainte et suprême nous préparera au grand passage ; une autre onction consacre les ministres du Seigneur et leur communique les grâces dont ils ont besoin pour remplir leur auguste mission. Notre vie n'est-elle pas une lutte constante, continuelle? Aussi le Saint-Esprit vient nous fortifier et nous apporter ses dons ; à notre âme, il faut un aliment, une nourriture : elle la trouve dans le sang de l'Agneau divin. Enfin, il fallait entraîner notre mauvaise nature vers l'ordre et la tempérance ; il fallait perpétuer la famille chrétienne, et le mariage a été institué.

Quelles sont les exigences de notre être auxquelles il n'ait pas été répondu par les sept sacrements ? Dieu se servant de ces signes visibles pour répandre sur nous sa grâce, ne nous prend-il pas au berceau et ne nous mène-t-il pas à la tombe? A quelle prévision a-t-il manqué? En vérité, Constance, il me semble que voilà notre existence jalonnée par les bontés du Très-Haut, de telle façon que nous pouvons entreprendre notre pénible pèlerinage avec confiance.

J'ai cherché en vain, parmi toutes les institutions humaines, et je n'ai rien vu de semblable. Ainsi, à chaque pas que l'on fait en avant dans l'étude du christianisme, on trouve une raison de bénir davantage l'Auteur de tout bien. Ici le voilà, s'appliquant, pour ainsi dire, à donner à chaque jour, à chaque acte de l'homme la grâce nécessaire ; la foi a ouvert la vie ; l'espérance la ferme ; la charité l'a soutenue, l'a embellie, l'a remplie : voilà notre course ; dites, les secours nous ont-ils manqué?

— Oh ! non, mon ami, et cet enchaînement est admirable.

— Voyez encore, chère amie, la convenance de l'institution des sacrements, si je puis me servir de ce mot ; si vous regardez en haut, ne répond-elle pas à la miséricorde de Dieu, parce qu'elle est un moyen d'indulgence et de pardon ;

à sa justice, car elle humilie notre orgueilleuse raison, comme vous le verrez mieux plus tard; à sa sagesse, car voilà que des choses sensibles, visibles, tangibles, qui ont pu servir au péché, servent actuellement à la sanctification de l'homme? bien plus, les sens qui le dominent, qui le conduisent au mal, les voilà servant à son instruction en percevant ces signes sensibles.

Ainsi dans cette infinie bonté du Créateur, l'homme est appelé encore à coopérer au bienfait qui le sauvera. Il peut repousser le don qui lui sera fait: triste et bien triste puissance! l'infinie justice n'a pas voulu enchaîner Prométhée coupable: elle le laisse dans toute sa force et dans toute sa liberté; car, Constance, encore que le sacrement vu en lui-même soit très-indépendant de l'homme, il n'en est pas moins vrai que le sacrement serait nul et comme non avenu, si de la part de celui auquel il doit être administré il y avait intention de ne pas le recevoir.

N'allez pas induire de là que, dès que les sacrements ne sont pas repoussés, ils sont toujours reçus avec toutes les grâces qu'ils renferment; certains d'entre eux exigent des dispositions toutes spéciales, la pénitence entre autres; mais hélas! Constance, les sacrements sont reçus quoique la foi ne soit pas dans l'homme, mais comment? Eh mon Dieu! ils sont alors une occasion certaine de mort, ils sont profanés.

— Oh! mon ami, que dites-vous?

— Une chose simple et que vous savez de tout temps. Depuis quand des remèdes n'ont-ils pas tué alors qu'ils ne sont pas appropriés à la maladie? depuis quand la nourriture indispensable à l'homme en santé n'a-t-elle pas été funeste à celui qu'une fièvre ardente consume?

Les sacrements sont pour nous ou un bien ou un mal; un bien infini, immense, quand nous possédons les dispositions voulues, un mal immense si nous les profanons.

— Cette pensée est horrible, ami, et comment oser approcher de cette source divine dont les eaux salutaires peuvent avoir l'effet d'une boisson empoisonnée? Vous m'expliquerez

bien, n'est-ce pas, toutes les dispositions qu'il faut avoir pour recevoir les dons du Seigneur ?

Le sacrement contient donc sa vertu en lui-même ?

— Sa vertu vient toute de Dieu, si bien qu'il peut être ou *fait* ou *administré* par un ministre indigne, pourvu qu'il observe tout ce qui est essentiel.

— Comment ? Un prêtre indigne conférerait un sacrement ?

— *Oui*, chère amie, notre croyance est formelle à cet égard ; si vous froncez encore le sourcil, je vous citerai un texte du concile de Trente ; prenez garde à vous, je vous le dirai en latin.

Rien de si simple au reste, car au nom de qui tout se fait-il dans le sacrement ? est-ce au nom du prêtre ? un nom plus puissant y préside, c'est celui devant lequel les anges fléchissent les genoux au ciel. Les mérites du Sauveur et non ceux du simple mortel, qui tient ici sa place, nous valent la grâce. Il est là, le ministre, comme agent, comme opérateur visible, il fait ce qu'il lui a été attribué de faire ; mais sa propre valeur, au point de vue où nous sommes placés, n'entre pour rien dans l'attribution des grâces qui découleront de ce qu'il est appelé à distribuer, à conférer.

— Que dites-vous donc, encore une fois ? quoi ! un prêtre immoral pourrait approcher des saints autels ?

— Affreuse profanation que la sienne, Constance, les anges se voilent la face au ciel, les démons bondissent d'allégresse aux enfers devant un tel crime ; mais si ce nouveau Judas boit et mange sa condamnation, il ne vous en donne pas moins le pain de vie.

La rose est d'un rouge aussi éclatant, dit un écrivain célèbre, dans les mains d'une sale paysanne que dans celles d'un empereur. Ce ne fut pas par un cygne éblouissant de blancheur, mais par un noir corbeau, que Dieu envoya au prophète Élie le pain qui devait le nourrir.

La dignité du ministre n'est donc pour rien dans le sacrement, car le sacrement est saint par lui-même ; ne vous laissez pas prendre aux erreurs des hérétiques sur cette indignité du prêtre, du ministre du sacrement.

Une seule réflexion, au reste, nous déterminera à penser comme l'Eglise tout entière. Qui pourrait être assuré de la dignité du prêtre, ma chère amie? à qui est-il donné de sonder les reins et les cœurs? est-ce à vous? est-ce à moi? Nous devrions dans la crainte de ne pas rencontrer la dignité désirable dans l'administrateur des sacrements, nous tenir éloignés de cette source de grâces; car quand pourrions-nous avoir confiance, dites-le-moi, Constance? Il faudrait donc que les anges du Seigneur, sans cesse en mission près de nous, nous donnassent l'assurance de la pureté du ministre de Dieu. Il aurait été plus tôt fait de charger les anges eux-mêmes de conférer les sacrements.

Ce serait se tromper singulièrement que de faire dépendre les sacrements de la dignité de ceux qui les administrent, comme des dispositions de ceux qui les reçoivent : le sacrement opère par lui-même, encore une fois.

Il est même un sacrement, le baptême, que l'Eglise catholique regarde comme valide, quoique conféré par un ministre protestant quand il a été administré suivant les rites chrétiens.

— Et cependant on choisit son confesseur parmi les ministres les plus saints.

— Nous traiterons cette question quand nous parlerons de la Confession.

— L'Eglise a-t-elle toujours reconnu sept sacrements?

— Oui, chère amie.

— Ne fait-on pas une différence entre eux? Il en est qui se nomment sacrements des vivants, et d'autres sacrements des morts; il en est que l'on peut recevoir plusieurs fois, d'autres une seule.

— Oui encore, chère Constance.

Le baptême et la pénitence ont reçu le nom de sacrement des morts, et cette appellation est parfaitement juste. A qui confère-t-on le baptême? N'est-ce pas à un pauvre enfant maculé du péché d'Adam? avec cette tache de naissance il est en dehors de l'Eglise; il ne compte point au nombre d

enfants de Dieu ; de cet état de mort, il sortira vivant par le contact de l'eau sainte.

Le péché donne la mort à l'âme, et la pénitence remet tous les péchés ; rendant au criminel sa robe baptismale, ne rappelle-t-elle pas son âme à la vie ?

Qui a fait vivants ces êtres morts, sinon le baptême et la pénitence ?

Les autres sont appelés sacrements des vivants, car comme vous le comprenez déjà, ils sont destinés à ceux chez lesquels la vie spirituelle n'est point éteinte. Avant l'Eucharistie, la pénitence ne doit-elle pas détruire l'empire du péché ? Oui, cette âme qui va recevoir son Dieu est vivante, elle est sortie des ténèbres de la mort, la grâce règne déjà en elle, mais elle va y régner d'une manière plus ardente, plus complète.

Vous l'avez dit, Constance, parmi ces signes visibles de la grâce, il en est trois qui impriment à l'âme un tel caractère qu'il ne doit pas s'effacer, qu'il ne doit pas être renouvelé.

Le baptême nous fait chrétiens, noble et sainte qualité que nous ne perdrons point ; Dieu nous a marqués, nous sommes de son troupeau. La confirmation, en nous donnant les dons du Saint-Esprit, en nous faisant parfaits chrétiens, burine encore plus profondément ce sceau de Dieu, reçu au baptême : il sera indélébile. Puis, quand les prêtres du Christ sont élus, quand l'Eglise choisit ses lévites, l'ordre les marque d'un signe particulier, pénétrant jusqu'au fond de l'âme ; à toujours cet enfant du sanctuaire lui est consacré, à toujours il est à Dieu ; qu'il renie sa foi, qu'il abandonne la Croix de son maître, à toujours il est à lui ; aux cieux les séraphins le recevant au milieu d'eux le glorifieront de sa fidélité ; aux enfers, les démons lui montreront sans cesse cette vie toujours sanglante, que laisse à son front le sceau du sacerdoce.

En est-il de même des autres sacrements ? Le juste pèche sept fois par jour, la piscine sainte est toujours préparée. L'âme n'est jamais rassasiée de sa nourriture divine, le taber-

nacle est toujours ouvert. La mort frappe même les époux: l'anneau du mariage se bénit plus d'une fois. Enfin, Constance, nous frappons souvent plus d'un coup à la porte de l'éternité, avant qu'elle s'ouvre : que la dernière onction se répète.

— Merci, mon vieil ami, une pensée triste plonge mon cœur dans l'amertume; que de sacrements n'ai-je pas reçus déjà et combien ai-je peu profité des grâces qu'ils procurent!... avec quelle ignorance, mon Dieu, ai-je usé de vos dons!... Oh! pardonnez-moi, elle n'était pas volontaire.

— Calmez-vous, Constance ; chaque jour vous perdrez ce que vous appelez votre ignorance ; chaque jour vous recevrez la grâce dont vous aurez besoin.

— Il est tard, bien tard, vous coucherez à la Grange où nous arrivons, ami.

— Non, je ne puis, et je vous quitte; à demain, dormez si vous pouvez.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Dès le lendemain matin, Lucie et sa fille se rendirent à la Grange : elles n'y trouvèrent ni Constance ni Marthe. Elles apprirent que l'une et l'autre étaient parties de bonne heure pour la petite chapelle de Notre-Dame-des-Bois; elles se hâtèrent d'aller au-devant de leurs amies. En passant près du cabinet de travail qui touchait au salon, elles aperçurent le chevalet de madame de Monac chargé d'une toile d'assez grande dimension; une esquisse très-large indiquait une vierge tendant les bras vers celui qui l'implore.

Elles suivirent le cours de la rivière, et par un sentier traversant les prairies, elles atteignirent assez promptement, et

le rocher, et le but de leur course ; la messe venait de finir. Constance, absorbée dans une contemplation profonde, ne les vit *point* : Marthe seule leur sourit. Deux vases remplis de fleurs odoriférantes avaient été placés aux pieds de la Vierge; l'huile de la lampe avait été renouvelée, un cierge brûlait devant la statue de la Mère des affligés. Marthe reprit sa prière; ses petits doigts comptèrent l'un après l'autre les grains de *corail d'*un chapelet; on le voyait, elle avait compris par cet admirable instinct du cœur, si sûr chez les petites filles, que sa mère souffrait, et elle redisait, la pauvre enfant, les prières qu'elle savait.

Quand Constance quitta le sanctuaire, elle vit Lucie et sa fille assises au pied des bouleaux. Elle vint à elles avec un visage triste sans doute, mais calme et presque serein. L'orage du cœur avait été calmé par la prière, par un généreux pardon.

Marthe ne manqua pas de faire remarquer à sa jeune amie *combien* le petit oratoire était déjà orné par sa mère. « C'est que vois-tu, disait-elle, maman a du chagrin, et la sainte Vierge est bien bonne, à ce qu'elle dit ; aussi nous la prions, et lui donnons des fleurs ! »

La conversation des deux amies fut triste, douce, affectueuse; un malheur récent rend l'amitié plus précieuse encore. Lucie n'eut pas de peine à faire partager à Constance sa confiance en la Providence, et son abandon tout entier à la volonté de Dieu : Lucie était une sainte dont la charité échauffait *le* cœur. La douce causerie de ces deux femmes leur rendait le chemin court ; elles passaient devant une cabane *bien* connue de Lucie pour abriter un pauvre bûcheron et sa famille, quand elles aperçurent un jeune garçon pleurant et marchant vite.

Interrogé, il répondit que sa mère venait de lui donner deux sœurs, qu'on avait bien un parrain et une marraine pour la première, mais qu'il n'y en avait pas pour la seconde.

« Je la nommerai bien, moi, je l'ai dit à ma mère; mais avec qui ? voilà pourquoi je pleure et j'allais consulter le recteur. »

— N'allez pas plus loin, mon ami, lui dit Constance, je nommerai cette enfant avec vous.

— Avec moi, Madame, vous?

— Oui, moi, est-ce que vous ne me voudriez pas pour marraine? Je suis catholique.

— Oh! je le sais bien, vous venez de la messe à Notre-Dame-des-Bois; mais je n'oserai jamais aller au baptême avec vous. Que Dieu soit béni, au reste, et qu'il vous rende, Madame, ce que vous faites pour de pauvres gens.

Et vite l'enfant, criant à tue-tête la bonne nouvelle, précéda ces deux dames dans la cabane.

Quel spectacle les attendait! comment le rendre... Tout manquait, et pour la mère, et pour les deux pauvres petites créatures auxquelles elle venait de donner la vie. Une jeune fille, leur sœur aînée, était là, seule, pleurant aussi, car elle ne savait quels soins donner et à la mère et aux enfants; le père était absent.

Le jeune garçon fut expédié vers la femme du jardinier de la Grange, femme d'âge et de cœur. Elle reçut par lui l'ordre d'apporter avec elle les choses les plus utiles; elle fut installée auprès de la femme du bûcheron: bientôt ces enfants furent enveloppés dans des langes; bientôt enfin, l'active charité des deux jeunes femmes eut pourvu à tout. Elles quittèrent alors la cabane, et Constance renouvela à la pauvre accouchée la promesse de présenter l'une de ses petites filles aux fonts baptismaux.

— Je me suis bien avancée, Lucie, dit madame de Monac, en m'engageant à nommer cette enfant, car je ne sais trop quelles obligations l'on contracte; priez votre mari de venir dîner, il me dira cela. Quant à vous, expliquez-moi bien tout ce qu'il convient que je fasse en cette occasion.

Et Lucie, en femme qui sait son monde, lui énuméra tous les cadeaux qu'elle aurait à faire, lui exposa tous ses devoirs de marraine. Il fut convenu que si le jeune paysan avait toujours peur de la belle dame, on choisirait pour parrain un certain voisin, garçon riche et peu donnant, mais sur lequel madame

de Monac exercerait cet empire que toute Parisienne a par droit de naissance sur tout Français qui a peu quitté son village.

Le plaisir d'une bonne action, la singularité de cette scène, la reconnaissance des gens de la cabane, ces sentiments nouveaux pour madame de Monac avaient fait diversion à sa tristesse, et la causerie des deux amies fut animée, gaie même pendant cette seconde partie de la route.

Elles se séparèrent en se promettant de bien rire des mines par lesquelles M. Yves-Firmin de la Pipardière accueillerait la demande de Constance, de son chagrin d'accepter, du bouquet et des gants blancs dont il ornerait sa partenaire, enfin de ses bonbons.

Quand Kerkoff arriva à six heures, il fut tout étonné et tout heureux du changement opéré chez sa pupille; le dîner fut fort gai, il eut la description de toutes les péripéties du voisin; Constance ne fit trêve à ses innocentes plaisanteries que pour intéresser vivement le général au sort des pauvres bûcherons chez lesquels il fut convenu qu'il l'accompagnerait le soir même.

— J'ai promis de tenir sur les fonts baptismaux cette enfant; mais, aussi, je dois vous déclarer que tout en prenant les choses très-gaiement quant au parrain, je suis au fond des plus embarrassées quant à ma filleule. Lucie m'a dit qu'il y a des engagements sérieux attachés à mon titre, et j'ai le plus grand besoin de savoir de vous ce qui en est.

— Ouvrez le catéchisme de votre fille et vous l'apprendrez.

— J'ai bien le temps de lire vraiment ! n'ai-je pas un jabot à préparer pour M. de la Pipardière, un bouquet à faire pour M. de la Pipardière, un joli bonnet pour cette enfant, une layette complète pour elle et sa sœur; puis allez-vous croire que je ne vous montrerai pas M. de la Pipardière? si fait, vraiment ! demain, à un dîner où je vous convie, et un dîner, c'est chose grave. Aussi, ai-je trouvé qu'il était plus facile de vous écouter que d'étudier; je vais donc vous feuilleter, s'il

vous plaît. Allons, soyez homme, car me voilà parfaitement femme, n'est-ce pas?

— Oui certes, et bien jeune femme, et bien alerte; car vous allez, vous allez, que j'étouffe!

Et le bon M. de Kerkoff ne disait rien que de vrai: il était presque forcé.

L'allure se ralentit; il reprit ses esprits, et quand Constance trouva qu'il était en état de répondre, elle lui décocha à brûle-pourpoint cette question: Qu'est-ce que le baptême?

— « Le baptême est un sacrement qui efface en nous le péché originel et nous rend enfants de Dieu et de l'Église; » cette réponse vous serait faite par cet enfant qui passe, et elle serait parfaitement juste. Je ne vous en ferai pas d'autre. Si vous interrogiez parfois ces pauvres gens du peuple que vous déclarez ignorants, grossiers, vous auriez à rougir, madame, de tout ce que vous trouveriez en eux de la science de Dieu; je voudrais soumettre à cette épreuve certains orgueils de ma connaissance.

— Je l'ai fait marcher trop vite ce bon vieil ami, se dit Constance, et voilà que sans s'en douter il est de mauvaise humeur.

Je savais ce que vous venez de dire; mais enfin je vais avoir un rôle à jouer et je veux en connaître l'étendue; soyez bon, comme toujours, et ralentissons le pas, on cause mal en marchant vite.

M. de Kerkoff tout en s'essuyant le front reprit:

— Je ne m'arrêterai pas à vous dire que le baptême est une conséquence de la chute primitive; il en est le remède, si vous me permettez ce mot, puisque c'est lui, ce sacrement *de l'eau*, qui nous accueillant à notre entrée dans la vie, nous enlève par la grâce de Dieu, la tache de notre origine.

Une observation très-curieuse à faire est celle-ci : c'est que quelques anciens peuples purifiaient d'une façon ou d'une autre, par l'eau ou par le feu, les nouveau-nés; la circoncision chez les Juifs était une sorte de baptême; les mahométans ont conservé cette institution, et si les Romains avaient leurs

ablutions, l'Amérique avait aussi les siennes; saint Jean baptisait dans le désert. Dans ces usages se retrouvent et le souvenir de la chute et le dogme du péché originel, dogme bien ancien, vous le voyez.

Le christianisme a donc dû ouvrir la série des grâces qui suivent l'homme de son premier cri à son dernier gémissement, par un sacrement destiné à faire enfant de l'Eglise cet enfant du démon.

Observez que Jésus-Christ, ce Dieu fait homme, a voulu recevoir lui-même le baptême; remarquez qu'à ce baptême sans exemple, où la suprême pureté se soumettait à une sorte de purification, l'Esprit-Saint descendait sur Jésus, et que, des cieux ouverts, sortait une voix disant: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* De là commence le divin apostolat. Ce jour du baptême dans le Jourdain est, à vrai dire, la manifestation par le Père de la mission du Fils. Quel admirable spectacle! le Fils est là, mêlé aux hommes, le Père le déclare son Fils, le Saint-Esprit descend du ciel et s'abaisse sur lui; la Trinité tout entière se manifeste au monde; les temps des ténèbres cessent : les jours de lumière commencent; le Révélateur par excellence va, après le jeûne du désert, parler aux hommes et leur annoncer la parole de son Père.

Au baptême de l'enfant, la Trinité tout entière est aussi là; c'est en son nom que coule l'eau sur le front de ce Fils de l'homme qui, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, opère son entrée dans le christianisme, et pour qu'il soit chrétien il faut, et que l'eau le touche, et que ces noms augustes soient prononcés, et cela essentiellement; aussi entendrez-vous le recteur se servir, demain, de cette formule sacrée: « Enfant, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

En cas de nécessité, tout le monde peut remplacer le prêtre. Par le fait immédiat de ce sacrement, le baptisé est absous, la tache originelle a disparu, le coupable n'est plus coupable.

— Et les catéchumènes?

— Les catéchumènes étaient ceux que l'Eglise primitive

présentait au baptême : nous y reviendrons ; souvenez-vous seulement que l'adulte est lavé par le baptême, non-seulement de la tache originelle, mais de toutes les autres, pourvu qu'il ait la foi, l'espérance, le repentir, ou au moins un commencement d'amour de Dieu. Toutes les peines dues au péché sont remises par l'ablution sainte, le paradis s'ouvre pour celui qui passe des fonts baptismaux à la mort.

— Mais le baptême n'est pas aussi simple que vous me le dites, ami ; il y a des cérémonies.

— L'Eglise l'a entouré d'une pompe spéciale et de prières particulières ; mais le sacrement en lui-même consiste uniquement dans le contact de l'eau, accompagné des paroles sacramentelles que je vous indiquais à l'instant.

Quant aux cérémonies, vous les suivrez et je vous en donnerai la raison.

Tout en causant ainsi, nos promeneurs arrivaient à la cabane du bûcheron. Constance se hâta d'y pénétrer. Elle trouva la mère et les enfants bien portants. Tout avait changé de face depuis le matin ; cette chaumière présentait une apparence d'aisance. La femme du jardinier avait fait régner l'ordre et la propreté partout. Tous semblaient heureux. Il fut convenu que, vu la peur que lui causait la belle grande dame, Vincent, c'était le nom du jeune garçon, ne serait pas parrain : il reçut cependant un bon cadeau de madame de Monac ; toutes les dispositions furent prises pour le lendemain, et rendez-vous donné à la paroisse.

Interrogée sur le nom qu'elle désirait que l'on imposât à sa fille, la femme du bûcheron indiqua Anne, en l'honneur de sainte Anne d'Auray ; Constance proposa Yvonne en mémoire de M. de la Pipardière, et Marie surtout, car elle n'oubliait pas ce qu'elle devait à la Notre-Dame-des-Bois. Ces trois noms furent admis avec grande joie par toute la famille.

— J'ai accompli la partie la plus difficile de mon rôle, dit Constance en reprenant le bras de M. de Kerkoff ; les noms sont choisis et adoptés ; c'est d'ordinaire une bien grande affaire. M. Yves-Firmin sera très-heureux d'avoir une Yvonne pour

filleule, ainsi plus d'obstacles de ce côté, et, par le choix du nom de Marie j'ai très-bien rempli mon devoir.

— Vous croyez?

— Oui, sans doute, que me reste-t-il donc à faire, sinon de redire ces noms au recteur?

— Ah! vous croyez de bonne foi qu'aux yeux de l'Eglise les fonctions de parrain et de marraine se bornent à parcourir le calendrier pour y choisir, à la douceur de sa consonnance, un nom, à faire une sorte d'arbitrage entre tous les intéressés à l'imposition de ce nom, à distribuer quelques cadeaux aux uns et aux autres, à recevoir un beau présent de M. de la Pipardière, et que tout est fini comme cela?

— Eh oui, mon vieil ami, je le crois.

— Je le croyais comme vous quand votre bon père me demanda de vous tenir sur les fonts du baptême, et depuis, quand j'ai étudié le christianisme, j'ai vu qu'à mon insu j'avais pris un engagement très-grave.

— Vous me faites frémir. Quoi! vous vous seriez engagé pour moi à une chose qui vous serait pénible, sans le savoir encore, sur la demande de mon père?

— Rassurez-vous, ma bien chère Constance, je n'ai pas dit *pénible*, j'ai dit *grave*, et si je traduisais bien ma pensée, je dirais doux, et très-doux, ma chère enfant, car c'est aux réflexions que m'ont fait faire mes engagements d'alors que je dois nos *Causeries du soir*.

— Expliquez-vous, je vous en prie.

— Parce que j'ai répondu pour vous, chère amie, au baptême, vous êtes devenue mon enfant spirituel.

— Que dites-vous?... Merci, mon Dieu! et la jeune femme, sautant au cou de M. de Kerkoff, l'embrassa avec une véritable effusion. J'ai donc un lien avec vous; je vous suis quelque chose; vous avez un devoir à remplir envers moi? Oh! je suis heureuse! oh! mon cœur me disait bien qu'il y avait entre vous et moi un rapport mystérieux que j'ignorais! Le voilà connu, je suis votre fille devant Dieu! Merci, merci; la bonne journée!

Des larmes de joie coulaient des yeux de Constance; M. de Kerkoff, profondément ému, luttait en vain contre lui-même pour ne pas laisser percer sa propre émotion.

— Votre bon père, mon enfant, a bien fait tout ce qu'il a fait, et je rends grâces au Ciel de la pensée qu'il eut de m'appeler à votre baptême; mais faut-il tout vous dire?... Quand, de retour au christianisme, j'en étudiai les institutions, je restai profondément troublé et affligé d'avoir aussi mal répondu aux engagements que j'avais pris devant les autels à votre égard.

— Quels sont-ils donc, et auxquels avez-vous manqué?

— Ecoutez-moi : En acceptant d'être votre parrain, je promis, en face de Dieu et de l'Eglise, de vous aimer, de contribuer de tout mon pouvoir à vous donner une éducation chrétienne, de prier pour vous, de veiller autant que je le pourrais sur vous, de remplacer votre père auprès de vous, s'il venait à vous manquer, enfin de me conduire envers vous comme envers mon enfant.

— Et vous n'avez pas fait tout cela?

— Non, chère amie, je ne l'ai pas fait, et pour moi il y a dans cette pensée une amertume extrême; tard, et trop tard, j'ai tenu mes promesses.

— Trop tard!

— Oui, trop tard.

— Eh! que voulez-vous dire?

— Bien des choses; avec un peu de soin, je serais facilement parvenu à dicter à votre mère le choix de votre pension; avec de l'énergie, j'eusse empêché...

— Quoi?

— Votre mariage. Il est dans mon cœur une plaie que le temps ne cicatrisera jamais, quelque puissant qu'il soit, et cette plaie, c'est le repentir que j'éprouve de mon oubli, de ma négligence en cette occasion; le ver est là, et toujours il rongera.

— Rassurez-vous! je ne suis plus malheureuse, j'ai tout pardonné; je suis prête à tout souffrir, et peut-être ce que vous

appeliez mes peines, sera ma gloire et mon salut. Consolez-vous, père, je vous l'ai dit un autre jour, vous n'auriez pu rien empêcher. Laissez-moi écouter avec bonheur ces paroles: Vous avez pris devant Dieu et devant l'Eglise l'engagement de m'aimer comme votre enfant... Cela est vrai, car vous le dites... je vous appartiens. Oh! bénie soit la Providence, et l'ange qui inspira à mon père de vous choisir.

— Oui, Constance, j'ai pris, quoique je les aie mal tenus, ces engagements, et vous en prendrez demain de pareils vis-à-vis de l'enfant de cette pauvre femme que vous quittez.

— Et je ne m'en doutais pas!... ceci devient imposant!... Au reste, il me sera plus facile de veiller sur Yvonne, qu'à vous de veiller sur moi.

— Demain donc vous déclarerez, en entrant dans l'église, que vous venez demander que cette nouveau-née devienne enfant de Dieu; vous déclarerez en son nom qu'elle croit ce que l'Eglise croit; vous engagerez cette enfant, remarquez-le, à croire et à pratiquer la doctrine de Jésus-Christ; vous parlerez pour elle.

Ce n'est pas tout, vous renoncerez pour elle, en son nom, au démon; c'était son maître, elle le quitte pour un autre; vous échangerez l'étendard du monde pour la croix du Sauveur; vous renoncerez aux pompes de Satan, aux maximes et aux vanités du monde.

— Pour Yvonne, les vanités du monde ne sont pas à craindre, et.....

— Vous supposez que par monde j'entends ici, quoi? la société, les salons, ce que vous appelez le *monde* enfin?

Votre monde, chère amie, est peut-être bien un peu celui auquel il faut renoncer; mais le *monde* dont je parle n'est pas cela; entendons-nous, s'il vous plaît.

— Cela me plaît fort, car je suis charmée de trouver l'occasion de vous faire expliquer sur ce mot le *monde*, qu'on emploie si souvent dans le langage religieux.

— Un jour, notre Sauveur a dit: Malheur au monde!... et certes, cet anathème terrible n'a point été lancé contre telle

ou telle réunion, telle ou telle société; il était lancé contre le *monde*, c'est-à-dire contre l'empire de Satan, et l'empire de Satan, c'est tout ce qui est opposé à la doctrine du Christ; l'empire de Satan, c'est l'orgueil; l'empire de Satan, c'est le sensualisme; l'empire de Satan, c'est l'amour du plaisir, de la jouissance; l'empire de Satan, c'est l'ensemble de toutes ces doctrines qui dominent, qui enlacent tout un monde, qui lui dictent une vie de licence, de bien-être, d'égoïsme, de crime; le monde, c'est l'opposé de l'Evangile. Le monde est donc pour tous, pour Yvonne comme pour vous. Elle aura le sien comme vous avez le vôtre, chère amie; les mauvaises passions, les vices se transforment, en restant les mêmes au fond; l'un porte une robe de velours, et l'autre des jupons de bure. Vous renoncerez donc pour votre filleule *aux maximes* et *aux vanités du monde;* vous renoncerez aussi aux œuvres de Satan, c'est-à-dire au péché.

Par là même, chère amie, vous vous engagerez à faire tout ce qui dépendra de vous pour que l'enfant au nom de laquelle vous parlez soit placée, pour tenir ces promesses, dans le milieu le plus favorable, et vous contracterez ainsi envers elle une obligation formelle et charitable.

Il y a donc dans le baptême, au point de vue que je signale, tout autre chose que ce que vous y voyez.

— Oh! mon Dieu, oui, et voilà que j'ai peur. Au reste, j'ai été poussée à cette promesse, par qui?... par la Mère des pauvres sans doute, je tâcherai d'être fidèle; je commence à trouver que j'ai mal fait de choisir pour parrain M. de la Pipardière, il ne m'aidera en rien.

— Peut-être, car il y a aussi vis-à-vis de cette petite créature des obligations pécuniaires, et M. Firmin ne demandera pas mieux que de se montrer généreux aux yeux d'une *lionne*.

— Triste lionne!

— Aux yeux de M. de la Pipardière toute Parisienne doit l'être.

Je ne vous cache pas que j'ai un peu blâmé votre choix, car le désir de vous amuser vous l'a seul dicté, et le baptême

est une chose trop grave pour qu'on traite avec légèreté quoi que ce soit qui s'y rattache.

— Si je dois trouver grâce par le repentir, j'ai droit au pardon, car je me repens.

Dites-moi, si je devenais veuve, je ne pourrais pas épouser M. de la Pipardière ayant tenu cet enfant avec lui ?

— Très-bien. L'empêchement existe entre vous et moi, *entre moi* et votre mère ; il va du présentant au présenté, non d'un présentant à l'autre.

— C'est donc bien vrai qu'il existe un lien entre vous et moi ? Je suis heureuse de penser que je suis un peu votre fille.

Dites-moi, je comprends bien pourquoi on répond pour l'enfant, pourquoi il a des répondants; mais pour quelle raison lui donne-t-on des patrons ?

— Vous savez que dans notre foi si consolante, les élus du *ciel prient* pour leurs frères de la terre ; lorsqu'un enfant entre dans cette admirable société, il est bien simple de le placer sous le patronage de quelque saint qui implorera Dieu pour lui ; de là l'usage des patrons. Une foule de circonstances déterminent la dévotion de telle ou telle personne pour tel ou tel saint ; il est naturel que l'on donne, pour ainsi dire, en garde à un saint personnage que l'on vénère entre tous, une jeune âme de laquelle on est soi même garant : je ne comprends que comme cela le choix du nom. Les souvenirs de famille sont aussi un motif très-concluant, et je suis toujours touché de voir se perpétuer cette sorte de culte du nom ; il y a parfois des raisons très-respectables de cette prédilection pour tel ou tel nom.

Mais ce que je ne puis comprendre, chère amie, c'est l'accouplement de noms bizarres formant un sens, une phrase, et lesquels, mon Dieu ! Ainsi j'ai connu un monsieur qui avait le malheur de s'appeler Fidèle-Amant-Marie, Constant; une dame, Blanche-Côme-Hermine !... Quelle absurdité que d'aller choisir des noms dans les romans ! Beaux patrons que ceux que l'on trouve là. La Fable a été à la mode pendant un

temps : je vous citerais des Diane, des Hercule, etc. ; d'autres fois l'histoire, témoin les Scipion, les Lucrèce.

— J'ai bien choisi les patrons de cette petite, n'est-ce pas, ami ? Yvonne, saint Yves, c'est un saint très-honoré dans cette bonne Bretagne ; Anne, la mère de la sainte Vierge, Anne, la patronne de ce canton ; puis Marie, le nom de femme par excellence !...

Vous n'avez rien à me dire sur ce choix.

Au reste, voilà une délicieuse journée. J'ai fait une bonne action, cette pauvre famille est dans un état préférable à celui qui existerait si je n'étais entrée sous son toit ce matin, j'ai fait une promesse un peu indiscrète, mais je veillerai peut-être plus sur cette enfant que la petite fille que Vincent eût à coup sûr choisie ; puis quelle bonne découverte ! Ah ! je ne croyais vous devoir que mon nom de Constance que j'aime fort peu, qui me va très-mal, car je ne suis pas constante du tout, et voilà que je sais tout ce à quoi vous oblige ce titre de parrain auquel j'attachais si peu d'importance. Comme j'ai été bien inspirée en vous priant de venir !

Quelle belle chose, quand on y réfléchit, que ce premier sacrement... que cette entrée dans la vie chrétienne !... Que de précautions prend l'Eglise !... Oh ! comme l'on voit *singulièrement* les choses dans le monde ! Un baptême, c'est une cérémonie sans doute, mais à laquelle on ne pense pas autrement ; c'est une occasion de déployer un certain luxe, de recevoir des cadeaux et de placer un enfant sous le patronage de quelqu'un de puissant. Pour Dieu, on n'a pas une pensée ; et cependant il est là dans toute sa majesté !... Que d'enseignements dans ce sacrement ! Oh ! je suis bien décidée à y réfléchir. Et cette petite créature que l'on met entre ses patrons de la terre et ses patrons du ciel ! comme notre religion est sage, belle !

— Et poétique ! Ecoutez Châteaubriand.

« Le baptême, le premier des sacrements que la religion confère à l'homme, selon la parole de l'Apôtre, le revêt de Jésus-Christ. Ce sacrement nous rappelle la corruption où nous sommes nés, les entrailles douloureuses qui nous portè-

rent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde; il nous dit que nos fautes rejailliraient sur nos fils, que nous sommes tous solidaires : terrible enseignement qui suffirait seul, s'il était bien médité, pour faire régner la vertu parmi les hommes.

« Voyez le néophyte, debout au milieu des ondes du Jourdain; le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête; le fleuve des patriarches, les chameaux de ses rives, le temple de Jérusalem, les cèdres du Liban paraissent attentifs. Ou plutôt, regardez ce jeune enfant sur les fontaines sacrées : une famille pleine de joie l'environne; elle renonce pour lui au péché, elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel par cette renaissance perpétuée par l'amour de race en race. Déjà le père s'empresse de reprendre son fils pour le reporter à une épouse impatiente qui compte, sous les rideaux, tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel : des pleurs d'attendrissement, de religion, coulent de tous les yeux; le nouveau nom de l'enfant, l'antique nom de son ancêtre est répété de bouche en bouche, et chacun mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croit reconnaître le vieillard dans le nouveau-né qui fait renaître sa mémoire. »

Vous m'avez demandé, je crois, Constance, comment on administrait le baptême aux catéchumènes, je vais laisser encore parler l'auteur du Génie du christianisme.

« Le jour choisi pour la cérémonie était le samedi saint. *On* commençait par toucher les narines et par ouvrir les oreilles du catéchumène, en lui disant : *Epheta, ouvrez-vous.* On le faisait ensuite entrer dans le Saint des Saints. En présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçait aux œuvres du démon : il se tournait vers l'Occident, image des ténèbres, pour abjurer le monde, et vers l'Orient, symbole de lumière, pour marquer son alliance avec Jésus-Christ. L'évêque faisait alors la bénédiction du bain, dont les eaux, selon saint Ambroise, indiquent les mystères de l'Ecriture : la création, le déluge, le passage de la mer Rouge, la nuée, les eaux de Mara, Naaman et le paralytique de la Piscine. Les eaux

ayant été adoucies par le signe de la croix, on y plongeait trois fois le catéchumène en l'honneur de la Trinité et on lui enseignait que trois choses rendent témoignage dans le baptême : l'eau, le sang et l'esprit.

« Au sortir du Saint des Saints, l'évêque faisait à l'homme renouveler l'onction sur la tête, afin de le sacrer de la race élue et de la maison sacerdotale du Seigneur. Puis on lui lavait les pieds ; on lui mettait des habits blancs, comme un vêtement d'innocence ; » après quoi il recevait le sacrement de confirmation et même la sainte Eucharistie.

Demain, chère amie, vous retrouverez quelques-unes de ces cérémonies.

— Administre-t-on encore souvent le baptême à des adultes ?

— Oui, dans les missions, ou dans le cas de conversions de juifs ou d'infidèles. Rome a vu, il y a bien peu de temps, une bien touchante cérémonie de ce genre. Voici le récit d'un témoin oculaire :

« A huit heures nous étions au *Gesu*. Déjà l'église était remplie d'une foule pieuse, avide de contempler le jeune israélite, que Marie avait conduit de sa main pleine de grâces jusqu'au pied de la croix : la société française occupait le premier rang, et une piété sympathique dominait toute l'assemblée. M. Ratisbonne, accompagné du père de Villefort et de M. de Bussières, son parrain, se tenait au bas de l'église suivant l'antique usage; il portait le vêtement blanc des catéchumènes.

« Bientôt le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté, revêtu de ses ornements pontificaux, descendit de la chapelle de Saint-Ignace et vint commencer en face du néophyte, les prières et les cérémonies d'usage : nous le suivîmes. Les exorcismes et les onctions mystérieuses qui préparent l'homme à l'initiation chrétienne étaient accomplis. Tout à coup une épreuve inattendue est adressée au jeune israélite. Naguère encore, il avait, comme Saul, blasphémé le nom de Jésus de Nazareth et sa doctrine ; il était juste qu'il expiât cette faute

par un acte public de repentir et d'humilité : « Baisez la terre, » lui dit le cardinal ; et aussitôt, sans trouble comme sans hésitation, il baise la terre !....

« M. de Bussières, protestant converti, conduisant un juif au giron de l'Eglise catholique ; et quel juif ! un jeune Français de 28 ans, dans toute la plénitude de sa force, de sa raison et de son indépendance ; hier encore, impie, frondeur, blasphémateur, et aujourd'hui, doux comme un agneau, se laissant faire tout ce que l'on veut ; son visage remarquable par un heureux mélange de fermeté et de douceur, sa longue barbe noire, sa démarche, son costume, tout en lui reportait la pensée au temps de la primitive Eglise. On eût dit un de ces chrétiens des Catacombes qui espéraient le martyre. Voilà ce que nous vîmes... Quand le pontife demanda au catéchumène ! « Quel est votre nom ?—Marie, » répondit-il avec un élan de reconnaissance et d'amour qui nous fit tressaillir. La réception du baptême et de la confirmation fut suivie d'une chaleureuse improvisation de M. Dupanloup, et le saint sacrifice commença, etc. » (1)

Vous le voyez, une grande partie des formes anciennes sont encore suivies.

Heureux catéchumène, qui, de la piscine, s'élance inondé des dons du Saint-Esprit à la table sainte. Comment le cœur d'un homme peut-il suffire à toutes ces émotions ? Aux cieux, les anges envient son bonheur. Pourquoi ne pas mourir alors !

Heureux, cent fois heureux l'enfant dont l'âme s'envole sur l'aile de son âge dans ces jours d'ineffable innocence ! il va grossir les cœurs qui entourent le trône du Seigneur.

Divine espérance que celle de la mère qui, dans le premier-né, ravi à son sein entre un sourire et une larme, voit un chérubin agitant un encensoir d'or aux pieds du Très-Haut !

Toutes celles auxquelles il a été donné de sentir les douces caresses d'un enfant né de leurs entrailles, doivent saisir avec

(1) *Les trois Romes*, par M. l'abbé J. Gaume.

une ardeur égale à leur amour maternel cette consolante doctrine. La mort n'est point sombre pour le chrétien, elle ne l'est pas même pour la mère malheureuse, et vous ne pouvez savoir, vous, ce que c'est qu'une mère qui a senti s'agiter en elle ce petit être, qui l'a mis au monde dans la douleur, qui, ivre encore des douleurs, mais ivre aussi de joie, lui a souri, l'a pressé contre son cœur, l'a nourri de son lait, a passé de longues heures, heureuse en le contemplant dans son berceau; qui, la nuit, qui, le jour, n'a pensé qu'à ce petit être et qui, après ces joies, le voit souffrir, dépérir.... mourir! Non, vous ignorez ces joies et cette douleur, et je vous le dis en vérité: Béni soit à jamais le Dieu qui a dit à la mère: Ne pleure pas sur le berceau de ton fils, ton fils est mon ange!

— Oui, plus le christianisme se déroule à mes yeux, plus je comprends son admirable économie, et plus je crois à sa divinité, et plus je suis disposée à reconnaître aussi qu'il peut faire le bonheur des hommes.

Voici votre sentier, mon vieil ami, l'heure s'avance, à demain; vous serez exact, vous serez témoin, je vous en préviens; vous vous ferez beau, votre bel habit, entendez-vous; vos croix, je veux que vous honoriez ma filleule. Pauvre enfant! Fêtons son entrée dans la société des enfants de Dieu.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Le lendemain, tout le monde fut exact au rendez-vous. A deux heures arrivaient à la paroisse un vieux Breton dans le costume de fête de son village, beau et pittoresque costume, rehaussant un mâle visage orné d'une cicatrice que le brave paysan avait reçue dans ces guerres de géants entreprises pour défendre la religion du Christ dans ces jours, à jamais néfastes, où le paganisme défiait l'homme en plaçant sur l'au-

tel du Dieu vivant la déesse Raison. Jacques Brieux avait combattu avec valeur et jusqu'à la fin; son visage le disait, et à sa boutonnière pendait une croix de Saint-Louis.

Jacques Brieux donnait le bras à une belle jeune fille qu'il avait décorée d'un bouquet monstrueux et d'un riche ruban. Prudence, fille d'un gros fermier, avait consenti avec grand plaisir à donner son nom à l'enfant du bûcheron de son père. — Madame de Monac donnait le bras à M. Yves-Firmin de la Pipardière, revêtu de son plus bel habit, orné d'un jabot colossal, d'une grosse chaîne d'or, les mains emprisonnées dans des gants blancs, et les pieds dans des bottes vernies. Constance portait, comme Prudence, un magnifique bouquet attaché par un ruban éclatant. Elle était suivie de la famille de Kerkoff et de quelques autres voisins. Par toutes les issues du cimetière pénétraient des paysans et des paysannes en habit de fête, et une nuée d'enfants dont les plus actifs s'étaient nichés, pour mieux voir, dans le gros Vincent Fresnau précédait un petit groupe, composé de sa sœur aînée, portant l'un des enfants, et de la femme du jardinier tenant l'autre. Quelques voisins et le bûcheron fermaient la marche.

Toutes ces petites troupes se réunirent à la porte de l'église. La foule s'ouvrit pour les laisser passer, et l'on entendait: Ah! c'est la dame de la Grange qui nomme la petite bûcheronne avec M. Yves, c'est bien à elle, elle est bonne! — Comment ne le serait-elle pas, c'est l'amie de madame Lucie? — Les fronts se découvraient, mais ne se baissaient pas; le Breton salue de haut et ne s'incline que devant Dieu.

Des scènes diverses eussent attiré les regards d'un spectateur attentif. Dès que Kerkoff parut, les hommes s'avancèrent vers lui et les vieux lui tendirent la main qu'il saisit avec empressement, tandis que les jeunes lui adressèrent le *bonjour, général*, le plus cordial; il répondait à tous par leur nom. On le voyait, Kerkoff était là en famille. Enfin, Jacques Brieux et le général se joignirent et ils se serrèrent la main avec une affection significative. — Jacques, c'est aujourd'hui la Saint-Martin ? — Il y a aujourd'hui.... — Oui, Jacques, que vous

me menâtes au feu pour la première fois, j'avais quinze ans. — Oui, monsieur Louis, notre général, votre père, vous confia à moi... —Pour m'apprendre à bien faire, Jacques Brieux. Que je vous embrasse, mon brave, c'est ce jour-là que vous attrapâtes d'un gendarme ce coup de sabre, et que vous faillîtes être tué pour me défendre. — Trop juste, monsieur Louis, vous m'étiez confié. Prudence, nous appellerons la petite Martine-Louise-Prudence-Jacqueline, en l'honneur de toi, de M. Louis qui tua le gendarme de saint Martin dont c'était la fête, et de Saint-Jacques, mon patron.

Pendant cela, Lucie ne pouvait répondre à toutes les femmes qui se pressaient autour d'elle et qui s'informaient avec une véritable affection d'une santé intéressant *le* pays tout entier.

Mademoiselle de Kerkoff, entourée par une foule de jeunes filles, embrassait leur frais visage et ne pouvait répondre à *tous les bonjour*, *mademoiselle Louise*, à toutes les questions, à toutes les demandes qu'on lui adressait.

Enfin, on entra dans l'église; à la porte parut le recteur accompagné d'un enfant de chœur. On requit alors le baptême pour les enfants; le parrain et la marraine constatèrent qu'ils connaissaient la doctrine catholique et qu'ils en faisaient profession. Le prêtre exorcisa l'enfant; un peu de sel bénit fut introduit sur la langue; le signe de la croix fut fait sur le front, les yeux, la poitrine, les épaules, les oreilles et les narines furent touchées par le prêtre avec un peu de salive, en prononçant le mot *Epheta;* les enfants furent introduits aux fonts baptismaux, et les parrains et les marraines récitèrent le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave Maria* avec le recteur, qui adressa alors à l'assemblée une courte et fervente exhortation; il rappela aux parrains et marraines qu'ils allaient servir de caution à ces enfants, et leur dit leurs devoirs envers eux; ils renoncèrent alors pour eux à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Les enfants, tenus par eux, reçurent les onctions saintes; le prêtre changea son étole de deuil en une autre de couleur blanche, et demanda aux répondants de ces nouveau-nées, leur profes-

sion de foi religieuse. L'eau sainte coula alors sur les têtes de ces petites créatures, une onction fût faite à la tête, et un petit bonnet blanc donné aux nouvelles chrétiennes; le cierge allumé fut remis aux parrains et aux marraines, et une courte et admirable prière adressée à Dieu par le recteur, qui monta au grand autel pour y attendre les enfants qu'il couvrit de son étole pendant qu'il lisait le commencement de l'Evangile selon saint Jean, et une oraison. Pour répondre à un saint usage, les enfants furent présentés à l'autel de la très sainte Vierge et Constance consacra d'une manière toute particulière sa filleule à la Reine des anges. Les actes furent ensuite dressés. Cette cérémonie si simple se passa en silence et avec un grand recueillement.

Elle fut suivie d'une abondante distribution de bonbons et de menue monnaie que les garçons du village se disputaient à coups de poing.

Toute l'assistance se rendit à la Grange, où un véritable festin improvisé attendait les amis de Constance, son compère, Jacques Brieux et Prudence, le recteur et les notables, sans oublier la famille Fresnau. Une autre table était dressée pour les nombreux amis des bûcherons... bref, ce fut une joie générale et complète.

On se sépara d'assez bonne heure et tout le monde emporta un agréable souvenir de cette journée et de la grâce de madame de Monac.

Après le départ, quand il ne resta au salon que les habitants de Kerkoff qui avaient promis de coucher à la Grange, Constance s'empressa de déclarer à son vieil ami qu'elle désirait extraordinairement que toutes les cérémonies auxquelles elle avait pris part, lui fussent expliquées.

— Rien n'est indifférent dans les cérémonies de l'Eglise, et tout ce qui se passe sous nos yeux a une cause; suivons ce qui s'est fait ce matin..

Le recteur vous a reçue à la porte, car celles que vous apportiez n'étaient point encore les enfants de l'Eglise. Dans les premiers jours, les catéchumènes, se tenaient aussi à l'entrée du

temple pendant tout le temps qui précédait leur baptême ; ils écoutaient de là, la lecture des saintes Ecritures, et se préparaient à recevoir le grand sacrement de l'eau.

Le prêtre vous a demandé ce que vous désiriez, car vous répondiez-là pour un enfant : les sacrements ne se donnent pas à qui les repousse ; vous avez dû aussi faire votre profession de foi religieuse ; car quelle garantie donneriez-vous à l'Eglise, si vous ne comptiez pas parmi ses fidèles ? vous avez ensuite déclaré les noms que vous prétendiez donner à vos filleulles.

— Mais pourquoi le recteur a-t-il soufflé à la face de cette enfant ?

— Si vous eussiez pu suivre les paroles qui accompagnaient cette action, votre figure n'eût pas trahi un mouvement intérieur d'étonnement, vous eussiez entendu ces mots : « Sors d'elle, esprit immonde, et fais place à l'Esprit-Saint, » et aussitôt vous avez dû voir que le prêtre faisait avec son pouce le signe de la croix sur le front et sur la poitrine de l'enfant en disant : « Reçois le signe de la croix, tant sur le front que dans le cœur, prends la foi des préceptes célestes, et suis de telles mœurs que tu puisses être déjà le temple du Seigneur. »

La prière qui suit est admirable : vous demanderez au bon recteur de vous la traduire. Je ne le fais pas pour ne pas abuser de votre patience.

Le sel a été ensuite placé sur la langue de ces enfants : « Reçois le sel de la sagesse ; qu'il te soit propice pour la vie éternelle. » L'oraison est encore d'une grande beauté. L'exorcisme se termine par des paroles dont je me contenterai de vous citer celles-ci... « Or donc, démon maudit, accepte ton « arrêt, et honore le Dieu vivant et vrai, honore Jésus-Christ « son Fils, et le Saint-Esprit ; et retire-toi de cette enfant, « l'élue de Dieu..» « et ce signe que nous imprimons sur son « front, tu n'oseras jamais, démon maudit, le violer. »

Vous avez alors étendu la main sur la tête de l'enfant avec le prêtre, un dernier exorcisme a encore été prononcé, et enfin...

— Oui, il lui a mis de la salive aux oreilles, et il a dit un mot que je n'ai pu comprendre.

— *Epheta*, ouvrez-vous; et l'entrée de l'église est accordée à l'enfant.

Eh bien, tout cela vous a paru très-singulier; voyons un peu.

Cet enfant avant le baptême, à qui appartient-il? à Dieu? *Non; il* est marqué de la tache originelle, il est à l'auteur de la première faute, au tentateur de l'homme, il est fils de Satan; par l'exorcisme, Satan est chassé, le Seigneur Jésus chassait les démons; cet enfant va appartenir au Saint-Esprit, il est marqué du signe de la rédemption, de la croix, devant laquelle les puissances infernales prennent la fuite, elles sont expulsées, au nom du Dieu vivant, du Dieu véritable, ces puissances. Tout ce qui se fait au reste, ici, se rapporte à des usages anciens, tout est symbolique. Comment Notre-Seigneur rendit-il la vue à l'aveugle, sinon ainsi? N'est-il pas bon de corroborer, par le signe de la croix, ce nouveau chrétien contre les tentations? Que de croix n'aura-t-il pas à porter?

Autrefois on faisait goûter à l'enfant du miel et du beurre, afin de lui apprendre à distinguer le bien du mal.

— Le recteur savait bien que nous étions catholiques, pourquoi nous a-t-il fait réciter le *Credo*?

— Ceci est la profession de foi; le catéchumène déclarait sa croyance, et ici encore, vous avez suppléé à l'incapacité de votre cliente; avant vous aviez été conduite aux fonts, l'exorcisme terminé, l'entrée de l'église était permise au croyant.

— Pourquoi le prêtre a-t-il changé d'étole?

— Le deuil se marque dans la liturgie par la couleur violette; il doit disparaître devant la joie de voir un chrétien de plus : ainsi cette couleur fait place à une autre; l'eau n'a pas plutôt coulé, vous le savez, sur la tête de cette petite créature, que son nom est inscrit au Livre de vie; elle est marquée du signe de la croix, et d'une telle façon, que l'empreinte du sceau ne s'effacera plus.

— Pourquoi le petit bonnet blanc?

— Pour rappeler la mémoire des vêtements blancs des catéchumènes, témoignage éclatant de leur pureté.

Puis vous avez vu ce chrétien monter à l'autel, s'y consacrer à Dieu, et, par une pensée à laquelle je ne puis trop applaudir, vous l'avez mis sous la protection de la Vierge des Vierges.

Dites-moi maintenant si toutes ces cérémonies ne sont pas des plus touchantes? si elles n'inspirent pas un profond respect, tant elles ont un bon parfum d'antiquité? si elles ne réjouissent pas par leur simple et douce poésie?

Le cierge allumé, n'est-ce pas le souvenir des torches des Catacombes? Cette eau, n'est-ce pas l'eau du Jourdain, la divine Piscine? La salive vous reporte aux miracles du Sauveur; le sel, aux images des antiques Écritures; ce linge bénit, aux jours de la primitive Eglise : toujours des souvenirs, toujours des figures; puis, toutes ces précautions que prend l'Eglise vis-à-vis des cautions de cet enfant, ne sont-elles pas admirables?

Bien malheureux sont ceux qui ne savent pas ces choses, et pour lesquels ces belles cérémonies n'ont point de sens !

Vous aurez souvent à vous réjouir, chère amie, de comprendre la langue de l'église, passez-moi ce mot, car *elle* est sans pareille dans sa magnifique simplicité et dans son admirable énergie.

Vous voilà donc mère une fois de plus, pour ainsi dire.

— Eh ! mon Dieu, oui, j'ai fait une bonne action, à ce que je crois; à présent les conséquences m'apparaissent avec leur gravité.

Mais au risque de paraître bien ignorante aux yeux de Lucie, il faut que je vous adresse encore une question; le martyre supplée le baptême?

— Oui, on lui donne le nom de baptême de sang; il y a encore une troisième sorte de baptême, le baptême de désir, c'est-à-dire, que le désir du baptême supplée à l'impossibilité de le recevoir.

Par le baptême, et pas autrement, les portes de l'Eglise nous sont ouvertes, ainsi que les portes du ciel.

— Merci, cher ami, de m'avoir expliqué ce que je ne savais pas.

Vous allez apprendre une nouvelle que le bon recteur m'a confiée ; l'évêque lui annonce qu'il viendra donner, d'ici à très-peu de temps, la confirmation dans cette paroisse. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le bon abbé craint un peu cette visite, et je suppose que je l'aurais rendu très-heureux en lui proposant de recevoir l'évêque que je connais un peu. Je n'ai pas osé, et la raison qui m'arrête, vous ne la devineriez pas ? Je suis retenue par une fausse honte. Tenez, je ne sais comment vous dire cela... me voilà toute rouge...

— Allons, je devine, vous n'avez pas été confirmée.

— Eh bien, non, je ne l'ai pas été, et je suis tourmentée de la pensée que l'évêque le découvrira et que je serai forcée de me confondre avec tous ces enfants ; cela m'humilie à un point extrême.

Voici ce qui est arrivé : je tombai malade après ma première communion, on me retira de pension, et une fois la confirmation passée pour mon année, ni moi ni personne n'y pensâmes. Rentrée chez ma mère, il n'en fut pas question, car on s'y occupait tout aussi peu des choses religieuses que chez mon mari.

Que faire ? Je vous consulte.

— Désirez-vous être confirmée ?

— Si cela est utile, comme je le crois, oui, sans doute ; mais pour me sonder moi-même, il est indispensable que je *sache* ce que c'est que la confirmation.

Lucie, je suis mal à l'aise devant vous pour ces explications, je vous l'avoue ; mon ignorance apparaît trop ; de femme à femme c'est blessant ; tenez, laissez-moi seule avec votre bon mari, qui, en sa qualité de parrain, doit m'instruire.

Madame de Kerkoff partit d'un grand éclat de rire, prit un bougeoir et se retira.

— C'est singulier, je confierais à Lucie ma plus secrète pensée, et je ne puis prendre sur moi de lui laisser voir mon

ignorance. Je suis à l'aise maintenant: expliquez-moi la confirmation.

— Je vous donnerai quelque bon livre et je vous prierai de vous instruire en le lisant; vous faites de moi un catéchiste, moi qui, je vous le répète, ai grand besoin d'instruction solide.

— Souvenez-vous que vous vous êtes engagé à veiller sur mon éducation religieuse. Remplissez votre devoir, mon vieil ami.

— Je ne me suis jamais engagé à ce que vous ne prendriez pas la peine de lire, et à me faire pour vous ce que je ne suis pas capable d'être.

—Voyons, savez-vous, oui ou non, ce que c'est que la confirmation? Je commence à craindre que vous ne cachiez votre ignorance sous un semblant de colère, ou plutôt une bonne envie de dormir sous votre ignorance.

— Je n'ai point envie de dormir, quoiqu'il soit tard; fermons seulement la fenêtre, la fraîcheur se fait trop sentir.

Par le baptême vous avez été introduite dans l'Église catholique, vous êtes devenue, chère amie, enfant de Dieu, vous avez reçu le sceau indélébile de sœur de Jésus-Christ, le péché originel a été effacé: vous êtes devenue chrétienne, en un mot.

Vous avez vu hier l'histoire de M. Ratisbonne; si, comme lui, vous n'aviez été baptisée qu'adulte, vous eussiez reçu immédiatement la confirmation.

Ce sacrement porte, chez les Pères, une foule de noms qui indiquent ce qu'il est; vous le trouverez désigné ainsi: don du Saint-Esprit, perfection, sceau, sacrement de l'esprit, symbole de l'esprit, etc., etc. (1).

Oui, chère amie, ce sacrement est celui dans lequel le Saint-Esprit se communique plus particulièrement à l'homme. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, l'Esprit nous fortifie, nous illumine, nous inspire.

Je ne sais pourquoi, Constance, dans le monde, on pense

(1) Klee, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, traduction de l'abbé Mabire, t. II, p. 227.

fort peu au Saint-Esprit ; on honore le Père, le Fils, et on passe sous silence la troisième personne de la sainte Trinité.

— Votre observation est juste.

— Cet oubli porte ses suites, peut-être, car, quelle opposition entre les doctrines du monde et les doctrines de l'Esprit-Saint ! Quelle cause assigner à cette omission, sinon l'ignorance que nous retrouvons ici, éloignant comme toujours l'*homme* de la source des grâces en le privant de la vérité?

La troisième personne de la sainte Trinité procède du Père et du Fils, comme vous le savez ; elle a la même nature, la même divinité ; si on lui donne le nom qu'elle porte, c'est qu'elle crée en nous la vie spirituelle, et que sans son souffle divin nous ne pouvons rien faire pour la vie éternelle.

C'est le Saint-Esprit qui inspire les prophètes, c'est lui qui éclaire tout homme venant au monde, c'est lui qui descend en *Marie*, qui féconde son sein virginal, c'est lui qui descend sur Notre-Seigneur aux eaux du Jourdain, c'est lui qui descend sur les apôtres, et de ce jour commence leur apostolat, c'est lui qui vient en nous à notre baptême, c'est par lui que naissent en nous les bonnes pensées, c'est lui qui dissipe notre ignorance, c'est lui qui vous conduit en ce moment, Constance, à vous préparer à recevoir ses dons.

Si nous devons rendre grâce à notre Créateur, à notre Sauveur, ne devons-nous pas aussi la plus profonde vénération à l'*Esprit* qui nous enseigne à vivre suivant la loi, qui nous conduit dans le sentier menant à la vie?

Voyez, je vous en conjure, l'homme livré à lui-même; parcourez l'histoire de l'antiquité, et quand l'Esprit-Saint ne l'éclaire pas, de quelle folie n'est-il pas capable, à quels monstres n'a-t-il pas sacrifié, quelle dégradation n'a-t-il pas admise comme un hommage rendu à la Divinité? Quant à lui-même, quelles lois s'est-il données? vous les connaissez; voyez chez ces peuples que les ténèbres du paganisme couvrent encore; lisez ces lettres d'hier des voyageurs; ne frémissez-vous pas en pensant qu'une hécatombe de 1200 nègres reçoit la mort

pour calmer je ne sais quel génie du mal? Mais au milieu de nous, quand le vide se fait par l'ignorance, que n'entendons-nous pas professer, quel cris ne poussent pas ces malheureux que l'ignorance domine! Oui, sans l'Esprit de vérité, sans l'Esprit qui illumine tout homme venant en ce monde, la terre n'est plus qu'une vallée de ténèbres où la folie règne en souveraine.

Préparez-vous donc, chère enfant, à recevoir le sacrement de l'Esprit.

— Comment?

— La réception de tous les sacrements suppose, chez les personnes de votre âge, une connaissance aussi vaste que possible des choses de la foi, et une étude spéciale du sacrement que l'on se prépare à recevoir.

— Oh! mon Dieu, moi qui ne sais rien.

— Vous connaissez bien mieux que vous ne le supposez la doctrine chrétienne; puis, vous avez, je le crois, du temps devant vous.

Vous comprenez sans que je vous le dise que le Saint-Esprit ne pourrait habiter un temple impur : « L'Esprit de sa-« gesse, dit l'Ecriture, n'entrera pas dans une âme maligne, « et il n'habitera pas un corps soumis au péché. »

Vous vous préparerez donc à la confirmation par la pénitence. Ici il s'agit d'un sacrement qui augmente la force, qui suppose la vie; vous rendrez donc à votre âme toute sa vie, toute sa splendeur d'innocence. Heureux celui qui, comme le catéchumène, passe du baptême à l'onction sainte et à la table du Dieu vivant! il est vêtu, lui, de la première robe du baptême, dont aucune tache ne ternit la blancheur. Mais à combien est-il donné de se présenter ainsi? A ceux qui ont repris le joug du péché, il faut les eaux amères de la pénitence, eaux salutaires, auxquelles il a été donné de rendre à notre âme sa pureté. Vous vous rendrez donc le plus semblable que vous pourrez aux enfants qui viennent d'être régénérés.

Le grand jour arrivé, vous implorerez particulièrement l'Esprit-Saint, puis l'évêque viendra à vous, comme saint

Pierre et saint Jean allèrent autrefois vers les habitants de Samarie; comme eux, il tiendra les mains étendues sur vous, et il adressera dans la plénitude de sa foi et de sa charité, cette belle invocation au Saint-Esprit:

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné faire renaître par l'eau et par l'esprit vos serviteurs qui sont ici présents, et qui leur avez accordé la rémission de tous leurs péchés, faites descendre du ciel sur eux votre Saint-Esprit consolateur, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété; remplissez-les de l'Esprit de votre crainte, et imprimez en eux, par votre miséricorde, le signe de la croix de Jésus-Christ pour la vie éternelle. »

Puis, avec le saint chrême, mélange d'huile et de baume consacré par lui le jeudi saint, il fera une onction sur votre front en disant : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme par le signe du salut, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ensuite il vous donnera un petit soufflet en vous disant encore : « Que la paix soit avec toi. »

— Que de choses ! et toutes sont essentielles?

— Oui, les apôtres, à l'exemple du divin Maître, imposaient les mains sur les fidèles: l'onction marque votre front du sceau du Rédempteur, votre front, où se peignent les impressions de l'âme, où la honte rougit, où la crainte pâlit; le front du chrétien ne connaît ni la honte, ni la crainte. Et au nom de qui rougirait-il? quel est son maître? Dans son admirable liberté, devant qui s'incline-t-il, sinon devant Dieu? Qui sert-il, sinon Dieu? A qui a-t-il donné sa foi, sinon à Dieu? Que craindrait-il? oh! je vous le demande, les tourments, la mort? tout cela est d'un instant, et Dieu est de l'éternité; les hommes, leurs mépris, leurs sarcasmes? et que sont les hommes, sans Dieu, sinon des bêtes féroces ou des animaux immondes?

Quoi ! vous devez rougir de honte parce que vous êtes honnête femme, bonne mère, fille soumise? parce que vous rejetez loin de vous ce sensualisme païen qui rapetisse le cœur et tue l'âme, et vous fléchirez le genou devant ces êtres sans

pudeur, pour lesquels la jouissance est le souverain bien, le devoir, un mot, le dévouement, une duperie? Pour eux, vous abjureriez ce que vous trouvez si grand, si beau, si conforme à vos nobles instincts? Laissez à ces gens leurs joies et leurs dieux, gardez la paix de votre cœur et le Dieu du Calvaire, les jours sont venus où le chrétien n'a plus à combattre le respect humain, car sa foi commande le respect à qui la connaît. Mais pour que cette foi ne soit pas vaine, il lui faut le courage des opprobres; ce soufflet qui touche sa joue le lui apprend et lui rappelle ceux dont fut chargé, à la Colonne, le Maître du monde.

Tout ici concourt donc à *confirmer*, à fortifier le chrétien. Il saura braver tout pour son Dieu flagellé; il saura acheter sa paix au prix de la folie de la croix.

Voilà, ce me semble, chère Constance, ce qu'il vous importe de savoir sur ce sacrement que vous désirez à juste titre recevoir.

J'oubliais de vous dire que, dans la confirmation, vous pourrez prendre un patron de plus. Ici le chrétien se prépare au combat, jamais il ne sera trop assisté; aussi, soit pour s'exciter à bien faire, soit pour avoir un intercesseur de plus, l'Eglise l'invite à appeler à son aide un membre de la *glorieuse* milice.

Comme le baptême, la confirmation ne se reçoit qu'une fois.

— Oui, le caractère imprimé est indélébile.

Ami, je prendrai le nom de Marie.

— Vous ferez bien; déjà la bonté de la sainte Vierge s'est manifestée à votre égard, et elle ne vous abandonnera pas, celle qui aime à être appelée la Mère des affligés.

Quoiqu'il soit bien tard, un mot encore. Observez, je vous en conjure, combien est magnifique l'ordre des sacrements, si je puis me servir de ce mot.

L'eau du baptême nous purifie de notre tache originelle: nous voilà fils de l'Eglise; mais quelles faibles créatures ne sommes-nous pas encore? Que se présente-t-il devant nous? n'est-ce

pas la vie, avec tout son cortége de maux physiques et moraux, la vie et ses joies qui éloignent les pensées saintes, et ses peines qui portent le désespoir au cœur, la vie et ses passions qui attaquent l'âme par tant de points vulnérables, de l'orgueil à la paresse, la vie et ses faiblesses et ses intérêts éphémères? quelles armes avons-nous pour cette lutte de tous les jours, de toutes les heures? peu et bien peu. Mais voilà le Paraclet qui va venir; le voilà avec ses sept dons:

L'Esprit de sagesse qui nous fait discerner les vrais biens d'avec les faux, l'Esprit d'intelligence qui nous enseigne de Dieu ce que Dieu nous apprend, l'Esprit de conseil qui nous guide au milieu de nos ténèbres, l'Esprit de force qui combat en nous et nous rend vainqueurs, l'Esprit de science qui nous éclaire sur nos devoirs, sur les choses de Dieu et lutte contre notre propension à l'ignorance, l'Esprit de piété qui nous fait aimer les choses saintes, enfin l'Esprit de crainte de Dieu, commencement de la sagesse, crainte salutaire, retenant dans le devoir et n'excluant pas l'amour.

Que nous manque-t-il, dites, chère Constance? ne sommes-nous pas actuellement armés? ne pouvons-nous pas descendre dans l'arène où nous combattrons sous l'égide de nos patrons?

— Vous êtes fatigué, ami, et cependant j'ai bien des choses à vous demander encore.

SIXIÈME SOIRÉE.

Quand, le lendemain, les deux familles furent réunies, Constance déclara qu'elle avait un très-beau plan à communiquer à Lucie et à M. de Kerkoff.

Plus que jamais déterminée à recevoir le sacrement de confirmation, elle sentait le besoin de s'y préparer sérieusement,

d'abord par une étude plus approfondie de la religion, et enfin par une retraite. Elle avait donc résolu de prier M. de Kerkoff, pour sauver ce qu'elle appelait son amour-propre, de continuer ces entretiens, et Lucie, de lui indiquer les exercices de piété par lesquels elle pourrait se disposer à une action si grande. Enfin, elle laissait à ses amis le soin de désigner un couvent où elle pût passer la semaine qui précéderait la confirmation.

M. de Kerkoff renouvela sa déclaration d'incapacité, et proposa de chercher quelque prêtre qui s'établît à la Grange pour compléter une instruction déjà bien avancée.

Le séjour d'un prêtre à la Grange et surtout d'un prêtre inconnu, ne plut pas à madame de Monac; elle avait bien pensé à une retraite plus longue, mais elle avouait qu'une séparation de huit jours était le seul terme que sa sollicitude maternelle pût admettre. Pendant cette semaine les enfants seraient confiés à Lucie.

D'un autre côté, elle avouait encore qu'autant elle se sentait à l'aise avec son vieil ami, autant elle craignait de découvrir son ignorance à un autre.

Lucie indiqua la maison des religieuses de la petite ville de *** comme parfaitement convenable; le chapelain était un homme distingué et des plus vénérables. Il fut arrêté qu'après le déjeuner on irait le voir, arranger tout avec lui, et qu'on le prierait d'obtenir de l'évêque de la confirmer seule dans la chapelle du couvent où elle ferait sa retraite. Cette décision la charma.

Tout s'organisa à *** comme on l'avait désiré; le monastère s'ouvrirait pour la retraite de Constance, et le chapelain se chargerait de sa conscience; on passa la journée à visiter la ville qu'elle ne connaissait pas, à parcourir les bords de la mer que l'aspect sauvage et grandiose des rochers rendait d'une admirable beauté. On dîna chez une amie de Lucie, et une belle soirée de juillet prêta son charme au retour à la Grange. Madame de Monac ne perdait pas de vue la nécessité de presser ce qu'elle appelait son instruction religieuse; aussi,

profitant de ce silence qui s'établit presque toujours après un court trajet en voiture, six lieues restant encore à parcourir, elle provoqua M. de Kerkoff à le rompre en sa faveur.

—L'abbé Bertrand m'a dit, ami, dans le très-court entretien que j'ai eu avec lui, qu'il était très-important pour moi de ne pas perdre un seul jour d'ici à mon entrée chez les dames de ***; qu'il avait assez de confiance en vous pour être certain que vous m'instruiriez parfaitement si vous le voulez. Il m'a un peu interrogée, et il m'a renvoyée aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Commençons, voulez-vous?

— Très-volontiers, mais vous lirez?

— Oui, l'abbé m'a indiqué des livres que j'emporte.

— S'il est une chose démontrée à vos yeux et aux miens, ce doit être le grand changement produit en l'homme par sa *chute*. Tout ce que nous avons vu jusqu'ici vous a de plus en plus expliqué ce grand phénomène moral; si nous examinons un peu attentivement l'histoire de l'humanité, nous trouvons que la tradition de la nécessité de l'expiation annoncée au coupable par le Créateur, a été conservée parmi les peuples *jusqu'à* Jésus-Christ.

Soit que nous suivions, comme nous l'avons fait, la tradition des peuples sur la chute elle-même; soit que nous constations, comme nous l'avons fait aussi, l'espérance d'un Sauveur et la croyance en ce médiateur; soit que, comme en ces derniers *jours*, nous ayons recherché les traces de la purification d'une tache originelle: toujours nous rencontrons dans la foi la plus intime des nations, la preuve de la déchéance et de la punition de l'humanité.

J'aurai à ramener vos regards plus d'une fois sur ce sujet. Aujourd'hui j'exigerai encore de votre bienveillance un peu de patience pour mes redites; je vais vous fatiguer, mais il m'est impossible de vous exposer tout ce qui me semble utile à l'intelligence complète de la pénitence, sans revenir encore à cette tradition.

— Vous commencerez par la pénitence?

— Oui, si cela ne vous contrarie pas. Je changerai cet ordre si vous le désirez.

— Pas le moins du monde.

— A peine la faute est-elle commise, que la peine méritée par cette faute est infligée à l'humanité tout entière; puis une peine particulière, comme l'observe si bien l'un des écrivains les plus distingués de ce temps (1), à l'un et à l'autre des coupables : le travail pénible à l'homme, la soumission et les douleurs à la femme. Si la pensée de la rédemption générale de la race par un Rédempteur se conserve, l'obligation de l'expiation particulière de chaque homme pour ses péchés particuliers se conserve aussi, se conserve en même temps. Les sacrifices *expiatoires* existent chez tous les peuples, *tantôt* en tant qu'expiation générale, tantôt en tant qu'expiation particulière. Vous retrouverez dans la loi hébraïque, spécialement, la *fête des Expiations*, et vous pourrez en lire les détails dans le seizième chapitre du Lévitique.

Mais, si, en général, l'expiation se fait au nom de tout le peuple, elle n'en est pas moins individuelle. En effet qu'est-ce que ces cilices, cette cendre, ces larmes, ces jeûnes, ces habits de deuil, dont les livres saints nous parlent sans cesse, Constance, sinon la pénitence?

Ouvrez les Psaumes de David, ces poésies admirables, où le roi pénitent semble épancher son âme tout entière aux accords de sa harpe, quels sont ses cris, sinon des cris de repentance? quels accords rend cette harpe, sinon des accords de pénitence?

« A la voix de mes gémissements, ma chair s'est attachée « à mes os, je suis devenu semblable au pélican du désert ; « j'ai été comme le hibou des solitudes; j'ai mangé mon pain « comme de la cendre... mes jours ont décliné comme l'om- « bre, et moi, j'ai séché comme l'herbe... Ayez pitié de moi, « Seigneur, selon la grandeur de votre miséricorde, et selon la multitude de vos bontés effacez mon iniquité... Lavez-moi de pr

L'abbé Gerbet.

« de plus en plus de mes souillures, et purifiez-moi de mon « péché, car je connais mon iniquité, et mon crime est tou- « jours devant moi. »

Je multiplierais mes citations à l'infini, et ce serait toujours la même pensée : *J'ai péché ; je cherche à expier : j'implore votre miséricorde.*

L'idée de pénitence, d'expiation, est donc aussi ancienne que le monde ; elle s'est conservée parmi les nations.

Pour être déchu, l'homme n'avait pas perdu son sens moral ; il savait fort bien que par tel ou tel acte il offensait la Divinité : Caïn se cache après avoir tué Abel ; Œdipe appelle sur le meurtrier, qui n'est autre que lui, toutes les vengeances des furies. Dans son cœur, le coupable reconnaît sa faute, et en la reconnaissant, il ne nie pas la peine qui lui est due. Il a offensé la Divinité, et il sait qu'il a contracté une dette envers elle ; il cherche les moyens de calmer la colère de Dieu irrité : de là, le sacrifice, la pénitence ; il se punit lui même, ou il souffre avec patience les maux qu'il regarde comme la punition de son crime.

Voilà la conduite de l'humanité, conduite attestée par l'histoire : je m'abstiens de citations. Pouvait-il en être autrement ? Qu'est-ce, je vous le demande, que la vie tout entière, sinon une longue pénitence ? Que de fois, déjà, n'avons-nous pas observé que, du berceau à la tombe, chaque jour, chaque heure, pour ainsi dire a sa peine ? Quelle jouissance sans son amertume ? La souffrance est la loi de l'existence, et la souffrance est la pénitence.

Si l'homme conservant encore sa dignité morale, ne se ravale pas jusqu'à ne se compter que comme le pire des animaux ; s'il sent aux instincts de son âme, que, fille du ciel, elle tend à une autre vie que celle du corps auquel elle est enchaînée pour un temps, le dogme de la pénitence prend dans son cœur un développement bien plus grand encore ; devant la doctrine de l'immortalité se déploie immédiatement le dogme des peines et des récompenses : de là le Tartare et les Champs-Elysées, la foi du monde entier, en une autre

vie heureuse ou malheureuse, présentée sous des formes diverses, suivant le caractère des différents peuples.

Dogme universel que celui-là ! dogme ressortant de la nature de l'homme ! dogme auquel il ne renonce que plongé dans l'ignorance la plus absolue, ou dans la corruption la plus effrénée ! Oh ! alors, quand il en est là, quand il est parvenu au fond de l'abîme de la négation, il sourit au mal comme l'idiot sourit devant le cadavre de sa victime ; ou bien il se couronne de fleurs, demande des parfums quand la mort frappe.

Le christianisme pouvait-il, je vous le demande, Constance, ne pas admettre la pénitence?

— Oh ! non certes, il n'eût pas été divin.

— Aussi, voyez comment les choses se passent dans son histoire. L'homme-Dieu, avant de se manifester aux hommes, se soumet au baptême de saint Jean, comme nous l'avons vu, il se plonge dans le Jourdain, il veut que l'eau qui purifie les autres, le touche aussi, lui, la pureté par excellence; puis il se fait si bien homme, qu'il court au désert et s'y livre au jeûne de la pénitence, lui que le péché ne peut atteindre; mais sa vie doit être notre vie : aussi nous montre-t-il qu'après cette glorieuse manifestation, la première instruction qu'il a donnée à cette humanité, qu'il est venu sauver, est la mortification de la chair par le jeûne et la solitude. Faites pénitence, avaient dit les prophètes; faites pénitence, avait dit le poëte sacré ; faites pénitence, avait dit le précurseur ; faites pénitence, avait dit le monde entier : et le Christ n'a pas plutôt quitté la maison de Marie, la boutique de Joseph, il n'est pas plutôt reconnu pour le Fils bien-aimé du Père, qu'il cherche le désert, le jeûne, la retraite, la pénitence.

Cette leçon si sublime ne suffisait point encore : le chrétien le savait, la loi universelle n'avait pas d'exception pour lui ; à cette religion toute d'amour, dans laquelle les mérites infinis du Sauveur ne sont jamais épuisés, il fallait, pour conduire l'homme au but, plus que l'univers n'avait reçu de grâces jusque-là ; il fallait les sacrements, ces dons gratuits de Dieu, répandus sans cesse sur sa créature pour assurer son entrée

au céleste séjour. Est-ce assez des eaux du Jourdain, des eaux saintes, qui par leur contact donnent l'innocence? Oh! non, Constance, car l'innocence se perd. Qui garde la robe blanche du catéchumène? Alors, que la raison illumine l'âme humaine, alors qu'avec la faculté de discerner le bien d'avec le mal, nous pouvons, triste pouvoir! librement offenser la bonté suprême, violer la loi, un autre sacrement ne devenait-il pas indispensable pour nous faire rentrer dans la grâce perdue? Oui, sans doute, et la pénitence a été instituée. Ainsi, toujours même sagesse, toujours même bonté; au repentir une voie pour revenir à l'innocence; une fois ouverte, la porte du ciel ne se referme plus.

« La pénitence est donc un sacrement établi par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour remettre les péchés commis après le baptême. »

A Dieu seul sans doute le droit de pardonner, à sa main puissante seule il appartenait d'effacer nos crimes du livre de vie.

Aussi, est-ce le Sauveur qui lui-même, par sa propre parole, donna aux apôtres le droit *de lier et de délier;* après la résurrection, dans ce peu de jours qui s'écoulèrent entre celui où il sortit glorieux du tombeau, et celui où il retourna vers son Père, il voulut instituer, sur la terre, un pouvoir qui continuât ce qu'il avait fait seul jusqu'à ce moment; aussi donna-t-il à ses apôtres cette puissance qu'il s'était réservée jusqu'alors : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront re-« mis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à « ceux à qui vous les retiendrez. »

Ainsi, aux apôtres, de ce jour, et à leurs successeurs, l'immense pouvoir d'*ouvrir* et de *fermer*, de *lier* et de *délier*.

Comment ce pouvoir peut-il s'exercer?

— Mais par la connaissance des fautes, ce me semble, avant tout, car l'homme ne peut deviner la pensée de l'homme : l'œil seul de Dieu peut scruter les cœurs. Aussi, la confession me paraît être la conséquence nécessaire de cette délégation.

— Vous avez raison, Constance, pour *remettre* ou *retenir*,

il faut juger, pour juger il faut connaître, pour connaître il faut entendre : l'accusation est donc *nécessaire*, ceci est d'une vérité absolue.

Mais croyez-vous que la confession ne date que du christianisme?

— Est-ce qu'on se confessait avant lui?

— Oui, sans doute, et depuis longtemps.

La confession est aussi ancienne que le repentir, aussi ancienne que la faute ; Dieu n'exigea-t-il pas des deux premiers coupables la confession de leur désobéissance? Rappelez vos souvenirs.

— Ils sont un peu confus.

— « Ainsi Dieu exigea d'abord de l'un et de l'autre l'aveu de leur faute, l'aveu fut fait. Voilà la première confession imposée et reçue : les ancêtres du genre humain en donnèrent l'exemple à toute leur postérité (1) . »

Caïn provoqué par le souverain juge refusa l'aveu et détourna ainsi de lui la grâce.

Ainsi, si vous vous rappelez ce que nous avons dit sur la pénitence il n'y a qu'un instant, vous trouverez que dès le début, la souffrance et l'aveu sont imposés comme remède au péché.

« Voilà, comme le dit encore si bien l'abbé Gerbet, voilà « les éléments constitutifs du régime pénitentiaire auquel « l'homme a dû être soumis. Ils correspondent en effet aux « deux principes du mal. L'humble confession est l'antidote « suprême de l'orgueil ; l'essence de l'orgueil est de refuser « de s'avouer à lui-même son existence. Il cesse bientôt d'ê- « tre quand il a dit : Je suis, il s'évanouit en se reconnaissant. « La souffrance acceptée volontairement est la médecine de la « volupté. » «... Ces deux moyens de toute guérison spiri- « tuelle n'ont reçu que par l'institution du Christ l'effica- « cité propre aux sacrements. »

Cette première confession ne devait pas rester infructueuse. Cet aveu était une « leçon donnée à tout le genre humain (2).

(1) L'abbé Gerbet, *Université catholique*, tome I, page 338 et suivantes.
(2) Id., *Ibid.*, page 257.

et le genre humain ne l'oublie pas. » « Les cérémonies de l'expiation étaient comme le langage par signes, la parole typique de la confession du cœur. » Et quelle race humaine n'a pas eu son sacrifice expiatoire? Je ne vous rappellerai la fête des Expiations de l'Ancien Testament, que pour vous faire remarquer que le grand prêtre devait y confesser toutes les iniquités d'Israël, toutes ses offenses et tous ses péchés. Le Talmud de Jérusalem rapporte la formule de prière et de confession dont on se servait en cette occasion.

Cette confession collective, cette confession de tout le peuple, n'est pas la seule imposée par Moïse ; des confessions personnelles étaient prescrites : le détail des sacrifices offerts par chaque coupable prouve cette obligation. Elle se conserve même après la dispersion du peuple juif par toute la terre : les livres des rabbins le prouvent.

David ne confesse-t-il pas son crime? son péché n'est-il pas toujours contre lui? Les Psaumes sont autant remplis de ses aveux que des cris qu'il pousse vers le Seigneur pour obtenir son pardon.

L'aveu des fautes n'est donc pas, vous le voyez, une invention catholique : la confession date de loin.

Pour vous la bien faire comprendre, cette confession chrétienne, je vais vous redire un fragment d'un dialogue de Fénelon et de Platon qui se trouve dans l'excellent travail de M. l'abbé Gerbet, dont je me suis déjà servi.

FÉNELON.

« Vos discours ressemblent à ces sentiers qui conduisent,
« par des détours mystérieux, à un temple situé au milieu
« d'une forêt épaisse ; en suivant leurs circuits, on croit quel-
« quefois ne pas avancer, on craint de ne pas arriver au but.
« Mais tout à coup l'auguste édifice apparaît, et l'on y entre,
« lorsqu'on le croyait loin encore. Je vois sortir, des longs re-
« plis de vos questions, une vérité grande et sainte, que Dieu
« a mise dans votre esprit, ô Platon ! et ce Dieu va mettre sur
« mes lèvres la réponse que vous cherchez. Souvenez-vous

« que vous avez dit, dans votre *Alcibiade*, que pour connaî-
« tre le culte de Dieu, il fallait attendre qu'un envoyé de Dieu
« le révélât aux hommes. Celui que vous attendiez est venu :
« il a régénéré et rehaussé toutes choses. Les législateurs des
« peuples, en arrachant les hommes à la vie sauvage, ont éta-
« bli des tribunaux pour les corps, mais le Christ a chassé la
« vie sauvage de l'intérieur de l'homme : il a *établi des tribu-*
« *naux pour les âmes*.

PLATON.

« Daignez m'expliquer, mon ami, cette jurisprudence di-
« vine. Dans toute cause criminelle il y a l'examen, l'accusa-
« tion, le jugement, la peine. Quel est ici l'examinateur ?

FÉNELON.

« C'est le coupable assisté du repentir et de l'espérance.

PLATON.

« Et l'accusateur ?

FÉNELON.

« C'est encore lui ; le même individu se divise en quelque
« sorte en deux *moi* : l'un est accusé, l'autre accuse. Dans ce
« dédoublement mystérieux, sa volonté pure se dégage de la
« volonté corrompue qui l'enlaçait dans ses nœuds tortueux,
« et qui s'en détache et tombe comme un serpent qui expire.

PLATON.

« Et que font alors les juges ?

FÉNELON.

« Ceux à qui le Christ a donné le pouvoir de remettre les
« péchés, font le contraire de ce que font les juges humains.
« Dans les tribunaux ordinaires, le juge pousse à l'accusation
« et le coupable à l'excuse ; dans le tribunal surnaturel des
« hommes, plus le coupable s'accuse, plus le juge cherche
« dans la charité toutes les excuses que la vérité permet ; et
« s'il prononce une sentence, c'est toujours la sentence de
« grâce ; car la peine qui l'accompagne est miséricordieuse et
« guérissante : quelques privations pour les sens, des aumô-
« nes et des prières.

PLATON.

« Pourquoi ces trois choses?

FÉNELON.

« Le petit livre qui contient les éléments de la doctrine « chrétienne, enseigne au savant comme à l'ignorant que ces « trois choses composent la pénitence. Tous le croient, mais « tous n'en conçoivent pas la raison, et celui qui s'applique à « *méditer* les choses divines, découvre, dans les plus vulgai- « res enseignements du catéchisme, des harmonies cachées. « La maladie morale de l'homme dérive, ô Platon, de deux « désordres principaux : l'orgueil et la volupté : ces deux dé- « sordres en se mélangeant, en produisent un troisième : l'é- « goïsme de la richesse, qui tient de l'un et de l'autre. Les « privations imposées aux sens sont d'une efficacité spéciale « contre la volupté. La prière qui humilie l'homme dans le « *sentiment* de sa faiblesse, guérit l'enflure de l'orgueil, et « l'aumône éteint l'égoïsme avare ; l'aumône qui se répand « comme une rosée terrestre sur celui qui reçoit, pour retom- « ber comme une rosée du ciel sur celui qui donne.

PLATON.

« *Je* vous rends grâces, Fénelon, de ce que vous m'avez ré- « vélé les merveilles du tribunal des âmes ; mais, dites-moi, « tous les hommes sont-ils admis à participer à cette civilisa- « tion des consciences?

FÉNELON.

« *Tous* les âges, tous les rangs, toutes les distinctions se confondent tous à ce commun niveau d'humilité et de per- fectionnement. Le roi s'agenouille à ce tribunal, et le men- diant s'y relève ; l'enfant à peine né à la raison y apprend à bégayer la langue qui purifie ; et quand les derniers sou- pirs d'un mourant se transforment en humbles aveux, sa poitrine oppressée pèse moins à son âme plus légère. Souvent, tandis qu'à côté de ce trône de planches où siége le ministre de Dieu, un grand coupable s'apprête à déchirer, comme un voile, la longue nuit de toute une vie de for-

« faits ; de l'autre côté, l'innocence, ignorante d'elle-même, se « révèle en croyant s'accuser. Et cela se passe dans tous les « lieux que la lumière et le christianisme éclairent : il n'y a « point de langue parlée par un peuple, qui n'ait été purifiée « par la confession chrétienne ; je ne connais pas de signe « plus frappant de l'excellence de notre nature. On a vu, dans « le suicide, une horrible preuve d'une des plus nobles véri- « tés, la distinction de l'âme et du corps. Si en effet nous n'é- « tions que matière, nous obéirions machinalement comme « tous les êtres matériels, à une insurmontable tendance vers « notre confirmation. Pour que notre organisation puisse réa- « gir contre elle-même jusqu'à se détruire, il faut qu'il y ait « en elle un principe supérieur, qui veuille ce qu'elle ne peut « vouloir, qui commande aux forces vitales d'être exécutri- « ces de la mort. Eh bien ! je crois aussi que si nous n'étions « que sensation, c'est-à-dire orgueil et égoïsme, l'accusa- « tion volontaire, ce suicide de l'orgueil ne serait pas possible « non plus; l'instinct qui porte l'homme à cet acte, qui lui en « fait souvent un besoin, n'aurait aucune racine en nous. Cet « instinct contre nature, si notre nature consiste à éprou- « ver des sensations passagères, se réfère évidemment à des « destinées plus hautes. L'homme se confesse, donc le ciel « existe. On a dit avec raison que la prière est un signe carac- « téristique de l'espèce humaine, mais, quoique l'animal ne « prie pas Dieu, le concert des oiseaux, par exemple au lever « de l'astre du jour, semble être une image de nos hymnes « montant vers Dieu : les poëtes l'entendent ainsi ; mais l'ac- « cusation spontanée de l'homme par lui-même est si émi- « nemment le sceau distinctif de notre nature, qu'on ne trouve « à cet égard dans les êtres sentants inférieurs à nous, pas « même l'ombre d'une analogie matérielle quelconque, à la- « quelle la poésie puisse emprunter une métaphore. Si la phi- « losophie ancienne a pu définir l'homme un animal qui prie, « la philosophie chrétienne, sans effacer l'antique définition, « peut la couronner en ajoutant : L'homme est un ange tombé « qui s'accuse. Par quel vertige a-t-on pu méconnaître les

« puissantes affinités qui lient cette institution religieuse à la « nature de l'homme? Dans un de ces orages qui agitent de « temps en temps l'esprit humain, la tête a tourné à quelques « sociétés chrétiennes; elles ont aboli la confession, sans sa- « voir ce qu'elles faisaient, mais elles commencent à la regret- « ter. Quant à ces hommes qui ne savent que s'en moquer « avec un infernal sourire, qui la haïssent en elle-même et « pour elle-même, le sentiment des choses divines n'a jamais « été en eux, et le véritable instinct social n'y est plus; ils ne « comprennent rien, pour me servir de votre expression, à la « civilisation des consciences : espèces de sauvages moraux qui « préfèrent que l'homme erre et s'enferme dans la solitude « de son âme, à travers les tempêtes et les abîmes des pas- « sions, et qui bien souvent n'y apprennent eux-mêmes qu'à « marcher aveuglément vers la mort, dans une ignorance in- « finie de ses suites.

PLATON.

« Je me rappelle d'avoir vu autrefois comme un emblème « frappant des hommes dont vous parlez. Je me promenais « sur les bords de la mer, dans un endroit écarté, non loin « du cap Sunium, c'était au soleil couchant; une figure « d'homme était accroupie sur la pointe d'un rocher battu « par les vagues, et ses vêtements souillés; à sa physionomie « égarée et fixe, je me persuadai que c'était un de ces hom- « mes poursuivis intérieurement par les furies, et qui errent « loin des cités, parmi des ruines et des tombeaux. Quand il « m'aperçut, il se dressa sur le roc, et il parlait tout seul. Je « ne distinguais pas bien ce qu'il disait, mais je crus enten- « dre qu'il maudissait le soleil, et les juges vengeurs des cri- « mes, et l'espérance. Puis il se mit aussi à maudire la pierre « étroite et glissante qu'il avait prise pour dernier asile, et la « repoussant du pied, il se précipita dans la mer, sombre et « profonde comme la justice de Dieu.

FÉNELON.

« Que j'aurais de choses à vous dire, Platon, sur les mys- « tères d'orgueil qui conduisent de proche en proche certains

« hommes à ne voir dans la mort qu'un *saut dans l'ombre!* »

— Quel beau langage que celui-là, mon vieil ami, et que je vous sais gré de cette citation !

Oui, la confession est une chose tout à fait à part, et je vous avoue que je comprends l'homme dont parle Platon, voué qu'il est aux furies, et sans aucun secours du genre de ceux que nous donne notre divine croyance.

Que de fois, oh ! je vous l'avoue sans peine, plongée dans l'une de ces sombres tristesses que donnent le malheur, la souffrance morale, et bien plus encore la triste pensée que notre âme est mal avec son Créateur, que de fois, pauvre femme ignorante que je suis, je me suis jetée dans le coin obscur d'un confessionnal, et que de fois je suis sortie de là, inondée de larmes, mais l'esprit calme, le cœur dégagé ! J'avais répandu mes misères devant le Seigneur, j'avais ouvert mon âme à un confident discret et compatissant, il m'avait rassurée, il m'avait adressé quelques bonnes paroles, de celles qui vont au fond du cœur ; que vous dirai-je ? j'avais ouvert la porte à tous ces sentiments mauvais qui voulaient sortir.

Dire que la confession fut pour moi une chose sainte alors, ce serait aller bien loin, non, peut-être j'obéissais à un instinct de notre nature, peut-être je cédais à un souvenir ; quoi qu'il en soit, l'aveu de ma faute me soulageait, entrée dans cette église avec une amertume extrême de cœur, j'en sortais avec calme et espérance.

Il m'a toujours semblé que notre nature a un tel besoin d'épanchements que la confession ne trouvait d'obstacle que dans notre profond orgueil; quoi de plus simple après tout que de commencer par immoler ce père du péché, ce mauvais conseiller ?

— Vous ne vous étonnez pas qu'on ordonne un vomitif à l'homme que la bile tourmente, ni que l'on coupe les chairs rongées par la gangrène ; pourquoi vous étonneriez-vous qu'on administre à ce monde moral qu'on appelle l'homme, le remède humiliant de la confession qui lui fait vomir l'orgueil ?... Vous êtes donc de l'avis de l'abbé Gerbet de qui sont

ces paroles, et celles-ci encore qui vous plairont, je crois, chère amie.

« Parmi les diverses perturbations de notre être, il en est une qui est d'autant plus active qu'elle est moins remarquée, c'est la désharmonie qui existe en nous, entre la pensée et la parole : elles devraient être naturellement unies... Si nous étions dans un état parfait, cette harmonie de la pensée et de la parole serait complète et permanente ; non-seulement toute parole serait l'expression vraie, candide et pure de nos pensées, mais encore cette pensée se revêtirait de la parole extérieure pour reproduire et circuler dans la société des autres âmes ; mais il n'en est pas ainsi. La première de nos fautes se creuse, au fond de notre âme, un recoin dans lequel elle se cache en silence ; espèce d'antre ténébreux et sourd, où la lumière de la parole ne pénètre pas et d'où ne s'échappe aucun son. Pour qu'il y ait, sous ce rapport, un commencement de régénération en *nous*, il faut que cette division de la pensée et de la parole cesse à quelque degré : la confession est le germe divin de leur harmonie renaissante. Telle est une des raisons les plus secrètes du bien-être qu'elle fait éprouver à l'âme (1). »

Je terminerai par ces paroles cet entretien aussi fatigant que long.

— Pour vous, ami.

— Vous trouvez que j'ai trop parlé, vous avez raison et bien des fois raison ; aussi je vais m'enfoncer dans mon coin et ne plus chercher à dominer le bruit de la mer ; je souffre bien plus que vous ne le supposez des efforts que je fais depuis une heure....

— Et dont je vous sais un gré infini.

— Je vous remercie de votre gratitude, je n'y ai aucun droit ; je me suis laissé aller à ma funeste habitude de parler : mais c'est fini. Et soit fatigue, soit tout autre chose, M. de Kerkoff garda le silence le plus obstiné, jusqu'à un petit sentier débouchant sur la route ; là il demanda que l'on arrêtât, et

(1) L'abbé Gerbet, *Université catholique*, tome I, page 505.

annonça qu'il allait regagner à pied sa demeure, ayant une petite visite à faire, à des ouvriers.

— A demain, lui dit madame de Monac.

— Oui, sans doute, si je puis me taire; et, d'ici là, lisez le catéchisme.

Ce disant, il serra la main de sa fille adoptive, et disparut dans le sentier.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Le lendemain, Constance, levée dès l'aube du jour, avait visité le paquet de livres que lui avait remis le pieux aumônier; et suivant la marche qu'il lui avait tracée, elle ouvrit un catéchisme fort simple, mais complet, dans lequel elle rechercha le chapitre destiné au sacrement de pénitence. Toute remplie encore de la conversation de la veille, et surtout de ce magnifique fragment du dialogue de Fénelon et de Platon, par lequel M. de Kerkoff avait clos sa longue leçon, elle trouva un charme inconnu à l'étude assez aride, il faut en convenir, de nos doctrines si belles, si grandes, si consolantes.

Elle concevait bien facilement, maintenant, la nécessité de la pénitence; elle remerciait Dieu d'avoir institué un sacrement qui, donnant à l'âme la paix en lui rendant la grâce, ouvre la porte du ciel que le péché ferme pour elle; elle reconnaissait l'infinie bonté du Sauveur des hommes, à la sollicitude avec laquelle, en quittant la terre, il avait laissé ses Apôtres le grand ministère *des clefs*, le jugement des âmes; elle sentait au fond de son cœur une reconnaissance indicible pour cette marque d'une sollicitude si constante. Reportant sur elle-même un regard scrutateur, elle s'étonna que le Dieu de toute justice pût si facilement pardonner

sa créature coupable ; mais bientôt elle se rappelait que rien ne peut surprendre, en fait de miséricorde, de la part du Dieu mort sur le Calvaire, se chargeant de toutes nos iniquités.

Venant au sacrement vu en lui-même, elle comprenait que le Sauveur eût pu transmettre le pouvoir de lier et de délier; elle reconnaissait que ce pouvoir avait été donné aux Apôtres par les paroles formelles de Notre-Seigneur : son esprit n'élevait pas la plus légère objection ; son cœur était si pur et si droit !

Ce petit livre de l'enfance lui rappelait que la contrition, la confession et la satisfaction sont la matière du sacrement de pénitence. Elle se promettait, du reste, de ne point ménager, sur ce chapitre, la patience de son vieil ami. Elle régla ainsi l'emploi de sa journée : elle irait à la messe à Notre-Dame-des-Bois; en revenant, elle visiterait la petite Yvonne et sa mère ; elle reprendrait son étude jusqu'au soir, et elle retrouverait de bonne heure M. de Kerkoff, au petit bois.

Tout se passa comme Constance l'avait entendu. La cloche du dîner l'arracha à la lecture de ses livres ; et, satisfaite des heures du matin, elle gagna, en sortant de table, le lieu du rendez-vous, devancée par ses enfants. M. de Kerkoff était déjà assis au banc, terme de ce sentier.

— J'ai beaucoup lu, mon vieil ami ; vous serez content de moi. Le bon abbé m'a donné une tâche quotidienne, et je l'ai *remplie* avec exactitude; j'ai même été plus loin qu'il ne me l'avait prescrit.

Écoutez-moi, je crois comprendre le dogme de la pénitence; je ne reviendrai pas sur ce que vous m'avez dit hier. Tout ce que j'ai étudié aujourd'hui m'a semblé n'être que le développement des admirables pensées de M. l'abbé Gerbet.

— Voyons, je vous obéis; je suis tout oreilles.

— Eh bien, si la pénitence date du commencement du monde; si la confession date d'Adam, le sacrement de l'*absolution*, la seconde *planche après le naufrage*, est essentiellement chrétien.

— Comme tous les sacrements, chère amie, en tant que sacrements.

— Oui, sans doute, et c'est ce que je veux constater.

— Il vient directement de notre Sauveur, qui l'institua en donnant à ses Apôtres le pouvoir de lier et de délier.

Ce sacrement comprend trois choses : le repentir, la confession et la satisfaction. Le repentir, ai-je besoin de le dire? c'est ce que le chrétien appelle la contrition, n'est-ce pas, Constance? mot plus fort, plus vrai, plus spécial, si vous me passez cette expression.

Le coupable, chez les Grecs, était voué aux furies; chez nous il est appelé au pardon. Dieu l'aime, mais Dieu fera-t-il tout? A peu près, chère amie; et, cependant, l'homme fera aussi ce qu'il pourra : ce qui est à sa force, à sa puissance. Ainsi, il rentrera en lui-même, il sondera son cœur. A la vue de ses fautes, accablé d'une juste douleur (douleur d'autant plus forte qu'il verra alors que c'est Dieu, souverainement bon, miséricordieux, père, sauveur; qu'il a offensé), il reconnaîtra qu'il a commis le plus grand crime possible; qu'il a manqué aux devoirs les plus formels : son cœur se brisera en face de cette certitude.

L'Esprit-Saint, venant à son aide, lui inspirera l'espérance du pardon, la volonté de fuir le péché, quel qu'il soit, sans reserve; il le détestera uniquement par ce qu'il est contraire à la loi divine.

Si l'homme parvient, par l'ardeur de la charité, à la douleur d'avoir offensé Dieu, il a, ce qu'on appelle, la contrition parfaite. Dans sa douleur, tout se rapporte à Dieu : ni la crainte, ni la laideur du péché ne sont la cause de la peine qu'il éprouve. Si, au contraire, ce sont des sentiments très-louables, mais non entièrement désintéressés, qui motivent cette douleur, elle prend le nom *d'attrition* ou de contrition imparfaite.

— Je n'ai jamais dépassé cette douleur-là ; et, pour moi, la crainte de toutes les punitions que Dieu peut infliger à l'homme a été seulement le motif du chagrin que j'éprouvais de l'avoir offensé.

— Je serais bien étonné qu'il en fût absolument ainsi, ma chère enfant; et je vous assure que je vous crois peu, en ce moment. Vous avez eu bien souvent, en votre vie, plus d'amour de Dieu que vous ne le supposez. Au reste, cette contrition imparfaite, qui ne justifie pas seule, nous prépare à recevoir, dans le sacrement, la grâce de Dieu.

Il est donc vrai que nous pouvons arriver au repentir, et accomplir cette première partie du sacrement de pénitence; nous pouvons aussi désirer, promettre de ne plus retomber dans les mêmes fautes.

Nous sera-t-il difficile de déclarer ces fautes?

— Oui.

— Je répondrais *non*, Constance; et avec autant de raison que vous, *oui*.

Quand vous serez bien persuadée que vous avez très-mal fait, quand vous détesterez complétement vos fautes, quand vous les détesterez, à cause de l'amour que vous avez pour Dieu; quand vous vous direz que, déclarer ces fautes au ministre de Dieu qui est là son représentant, est l'acte le plus humiliant pour vous, le plus pénible que vous puissiez offrir à Dieu offensé, oh! je crois qu'alors il ne vous sera pas très-difficile d'en venir à l'aveu de ce que vous répudierez. Vous trouverez un certain bonheur à cet aveu; vous éprouverez une certaine joie à frapper votre propre orgueil; car que pouvez-vous pour Dieu? en vérité, rien de plus. Vous allez volontairement monter à votre Calvaire, et votre âme ne tressaillerait pas de joie à la pensée du sacrifice! Oh! vous autres femmes, vous pour qui recevoir n'est rien, si vous ne rendez pas, si vous ne dépassez pas, en rendant, ce que vous avez reçu, vous, pour qui le sacrifice du *moi* est le fond de la nature, vous n'auriez pas cette force!... Vous vous trompez.

Puis, par cet aveu, le cœur se dilate, l'âme se décharge, et à qui est-il fait cet aveu? Est-ce un homme qui est là? est-ce un homme qui vous entend? Si cet homme est simplement un homme; s'il n'est pas, à vos yeux, le ministre, le remplaçant du Très-Haut, n'entrez pas, fuyez, oh! je vous comprends!...

Je ne vous redirai pas le miracle constant du silence du prêtre : fait positif, incontestable, tellement que des malheureux dont la vie a été un scandale non interrompu, qui ont nié Dieu et leur honneur, n'ont jamais révélé les confidences sacrées. Vous avez fait cette expérience comme moi : le doigt de Dieu a toujours été là.

Ce ministre, quel rôle va-t-il remplir ? Fénelon le disait hier à Platon.

Vous placerez-vous à ce tribunal, pour ne pas donner à votre accusation toute sa force, toute sa valeur ? non. Ce ne serait pas la peine, en vérité, d'y paraître, pour y insulter le juge, et rendre notre cause plus mauvaise encore. La sincérité, la naïveté, sont les compagnes nécessaires de la douleur : le repentir ne permet pas le mensonge.

Je suis tout à fait de votre avis. Oui, ou dire tout, ou n'y pas venir à ce tribunal des âmes ; mais comment tout retrouver ?

— Avec la volonté de tout découvrir, rien, rien ne reste caché.

— Vient ensuite, ami, la satisfaction.

— Oui, sans doute.

— Le prêtre vous inflige une pénitence ? Pourquoi ?

— Par le péché mortel, l'homme se sépare complétement de Dieu ; il le renie, il brave sa colère, il se met, en un mot, hors sa loi. Que la mort le frappe, en cet état ; la séparation de Dieu et de l'homme est éternelle : ceci est simple, et vous le concevez facilement.

Par le sacrement de pénitence, Dieu remet la peine éternelle ; il rend à l'âme la grâce, sa vie. La porte du ciel s'ouvre de nouveau ; mais reste encore l'expiation possible à l'humanité, les peines temporelles : cette dette est constante, elle doit être acquittée ; et la petite pénitence donnée par le prêtre, ces quelques prières, ces quelques aumônes ne suffisent pas, sans doute, à un acquittement complet. De là, les pénitences volontaires ; de là, les peines de la vie supportées avec résignation et offertes à Dieu ; de là, toutes ces occasions de

mérite dont la Providence sème notre existence; de là, enfin, les peines du purgatoire.

Quel est le jour où l'occasion ne se présente pas, pour nous, de payer un peu de notre dû? Un verre d'eau donné au nom du Sauveur sera compté; une contrariété offerte aura son prix. La vie n'est plus une vallée déserte, remplie de ronces et d'épines: c'est un champ à cultiver que la résignation rend fertile. Au reste toutes les œuvres peuvent être expiatoires: la prière, le jeûne, l'aumône etc.; nous pouvons toujours sacrifier quelque chose à Dieu.

Pour vous rendre plus clair le chapitre que nous traitons, je vous demande la permission de remettre sous vos yeux ce qui se passait aux premiers siècles de l'Eglise (1), quant à la pénitence. Alors le chrétien, dans toute l'ardeur de sa foi, marchant aujourd'hui au martyre, courant demain s'ensevelir au désert, n'avait qu'une affaire: opérer son salut, arriver à la patrie céleste. Ainsi, au lieu de marchander, comme nous le faisons, la pénitence, la repoussant en ce monde pour la retrouver en l'autre. il se précipitait, pour ainsi dire, au devant; et l'Eglise, qui de nos jours a tant de précautions à prendre vis-à-vis de notre mollesse, qu'elle doit, pour se mettre au niveau de notre faiblesse, adoucir toutes les prescriptions pénitentiaires, l'Eglise n'avait, le plus souvent, qu'à modérer le zèle, l'ardeur de ses enfants. Il ne s'agissait pas, comme actuellement, chère amie, d'empêcher les gens de se damner, tout en leur réservant, peut-être, de longs tourments dans le purgatoire; alors, le ciel se prenait tout d'un bond, d'assaut, pour ainsi dire. Les fidèles n'entendaient pas à ces ménagements.

Vous qui avez tant de peine à vous soumettre à l'accusation secrète de vos fautes, qu'eussiez-vous dit, si l'on vous eût soumise à la confession publique?

— Oh! mon Dieu!

—Oui, la confession était souvent faite, en tout ou en partie,

(1) *Origine du Christianisme*, par Dœllinger, traduction de M. Léon Boré t. II, Appendices.

devant l'assemblée des fidèles... Une dure et longue pénitence publique, appropriée aux crimes commis, était imposée aux coupables ; c'était au reste une faveur qu'on leur accordait et qui était souvent sollicitée avec les plus vives instances, tant la foi était ardente. Les grands péchés : l'apostasie, l'idolâtrie, le meurtre, l'impureté ; plus tard, l'usure, l'ivrognerie, le faux témoignage, etc,s 'expiaient ainsi.

Le pénitent s'abstenait de tout divertissement ; il avait une place particulière à l'église, loin, bien loin du sanctuaire, parfois même dehors. Il était couvert de cendre, ses cheveux étaient rasés, ses vêtements négligés; il devait pratiquer assidûment, d'après les canons, ou d'après sa pénitence particulière, les œuvres de continence, de mortification, d'*humilité* et de contrition.

Dites-vous bien que l'admission à la pénitence, *à cette pénitence*, était une faveur. Le chrétien qui avait commis un crime était rayé de la liste des fidèles, exclu de leurs assemblées, banni des saints mystères ; oh ! cet état était affreux.

Les pénitents n'étaient reçus aux prières communes qu'après de longues épreuves. Ils se retiraient au moment du sacrifice. Les règles de l'Eglise d'Orient étaient plus rigoureuses encore que celles de l'Eglise d'Occident. Au septième siècle, la pénitence publique ne fut plus pratiquée, dans cette partie du monde, que pour des crimes commis en public, et causant un grand scandale.

L'absolution et la réconciliation ne s'accordaient alors qu'après la pénitence : belle et touchante cérémonie, réservée dans l'Eglise romaine, au Jeudi saint. Elle se pratiquait par l'évêque, par l'imposition des mains; et immédiatement après l'avoir reçue, le pénitent était admis au divin banquet.

Comparez, je vous en conjure, chère Constance, la clémence actuelle de l'Eglise à ses rigueurs primitives, et décidez vous-même si la satisfaction due pour le péché qui ne peut disparaître, car elle est de droit absolu, est aquittée par la peine que vous impose un indulgent confesseur.

On comprend vite, devant cette ardeur des premiers chré-

tiens, la quantité de saints que fournirent les premiers siècles. Sommes-nous fils de la même mère, eux et nous? Oui sans doute; mais fruits tardifs de sa fécondité, nous sommes l'objet d'une mansuétude commandée par notre débilité.

Voyez ces armes de nos pères: ces cuirasses, ces lances, ces épées que nous sonlevons à peine, fils dégénérés que nous sommes de ces preux d'un autre âge! elles témoignent de leur force et de notre faiblesse; elles ont été portées cependant; elles ont servi, et glorieusement servi; et maintenant, nous les regardons. Eh bien, les pénitences des premiers siècles... ce sont les armes de nos pères: la pénitence a eu ses héros, comme la foi a eu ses martyrs.

Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai raconté de sainte Marie l'Egyptienne, et de quelques cénobites. Eh bien, dans les premiers siècles, ces grandes expiations étaient d'une extrême fréquence. Au quatrième siècle, Rufin disait qu'on ne pouvait compter les cénobites qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone. Le désert se peuplait des fuyards de l'horrible corruption romaine. Ce n'était pas trop pour ces chrétiens, que des vies, longues encore, passées dans la solitude la plus absolue, au milieu des privations de toute espèce, pour expier les désordres de la ville des Césars.

Ne croyez point, cependant, que l'esprit de pénitence se soit éteint dans l'Église; si les Thébaïdes ne sont plus habitées, que de couvents se sont ouverts: que d'hommes, que de femmes se sont livrés et se livrent encore aux rudes exercices de la pénitence!

S'il nous était donné d'entrer dans ces maisons où les Trappistes, les frères de Saint-Jean de Dieu, inconnus au monde, se préparent pour le ciel; si vous saviez les secrets de ces hommes que cache une bure si épaisse, quel ne serait pas votre étonnement de trouver là des noms chers à la science, glorieux par les armes, connus dans les arts, et, bien souvent, fameux dans les salons!

— Supposez-vous que les hommes aient seuls le privilége de l'expiation? quelle erreur serait la vôtre! Oh! que de ri-

chesses auraient à montrer en ce genre les ordres de femmes! que de pénitentes volontaires! que de pénitentes non coupables!.. que d'histoires touchantes!..

— Eh bien, Constance, que vous semble de ce christianisme si peu connu, si décrié? Que vous semble de sa doctrine *de la satisfaction*? Que vous semble de son tribunal des âmes? Vous l'avez considéré, ce tribunal, au point de vue de Dieu; examinez-le, je vous en conjure, au point de vue de l'homme.

Vous me parliez du calme que souvent vous aviez rapporté du confessionnal, même alors que vous n'accordiez pas à ce sacrement toute son importance. D'où venait cette joie secrète, sinon de cette satisfaction qu'éprouve l'âme à s'épancher? Et dans quel cœur versez vous votre peine, *sinon dans* le cœur de Dieu même? car là, encore une fois, son ministre, c'est lui. Avec quelle charité n'est pas accueillie cette confidence de vos maux! Quels bons conseils ne vous donne point ce ministre de la miséricorde! Qui vous écouterait ainsi? Vous en conviendrez, ce que vous venez dire là est souvent bien triste à entendre; car que de douleurs cachées? que de déconvenues, que de tribulations! Si la curiosité venait à écouter les confessions, la curiosité serait bien souvent attrapée et punie. Les grands drames de la passion sont rares, quoiqu'on en dise; et les fastidieuses plaintes de la vanité trompée, les confidences des passions tristes et haineuses, les erreurs de l'ignorance, les scrupules de la timidité, sont de tous les jours. Cet homme auquel vous allez redire une foule de riens, dont la charité ne se dément pas, qui répond à toutes vos questions, que vous fatiguez de toutes les hallucinations de votre esprit malade, qui vous donne trois, quatre heures, mais c'est un savant, un orateur sacré, et il vous écoute!.. Et qui vous écouterait avec cette patience, dans le monde? Oh! personne. Oui, c'est votre ami; mais cet ami ne sait pas votre nom, mais il l'ignorera toujours! et il vous console, vous instruit; mais il verse en votre âme un baume inconnu; il vous rend la paix; vous la reportez en votre famille, en votre ménage. Encore une fois, que vous en semble du tribunal des âmes?

— Je ne contesterai rien de ce que vous me dites, mon vieil ami; car, déjà, je vous ai donné raison. Oui, à ce seul point de vue, la confession est une création toute divine; oui, l'examen qu'elle nécessite, la ferme résolution qu'elle réclame, suffisent pour forcer à un retour profond sur soi-même, toujours profitable. Des imprudents de votre sexe ont voulu l'interdire aux femmes; ils ne savent ce qu'ils veulent : notre vertu n'a pas toujours trop de la pensée du confessionnal pour se soutenir.

Mais quel bonheur, mon Dieu, que celui de la réconciliation! Quelle joie de se sentir allégée de tout le poids de ses fautes! Je ne puis me figurer qu'on soit gai quand on ne se confesse pas.

— S'il nous était donné de lire dans les cœurs, nous nous rendrions bien compte de toute l'importance de la confession.

Croyez-vous que l'homme qui se croit, qui se sait en paix avec Dieu, ne marchera pas à la mort avec une confiance absolue; et croyez-vous que ce sentiment ne doublera pas son courage? Interrogez les souvenirs de tous ceux qui ont affronté la mort, et ils vous répondront.

Placez-vous au chevet de ce moribond; demandez-lui raison du calme de son âme, de la douceur qu'il montre envers la mort, de la placidité de ses traits; et bientôt il vous répondra : je crois que dans peu d'heures j'apparaîtrai devant mon *juge;* mais je sais que j'emporte avec moi le pardon de mes fautes : je ne n'ai rien à craindre de sa justice, tout à espérer de sa miséricorde. Observez, au contraire, cet esprit soi-disant fort, qui se tord de désespoir sur son lit de douleurs, qui adresse à la vie les regrets les plus amers; chez lequel tout exprime une inquiétude cachée !.. Oh! si vous lisiez dans son âme!....

Je viens, depuis deux jours, de vous entretenir, chère enfant, de la pratique la plus pénible du christianisme. Jamais rien de plus humiliant, de plus dur, n'a été demandé à l'humanité, que cet aveu sincère, complet des fautes les plus ca-

chées, les plus honteuses, des fautes dont le souvenir glace; l'aveu de sa pensée, de ses désirs !... J'en conviens de bonne foi : cette prescription blesse notre *moi* tout entier. Et cependant, si vous avez la bonté de réfléchir le moins du monde, vous trouverez que la confession, loin de nuire au bonheur de l'homme, y contribue beaucoup.

— Je n'ai pas grand besoin de réfléchir pour avouer que, par ma propre expérience, ce que vous dites est parfaitement vrai. Les jours bons de ma vie sont ceux où un peu de calme est entré dans mon cœur ; et jamais le calme n'y est mieux entré que par l'aveu de mes fautes. Si j'ai franchi bien des écueils, si ma conscience est restée exempte des grandes souillures, si la paix a régné dans mon intérieur, je le dois à *l'habitude*, que j'ai conservée, de me rendre au moins tous les ans, et ordinairement bien plus souvent (même alors que ma foi dormait sous mon ignorance) au tribunal sacré. Quel changement se produisait en moi, après ces visites ! Et cependant je m'adressais à un confesseur dont tout le talent était de me gronder et de me faire pleurer. Oh ! que Dieu était dur avec lui ! Que ce choix d'un confesseur est important, mon vieil ami !

—Oui, sans doute; et surtout pour les consciences timorées comme la vôtre. Cherchez toujours un bon prêtre, dont la charité soit la vie, et vous aurez l'espoir de croître en vertu sous sa direction ; surtout, gardez-vous de suivre la mode.

— La mode?

— Oui, la mode. Elle se permet le plus souvent de prescrire aux femmes du monde même ce choix. Il n'est pas de ville où il n'existe un pauvre prêtre que la fashion a adopté et qui ne gémisse au fond de son cœur du lourd fardeau que lui impose l'élégance de ses pénitentes.

Si vous ne vous arrangez pas d'un confesseur, changez-le; pas de respect humain, là où il s'agit de Dieu; ne courez pas cependant les confessionnaux, comme certaines femmes qui ont, pour ainsi dire, un confesseur pour chaque péché.

Le sacrement de pénitence est donc à vos yeux un grand bienfait de notre Sauveur ; il convient à notre nature, il nous est véritablement une planche après le naufrage.

Il nous reste encore, chère Constance, avant de nous séparer aujourd'hui, à considérer le tribunal des âmes au point de vue des sociétés humaines : point de vue très-important sans doute.

Que se passe-t-il là, entre le prêtre et le chrétien, quant aux devoirs sociaux? Eh! mon Dieu, le pénitent doit accuser toutes ses fautes, n'est-ce pas? doit s'en répentir, former le bon projet de ne plus recommencer, que dis-je? de réparer. Les dispositions qu'il apporte là sont: « L'expiation de toutes les « injustices (remarquez que ces paroles sont celles d'un pro- « testant, lord Fitz-William), l'entière restitution de tous biens « illégalement acquis, le pardon de toutes les injures qu'on a « reçues, la rupture de tous les liens criminels et scandaleux; le « renoncement à l'envie, à l'orgueil, à la haine, à l'avarice, à « l'ambition, à la dissimulation, à l'ingratitude et à tout senti- « ment contraire à la charité. Il faut en même temps, dans ce « tribunal, prendre l'engagement sacré d'éviter jusqu'aux fau- « tes les plus légères, et de remplir toutes les sublimes lois de « l'Evangile avec la plus grande exactitude. (1) »

Ces réflexions mènent lord Fitz-William bien loin, car il ajoute: « Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence. »

Pesez ces paroles d'un homme élevé dans une croyance opposée à la nôtre, ayant vécu en cette croyance et ne l'ayant pas abjurée; et dites-moi si la confession est une simple invention des prêtres?

Quelle sanction plus forte que celle-là à la paix entre les hommes! Comment ne règnerait-elle pas entre gens qui, non-seulement doivent renoncer à tout mauvais sentiment mais q ui doivent s'engager à aimer ceux qu'ils ont haïs;

(1) *Lettres d'Atticus*, par lord Fitz-William.

à rendre ce qu'ils ont pris injustement; à rétablir les réputations qu'ils ont flétries?

Ah! si les chrétiens étaient chrétiens, le monde serait presque un Eden.

Adieu, ou mieux, bonsoir. Louise vous engage à venir demain; elle a à vous entretenir de choses graves: la nuit est venue, je me sauve.

HUITIÈME SOIRÉE.

Madame de Monac fut fidèle au rendez-vous que Louise lui avait donné. Cette jeune fille s'était singulièrement attachée à la filleule de son père; et elle lui accordait une grâce qu'elle refusait, dans sa modestie, à tout le monde; elle l'admettait dans la confidence de ses bonnes œuvres, elle en partageait même quelques-unes avec Constance, qu'elle considérait comme sa trésorière extraordinaire. Il ne s'agissait, ce jour-là, *de rien* moins que de la première communion des enfants, fixée à un dimanche très-rapproché. Louise devait vêtir les plus pauvres, distribuer des prix aux plus dignes, et des cierges à un bien grand nombre. De plus, Louise, depuis sa première communion, avait conservé l'usage de donner à dîner à toutes les petites filles, et de présider, avec une grâce infinie, à ce festin qui rappelait, disait-elle, ceux des premiers chrétiens, au moins par la sobriété. Son amie devait intervenir à l'acquisition des robes et des bonnets, et c'était une grande affaire, dans la vie si simple et si calme de Louise, que ce choix et cette distribution. Ses économies de toute l'année s'absorbaient en ces dons; et que de fois son père avait senti une larme de bonheur s'échapper, en voyant toutes les ingénieuses précautions de sa fille pour doubler la durée d'une robe, d'un cha-

peau! L'hiver avait été rude : Louise avait beaucoup donné, sa bourse s'applatissait. Prévoyant que la confirmation exigerait un peu plus de recherche dans les vêtements, et une aggravation de nombre dans leur distribution, elle avait imaginé que Constance serait d'autant plus disposée à participer à cette œuvre de miséricorde, qu'elle-même serait confirmée.

Madame de Monac devina à demi-mot, et elle ouvrit à sa jeune amie le plus large des crédits, somme si forte que Louise se trouva malheureuse, pour ainsi dire, de tant de générosité.

M. de Kerkoff sut très-bon gré à Constance de l'amabilité de son procédé. Il la remercia de l'œil ; et ce regard alla au fond du cœur de celle à laquelle il était adressé.

Lucie proposa une longue promenade au bord de la mer; les rochers seraient découverts, et les enfants pêcheraient, en abondance, des huîtres et des coquilles. Des cris de joie accueillirent cette proposition : le dîner fut avancé et les chevaux commandés. Constance obtint de M. Kerkoff d'être de la partie ; et elle se promit quelques bonnes paroles devant ce grand Océan, image de l'infini.

On partit. Le temps était magnifique ; les rochers étaient, dans le fait, découverts, mais moins que Lucie ne l'avait prévu. D'une sorte de promontoire, s'avançant en pointe aiguë dans la mer, on échappait à la nudité du rivage ; la vue n'embrassait que le ciel et l'eau, se confondant, au loin, en une seule ligne.

M. de Kerkoff avançait toujours, suivi de Constance et de Louise, vers cette pointe extrême du rocher, comme un dilettante qui sait la bonne place. A l'extrémité de la falaise il s'arrêta : la roche nue se courbait en forme de divan presque circulaire ; et une fois assis, tout disparaissait aux yeux du promeneur étonné d'un horizon aussi vaste et aussi uniforme.

Louise poussa un cri d'admiration, et Constance resta plongée dans une sorte de stupéfaction. Après un silence assez long, qu'elle fut la première à rompre : Voir cela, dit-elle,

et être athée !... Ici, il faut croire à l'infini ; il faut croire à Dieu. Oh ! que je plains ceux auxquels cet Océan ne dit rien ! Et elle retomba dans sa rêverie.

— Ami, ne serait-ce point le rocher de Velléda ? Chateaubriand a dû le visiter. Non loin d'ici sont les menhir et les dolmen, et la sombre forêt où s'offraient à Teutatès ces horribles sacrifices dont le récit glace d'effroi. Comment croire que les hommes en soient venus à immoler des victimes humaines à des divinités barbares, à des idoles, ouvrages de leurs mains ?

— Nous ne pouvons révoquer en doûte cette si triste vérité ; les débris humains dont sont entourés, à peu de profondeur, les autels druidiques, les instruments d'immolation, mêlés souvent à ces ossements, fournissent des preuves trop positives de ce fait.

— Quelle atrocité ! Comment l'homme a-t-il pu descendre à cette stupide barbarie ?

— L'histoire des sacrifices serait, chère amie, l'une des parties les plus dégoûtantes du tableau de la folie humaine, si cette histoire, étudiée avec soin, ne présentait un ensemble de faits, de croyances, de traditions qui, sous les voiles épais des plus grossières erreurs, présente la démonstration des plus grandes vérités.

— Vraiment !... parlez-nous donc des sacrifices.

— Là, près des autels des Druides.

— Oui, donnez-nous le mot de cette grande énigme.

— Je ne me charge point de cette mission, Constance. On a beaucoup écrit sur cette question ; et je ne serai pas compétent pour sa solution.

— Parlez toujours.

— Vous l'exigez ? Prenez garde ! je serai bien ennuyeux.

— Vous ne l'êtes déjà pas mal, de laisser ainsi s'échapper les minutes ! Voyons l'histoire des sacrifices.

— Eh bien ! le sacrifice est presque aussi ancien que le monde ; car Abel offrait à Dieu les prémices de la terre, quand Caïn le frappa ; l'homme coupable avait compris, de bonne heure, qu'il avait à implorer sa grâce et à expier sa désobéis-

sance. La prière et le sacrifice sont sans doute contemporains, et comment n'en serait-il pas ainsi? L'offrande était la consommation sensible de la prière; on pourrait l'appeler la prière des sens, comme la prière est l'offrande de l'esprit..... La prière est l'aveu d'une indigence qui espère (1)... »

Si nous cherchons la corrélation de la prière et du sacrifice, si nous interrogeons la tradition, que nous répond-elle? Elle répond que « l'homme a besoin, non-seulement d'un secours qui le soutienne, mais aussi d'une expiation qui le purifie, et que la prière est insuffisante sans le sacrifice. L'idée que l'homme ne pouvait être sauvé que par la substitution d'une victime était aussi universelle que l'idée même de Dieu (2). »

Voilà donc l'indigent qui avoue sa faiblesse, voilà le coupable qui expie, qui expie en substituant une victime!... Retenez, je vous en conjure, cette parole. Déjà, au reste, cette tradition du genre humain nous a frappés : vous devez vous en souvenir.

Dès le commencement, donc, l'homme prie et sacrifie : la mort d'Abel n'arrête pas cette coutume. Dans la Bible, Noé, Abraham, immolent des victimes au Très-Haut; les livres de l'Inde, de la Perse, de la Chine, de l'Égypte, des nations les plus anciennes, rendent ce témoignage que dès les temps les plus reculés, les sacrifices ont commencé chez elles.

Comment expliquer cette conformité d'usages admis d'un bout de la terre à l'autre, sinon par un souvenir de la tradition primitive? La notion de la Divinité s'est conservée entre toutes les nations, se modifiant de l'astre à l'animal, parcourant le cercle immense des passions, des folies humaines, partant du spiritualisme le plus pur et s'arrêtant au fétichisme le plus absurde. L'offrande, le sacrifice, s'allient partout à cette idée, *une* dans son principe, *multiple* dans sa forme. Chose sin-

(1) M. l'abbé Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.*

(2) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*

gulière! le sacrifice ne varie pas, pour ainsi dire. Qu'offre-t-on à la Divinité?,.. les choses utiles à la vie, le sang des victimes, et même, nous le savons déjà, celui de l'homme versé par les mains de l'homme.

— Pourquoi, ami, cette si grande conformité d'usages? pourquoi ce sang? pourquoi, mon Dieu, ce sang humain?

— Un fait aussi général a sans doute une cause; vous avez bien raison, Constance, de la rechercher.

Il faut se reporter à l'histoire du genre humain pour l'assigner.

Que se passait-il aux premiers jours, alors que le Créateur s'entretenait avec le père des hommes? Nous savons peu de choses de ces entretiens, de ces divins rapports. Ce que nous n'ignorons pas, c'est que Dieu se communiquait à Adam; ses fils ont conservé cette tradition, ils la corroborent par la prière et l'offrande; là semble se présenter d'abord l'idée de reconnaissance et d'amour : c'est l'indigent qui crie ou remercie. Le souvenir de la chute amène la pensée de l'expiation; le sang coule, l'homme est lui-même victime. Ainsi l'offrande a une raison, le sacrifice sanglant en a une autre. « Au culte pacifique a succédé un culte sombre comme la justice : je vois dans l'oblation le symbole de la vie. *Dans le* sacrifice, l'être vivant est condamné, et sa mort est la figure d'une autre mort (1). »

Le culte du monde est basé sur cette double pensée, de vie et de mort, de reconnaissance et d'expiation! Ces deux grandes pensées sont celles de l'humanité comme le mot de son histoire.

Parcourons le monde, et nous allons trouver ces oblations pacifiques, variant sans doute d'un peuple à l'autre, ou plutôt d'une famille de peuples à une autre famille de peuples, mais consistant toujours dans les substances les plus appropriées à la nourriture de l'homme.

Abel offre les prémices de ses récoltes; dans l'Inde, toute

(1) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*

nourriture est considérée comme un sacrifice : les repas doivent être pris avec dévotion (1). Les Egyptiens n'immolaient que des animaux servant à l'alimentation (2) ; les Perses offrent le jus d'un certain arbuste et un pain sacré (3) ; les Chinois offrent du vin ; les Grecs et les Romains offraient des gâteaux de pure farine et du miel : ils y joignirent des libations ; les Celtes, au commencement de chaque année, brûlaient une fraction du pain de l'offrande et versaient du vin sur l'autel (4) ; les Mexicains présentaient du pain à leur dieu.

L'Océanien et l'Africain ne détruiront pas ce grand ensemble de coutumes humaines. Partout l'homme offrira à son dieu un objet indispensable à la vie, et, vous avez pu l'observer déjà, une chose simple, élémentaire : aussi le pain et le vin sont-ils généralement admis comme oblation.

Voici un premier fait, et il a, certes, son importance, car il démontre, ce semble, par lui seul, le premier caractère de l'offrande.

Un autre caractère de ces sacrifices pacifiques, caractère absolu, c'est que l'homme est appelé à participer à l'offrande ; les chairs des animaux présentés aux idoles, sont mangées par les assistants, le vin est bu par eux, les gâteaux deviennent leur nourriture.

Qu'est-ce que cet accord universel de coutumes, et de coutumes singulières, sinon une constante pensée de l'humanité restant ainsi en une sorte de communication avec Dieu ? Observez, chère Constance, que cette communication semble la grande affaire de l'humanité ; la prière n'a pas cessé, l'âme s'élève toujours par ses propres élans vers son Créateur, le corps est admis à partager le festin sacré : c'est encore la Suprême bonté qui nourrit l'œuvre de ses mains. L'homme donne, mais il reçoit ensuite.

(1) Voir Hérodote.
(2) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*
(3) *Id.*
(4) *Id.*

Si maintenant vous reportez vos souvenirs vers ces sacrifices sanglants, où le sang n'est plus un accident, mais une cause, où l'homme immole pour immoler, où il substitue une victime à la place d'un coupable; si vous vous reportez aux sacrifices expiatoires, tout aussi communs que les autres, propres à peu près à toutes les peuplades du monde, ne vous semblera-t-il pas voir en cette coutume universelle, et un souvenir, et une figure? le souvenir de la nécessité de l'expiation, la figure informe de la médiation. Dans la croyance universelles, deux choses ont dû se confondre : l'idée de rédemption et l'idée de culpabilité. La promesse avait suivi la condamnation.

Dès lors le sang coule, car par le sang seul la rédemption s'opérera. Le sang est détaché de la chair; les animaux périssent sur les autels; les hécatombes de béliers, de taureaux, parés pour la mort, tombent sous la hache du sacrificateur. Ce n'est pas tout, ce sang n'est pas assez précieux, et voilà que dans presque tout le monde, l'homme aussi est immolé. N'allez pas croire que des hordes de Cannibales aient seules trempé leurs mains dans le sang de leurs frères. Non, peu de nations ici se séparent du reste de l'humanité : les *Juifs* et les Péruviens; la Grèce si policée et si gracieuse dans son *culte*, la Grèce à laquelle la poésie n'a pas manqué, la Grèce si voluptueuse, donne du sang à ses dieux (1). « La guerre de Troie ne se déroule-t-elle pas entre deux sacrifices humains? (2) » Achille n'immola-t-il pas de jeunes Troyens aux mânes de Patrocle (3)? Thémistocle n'immola-t-il pas aussi, avant la bataille de Salamine, des prisonniers Perses à Bachus? Les Phocéens n'avaient-ils rendu Diane de Thauride terrible aux voyageurs? Marseille n'avait-elle pas aussi sa sombre forêt? n'engraissait-elle pas ses victimes?

Rome n'enterra-t-elle pas des Gaulois vivants avant de marcher contre les Sénonnais? Et ces jeux si cruels du Cirque,

(1) Voir Ozanam, *Les Germains.*
(2) Homère, *l'Iliade.*
(3) Lucain, *la Pharsale.*

et ces hécatombes de chrétiens, ne peut-on pas les compter pour des sacrifices (1)?

L'Égypte, nous l'avons dit, la sage Égypte sacrifiait à Typhon, sinon ses fils, au moins des étrangers (2).

Les Chananéens honoraient Moloch de cette manière (3).

Vous vous souvenez de ce que nous avons dit de Carthage, de la Kali des Indes, du Mithra des Perses; les idoles chinoises *ont* vu aussi couler le sang humain. Les Océaniens, non plus que les Africains, ne font défaut à ce cercle immense des nations sacrifiant les hommes; mais au nord de l'Europe, dans ces hautes forêts où il semble que l'innocence eût dû toujours exister, là aussi, chère amie, là aussi des victimes *ont été* touchées par le couteau sacré.

Chez toutes les nations Germaines, l'immolation des captifs est générale (4). Les Francs eux-mêmes égorgent en l'honneur du dieu du fleuve des femmes et des enfants, et cela au temps de Théodebert. Au huitième siècle, saint Boniface tonna contre l'usage de vendre des victimes humaines aux païens. Au onzième siècle, l'Eglise a encore lancé ses foudres contre des horreurs de ce genre.

Ces pierres druidiques, dont le champ voisin est couvert, *ont* reçu, quand l'Etat ou un personnage important étaient menacés, plus d'un *rédempteur* (5).

Partout donc, d'un pôle à l'autre, l'immolation de l'homme par l'homme est le fond du culte rendu à la Divinité; et chez le Cannibale, si la part du Dieu est faite, celle du fidèle l'est aussi : la tête et le cœur sont la ration du dieu, le Mexicain dévore le reste. Partout même horreur, même barbarie, et chose singulière! il faut que partout où le cannibalisme n'existe pas, il faut que la victime offerte à la Divinité

(1) Tite-Live.

(2) Schmitt, dans la *Démonstration évangélique*.

(3) Schmitt, *loc. cit.* Voir, sur les sacrifices humains, Leland, *la Révélation prouvée par le paganisme*.

(4) Ozanam, *les Germains avant le Christianisme*. Religion.

(5) Voir *le Monde avant le Christ*, 3e partie, par R. Gongenot des Mousseaux.

devienne en tout ou partie la pâture de l'assistance, à moins qu'elle ne soit humaine.

Comment ne pas trouver en cette uniformité d'usage, une figure de l'admirable dogme des chrétiens?

— Quelle figure! Quoi! au milieu de ces membres palpitants, de ce sang ruisselant sous le couteau, de ces hécatombes de captifs livrés aux flammes, de ces festins d'antropophages, vous devinez, vous retrouvez la plus pure, la plus sainte des victimes, la plus auguste des communions de Dieu à l'homme!

— Ici rien n'apparaît qu'à travers des horreurs, comme vous le dites; rien ne s'aperçoit que caché sous les voiles les plus épais : c'est l'idée de Dieu se retrouvant dans Moloch, dans la cruelle déesse de la Mort, ou dans toutes ces *infâmes* folies de l'antiquité et du paganisme, comme le diamant est sous cette enveloppe rugeuse et grossière qui le dérobe aux regards.

Mais pourquoi cette idée si générale, si constante?

Pourquoi toujours cette immolation d'une victime réparatrice? pourquoi toujours la déchéance, et dans les religions primitives, la pensée d'un Dieu sauveur?

Il y a au fond de toutes ces divagations de l'esprit humain, une tradition qu'on ne peut reconnaître comme telle qu'à sa constance et à son uniformité, tant elle est recouverte de sang, d'horreur, d'infamie. Mais elle ne peut être niée, cette idée, conservée d'un bout de l'Asie à l'autre, en Amérique comme en Océanie, que Rome garde comme la Chine, le Grec comme le sauvage : dogme général qui ressort tout autant des chants du Germain que de la poésie d'Homère.

Le genre humain a donc toujours cru à la présence de Dieu, à sa protection; il a toujours espéré qu'il pouvait le fléchir, se le rendre propice, attirer à lui le secours dont il avait besoin; le genre humain a donc cru aussi qu'il pouvait, tout en se trompant sur ses moyens et sur sa propre puissance, expier la grande faute, la faute du premier père. Les deux genres de sacrifices nous démontrent cette tradition. L'homme a cru aussi qu'il pouvait et devait rester en communication,

en communion avec son Créateur. Et nous ne retrouvrions point en ces faits une figure de notre rédemption et de notre communion!...

— Oui, je suis forcée d'en convenir; cette idée ressort de toute l'histoire des sacrifices, mais il m'en coûte de voir une si admirable chose que la rédemptiou défigurée à ce point.

— Chère Constance, encore une fois, laissez faire l'homme, *et aussitôt* qu'il agira lui-même, il agira ainsi : d'un empereur il fera un dieu, d'un serpent un dieu ; dans l'univers il défiera tout, et ce qui donne la vie et ce qui donne la mort : sa sottise naturelle ne lui fera pas défaut. Il conserve une lueur de sa foi première, et voilà que, confondant la cause et l'effet, il déifie la nature et oublie son auteur. Que n'adore-t-il pas? où s'arrêtera-t-il? Oh! je vous en supplie, ne me demandez pas de vous exprimer ni de vous expliquer les aberrations de la raison, les folies du culte. Le païen se prosternera devant l'homme, et quel homme! devant Néron, devant Claude.... Et pourquoi pas? il adore un bœuf, un crocodille, un morceau de bois, une pierre; il sacrifie à la peur, à la vengeance; il n'y a pas une passion, si honteuse qu'elle soit, pour laquelle il n'ait et un prêtre et une victime; son imagination n'a pas un caprice, un songe vain qu'il ne lui élève un autel! un autel à toute hallucination de l'esprit, à toute conception du cœur, quelque infâme qu'elle puisse être!

Je vous ai déjà énoncé cette pensée, en termes presque *semblables*; je l'énoncerai encore, j'y reviendrai sans cesse, car elle me domine.

Le culte est un enchaînement de sacrifices sanglants, d'offrandes, de danses, de jeux, de combats, de prières, de chants, que sais-je? d'infamies tantôt connues, tantôt cachées.

Le christianisme, à son apparition, trouve le culte comme le monde, absorbé dans le sang et dans la volupté. Vous ne me demanderez pas de vous dérouler ce tableau dans sa nudité : vous ne pourriez le regarder un seul instant sans rougir. Je m'arrête, et je repousse cet affreux assemblage de cruautés, de débauches et de sottises.

Si nous contemplions un instant le culte public de Rome, par exemple, au temps des Césars, alors que les dieux du monde avaient pris place au Panthéon romain, charroyés à la Ville éternelle avec les dépouilles des peuples vaincus, il nous serait impossible de clore la nomenclature des habitants de cet Olympe; il n'en est pas un auquel ne s'attache ou une barbarie, ou une infamie, ou au moins une absurdité. Que demande-t-on à ces divinités? Hélas! tout, excepté la *sagesse*. La peur jette à leur pieds, aussi bien que la cupidité ou les passions honteuses; la superstition est devenue, à bien dire, la seule religion des fils de Romulus. Les devins sont aussi bien que les sorciers, assiégés, et par les consulaires, et par les matrones, et quelles questions leur fait-on? quels *secrets* demande-t-on à leur science occulte? interrogez les satiriques, ou plutôt.... ne les interrogez pas.

La dévotion particulière en était là, que le plus souvent « elle exerçait, elle aidait, elle commandait le vice! » Cette parole de M. de Champagny, dit tout, résume tout (1).

— Mais, au moins, *les mystères* destinés à conserver des vérités ignorées de la foule, étaient un refuge pour les croyances élevées.

— Que sous les fables de l'Orient, de l'Egypte, il se soit conservé quelque rudiment des traditions primitives; que ces fables aient été le fond des mystères, cela me paraît possible; que les mystères aient été la partie mystique du paganisme; que là l'homme trouvât un aliment à son instinct religieux, qu'il se réfugiât dans une dévotion individuelle, dans un rapport particulier de Dieu à lui, et à lui seul, je le crois. Mais si nous suivions la marche des mystères, de cette initiation précédée d'épreuves, d'ablutions, d'aspersions d'eau lustrale, de jeûnes, de ces notions que l'on communiquait à l'initié, si nous suivions dis-je, cette marche, nous aurions à voir ces tendances spiritualistes décroître, rentrer dans une simple cosmogonie, dans une physique détestable, et arriver enfin à

(1) Voir l'admirable livre *Des Césars*.

ce moment où leur arcane n'était plus que le vice le plus éhonté, le plus effrayant.

Dans ce monde, il n'existe pas un coin où l'innocence soit à l'abri : l'impureté présidait même au culte des vestales.

Encore une fois, Constance, le voilà ce monde païen, si exalté à une époque récente encore; le voilà tel que nous le donne l'histoire, tel que nous le présentent la critique, les arts, la poésie, ses propres monuments, ses propres déclarations; le voilà cet amas de sang et d'infamie : le voilà devant ses dieux, avec ses dieux. Je ne vous parle pas de ses plaisirs, je ne vous traînerai pas à ses arènes où la mort est la source de la joie; le plaisir du peuple-roi rassemblé ; où il y des applaudissements pour la bête féroce dont la dent dévore les chairs, broie les os ; je vous fais grâce du Cirque, pour aujourd'hui : voilà le culte rendu à Dieu, au Créateur, à l'assemblage de toutes les perfections. Il est temps d'arriver à des jours meilleurs, ah ! oui, grand temps !

Eh bien ! ces temps sont venus, et alors que Rome enivrée de débauches sanglantes, battant des mains aux lions du Cirque, interrogeait les devins et sacrifiait aux démons de toutes les passions, tandis que ses matrones si révérées, se jetaient échevelées aux orgies des mystères de la bonne déesse; dans les Catacombes se célébraient les saintes agapes des chrétiens : une hostie pure, divine, était offerte au Dieu en trois personnes, au Seigneur unique des corps et des âmes; le sang et la chair du Dieu rédempteur nourrissaient, au banquet sacré, les âmes des martyrs et des vierges.

— Comment, mon vieil ami, d'un cahos aussi dégoûtant que celui-là, le culte si saint du christianisme a-t-il pu naître ?

—Le culte chrétien, ma chère enfant, n'a pas le moins du monde son origine dans cette infâme théogonie dont je viens de vous entretenir. Dieu nous garde d'une erreur aussi coupable et aussi absolue ! si une seule de mes paroles avait pu vous conduire à cette conclusion, je la détesterais de tout mon cœur. Oh ! non, notre saint, notre divin culte n'a rien de

commun avec ces sacrifices infâmes et ces dégoûtants usages!

J'ai prétendu seulement vous faire observer ce qui avait pu être, comme idée, au sein de cet ensemble d'atrocités ou d'absurdités; j'ai prétendu constater cette force si grande de la vérité, qui se conserve parfois à l'état le plus caché, j'en conviens, mais qui se conserve encore visible, encore appréciable, au centre de faits qui lui sont absolument étrangers.

Voilà ce que j'ai eu la volonté de faire.

Ainsi, dans ce culte affreux, aussi horrible par sa cruauté que par son infamie, j'ai encore aperçu l'idée constante d'offrande, l'idée constante d'expiation, puis aussi l'idée de communication de l'homme avec Dieu.

Ceci me semble établi.

Je vous demanderai encore, chère amie, d'observer que, quelque déraisonnable qu'il soit, un culte quelconque se retrouve chez chaque peuple du monde. Déjà je vous avais signalé ce fait si universel.

— Vous pensez, ami, que le démon était adoré sous les formes de toutes ces divinités du paganisme?

— Certes, le vrai Dieu, le souverain bien, n'était point honoré par tout ce que nous venons de voir, et l'esprit du mal pouvait se dire le Seigneur du monde: c'était au mal que sacrifiaient et les prêtres de Baal, et les prêtresses de Vénus. En déifiant le vol, le meurtre, la cupidité et toutes les passions mauvaises, l'homme déifiait le mal; et quelle différence y a-t-il entre le mal et Satan?

Je vous le déclare donc avec saint Paul: oui, le monde sacrifiait aux démons; mais en étudiant à fond l'histoire du culte, on est disposé à croire qu'après la confusion des langues, les rudiments de la révélation primitive anté-diluvienne se conservèrent, et allèrent, en s'altérant parmi les hommes, jusqu'au point où nous les a découvert l'abjection de l'esprit humain sous les Césars.

Oui, le monde sacrifiait aux démons, tout en retenant, à son insu, quelques traces de la tradition, celles, par exemple, que j'ai signalées.

Il serait bien long et bien pénible pour vous de suivre la discussion à laquelle nous conduirait le développement de cette question : je vous demanderai de ne pas l'entreprendre.

« On voit apparaître, dès les premiers temps, un spiritualisme colossal, immense, sorti des dogmes traditionnels : il se réfléchit dans tout le système des plus anciennes conceptions du genre humain. Le spiritualisme est l'état primitif; il était vieux quand le matérialisme naquit (1). »

— Regardez le ciel comme il est beau !

Dans ce moment le soleil se plongeait dans les ondes : ses derniers rayons empourpraient et les nuages et la mer. Le spectacle qui se présentait aux regards était admirable, aussi fut-il contemplé en silence par les trois personnes assises à l'extrémité du rocher.

Lucie et les enfants, chargés de petits coquillages, semblaient attendre à la limite de la falaise ; notre petit groupe se dirigea vers eux, non sans jeter souvent les yeux vers cette mer si belle.

— Et il y aurait des athées? N'est-ce pas, ami, il n'y a point de gens qui nient réellement Dieu?

— Plus de cœurs corrompus que d'esprits faux.

Constance désirait visiter les dolmen et les menhir, mais Lucie réclama au nom des enfants fatigués ; on regagna les voitures et la Grange.

NEUVIÈME SOIRÉE.

Sauf le temps qu'elle donnait à son instruction, Constance ne quittait plus Louise; la confection des vêtements des en-

(1) L'abbé Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique.*

fants, l'ornementation des autels, tous ces travaux tenaient captives ces deux amies. Louise racontait avec un bonheur infini les impressions que lui avait causées le grand jour de la première communion, les souvenirs qu'il lui avait laissés. Madame de Monac écoutait en silence, et la petite Marthe, pour laquelle ce moment viendrait bientôt, était tout oreille. Les enfants se succédaient : l'une essayait un bonnet, l'autre une jupe : la chambre de mademoiselle de Kerkoff était un véritable atelier. Les soirées mêmes n'étaient plus libres.

Quel tort je vous fais ! dans quelle belle réflexion vous étiez plongé ! quel problème alliez-vous résoudre ? Me ferez-vous part, ami, de ces grandes pensées ?

Ces paroles rappelèrent à lui-même M. de Kerkoff, se promenant dans la partie la plus boisée du parc, et se livrant à une méditation assez profonde pour n'avoir qu'à peine senti un bras passer sous le sien.

— Très-volontiers, je vous assure, et je vous remercie surtout de m'avoir ramené au monde réel d'une manière aussi agréable. Je ne vous attendais pas ici ce soir. Qu'avez-vous fait de Lucie et de Louise ?

— Elles sont entrées à la chapelle ; j'avais besoin de prendre l'air, et vous ayant vu de loin pénétrer sous ces grands sapins, je me suis promis de vous rejoindre à votre insu. Mais, voyons, à quoi pensiez-vous ?

— A bien des choses, je me perdais dans les étoiles.

— Pas en les regardant, certes, car à peine aperçoit-on, sous ce dôme de verdure, un pâle rayon de leur lumière si brillante.

— Eh bien, donc, je me demandais comment un astronome pouvait être athée ; puis, en contemplant tout à l'heure cette poussière de mondes qui peuplent le firmament, je me perdais dans la pensée de l'infinie puissance de Dieu, je me fatiguais de cette immensité de témoignages de sa grandeur ; je me répétais devant ce champ sans bornes, dans lequel il a semé ses œuvres comme le laboureur sème le grain sur ses guérets, que la seule chose que l'homme

sache, c'est son infinie misère, sa petitesse arrogante qu'il prend pour de la grandeur. Je me figurais donc l'athée, arrivé à la limite qu'il ne peut dépasser; sa raison s'irrite : « Rien n'est plus, dit-elle, car je ne puis aller plus avant ! »

Pauvre raison ! tu te cabres devant l'infini !... Eh bien ! prenons le fini, le plus petit fini, ce grillon qui crie, dis-moi qui l'a ainsi ordonné? qui lui a donné toutes les parties de son corps? la raison?... l'homme ne fera pas plus un grillon, un insecte, qu'un monde. Bien plus, il ne comprendra pas d'avantage la nécessité de cet arrangement si parfait du tout de cet insecte, que l'utilité de ces astres sans nombre. Tout est mystère pour nous dans ce monde, dont nous ne sommes plus qu'un habitant passager, où nous vivons sans savoir même le mot des choses, où notre exil nous apparaît comme une peine cruelle, où nous souffrons à chaque pas de notre profonde ignorance. Quoi ! je ne puis compter ces astres qui m'éclairent, je ne puis, même par la pensée, percer la profondeur de ce je ne sais quoi, dans lequel ils s'enfoncent, où ils pullulent pour ainsi dire ! Oh ! je suis donc bien petit !

Puis, si devant l'œuvre de Dieu je me trouvais si misérable, je me sentais bien grand devant les bontés de ce Dieu qui avait daigné converser avec mes pères ; qui, s'il avait gardé son secret sur tant de choses, avait bien voulu en révéler tant d'autres ; de ce Dieu qui m'avait appris ce qu'il m'intéressait tant de savoir de lui, de moi; qui m'avait racheté, m'avait donné une victime renaissante pour mon holocauste, une nourriture constante pour mon âme ; qui avait bien voulu être cette victime, cette nourriture. Je me rappelais avec bonheur qu'un jour, par delà les mondes, je serai appelé à le connaître, à l'aimer. Ensuite, car notre imagination est voyageuse, je me figurais que ces belles étoiles étaient habitées par des anges ou par d'autres créatures à nous inconnues. Bref, j'étais au pays des merveilles, quand légère comme une sylphide, gracieuse comme une fée, vous m'avez rapppelé à ce monde sublunaire.

— Vous croyez donc aux fées ?

— Les Grecs ont bien cru aux dryades.

— Cela me fait plaisir ; j'ai toujours cru aux esprits. Mais que voyons-nous là-bas, là-bas ? ce grand...

— Quoi ? ce tronc de sapin sur lequel frappe un rayon de la lune.

— Que j'aurais eu peur si j'eusse été seule !

— Allons, vous n'avez plus dix ans et ces terreurs ne vous vont pas. Oui, on croit aux fées, aux rayons de la lune blanchissant un pin, et on ne peut croire aux mystères ?

— Ce n'est pas pour moi que vous dites cela, car je vous déclare que je ne mets pas en doute un seul mot de ce que l'Eglise enseigne. Je n'ai pas le sot orgueil d'avoir une autre raison que celle de tant de gens raisonnables avec lesquels j'ai des rapports journaliers. Je crois donc, mais je ne sais pas ; et à ce propos, je vous ferai observer que le jour de mon départ approche et que vous m'avez fort négligée pendant quelque temps ; vous ne m'avez rien dit depuis notre promenade à la mer : vous me devez une longue explication de l'Eucharistie. Vous la commencerez quand nous ne serons plus sous ces grands arbres : on écoute mal quand on a peur.

Oh ! j'aime bien mieux la lune dans l'eau que dans les sapins ! comme elle est coquette, comme sa lumière est vive, comme les petites cornes de son croissant sont aiguës ! Maintenant, quand vous voudrez, je vous écouterai. Quel est le sacrifice dans le culte chrétien ? c'est l'Eucharistie, n'est-ce pas ? Eh bien, résumez-moi tout ce que j'ai lu.

— Mais j'ignore ce que vous avez lu ?

— Dites toujours, si vous vous trompez je vous avertirai.

Allons, ami, ne vous fâchez pas, j'ai le cœur gai, parce que j'ai bien travaillé toute la semaine, regardez mon doigt... il s'est usé au service de votre fille et de ses pauvres. Payez mon salaire ? Nourrissez-moi de la parole et pardonnez-moi un peu d'enfantillage ; j'ai tant fait de bonnets pour ces enfants...

— Tous les peuples ont donc eu un culte, et tout culte se composait des mêmes éléments : la prière et le sacrifice, le sacrifice expiatoire et le sacrifice propitiatoire. D'un bout du

monde à l'autre, d'Abel et de Caïn au jour du Golgotha, partout, devant le Très-Haut, les genoux de l'homme ont fléchi ; sa main a répandu le sang des animaux et de l'homme même sur les autels ; les prémices des fruits de la terre, les emblèmes de la vie, le pain et le vin, ont été offerts à celui qui donne la vie et qui la conserve. Le genre humain tout entier a donc eu cette pensée, cette coutume : prier, expier.

Mais le sang des boucs et des taureaux, les hécatombes des hommes mêmes, ces fleuves de sang, pouvaient-ils racheter l'homme ? Non, non ; là était cependant le terme de sa puissance, de son possible : son sang, quoique le plus précieux, ne suffisait pas à l'expiation dont il conservait la tradition. Nous le savons, nous, Constance, et nous ne nous égarerons pas jusqu'à immoler l'homme à Dieu : la croix nous a tout dit. « Le sacrifice devant satisfaire à la justice infinie, et les mérites de toute créature n'ayant aucune proportion avec cette satisfaction immense, il s'ensuivait que la victime devait être à la fois divine et humaine ; humaine pour souffrir, et divine pour satisfaire (1). »

Voilà la victime expiatoire, voilà le sacrifice utile : celui de l'Homme-Dieu. Voilà le sang sauveur.

Au Calvaire, le monde reconnaissant son libérateur a rougi de l'erreur dans laquelle il était tombé.

Voilà le mystère de l'expiation dévoilé : la justice de Dieu est satisfaite ; son infinie bonté ne l'est pas : un nouveau mystère apparaît.

Le culte doit-il cesser parce que la véritable victime expiatoire a été immolée ? non certes ; le culte se perpétuera, mais que sera-t-il ?

« Le culte primitif du genre humain avait pour base la prière ; elle continue d'être la base du culte chrétien... l'offrande faisait également partie du culte ancien et universel ; elle existe toujours dans la même forme et l'on continue toujours d'offrir, avec le pain et le vin, les prémices des aliments

(1) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*

et les symboles de la vie. Mais dans le culte chrétien, il ne reste de ces éléments matériels qu'un voile mystique approprié à notre condition présente, sous lequel le Verbe divin se communique à nous, pain éternel qui nourrit notre âme affamée de la vérité vivante, céleste breuvage qui commence à étancher en nous la soif infinie de l'amour. L'immolation des victimes figuratives était l'acte le plus solennel du culte primitif; l'immolation subsiste toujours, mais le règne des figures s'étant évanoui sur le Calvaire, le Christ lui-même est la victime... Enfin toutes les parties du culte antique aboutissaient à une communion à la grâce de Dieu, figurée par la participation aux aliments consacrés par l'offrande à la chair des victimes... La communion chrétienne n'est-elle pas une simple participation à la grâce, mais à la substance même de l'Homme-Dieu s'incarnant en chacun de nous pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans les limites de l'ordre présent : au-delà c'est le ciel (1). »

Voilà le culte chrétien, Constance.

— Dans son essence, oui, mais non dans ses détails; vous n'en resterez pas là : mon ignorance a besoin d'explications plus étendues.

— Voyons qu'ignorez-vous ?

Vous savez ce que l'Eglise chrétienne entend par Eucharistie?

— Oui sans doute, l'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin ; ce sacrement tout divin fut institué par N.-S. dans la Cène qui précéda sa passion : mystère d'amour que j'adore et que je ne cherche pas à comprendre.

La divine Eucharistie est le gage d'amour infini que le Sauveur laissa aux hommes en allant mourir pour eux : c'est son testament, pour ainsi dire.

(1) L'abbé Gerbet.

Il est bien vrai que la raison ne peut soulever ce voile mystérieux, mais comprend-elle mieux ce Dieu qui se fait homme? se rend-elle mieux compte de ce Dieu qui meurt, de l'Eternel qui descend au tombeau?... Non, mon ami, aussi j'adore et je crois, je remercie et voudrais aimer comme ont aimé les saints. Oui, je crois qu'il ne reste rien de ces espèces que ce qui frappe nos sens, je crois à la présence réelle, je crois que le Sauveur est là tout entier, je crois avec l'Eglise qu'il est dans une partie du pain, comme dans la totalité, mais je crois que ce n'est que par la consécration du prêtre, par le pouvoir qu'il en a reçu, que ce grand et constant miracle s'opère. Je crois que ce pain divin devient la nourriture de mon âme, je crois qu'en le recevant je m'unis à Dieu, je crois encore que je dois me préparer à ce grand mystère de mon mieux, et spécialement par la pénitence. Je ne pense pas qu'il se rencontre des êtres assez malheureux pour recevoir indignement le *corps* et le sang de leur Dieu ; et je vous avoue que cette pensée du sacrilége m'éloigne de la table sainte, car j'ai toujours peur.

— Où est donc votre ignorance, chère Constance, s'il vous plaît? Vous me semblez fort instruite de ce qui a trait à l'auguste sacrement de l'autel.

— J'ai encore relu cette leçon ce matin; mais expliquez-moi la différence qu'il y a entre le sacrifice et le sacrement.

— Les paroles de l'abbé Gerbet, que je vous ai citées tout à l'heure, établissent parfaitement cette différence.

*Qu'*y a-t-il dans l'Eucharistie? Un Dieu se cachant sous les apparences du pain et du vin. Ce Dieu est là, vivant, présent avec sa divinité et le corps qu'il a pris; il est là *aussi* réellement qu'il était au Calvaire; il est donc là sous les apparences du pain et du vin, il a voulu y être et pourquoi?

Pour être victime dans le sacrifice, et la nourriture de nos âmes dans le sacrement.

Le sacrifice se fait, se renouvelle tous les jours d'un bout du monde à l'autre, une multitude de fois par jour; et

l'Homme-Dieu, à chaque sacrifice, à la voix du prêtre, descend sur l'autel et s'immolant de nouveau en qualité d'hostie.

Ici, il est vrai, le sang ne coule pas, mais l'hostie est la même : le Christ s'offre, comme il s'offrit à son père. La messe n'est pas seulement une cérémonie commémorative; elle est un sacrifice, « non-seulement de louanges et d'actions de grâces en un simple souvenir du sacrifice de la croix, mais un véritable sacrifice propitiatoire, par lequel Dieu est apaisé et rendu propice à nos vœux. (1) »

Remarquez encore que, dans notre admirable foi catholique, ce sacrifice est tellement expiatoire, qu'il est offert pour les morts.

Observez que c'est le *prêtre* seul qui peut offrir le sacrifice. Que dis-je le prêtre (2)? mais il disparaît pour ainsi dire; le Christ est le vrai prêtre : ils ne font qu'un. Le prêtre ne dit point : Ceci est le corps du Christ, mais ceci est mon corps. Ce n'est pas à lui seul que l'oblation de l'hostie profite, mais à tous les fidèles.

La sainte messe, voilà le sacrifice du culte catholique, voilà le fond du culte encore une fois.

— Mais, à la messe, une foule de prières sont jointes au sacrifice.

— Oui sans doute, des prières, des cérémonies; toutes ont un but, une raison, il serait long de vous les expliquer ce soir; j'y reviendrai, si vous me le demandez : qu'il vous suffise de savoir que rien n'est superflu.

Ce n'est pas tout, le sacrifice n'est point isolé : vous et tous les chrétiens, êtes appelés à participer à la victime sainte, par la communion. Ainsi, le Dieu de toute majesté, le Dieu du ciel, après s'être fait victime expiatoire, après s'être offert sur l'autel, daigne venir à nous, à nous si indignes de lui.

Voilà donc le sacrifice.

— Expliquez-moi le sacrement.

(1) *Catéchisme du Concile de Trente.*
2) *Id.*

— Les sacrements sont des canaux par lesquels Dieu fait couler sa grâce jusqu'à nous, n'est-ce pas? Dans l'Eucharistie, il se donne à nous tout entier, il s'unit à nous, nous le recevons sous les espèces du pain et du vin, ou sous les apparences du pain seul; il s'immole sur l'autel pour satisfaire à la justice du père, il est l'hostie du sacrifice: dans le sacrement il se donne à nous.

Pour être exact et pour répondre catégoriquement à votre question, j'emprunterai à une théologie les paroles suivantes : «Le sacrifice consiste essentiellement dans l'offrande et le changement de la victime, et le sacrement dans une chose permanente qui provient du sacrifice : celui-ci est directement institué pour le culte divin, et le sacrement pour notre satisfaction. Dans le sacrifice, il faut, selon le sentiment commun des théologiens, la consécration du pain et du vin, tandis que le sacrement se conserve sous une seule espèce. Enfin le sacrement n'est utile en lui-même qu'à celui qui le reçoit; au lieu que le saint Sacrifice produit des effets salutaires pour le ministre qui l'offre, les fidèles qui y participent et, en général, pour les vivants et pour les morts (1). »

Vous comprenez la différence.

—Oui, heureux celui qui sent ces merveilles de bonté, qui, dans le sacrement, s'unit si intimement à son Dieu, qu'il puisse dire avec saint Paul : *Je vis, mais non plus moi.*

Mais il faut nous donner à Dieu tout entier, sans restriction; il faut être pur de tout péché.

— Chère Constance, Dieu est venu en ce monde pour les gens de bonne volonté. Certainement, il faut être pur pour approcher du Saint des Saints, mais croyez-le, l'amour du péché n'est pas fréquent chez les personnes qui aiment la communion : Dieu a des grâces infinies pour ceux qui suivent ses lois.

— Oh ! ami, heureux ceux auxquels il est donné de sentir ce bonheur si doux de l'union intime; heureux ces saints aux-

(1) *Exposition raisonnée des dogmes et de la morale du Christianisme*, par l'abbé Baran.

quels la communion procure ces joies et ces larmes. Quant à moi, je tremble à l'approche du banquet sacré.

— Et pourquoi tremblez-vous? Vous avez pris toutes vos précautions pour bien vous préparer à ce grand acte, à cet acte d'amour. Dieu ne vous demande que le possible.

— Je vois toujours un juge.

— Ne voyez qu'un père.

— Le démon me tente, il m'assiége, que sais-je? le doute même arrive.

— Quoi! vous reculeriez quand la victoire est certaine? il sait, le malheureux Esprit, que vous allez le terrasser; et il cherche à vous arrêter; vous allez écraser sa tête, et il veut vous mordre au talon. Repoussez, comme vaines, ces terreurs, ces *tentations*; vous avez dit le mot, abîmez-vous dans la foi: la communion fréquente vous délivrera de tous ces scrupules. Ces délices que vous enviez aux saints, et avec tant de raison, croyez-le bien, sont encore un fruit de la fréquente communion. Ces larmes d'amour, dites-moi, appartiennent-elles à la terreur, à l'indifférence?

Je ne comprends pas bien pourquoi, en traitant Dieu en étranger que l'on reçoit par hasard, on voudrait se trouver avec lui sur le pied de l'intimité la plus absolue: ceci n'est pas raisonnable. Agissez de telle façon que Dieu soit à vos yeux un ami; alors vos fréquents rapports avec lui donneront à votre cœur, ces joies que d'autres ressentent; ces joies-là sont, encore une fois, un privilége des amis particuliers.

Au lieu de s'entretenir avec Dieu, lorsqu'on a le bonheur de le posséder en soi, et *de traiter avec lui de ses affaires intérieures*, comme le dit saint François de Sales, on se jette incontinent dans la lecture de prières fort belles, fort grandes, fort ascétiques, mais que l'on ne comprend pas toujours. Laissez parler votre pauvre âme, elle a tant de choses à demander! Il ne s'agit pas de répéter les prières de sainte Thérèse dont on ne sent pas le brûlant amour. Mon Dieu! il y a tel cœur qui aurait à dire: *Seigneur! fondez ma glace, donnez-moi de penser à vous.*

Constance, croyez-le bien, fréquentez Dieu, et il est assez aimable pour que vous vous attachiez à lui ; et une fois que vous connaîtrez la douceur de son amour, vous aurez les joies des saintes âmes. « Faisons silence, écoutons-les. L'Eucharistie, disent-elles, est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel ; là se trouve leur point de contact ; là s'opère la jonction des symboles de l'une et la réalité de l'autre, et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consomme l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre œuvre ; elle y entre, elle prend possession de la substance, comme un homme qui, transporté soudain aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au delà, saisirait déjà les premices d'un plus vaste monde. Alors, il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. A ce murmure confus des passions qui grondent encore dans l'âme fidèle, comme le dernier bruit des agitations de la vie, succède tout à coup un grand silence. Bientôt une commotion, également forte et douce, annonçe la présence d'un Dieu ; et soudain les saints désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se raniment. Tout ce qu'il y a de divin en elle s'allume à la fois. Son regard s'épure et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au-delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie renaissante de l'esprit et des sens. On éprouve, dans mille autres circonstances, les joies de la vertu : c'est là seulement qu'on en savoure toute la volupté. Vous cherchez ensuite cet ordre de sentiments et vous ne le retrouvez plus (1). »

« Il a passé sur l'âme pour lui laisser entrevoir le sens suprême de ce mot bonheur, qui appartient à une langue perdue, dont l'idiome parlé par les enfants d'Adam, n'en contient

(1) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*

plus que des ruines. Mais mieux elle comprend ce mot, plus elle sent qu'il n'est pas de ce monde. Tant qu'elle n'aura pas déposé, à la porte du ciel, tout le fardeau des terrestres vertus; tant qu'il ne sera pas venu ce moment où elle sera libre enfin, même de l'espérance, l'âme captive ne souffrira que des joies souffrantes. L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse, et, pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère. Ces raisonnements de l'amour, mêlés de tristesse, donnent dans ce moment solennel, à la physionomie, une expression sublime; celle de la joie l'est rarement : c'est que la joie est si fugitive et si fausse, qu'elle semble communiquer à la figure je ne sais quoi de l'âme d'un insensé ! La douleur, au contraire, ennoblit presque toujours la physionomie. Mais l'instinct de notre destinée primitive, froissée par ce contraste, cherche une autre dignité que celle du malheur : la vraie condition de l'homme est la réparation de la misère, et sa figure ne voit son plus beau caractère terrestre que lorsqu'elle est l'expression de ce mystère de douleur et de grâce, lorsqu'elle reçoit l'empreinte d'une joie divine descendue dans l'abîme de nos souffrances. Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son Sauveur, ne diriez-vous pas que si cette bouche, fermée par le recueillement, s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait essayant d'un son plaintif encore, le cantique des cieux? Elle chanterait comme un ange soupire; elle gémirait comme chante un mortel (1). »

Que nous sommes loin de sentir ainsi les effets de la communion !... Mais ne désespérons pas, prenons confiance, au contraire.

Le propre de ce divin sacrement n'est-il pas notre sanctification ? Plus nous nous nourrirons de la chair sacrée et plus la vie de notre âme sera puissante, et plus nous avancerons vers la porte du ciel.

Ne demandons au reste à Dieu que ce qu'il lui plaît de

(1) L'abbé Gerbet, *loc. cit.*

nous donner; s'il nous refuse les joies du saint amour, remercions-le de l'épreuve qu'il nous envoie, comme le pauvre le remercie de la privation des biens terrestres. Marchons par les sentiers arides, s'il ne nous est pas donné de suivre les routes riantes et fleuries.

Que l'Eucharistie soit pour nous, chère enfant, le pain de vie que le pélerin prend au matin pour soutenir ses forces à travers le désert : revenons toujours à lui ; il fortifie dans la faiblesse, il conserve dans la joie, il soutient dans la douleur.

On a vu, chère amie, la mère communier près du cercueil de sa fille, et trouver là les forces qui lui manquaient. J'ai vu l'époux manger le pain des anges que le prêtre rompait aussi à l'épouse mourante, et l'espérance, ravivée par le sang de l'agneau, renaissait en ce cœur flétri d'un homme perdant l'être qu'il aime d'un amour pur et sans égal. Oh ! quand le moi humain se confond avec la divinité qu'il a en lui, Dieu agit pour l'homme, et la terre disparaît devant les pensées du ciel. Qu'est-ce que la mort alors, sinon le début de la félicité éternelle ?

Jamais la vie de l'homme ne sera assez longue pour le cantique d'actions de grâces qu'il aurait à chanter au Seigneur, en reconnaissance du bienfait de l'Eucharistie. Qu'il remercie Dieu de l'avoir entouré de voiles si épais, ce mystère, qu'il ne lui est pas donné de les soulever, car s'il pouvait en découvrir le fond, si sa misère apercevait la gloire du Dieu caché, oh ! alors, saisi d'épouvante, il s'enfuirait loin de ce trésor d'amour, tant sa confusion serait grande. Merci donc à Dieu, qui a voulu s'envelopper des ombres du mystère pour que, trompés par elles, nous osions saisir le pain de vie, et en faire notre nourriture.

Quel malheur est celui de nos frères qui ont repoussé l'Eucharistie de leur croyance ! combien leur culte est froid ! combien leur foi est vide !

Sans la présence réelle, que devient le christianisme ? une grande et belle philosophie sans doute, mais rien que cela ; à cette religion-là, Dieu manque. Séparés du monde entier, ils n'ont plus de sacrifice ; la victime est absente de l'autel : Sans

victime il n'y a plus de communion. Voilà donc l'homme et Dieu sans rapports directs, étrangers l'un à l'autre ; les voilà sans point de contact. Oh ! la triste vie que celle de ces âmes, vie sans aliments, qui s'éteint et se perd ! Toutes les bonnes œuvres du catholique ont leur source en la croyance de la présence réelle ; il s'unit à l'amour infini et l'amour agit en lui. Comment n'aimerait-il pas son frère, qui s'asseoit à la même table que lui ? comment ne le respecterait-il pas, quand il sait qu'il est le temple du Dieu vivant ? comment ne lui pardonnerait-il pas, lui qui va s'unir à celui qui pardonna à ses bourreaux ? comment ne serait-il pas prodigue du pain terrestre envers le pauvre, lui qui n'ignore pas que le Dieu du tabernacle s'est fait pauvre ? comment ne serait-il pas *chaste*, lui qui a appris que l'agneau du festin est sans tache ? comment ne se laverait-il pas de toute souillure, dans les eaux amères de la pénitence, lui qui croit que la robe nuptiale est ordonnée pour ce banquet ?

Enlevez le tabernacle, que reste-t-il ? eh ! mon Dieu, ce que vous savez : une raison chancelante, un cœur poussé par les passions, un esprit perverti par le cœur, des traditions non encore éteintes produisant une morale égoïste, individuelle, tracée par la loi.

Observez, je vous en supplie, combien, pour le catholique, la vie peut être simple et facile. Comme toutes les dispositions qu'il doit posséder, pour une bonne communion, sanctifient son existence ! Qu'il soit calme donc au milieu de toutes les épreuves, car il sait le chemin qui mène à la victoire. Comment se tromperait-il de route quand il a pour guide le Maître de l'éternité vers laquelle, il tend, comme le voyageur fatigué, vers le gite du soir.

— Dites-moi, je vous en prie, un mot de l'histoire de l'Eucharistie ; il se fait bien tard.

— Vous savez que Notre-Seigneur institua ce sacrement dans la dernière Cène qui précéda sa passion.

Dès l'antiquité la plus reculée, dès les apôtres, le saint sacrifice est offert et la communion pratique ; la liturgie varie

suivant les temps et les églises, quant aux cérémonies et aux prières de la messe, mais elle ne varie pas quant à l'essence du sacrifice.

Il y avait d'abord la messe des catéchumènes et des pénitents; à celles-là les saints mystères n'étaient pas célébrés, puis, au moment où ils se retiraient commençait alors la messe des fidèles; elle consistait en deux parties principales, l'oblation y compris la consécration et la participation.

Les fidèles apportaient leurs offrandes réduites au pain et au vin. Très-anciennement, les prémices de toute espèce de fruits composaient l'oblation; plus tard, on ne permit d'apporter que des épis, des raisins, de l'huile et de l'encens. L'évêque consacrait le pain et le vin, consommait le sacrifice, puis la sainte Eucharistie était distribuée aux assistants qui, primitivement, y participaient tous sous les deux espèces.

Les saints mystères ne se célébraient pas tous les jours partout; les diverses églises avaient des usages particuliers. En Cappadoce, quatre fois par semaine; à Constantinople, trois fois; en Afrique, à Rome, en Espagne, tous les jours, excepté le jeudi; au sixième siècle on excommunia ceux qui ne communiaient pas trois dimanches de suite; en 506, le conseil d'Agde ordonna de communier au moins à Pâques, à la Pentecôte, à Noël.

Dans l'Eglise primitive, les chrétiens emportaient chez eux la *sainte* Eucharistie; les cénobites la conservaient au désert, et se communiaient eux-mêmes.

L'usage de communier sous deux espèces n'a jamais cessé dans l'Eglise d'Orient; l'Eglise d'Occident l'a abandonné depuis le treizième siècle.

De très-bonne heure, l'Eglise avait exigé le jeûne pour la participation aux saints mystères.

Cependant les apôtres introduisirent les agapes ou repas de charité, auxquels contribuaient surtout les riches, et qui se prenaient en commun et précédaient la cérémonie de l'Eucharistie. Cet usage amena des abus considérables, et

dès lors, dès le temps de saint Ambroise, on les défendit (1).

— Merci ; rentrons, on doit être inquiet de nous : vous m'avez fait oublier mes enfants.

DIXIÈME SOIRÉE.

Quelles fonctions, ami, que celles du prêtre chrétien ! Ce matin j'assistais à la messe, et, repassant dans mon esprit notre causerie d'hier au soir, méditant sur l'Eucharistie, je restais plongée dans l'admiration en contemplant tout ce qui s'opère par le sacerdoce dans notre sainte religion.

— Je ne m'étonne pas que votre pensée se soit longuement arrêtée sur ce grand rôle du prêtre ; que de choses se résument en lui !

Dans ce pauvre recteur, ployé déjà sous le poids des ans, simple comme le troupeau auquel il préside, humble comme la maison qu'il habite, peu façonné aux usages du monde, que voyez-vous, sinon l'anneau vivant de cette chaîne mystérieuse qui rattache le Sauveur à son Eglise ?

Ce fils d'un berger, d'un extérieur si modeste, dont la rusticité apparente a provoqué tout d'abord votre sourire, interrogez-le, Constance, et comme ses réponses vous surprendront ! Comme il sait l'homme ! comme il parle de Dieu ! comme sa parole est affectueuse, douce et consolante ! comme ce cœur est plein de sentiments d'amour pour ses frères, quels trésors de patience il renferme ! Le voilà au milieu des enfants, race joueuse, moqueuse, grossière, ignorante ; le voilà au milieu de ces fils des bruyères et des landes, de ces enfants

(1) Voir les *Origines du Christianisme*, de Dœllinger.

étrangers à toutes les notions du savoir humain ; le voilà, le bon recteur, expliquant à cette assistance bruyante et indisciplinée les grandes vérités de notre foi ; le voilà, de cet être brut, insouciant, formant un chrétien et un chrétien instruit, fervent, qui un jour vous étonnera par sa science, qui mourra, s'il le faut, pour soutenir la vérité de sa croyance ; et remarquez-le, ce sont les notions les plus abstraites, les plus élevées que ce professeur a rendues familières aux intelligences les plus rebelles.

Ce petit être, qu'un sarrau de toile cache à peine, avec ses longs cheveux épars, ses traits amaigris par la faim et le froid, courant pieds nus dans les joncs après ses vaches étiques et ses moutons cachés par la bruyère, en sait plus, oui, plus, grâce à son pasteur, en fait de vérités essentielles, que les élèves de vos lycées ; et leurs professeurs à eux ont la croix d'honneur, de gros appointements, une place dans vos salons, et qu'enseignent-ils d'utile, je vous le demande, comparativement au pauvre prêtre ?

N'allez pas croire que mon vieux recteur soit étranger aux lettres, aux sciences : vous vous tromperiez beaucoup. Allez le voir, pénétrez dans son sanctuaire scientifique, et vous serez toute surprise de trouver là une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie et substantielle ; vous vous étonnerez de trouver ce vieux clerc de Bretagne, n'ignorant rien de ce qui se passe et s'est passé dans le monde. Il vous dira avec une grâce infinie, l'histoire de son pays, si fertile en monuments anciens ; à lui les légendes. Après Virgile, il vous citera Dante et Lamartine ; il saura fort bien, le bon curé, convaincre d'ignorance tel philosophe, frais émoulu des doctrines de l'Ecole, et très-peu assis sur les bases du profond savoir. Sous cette soutane négligée, prenez-garde, il y a un homme d'esprit ; il y a *plus*, il y a un homme de cœur.

Que de fois, mon bon abbé Le Blanc a, au grand scandale de sa servante, envoyé son bouillon à quelque pauvre femme en couche ! Que de fois, Marion, au lieu des souliers neufs de son maître, n'a retrouvé que des sabots usés ! Que vous dirai-

je? pour lui faire conserver une montre, il a été convenu qu'il s'engagerait sur l'honneur à garder, comme souvenir, celle que Louise lui donna, la veille de sa première communion, et sur laquelle le nom de ce père des pauvres est gravé. Lucie, tous les ans, refait son trousseau, et jamais Marion ne touche de gages.

N'allez pas croire que la charité de l'abbé Le Blanc s'arrête à l'aumône; oh! non. Il sait que le cœur souvent souffre plus que le corps. Comme il est bon et compatissant! quels mots Dieu lui inspire! que de jeunes filles il a sauvées! que de ménages il a réunis! que de haines il a calmées! Bon recteur, Dieu seul vous connaît; Dieu seul sait ce que vous faites pour votre peuple. Oh! je sais moi, ce que vous pouvez sur un cœur irrité, sur une âme flétrie; je sais de quel abîme vous pouvez retirer ceux qui, souvent, vous calomnient.

—Il est presque reçu, je le sais, de rire de son curé de campagne, et j'avoue que le curé de Kerkoff m'a souvent causé un peu d'éloignement, par le peu de soin qu'il prend de sa personne. Pourquoi est-il si négligé?

— Je ne le louerai pas de ce défaut, car pour moi cette négligence en est un; les canons l'ont déclaré avant moi, mais qu'est-ce, auprès du reste?

— Rien certes, ami, on regrette sincèrement le peu d'attrait, qu'à première vue, une vertu si haute inspire.

Je n'aurai pas le mauvais goût de vous dire: tous les prêtres sont loin de ressembler à l'abbé Le Blanc; les plaisanteries ne sont plus de saison sur le sacerdoce, et il ne faut pas être bien instruite pour savoir combien est utile, respectable, charitable, le clergé français.

— Oui, justice a été enfin rendue au prêtre: on admire ses vertus et l'on a raison; mais je voudrais, Constance, pouvoir vous montrer, non plus dans son cadre humain, mais à son vrai point de vue, le ministre du Dieu des chrétiens.

Qu'est-ce, je vous en prie, que le prêtre, sinon le médiateur entre Dieu et nous? quel rôle joue-t-il dans la hiérarchie des êtres? que représente-t-il parmi nous, sinon le Sau-

veur? que dispense-t-il aux hommes, sinon les grâces de Dieu?

Suivons-le un instant.

Chef de l'Église, vicaire de N.-S., il parle en son nom et guide le peuple immense des fidèles; de la chaire de Pierre, il dirige tout un monde d'intelligences.

Successeurs des apôtres, les évêques gouvernent comme eux les diverses églises; ils ont un pouvoir particulier; à eux l'administration de certains sacrements, la confirmation et l'ordre: ils instruisent comme les apôtres, ils dispensent.

Après eux les prêtres qui administrent les sacrements.

Le pape bénit le monde au nom de Dieu qu'il représente, retranche ou admet au nombre des fidèles, appelle le Saint-Esprit; l'évêque, par l'imposition des mains, ordonne le prêtre et confère le sacrement de l'esprit; le prêtre répand l'eau régénératrice sur le front de l'enfant, unit l'homme et la femme, ouvre et ferme, lie et délie. Il monte à l'autel, et le voilà sacrificateur de la victime par excellence, et se nourrissant du pain eucharistique, le rompant aux invités de la table du festin! le voilà priant pour le peuple fidèle, présentant les prières de ce peuple au Dieu trois fois puissant; le voilà entre l'homme et Dieu; sublime et sainte mission que celle-là!

Aussi, Constance, considérez cette mission, soit au point de vue humain, soit au point de vue divin, et vous en admirerez la grandeur.

Voilà des hommes placés entre la divinité et l'humanité, jugeant l'une au nom de l'autre, pardonnant ou retenant, agissant en un mot absolument comme agents directs de la justice suprême, puis levant dans leurs mains le Saint des Saints, consommant le sacrifice qu'ils ont offert, y appelant les fidèles.

Voyez encore; voilà le prêtre confident de toutes les misères de l'humanité, de toutes ses fautes, de tous ses crimes; le voilà ployant sous leur poids; point de prison qui ne s'ouvre devant lui; point d'échafaud sur lequel il ne monte pour accompagner le criminel auquel la société va enlever la vie;

point de douleurs vers lesquelles il n'ait accès; la mort ne frappe point à une porte, sans la laisser ouverte pour lui; au chevet du moribond, sa place est marquée, comme auprès de la bière; il est convié partout où il y a des larmes, des malheurs, des misères, des fautes....

— Oh! ce n'est pas trop d'un sacrement pour lui donner toutes les grâces nécessaires.

L'ordre est ce sacrement, n'est-ce pas, ami?

— Oui.

— L'évêque a seul le pouvoir de l'administrer?

— Oui.

—Il impose un caractère ineffaçable, indélibile?

— Oui. Une fois marqué du sceau du sacerdoce, l'homme ne peut s'échapper au Dieu auquel il est consacré.

L'ordre remonte aux apôtres. Ils imposaient les mains et à ceux qu'ils plaçaient à la tête des métropoles, et à ceux auxquels étaient confiées des églises particulières. Les évêques ont donc reçu leur pouvoir des apôtres; ils appellent les grâces du Saint-Esprit sur ceux qu'ils consacrent au sacerdoce.

Le sacrement de l'ordre est, non-seulement reçu par les prêtres, mais encore par ceux qui entrent dans les ordres sacrés.

— Les lecteurs, les portiers?

—Non, non chère amie, vous confondez; les jeunes lévites dont vous parlez, forment, avec d'autres encore, les ordres mineurs: ils ne sont pas engagés au sacerdoce.

Avant la prêtrise, on est admis au sous-diaconat, ensuite au diaconat. Le sous-diacre est engagé vis-à-vis de Dieu, à plus forte raison, le diacre; le sous-diaconat n'est considéré comme ordre sacré que dans l'Eglise d'Occident, et depuis Urbain II, à la fin du onzième siècle.

Ainsi l'ordre comprend le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat.

Le sous-diacre est consacré à Dieu, il fait vœu de chasteté, lit les épîtres, assiste les prêtres à l'autel, et touche les vases sacrés; le diacre lit l'Évangile, rompt le pain de la

parole, baptise solennellement, visite les malades, distribuait les aumônes dans la primitive Eglise. Il est inutile de vous redire les fonctions du prêtre et celles des évêques.

— Oui, mais quels sont les ordres mineurs ?

— L'Eglise prépare, de longue main, ses ministres au sacerdoce ; elle les instruit et les éprouve, et jamais elle ne les instruira trop, et jamais elle ne les éprouvera trop.

Un jeune homme se présente à elle ; il veut s'enrôler dans sa sainte milice ; n'allez pas croire que tout d'un coup elle l'admette, oh non ! elle est bien trop sage pour cela !

Elle commence par lui imposer une première épreuve ; elle le revêt de son habit, elle le sépare du reste des hommes, il va appartenir au troupeau sacré ; ce sera la tonsure que ce *jeune ordinand* recevra d'abord : ses cheveux tombent sous les ciseaux. Aujourd'hui cette cérémonie est bien moins imposante qu'au temps où couper les cheveux était un acte d'une gravité telle que vous savez comment au début de notre histoire une mère préférait pour ses fils le poignard aux ciseaux. *Le tonsuré* reçoit le surplis, emblême d'innocence et de pureté.

Après la tonsure, viennent les ordres mineurs ; à cette heure ils ont peu d'importance relative. Il n'en était pas de même, alors qu'ils prirent naissance, lors des persécutions de l'Eglise primitive. Ces ordres sont au nombre de quatre :

1° Le portier, qui reçoit les clefs de l'église, doit en ouvrir et fermer les portes, veiller à sa propreté et à sa décence.

2° Le lecteur, auquel est remis le livre des Ecritures, dont il devait donner lecture aux fidèles.

3° L'exorciste. Dans la primitive Eglise, ils étaient établis pour chasser les démons du corps des possédés.

4° L'acolyte. Autrefois leurs fonctions étaient importantes ; ils suivaient les évêques dans leurs voyages, portaient la sainte Eucharistie aux malades et aux captifs. Aujourd'hui ils accompagnent le prêtre à l'autel ; ils portent les flambeaux et le cierge allumé ; ils présentent le vin et l'eau.

— Pourquoi publie-t-on les bancs du sous-diacre comme des bancs de mariage ?

— A vrai dire, chère amie, il y a là un mariage. Ce jeune homme, qui, après des épreuves répétées, va déclarer devant Dieu et les hommes que, renonçant à la vie ordinaire, il se consacre pour toujours au ministère des autels ; qu'après avoir réfléchi longuement, après avoir consulté son cœur, il s'engage à une chasteté perpétuelle, ne contracte-t-il pas une alliance tout aussi sérieuse, plus solennelle encore que celui qui se dispose à prendre telle jeune fille pour compagne de sa vie?

Ce jeune clerc donne à tous avis de sa résolution ; si, par hasard, il avait déjà pris un engagement, s'il avait donné sa foi, s'il n'était plus libre en un mot, il ne pourrait être admis aux ordres sacrés ; s'il avait quelque empêchement personnel, car l'Eglise en reconnaît, les fidèles devraient alors prévenir l'évêque que les vœux de ce jeune homme ne peuvent être reçus. Vous le voyez, l'Eglise est précautionneuse, elle n'admet pas ses ministres sans examen.

— Pourquoi ce vœu de chasteté ? je vous fais cette question bien bas.

— Pourquoi si bas? je vous assure que non-seulement on l'a faite bien haut, mais que, de nos jours, il ne manque pas d'hommes qui la résolvent tout autrement que l'Eglise. Ceci est simple ; et quand le sensualisme est érigé en loi suprême de l'humanité, le célibat du prêtre doit être attaqué.

Si nous avons bien examiné les devoirs imposés au prêtre, si nous nous sommes rendus compte de sa mission, nous avons dû, dès l'abord, remarquer que tout, dans cette mission, se résout en dévouement, et suppose une volonté formelle du sacrifice de la personnalité. Le prêtre à toutes les heures du jour, à toutes les heures de la nuit, appartient à son troupeau, jamais à lui ; l'homme de la prière, l'homme de la consolation, l'homme de l'instruction, l'homme de l'aumône, l'homme de l'étude, peut-il être l'homme de la famille? Quelles heures, je vous le demande, donnera-t-il à sa femme, lui qui a toutes les femmes du hameau, de la paroisse, de la ville, à consoler, à encourager, à conforter, à arracher à tant de choses ?

Quelles heures aura-t-il à donner à ses enfants, lui qui a les enfants de tous à instruire, à diriger, à préparer à la vie? quelles heures aura-t-il à donner à la famille, lui qui a tant de familles à visiter, à maintenir dans la paix? et s'il n'a pas le temps utile à sa famille, à ses enfants, à sa femme, pourquoi aurait-il une famille, des enfants, une femme? Ou il se sacrifiera à tous, ou il se sacrifiera à son entourage; et dans l'un ou l'autre cas il y aura perte pour quelqu'un. A quoi bon risquer cette épreuve inutile? Manque-t-il de cœur, le prêtre? répondez, Constance; sa charité fait-elle défaut? alors vous auriez raison *peut-être*. Manque-t-il d'expérience, le prêtre? ne peut-il répondre à vos questions, vous donner le bon conseil dont vous avez besoin? alors vous auriez raison *peut-être*.

Si ni la charité ni l'expérience ne font défaut; si le prêtre *célibataire* veut et peut répondre à ce que vous attendez de lui en dévouement, en lumière, pourquoi regretter pour lui un fardeau souvent lourd, des joies souvent amères, et une occasion constante d'omission de ses devoirs.

Soyons vrais, chère amie; prenons la question comme elle doit l'être.

Si Marion, cette vieille bonne de mon vieux recteur de Kerkoff, regrette le bouillon qu'elle porte en murmurant à une pauvre malade, la femme de M. le recteur en priverait-elle lui et ses enfants? non...

Si Marion porte si souvent ses plaintes à Lucie sur la ruineuse prodigalité du recteur envers ses pauvres: si elle le gronde, Constance, que ferait une femme?

Si l'abbé le Blanc ne garde pas l'argent d'une soutane, qui vêtirait et sa femme et ses enfants?

Et nos pauvres, en ont-ils trop?

Si le recteur se plaint des indiscrétions et des persécutions de Marion, oh! dites-moi, le secret du presbytère, qui le garderait?

Si ce bon recteur convient avec raison que le temps manque et manque toujours, que dirait-il s'il lui fallait écouter sa femme, instruire ses enfants?

Passons à un autre ordre des choses. J'ai pris ici le prêtre le plus simple, dans la donnée la plus vulgaire.

Voyons-le dans le ministère. Constance, que penserez-vous du secret de la confession?... Confierez-vous la pensée intime, entre toutes les pensées intimes de votre cœur, à cet homme qui aime ou qui peut aimer? Vous souriez? ah! vous m'avez répondu! Vous êtes trop femme pour accepter la confession si le confesseur est un homme. L'Eglise a voulu la confession, l'Eglise a voulu le célibat.

Est-ce encore un homme à vos yeux que celui qui a pour toujours renoncé au mariage? dont la chasteté est la loi? Non; malgré vous, il vous apparaît autrement que le reste des hommes; il a secoué déjà une partie du fardeau humain; il a quitté déjà la sphère lourde et absorbante de notre atmosphère.

Le célibat: voilà la loi du prêtre.

Ne vous y trompez pas, chère amie, ce n'est pas demander trop de la part de la Divinité que d'exiger que celui-là qui sera le dispensateur de ses grâces, qui sera son représentant, qui sera sacrificateur, juge, législateur, que celui-là lui sacrifie quelque chose. Si la chasteté déplaît tant à certains de nos hommes et de nos femmes auteurs, pourquoi a-t-elle plu à tous les peuples, à ce point qu'ils l'ont respectée, honorée? Rome a eu ses vestales; cette terre ses druidesses: partout, la continence plus ou moins parfaite a été le *mens divinior* de la sainteté, suivant la belle pensée de l'abbé Gerbet.

Si la chasteté est un mal et une tache, pourquoi le monde attendait-il le Rédempteur d'une vierge?

Il serait bien facile de répondre à ceux qui attaquent le célibat du prêtre, par l'épreuve décisive de la Révolution de 89, où si peu d'entre ces prétendues victimes s'affranchirent d'une loi devenue sans sanction.

— Je ne vous avais fait qu'une question, mon ami, et vous m'avez répondu comme si je vous avais adressé une vraie négation.

Vous ne m'avez rien dit des cardinaux, ni des patriarches, ni des archevêques.

— Les cardinaux, chère Constance, ne forment pas un ordre à part dans l'Eglise ; on peut être cardinal sans être prêtre : ils composent le sacré collége, dont vous connaissez l'importance.

Les archevêques président aux églises métropolitaines, qui sont comme les mères des autres églises ; ils sont revêtus d'une autorité plus étendue que celle des évêques.

Au-dessus des archevêques viennent les patriarches. Autrefois, il y avait, en outre du souverain pontife, quatre patriarches : celui de Constantinople, celui d'Alexandrie, celui d'Antioche et celui de Jérusalem.

— Voyez-vous là-bas l'abbé le Blanc ?... Comme il vient lentement !... comme il semble plongé dans la méditation !

— Respectons-la.

— Si mon départ pour *** approche, il est vrai que mon instruction religieuse avance : il ne me reste plus que deux sacrements sans explication. Vous seriez bon de me dire quelque chose sur l'extrême-onction ; la soirée est si belle !

— Volontiers. Vous savez pourquoi ce nom a été donné à ce sacrement ?

— Oui ; c'est parce que cette onction est ordinairement la dernière que l'Eglise trace sur nous.

En entrant dans la vie, nous trouvons le baptême et ses onctions ; en la quittant nous trouvons le sacrement des malades, le sacrement des mourants, avec ses saintes onctions aussi. Vous l'avez dit souvent, l'Eglise ne nous quitte pas : elle nous suit du berceau à la tombe ; si elle nous arrache au démon par le premier de ses sacrements, elle nous prémunit par celui-ci, contre les derniers efforts de l'esprit du mal, aux derniers instants de notre vie. Bonne et douce mère que celle qui veille ainsi sur ses enfants, qui a un remède prêt pour chacune de leurs infirmités, qui, toujours en garde contre l'ennemi, ne les laisse jamais désarmés devant ses attaques.

L'extrême-onction a donc pour objet de nous prémunir

contre les dernières tentations; de nous donner courage, force, confiance dans le combat suprême : elle confère la grâce, elle remet les péchés, et souvent elle rend la santé aux malades.

Le ministre de ce sacrement est le prêtre qui, avec de l'huile bénite par l'évêque, fait des onctions sur différentes parties du corps en prononçant diverses prières.

— Ami, regardez le recteur : quelle tristesse répandue sur toute sa figure! Oh! il y a quelque chose d'extraordinaire.

— Oui, certes.

En cet instant, l'abbé le Blanc tendait la main à M. de Kerkoff; d'une voix voilée par les larmes, il lui annonçait qu'il revenait d'une jolie habitation du voisinage où un accident affreux l'avait fait appeler.

M. de ***, jeune homme d'une grande espérance, riche, beau, devait séjourner pendant quelque temps chez ses cousins, propriétaires de cette terre. Dans la matinée, il annonça le projet d'essayer un cheval nouveau et de se livrer seul à cet essai; il avait monté ce cheval, et, renversé sans doute par lui, on venait de le retrouver au milieu des rochers, étendu sans connaissance. Le pauvre jeune homme avait été transporté dans la cabane la plus voisine; quoique les soins de l'art eussent ramené chez lui un peu de sentiment, son état ne présentait pas même la plus légère lueur d'espérance; une large blessure à la tête annonçait une lésion au cerveau; la poitrine était brisée, et le sang s'écoulait à grands flots. Il avait cependant entendu les paroles du bon prêtre accouru près de lui, et au nom de Dieu, de sa miséricorde infinie, un regard du mourant avait donné l'assurance que son âme s'unissait à celle du ministre de Dieu.

Il était entouré de ses parents et de ses amis, maîtrisant à peine leur violente douleur. Tous étaient chrétiens, et tous craignaient que le pauvre jeune homme n'eût mis en oubli les paroles de sa mère. Les regards se portaient du médecin au recteur, du recteur au médecin, et l'espérance ne se lisait nulle part.

« Voyant la vie s'enfuir avec le sang, dit le bon prêtre,

profitant d'un instant de calme, j'ai administré le sacrement des mourants à ce malheureux imprudent. J'exerce depuis cinquante ans le ministère, et jamais mon cœur n'a autant souffert : dans nos campagnes, les vies sont si pures, en général, si simples, qu'à l'heure suprême l'espoir ne nous abandonne pas. Comment Dieu ne serait-il pas miséricordieux et clément pour ces pauvres d'esprit, pour ces malheureux dont la vie est une pénitence constante? Quand j'ai à faire, sur une de ces bouches, la sainte onction en prononçant cette prière : « Que le Seigneur, par cette sainte onction et sa pieuse miséricorde, vous pardonne tout ce que vous avez fait de mal par le goût ou la parole, » je ne sais, mais il me semble qu'un ange me répond pour le pauvre mourant : N'a-t-il pas à accuser la grossièreté de son ignorance, si Dieu lui reproche la grossièreté de ses paroles? A chaque onction j'ai une confiance analogue. Mais ici, vous le dirai-je? oh; je frémissais! ce pauvre enfant... avait-il veillé sur sa langue? n'avait-elle point nié la vérité, combattu la foi? n'avait-elle point porté le désordre dans l'esprit de ses compagnons et dans le cœur de quelque jeune fille? Oh! voyez-vous, madame, il y a tant à craindre pour ces beaux jeunes gens!... Ses yeux n'avaient-ils point communiqué le feu de leurs désirs? leur langage est si puissant! et ses oreilles, oh! n'avaient-elles pas entendu quelques-unes de ces paroles qui portent la mort à l'âme, quelqu'un de ces tristes serments qui tuent la vertu dans le cœur? ses mains n'avaient-elles pas touché les armes qui donnent la mort? ses pieds, où l'avaient-ils conduits? cette pauvre jeunesse! ses voies sont si multiples et si dangereuses! Et cette poitrine brisée, quel cœur renfermait-elle? était-il pur ce cœur de tout amour blâmable? était-il exempt de toute haine, de tout ressentiment? battait-il pour Dieu et pour les hommes? Je ne puis vous rendre mes angoisses : jamais inquiétudes n'ont été plus vives. Enfin, je me suis retrempé dans ma foi; j'ai voulu bannir ce qui, après tout, n'était qu'un rêve de mon esprit, un jugement très-téméraire, sans doute; je me suis rappelé ces paroles : « *S'il est dans les péchés, ils lui seront re-*

mis ; » elles sont de l'apôtre saint Jacques, à propos de ce sacrement; je me suis ranimé par cet oracle sacré : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur.* Dieu n'a pas donné le temps à cet enfant de se reconnaître. Cette mort est terrible, mais le Dieu bon et clément aura sans doute tenu compte à ce malheureux de la rapidité du coup par lequel il l'a frappé. Puis, cette longue vie qui semblait promise à tant de force et de jeunesse, ces trésors perdus en un instant! oh! la souveraine bonté placera dans la balance ce qu'elle a ôté!....

Je veux espérer, madame, car l'espérance est un devoir.

Ce pauvre jeune homme, il a baisé avec effusion encore l'image du Sauveur mort en croix; il m'a semblé qu'il suivait les prières par lesquelles l'Eglise adresse ses adieux aux âmes de ses enfants.

Vous savez, madame : « Partez, âme chrétienne, partez de ce monde, au nom de Dieu, le Père Tout-Puissant qui vous a créé; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant; au nom de l'Esprit-Saint qui est descendu sur vous; au nom des Anges et des Archanges; au nom des Trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Patriarches et des Prophètes; au nom des saints Apôtres et des Evangélistes; au nom des saints Martyrs et des Confesseurs... Habitez aujourd'hui dans le lieu de paix; que Sion, la cité céleste, soit votre demeure. »

Hélas! quand je suis arrivé à ces mots : « Je vous recommande, mon très-cher frère, au Dieu Tout-Puissant, je vous remets entre les mains de votre Créateur, » le pauvre jeune homme a rendu le dernier soupir.

Ah! monsieur de Kerkoff, quelle triste mort!

— Bien triste, sans doute; et cependant, mon bon recteur, comme nous l'envierions encore pour une foule de nos connaissances du monde!

— Quoi! monsieur, qu'avez-vous dit?

— La vérité. Ici l'incrédulité est inconnue, ici tout homme, pour ainsi dire, meurt dans l'amour de son Dieu, toujours l'espérance ferme la tombe; mais ailleurs il n'en est point ainsi.

Si votre âme est tellement affectée par une inquiétude sérieuse, qu'éprouveriez-vous, mon bon abbé, auprès de ces hommes dont toute la vie a été une suite de violations de la loi de Dieu ; où le crime de la jeunesse s'unit au crime de la vieillesse ; chez lesquels les passions n'ont jamais reconnu de frein ; chez lesquels, en un mot, la religion n'a pas eu un jour, et qui meurent ainsi, en présence d'un prêtre que la convenance a fait appeler, alors que l'on savait que sa parole ne serait plus entendue?

— Et cela s'est vu, monsieur de Kerkoff?...

— Et cela se voit encore tous les jours, mon bon recteur.

Mais comment supporteriez-vous les derniers moments de l'une de ces pauvres femmes que des lectures pernicieuses, que des liaisons aussi dangereuses encore ont perverties jusqu'à la rendre absolument incrédule, niant Dieu à ses derniers moments, appelant encore le plaisir à son aide, repoussant le signe de la rédemption avec horreur, avec frénésie, et demandant des parfums et des fleurs, jurant amour éternel à l'objet d'une flamme adultère, se cramponnant à la vie pour fuir le néant, s'enivrant de sophismes, d'erreur, de passion, pour ne pas voir le jour de l'abîme, et mourant ainsi dans un paroxysme de rage irreligieuse !

— Monsieur de Kerkoff!...

— Oui, mon bon pasteur. Ne désespérez pas ; l'onction sainte des malades aura porté ses fruits ; Eugène *** a trouvé grâce devant le souverain juge.

— Qu'il vous entende ! Mais que m'avez-vous dit? vous avez fait un roman, on ne meurt pas comme cette dame?

— On meurt comme cette femme, bon pasteur.

— Que Dieu me garde de quitter mon modeste troupeau ! qu'il n'éprouve point son serviteur par de tels spectacles, par de telles douleurs ! Vous me redonnez courage, et je vais retourner auprès du corps de ce pauvre enfant. Adieu.

— Quel saint homme, ami ! Quelle simplicité ! quelle âme ! quelle charité !

— Voilà le prêtre, Constance ; voilà le *ministre du bon*

pasteur. Et que l'on dise que le prêtre ne sent rien, que l'habitude de la douleur endurcit son âme ! cinquante ans de ministère, et la poitrine de l'abbé le Blanc est oppressée et ses yeux sont pleins de larmes !...

Cet accident est affreux! Pauvre jeune homme! quelle triste mort !

— Mon Dieu ! qu'il est horrible de songer à l'instant qui suit la mort ! qu'il est affreux de tomber de la vie dans l'éternité !

Je suis glacée de tout ce que je viens d'entendre, vous ne pouvez vous représenter ce qui se passe en moi. Il est inquiet à tort, ce bon curé ; mais quel récit vous lui avez fait ! je ne dormirai pas de toute la nuit. Je vais voir cette femme. Oh ! dites-moi quelque chose de consolant.

— Soit, chère amie. Voyons si ma vieille mémoire me servira assez pour vous redire un admirable passage de l'abbé Gerbet; j'ai quelques raisons de croire qu'il n'est que narrateur.

« La mort du chrétien est le chef-d'œuvre de la parole de vie; et comme la confession, qui purifie l'homme, le prépare à recevoir tous les dons divins, elle a sa part, sa grande part, dans la création des saintes morts. C'est alors surtout, c'est sur le seuil de l'éternité, que l'âme de l'humble chrétien apparaît dans ses magnifiques proportions et, si je puis le dire, avec cette haute stature morale qui dépasse celle des plus sublimes mourants de notre ancien monde. Socrate, votre maître, Socrate dissertant en face de la mort pour prouver qu'elle n'est pas un mal, était-il aussi grand, dites-moi, était-il aussi beau que ce philosophe chrétien qui résumait toute sa sagesse en ce dernier trait de lumière : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir !* Si vous aviez à faire le portrait de ces deux têtes, pour laquelle réserveriez-vous l'expression la plus inspirée? L'un pardonna à la mort, l'autre l'embrassa. Pourquoi pleurez-vous? est-ce donc un péché que de mourir? disait un jeune villageois expirant, à sa famille agenouillée autour de lui. De pareils mots nous sont vulgai-

res. O vous, qui avez écrit le Phédon, vous, le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joies et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! quelles apparitions ! Vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du Ciel, je vous le dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours, mais dans cent ans je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire ; je ne peux vous parler de ces choses que dans la langue nouvelle du christianisme ; mais vous en comprendrez une grande partie. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur ; que de ces deux âmes, l'une arrivait par une volonté pure à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait par une sainte mort à la vraie vie : l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer pour la première fois au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double, dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi pour celui qui allait partir et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît de ses derniers regards descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant*,

Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut, qui n'est ni le mien ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et, comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui, et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre presque funèbre fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête ; mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête : elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que celui de la séparation ; et après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau ; elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel ; comme la mort ténébreuse s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure ? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent ; mais je crois que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre Ciel ; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes ; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est sous la main de Dieu un rhythme, souple et docile, qui obéit mieux que nous ne le pensons aux convenances des élus. Le sacrifice donc commença à minuit. Tout une

famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. Vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essayerai pas : nulle d'entre elles ne sait elle-même ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins, en un instant, tout l'espace d'un pôle à l'autre ; ainsi en était-il du sentiment et de la prière au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient, en quelque sorte, présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes ; car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée ; ils y étaient représentés, sensibles, vivants : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps ; cette garde-malade, au sombre habit, qui se tenait comme une mort voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symbole d'immortalité ; ces vêtements blancs de la première communiante, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur des livres de prière ; et au moment de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominante, calme et sereine ; toutes ces têtes inclinées par la douleur ! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes ; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi ; si, lorsqu'il vit enfin cette grâce descendue du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé, si, dis-je, à cette vue,

recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup dans de modestes papiers, qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors incommus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit : non je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur; je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette grande et *sainte nuit !* Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent : jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité ! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort ; car s'il me réapparaît alors, il me semble que mon dernier rêve de la terre ira se joindre, par une gradation presque insensible, à la première vision qui suit le grand réveil (1) ! »

(1) M. l'abbé Gerbet, *Dialogues de Platon*, loc. cit.

ONZIÈME SOIRÉE.

Je vous remercie d'être venu à la messe ce matin, ami. Vous avez donc demandé à Dieu de bénir cette année qui va commencer ?... Triste anniversaire que celui-ci !... A vous je puis avouer les sombres souvenirs qu'il ramène ; à d'autres, jamais !

Il y a donc douze ans aujourd'hui que j'ai quitté mon nom, la maison de mon père, ma petite chambre de jeune fille !... Que j'ai pleuré ! j'ai tant souffert depuis douze ans ! c'est une suite de rêves, de cauchemars que ces onze années.

Je n'étais pas heureuse chez ma mère... je vous l'ai dit et vous le saviez déjà ; mais j'étais calme, mais j'espérais, l'avenir est si long à dix-sept ans ! Je passais pour riche, on me disait jolie, j'étais un bon parti... oui... j'espérais !...

Oh ! je me souviens du jour où pour la première fois on me parla de M. de Mornac. Ma mère me mena au bois de Boulogne ; c'était bien rare ; la veille nous étions allées à un grand bal à la Marine ; j'avais beaucoup dansé. Après quelques questions sur mes danseurs, nous remontions les Champs-Elysées ; ma mère me demanda si j'aurais quelque répugnance à épouser un marin. Elle me fit alors une description pompeuse de l'existence de l'homme de mer ; elle me peignit, sous l'aspect le plus charmant, la vie de liberté de la femme du marin, les délices du retour, les consolations de l'absence justement par l'indépendance ; elle entremêla tout ce beau discours de perles d'Orient, de châles de l'Inde, de pierres du Brésil, de perruches, de perroquets, d'oiseaux de paradis ; bref elle me mit sous les yeux une vraie féerie, puis elle me demanda à brûle-pourpoint si je ne serais pas bien heureuse de voir ce héros, son bel uni-

forme, ses matelots, sa frégate, ses oiseaux, ses diamants, ses châles, tout cela à mes pieds. Elle me fascina tellement que je répondis *oui* avec un aplomb qui l'étonna. Oh ! mon ami, je me croyais destinée à être reine de Golconde, pour le moins, si j'étais assez heureuse pour plaire à quelque marin.

En femme habile, ma mère me laissa réfléchir, savourer le bonheur d'un beau rêve où tout était or, diamants, gloire, bonheur. J'éclaboussais toutes mes amies avec mes parures et le bras de mon grand homme. Il avait vaincu !... que sais-je ? Abd-el-Kader... J'avais un équipage superbe, des chevaux persans, des nègres pour me servir; puis, et cela me flattait assez, j'allais seule dans le monde, je quittais le toit un peu orageux de ma mère, et on ne m'accompagnerait plus dans la rue.

« Eh bien ! reprit ma mère, après une longue pause, pendant laquelle mon imagination avait joui de tous ces biens, l'un de tes polkeurs d'hier, capitaine de frégate, jeune, bien tourné, aussi connu par ses états de service que par son amabilité, riche, tenant à tout ce qu'il y a de mieux à Paris, t'a distinguée et a parlé de toi à D. Manuel. Veux-tu écouter ses propositions ? C'est un coup du ciel, mon enfant, et Dieu veille sur toi d'une manière bien visible ; ton père te protége de là-haut. Quel établissement ce serait pour toi !... inespéré !... Baronne, riche, indépendante, par conséquent jamais séparée absolument de ta mère : quatre croix, une de Grèce, une de je ne sais où, puis la croix de Saint-Louis et celle de la Légion d'honneur !... »

Je fus stupéfaite, ravie, je ne pouvais plus parler.

Le soir, M. de Mornac me fut présenté. Il ne me plut pas entièrement, et cependant je déclarai que je n'avais aucune objection à faire ; le lendemain, il remettait 20,000 francs à D. Manuel, mon beau-père, et quinze jours après j'étais installée dans un délicieux appartement du boulevard de la Madeleine. Oh ! j'avais des perles, des diamants, des crêpons, des châles, des fourrures, des perruches et des mémoires !.. Vous savez le reste.

Vous croyez peut-être, ami, que dans les quinze jours qui précédèrent cette cérémonie on me prépara à ma vie nouvelle? Point du tout; j'essayai des robes, des fichus, des bonnets, je courus de magasin en magasin, de fournisseurs en fournisseurs; enfin je n'entendis plus parler que de trousseau, de corbeille, de dentelles, de bijoux; je ne voyais M. de Mornac qu'entre deux écrins.

Deux jours auparavant, cependant, ma mère me conseilla d'aller à confesse et d'être peu de temps, car la couturière viendrait.

J'allai donc trouver... qui?... un prêtre?... Oui, sans doute, un prêtre, notre confesseur de pension; je ne l'avais pas vu depuis bien longtemps; je crois qu'il me prit pour une pensionnaire; je me confessai en toute hâte, la couturière attendait; il me donna l'absolution. Et voilà, mon ami, avec quelle préparation religieuse, avec quelle instruction on m'a mariée, il y a aujourd'hui douze ans.

Ce récit vous attriste profondément, mon vieil ami; j'ai eu tort de vous rappeler ces détails. Dites-vous donc que me voilà sur la voie du bonheur; depuis douze ans je n'ai jamais vu revenir ce jour avec autant de calme. Je sais que désormais, j'ai en vous un guide aussi sûr qu'éclairé; j'ai autour de moi une famille adoptive: que puis-je craindre? Je suis préparée à tout; revenez à vous et ne pensez plus à un mal irréparable. J'ai tout pardonné, je supporterai tout; j'arriverai à dompter ces mouvements de regret qui s'élèvent au fond de mon cœur; mais ne me forcez pas à dire que le mariage soit une bonne chose.

— Est-il une institution, quelque sagement combinée qu'elle soit, quelque sainte qu'elle soit, qui ne donne pas lieu à des abus quand les hommes l'appliquent, quand leurs passions ont intérêt à la fausser? Il en est du mariage comme de toute chose: on en abuse; et on en abuse jusqu'à le défigurer, jusqu'à le rendre tellement méconnaissable, que d'une admirable conception, que d'un grand sacrement, que d'une œuvre sérieuse de Dieu, on fait une chose mercantile

et vénale, une chose de plaisir, une chose de vanité, une chose de mode, une affaire de notaire, une affaire d'argent.

Ces réflexions, chère amie, seraient plus que suffisantes pour me jeter dans une mélancolie profonde, car je ne puis vous dire à quel point je souffre en voyant ces abus qui amènent de si grands malheurs privés, de si grandes calamités publiques.

Et ici la victime est devant moi, la victime est ma fille adoptive! J'eusse pu la sauver, l'arracher à ce courant qui l'a emportée comme les autres vers ces rivages arides qu'elle ne devait pas connaître!...

M. de Kerkoff retomba dans un sombre silence que les questions de Constance ne parvenaient pas à rompre: évidemment il était en proie à une très-douloureuse pensée. *Enfin*, s'étant assis sur un arbre que la tempête avait déraciné, il rompit ce silence.

— Oui, on vous a mariée comme tant d'autres; comme presque toutes les jeunes filles; comme on se marie dans le monde; enfin, comme on trouvera singulier que je ne marie pas Louise. On a tiré à la loterie du mariage: vous avez eu un billet perdant, c'est un malheur; n'est-ce pas cela?

Vous avez des enfants, une fille; elle sera peut-être appelée à se marier aussi: il faut que je vous dise donc une bonne *fois* ce que c'est que le mariage chrétien, ce que c'est que le mariage comme Dieu l'a compris.

Nous avons vu ce qu'était devenu le monde ancien devant l'oubli des saintes lois du mariage. Vous avez observé quel rôle la volupté et le despotisme avaient assigné à la femme, ce qu'ils avaient fait d'elle; votre dignité et votre pudeur se sont également révoltées. Je ne reviendrai pas à ce hideux tableau, je ne vous rappelle ces douloureuses impressions que pour arriver à cette conclusion: l'homme livré à lui-même change peu; ses passions se modifient seulement, elles ne disparaissent pas. Si je me permettais de rapprocher votre histoire de celle du genre humain, je retrouverais en elle un mythe de tout ce que nous avons vu; je vous livre cette triste réflexion, et je fuis loin d'elle, car elle m'arrêterait pour longtemps.

— Non, je vous arrête; que voulez-vous dire?

— Rien, chère enfant, qui puisse vous blesser, Dieu m'en garde! mais je ne voudrais pas toucher une plaie vive, saignante encore.

— Parlez, je vous en conjure, je ne vous comprends pas.

— Eh bien, Constance, n'avez-vous pas été vendue par votre beau-père? n'avez-vous pas été achetée par votre mari? N'a-t-on pas prétendu user de vous?...

— Oh! arrêtez, je ne vous comprends que trop; merci!... Oui, vous avez raison, bien trop raison.

— Dieu n'a point fait la femme pour la volupté; il ne l'a pas faite pour être vendue et achetée comme un animal; il ne l'a pas faite pour être la bête de somme de l'homme; il ne l'a pas faite pour lui apporter une dot; il ne l'a pas faite pour être la mère de ses petits. Les desseins de Dieu étaient plus purs, plus grands, plus nobles; il a destiné à l'homme, créé à *son* image et ressemblance, une compagne sortie de sa propre chair, moitié de lui-même, digne de son amour!... Heureux l'un de l'autre, dans leur simplicité, dans leur innocence, ils bénissaient leur Créateur; le mal commença, vous le savez, pour eux, le jour où ils transgressèrent la loi. De ce moment ne semble-t-il pas que l'homme soit obligé non-seulement de souffrir, mais encore d'aggraver la peine prononcée contre la femme? Et quelle raison assigner à son long servage, sinon celle-là? Quand cessera-t-il? au Calvaire seulement, alors que la fille d'Ève sera réhabilitée par le titre auguste de mère du Fils de Dieu.

De Marie date la réintégration de la femme dans toute sa dignité, comme d'elle date la réintégration de la femme dans *toute* sa pureté.

Je suis forcé, chère amie, de revenir à cette idée que j'ai déjà exprimée plus d'une fois devant vous.

— Je ne vous le reproche certes pas.

— Dieu, il faut en convenir, n'a point eu en vue, dans la législation évangélique, le plaisir comme fin de l'homme, il faut accepter cette vérité qui découle de tous les points de la

loi. A cet être réhabilité, réintégré dans ses droits d'héritier du ciel, mais roi exhérédé de la terre, quelle route a été tracée? une route large, facile, diaprée de fleurs? non, non! une route étroite, épineuse, pénible : la route de l'expiation, de la pénitence, de la sanctification.

— Je ne le sais que trop.

— Eh bien, sur cette route trouvez-vous place pour la volupté?... non, mais il y a eu place pour le mariage. Cette route n'est point celle d'un être isolé, elle est celle de l'humanité tout entière, l'humanité se perpétue.

Comment se perpétue-t-elle l'humanité, sinon par la famille, mais la volupté et la famille sont incompatibles. Sous le règne du plaisir, il y a un homme, des femmes, des enfants, mais pas de famille; à la famille il faut une atmosphère pure, des soins maternels, de la dignité, du dévouement, du sacrifice, et où tout cela devant le plaisir?

A la famille : le mariage pour base, c'est-à-dire l'union légitime et indissoluble de l'homme et de la femme, telle est la loi de Dieu. Un père, une mère, des enfants, voilà une société complète, elle aura d'autres lois encore que cette loi de l'unité et de l'indissolubilité du mariage.

La femme sera la compagne de l'homme, l'aidant à supporter le fardeau de la vie ; elle aura droit à son amour; et à quel amour! à celui de Jésus-Christ pour son Eglise, à cet amour qui le mena au Golgotha. Elle sera soumise; mais comme la soumission devient facile quand l'amour commande! Compagne de l'homme, placée sur le même rang que lui, la voilà rendue à sa dignité; le fardeau qu'elle portera avec lui, ce sera celui de la vie, ses peines, ses douleurs, ses labeurs; mais aussi elle partagera ses joies, ses courts plaisirs; ils auront un cœur à deux, elle n'aura plus à rougir d'elle-même; sa sublime pudeur trouvera dans les relations qui lui sont préparées toutes les garanties dues à sa délicatesse. A quoi est-elle conviée, sinon à être mère, c'est-à-dire à la dignité la plus élevée à laquelle elle puisse prétendre parmi les hommes ?

Mais ces conditions du mariage en supposent d'autres : à une

union de cette espèce, à une union indissoluble, il faut la fidélité mutuelle pour base ; aussi cette fidélité est-elle rigoureusement exigée, du mari comme de la femme.

— Du mari ?...

— Oui, Constance, du mari.

— Oh ! ceci est nouveau.

— Non point.

— Allons, soit !

— Eh quoi ! vous supposeriez que, liée pour toute sa vie à un être auquel elle apporte sa jeunesse, sa beauté, bien plus, un cœur qui n'a jamais aimé, vous supposeriez qu'en échange d'un serment solennel qui enchaîne sa liberté dans ce qu'elle a de plus intime, la jeune fille ne recevrait qu'une simple promesse, qu'un engagement fallacieux !... Non, le jeune homme auquel elle donne sa foi lui donne la sienne, il jure comme elle que de ce jour au tombeau il n'aura pas d'*autre* amour que le sien, que la mère de ses fils, que la compagne de sa vie aura beau avancer dans l'existence voir tomber une à une ces grâces, ces beautés qui la font aujourd'hui si charmante, que rien n'altèrera la fidélité qu'il lui jure.

— En vérité, ami ?

— Oui, en vérité ; la règle est une, simple, à l'usage de l'un, comme à l'usage de l'autre ; les époux se doivent mutuelle fidélité ; que le monde fasse sa loi, Dieu a fait la sienne.

— Qui observe cette loi ?

— Les chrétiens.

— Mais tout le monde est chrétien.

— Eh ! non, certes, il est une foule de baptisés, sans doute ; mais puis-je donner ce nom de chrétien à des gens ignorant la loi ou ne la pratiquant pas. Eh ! non, chère amie, et de là cette singulière allure des choses, cet antagonisme constant de la conduite et de la croyance.

Mais le chrétien, le vrai chrétien, respecte son serment et se croit tout aussi engagé vis-à-vis de sa femme que celle-ci vis-à-vis de lui.

Vous comprendrez bien facilement, n'est-ce pas, chère enfant, que devant un engagement aussi grave que celui-là toutes sortes de précautions ont dû être prises? Ainsi en a-t-il été.

Point de mariage sans consentement parfaitement libre.

La publicité la plus grande est exigée, elle est une condition de liberté; de là les bans que l'Eglise fait publier.

Que vous dirai-je? Pour assurer les fins qu'elle se propose, l'Eglise a aussi admis des empêchements, des obstacles au mariage, dont quelques-uns ne peuvent être franchis.

Je ne m'arrêterai point à vous les exposer, ce serait inutile.

— Je ne m'étais jamais rendu compte de tout ce que vous venez de me dire, et je reconnais une grande sagesse à toutes ces dispositions.

— La sagesse que Dieu met à ce qu'il fait : que voulait-il, encore une fois? la famille.

La première obligation des époux, dès que la Providence, bénissant leur union, leur donne un enfant, est de l'élever et de le diriger dans les voies de Dieu.

Ici je ne vous rappellerai pas les devoirs que nous avons déjà reconnus.

Mais devant toutes les obligations que nous venons de voir, devant l'indissolubilité de cette union, devant cette obligation de la conservation de la foi jurée, devant cette soumission de la femme, devant cette affection mutuelle, devant les dangers de cette union indissoluble, de ses chagrins, était-ce trop qu'un sacrement, je vous le demande?

— Oh! non, certes; que de grâces il faut pour remplir ces devoirs nouveaux, pour supporter les peines de cet état!

— Aussi Dieu a-t-il élevé le mariage au rang de sacrement. Vous connaissez ses formes; je ne vous les rappellerai pas.

Il est tellement important d'attirer sur cette union les grâces spéciales que Dieu a attachées à ce sacrement, que l'on ne peut trop se préparer à le recevoir dignement, et le meilleur de tous les moyens est d'être en état de grâce.

— Comment peut-on être assez recueilli au milieu des chiffons, des soins de tout genre?

— Ni Dieu ni l'Eglise n'ont mis les chiffons en rang de compte dans le mariage, et je vous assure qu'au ciel on s'occupe fort peu de corbeilles : les usages du monde sont venus s'interposer au beau milieu des choses les plus sérieuses pour les rendre difficiles.

Sachez donc que j'ai vu à un mariage, digne des regards du monde le plus brillant, la jeune fille qui allait à onze heures recevoir le sacrement de mariage, s'y préparer à sept en recevant la sainte communion, et, de son côté, à l'insu de tous, son futur mari en faire autant. J'ai vu cela, moi, et votre élégance n'eût rien trouvé à critiquer dans l'ensemble et le détail de la toilette, du déjeûner, de tout enfin.

— C'est admirable, mais comme c'est rare!

Si cette théorie du mariage chrétien était admise comme principe de conduite, je vous déclare que je ne pourrais rien imaginer de plus parfait ; mais, par grand malheur, elle n'est pas mise en œuvre, ou si rarement que jamais je ne l'ai vue réalisée. Ne restons pas dans votre idéal, voyons comment les choses se passent tous les jours.

Que rêvent-ils, ces malheureux qui vont s'unir par un lien éternel?

Croyez-vous qu'ils se soient enquis de leurs vertus réciproques? de leurs principes? non, certes. Soyons justes, leurs familles n'ont pas eu plus de soucis qu'eux de ces choses : les parents ont su ce qu'il faut savoir : les notaires ont compté, l'affaire est bonne, le contrat est dressé, signé ; elle est riche, il a un million... Que répondre?...

— Dieu au moins sera-t-il appelé à cette union?

— Oui, sans doute, on ira à l'église; mais qu'est-ce que Dieu a à faire là où l'argent est tout?

— Cette jeune fille est-elle appelée au mariage?... Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que toute femme n'est pas destinée à subir la loi de l'hymen? Eh! non, sans doute... Oh ! ceci paraît extraordinaire! Constance, au jour où nous vivons, le célibat est une monstruosité que l'on repousse comme impossible. Et le christianisme, lui, pense que la virginité est l'état par

excellence, et il n'admet le mariage que comme un remède à la concupiscence; il ne le condamne pas, gardez-vous de le croire; ce serait une bien grande erreur : vous l'avez vu, il en fait un sacrement; mais, considérant l'homme au point de vue où il doit être vu, au point de vue de la sanctification, il donne la préférence au premier état, au célibat.

— Que d'obstacles, en effet, à la sanctification dans le mariage!

— Oui, sans doute, les obstacles sont nombreux; les devoirs sont si multipliés et si grands!

Celui-là, chère Constance, qui court au mariage comme à une source de joie est un fou. Le mariage chrétien n'invite point l'homme au plaisir; encore une fois, en *lui tout est* grave.

Et, en effet, il est indissoluble. Quoi qu'il arrive, voilà deux êtres enchaînés l'un à l'autre; point de restriction à ce principe. Ainsi la femme perdra ses charmes; la maladie la rendra infirme; son humeur sera pénible, insupportable; elle oubliera son devoir et son honneur : elle sera toujours la femme de cet homme, qui, lui, deviendra vicieux, ivrogne, joueur, dissipateur, infâme, n'importe; elle sera sa *femme*, le lien ne se rompt pas, la foi est jurée à toujours.

— Cela fait frémir.

— Oui, sans doute, mais il en est ainsi.

— La raison lui échappe à cet homme?

— Il reste votre mari.

— Il n'a plus d'amour pour moi, il l'a porté à une autre?

— N'importe, il est votre mari; il est coupable, très-coupable, vous êtes très à plaindre; mais il en est ainsi.

Qu'avez-vous fait, après tout, en vous mariant, sinon de vous exposer à ces si tristes éventualités? Le christianisme est-il allé vous prendre par la main pour vous conduire au pied de ses autels? vous a-t-il fait violence?

Loin de là : il vous a dit tout d'un mot : le mariage est institué pour porter à deux le fardeau de la vie. ***Porter à deux;*** mais cette dualité n'amène-t-elle pas ses conséquences?

le fardeau de la vie, ce sont tous ses maux. Il vous a donné par là le programme de votre avenir. De plus, ne vous a-t-il pas dit que, si vous le pouviez, il valait mieux ne pas embrasser cet état? les paroles de saint Paul sont formelles. Oh! ne calomniez pas le christianisme! accusez-vous d'imprudence, soit; accusez la fragilité humaine, vous le pouvez et à bon droit.

Quelle folie, n'est-ce pas, que celle de ces gens qui, dans un moyen de sanctification, vont chercher un moyen d'agrandissement de fortune, de plaisirs? Que dis-je? n'a-t-on pas vu des hommes que l'infamie a marqués de son sceau indélébile trouver des alliances honorables? Et n'a-t-on pas vu des femmes dont le déshonneur est toute la réputatiou trouver aussi à échanger un nom flétri contre un nom honoré jusque-là? Ne voit-on pas les plus honteuses spéculations? Et ces unions seraient heureuses? non: les chances ordinaires de malheur suffisent sans que nous les doublions.

— Il n'est donc pas de ménages heureux?

— Je n'ai pas dit ce mot, Constance; je crois, oui, je crois qu'il est d'heureux ménages; mais ce bonheur qui leur suffit n'est pas celui que rêvent tant de gens. Je n'irai pas loin pour vous donner l'exemple d'une union heureuse suivant le christianisme. Le hasard me sert bien; vous avez déjeûné ce matin avec M. et madame de Clinville?

— Oui.

— Ecoutez leur histoire.

Clinville a été élevé de la manière la plus soignée par sa mère, restée veuve assez jeune; elle l'a suivi partout, partout elle l'a entouré de gens distingués et religieux; son instruction, dirigée par un très-habile homme, l'a placé de bonne heure parmi l'élite des jeunes gens: l'amour de l'étude l'a sauvé de bien des dangers. Lancé dans un monde grave, il y a pris les formes sérieuses que vous remarquez en lui; des fonctions honorables lui furent dévolues: il avait conquis à trente ans l'estime de tous. A trente ans, Clinville était un modèle de vertus, de bonnes manières, un homme érudit, chari-

table, aimable et parfaitement chrétien; il passait pour riche, il ne l'était pas. Que de propositions de mariage lui furent faites! toutes étaient repoussées.

Habitué à une vie réglée, le célibat ne lui coûtait pas; sa mère vivait avec lui, et cet amour lui suffisait : il la perdit.

Une exigence d'affaires le conduisit au milieu de nos landes; il se trouva en contact avec la famille Blondel, gens vivant très-simplement en leur manoir, mais gens de cœur, d'honneur, d'esprit et de principes. Là s'élevait Marie, jeune fille de vingt ans alors, non pas jolie, mais charmante; non pas savante, mais instruite; non pas brillante, mais spirituelle; non pas artiste, mais excellente musicienne, être ravissant, angélique. Marie, chrétienne de la bonne façon, avait été élevée sérieusement; il n'entrait pas un roman dans la maison de son père; mais elle était familiarisée avec l'histoire et nourrie de la haute littérature. Marie, fille d'une mère parfaitement respectable, avait été formée de bonne heure au rude labeur de la vie; elle avait vu plus de misères que de grandes fêtes, visité plus de chaumières que de salles de spectacle. Et n'allez pas croire que Marie vécût loin de ce monde; non; son esprit, sa grâce, son beau talent étaient connus de tous les alentours. Marie ne manquait pas une contredanse, et son bon goût faisait loi. Mais Marie était aussi connue bien au loin des pauvres et des affligés, et l'on ne prononçait son nom qu'en l'accompagnant d'une bénédiction.

Je crois, Constance, à la sympathie, je crois que les âmes de même nature sont attirées les unes vers les autres. Tant est-il que Clinville rencontra Marie, qu'il la remarqua peu d'abord, puis qu'il la distingua, qu'il l'étudia, et qu'un beau jour il demanda à M. Blondel s'il lui serait donné de penser à elle.

On exigea de part et d'autre un peu de réflexion. Marie pria beaucoup, consulta beaucoup ses parents, qui ne négligèrent rien pour connaître les antécédents de Clinville; avec une franchise toute bretonne et toute chrétienne de part et d'autre, encore, on s'interrogea sur les goûts, les habitudes,

la manière d'être morale, et bientôt on finit par se dire un oui que Dieu ratifiait au ciel ; car là tout avait été fait devant lui et pour lui.

Enfin, le jour fut pris, les parents invités ; la douce gaieté, la cordialité qui l'assure, devaient présider à cette noce. Le matin, les deux époux furent surpris de se rencontrer, et bien sans l'avoir prévu, à la sainte table ; là commençait une union que l'amour de Dieu cimenterait.

N'allez pas croire, chère amie, que Clinville et Marie fussent épris l'un de l'autre comme deux héros de roman ; pas le moins du monde ; ils avaient l'un pour l'autre cet attrait qu'engendre la similitude des principes, des idées, des goûts, l'estime profonde que le temps fortifie et que les épreuves cimentent ; ils ne prétendaient pas commencer une vie de plaisir, mais une vie de devoirs ; une vie d'amants? non ; une vie chrétienne *à deux*? oui.

Quelques mois se passèrent dans une quiétude parfaite. Marie devint grosse ; Marie mit au monde un bel enfant, et quelques mois après sa naissance il rendit le dernier soupir en posant la tête sur le sein de sa mère. Ce chagrin fut profond, mais il fut chrétiennement reçu. Un an après, Paul, que vous avez vu ce matin, naquit, puis Noémi ; la joie habitait dans la maison de Clinville : il occupait un poste important ; une révolution venant, il le perdit. Il bénit Dieu, et sa femme remercia la Providence, qui le ramenait à la campagne. Elle y trouva sa mère mourante, et les fatigues, les longs soins d'une longue maladie, la douleur amenèrent une fausse couche ; les accidents les plus graves survinrent : Marie fut à l'agonie en peu de jours. Qui vous redirait sa résignation, ses tendres adieux à son mari, à ses enfants? qui redirait le courage de ce mari, rappelant par sa foi la scène que je vous répétais hier ?

Elle fut rendue à son affection.

Vivant une bonne partie de l'année dans la retraite, ils s'occupent sans relâche de l'éducation de Noémi, cette ravissante jeune fille que Louise aime si tendrement ; leur vie

est une vie de bonnes œuvres et de sacrifices; ils ne sont pas riches, mais rien ne leur manque, car ils ont besoin de peu. L'affection et le respect les suivent partout; l'égalité d'humeur, la douceur de caractère ne se démentent pas un seul jour ni en l'un ni en l'autre; leur affection mutuelle a grandi; ils se sont mieux connus et plus estimés.

Observez ce ménage, Constance, observez-le; tout est chrétien en lui, et malgré d'autres chagrins qu'il a éprouvés, et que je vous ai tus pour ne pas vous fatiguer de mon récit, il est heureux.

— Comme vous, je le crois heureux, ce ménage; mais vous avouerez que ce bonheur-là est bien tranquille.

— Qui le conteste?

— Peut-être n'irait-il pas à tout le monde, et bien des cœurs ont pu rêver autre chose que l'estime de M. de Clinville et cette affection raisonnable.

— C'est beaucoup, l'estime de Clinville.

— Sans doute: mais est-ce assez?

Puis, mon ami, faut-il vous le dire? vous laissez dans l'ombre deux choses que la femme n'accepte pas vite : la soumission et la perpétuité.

— Vous pensez que l'homme se trouve mieux *de son lot*?

— La soumission... c'est un fait, le gendarme est là, et l'amour que vous devez, cette sauvegarde de la soumission quand elle n'y est pas, que reste-t-il? On ne peut forcer à aimer qui ne le veut pas. J'ai encore ces trois griefs à discuter avec vous.

— Chère amie, toutes les lois de Dieu ont leur sanction dans la conscience d'abord; puis, dans l'autre vie, l'homme qui...

— N'aimera pas *sera* puni, n'est-ce pas? et la femme *est* toujours esclave.

A demain! Je me sauve; voilà Lucie qui m'appelle.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Eh bien, Constance, vite vos trois griefs!... j'ai hâte d'en finir avec le mariage.

— Écoutez-moi, et daignez me répondre.

Je l'avoue tout d'abord, le mariage chrétien a singulièrement amélioré la situation de la femme; nulle croyance, nulle religion ne l'avait placée dans un milieu semblable; elle a à remercier, à bénir; mais une question reste, et je la pose : la femme n'aurait-elle pas pu prétendre à un bonheur plus parfait que celui mis à son usage dans le mariage?

Elle est soumise, et pourquoi?...

Elle l'est à toujours!...

L'amour de l'homme que vous lui promettez comme sauvegarde est bien froid! il peut s'envoler; que lui reste-t-il?

Remarquez, mon vieil ami, combien sont dures, sont pénibles les conséquences de la soumission, quand l'amour ne contre-balance pas le commandement, quand il n'invite plus à l'obéissance.

— Que vous dire?... eh! mon Dieu! rien de neuf, car tout a été dit sur la soumission. Cherchons-en la cause, et pour cela revenons à cette si triste destinée de la femme.

L'homme peut-il échapper à la mort?

— Non.

— La femme enfante-t-elle sans douleur?

— Non; mais pourquoi cette question?

— La sentence du grand juge, lors de la grande faute, s'exécute donc encore; l'homme meurt, le serpent rampe, la femme enfante dans la douleur.

Pouvez-vous rendre l'immortalité à l'homme?

— Non.

— Pouvez-vous enlever la douleur de l'enfantement?

— Non.

— Vous ne pouvez donc rien contre cette terrible sentence. L'humanité, depuis Adam, tourne dans un cercle immense; elle se cabre contre la douleur; elle combat la mort : la mort se rit de cet esclave-roi qui secoue en vain sa chaîne, qui calcule les mondes, qui dompte les animaux, qui soumet les éléments, qui commande à tout ce qui respire, et qui ne peut éloigner ni une douleur ni le bras de la mort. L'arrêt pèse sur nous, il pèsera jusqu'à la fin. Eh bien, Constance, que porte-t-il? que dit Jéhovah?...

Il dit aussi à la femme : « Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, il te dominera. »

Paroles terribles.... claires, précises, suivies d'un effet non interrompu. Ainsi la douleur n'a pas cessé d'être compagne de la joie de l'enfantement : « Je multiplierai tes calamités. » Ainsi, point de bonheur pour toi sans mélange; si tu as la gloire de donner un homme au monde, l'ineffable plaisir d'entendre la voix de ton enfant, tu l'achèteras par d'atroces souffrances; ainsi, si tu as le bonheur et la gloire d'*être épouse*, « tu seras soumise à ton mari, il te dominera; » car il est dit : « Je multiplierai tes calamités. »

Vous ne pouvez rien contre la sentence quand elle prononce la mort, la douleur; pouvez-vous plus quand elle prononce la soumission?... Chère amie, j'en doute : les lois de Dieu sont éternelles; l'homme peut les enfreindre; les détruire? jamais.

Que s'est-il passé du jour de la sentence au jour du Calvaire? quel a été le sort de la femme dans le monde? l'histoire nous l'a dit. La femme n'a pas été seulement *dominée*, elle a été *tyrannisée*. Sa dignité n'a pas été moins foulée aux pieds que sa pudeur; la puissance du mari n'a eu de bornes que celles du despotisme le plus égoïste, le plus brutal.

Mais le christianisme n'a pas encore brillé partout, et là

où sa vive lumière n'éclaire point les relations de l'homme et de la femme, quel est le sort de celle-ci? faut-il vous le redire?

Au harem de l'Orient, pour quoi compte-t-elle? quel est son sort quand l'amour somnolent de son maître est satisfait? chez le sauvage qui porte le poids du jour?... Où sur le globe, je vous le demande, n'est-elle pas soumise à la puissance de l'homme?

L'arrêt s'exécute, Constance, et les plaintes du sexe coupable ne changeront rien à sa teneur; l'homme meurt, la femme sera dominée.

Le christianisme, qui adoucit tout, a donné ses lois pour règle à cette domination.

— Oui, sans doute, mais il ne l'a pas détruite; il a fait faire un progrès, qui, il faut l'espérer, n'est pas le dernier.

— Oh! quelles paroles, Contance! vous progressez aussi!

— Non, cher ami, je discute et veux m'éclairer.

— La chose est facile. L'objection que vous faites n'est pas de vous : elle a été posée de vieille date, et répétée bien souvent depuis quelque temps; essayons de la résoudre.

Les relations de l'homme et de la femme ne cesseront pas; si on repousse les essais de l'antiquité et le mariage chrétien, que mettra-t-on à leur place? Le fouriérisme? la liberté du phalanstère? cet ensemble de combinaisons dont les appellations font monter le rouge au visage?

Non, certes! vous m'avez déjà dit que vous ne vouliez pas de ces joies de mauvais goût.

Le communisme et son laisser-aller? Pour donner au mariage toute liberté, on retranche et la famille et les enfants, puisqu'à peine nés, ils appartiennent à l'Etat?

— Vous ne savez que trop déjà combien je repousse ces horreurs, pourquoi y revenir?

— Si vous ne voulez pas du mariage chrétien, il faut bien voir ce que l'on se propose de lui substituer; ce n'est pas ma faute à moi si le sensualisme, dans sa révolte contre Dieu et son arrêt irréfragable, se débat infructueusement entre mille sottises.

Que voulez-vous donc? le mariage libre? l'utopie de George Sand, de D. Stern, de Sue? Soit.

Repassons notre littérature *jaune*, et voyons ce que nos écrivains du *troisième sexe* ont inventé; cela vous plaît-il?

De bonne foi, est-ce dans la licence que vous comptez trouver la liberté? Est-ce dans *Pulchérie* que vous retrouverez le bonheur? dans *Juliette*? dans *Marthe*? dans l'*Adrienne de Cardoville* du Juif Errant?

— Ne prononcez pas ces noms, qui rappellent des livres infâmes et des doctrines horribles; je vous ai répondu à cela vingt fois: Non, non, non!...

— Que désirez-vous donc? car après *le mariage libre* il ne reste plus rien.

— Je voudrais que la femme ne fût pas soumise d'une manière si absolue, si avilissante à l'homme.

— Après tout ce que nous avons dit, je ne comprends plus ce que vous désirez. Je vous ai donné à choisir entre une foule de modes d'union, que vous repoussez; je ne puis en inventer.

Vous ne voulez pas d'Aspasie, vous ne voulez pas de la papillonne, vous ne voulez pas de la promiscuité, vous ne voulez pas de *Juliette* ni d'*Adrienne*: que voulez-vous, encore une fois?

En tant que personne politique, que demandez-vous? plus que la couronne d'Angleterre? Êtes-vous jalouse de la gloire que l'homme conquiert à la guerre? vous êtes peu organisée pour les combats. Enviez-vous la palme littéraire? les bas-bleus ne manquent pas, et, en vérité, je ne comprends pas comment les fauteuils de l'Académie ne vous sont pas offerts: vous y avez autant de droit que bien des porte-barbes. Votre éloquence demande la tribune, soit: vous avez eu les clubs, et la manière dont vous y débutiez promettait.

Et-ce assez? est-ce cela? mais, chère amie, ce n'est pas le christianisme qui vous défend ces gloires. Il a ses héroïnes comme ses héros: les écrits de sainte Thérèse en valent bien d'autres.

— Vous ne voulez pas me comprendre.

Il vous est alors très-facile de ne pas me répondre. Pourquoi la femme doit-elle son amour quand l'homme lui a retiré le sien?

— Ah! m'y voilà, *plus d'amour plus de mariage* : vous voilà disciple de G. Sand.

Mais c'est le mariage libre, chère amie; c'est Rosseline de D. Stern comptant ses amants par les breloques de son bracelet; à la place de ce chaste et pur mariage chrétien, c'est l'homme se jetant dans tous les excès de la passion, la femme se ruant à tous les amours, écoutant ses instincts et non sa raison : c'est Messaline.

Telle n'est pas votre pensée, mais telle elle devient! je ne force pas la conséquence du principe que vous posez; je l'ai trop combattu ailleurs (1), ce principe, pour revenir ici à une discussion usée.

— Mais pourquoi l'indissolubilité du lien conjugal?

— A la bonne heure! voilà la pensée se présentant nettement!

Comment la famille avec le divorce? voilà une première question à résoudre : elle a embarrassé D. Stern, et il a trouvé un moyen simple de se tirer d'affaire : il a remis le soin des enfants à l'Etat.

— Stern n'était pas mère !

— Chère Constance, les mères réclament peu le divorce.

Quelle mère, en effet, viendra devant un tribunal quelconque dire :

« Messieurs, je n'aime plus mon mari, enlevez-le-moi s'il vous plaît. »

Ou bien : « Messieurs, mon mari ne m'aime plus; un autre s'il vous plaît. »

— Oh!...

— *Plus d'amour plus de mariage* : je n'aime plus mon mari!... ou, car il y a une variante, *nouvel amour, nouveau mariage*, et la formule sera : « Messieurs je n'aime plus mon

(1) *La Revue analytique des romans contemporains.*

mari, mais j'en aime un autre; cet autre s'il vous plaît. » Il peut s'offrir bien des cas, et alors je vous assure que la famille présentera une marqueterie des plus intéressantes, et la femme aura au milieu de tout cela une dignité bien désirable.

— De grâce, taisez-vous.

— Mais voilà le divorce réduit à sa plus simple expression : le voilà dans sa hideuse vérité.

Je vous assure que si les animaux écrivaient leurs mémoires, on y trouverait de ces pages; et c'est la femme qui vient ici demander l'autorisation de traîner devant les hommes sa lamentable histoire! O Constance! quelles sont les femmes qui ont pris la plume pour jeter à la société cette réclame d'indépendance ?... Elles n'ont pas osé signer de leur nom, et à bonne cause ; il leur a fallu voiler leur face, trop connue déjà, pour qu'un reste de pudeur n'arrêtât par leur main. Que n'ont-elles pas dit, mon Dieu! Déguisant avec une habileté satanique leurs hideux sentiments sous des dehors alliciants, elles sont parvenues à se faire croire par d'honnêtes femmes comme vous, par des femmes mariées comme vous, sans réflexion, sans examen, jetant le mariage dans un cachemire, et voyant le mari à travers une corbeille. Puis, au premier chagrin, à la première *discussion*, on se cabre contre le mariage, on accuse l'Eglise, on rêve la dissolution d'un lien qui blesse. Et, encore une fois, à qui la faute?...

Laissez donc la femme, laissez l'homme se livrer à leur naturel amour du changement, à toutes leurs fantaisies, et vous renouvellerez le scandale que nous avous vu à Rome. N'allons pas si loin; reportons-nous aux jours où le divorce était permis chez nous, et demandons à la femme si elle gagnait en bonheur en perdant en dignité. Voyez la fatalité de la logique! on ne demande pas plus tôt le divorce, qu'aussitôt il faut, bon gré, mal gré, en revenir à donner les enfants à l'Etat. Quoi! son titre de mère, elle ne le compte plus pour rien! Quelles leçons de pudeur donnera-t-elle à ses filles quand, passant de mari en mari, elle en arrivera à avoir, pour ainsi

dire, oublié leurs noms. Soyez tranquille, Constance, sur le sort de ces enfants-là; il finira par se trouver de saintes filles qui les adopteront, comme elles ont pris soin de ceux que le vice expose encore.

Remarquez le travail qui se fait de nos jours : le sensualisme païen renaît dans les mœurs, cela est vrai; on épouse une femme pour payer des dettes, comme faisaient les Romains : on voudrait bien la renvoyer ensuite, et de conséquence en conséquence, les esprits inventifs arrivent à bannir le mariage et la famille.

— Mais que faire quand on est trompée ?

— Ce que vous faites si noblement, Constance : souffrir en secret, pardonner et se sanctifier.

Vous avez encore un grief? Celui-ci ce me semble : l'amour que promet le mariage chrétien est bien froid.

N'est-ce pas cela ? Puis, cet amour peut s'envoler.

Je n'ai point, vous en conviendrez confondu deux choses aussi distinctes que l'amour selon le roman et l'amour suivant l'Evangile.

L'amour du roman, c'est le feu qui brûle, c'est l'enthousiasme qui ravit, c'est l'idéal du cœur.

Est-ce l'amour de l'Evangile?... Ce feu qui brûle s'éteint, cet enthousiasme disparaît, cet idéal s'envole; ce n'est pas cela, car l'amour de l'Evangile doit résister au temps.

Que si vous prétendez que ce premier amour doit être *essentiellement* la cause du mariage, oh! alors, j'ai cent fois tort, vous avez cent fois raison ; le flambeau de l'hymen doit se rallumer chaque fois que, ce beau feu s'étant éteint, un autre le remplace, car il peut et doit se rallumer, ce feu; car le caractère essentiel de cet amour, c'est l'inconstance. Dès lors, pourquoi l'indissolubilité du mariage? dès lors, pourquoi sa fixité ? dès lors, pourquoi la soumision? dès lors, pourquoi la foi jurée?... Mais, aussi, rien de mieux que le phalanstère, que la papillonne, que...

— Taisez-vous.

— Si cet amour-là est ce que vous considérez, encore une

fois, comme essentiel au bonheur de la femme, le mariage chrétien ne la rendra pas heureuse.

Ce n'est pas ainsi que Dieu a entendu les choses. A ses yeux, le mariage est un remède contre la concupiscence, et non la concupiscence; il a voulu contenir et non exciter.

Il donne à l'homme une compagne, il unit les âmes, tout autant qu'il prépare la famille.

Il commande l'amour à l'homme; mais un amour durable, et non un feu qui s'éteint; un amour raisonnable, mais non un enthousiasme qui passe. L'Eglise considère toute la vie : aussi exige-t-elle des époux bien plus que ces élans du cœur que la possession détruit en général; elle désire qu'ils aient l'un pour l'autre les sentiments qui engendrent le *véritable amour*; *véritable*, car il est durable l'amour qui résiste à la satisfaction des sens, à la perte de la beauté; qui naît des charmes de l'esprit et des qualités du cœur bien plus que des grâces du corps.

Sentiment faible parfois, au début, et qui se développe par e temps, qui se fortifie par l'usage; sentiment profond que tous les dévouements accroissent, que tous les devoirs grandissent; qui arrive à n'avoir point de nom, et que la langue si riche et si belle du christianisme, n'a pu désigner qu'en le comparant à celui du divin époux pour la céleste épouse; et le dirai-je encore? amour qui n'a ni fin ni bornes, amour qui fait de l'époux une victime offerte en croix pour l'épouse.

Oh! parlez-moi de votre amour devant celui-là!... apportez en garantie à la femme l'amour qui s'enfuit alors que la première ride paraît, l'amour qui meurt par la satiété, amour brûlant peut-être, mais éphémère. L'amour du Christ!... voilà le modèle offert à l'homme, c'est-à-dire l'amour sans égal, l'amour pur, sans tache! l'amour d'un Dieu!...

N'allez pas croire que l'Eglise repousse la sympathie des cœurs; oh! non; certes! elle voit commencer ainsi sans crainte ces unions que la vertu a préparées, qu'elle dirigera, qu'elle cimentera.

La femme à laquelle cet amour ne suffit pas, la femme

à laquelle la soumission et les devoirs du mariage font peur n'est pas appelée au mariage; à celle-là l'Église offre autre chose, car elle sait répondre à toutes les dispositions de l'âme; la vierge chrétienne a une place admirable dans la société chrétienne; exempte des douleurs de la maternité, exceptée de la sentence, elle rend une mère aux orphelin; elle est la joie du ciel et la joie de ses proches; elle exerce dans la maison paternelle le sacerdoce de la chasteté : c'est une victime qui s'immole chaque jour pour sa mère. Ne semble-t-il pas que la vierge chrétienne ramène la femme à son état primitif, à l'Eve immaculée? Pour elle, le terrible anathème de la soumission n'existe pas; elle reste dans la plénitude de sa liberté, personne ne la dominera.

Ainsi, Constance, deux routes s'ouvrent devant la femme; qu'elle choisisse : ou la virginité avec tous les mérites que Dieu et les hommes y ont attachés, avec les priviléges qu'elle donne, et entre autres celui de l'indépendance; ou le mariage, mais avec ses graves devoirs, avec son dévouement, avec sa soumission; la maternité avec ses douleurs, avec ses joies, avec ses mille chagrins. A l'un et à l'autre de ces états, les dangers et les grâces de l'état même.

Quoi! l'une ou l'autre de ces deux manières d'être ne suffirait pas à la femme? Quoi! elle ne peut être ni une vierge chaste ni une épouse pure? Quoi! il lui faut je ne sais quels amours? Qui a osé tenir ce langage? qui a donc osé calomnier ainsi la femme?

La femme! mais la chasteté est son lot et sa parure. Toutes les nations, tout en se vautrant dans la fange de la débauche, ont respecté, honoré, divinisé la virginité; les faisceaux de la république se baissaient devant les vestales; Minerve était vierge comme Diane; l'Amitié est vierge comme les Muses!... le monde attend son salut d'une vierge!...

La femme!... mais quand elle oublie les saintes lois de la chasteté, voyez ce qu'elle devient; elle se glisse dans les couloirs du Cirque, elle y provoque, oubliant ses aïeux consulaires, les gladiateurs couverts de sang; elle court aux mystères de la

bonne déesse, ou elle se précipite du rocher de Leucate. Reconnaissez-vous la femme, Constance, dans cette lionne furieuse? non, non, pas plus que dans l'idéal de nos écrivains du *troisième sexe*.

Résumons-nous, chère amie. Ne rendons pas le mariage chrétien responsable des conséquences du mariage du monde, ne portons pas au compte de Dieu ce qui appartient au nôtre. Si l'une des conditions du mariage est la soumission, observons que cette loi est aussi vieille que l'humanité. Remarquons encore qu'elle n'atteint que *l'épouse*, et non la femme en général; remarquons aussi que si, durant toute l'antiquité, la femme a gémi, courbée sous le despotisme le plus odieux, le christianisme a établi pour contre-poids de sa soumission, arrêt irréfragable qu'il ne pouvait changer, l'amour du mari, imposé à celui-ci, comme devoir absolu, amour dont ce mari est responsable devant Dieu; c'est-à-dire que le christianisme a laissé, parce que encore une fois il ne pouvait pas faire autrement, la soumission, mais qu'il lui a enlevé toute sa pesanteur, en réglant comme il l'a fait les devoirs de l'homme. Observons encore que, se rendant parfaitement compte de tous les obstacles que les époux rencontreraient à leur sanctification, il a élevé le mariage à la dignité de sacrement. Pouvait-il plus? je l'ignore; a-t-il assez fait? je le crois.

Observons encore que la famille ayant été pour l'Eglise un but et un but positif, elle a dû admettre l'indissolubilité, et dès lors se placer fort en dehors des opinions de vos novations.

Ai-je ainsi répondu à vos griefs?

— Oui, sans doute, car je suis obligée d'en convenir, je ne peux rien mettre à la place de ce qui est; mais je n'en trouve pas moins la position de la femme dure.

— Souvenez-vous de l'arrêt vengeur de la première faute.

Que l'homme se plaigne donc aussi de la mort; plaignez-vous donc aussi de la douleur de l'enfantement. D. Stern qui a prévu l'objection, y répond vite en déclarant que ceux-là qui admettent l'expiation doivent aussi admettre la soumission, et D. Stern est dans le vrai; car cette domination est une

peine, une expiation. Vous ne niez pas la cause, niez-vous l'effet ?

— Eh ! mon Dieu, je ne le puis. Mais être soumise à qui?... à un être dégradé qui fait de vous un marchepied! Oh honte !

— Ici, chère amie, commence cette somme de maux, conséquences nécessaires de *la vie à deux* et de l'oubli des lois saintes, maux pour lesquels le christianisme n'a d'autres remèdes que ceux que vous connaissez et que vous employez avec une foi et une constance admirables. La vie, vous le savez, n'est que le chemin qui conduit à la vraie patrie; toutes les douleurs ne sont que les épreuves qui préparent à la gloire..., votre patience sera votre couronne.

La soumission que l'Eglise impose à la femme n'est point d'une nature avilissante; où commence la honte, là cesse l'obéissance; où commence l'oppression, là cesse le devoir. Si la femme concède des droits sur elle, elle garde la plénitude de sa liberté morale, les choses de l'âme et de l'éternité lui restent. « Elle se donne librement, mais jamais « sans réserve; cette réserve maintient le droit de Dieu sur « elle, garantit l'accomplissement de son devoir principal; et « l'accomplissement de ce devoir, c'est sa force dans ce monde « et son salut dans l'autre (1). »

Vous aviez déjà lu ces paroles dans *la Pureté du cœur*, et vous n'avez point oublié la réponse formelle de saint Jean Chrysostôme s'écriant : « Ne confondez pas la soumission avec l'esclavage : la femme obéit, mais reste libre, etc. (2). »

Je restreindrai tout ce que j'aurais à vous dire, chère amie, car vous avez entre les mains le livre que je vous citerais ou que je traduirais, et ce n'est pas la peine d'affaiblir le beau langage de *la Pureté du cœur*.

Je repousse donc, au nom du christianisme, toute solidarité entre son mariage, et ce que le monde présente comme étant ce mariage.

(1) L'abbé Bontain, cité par M. Chassay dans *la Pureté du cœur*.
(2) Voir *la Pureté du cœur*.

Je l'ai dit et je le répète : le mariage tel qu'on le comprend en bien des lieux est plus près de l'institution païenne que de l'institution chrétienne ; d'une chose sainte on a fait une chose bientôt sans nom.

Respectez commevous le faites, chère Constance, un lien sacré que vous avez accepté sans réflexion, par légèreté ; souffrez avec résignation dans le silence : Dieu, qui sait lire au fond des cœurs, lit au fond du vôtre ; il vous tiendra compte de tout, il bénira vos enfants ; songez sans cesse à eux ; honorez par vos vertus le nom de leur père devenu votre nom : la grâce ne vous manquera point. Plus que tout état, le mariage réclame les siennes, et Dieu les donne en abondance à la femme chaste et pure qui veille sur son cœur, à la mère *dévouée qui* élève ses enfants selon sa loi : il ne les refusera point à celle qui, dans la solitude, verse d'abondantes larmes sur le délaissement dont elle est l'objet, qui garde intact le serment prononcé devant les saints autels, tandis qu'un autre le trahit peut-être ; il ne la refusera point à celle qui a supporté bien des procédés mauvais, qui a pardonné bien des fautes, et dont la plainte n'a pas dépassé le cœur.

Constance, votre coupe a été amère ; qui sait, mon enfant? elle le sera peut-être jusqu'à la fin : ne la repoussez pas : la vie est le chemin de l'éternité.

— Oh ! je le sais et je le crois.

La voix de la pauvre femme était entrecoupée de sanglots.

Un long silence s'établit. Kerkoff respectait cette douleur qui ne s'était jamais montrée qu'à Dieu et à lui. Il sentait que cette pauvre créature, faite pour goûter toutes les joies d'une alliance selon Dieu, succombait sous le poids d'un fardeau qu'elle portait noblement. Il voyait clairement que cette femme avait voué le plus profond attachement au père de ses enfants : et de quel retour était-il payé?... Kerkoff le savait : le matin même, d'odieux détails lui avaient été révélés, et sa prudente amitié était parvenue à cacher encore une partie de la vérité à sa fille adoptive.

— Ami, je suis faible, lui fut-il dit enfin ; ces larmes seront les dernières. Il faut s'abîmer dans l'espérance, s'anéantir dans la charité, se retremper dans la foi; je veux, me plaçant sous la main de Dieu, mettre en lui toute ma confiance.

Je veux lui offrir tout mon être, mes douleurs !... lui sacrifier mes espérances... tenir de lui seul le bonheur.

Je commence à comprendre sa loi, je reste persuadée qu'elle prépare le bonheur sans fin ; ce bonheur que j'ai tant cherché. je commence à comprendre qu'il n'est point de ce monde.

Je commence à sentir que rien, au fond, n'égale l'harmonieux ensemble des doctrines chrétiennes, que rien ne peut donner plus de paix à l'âme que la pratique des devoirs qu'elles imposent. Cette morale divine a réellement été conçue pour l'homme, et elle doit mener l'homme à Dieu et au bonheur ; ami, je croisces choses. J'abandonne les rêves dorés de ma pauvre jeunesse, fille sans mère, femme sans mari !...

— Jetez-vous dans les bras de Dieu, mon enfant.

— Oui, j'aurai ce courage; mais il me permettra l'amitié?

— Quoi? permettre ! il l'ordonne.

— Pendant cette retraite que je commencerai demain, car je vous quitte demain, je réfléchirai à nos longues causeries. Priez Dieu pour moi, je prierai pour vous.

Adieu.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Nous avons laissé madame de Monac quittant la Grange pour aller passer quelques jours dans un couvent où elle désirait méditer sur les grandes vérités du christianisme. Après avoir exécuté ce projet, elle fut forcée de songer sérieusement à sa santé, qui se détériorait de plus en plus. Il est vrai que les rares nouvelles qu'elle recevait du Brésil, loin de la rassurer sur l'avenir de sa mère, le lui présentaient sous les couleurs les plus sombres; le silence absolu que son mari gardait à son égard, une préoccupation constante dont elle taisait la cause, augmentaient singulièrement les dispositions à la mélancolie inhérente à sa constitution. Les chagrins cruels qui depuis longtemps dévoraient son cœur avaient trouvé un soulagement positif dans les épanchements de l'amitié; les orages qui avaient troublé son âme s'étaient éloignés devant un examen sérieux du catholicisme; le calme renaissait, mais à la superficie seulement; la raison convaincue imposait silence à l'esprit, le cœur souffrait seul. L'organisation toute nerveuse de cette femme, trop faible pour soutenir cette lutte, s'affaissait. Lucie exigea des confidences complètes, et elle n'obtint qu'une petite partie de la vérité; toutefois, une consultation sérieuse fut reconnue indispensable.

Lucie déclara qu'elle serait bien aise d'aller elle-même à Paris présider à cette consultation; elle, Louise et M. de Kerkoff seraient du voyage. Son fils était en garnison à Paris: quel

bonheur que cette réunion de famille ! le départ fut promptement décidé.

Les médecins les plus célèbres qu'on appela furent unanimes : un traitement rigoureux devait être suivi d'une saison d'eaux, sans quoi ils ne répondaient pas de l'avenir. M. de Kerkoff reçut la triste assurance que les organes les plus importants étaient sérieusement compromis, et qu'il était grand temps de porter remède aux ravages qu'une longue souffrance négligée et accrue par le chagrin exerçait sans cesse sur cette constitution délicate.

Dès le lendemain, Constance prit un petit appartement aux Champs-Elysées, se soumit à une hygiène fort peu de son goût ; ses amis s'installèrent auprès d'elle. M. de Kerkoff profita de son séjour à Paris pour donner à Louise de bons maîtres, et pour l'initier lui-même à la connaissance des chefs-d'œuvre que renferment nos grandes collections. Cette jeune fille trouvait un charme extrême à entendre son père lui expliquer l'histoire du vieux Paris d'après ses monuments ; elle admirait avec lui les sérieuses productions des artistes illustres ; Louise s'enthousiasmait à la vue des sublimes inspirations du génie ; il lui fut donné d'entendre quelques discours de nos orateurs sacrés et d'assister à de belles cérémonies *religieuses* dont elle goûta la pompe pieuse.

Louis de Kerkoff reçut avec bonheur cette visite inattendue de sa famille. Bientôt son père sut de lui que la vie de garnison, même à Paris, ne lui souriait pas et qu'il brûlait du désir d'aller gagner ses éperons en Afrique. « A mon âge, disait-il, vous aviez deux blessures ; votre nom figurait avec honneur parmi ceux des chefs vendéens ; vous attachiez à votre boutonnière la croix de Saint-Louis ; et moi, je fais panser des chevaux, je passe des revues au Champ-de-Mars. Qu'il me soit donné de voir les Arabes de près ! Oh ! je vous en conjure, utilisez votre présence ici, et, ne fût-ce que comme simple volontaire, permettez-moi d'aller entendre le bruit des balles. »

Ces paroles plurent au vieux général ; et aussitôt, à l'insu de Lucie, il fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir

que son fils fût compris dans la formation d'un nouveau corps de cavalerie que l'on organisait en Algérie. Grâce à ses anciens camarades, la nomination de son fils ne se fit pas attendre. Quel chagrin pour Lucie que cette nomination ! Toutefois, elle comprit bien vite la juste ardeur de son fils ; elle lui sut gré de soupirer après la gloire et de dédaigner les plaisirs de Paris.

Louise eut un entretien secret avec son frère ; elle lui promit de ne pas s'éloigner de son père ni de sa mère pendant son absence. La courageuse jeune fille lui parla avec enthousiasme de sa noble résolution ; elle lui recommanda de ne pas oublier Dieu au milieu des hasards de la guerre.

« N'oublie pas, frère, lui disait-elle, sur cette terre d'Afrique, que saint Louis, ton patron et le mien, fut aussi brave guerrier que grand saint. Notre Dieu, vois-tu, aime le courage des hommes comme l'humilité des femmes. » Elle lui demanda de ne jamais se séparer d'une petite médaille tirée de son sein et bénite à Notre-Dame-des-Victoires. « Le cordon qui l'attache est fait avec les cheveux de notre mère, ajouta-t-elle. »

Le départ pour les eaux devenait prochain ; il fut convenu que Louis s'embarquant à Toulon, son père et Constance devaient l'accompagner et de là gagner les Pyrénées ; ce voyage, suivant les médecins, serait favorable à madame de Monac.

Lucie et Louise soupirèrent ; elles attendraient le retour de M. de Kerkoff à Paris ; elles n'exprimèrent cependant pas un regret.

L'heure des adieux fut déchirante. Lucie aimait son fils avec passion ; mais Lucie, élevée dans les principes de l'honneur le plus sévère, savait qu'elle-même avait déposé dans le cœur de son fils le germe de la vertu qu'elle voyait se développer en lui ; elle s'était, de longue main, préparée à ce grand sacrifice, et du jour où Louis, pour la première fois, parut devant elle avec un sabre, elle désira qu'il soutînt l'honneur de la France. Lucie redoutait bien plus les dangers de la garnison que les périls du champ de bataille. Elle se fortifia

par la prière contre la peine cruelle de ce départ, et elle eut le courage de presser son fils sur son cœur, en lui recommandant d'être digne de son père.

Louis de Kerkoff, une fois en route, sentit le sacrifice qu'il faisait à ce qu'il regardait, avec raison, comme un devoir; il admira la fermeté de sa mère et de sa sœur, car Louise, les yeux gros des larmes de la nuit, l'avait embrassé sans pleurer. Il se demanda d'où venait ce courage; il pressa sur sa poitrine la petite médaille bénite, et le noble jeune homme pria.

Toulon fut trop vite atteint, et pour le père, et pour le fils. Ces deux âmes s'entendaient, ces deux cœurs battaient à l'unisson. Le bateau à vapeur était prêt et quittait le port le lendemain. Dans cette dernière nuit, le vieux général donna à son fils une foule de détails sur ses plus secrètes volontés; peut-être la mort le frapperait-elle pendant cette absence. Il lui recommanda Constance et ses enfants. Louis remit à son père son testament; et, quand l'aube apparut, il lui demanda avec une simplicité touchante de le bénir. M. de Kerkoff prononça une courte prière; Louis la redit en son cœur; puis le père étendit sur la tête de son fils sa main, jadis si redoutable aux ennemis de la France, et appela les grâces du ciel sur celui en qui reposaient ses espérances. Il l'embrassa, et l'heure sonna. « Voilà ma première croix de la Légion d'honneur, je te la remets; tâche qu'elle brille sur ton habit quand nous nous retrouverons.» Louis serra la main de son père; bientôt il mit le pied sur le vaisseau; la vapeur mugit, et un dernier regard fut échangé, regard aussi long que triste. Quand le vieux général eut perdu de vue toute trace du bateau, il se dirigea vers une église, il pria longtemps; ses larmes coulèrent une à une sur ses joues brunies, et une tristesse profonde s'empara de son cœur. Il cherchait Louise, et Louise lui manquait; il rentra chez lui par le chemin le plus long pour se remettre des émotions qui se combattaient dans son cœur.

Il trouva Constance baignée de larmes : elle pleurait, disait-elle, et pour Lucie, et pour Louise, et pour elle. Le calme apparent de son vieil ami la glaça; elle comprima, non sans

peine, ses sanglots, et pas un mot ne sortit de sa bouche; elle fit en silence les préparatifs de son départ. La voiture attelée attendait sous sa fenêtre; elle s'y précipita, entraînant sa fille après elle.

Quelques lieues furent parcourues sans qu'une seule parole fût prononcée. Kerkoff, absorbé dans une méditation profonde, semblait étranger à toute autre chose qu'à sa pensée.

Constance, émue par cette sorte de stupeur, chercha sa main et la serra; un sourire triste la remercia. « Il est déjà bien loin, le temps est beau, sa traversée sera courte et heureuse.

— Que de jours avant sa première lettre !

— Oui, bien des jours !... Il faut pourtant me faire à cette correspondance si rare, si éloignée; il faut maintenant m'habituer à bien des choses, à bien des idées.

— Et vous l'avez laissé partir !

— Il le désirait, et je lui en sais bon gré; un jeune officier doit aimer la guerre.

— La guerre !..... et vous prononcez ce mot comme un autre.

— Pourquoi pas?... Dieu permet la guerre, et il se nomme le Dieu des armées.

— Et les dangers !...

— Je les ai courus. Notre heure sonne quand il plaît à la divine justice, au coin du feu, au pied d'un palmier; qu'importe le moment, pourvu que l'âme soit prête? Dieu, qui peut tout, a des grâces particulières pour le soldat. Louis a choisi le noble métier des armes, il doit en subir les chances; les champs de bataille ne sont pas plus meurtriers que le pavé de Paris; là-bas, il s'affermira dans le bien, dans le devoir et l'honneur; près du danger, on pense à Dieu, on ne l'oublie pas quand le canon gronde. Au milieu de ce que vous appelez le beau monde, son âme s'énerverait, s'aplatirait; le cœur dépérit au sein de cette vie de plaisirs faciles, de jouissances constantes; l'honneur s'en va avec les transactions forcées, Dieu est oublié au sein de la mollesse; l'homme s'appauvrit et

se rapetisse par la satisfaction des sens ; il s'agrandit et se fortifie aux luttes de la vie de privation ; aux dangers de la guerre, le caractère se trempe, et l'âme ne perd rien de sa naïveté.

— Mais la balle de l'Arabe ?

— Mais la coupe empoisonnée du plaisir ?

— Vous êtes stoïque, vous êtes enthousiaste, malgré vos cheveux blancs.

— Non, je ne suis pas ce que vous croyez ; mon cœur se brise, sans doute, à la pensée du péril journalier des armes ; mais je n'ai pas laissé entrer mon fils au service sans réfléchir aux conséquence de cette carrière ; je n'ai pas rêvé pour lui la vie de garnison et d'antichambre : j'ai espéré que s'il ceignait un sabre, ce serait pour s'en servir contre les ennemis de sa patrie. J'ai espéré, en père, qu'il échapperait par cette route aux énervements de l'oisiveté, aux enivrements du monde facile, aux hontes de ce que j'appelle, moi, dans ma vieille langue, le déshonneur, si fréquent, si toléré dans ce que l'on appelle la belle jeunesse.

— Mais sa foi ?

— Elle est plus en sûreté sous les palmiers du désert qu'au balcon de l'Opéra. N'importe où soit le fils, Dieu entendra les prières de sa mère ; la Vierge fidèle veillera sur *celui* que Louise a placé sous sa protection. Constance, j'avais perdu la foi dans le monde, je l'ai retrouvée trop tard, sans doute, car on y revient toujours trop tard, sur les champs de bataille. Louis l'emporte, cette foi ; il est plus heureux que moi, il la gardera.

— Où puisez-vous ce courage ?

— Une seule pensée me le donne : mon fils accomplit un devoir.

— Le devoir.... mais le devoir chrétien n'est pas là.

— Le devoir chrétien est là, Chère enfant, pour Louis, Dieu l'a fait soldat, il doit combattre. Le devoir, voyez-vous, c'est l'accomplissement de la fonction que nous remplissons dans la société chrétienne : le magistrat a les siens, le prêtre a les siens. La Providence nous assigne à tous un poste, l'essen-

tiel est de suivre notre voie. Eh bien, celle de mon fils, c'est la guerre.

Vous prierez avec nous, Constance, car il a besoin que nous implorions tous pour lui le Dieu des armées.

M. de Kerkoff tira alors un petit livre de sa poche, et Constance l'imita.

Ce voyage se termina, les cimes des Pyrénées apparurent dans leur imposante majesté.

Constance devait prendre les Eaux-Bonnes; il avait été convenu que M. de Kerkoff l'installerait, et qu'ensuite il rejoindrait Lucie.

Les choses ne s'arrangèrent pas ainsi; ce long voyage, sous un ciel brûlant, favorable à madame de Monac, qui déjà éprouvait une amélioration dans sa santé, avait compromis celle de sa fille; souffrante en route, elle ne fut pas plus tôt arrivée aux Eaux-Bonnes, qu'une fièvre terrible se déclara. Elle prit un caractère des plus graves, et le médecin avoua à M. de Kerkoff que la maladie qui se manifestait serait fort dangereuse. En vain chercha-t-on à dissimuler la vérité à Constance, l'œil d'une mère voit tout, son cœur devine. On comprend les inquiétudes, les angoisses de cette pauvre femme auprès du lit de son enfant, qui ne la reconnaît pas, dont la vie s'échappe chaque jour, dont le sommeil n'est plus qu'un horrible délire. Qui redira les jours et les nuits de cette mère? M. de Kerkoff n'a plus de paroles consolantes, il est abattu *lui-même* par une douleur profonde.

Un évêque logeait dans cette maison; il apprend les tourments de madame de Monac, il se place à côté d'elle au chevet de cette petite fille, il déploie les trésors de sa charité. A sa voix, une jeune sœur du Bon-Secours accourt de loin; elle oublie qu'elle est aux Pyrénées pour rétablir sa santé; la voilà, et Constance la reconnaît pour celle qu'elle vit autrefois dans la chapelle. L'espoir rentre un peu dans son âme, un ange lui a été envoyé; son cœur s'ouvre aux paroles du prélat, paroles si douces, si empreintes du parfum du ciel! elle fera son sacrifice si Dieu l'exige; elle se résigne, elle dépose dans le sein

de la Vierge cette jeune vierge; la foi de Constance se ranime devant ce lit de mort; si elle n'espère plus pour la terre, elle espère pour le ciel..... Le saint pasteur prie, il ne monte à l'autel que pour y recommander sa chère malade à l'Agneau sans tache, à sa Mère immaculée.

Enfin, le délire cesse; la sœur regarde cette lucidité inespérée comme un avant-coureur de la mort; elle appelle l'évêque. Il entend la confession de Marthe; quelle confession! celle de l'innocence. Constance, oh! qui dira sa joie? voit dans cette remise un signe de guérison; elle espère, et elle espère avec raison : une crise favorable s'est opérée, le médecin la constate; Marthe est sauvée après vingt-cinq jours de danger. La convalescence commence; Marthe est entourée des soins les plus intelligents; la sœur Raphaël ne la quitte pas, elle veille avec la mère sur cet ange qui avait, pour ainsi dire, déjà pris son vol vers le ciel. Constance ne croit pas encore à son bonheur; pendant ces vingt-cinq jours, pendant ces vingt-cinq nuits, le courage maternel avait soutenu ses forces. La fatigue apparaît; Kerkoff redoute une maladie, il ne s'éloigne pas, il entoure la mère et la fille de toutes les recherches que l'amitié la plus ingénieuse peut inventer. L'évêque attire vers elles les femmes les plus respectables qui soient aux eaux; tout concourt à rendre promptement à Marthe la vie et la santé. Constance revit avec sa fille; le bonheur est le meilleur des médecins; l'air si pur, les eaux qu'elle prend avec la sœur, l'intérêt général dont elle est l'objet, opèrent chez elle des miracles. Marthe peut déjà gravir les montagnes sur le dos d'un petit mulet; son teint a repris sa fraîcheur, elle a grandi, elle est gaie, forte; bientôt elle courra sur les sentiers tortueux, et elle cueillera des fleurs les vallées. Madame de Monac a retrouvé le calme des nuits; mais ses yeux ont souffert; elle seule le sait; elle dissimule ses inquiétudes, même à M. de Kerkoff. Elle prendra une seconde saison d'eaux; la sœur Raphaël restera avec elle, et une connaissance intime de son vieil ami l'accompagnera, au retour, jusqu'à Nantes.

M. de Kerkoff, après des adieux touchants, regagna promp-

tement Paris. Il y passa très-peu de jours; et, heureux de se retrouver entre sa femme et sa fille, il prit le chemin de sa chère Bretagne, emmenant Frank que Lucie avait gardé.

Un mois après, la Grange recevait madame de Monac, Marthe et la bonne sœur Raphaël; les voyageuses, avaient recouvré la santé. Ce fut une délicieuse soirée que celle qui réunit Frank à sa mère.

La petite colonie reprit sa vie habituelle; les visites furent quotidiennes; on jouissait de la joie de se revoir.

Cependant la sœur Raphaël dut partir, et son départ assombrit la Grange. La tristesse de Constance n'échappa pas à l'œil paternel de son vieil ami; il interrogea, on garda le silence, on détourna ses questions; il observa, et ne tarda pas à reconnaître une mélancolie profonde dont la cause lui resta inconnue; il la rechercha en vain. Inquiet, il trouva Lucie plus inquiète que lui; une souffrance morale se décelait, mais de quelle espèce? Là commençait un mystère impénétrable.

Marthe avoua que sa mère pleurait pendant toutes les nuits, et Frank déclara que les soirées devenaient bien longues, sa mère ne pouvant plus lire de belles histoires. Ce fut un trait de lumière. On adressa à madame de Monac une prière tendant à obtenir d'elle un long séjour à Kerkoff; on lui représenta que la saison rendait les visites difficiles. Elle accepta, et, vers le commencement de novembre, elle se rendit chez ses amis, mais non sans avoir obtenu de son parrain la promesse d'une longue explication des fêtes du christianisme.

Les jours suivaient les jours, et rien ne troublait le calme qui régnait à Kerkoff; rien non plus ne sembla d'abord opérer de diversion à la mélancolie de Constance. Elle recevait, à des espaces assez rapprochés, des lettres d'une écriture inconnue à M. de Kerkoff, et la réception de ces lettres amenait toujours un redoublement de tristesse chez cette pauvre femme.

Loin d'exprimer le désir de retourner chez elle, on voyait, à ne s'y pas tromper, qu'elle aimait à prolonger son séjour sous le

toit de ses amis. Ce calme lui plaisait; cette vie occupée imprimait à l'ensemble de l'existence un caractère de monotonie qui semblait engourdir son âme. Novembre se passa de la sorte.

M. de Kerkoff, frappé de l'effet que ces certaines lettres produisaient sur sa fille adoptive, prit quelques renseignements, et il entama, à l'insu de toute sa famille, une correspondance active avec Fouville, auquel il donnait mission de rechercher l'origine de ces lettres fatales.

Les nouvelles que l'on recevait d'Algérie étaient excellentes; Louis se portait à merveille, le climat lui convenait, il était enchanté du corps auquel il appartenait, et attendait avec impatience l'ordre de se diriger vers l'Atlas.

Les causeries du soir, telles que les comprenait Constance, n'avaient pas encore été reprises. La présence à Kerkoff d'une nièce de Lucie et de son mari avait banni ce genre de conversation. Ce ménage reprit enfin le chemin de Paris, emportant un assez sombre souvenir de la Bretagne.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Madame de Monac, trop triste pour supporter encore la solitude, n'avait pas quitté le toit hospitalier de Kerkoff.

L'hiver approchait; les corbeilles dégarnies de fleurs, les arbres dépourvus de feuilles, la longueur des soirées, la constance des pluies, la teinte sombre du ciel, enlevaient à la campagne ses charmes avec sa parure. De fois à autres, le temps permettait quelques rares promenades à l'ombre des grands sapins que le vent agitait; plus souvent la petite colonie se réunissait au salon, où un feu pétillant et largement entretenu accusait et la rigueur de la saison et l'abondance de

on jouit dans nos provinces reculées. La journée se partageait entre l'étude et le travail à l'aiguille; le soir, de temps à autre le cercle s'élargissait, quelques amis y prenaient place; la conversation, quelques lectures, un peu de musique, rendaient le cours des heures rapide, et l'instant de la retraite arrivait presque toujours trop tôt. Constance et son vieil ami prolongeaient souvent la veillée; c'était le moment des graves entretiens, des confidences: on cause si facilement dans le silence de la nuit, au coin du feu!

Les jours, parfaitement pareils, passaient sans laisser de traces; leur monotonie les rendaient longs parfois, sans doute, mais elle raccourcissait les semaines, et le temps coulait comme l'une de ces rivières calmes, dont l'œil suit à peine les insensibles ondulations.

Quoique Marthe fût parfaitement guérie, elle conservait une sorte de faiblesse générale dont M. de Kerkoff s'inquiétait plus que madame de Monac; il redoutait pour elle la rigueur de l'hiver. Un soir, il crut devoir s'ouvrir à sa fille adoptive, et ne lui dissimula aucune des craintes qu'il concevait depuis un mois. Il conseilla donc le choix d'un climat moins humide, et il vit qu'il causait à sa chère Constance une peine nouvelle.

Elle était loin des inquiétudes qui lui étaient exposées; et abandonner la Bretagne lui semblait impossible.

Pressée de questions, elle finit par rompre un silence trop longtemps gardé.

« Il est parfois des chagrins, dit-elle, que l'on cherche à renfermer dans son propre cœur, les révéler, n'est-ce pas les doubler? J'en suis là; et je m'étais promis de vous dissimuler ce que j'éprouve: j'ai eu tort, sans doute, mais il m'en coûtait trop de vous entretenir de ces misères. Il faut aujourd'hui que cette dissimulation cesse.

Sachez-le donc, je ne puis vous quitter: vous êtes mon seul protecteur, mon seul appui; éloignez-vous, et je tombe.

Ecoutez-moi bien : j'ai rompu avec toutes mes anciennes connaissances; mes relations, même de famille, sont on ne

peut plus bornées. J'ai dû agir ainsi, car, vous le savez, mon monde était mauvais ; eh bien ! à mon dernier voyage de Paris, j'ai été en butte à de véritables persécutions ; je n'ai pas voulu tout vous raconter, c'était inutile. On m'a accablée de sarcasmes, de plaisanteries ; les calomnies les plus noires, les mieux ourdies, ont été répandues sur mon compte à pleines mains ; les motifs les plus coupables ont été assignés à ma retraite ; on a poussé la méchanceté à ses dernières limites. Dieu le sait ! alors que je n'avais d'autre intention que de revenir à lui, on m'a présentée, dans ces cercles odieux, comme une femme perdue, ayant à ensevelir sa honte dans une réclusion profonde, et couvrant d'un manteau hypocrite la plus infâme des vies.

Depuis ce moment, mon existence est empoisonnée. Que de larmes cachées !... Que de nuits sans sommeil !... Même vis-à-vis de vous, je me suis composé un visage.

Car la calomnie, non contente de me noircir à Paris, me poursuit jusque sous votre toit : elle circonvenait votre nièce. Peu de semaines se passent sans que des lettres cruelles ne m'apportent un nouveau sujet de chagrins. Vous seul et votre famille, êtes respectés. Mais, du reste, pas une de mes démarches, même les plus simples, n'est inconnue à mes ennemis ; et toutes sont interprétées par eux avec une satanique perfidie.

Monsieur de Chataignier repousse avec énergie ces infamies ; mais une sœur de mon père les a accueillies ; et la foi qu'elle accorde à ces machinations aggrave d'autant plus leurs malices qu'elle m'accable des reproches les moins mérités, et que sa conduite à mon égard donne une créance toute naturelle et d'un grand poids aux accusations dont je suis victime. D'où partent-elles ? Je l'ai enfin découvert ! Un homme et une femme m'ont voué une haine profonde : cette haine les a rapprochés l'un de l'autre. Cet homme, j'ai repoussé ses avances ; cette femme, j'ai dû m'éloigner d'elle ; pourquoi ? ne me le demandez pas. Peut-être ai-je agi avec peu de prudence ; je suis légère, vous ne le savez que trop, inconséquente ; mais je

n'ai pas cru devoir user de ménagements dangereux avec gens qui n'en méritaient pas.

Dans ce moment, il y a récrudescence de calomnies, de haines, de machinations; je suis accablée de lettres anonymes, de reproches de la part de madame de Montblon. On suppose que vous ne passerez pas l'hiver à Kerkoff, et on veut profiter de votre absence pour tendre les piéges les plus perfides à ma faiblesse isolée.

Si je quitte votre voisinage, où aller? A Paris? on m'y abreuvera d'ignominie. Dans le Midi? ce serait raisonnable, je le sais, mais on m'y poursuivra, et je serai seule.

Que faire? Permettez-moi une observation. Marthe n'est pas bien remise, il est vrai; cette cruelle maladie a laissé des traces, vous les voyez mieux que moi. Mon médecin me rassure; son opinion ne vous suffit pas, je le vois: qui consulter? Ma position est grave! J'entends dire que le docteur Ainard est dans sa famille; il jouit à Paris d'une juste célébrité, il est considéré comme l'un des hommes les plus éminents dans la science, demandons-lui un rendez-vous: je me déterminerai d'après son avis.

— Soit, je connais le respectable père de M. Ainard; et si vous le désirez, je l'aurai vu demain avant dîner; je tâcherai de ramener le père et le fils avec moi. Lucie a consulté ce docteur, et c'est à ses conseils que j'ai dû son rétablissement.

Je n'étais pas aussi étranger que vous pouviez le croire à ou*t ce que* vous venez de me révéler; la haine et la calomnie ont cherché en vain à détuire l'estime que je vous ai vouée.

Constance, puisque vous avez rompu le silence, je le romrai aussi. Ce que la méchanceté peut, elle l'a tenté dernièrement, ses efforts ont été constants, je les ai repoussés par le mépris, ils ont cessé. Convaincu, par votre manière d'agir, ue vous ignoriez ces machinations, j'ai dû vous les taire. 'auvre enfant! votre discrétion et votre visage m'ont trompé. m'en veux, car je vous eusse rassurée. Oui, votre tante a cepté ces méchantes accusations; mais, ni votre mère, ni vo- mari, pas plus que votre oncle, ne les ont admises; ils ont

été prévenus, et je dois vous le dire aujourd'hui, vous avez gagné auprès d'eux en estime, bien plus que vous ne le supposez. Pour être entré dans ce complot dont les auteurs m'étaient inconnus, D. Manuel a perdu une grande partie de son influence sur votre mère; depuis quelques jours je suis informé de ces détails par Fouville, que j'avais chargé de découvrir ce tissu d'infamies. Vous l'avouerai-je ? je m'étais trompé sur la cause de votre tristesse. Rassurez-vous, mon enfant : Dieu vous éprouve cruellement, je le sais, mais il ne vous abandonne pas; il a sans doute de grands desseins à votre égard ; il vous conduit par un sentier semé de ronces et d'épines, mais il veille sur vous.

— Oui, par vous !... Oh ! les misérables ! ils ont aussi essayé de m'arracher votre appui, votre affection, l'estime de Lucie, l'amitié de Louise !... mes biens les plus chers !

— Ni Lucie ni Louise n'ont connu ces déplorables manœuvres : je combats la calomnie, je la méprise, mais je ne la divulgue pas. Je puis vous affirmer encore que si ce que vous appelez votre monde a accepté ces méchancetés et cette vengeance, elles ont été repoussées par les gens de bien : ceux-ci vous jugent et vous apprécient. Ne craignez pas que l'estime à laquelle vous avez droit soit amoindrie : je sais à *quoi* m'en tenir, et je n'ai pas eu même d'explications à donner.

Prochainement, vous serez délivrée de *l'homme*. Compromis dans une affaire honteuse, la prison va s'ouvrir pour lui; quant à la *femme*, que je devine, sa réputation est faite; et la vipère, dit-on, se donne la mort par son propre venin.

Ne pleurez plus, et dormez : demain nous aurons le docteur Ainard, et son avis deviendra notre règle. »

Le lendemain, une consultation très-sérieuse eut lieu.

Il fut prouvé que Marthe exigeait des soins de santé assidus, mais que le traitement facile auquel elle serait soumise ne nécessitait pas un déplacement.

Grande fut la joie de sa mère. M. Ainard, après avoir causé un peu avec madame de Monac, déclara à M. de Kerkoff que les yeux de celle-ci lui semblaient très-malades; que,

sans doute, de récents malheurs l'avaient frappée, car il reconnaissait le ravage des larmes. Il indiqua de minutieuses précautions, et il interdit toute lecture suivie; il ne dissimula pas que la plus légère imprudence pourrait amener la cécité.

A l'entrée de l'hiver, cette inquiétude devenait grave. Comment cette pauvre femme passerait-elle ses soirées? Lucie proposa de lui demander de ne plus quitter Kerkoff : cette proposition fut acceptée. Louise ferait les leçons de sa petite amie, et le cercle de famille s'élargissant, l'ennui en serait banni.

Ces prescriptions de M. Ainard causèrent une grande tristesse à madame de Monac; elle avait pris à cœur l'éducation de Marthe : l'interrompre, n'était-ce pas l'abandonner? Elle-même elle complétait son instruction religieuse; et des lectures suivies, devenues désormais impossibles, entraient pour un temps très-notable dans la distribution des heures du matin. Kerkoff lui promit qu'il rendrait leurs causeries fréquentes. Déjà elle avait examiné, étudié les points principaux du christianisme, le cercle qui lui restait à parcourir était peu étendu; il ne serait donc pas impossible au général de satisfaire le juste empressement de sa fille adoptive.

Le soir même de ce jour, Marthe, tout en essayant de broder un mouchoir, demanda tout à coup à sa mère : « Maman, qu'est-ce que l'Avent ? »

Madame de Monac fut bien un peu embarrassée de la question; mais elle eut la bonne pensée de la reporter à M. de Kerkoff.

Celui-ci, largement établi en un bon fauteuil, commençait à rester fort indifférent à la conversation; peu à peu ses paupières s'abaissaient, et encore un peu, il allait dormir.

« Cette question le réveillera, dit Louise, et il commencera, assez péniblement d'abord, une dissertation qui aura de l'intérêt pour nous quatre. »

Marthe, de l'avis de Louise, alla réveiller le vieil ami de sa mère; et ce fut de la meilleure grâce du monde qu'il répondit à ce que l'on attendait de lui.

« L'Avent, ma petite enfant, dit-il à Marthe, c'est le temps pendant lequel nous nous préparons à célébrer la grande fête de Noël : les quatre semaines que l'Église consacre à cette préparation commenceront dimanche.

La naissance du Sauveur est un événement bien trop important pour que notre bonne mère ne nous engage pas à méditer ce grand mystère; et à nous dégager, par la pénitence, des moindres souillures qui nous empêcheraient de participer dignement à cette solennité.

De l'incarnation de Notre-Seigneur, de sa naissance, date notre salut ; car l'Homme-Dieu a dû naître avant de souffrir pour nous; aussi le jour où l'Eglise nous rappelle cet acte si admirable de charité et d'humilité est-il un jour de *joie* pour tous ses fils.

— Mais alors, pourquoi le faire précéder par des jours de tristesse ?

— Ma pauvre Constance, la joie du chrétien ressemble peu à la joie de l'homme du monde; elle est toute spirituelle et intérieure, et le temps de la pénitence n'est pas pour le disciple du Christ un temps sombre et glacé. Si le jeûne et l'abstinence châtient son corps, son âme se sent peu atteinte de ces privations, et elle les offre avec bonheur au Père des miséricordes. La pénitence de l'Avent est, au reste, une chose toute personnelle ; car l'Eglise a depuis bien longtemps supprimé et le jeûne et l'abstinence par lesquels elle engageait les fidèles à se purifier. Les communautés religieuses ont plus ou moins conservé ce pieux usage ; les offices seulement ont un caractère particulier; les prières qui les composent témoignent de l'attente dans laquelle est le monde: nous entendons, pour ainsi dire, les soupirs des patriarches et des justes de l'ancienne loi.

Si nos yeux se portent sur l'état de l'univers au moment qui précéda la naissance de Jésus-Christ, nous restons stupéfaits de ce miracle insigne de l'établissement du christianisme. Je ne reviendrai pas sur ce sujet ; je vous ai montré déjà plus d'une fois un coin de ce sombre tableau; et, en vérité, il est si dégoûtant, que ce n'est que comme forcé et contraint qu'on

soulève le voile qui le cache. Soyez tranquille, je ne vous mènerai pas au Cirque ni aux mystères de la bonne déesse, où les Romaines se précipitent en foule; je ne vous conduirai pas dans ce voluptueux Orient où les esclaves se forment pour le service de Rome et de la Grèce, pas plus que dans nos forêts du Nord; là aussi des cris affreux troublent le silence des grands bois où le sang coule comme dans le reste de la terre.

L'Eglise soumet à nos réflexions ce grand mystère de l'établissement du christianisme, et l'Avent ne peut être mieux employé qu'à nous pénétrer de toute la grandeur de ce miracle. Voyez, d'un côté, l'homme arrivé à l'apogée de son orgueil: il n'est pas semblable à Dieu, et *il est Dieu*; Rome élève des autels à ses Césars; déjà depuis longtemps, l'Orient n'a pas craint d'accorder les honneurs de la divinité à ses souverains; le peuple romain pousse le mépris de sa propre race jusqu'à ce point que, pour dissiper l'ennui profond qui le domine, il assiste à ces combats affreux où la bête féroce dévore l'homme.

Les jeunes filles ne trouvent pas forte l'odeur de ce sang qui coule par torrents; elles battent des mains au lion qui déchire l'esclave; elles applaudissent au gladiateur mourant avec grâce!... Il est bien vrai que le doigt barbare de la vestale condamne à périr sur l'arène ce malheureux. Il n'est que trop vrai que ces horreurs du Cirque se renouvelleront à la fin des festins, que le sang de l'esclave se mêlera au vin de l'orgie! Ne verra-t-on pas les Matrones envahir la scène, combattre et répandre le sang?... qui sait? peut-être le boire, pour se guérir de honteuses maladies!

Mais les représentations mimiques n'ont-elles pas appris à toutes ces jeunes filles, aux vestales elles-mêmes, les secrets du plus infâme des vices? L'esclavage n'a-t-il pas porté dans toutes les classes, d'un bout du monde à l'autre, avec sa honte, la corruption la plus profonde?

Qui est resté pur sur la terre? quelques rares familles, quelques personnes, pour ainsi dire; car la terre plie sous le poids des iniquités des hommes. Voilà cependant qu'une vierge

est conçue sans péché, dans la Judée, et de cette racine de Jessé doit sortir le Sauveur du monde. Ainsi, tandis que les nations se précipitent dans le mal, le jour des grâces du Seigneur approche.

La fille de Joachim et d'Anne est le vase d'élection destiné à contenir pendant neuf mois le fils du Dieu vivant.

— Mais, mon père, l'immaculée conception de la sainte Vierge n'est pas un article de foi, dit Louise.

— Certainement, tu as raison; et je n'ai rien articulé qui pût faire croire qu'il en soit ainsi; mais tu seras obligée de convenir que les paroles des Pères, les expressions de quelques conciles, entre autres du concile général de Trente, donnent une grande force à ceux qui, comme moi, croient à ce glorieux privilége de Marie. Au reste, notre saint-père le pape vient d'appeler l'Eglise à se prononcer sur ce grave sujet.

— Ne croyez pas, mon père, que je me prononce dans ce grand appel fait aux fidèles autrement que vous; comme vous, je crois que Marie a du être exempte de la plus légère souillure, qu'elle est sans tache; aussi je compte bien célébrer cette fête, le 8 de décembre, et avec le plus de dévotion que je pourrai.

— Tu sais que saint Ildefonse l'établit en Espagne au septième siècle, saint Anselme en Angleterre, vers la fin du onzième; en Normandie, on la voit admise dans le douzième; en 1145, saint Bernard écrit à l'occasion de cette fête à ses religieux; en 1439, le concile de Bâle l'autorise; Pie V lui donne place dans le Missel romain, et Clément IX permet de célébrer une octave. Comme elle vient le 8 décembre, elle se trouve nécessairement dans l'Avent, et c'est pour cela que je vous en ai parlé.

— Que de mystères reunis dans la sainte Vierge!

— Oui, sans doute, Constance: et comment n'en serait-il pas ainsi? observez sa destinée. N'est-ce pas à elle qu'il est réservé d'être la mère du Sauveur du monde? N'est-ce pas en elle que s'accompliront les prophéties? Même à sa conception,

un miracle est déja nécessaire. Elle doit être immaculée, la colombe du Liban ; ni sa vie ni sa glorieuse maternité ne seront la vie, ni la maternité d'une femme ordinaire; ses douleurs sortiront de la ligne commune. Nous reviendrons souvent à la sainte Vierge ; l'Eglise lui a consacré de nombreuses fêtes, et toutes nous présenteront un objet de puissantes méditations.

Dans cette fête de la Conception, nous ne pouvons trop remercier Dieu d'avoir préparé ainsi l'arche d'alliance. Attirons les regards de Marie sur nous par nos prières, plus encore par nos efforts à imiter ses vertus. Soyons humbles comme elle; car elle, la reine des anges, elle a été la plus simple des femmes, la plus soumise des filles. Aimons la pureté comme elle, elle dont le lis des vallées n'est qu'une image bien imparfaite. Considérons cette vie, et conformons la nôtre aux pieux enseignements qu'elle nous offre.

— L'Avent nous amènera aussi les Quatre-Temps d'hiver.

— Oui, car l'Eglise a consacré chaque saison par un jeûne particulier. Elle nous rappelle qu'en tout temps et toujours nous devons faire pénitence, car la pénitence devrait être la vie du chrétien. Dans la primitive Eglise, les jeûnes étaient très-fréquents. Si, dès le cinquième siècle, l'usage introduit ce jeûne spécial, c'est, il faut bien le dire, parce que la règle générale, la règle austère de la première ferveur a déjà trop d'infractions à subir; l'Eglise, qui veut la vie de ses enfants et non leur mort, se hâte donc de rendre plus rares et plus faciles ces jours d'abstinence, dont la mollesse redoute le retour fréquent. Ainsi elle a diminué d'abord les mortifications de l'Avent, et enfin elle les a supprimées. Ne la voyez-vous pas tous les jours venir au secours de notre faiblesse et retrancher du carême les plus rudes austérités ?

— Pas ici, Constance.

— Oh ! chère Lucie, ne recommençons pas l'interminable discussion des jours gras de Paris et des jours maigres de la Bretagne ; ajournons à la première semaine de carême, je vous en prie. Je vous plains fort, Constance, d'avoir à enten-

dre les conversations sans fin de toutes ces bonnes dames sur ce que l'on peut manger, sur ce que l'on ne peut pas manger. Lucie est des plus scrupuleuses ; et comme elle ne peut faire maigre, qu'elle en enrage, qu'elle désobéit tant qu'elle peut même à son confesseur, pour tâcher d'éviter sa côtelette, elle nous fait enrager nous-mêmes et sur la collation, et sur le gras, et sur le maigre.

Vous en jugerez; car, tout avertie qu'elle est, elle ne pourra retenir son ire contre notre évêque.

Les ordinations se font pendant les Quatre-Temps; et nous ne pouvons trop demander à Dieu de répandre son esprit sur ceux qu'il appelle au ministère sacré des autels.

Les Quatre-Temps de décembre ont un caractère particulier. Si dans tous les offices de l'Avent l'Eglise présente une alternative de joie et de tristesse; si elle vit par la pensée, dans ces temps si sombres qui précédèrent l'avénement du Sauveur, où les justes se desséchaient dans l'attente, et le monde s'abîmait dans la corruption payenne; si elle pousse avec David d'amers soupirs, elle salue avec les prophètes le lever de l'aurore du jour éternel. Le mercredi des Quatre-Temps, elle quitte ses couleurs de deuil et revêt ses prêtres de blanc; elle prélude déjà à l'allégresse que lui causera la naissance de l'Enfant-Dieu, et déjà elle salue son incarnation. Autrefois grand nombre de fidèles apportaient une dévotion toute particulière à cette fête. Aujourd'hui elle est oubliée à peu près de tout le monde, et je ne sais pourquoi.

Je vous ai, ce me semble, répondu, ma petite Marthe.

— Non, monsieur, dit Frank.

— Comment, non ?

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi ce temps s'appelait l'Avent.

— Ah! je comprends, mon enfant. Eh bien ! ce nom vient de ce que ces quatre semaines, précédant Noël, viennent avant, comprends-tu ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! va te coucher.

Ecoute encore, petit lutin : Noël, vois-tu, c'est un bien beau jour; d'abord Notre-Seigneur est né ce jour-là, dans une étable.

— Oh ! je le sais bien.

— Et, ce que tu ne sais pas, c'est qu'en Angleterre, et dans tout le Nord, le jour de Noël est le jour des étrennes.

— Oh ! le beau jour ! Eh bien, vous me donnerez des étrennes le jour de Noël, et puis le jour de l'an; vous n'oublierez pas, n'est-ce pas, M. Kerkoff ? Bonne nuit.

— Bonne nuit, Frank ; je n'oublierai pas.

Eh bien, me voilà pris, moi, avec mon histoire, et condamné à une double bonne année. Ce petit coquin, il ne perd rien.

— Et vous, ami, vous avez un peu perdu de vue votre Avent, par bonheur Lucie ou Louise auront la charité de nous lire quelques bons sermons de Bourdaloue ou de Massillon.

— Mais moi-même, puisque mon Avent ne vaut rien, je vous dois réparation, et je m'exécuterai ; voyons, nos jeunes filles dormiront, c'est bien fort pour Marthe.

— Oh ! non, monsieur, je ne suis pas endormie ce soir.

— Et toi, Louise?

— Ce me fera un grand plaisir; ne m'avez-vous pas engagée à lire les prédicateurs du grand siècle ?

— A demain donc, et ne manquez pas de lire ceux des discours que je négligerai. L'Avent est un temps de préparation et de pénitence, et les saintes lectures sont une admirable œuvre.

Quelle bonne idée que cette lecture ! est-elle de vous, Constance?

— Quel dévouement, ami, que de vouloir lire ! le pourrez-vous?

— Oui, certes ; j'ai une poitrine de fer.

— Et un sommeil de plomb !....

— Eh bien, Louise, si le sommeil vient, tu prendras une place.

Regarde donc comme je suis éveillé.

— Oh ! je vois bien, vous n'avez pas lu, père, vous avez causé, et...

— Un peu divagué, hein ?

— Non.... l'improvisation vous tient parfaitement éveillé; mais la lecture, la lecture... Madame de Monac fera peut-être ce miracle, auquel je ne crois pas d'avance.

— Attendez, enfant, venez m'embrasser, et allons à la prière ; puis, je l'avoue, je dormirai volontiers. »

TROISIÈME SOIRÉE.

Nos grands sermonnaires faisaient donc les frais des soirées de Kerkoff ; il ne faut pas croire que le vieux châtelain se contentât d'une sèche lecture de ces belles pages qu'il aimait au double point de vue de l'éloquence et de la science religieuse, il se permettait de longues digressions, tantôt historiques, tantôt littéraires, tantôt religieuses, à la grande satisfaction de Louise et de Constance, et au grand chagrin de Lucie, qui s'endormait plus paisiblement aux paroles de ses chers prédicateurs qu'aux éclats de voix de son mari. Louise excitait souvent la verve de son père et l'entretenait avec une merveilleuse habileté ; elle lui citait un mot de ses auteurs favoris, et le bon M. de Kerkoff se laissait entraîner, à leur suite, à des considérations sans fin sur la civilisation antique, sur le vide de la morale et de la philosophie de ces temps de ténèbres ; il tenait à opposer les grandes vérités du christianisme à ces grossières erreurs du paganisme, et il en revenait à ce mot : Eh bien, voilà l'Avent, voilà le temps qui précéda le Christ, voilà l'homme avant l'Evangile.

Ces longues soirées ne furent perdues pour personne, tous se raffermirent dans la foi par l'instruction ; celle de Constance

se perfectionna singulièrement, car les sujets traités par nos deux grands orateurs sacrés sont d'une haute importance; puis on ne s'en tenait pas à eux seuls, Bossuet trouvait sa place entre Bourdaloue et Massillon.

Et une foule de livres passaient de la bibliothèque au salon. Louise et même Marthe acceptaient cet enseignement à son double point de vue avec bonheur; Louise aimait la parole de son père. Il est bien vrai que Kerkoff, pendant ces semaines, présentait un aspect étonnant pour toutes ces personnes qui regardent la campagne comme une sorte de terre glacée habitée par des ours, où pas une idée n'entre, parce que sans doute on y danse peu; où l'ennui règne comme l'obscurité: braves gens qui oublient qu'on n'a besoin ni de gaz pour voir clair autour d'une table ronde, ni de cancans pour causer.

Il est bien vrai que l'on médisait peu, qu'on ne calomniait pas le prochain; on ne s'en occupait que pour le plaindre ou que pour le louer, et le plus souvent pour assurer son bien-être. Il est bien vrai aussi que l'on était fort gai dans ce manoir; la plaisanterie de bon goût courait joyeusement autour de cette large cheminée où les bûches peu comptées tombaient les unes sur les autres. Les gelées permettaient de longues promenades; Kerkoff rentrait tard; il surveillait ses plantations, et de fois à autres se permettait une chasse en forêt ou sur les étangs qui bordaient la mer. Quelques voisins venaient partager le déjeûner de famille; ils apportaient leurs nouvelles, et leur présence établissait une date dans la famille. L'Avent touchait à sa fin, aux regrets de tous, Frank excepté, car il attendait ses étrennes de Noël. Il semblait qu'à l'année nouvelle cette réunion se dissoudrait; il n'en sera rien cependant, et madame de Monac ne quittera pas le manoir de Kerkoff avant le carême. Déjà ses yeux ressentaient un bien-être positif du repos auquel on les condamnait; repos acceptable, car elle n'éprouvait, pour ainsi dire, pas de privations. La famille écrivait sous sa dictée; Lucie, chaque matin, lui faisait une lecture; Louise présidait aux leçons; et enfin, le soir, M. de Kerkoff se chargeait presque toujours de donner aux

heures un emploi du goût de tous, comme nous venons de le voir.

Les prévisions du bon vieillard n'avaient pas été trompées : les lettres anonymes, les persécutions de la calomnie cessaient; l'un de leurs auteurs était en prison, sous la double prévention d'escroquerie et de faux en écriture; l'autre, sa complice peut-être, avait pris la fuite, et l'on savait qu'elle avait arrêté son passage au Havre pour l'Amérique du Nord. La lumière se faisait déjà, au moins pour madame de Montblond, et bientôt il ne resterait plus pour Constance, aux yeux des gens de bien, que le mérite rare d'avoir su opposer le dédain et le mépris à de si affreuses machinations; son innocence apparaissait plus brillante encore, et bientôt l'on ne se pardonnerait pas d'avoir écouté des accusations aussi iniques. Elle était vengée par le mépris général dont ses ennemis restaient couverts; et, de plus, elle se trouvait débarrassée d'une foule de prétendus amis, gens sans pudeur, qui n'avaient pas craint de la traîner aux gémonies, pour ainsi dire, sur la douteuse parole des êtres les plus vils. Grand bonheur que celui-là; car, s'il est une calamité constante pour quelques pauvres femmes, ce sont leurs intimités. Comment se défaire de cet entourage qui a posé la main sur vous, *qui vous* a marqué à son nom, qui vous traite en esclave ? N'est-ce pas Satan s'emparant de sa proie? Ce monde avait lui-même fermé la porte à Constance en la frappant dans ce qu'elle avait de plus cher. Comme Kerkoff avait été heureux de cette rupture forcée ! Désormais il n'avait plus rien à redouter, de ce côté, pour sa fille adoptive; seulement, des lettres récentes lui donnaient des inquiétudes d'un autre genre. La santé de la mère de Constance s'altérait de plus en plus, à l'insu de sa fille; le climat brésilien, très-contraire à la maladie dont elle portait le germe en elle, le développait avec rapidité; il *était* à croire qu'une catastrophe se préparait. Dévoiler la vérité à madame de Monac, n'était-ce pas l'exposer à faire un voyage long, pénible et probablement inutile? Kerkoff se taisait.

L'AVENT touchait donc à sa fin. Le recteur, dans son prône

du dimanche, avait annoncé que l'Église célébrerait la grande fête le vendredi suivant. Frank avait retenu scrupuleusement cette annonce ; et le mercredi, quand tout le monde fut réuni, quand les places autour de la table ronde furent prises, les ouvrages sortis des coffres, la soirée installée, il s'approcha du châtelain, et lui dit : « Noël, ce sera vendredi ; n'oubliez pas.

— Eh ! sans doute, ce sera vendredi ; pourquoi me le rappeler ? »

Alors, s'élevant sur la pointe des pieds et arrivant presque à l'oreille du chatelain : « C'est que dans le Nord on donne les étrennes à Noël.

— Ah ! oui, oui ! sois sans inquiétude.

— Frank, vous êtes indiscret, dit Marthe, qui avait entendu.

— Marthe, reprit l'enfant, il est si distrait, notre vieil ami ! et il n'était pas au sermon du recteur. »

M. de Kerkoff alla chercher son livre.

« Non, pas de livre aujourd'hui, ami ; vous parlerez.

— Et que vous dirai-je ? attendez-vous de moi le résumé de nos trente lectures ? je ne le ferai pas.

— Non, pas de résumé ; vous me direz un mot de vous sur Noël, de vous-même, entendez-vous ?

— De moi ! allons donc ! Deux phrases de Bourdaloue valent mieux que trois volumes de mes tristes paroles.

— Sermon....

— Non, pas de livre...

— Mais c'est une tyrannie !

— Soit ; mais vous ne lirez pas, vous parlerez.

— Oh ! vraiment ! c'est bien fort ! Et...

— Et ?... Vous serez bon...

— Eh bien !... »

Un signe de Louise, un regard imperceptible, presque suppliant, arrêta la parole de son père.

« Eh bien, je vous obéirai, je ne lirai pas ; questionnez, Louise répondra à ma place.

— Oui, mon père. « Et vite celle-ci lui avait dit bien bas :

Instruisez-la, elle ne sait pas, elle rougit, elle ne peut lire, ses yeux sont malades ce soir plus que de coutume. »

Kerkoff avait embrassé sa fille.

« Parlez nous ce soir de la naissance de Jésus-Christ.

— Soit, puisque vous le désirez; mais il serait plus simple, je l'affirme encore, de prendre l'un de ces volumes.

— Non, parlez.

— Vous ne prétendez pas que je revienne sur l'état moral du monde, que j'expose ce qu'il était avant le christianisme; nous nous sommes occupés bien des fois déjà, depuis ces quatre semaines, soit avec les sermonnaires, soit à cause d'eux, de ces grandes questions. Vous ne prétendez pas non plus que je revienne à la nécessité, prouvée par l'histoire de cette période, d'une régénération radicale et universelle de l'humanité; cette nécessité ressort trop évidemment de ce que nous avons vu pour qu'il soit utile de démontrer de nouveau que de la destruction de la famille par l'avilissement de la femme et le despotisme du père, que de la destruction de la société par l'envahissement de l'esclavage et la corruption absolue des mœurs, que de la destruction de l'autorité par les excès mêmes du despotisme, par l'anéantissement du sentiment religieux, par le mépris profond dans lequel l'abjection de la dignité impériale avait entraîné la puissance; pour qu'il soit utile de démontrer, dis-je, que le monde moral marchait vers sa ruine. Oui, une étoile devait se lever, car les ténèbres régnaient sur l'univers; oui, un enfant devait naître, car le monde n'était plus qu'un vieillard radoteur.

Observez que tout était prêt pour le christianisme : le temple de Janus était fermé, la paix régnait sur l'empire, Auguste formait l'unité romaine, la conquête avait appris la langue de la ville éternelle à toute la terre; à son Forum tendaient toutes les routes, reliant une mer à l'autre mer, l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi; les peuples dormaient sous les ailes de l'aigle romaine; une voix, annonçant la mort du grand Pan, eût pu être entendue de l'Euphrate aux colonnes d'Hercule.

Le grand jour du réveil, le grand jour de l'accomplissement

des prophéties, le grand jour que toute chair attend, va luire. Et, en effet, tandis que Rome brûle de l'encens aux pieds de son empereur, de ce dieu, le seul auquel elle croie; tandis que sa philosophie est tombée à l'épicurisme le plus bas; tandis que les mœurs se traduisent par les désordres de la famille impériale, par les fureurs du cirque; tandis que les sujets de l'heureux César sont comptés comme les béliers d'un troupeau, que se passe-t-il dans un coin reculé de l'Orient, loin, bien loin de la superbe Rome?...

L'édit d'Auguste a été publié en Judée : chaque personne doit se faire inscrire au chef-lieu de sa famille; des montagnes de la Galilée à travers les torrents tombant des rochers escarpés, à travers les marécages des vallées détrempées par les pluies de l'hiver, nonobstant les rigueurs de la saison, nonobstant la fatigue d'un long voyage, un vieillard et une jeune femme s'acheminent vers Bethléhem, la ville royale. Cette jeune femme est belle entre toutes; les voiles dont elle s'entoure ne dissimulent pas son état; elle est grosse, et le jour de l'enfantement est proche; et cependant c'est à pied qu'elle voyage, car elle est pauvre, quoique de race royale. Celui qui lui prête l'appui de son bras robuste est un simple artisan; ses mains travaillent le bois et façonnent les jougs des taureaux. Ils obéissent l'un et l'autre à l'édit de l'empereur. A pareil jour, à cette heure, ils ont franchi la plus grande partie de la route; Nazareth est déjà bien loin d'eux; encore une journée, et ils seront arrivés.

Oh! je vous en conjure, Constance, observez ce spectacle, calculez les fatigues inouïes de cette fille de la tribu de Juda; voyez ses vêtements, ils témoignent à eux seuls de toutes les peines de cette laborieuse journée : elle a froid, elle a faim, elle va être mère, ce soir peut-être! Son visage est calme et serein; elle sourit à son compagnon de route; pas une plainte, elle est résignée, elle est heureuse même; elle remplit un devoir, elle obéit. Et sachez-le, dans cette femme, car cette femme est Marie, dans cette femme destinée à régner sur les anges et sur les apôtres, dans cette femme qui demain

sera mère de Dieu, l'obéissance brille comme l'humilité; il n'est vertu qu'elle ne veuille posséder.

Eh bien, oui, voilà la mère du Rédempteur parcourant les montagnes de la Galilée, heurtant ses pieds délicats aux pierres du chemin, transie par la pluie, frappée par le vent, parcourant trente lieues pour donner son nom au scribe d'Auguste. Dites-moi, à la veille de ce jour solennel, quelle est la femme qui supporterait ainsi les rigueurs de la saison? Ici, tout est miraculeux, tout est en dehors des lois de la nature.

Demain donc sera le dernier jour de cette pénible marche; demain Joseph et Marie entreront dans Bethléhem; demain les prophéties s'accompliront. Ils cherchent un gîte, un lieu de repos dans cette ville, et toutes les maisons sont *pleines*; les hôtelleries se referment devant eux, et Marie cependant tombe épuisée de lassitude. Enfin, une grotte du rocher où dorment et le bœuf et l'âne s'ouvre à leurs yeux, et ils y entrent. Les hommes les ont repoussés; les animaux, au moins, ne s'opposeront pas à ce que la fille de David partage leur paille et leur abri. « Et comme ils étaient là, il arriva que « les jours de l'enfantement furent accomplis, et Marie mit « au monde son fils premier-né, et l'enveloppa de langes, et « le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de « place dans l'hôtellerie (1). »

Ainsi, le Sauveur, déposé dans une crèche, jette son premier cri de douleur entre le bœuf et l'âne. Tandis que les anges l'environnent, cour invisible dont la céleste Jérusalem entend seule les accents, le Roi de l'univers est réchauffé par l'haleine des deux premiers serviteurs de l'homme parmi les animaux; tandis que l'on danse à la cour d'Hérode, que l'on soupe chez Auguste, Joseph trouve à peine les quelques langes dont le Roi d'Israël est enveloppé.

Voilà l'accomplissement des prophéties, voilà la loi nouvelle, et voilà l'éternelle condamnation des doctrines du monde.

(1) Saint Luc, chap. II.

— Comment, les prophéties?...

— Oui, sans doute; par tous les livres sacrés des Juifs pour ainsi dire, et particulièrement par les prophètes et David, la venue du Messie avait été prédite de la manière la plus formelle. Croyez-vous, Constance, que Dieu exige de vous la foi en ses mystères sans vous avoir donné les raisons les plus satisfaisantes pour amener à cette croyance votre raison, et, avant la vôtre, la mienne, celle du genre humain? Quoi de plus concluant que la réalisation des prophéties?...

— Rien, sans doute.

— Eh bien, ouvrez les textes sacrés, et vous trouverez une quantité de prédictions sur le lieu de la naissance du Sauveur, sur la virginité de sa mère, sur les détails de cette naissance, sur son époque même. Je ne vous rapporterai pas ces textes, ils sont partout.

—Je vous dispense de cette recherche, mon vieil ami; mais qu'avez-vous voulu dire par ce mot : *Voilà la loi nouvelle?*

— Après l'incarnation, après la naissance de l'Homme-Dieu, la loi dure et restreinte, imposée à Israël, régnera-t-elle encore? Quand la Victime immortelle naît et s'offre déjà, l'autel du temple destiné au sang grossier des boucs et des béliers, je vous le demande, Constance, subsistera-t-il encore longtemps? Quand, au haut du Sinaï, au milieu des éclairs et des éclats de la foudre, Moïse reçut de Jéhovah la loi ancienne, le peuple coupable, prosterné la face contre terre, attendait, dans la crainte et dans le tremblement, les décrets de sa souveraine justice. Et voici dans une grotte, entre un bœuf et un âne, voici le nouveau législateur du monde. Tout à l'heure vous verrez venir à lui les bergers : voilà donc la loi nouvelle, loi d'humiliation, de sacrifice, de dévouement, en laquelle le petit est grand et le grand petit; dans laquelle le législateur est hostie vivante et constante; dans laquelle l'amour ne connaît pas de bornes. Voyez, Dieu s'est fait homme; il est enfant, petit enfant, enfant si misérable, qu'il est déposé dans une crèche.

N'est-ce pas aussi la condamnation du monde, et son éter-

nelle condamnation, que la naissance de ce premier né d'une vierge qui vient rétablir la vraie notion de Dieu, effacée, pour ainsi dire, de l'univers ; qui vient briser les fers de l'esclave, rétablir la femme dans sa dignité, la famille dans sa stabilité? Que fait-il dans cette étable, à peine couvert par un peu de foin et de paille, sinon condamner la mollesse de ce monde romain, couché sur de moelleux coussins, s'enivrant des vins les plus précieux, versés par des esclaves achetés au marché de l'Orient? Que fait-il, sinon condamner la jouissance et le plaisir? sinon frapper d'opprobre la volupté?

Méditez cette naissance à ce point de vue, et elle ne cessera jamais de vous fournir les plus sérieux et les plus magnifiques enseignements.

L'Église, vous le pensez bien, ne laisse point passer cette si précieuse nuit sans consacrer son souvenir ; aussi, dès minuit, elle commence les saints mystères, et elle nous engage à remercier Dieu de la naissance de notre Sauveur; à l'aurore, une seconde messe nous appelle, allons adorer le divin enfant avec les bergers; et enfin, à l'heure ordinaire, nous vénérerons, avec l'Église tout entière, la dignité de Notre-Seigneur.

— Devons-nous assister à ces trois messes?

— L'obligation n'est pas rigoureuse; mais l'Église, donnant aux prêtres, en mémoire de l'auguste naissance du Sauveur, la permission de dire ces trois messes, nous convie à les entendre. Mais, je vous le répète, il n'y a pas obligation.

Les offices de ce jour sont longs; l'Église se livre à l'allégresse, elle remercie, elle bénit son Sauveur. Remarquez-le bien, dans l'incarnation, vous trouvez le fondement du christianisme; sans incarnation, pas de rédemption, et sans rédemption, que reste-t-il de notre foi? Rien. Si le Verbe n'avait pas pris un corps, notre foi serait vaine; si, l'ayant pris, il ne fût pas mort pour nous, l'humanité n'eût pas été rachetée: rien de trop, ni la crèche, ni la croix.

Mais reprenons notre récit : « Or, en la même contrée, il « y avait des bergers qui gardaient tour à tour leurs trou- « peaux durant les veilles de la nuit; et voici que l'ange du

« Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté divine les en-
« vironna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais
« l'ange leur dit : Ne craignez point; car je vous annonce
« une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une
« grande joie : parce qu'il vous est né aujourd'hui dans la
« cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.
« Et ceci sera un signe pour vous : Vous trouverez un enfant
« enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et soudain
« avec l'ange parut la multitude des armées célestes, louant
« Dieu et disant : Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et
« paix aux hommes de bonne volonté sur la terre (1) !»

Voilà la présence du Christ sur la terre annoncée; le ciel a envoyé des messagers porter la bonne nouvelle aux hommes; c'est aux pâtres des champs que les anges s'adressent. C'est que celui qui a voulu naître dans la grotte de Bethléhem n'est pas venu seulement pour les heureux de la terre, il est venu pour ceux qui veillent, pour ceux qui souffrent : il est venu pour tous. A tous la paix, à Dieu seul la gloire.

Aussi, les bergers sont-ils les premiers invités à venir adorer l'Enfant-Dieu, enveloppé de langes grossiers et couché dans une crèche. Ils ont cru en la parole de l'ange, ils se sont approchés de la grotte, et la Vierge immaculée, la Vierge mère leur a présenté son fils, le fils du Très-Haut.

— Heureux ces simples et bons pasteurs auxquels il fut donné d'entendre les premiers ces paroles : *Il nous est né un Sauveur !...* et cette autre non moins douce : *Paix aux hommes de bonne volonté !*

—Voyons ! cherchez, dans le monde, à quels hommes allaient-elles mieux ces paroles qu'à ceux-ci, dont la vie est pure, la foi naïve, la volonté simple et droite? Est-ce parmi les philosophes, les savants, les enrichis des dépouilles du monde, est-ce parmi les esclaves corrompus par l'esclavage même, que l'ange eût trouvé des hommes de bonne volonté?

Et aujourd'hui, je vous le demande, après 1800 ans de

(1) Saint Luc, chap. II.

christianisme, si l'ange avait encore à annoncer la bonne nouvelle, où croyez-vous qu'il s'arrêtât, sinon au milieu des pâtres et des laboureurs?

— La fête de Noël est très-ancienne, n'est-ce pas, ami?

— Oui, elle remonte à l'antiquité la plus reculée; et autrefois, dans l'église d'Orient, on célébrait le même jour l'adoration des mages. Dès avant le quatrième siècle, cependant, la première de ces fêtes était séparée de la seconde.

Noël, Pâques et la Pentecôte sont les plus grandes fêtes de l'année; la première reste fixée au 25 décembre.

— Cette fête a-t-elle une vigile?

— Oui; aussi ferons-nous maigre, et jeûnerons nous demain.

Vous savez que la grotte de Bethléhem a toujours été en grande vénération parmi les chrétiens. Dès les premiers siècles, il en fut ainsi; elle a toujours été le but de quelques pieux pèlérinages. En vain l'empereur Adrien voulut-il la profaner, les païens eux-mêmes ne manquaient pas de l'indiquer avec respect comme le lieu où le Dieu des chrétiens avait voulu naître. Saint Jérôme, l'un des premiers, goûta le bonheur de vivre dans la sainte solitude auprès de la grotte. De grandes dames romaines y fondèrent des couvents. La crèche a été apportée à Rome; on la vénère à Sainte-Marie-Majeure. Les langes du Sauveur ont été possédés par la Sainte-Chapelle de saint Louis.

— De Noël au carême, l'Église célèbre une foule de fêtes que vous allez nous indiquer, n'est-ce pas?

—Sera-ce ce soir, monsieur de Kerkoff, dit Frank, que...?

— Non, mon cher petit enfant.

—Alors, bonsoir, je vais me coucher; je veux aller demain à la messe de minuit.

— Eh bien, le lendemain de Noël, on célèbre la fête de saint Etienne, premier martyr; le jour d'après, saint Jean, apôtre et évangéliste; puis le massacre des saints Innocents. Le 1^er^ janvier, on célèbre la circoncision de Notre-Seigneur; le 6, l'Epiphanie, ou adoration des mages; le 2 février, la Pu-

rification et la Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ au temple.

— Je vous en conjure, mon père, ne commencez pas un nouveau discours ! A un autre jour. Je suis absolument comme Frank : je veux me coucher.

— Tu n'en feras rien, quoique je sois bien décidé à ne plus parler ; mais il faut que, toutes, vous m'aidiez à préparer la surprise que je ménage à mon jeune ami Frank. Marthe est partie ; à l'ouvrage !

Voici le programme. D'abord, j'ennuierai bien demain le petit bonhomme par l'explication de ces fêtes que madame de Monac vient de me demander; puis nous le ferons jouer, pour le réveiller ; et à dix heures je commencerai mon affaire d'étrennes.

— Bon ! voilà mon arbre de Noël.

— Quoi ?

— Ce sapin en caisse que l'on apporte : regarde ?

— Qu'est-ce que cela?

— Il est joli, n'est-ce pas, mon sapin? A chaque branche tu vas fixer une petite bougie, tiens, comme cela, puis des gâteaux, puis quelques petits cornets que je remplacerai demain. Allons ! travaille.

Demain nous allumerons les bougies ; j'expliquerai à Frank que ce sont là les étrennes, et j'espère qu'il sera content; mais silence pour tout le monde !

C'est bien cela, Louise, continue.

— Où avez-vous pris cette idée, mon père ?

— Dans le Nord. Je ne puis oublier cet arbre de Noël : voici pourquoi. Prisonnier en Allemagne et blessé, j'étais resté, par grand bonheur pour moi, dans une bonne famille; et quand vint Noël, tu ne peux te faire d'idée de l'aimable délicatesse avec laquelle on se servit de cet arbre pour me faire accepter, sans blesser ma délicatesse, une foule de petites choses dont j'avais besoin..... de l'argent même.

— Je voudrais que l'année commençât partout le jour de la naissance du Sauveur ; il serait si naturel de dater de là !

— Fais une proposition, Louise; elle sera peut-être acceptée.

En attendant, je voudrais voir renaître parmi nous l'antique usage de célébrer cette fête par des réunions de famille. Je ne sache pas d'abord d'époques où il soit plus agréable de se réunir; puis il y a un grand charme, au moins pour moi, à me retrouver au pied de la crèche avec mes amis et mes proches. Aussi, Louise, je sens aujourd'hui plus péniblement qu'un autre jour l'absence de ton frère. Notre pauvre sous-lieutenant pensera-t-il à la nuit sainte, sur la terre d'Afrique? Prions tous pour lui. »

Louise avait terminé son ouvrage, le sapin fut poussé dans un cabinet, enfermé sous clef, et l'on se sépara.

QUATRIÈME SOIRÉE.

L'arbre de Noël eut un plein succès auprès de Frank et de Marthe; quelques autres enfants participèrent aux surprises qu'il leur réservait; Constance, Lucie et Louise trouvèrent aussi suspendus à ses branches de précieux souvenirs de l'amabilité de l'ancien prisonnier de guerre. Frank ne manqua pas de constater que les usages du Nord ne devaient pas faire oublier ceux adoptés en France, et il attendait le premier janvier avec impatience. Généreux à sa manière, il prépara ses petits cadeaux : à sa mère, une belle lettre de bonne année écrite sur un grand papier enluminé, qu'il fut assez heureux pour découvrir chez le maître d'école de Kerkoff; à Marthe, une jolie petite levrette qu'un voisin élevait en cachette pour cette enfant que tout le monde aimait; à Louise, un agneau de sa brebis anglaise; à Lucie et à Kerkoff, de superbes compliments en vers que le magister avait dénichés dans un vieux

livre, dont il tirait, dans les grandes circonstances, des épithalames et les harangues adressées au recteur, après la première communion. De plus Frank ouvrit sa bourse aux pauvres, et fit hommage à l'autel de la Vierge, à laquelle il attribuait la guérison de sa sœur, de deux beaux bouquets venant de Paris; tout l'argent de ses bons points y passa.

Les habitants de Kerkoff virent leur cercle s'élargir, quelques amis se reunirent à la famille pendant les fêtes de Noël. Ce jour-là même, il y eut un grand dîner au château : le recteur, notre ancienne connaissance Jacques Brieux, et quelques autres notabilités y furent conviés. Les histoires des grandes guerres, les légendes du pays, les récits d'apparitions merveilleuses et quelques vieux noëls égayèrent la soirée pendant que brûlait la bûche de Noël, que Fresneau, le bûcheron, avait apportée en grande pompe. Le bon recteur n'oublia pas de parler de quelques familles misérables, dont l'hiver allait rendre la position plus fâcheuse encore; on se partagea le soin de les secourir, et le vieux Brieux réclama une large part du pain à distribuer. La récolte du blé noir avait été bonne, Brieux avait son grenier garni jusqu'au comble; il était charitable en toute occasion, mais surtout quand l'année avait été bonne; quant aux vêtements, il en laissait la distribution à nos *Dames de bon secours*, ainsi appelait-il Lucie et Constance. Notre bon Breton convia à son tour tout le monde, à une partie de galette pour le jour des Innocents; l'invitation fut gracieusement acceptée, et Jacques serra encore plus fort que de coutume la main de M. *Louis*.

On soupait à la cuisine, grand nombre de convives festaient les oies grasses, les grillades de porc et le vin du général, tandis que Gratien, coiffé d'un bonnet de police de l'ancien quatrième hussard, relique qui ne voyait la lumière qu'aux grandes solennités, racontait les prouesses de son maître et les siennes. Que de cosaques, de Prussiens, de Hongrois occis! Et le passage de la Bérésina! et la bataille de Montereau! tout l'empire y passait; puis, par une transition toute natu-

relle, Gratien arrivait, du mariage du général, de la naissance de Louis, à l'Afrique, où il célébrait la vaillance de son jeune maître et comptait les Arabes qu'il frapperait; il portait toast sur toast aux victoires du futur général, à la gloire de la maison de Kerkoff et de la Bretagne. On se retira enfin, et il est probable que, sur les landes, plus d'un convive rencontra plus d'un farfadet, plus d'un fantôme, évoqués par les bruyants refrains des chansons bretonnes consacrées aux souvenirs des vieux temps. La gaieté avait présidé à ce double festin, et il faut le dire, ni en haut, ni en bas, les lois de la tempérance n'avaient été transgressées.

Le lendemain madame de Monac se trouva très-fatiguée, elle remonta de bonne heure, et elle essaya de lire *la vie de* saint Etienne, dont elle savait que l'Eglise célébrait la fête; elle avait ouvert une *Vie des Saints*, dont l'arbre de Noël l'avait gratifiée, quand Marthe, l'apercevant, se hâta d'aller prévenir Louise de cette infraction au régime prescrit. Bien vite mademoiselle de Kerkoff apparut, et une longue causerie remplaça la lecture projetée. Louise, avant de se retirer, promit que le lendmain, elle trouverait bien le moyen de renouer les entretiens de son père. Dans le fait, les voisins devaient prendre congé après le déjeûner, et le salon reprit *le soir* sa physionomie ordinaire.

M. de Kerkoff témoigna toute la satisfaction qu'il éprouvait à se retrouver en famille. Il fut gai plus que de coutume pendant le dîner, s'amusa beaucoup de l'aventure de l'un de ses bons paysans qui, égaré au milieu des landes humides, avait été trompé toute la nuit par les émanations phosphorescentes et avait couru d'un point à un autre, croyant toujours rattraper une torche fuyant devant lui.

Le cercle ne fut pas plus tôt formé, que sa fille lui lança une question qu'elle savait devoir conduire la causerie à ce point où elle prétendait la ramener. Sans se douter qu'il répondait à la pensée secrète de madame de Monac, le bon vieillard déroula la vie du premier des martyrs, disciple du Sauveur, institué diacre par les apôtres, lapidé par les Juifs, et payant de

son sang son attachement à la loi du fils de Dieu. Il observa que l'Eglise avait une vénération toute particulière pour Etienne, qui ouvre la liste des hommes courageux dont la mort violente témoigne de la vérité de la religion. Comment ne pas croire à ce que saint Etienne croyait, puisqu'il mourut ainsi, disait-il? et il ne fut pas trompé par des illusions lointaines, il vit le Rédempteur, il fut au nombre de ses disciples, il vécut avec les apôtres, il recueillit de leur bouche les actes du Sauveur, et il préféra la mort à la plus légère rétractation !... il croyait donc !...

Cette doctrine pour laquelle il répand son sang, il l'admet si fortement, qu'il pardonne, comme son divin Maître, à ceux qui le frappent. « Seigneur, dit-il, ne leur imputez pas ce péché. » Cette vie et cette mort sont une source inépuisable de réflexions. Etienne pratiqua la charité active, il est préposé aux aumônes; par cette vertu il s'affermit dans la foi; mais cet amour du prochain est si ardent en lui que la condamnation la plus inique, que la mort la plus douloureuse ne peuvent l'affaiblir; il prie pour ses bourreaux : voilà le véritable chrétien.

Voulez-vous voir le disciple de Jésus-Christ? sous une autre face, étudiez la vie de saint Jean l'évangéliste, dont nous avons célébré aujourd'hui la fête. Que trouverez-vous dans la vie de ce disciple bien-aimé, du plus fidèle des apôtres? Quoi, sinon encore la charité la pus vive? Saint Jean, pendant la Cène, ce grand banquet de l'amour infini, a reposé sa tête sur la poitrine du Christ; aux battemens de ce cœur divin, il a senti un amour immense pénétrer dans son âme. Que les apôtres abandonnent le maître, Jean le retrouvera au Calvaire; il suivra toutes les douleurs du crucifié, il soutiendra le courage de la Vierge, il endurera avec elle ce long supplice; aussi sera-ce à lui que la mère de douleur sera léguée, aussi lui sera-t-il donné pour fils.

Bienheureux fut saint Jean !... Désormais toute sa vie est consacrée à la mère du Sauveur. Il la suit à Ephèse; il l'assiste peut-être même à la mort; puis, suivant quelques traditions,

échappant au martyre, sortant plein de vie de l'huile bouillante, il est relégué dans l'île de Pathmos, où il écrit l'Apocalypse; et s'il revient à Ephèse, c'est pour y continuer l'œuvre de saint Paul, confirmer l'Eglise naissante contre les hérésies.

— Contre l'hérésie? est-ce que dès ce temps l'hérésie levait la tête ?

— Oui. A peine la doctrine du Rédempteur avait-elle été répandue parmi les hommes, que déjà l'erreur tendait à se glisser parmi les chrétiens; la vérité, chère amie, ne triomphe jamais sans combat.

Contre les Ebionites et les Nicolaïtes, saint-Jean publie son évangile; il ne se donne pas la peine de réfuter, il raconte simplement la vie de son maître.

Suivez saint Jean à Ephèse, voyez-le gouverner cette église avec un amour infini, courant, sans être arrêté par aucune crainte, vers la brebis égarée, la ramenant au bercail à travers les dangers, la soumettant par sa douceur et par son amour. Quoique la vieillesse l'accable, il lui reste encore assez de force pour parcourir les villes, et de ses lèvres presque centenaires tombent sans cesse ces douces paroles :

« Mes chers petits enfants, aimez-vous les uns les autres! « c'est le précepte du divin Maître; si vous l'accomplissez, « cela suffit. »

Ne vous semble-t-il pas que l'amour infini a passé du cœur du souverain Maître dans le cœur du disciple bien-aimé?

Je vous ai déjà, ce me semble, Constance, parlé de saint Jean ?

Comme elle est touchante cette affection du Sauveur pour le fils de Zébédée ! J'avais raison, n'est-ce pas, de vous dire alors que le christianisme admettait l'amitié, vertu que le fils de Dieu avait pratiquée avec tant d'abandon dans le cours de sa vie mortelle? Non, il n'est pas de sentiment pur et tendre dont notre divin Maître ne nous ait donné l'exemple. Pourquoi n'aurait-il pas des amis, lui l'ami des hommes par excellence? pourquoi aurait-il banni l'amitié du monde, puisque l'amitié est un reflet de la charité? Celui au nom duquel il

était dit : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, » n'eût pas permis les amis !... Oh ! repoussez comme une calomnie grossière l'erreur de ceux qui présentent le christianisme comme une négation glacée des sentiments nobles et vrais. Encore une fois, ces gens qui prétendent arracher à nos âmes l'amour sont des insensés ; le Sauveur a été tout amour, rien qu'amour. Qu'il ait banni de la société des saints ces attachements égoïstes et bas, ces amitiés complaisantes ou calculées, filles de la mollesse et du mensonge, cela est incontestable, et il a bien fait ; l'homme régénéré n'est plus dans les conditions de ces décevantes parodies du saint amour ; mais il sent avec une ardeur indicible, avec un bonheur ineffable, la force de cette affection pure, fille du ciel, qui fortifie, qui console, dont le langage calme les chagrins de l'âme, les orages du cœur, les emportements de l'esprit ; dont l'énergie est sans pareille, la constance éternelle ; vivant dans la vertu et par la vertu, car cette affection sainte vient de Dieu, et retourne à Dieu, car les cœurs chrétiens s'unissent pour se confirmer dans l'amour du beau et du bon. L'ami de l'Evangile, c'est celui-là que l'on donne pour fils à sa mère, auquel on lègue sa mère. L'ami de l'Evangile, c'est celui-là qui suit l'ami au Calvaire. L'ami de l'Evangile, c'est celui-là, qui est resté dans la mémoire des hommes, tel que saint Jean, comme le modèle, le type de la pureté.

Demain une autre fête attirera votre attention, celle des saints Innocents.

— Oh ! je connais cette fête-là ; oui, celle de toutes ces pauvres petites créatures que l'aveugle haine d'Hérode dévoua à la mort, espérant ainsi frapper le fils de David, nouvellement né à Bethléhem, parmi ces victimes si pures que de féroces soldats égorgèrent sur le sein de leurs mères.

La Vierge a été prévenue ; courageuse mère ! elle a pris le chemin de l'Egypte, et dérobé à la stupide fureur du despote la vie de son premier né.

— Vous le voyez, la grande solennité de la Nativité du Sauveur tes suivie de fêtes touchantes : celle du premier

martyr, de l'apôtre bien-aimé; ensuite celle de ces victimes si nombreuses de l'ambition inquiète d'Hérode.

Comprenez-vous ce que l'on entend par fêtes de l'Eglise?

— Oui, ce me semble, et je ne trouve rien de plus touchant que ce retour des grandes solennités destinées à nous rappeler les grands mystères, que cette sage précaution par laquelle chaque jour de l'année est placé pour ainsi dire sous la protection d'un membre spécial de la céleste milice dont les vertus nous sont données pour modèle, les travaux pour stimulant, la vie tout entière pour objet de méditation. Cette pratique est à elle seule une preuve de la sollicitude de l'Eglise pour ses enfants.

Je vous remercie doublement, ami, des étrennes que vous m'avez données, et tous les jours je lirai dans votre beau livre l'une de ces vies.

Mais pourquoi, je vous en prie, cet acharnement si constant et si général du monde à l'égard des saints? Pourquoi ces plaisanteries si mordantes? car, même au seul point de vue humain, les saints sont des grands hommes pour la plupart.

— Le monde est ainsi fait, chère Constance, qu'il rit de tout, même de lui; l'ironie est de toutes les armes la plus facile à manier, la plus sûre, car il est difficile de parer ses coups; l'incrédulité sait très-bien que le ridicule ne souffre pas discussion, et, se servant avec une habileté qui n'appartient qu'à elle de ce besoin de rire inhérent à l'humanité, elle a su tirer un parti cruel de la simplicité d'une foule de récits que nos pères admettaient comme légendes, et pas autrement. Leurs mystiques et poétiques imaginations ornaient ces histoires d'une foule de détails gracieux, naïfs, souvent aussi terribles, mystérieux: l'église ne met pas ces légendes au rang des articles de foi, car le christianisme est parcimonieux en fait de miracles, il n'agit point à la légère, et il est peu de procédures plus sérieuses que celles auxquelles sont soumises les canonisations. Si je déroulais devant vous l'ensemble des règlements admis à cet égard, vous resteriez stupéfaite.

— Je vous en fais grâce.

— Remarquez que, dans notre malice, nous jetons le ridicule sur tout ce qui est grand, pur et beau. Tout notre théâtre n'est-il pas la glorification de l'adultère? La candeur n'est-elle pas toujours transformée en sottise, et ce que l'on nomme finesse, habileté, vertu même..? est-ce bien cela?

La corruption, la mauvaise foi, la peur, l'ignorance, la mollesse, la bassesse, n'ont-elles pas besoin de ramener la vertu à leurs hideuses proportions, et, n'osant se mesurer à ces grandeurs que de tout temps on admire, il est plus vite fait de les couvrir, ces grandeurs, de je ne sais quel vernis honteux qui enlève à leur physionomie le prestige de la majesté. Souvenez-vous que ce génie satanique, qui n'a pas craint de livrer le plus sublime des livres à la risée des ignorants, n'a pas respecté la plus poétique et la plus glorieuse des pages de notre histoire, et que cette même main, impie jusqu'au sacrilége, qui traça la caricature de Dieu, ramassa je ne sais quelle ordure pour en couvrir l'héroïne d'Orléans. Honte éternelle à qui ne sait honorer le beau, le grand! honte éternelle à qui ose rire devant ces images aux pieds desquelles se prosterne l'admiration du genre humain! pitié et pitié profonde pour ceux-là que la blancheur des lis de la vallée blesse, dont le souffle empesté ternit l'éclat de la rose naissante, et dont la main trouble le cristal de la source fraîche et pure!

— Mais d'autres fêtes s'approchent encore, et l'histoire du Sauveur se déroule dans leurs pieuses solennités.

— Ainsi que les mystères?

— Je vous arrête à ce mot, si déjà vous l'avez employé, et ceci est positif, vous ne l'avez pas expliqué.

— Croyez-vous?

— Ou du moins, si vous avez expliqué ce terme, je n'ai pas compris votre définition.

— Ne l'auriez-vous pas oubliée?

— Le résultat serait le même.

— A propos de la foi, je vous ai parlé des mystères.

— Oui, mais vous ne m'en avez rien dit quant aux fêtes.

— Oh! je comprends, il n'est que trop vrai que souvent

nos causeries ne brillent pas par l'enchaînement rigoureux des idées. Nous causons, voilà mon excuse; nous prenons les sujets comme ils viennent, et nous nous préoccupons trop peu de leur ordre logique.

Eh bien, j'aurais dû commencer, en vous parlant des fêtes, par vous expliquer ce que l'on entend par ce mot. Déjà, s'il m'en souvient, il y a longtemps, à l'occasion du dimanche, j'ai effleuré cette matière.

Outre le jour réservé au Seigneur, le sabbat, l'ancienne loi avait désigné certains jours comme consacrés aussi à Dieu et à la mémoire de ses principaux bienfaits.

— Je sais cela.

— Le christianisme a conservé ce saint usage, *et lui* aussi rappelle aux fidèles, par des solennités spéciales, les actes de la vie de Jésus-Christ les principaux mystères. Ainsi le jour de Noël, l'Église nous a appelés à la commémoration de la nativité de l'Homme-Dieu; vous vous êtes unie à elle pour remercier ce divin Sauveur d'être venu ici, sur la terre, se faire petit enfant. Vous avez vénéré le mystère de cette naissance.

Le mystère de la nativité du Sauveur est donc l'occasion de cette fête; toutes ont la sainte Trinité pour objet; c'est la sainte Trinité que nous adorons toujours, mais à diverses occasions, si vous me permettez ce mot. C'est à cause de la sainte Trinité que nous honorons et la Vierge et les saints, quel que soit le nom de la fête que nous célébrons et son objet spécial; ainsi, chère amie, Étienne serait-il saint si le Christ, pour lequel il est mort, n'était pas la seconde personne de la sainte Trinité? La Vierge elle-même? quelle serait sa dignité, si son fils n'était pas Dieu? « Toutes les fêtes de la religion chrétienne, selon un très-célèbre théologien, sont, à vrai dire, les fêtes de la sainte Trinité, puisque tous les objets que nous y honorons ne sont que des moyens différents pour honorer cette auguste Trinité et pour nous élever à elle. »

Ainsi, toutes les fêtes se rapportent principalement à l'honneur et au culte de Dieu, comme à *leur objet commun*; il y

en a même qui n'ont pas d'autre motif; d'autres unissent à *cet objet commun* la mémoire et la vénération spéciale de quelque saint, cette vénération est leur *objet spécial*.

— Oh, je comprends maintenant : le mot *mystère* a deux acceptions ?

— Oui sans doute, et cette distinction, fort essentielle, vous avez très-bien fait de l'exiger. Dans le dernier cas, il ne s'agit pas toujours d'une chose incompréhensible, mais souvent d'un fait, d'un acte important. Il est des fêtes uniquement commémoratives.

Je devrais, Constance, m'étendre sur le mérite des fêtes, sur les moyens de les sanctifier, mais je crois que cette longue digression serait inutile.

— Point autant que vous le supposez; mais je ne veux fatiguer ni l'auditoire ni l'orateur; revenons à notre énumération : le temps coule vite ce soir, l'aiguille de la pendule touchera bientôt le chiffre fatal.

— Le premier janvier, nous célébrerons une fête du Seigneur, une fête *propre* à Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Circoncision. L'Église nous reporte à l'une des époques les plus importantes de la vie du Sauveur, à l'un des actes les plus significatifs de cette vie; ce jour, que nous consacrons en général à la dissipation, devrait être, au contraire, un jour de recueillement et de méditation.

Le Dieu Tout-Puissant, voulant conserver parmi les hommes sa loi, se choisit une famille de laquelle devait sortir un peuple tout entier. Il fait alliance, suivant les paroles de l'Écriture, avec le fils de Tharé, Abraham, âgé déjà de cent ans; et quoique ce saint personnage n'ait pas d'enfants, quoique Saraï sa femme ait atteint sa quatre-vingt-dixième année, il leur promet un fils d'où sortira ce grand peuple, ce peuple éternel, résistant aux révolutions, aux guerres, dispersé sur la terre, conservant sa loi au milieu des nations, témoignage constant et irréfragable de la vérité de la Parole du Tout-Puissant. Pour constater son alliance, Dieu change le nom du patriarche, Abram s'appellera désormais *Abraham*, c'est-à-dire père d'une

grande multitude; Saraï, *Sara dame* ou *souveraine*. Ce peuple sera distingué de tous les autres; aussi le Seigneur lui impose un signe particulier : huit jours après leur naissance ses fils et ses filles seront circoncis. — Ceci se passait quatre cents ans avant Moïse, et au Sinaï Jéhovah consacrait encore cette loi; non-seulement la circoncision est le sceau de l'alliance, mais elle est encore une expiation; à elle est attachée la rémission de la tache originelle : elle est une sorte de baptême.

Notre Sauveur veut être soumis à la loi; n'est-il pas venu pour l'accomplir? aussi, le huitième jour, son sang coule, et le Fils du Très-Haut s'abaisse au point qu'il est considéré comme pécheur et comme simple fils d'Abraham. Voilà donc le Rédempteur préludant au sanglant sacrifice *du Calvaire*, laissant déjà couler son sang; et pour qui? Certes, non pas pour lui, mais pour nous. Voilà Joseph armé du couteau et frappant le nouvel Isaac; voilà la Vierge assistant aux premières douleurs de celui dont la douleur sera la vie!

A la Circoncision, les fils des Juifs recevaient leur nom; le Fils de Dieu recevra aussi le sien; déjà un ange a communiqué ce nom mystérieux à Joseph; le Père éternel a nommé son Fils; et ce nom, que signifie-t-il? *Sauveur* par excellence : nom admirable, doux pour les hommes et terrible pour les démons, nom d'une puissance infinie, nom significatif. Le Sauveur est parmi les hommes son admirable mission a déjà commencé; encore une fois, son sang coule pour notre salut : à cet instant le ciel, la terre et les enfers, apprennent que le grand mystère de la rédemption commence.

L'origine de cette fête est des plus anciennes; l'Église prit des précautions, dans les premiers siècles, pour lui donner un caractère de gravité commandé par l'usage où les païens étaient de célébrer le 1^er^ jour de l'année par des orgies en l'honneur de Janus. Eh, mon Dieu! ne sommes-nous pas un peu païens nous-mêmes?

Combien ne devrions nous pas nous éloigner de cette dissipation si fréquente ce jour-là! Le premier jour d'une année est un jour grave pour quiconque réfléchit.

Que d'événements dans une année! que de souffrances! que de calamités! Il est plus naturel, je vous le dis en vérité, de se livrer à la tristesse qu'à la joie le 1er janvier. Dans un an serons-nous tous autour de cette table? Dans un an, cette place que l'absence de Louis laisse vacante ne sera-t-elle pas vide pour toujours?... Mettons-nous tous sous la protection de Dieu; invoquons le nom de Jésus, de l'Enfant-Dieu.

Et la voix de M. Kerkoff tomba, son silence commanda un silence général.

Louise, qui comprenait plus que personne la mélancolie de son père, Louise, dis-je, rompit ce silence pénible.

— D'après un mot que vous avez prononcé, il me semble, mon père, que les peintres commettent en général une erreur grave en plaçant la Circoncision au temple.

— Tu as raison : chez les Juifs, cette cérémonie se passait à la maison paternelle, et le père ou la mère remplissait le rôle attribué au grand prêtre. Tout porte à croire que Notre-Seigneur fut circoncis à Bethléhem.

Ce fut aussi dans la *grotte de la naissance* que les mages trouvèrent et adorèrent le divin Enfant.

Vous savez trop bien l'histoire de ce voyage, les circonstances de cette première vocation des gentils, de ce premier hommage rendu, au nom de l'humanité tout entière, au Rédempteur, par les rois (1) de l'Orient, pour que je vous la retrace. Vous savez comment une étoile miraculeuse conduisit de l'Arabie heureuse à Jérusalem, puis à Bethléhem, ces premiers appelés de l'Orient; vous n'avez pas oublié la perfidie et le trouble d'Hérode. Les voilà enfin parvenus au but de leur longue marche, à l'étable où est déposé le Roi d'Israël. Leur étonnement est grand sans doute, mais leur foi n'est pas moins grande; ils reconnaissent celui qu'ils cherchent, et déposent à ses pieds l'or, la myrrhe et l'encens, honorant ainsi en lui le Roi, l'Homme et le Dieu.

(1) Voir la dissertation sur les mages de M. l'abbé Chassay, *Histoire de la rédemption*, p. 200 et suiv. Nous conservons le mot de *rois* consacré par l'usage.

L'Église a fixé au 6 de janvier l'adoration des mages, et cette fête porte le nom d'*Épiphanie*.

— Pourquoi ce nom?

— Ce mot vient du grec et signifie manifestation.

L'Église honore en ce jour trois manifestations : 1° la manifestation de Jésus-Christ aux gentils dans la personne des mages; 2° la manifestation de Notre-Seigneur aux Juifs par son baptême dans le Jourdain ; 3° la manifestation du divin Maître aux disciples par le miracle des noces de Cana.

Ces trois mystères, vous le voyez, ont pour nous une importance immense : la manifestation aux mages, c'est notre vocation, à nous, pauvres gentils, à nous, fils d'Adam, mais étrangers au peuple de Dieu. Je ne vous parlerai point du baptême du Sauveur, je vous en ai déja entretenus ; les noces de Cana, voilà le premier acte par lequel la divinité de Jésus-Christ se montre aux hommes ; le voilà roi de la nature, lui commandant en souverain et en changeant les lois ; voilà sa mission commencée, voilà l'apostolat divin à son début.

— Ami, donnez-moi donc raison du défaut de chronologie que j'observe dans cette réunion de trois faits dont deux sont très-éloignés du premier.

— Vous n'ignorez pas que la plus grande partie de la vie du Sauveur s'est passée dans l'obscurité ; nous ne savons que peu de chose de sa première enfance : à douze ans il nous apparaît au temple, puis nous le perdons de vue pour le retrouver à trente ans seulement, recevant le baptême des mains de saint Jean dans les eaux du Jourdain.

L'Eglise a eu en vue les trois grandes manifestations de la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ quand elle a institué la fête de l'Epiphanie. Dans les premiers temps, l'adoration des mages se confondait avec la solennité de Noël ; mais depuis le quatrième siècle l'Epiphanie a pris le caractère que je vous ai indiqué, et l'Eglise a appelé notre attention sur la *manifestation* tout autant que sur l'adoration des mages ; elle n'a pas dû s'arrêter à l'ordre chronologique des faits.

— Après l'Epiphanie viendra, le 2 février, la Purification

de la sainte Vierge et la présentation de notre Sauveur au temple.

— Oui; et ici, Constance, votre chère chronologie est ponctuellement observée.

— Comment ?

— Combien comptez-vous de jours de Noël au 2 de février? quarante, n'est-ce pas? Eh bien, la loi de Moïse ordonnait que la femme qui donnerait le jour à un fils resterait éloignée des choses saintes pendant ce temps-là ; de plus, elle devait se présenter au temple pour s'y purifier et y offrir un pigeonneau et une tourterelle pour sa purification légale.

De plus encore, une loi de l'Exode établissait que tous les premiers nés des hommes et des animaux mêmes seraient offerts au Seigneur Dieu, comme étant voués à son service; les premiers nés des hommes étaient rachetés par un certain prix : *cinq sicles*. Quant la famille était pauvre, le prix se modifiait : si elle ne pouvait offrir un agneau en remplacement des *cinq sicles*, elle présentait deux tourterelles.

Ces dispositions de la loi furent scrupuleusement observées par celle-là qui, pure entre toutes, défiait toute souillure, par son Fils, Fils du Très-Haut, venant, elle, comme la plus simple des femmes, se soumettre à la purification légale, lui, comme le plus humble des enfants d'Israël, se racheter du service du Seigneur, auquel il se dévoue si bien que son dévouement est celui d'une victime. Jésus va se racheter, Jésus, qui rachètera le genre humain au prix de son sang !

Cette fête présente donc deux mystères principaux à notre méditation. Elle nous rappelle encore la présence au temple du vieillard Siméon, qui, rempli de l'Esprit-Saint, salue le Messie par cet admirable cantique que nous redisons aux complies. Siméon n'est-il pas ici le représentant du vieux monde hébreu qui, à la vue du Rédempteur, descend dans la tombe avec bonheur puisque la lumière éternelle va luire sur l'univers ?

Les paroles de Siméon ne sont pas seulement des chants d'allégresse, elles sont aussi prophétiques; et à cette Vierge

mère, il prédit les souffrances dont son cœur sera accablé ; une sainte femme élève aussi la voix, et raconte les merveilles de cet enfant dont la présentation au temple s'opère.

Voici donc, ici, chère amie, une double fête, si je puis me servir de cette expression. Elle a pour objet le Sauveur, c'est une fête du Seigneur ; elle a aussi pour objet la sainte Vierge : elle est donc en même temps fête de l'un et fête de l'autre ; aussi a-t-elle pris des noms différents : on l'a distinguée sous ceux de la Purification de la sainte Vierge, et de la Présentation de Notre-Seigneur, de fête de Siméon et d'Anne ; enfin les Grecs l'appellent Hypapeutée, c'est-à-dire *rencontre*, et cette appellation se justifie très-bien par les diverses circonstances de ce jour à jamais mémorable.

Quoi qu'il en soit, toutes ces circonstances sont pour nous des motifs particuliers de dévotion et de méditation.

Une Vierge de la race royale rougit si peu de sa pauvreté, qu'elle présente au temple l'offrande du pauvre ; elle se range parmi les plus simples des filles d'Israël ; la glorieuse naissance du Roi des rois, elle la rachète par deux tourterelles!... Celle devant laquelle s'inclineront les cieux et la terre, celle que les anges déclareront leur reine, celle que les peuples et les rois respecteront comme leur souveraine et leur dame, qui brillera d'un éclat incomparable, se fait tellement la servante du Seigneur, qu'elle se soumet à une purification légale. Les mages de l'Orient ont adoré son Fils, les bergers de la montagne l'ont adoré, l'ange lui a dit son nom, ce nom par excellence, et elle l'apporte, ce Fils du Très-Haut, au grand prêtre, comme s'il était l'enfant de ce simple artisan, de ce faiseur de jougs qui monte les degrés du saint parvis avec elle!... Oh! quelle leçon d'égalité chrétienne!...

Et cet enfant, le Fils du Très-Haut, cet enfant, seconde personne de la sainte Trinité, le voilà présenté au temple comme le fils de Joseph ; et sa dignité se dévoile, sa grandeur apparaît, l'Esprit-Saint inspire les prophètes si bien que Siméon et Anne chantent l'hymme de ses merveilles ; et il a voulu, ce Dieu Sauveur, que cette dignité fût voilée à tel point qu'il

fût confondu avec les plus humbles : lui auquel les rois présentaient de l'or, c'est à peine si un agneau est offert en son nom.

Comprenez-vous, je vous le demande, le ridicule absurde de certains chrétiens apportant au temple le faste de leur luxe, demandant à l'Eglise une distinction? Pensez donc, vous, auxquels les distinctions sont chères, que votre Dieu a offert pour sa rançon légale une tourterelle!... O vous que l'orgueil accompagne au saint parvis, souvenez-vous que la fille de David, la reine du ciel, se présenta tenant en ses mains le tribut du pauvre.

Cette fête, autant et comme toutes les autres, vous rappellera l'incomparable humilité de Marie.

— Il sera dix heures dans un instant : un mot de l'histoire de la Purification.

— Si mes souvenirs me servent bien, elle était célébrée en Orient avant le cinquième siècle ; le pape Gélase passe pour avoir introduit cette solennité à Rome à la fin de ce même siècle, à l'époque où il abolit les lupercales. En 562 elle fut l'objet d'une pompe toute spéciale, à Constantinople, ordonnée par l'empereur et le patriarche, pour obtenir la cessation d'un horrible fléau ; la procession remonte à Sergius Ier.

— D'où vient le nom populaire de Chandeleur ?

— Certainement de l'usage que les fidèles ont conservé de porter des cierges allumés à la procession ; et cet usage a reçu diverses explications, vous les trouverez dans le livre précieux que je vous donnerai (1).

Séparons-nous. Demain donc grand gala au pied du Dolmen qui touche à la maison de mon bon Jacques Briux. Préparez-vous *aux crêpes de pardon* (2) et au petit vin d'Anjou. »

(1) Intructions sur les Fêtes.
(2) Pâtisserie bretonne.

CINQUIÈME SOIRÉE.

S'il est une heure pendant laquelle notre esprit, parcourant un cercle immense, se reporte du présent au passé, de l'enfance à la vieillesse, évoque les souvenirs bons et les souvenirs mauvais, caresse avec bonheur les illusions détruites du jeune âge, passe avec peine aux privations du temps présent, sonde avec effroi les possibilités de l'avenir; s'il est une heure pendant laquelle la rêverie, s'emparant de nous, nous emporte de mondes en mondes, de souvenirs en souvenirs, c'est cette heure, chère au penseur, plus chère encore à la jeune femme, où le jour a cessé, où la nuit commence...

Enfoncée dans un moelleux fauteuil, les pieds posés sur les chenets, en face d'un feu pétillant éclairant seul le salon, Constance écoutait-elle le vent, agitant les grands pins et produisant, au milieu de leurs branches chargées de givre et de neige, des accords sombres auxquels répondaient au loin les longs mugissements d'une mer en fureur? Non; Constance pensait...

Ces bruits, elle les aimait; mais, en ce moment, Constance ne se préoccupait pas de leur sauvage beauté; ses pensées étaient loin des landes glacées de la Bretagne; elle rêvait de Paris, de musique, de bals, de valses, de tout ce qu'elle avait quitté pour s'exiler en province, loin du plaisir, loin du monde, loin des amies de sa jeunesse, loin de ce qu'elle avait chéri; elle revenait aux illusions dorées de son adolescence, elle se souvenait de ses beaux projets d'avenir, elle songeait à son existence brisée par tant de choses, à un âge où la vie commence pour ainsi dire!...

Cette vie n'aurait-elle pas pu s'écouler doucement, honnê-

tement, dans ces salons où tant d'autres conservent intacts leur honneur et leur vertu, sans éloigner de leurs lèvres la coupe du plaisir?... Elle souffrait, cette pauvre jeune femme, de son isolement, du vide produit autour d'elle par l'égoïsme profond de ceux dont elle devait attendre et amour et dévouement!...

Oh! que d'amertume dans ce cœur! que d'affections détruites! et ce cœur avait été créé pour connaître et sentir toutes les affections nobles, vraies et pures!

Sans doute l'amitié lui restait, l'amitié!... mais l'amitié ne remplace pas tous les autres sentiments; l'amour maternel même, et elle le sentait, ne remplissait pas tellement son âme qu'elle n'y découvrît un vide immense. Ce vide, le plaisir ne l'avait-il pas comblé?... ne le comblerait-il pas encore?...

Constance ne s'adressait pas cette question, mais elle était peut-être bien près d'elle.

Au lieu de remonter l'histoire de sa vie, elle la descendait: elle se rappelait avec charme ses premiers pas dans le monde, sa première robe de bal, si fraîche, si légère, si blanche; son premier bouquet, simples violettes, pâles comme elle; sa fleur de camélia rose s'unissant si bien avec ses cheveux noirs; le bruit sourd de la voiture sous la voûte; le gros serrement de cœur qu'elle avait éprouvé en franchissant le seuil de cette longue galerie; l'éblouissement que lui causa la lumière brillante des lustres, le scintillement des diamants, le parfum des fleurs, le mouvement rapide des danseurs, les sons entraînants de l'orchestre; puis ce trouble de la première contre-danse, de la première parole de son partener, l'espèce d'enivrement qui suivit!... Tous ces souvenir revenaient précis et gracieux avec leur pureté juvénile, avec leur charme doublé par l'éloignement.

Et cependant ce premier jour si attendu, si joyeusement accueilli, ce premier jour, exempt de tout regret comme de tout reproche, avait eu un lendemain; car Constance, n'avait pas oublié la mauvaise humeur de sa mère, les durs reproches qu'elle avait reçus d'elle; Constance n'avait point oublié que

ce premier succès avait éveillé la jalousie maternelle, et que de lui, peut-être, dataient les malheurs de sa vie. Pour elle jamais joie n'avait été sans amertume. Avait-elle cueilli une fleur sans jamais avoir rencontré au fond de son calice un insecte repoussant?

Eh bien, Constance donnait un soupir au monde!...

Marthe entra, et d'un bond s'élança dans les bras de sa mère; le doux baiser qu'elle reçut de sa fille donna aux idées de Constance un tout autre cours, elles se reportèrent sur cette enfant qui n'aurait pas à souffrir ce que sa mère avait souffert. Marthe raconta tout le plaisir qu'elle venait de goûter à construire un château de neige, à tendre des piéges pour prendre des oiseaux. Marthe pensait peu à Paris, et trouvait que la gelée avait ses charmes. Ses joues rougies par le froid rafraîchissaient les joues brûlantes de la mère. Sa conversation produisait un effet analogue sur les pensées de madame de Monac; peu à peu les souvenirs s'éloignaient, peu à peu l'amour maternel reprenait son empire; bientôt elle ne songea plus qu'à sa fille, et, se levant, la prenant par la main: « Voyons, » lui dit-elle; et, fredonnant une polka, elle l'entraîne, et les voilà arpentant, l'une et l'autre, le salon avec une joie enfantine.

Quand M. de Kerkoff entra, il trouva la mère et la fille tourbillonnant ainsi.

« Vous voyez, ami, nous ouvrons le carnaval : vous n'avez pas songé à nos plaisirs, nous y pensons, nous.

— A merveille, mesdames; vous êtes charmantes. Tout ce que je puis faire pour vous, je vais l'essayer. Et, ouvrant le piano, il joua la valse de la reine de Prusse, qu'il exécutait, disait-il, avec une grâce extraordinaire en Allemagne quand il était capitaine de hussards.

— Vous avez valsé?... disait Marthe.

— Oui, certes, et très-bien, et beaucoup; mais il y a quelque trente-cinq ans, avant la naissance de la mère.

— Mon pauvre carnaval!... il sera bien triste cette année! »

Ces mots échappèrent à madame de Monac, et ils affectèrent péniblement M. de Kerkoff.

« Vous amuser, chère amie, ceci m'est impossible.

Voyons cependant : voulez-vous un grand déjeuner chaque semaine?

— Manger, toujours manger! c'est bien peu divertissant.

— Un bal!... mais je réunirais tous nos voisins, depuis M. de la Pipardière jusqu'à madame de ***, que je n'arriverais pas à une polka tant soit peu animée.

— Me voyez-vous valsant avec M. de la Pipardière?

— Et que faire? Je ne suis pas très-embarrassé pour toi, Marthe. Je réunirai tous les enfants du voisinage, vous aurez un grand goûter, et toute la maison à votre disposition ; nous terminerons la journée par une superbe loterie. »

Marthe, ravie de ce projet, remercia M. de Kerkoff, et alla voir si quelque oiseaux s'était pris à ses lacets.

« Eh bien, oui, il faudrait vous amuser ; car, après tout, vous n'êtes pas faite à notre vie retirée et grave; vous êtes jeune, vous.

— Mais Louise?

— Oh! Louise a ses plaisirs à elle. Louise a ses joies, Louise ne fuit pas un bal, un concert; mais elle n'éprouve pas le besoin de ces distractions. Son éducation a reçu un autre cachet que la vôtre.

Lucie a compris la vie à un autre point de vue que bien des femmes, et vous pouvez en juger, sa fille et elle sont heureuses.

— Oui, je ne doute pas de leur bonheur.

— Deux voies se présentent devant nous : la voie mondaine, la voie grave ; la voie du plaisir, la voie du devoir.

— Mais elles peuvent se confondre.

— Se confondre!... chère enfant, je ne sais pas.

Suivons, je vous en prie, la journée d'une femme du monde; j'ouvre au hasard ce livre que Lucie viens de recevoir : *La Femme chrétienne dans ses rapports avec le monde* (1), et j'y trouve cette page empruntée à madame de Gasparin :

« Le soir, ne sont-ce pas les bals, les enivrements de l'a-

(1) Par M. *l'abbé Chassay.*

« mour, cet éclat de lumière, ces luttes de la beauté, ces re-
« gards, ces hommages, ce tumulte qui soulèvent tout ce qu'il
« y a de passion dans le cœur? On a passé la nuit dans la
« brillante cohue des salons ; on rentre fatiguée, incapable de
« réflexions sérieuses; on s'endort sans que la pensée ait pu
« se fixer sur Dieu, car nous n'appelons pas prière ce mur-
« mure des lèvres où le nom du Seigneur revient parfois,
« tandis que l'âme se dilate encore des fumées de la flatterie;
« car nous n'appelons pas méditation ces rêveries de la con-
« science, bientôt surmontées par le sommeil. Et le matin!
« le matin, n'est-ce pas la lassitude, la pesanteur de la tête,
« l'endolorissement des membres, toutes les fantasmagories de
« la veille qui passent sous les yeux à demi fermés? N'est-ce
« pas le souvenir de succès, de déboires profanes? N'est-ce pas
« la soif de briller encore, d'éclipser des rivales, de séduire?
« N'est-ce pas le besoin de l'agitation, le dégoût de tout ce qui
« peut forcer l'esprit à se replier sur lui-même? Dans ce ma-
« tin des femmes du monde, qui commence vers le milieu du
« jour, y aurait-il du temps pour l'étude de l'Evangile?...

« Si, de fortune, entre la mondanité du jour et la monda-
« nité du soir, quelques instants de solitude étaient laissés à une
« telle femme, elle ne saurait qu'en faire? Une lecture substan-
« tielle, une réflexion, elle devient incapable de tout cela. Les
« combinaisons de toilette, la pose d'une garniture, les entre-
« vues avec la couturière, les courses dans les magasins, ce
« sont là ses études. La conversation s'appauvrit, les mots y
« remplacent les idées, la médisance en fait ordinairement les
« frais, l'envie de produire de l'effet la métamorphose parfois
« en une pesante dissertation où des questions profondes sont
« tour à tour abordées et tranchées; elle peut conserver quel-
« que chose de vif, de piquant dans la forme, mais de fait elle
« est vide, elle est misérable.

« Dans l'existence d'une femme ainsi livrée au monde, on
« ne trouve plus que des surfaces, que le besoin de vivre en
« dehors de soi-même.

« Dieu, l'âme, il y a du temps, il y en aura toujours pour

« cela; cela d'ailleurs est grave, est triste; pour s'en occuper « il faudrait se recueillir, il faudrait se faire du silence, et le « peut-on ? Et puis, on a le vague pressentiment qu'après « l'examen viendraient les sacrifices, qu'il faudrait retirer « quelque chose au monde, qu'il faudrait lui retirer beau- « coup !... Et y a-t-il moyen de le faire (1) ? »

Ce n'est pas ici un barbon comme moi qui parle, ce n'est pas un prêtre : c'est une femme, et une femme qui, vous le savez, connaît bien le monde. Le tableau est-il chargé ? Je m'adresse ici à votre loyauté, les nuances sont-elles observées ?

— Elles ne manquent pas de vigueur ; mais s'il y a du vrai, tout ne l'est pas.

— Et où le faux, s'il vous plaît ?

— On n'a pas toujours l'envie de séduire, d'écraser ses rivales !...

— Au fond de votre cœur, vous n'avez pas envie de plaire, de plaire plus que les autres ?...

— *Plaire*, voilà votre grand mot, mais entre plaire et séduire, il y a loin ; puis quel mal, s'il vous plaît, y a-t-il à plaire ?

— Je serai fort facile ce soir, je ne chicanerai pas. Mais pour plaire que faites-vous ? Tenons-nous-en à un point.

D'abord, madame de Gasparin a-t-elle calomnié quand elle a redit tout ce temps consacré aux apprêts du bal ? Et pourquoi tout cela, sinon pour préparer les moyens de plaire ? Et ce temps est-il employé utilement ?

— Qu'en ferions-nous ?

— Cet aveu me suffirait, j'en prends acte : et ce lendemain du bal ?

— On est fatigué, c'est tout simple.

— Et les devoirs ?

— Oh ! le carême est là : à chaque saison son emploi.

— Je prends acte encore de ceci.

(1) Madame de Gasparin, citée par M. Chassay, *la Femme chrétienne dans ses rapports avec le monde.*

— Prenez acte de tout ce que vous voudrez. Allez-vous me presser de questions sur nos toilettes ? Et, cher ami, qui ne sacrifie à l'usage ? nos grand'mères portaient le rouge *en roues de carrosse*, nous n'en mettons plus ; elles se poudraient, et je suis certaine que vous regrettez les chignons, les tapés et les polonaises.

— Tout autant que les talons rouges, la perruque à la Richeleu de mon grand-père, dont vous avez le portrait sous les yeux.

Vos toilettes, eh bien ! je ne les aime pas.

— Oh ! vous n'êtes plus capitaine de hussards.

— Un mot, et je vais chercher mon journal, vous y trouverez des réflexions qui vous piqueront au jeu. A vingt-cinq ans, Constance, j'étais tout aussi révolté qu'aujourd'hui, plus peut-être, de voir les femmes sacrifier leur dignité et leur pudeur à je ne sais quel usage, à je ne sais quelle mode, enlevant à l'imagination tout prestige et réduisant l'idéal à une très-triste vérité.

— Mais vous êtes inconvenant !

— Inconvenant, non ; vrai, oui. Tenez, il n'est pas une femme sur cent qui au simple point de vue de la coquetterie, gagne à *s'habiller*, vous savez ce que vous entendez par ce mot.

— Encore une fois, c'est l'usage.

— L'usage ! Vous me donnez raison sans vous en douter ; car si l'usage blesse la convenance, la dignité, la pudeur de la femme, oh ! alors notre monde est détestable, puisque, pour y entrer, il faut accepter tout ce qu'il y a de plus opposé à la nature même de la femme.

Consentiriez-vous à être toute la journée aussi *habillée* que vous l'êtes le soir ?

—Non.

— Et pourquoi cette différence ?

Consentiriez-vous, de bonne foi, à vous permettre, dans votre boudoir, vis-à-vis d'un homme seul, ces attitudes, ce laisser-aller que je vois aux femmes dans le monde ? Non

certes, et si vous aviez cette façon et que l'on vous manquât de respect, en vérité, je ne sais si vous auriez à vous plaindre.

— Oh !....

— L'oubli de votre dignité, voilà ce qui me blesse pour vous, et cet oubli est poussé bien loin, Constance; et cette dignité, c'est la sauvegarde de l'honneur de la femme; cette dignité c'est le reflet de sa pudeur, de sa vertu.

Comment maintiendrez-vous dans le devoir les femmes de votre service quand vous leur donnez des exemples de ce genre? Comment défendez-vous la Courtille et le salon de Mars à votre femme de chambre quand vous lui faites arranger votre domino?

Il résulte des aveux que vous m'avez faits, chère amie, bien des choses et surtout ceci, que la vie du monde rend impossible l'accomplissement des devoirs de la femme et de la mère; je n'en veux pas plus pour rester persuadé que cette vie n'est point celle de la femme chrétienne.

— Mais qu'ordonnez-vous donc à la femme?

— Je ne lui trace pas de lois, Constance, l'Evangile lui en a donné, il y a dix-huit siècles.

— Redites-les-moi?

— Le temps me manquerait, et je préfère vous renvoyer à la *Bibliothèque de la femme chrétienne* (1). Lisez, je vous en conjure, avec attention, le petit volume intitulé : *La Femme chrétienne dans ses rapports avec le monde*, il répondra à toutes vos objections.

— Vous en voulez cruellement à ce pauvre monde.

— Finissons-en par un seul mot : le monde ! oui, je le déteste, parce qu'il est égoïste, et que le dévouement et le sacrifice sont les lois de l'humanité ; le monde, je le déteste, parce qu'il vit dans le sensualisme, et que le sensualisme est la mort de l'âme, la mort du cœur; le monde, je le déteste, parce qu'il nous empêche de remplir nos devoirs, en nous saturant de

(1) Par M. l'abbé Chassay. Ces volumes doivent être le manuel des femmes du monde, qui ne peuvent trop les lire.

plaisirs creux et frivoles, parce qu'il développe en nous les instincts les plus misérables. Le monde... Constance, vous me l'avez fait abhorrer!

— Moi?....

— Oui, vous! n'êtes-vous pas sa victime? A qui votre mère vous a-t-elle sacrifiée? au monde! Pour qui votre mari vous a-t-il abandonnée? pour le monde! Au nom de qui êtes-vous persécutée? au nom du monde. Vous êtes sa victime, et vous vous faites son défenseur!...

— J'ai été femme, j'ai cédé à une heure d'ennui. Faisons la paix. Lucie me lira vos livres.

Laissons le carnaval et passons au carême; sur ce terrain nous serons d'accord.

— Est-ce que nous ne le sommes pas sur l'autre?

— Au carême vous nous cloîtrez, n'est-ce pas?

— J'aurais bien de la peine, et je n'ai pas du tout l'intention d'agir ainsi.

— Eh bien! qu'est-ce avant tout que cette fête des quarante heures?

— Les quarante heures ne sont pas une fête; l'Eglise ouvre ses temples aux fidèles, expose le Saint-Sacrement à leur dévotion, récite quelques prières spéciales, pour contre-balancer, si je puis me servir de ce mot, les scandales si fréquents dans ces jours de saturnales qui ne sont qu'une réminiscence du paganisme. Il nous faut remonter aux fêtes de Bacchus (1) pour retrouver l'origine de ces désordres.

Les quarante heures ne sont, chère amie, que le couronnement de la préparation au carême à laquelle l'Eglise appelle ses enfants pendant les semaines qui le précèdent. Ainsi, tandis que le monde se jette dans le plaisir avec une énergie déraisonnable et trop souvent coupable, les vrais chrétiens se souviennent que les jours spéciaux de la pénitence approchent; ils s'y essayent par le recueillement, la prière et la tempérance.

(1) Les bacchanales atteignirent à Rome un tel degré de corruption, qu'elles furent abolies par un décret du sénat deux siècles avant Jésus-Christ.

suivant la parole de saint Jean Chrysostôme; les offices des trois semaines, qui précédent le carême nous invitent à méditer la nécessité de la pénitence; les chants d'allégresse ont cessé au sanctuaire; les couleurs sombres remplacent dans les ornements celles qui sont consacrées à la joie; les fidèles sont encore plus vivement invités que de coutume aux saintes agapes, à l'aumône, à toutes les œuvres chrétiennes. Cet usage si pieux remonte à une haute antiquité : il existait à Rome du temps du pape Gélase et de saint Grégoire le Grand; saint Basile le préconise en éloquentes paroles; saint Charles Borromée le rappelle à l'église de Milan. Vers le treizième siècle, sainte Gertrude, abbesse d'un monastère en Saxe, reçut de Notre-Seigneur une révélation directe, par laquelle il lui fit connaître qu'il lui serait très-agréable que ces jours où les scandales les plus effrénés couvrent, pour ainsi dire, le monde chrétien, fussent consacrés à une réparation spéciale (1). Saint Philippe

(1) Voici le passage de la vie de sainte Gertrude, il est trop significatif pour ne pas être cité :

« Sainte Gertrude ayant désiré que Notre-Seigneur lui prescrivît quelques « pratiques de piété pour le servir plus dévotement pendant ces trois jours où « les gens du monde se portent au péché avec plus d'effronterie et d'insolence, Notre-Seigneur lui répondit : « Le service le plus agréable que vous « me puissiez rendre, c'est de supporter patiemment, et en mémoire de ma « passion, toutes les peines qui nous surviennent, soit dans votre intérieur, « soit hors de vous-même, et de forcer votre inclination à faire les choses qui « y sont le plus opposées. Il vous sera très-avantageux de pratiquer cette « mortification à l'égard de vos sens extérieurs, que vous devez garder et retenir comme par un frein, car quiconque a soin de bien s'acquitter de cet « exercice, en vue de ma passion, peut s'attendre à en recevoir de ma bonté « une très-abondante récompense.—Je voudrais bien, très-aimable Maître, « lui répliqua la sainte, que vous eussiez la bonté de m'enseigner quelles « prières sont les plus capables d'apaiser votre colère pendant ces trois jours « où les gens du siècle l'irritent par leurs débauches. » Notre-Seigneur lui répondit : « J'aurais fort agréable qu'on dît trois fois le *Pater* ou le psaume « *Laudate Dominum, omnes gentes*; en sorte que la première fois on offrît à « Dieu, mon Père, les exercices pénibles par lesquels mon cœur, plein de charité pour les hommes, m'a fait passer pour leur salut, et que l'on fît cette « offrande en expiation de tous les plaisirs terrestres et charnels auxquels se « livre maintenant le cœur de l'homme; qu'à la seconde fois on offrit à Dieu, « mon père, l'usage innocent que j'ai fait de ma bouche par l'abstinence et la « tempérance, soit à l'égard du manger, soit à l'égard du parler, soit en pré-

de Néri, vers le même temps, institua à Rome des processions dans le même but ; les quarante heures furent établies d'abord à Milan. Saint Ignace de Loyola, Benoît XIV ont étendu à presque toute la chrétienté cet usage, si pieux, si raisonnable, passez-moi le mot : conséquence pratique de la communion des saints.

— Cette préparation au carême est donc ce que l'on appelle les dimanches et les semaines de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime ?

— Oui, ces termes expriment le nombre des jours qui nous séparent encore de Pâques.

Observez, je vous en conjure, combien l'économie de l'Eglise est sage : une préparation à la pénitence et la pénitence avant le grand jour du triomphe. Le carême serait bien plus facile à notre faiblesse si nous nous y essayions par la tempérance. Que faisons-nous? nous nous livrons à l'intempérance de toutes choses dans les semaines qui le précèdent, et nous nous étonnons de nous trouver incapables de supporter les privations qu'il prescrit; mais cette incapacité ne prend-elle pas naissance dans l'excitation absurde et coupable à laquelle nous venons de nous livrer ?

— Je n'ose pas contredire cette allégation, vous n'avez pas toujours tort.

Je me souviens que plus d'une fois j'ai eu bien de la peine à me réveiller pour aller recevoir les cendres.

—Vous n'étiez pas une exception, et je ne puis me défendre encore d'un sourire quand je vois toutes nos belles pénitentes tendre à la poussière bénite un front rouge encore

« chant, soit en priant continuellement pour le salut des hommes, et qu'on « fît cette offrande en satisfaction de toutes les intempérances qui se com- « mettent de tous côtés pendant ces jours, et de cette multitude de paroles « pernicieuses ou inutiles qu'on y profère; enfin, qu'à la troisième fois on « offrit à mon Père le saint usage que j'ai fait de mon corps, et de toutes les « amertumes que j'ai souffertes dans ma passion et dans ma mort pour le « salut du genre humain, afin que cette offrande serve à expier cette multi- « tude infinie de péchés que commettent les gens du siècle en se servant de « leurs corps pour se perdre et pour ruiner l'ouvrage de leur salut. »

des chaleurs du bal. Pauvres femmes! elles sacrifient aujourd'hui comme hier à l'usage, à la mode; ont-elles plus de foi au plaisir qu'a la pénitence, à la pénitence qu'au plaisir?...

— Oh! vous êtes, ce soir, d'une sévérité intolérable. Où avez vous donc déjeuné? Certainement, chez notre voisine de X****, la belle lionne qui enrage d'être retenue à la campagne en janvier par la goutte de son mari?

— Eh bien, oui; et je vous déclare que cette femme me donne la fièvre. Je ne puis voir de sang-froid ce mélange de sacré et de profane, ce boudoir plein de statuettes obscènes, de tableaux inconvenants, tenant à cet oratoire où brillent des chapelets, des christs magnifiques, des bénitiers ciselés, des saints en argent et en ivoire, des madones, du buis bénit, que sais-je, moi? il n'y manque qu'une haire et une discipline!... Une honnête femme ne fait pas parade de tout cela, ne l'étale pas aux yeux. Je comprends autrement la dévotion que ces dames, et je me révolte devant ce bagage dévot accouplé à toutes les mondanités de la terre, à toutes les nudités de l'art.

— Vive la chambrette de Louise!

— Louise ne montre pas sa chambre. Eh! que voyez-vous dans cette chambre? au fond de sa petite alcôve, derrière un rideau, le très-modeste crucifix que ma pauvre mère mourante pressa de sa main; à la tête, un petit bénitier bien simple; sur la cheminée, un joli tableau de la sainte famille qui lui vient de vous; sur quelques planches, un très-petit nombre de livres de piété, une statuette de saint Louis; au-dessus de sa table, une image portant la date de sa première communion son chapelet reste dans sa poche. Rien de plus, rien de moins. Louise est une chrétienne, elle ne joue pas avec les choses saintes, elle ne les met pas en montre; elle est pieuse ma bonne fille, aussi ne se déguise-t-elle pas en dévote.

En ai-je vu de ces musées religieux! de ces Dunkerques de sainteté! Leurs élégantes propriétaires me rapellent, malgré moi, ces bons bourgeois enrichis dont le vestibule est orné d'armures antiques et le doigt d'un gros anneau armorié.

— Eh bien, notre belle voisine ira recevoir les cendres?...

— Oui, sans doute, à Notre-Dame-de-Lorette, à midi, avec un reste du rouge de la veille.

— Vous êtes méchant. Point de médisance!... au Carême!

— Je ne suis qu'historien.

— Contentez-vous de l'histoire du carême. Et d'abord, parlez-moi du mercredi des Cendres.

— Au mercredi de la semaine de la Quinquagésime commence donc le temps de la sainte pénitence. On a donné à ce jour le nom de mercredi des Cendres parce que l'Eglise répand alors de la cendre bénite sur le front de ses fils.

— Je sais tout cela.

— Cet usage se rattache au souvenir des temps les *plus anciens*. Vous savez déjà que l'Eglise a conservé très longtemps la pénitence publique, dont on retrouve des traces même à la fin du dix-septième siècle (1). Vous savez que ces pénitences proportionnées aux fautes, se divisaient en plusieurs catégories : saint Basile marque deux ans pour le larcin, onze pour le parjure, quinze pour l'adultère.

— Quinze pour l'adultère?...

— Oui. Vingt pour l'homicide, toute la vie pour l'apostasie, etc.

Les pénitents se présentaient le premier jour du carême en habits pauvres et déchirés, et ils recevaient de l'évêque des cendres sur la tête et un cilice pour s'en couvrir.

Telle est l'origine des cendres. Si l'usage des pénitences publiques n'existe plus, ne croyez pas que l'obligation de la pénitence se soit éteinte, non, jamais. Ou dans ce monde ou dans l'autre, il nous faut acquitter notre dette. Les cendres nous rappellent cette obligation.

Si les portes du temple nous sont ouvertes, si nous n'avons

(1) Voir pour ces détails et les suivants l'excellent livre intitulé : *Instruction historique, dogmatique et morale sur les principales fêtes de l'Église*, par un directeur de séminaire. Nous avons beaucoup emprunté à ce livre, et nous ne pouvons trop en recommander la lecture.

plus à passer de longues années dans le vestibule, pensons au purgatoire.

L'office de ce jour rappelle les anciens rites particuliers aux pénitents, rien ne se perd dans la liturgie. Lisez cet office avec grande attention.

Les paroles que vous adresse le prêtre en vous donnant les cendres sont admirables : « Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » L'image de la mort, de notre néant, au début de la pénitence!... Ces paroles ne contiennent-elles pas toute notre histoire? D'où sommes-nous sortis? que sommes-nous? où allons-nous ?

Par les cendres commence la sainte quarantaine.

— Vous m'avez assez entretenu de la nécessité de la pénitence pour que je ne vous dispense pas de revenir à ce sujet aujourd'hui : ce serait bien le cas de reprendre notre conversation de tout à l'heure et de m'expliquer ce que vous entendez par vie intérieure ; vous avez tourné la difficulté avec une prestresse admirable.

—Le temps me manque, j'y reviendrai; mais ce sera inutile si vous avez lu le livre de M. Chassay que je vous ai indiqué (1).

— Eh bien, Lucie me le lira demain.

— Je veux bien vous faire grâce de la pénitence ce soir, puisque vous voulez qu'il en soit ainsi, et cependant comment parler du carême si son objet m'est interdit?

— Pourquoi le carême est-il fixé à cette époque de l'année?

— La sainte quarantaine doit nous préparer à la grande fête de Pâques, et par conséquent la précéder. Pâques fixe le carême; je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'Eglise suit dans ses fêtes la vie de notre Sauveur, vous avez fait cette remarque. Le jeûne est aussi institué pour nous rappeler celui du désert ; notre vie tout entière doit être calquée sur celle de l'Homme-Dieu.

A peine s'est-il soumis au baptême, à peine sa mission a-t-elle été annoncée qu'il s'enfuit au désert, et avant sa glo-

(1) *La Femme chrétienne dans ses rapports avec le monde.*

rieuse prédication, il se prépare par l'abstinence et la solitude à l'œuvre du Père.

Je ne sais si vous avez médité ce qui se passa au désert pendant la retraite du Sauveur; cette méditation vous donnerait l'intelligence complète de l'esprit du carême chrétien.

Notre-Seigneur recherche la solitude, parce que dans la solitude l'esprit se livre aux pensées sérieuses; parce que dans la solitude le cœur, dégagé du bruit du monde, accepte les résolutions généreuses; parce que dans la solitude nous vivons, pour ainsi dire, devant Dieu seul. Là, dans le silence des passions, il se communique plus facilement à nous. Le Christ au désert pratique l'abstinence; il refuse à son corps toute nourriture, il châtie la chair, lui, la pureté par essence, il prélude aux ineffables douleurs de la passion par cette épreuve du jeûne; il nous enseigne qu'on n'arrive au royaume du Père qu'en subjuguant le corps par la pénitence.

Que se passe-t-il encore au désert? la chose du monde la plus étonnante!

L'Homme-Dieu permet au malin esprit de le tenter. Il veut être homme, et tellement homme qu'aucune de nos misères ne lui soit étrangère.

J'appellerais d'une manière toute particulière, Constance, votre attention sur la tentation du Sauveur, si vous ne vous étiez pas promis de lire l'œuvre dont je vous parlais à l'instant (1). Je suis très certain que vous serez frappée des réflexions que vous y trouverez sur cette circonstance de la vie de Notre-Seigneur.

A l'exemple du fils de Dieu, recherchons la solitude, pratiquons l'abstinence, repoussons la tentation.

— Oh! ceci est le plus difficile.

— Fortifié par les grandes et fécondes méditations du désert, maître de son corps, soumis par l'abstinence, l'homme est bien fort contre Satan, surtout s'il est bien convaincu qu'il

(1) *La Femme chrétienne dans ses rapports avec le monde*, par M. l'abbé Chassay.

ne doit pas seulement se nourrir de pain, mais de la parole de Dieu, s'il croit fermement qu'il ne doit adorer que le Seigneur son Dieu, et ne servir que lui ; s'il garde cette parole : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*, il sortira certainement vainqueur de sa lutte contre l'ange des ténèbres.

La grâce de Dieu ne manquera pas à qui imitera le jeûne du désert.

Et je vous le demande, quoi de plus simple, encore une fois, le principe de la pénitence admis, que cette sainte quarantaine, que cette petite portion de l'année consacrée à un devoir important?

Ne vous y trompez pas, la mortification est de précepte ; personne ne reçoit en naissant l'heureux privilége d'une dispense de cette obligation. De là le malheur des riches, si souvent rappelé par l'Evangile.

La richesse est un mal, non pas en elle-même, mais parce que devant elle disparaissent la privation, la mortification forcée, la mortification de position, de condition. Il nous est nécessaire de rechercher ce que le pauvre trouve à toute heure; et les imitons-nous ces abstinences, ces dures privations dont il souffre et par lesquelles ils se sanctifie ?

Nous nous endormons dans la mollesse, et la mollesse et l'oisiveté, que donnent-elles, sinon la mort ? Mortifions notre corps, bannissons et les vaines facilités de la vie confortable et les délices de la paresse ; pensons à la croix, faisons plus, portons-la avec joie, et remercions l'Eglise, dont la sollicitude maternelle a institué le carême.

Il me reste à vous dire l'histoire du carême : vous savez qu'il remonte aux apôtres. Au reste, lisez le livre que je vous ai indiqué (1), et il vous instruira à fond sur tout ce qui a trait à cette matière. »

Dans ce moment M. de Kerkoff fut interrompu par une femme de chambre qui annonça à madame de Monac que Marthe paraissait souffrante et demandait à la voir.

(1) *Instruction sur les fêtes.*

SIXIÈME SOIRÉE.

M. de Kerkoff fut rassuré, le lendemain, sur la santé de Marthe, il ne s'agissait que d'une simple indisposition. Sa mère témoignait depuis longtemps le désir de rentrer chez elle; on combattait ce projet, on gagnait un jour, puis un jour; cependant mars avait ramené quelques belles journées, déjà l'hiver fuyait, quelques fleurs apparaissaient, les soirées perdaient de leur longueur. La santé de la mère, comme celle de la fille, semblait remise; les prétextes même disparaissaient, il fut convenu que le lendemain de la Saint-Joseph, la Grange reverrait ses propriétaires. On toucherait alors à la semaine de la Passion et au printemps. M. de Kerkoff avait impérieusement exigé que le 19 se passât encore sous son toit; pour justifier cette persistance, il lui suffit de dire à sa femme que, par une singulière coïncidence, ce jour rappelait à madame de Monac de tristes souvenirs, le 19 mars étant l'anniversaire de la mort de son père et le jour de la fête de ce père si aimé, si vénéré.

On recevait de fois à autre des nouvelles d'Alger. Louis annonçait que son corps était désigné pour une expédition contre les Arabes du désert; sa bonne conduite lui attirait l'estime de ses supérieurs, et sa justice, sa bonté, lui méritaient l'affection de ses hommes.

Il parlait avec enthousiasme à son père de l'organisation de son régiment, de l'instruction de ses cavaliers, de ses chevaux, de sa vie toute militaire. Il semblait heureux, et cependant avec quelle tendre affection il se rappelait au souvenir de sa mère, de Louise, de Constance! Souvent il consacrait une petite page à sa sœur chérie, et avec quelle chaleur il lui recommandait leurs parents si tendrement aimés!

Ces lettres d'Afrique réjouissaient la famille, et cependant le général semblait avoir changé d'humeur depuis le départ de son fils. Louise remarquait qu'il revenait sombre de ses promenades solitaires, que ses visites à la chapelle étaient plus fréquentes, et que son regard se fixait sur elle avec une expression toute particulière. Louise lisait au fond de son cœur une inquiétude constante et dissimulée, dont elle devinait facilement la cause.

La correspondance de Fouville attristait de plus en plus M. de Kerkoff; rien de bon du Brésil.

La première partie du carême se passa sans incidents; Lucie ne manqua pas de se plaindre de la sévérité de son évêque, qui maintenait les lois de l'Eglise dans toute leur rigueur.

Il est vrai que nulle part les populations n'observent avec plus de régularité le jeûne et l'abstinence qu'en Bretagne. Louise multipliait ses aumônes et ses visites aux pauvres malades et à l'école des filles. Son père l'accompagnait souvent; plus souvent encore Constance s'adjoignait à elle. Comme on bénissait Louise! comme on lui confiait les misères les plus cachées? N'était-elle pas l'ange consolateur, l'ange de bon secours et de bon conseil?

Deux fois par semaine on allait à la paroisse entendre l'instruction du recteur; elle ne brillait pas par les fleurs de l'éloquence, mais le bon vieillard parlait avec son âme; il avait des paroles consolantes pour son troupeau, composé de brebis dociles, nourries, il faut le dire, d'herbes amères, exposées à la chaleur du jour et aux rigueurs des saisons! Pauvres gens! Oh! pour eux la vie se transformait en une longue pénitence: l'abstinence était de tous les jours, la privation de toutes les heures, et pas une plainte, pas un murmure ne sortaient de ces lèvres habituées à bénir. Ils ne maudissaient pas les riches, mais ils savaient par une expérience constante que la main du riche, toujours ouverte pour eux, ne se fermait que devant le vice; ils savaient qu'au milieu des landes le château s'élevait, non comme un défi à la misère, mais

comme une maison de bénédiction, car quand le conseil, l'exemple, le dévouement leur avaient-ils fait défaut ? Aussi que de fois M. de Kerkoff n'avait-il pas eu à se louer de ses voisins ? que de services journaliers ne recevait-il pas d'eux ! Sa vie identifiée à leur vie se passait en un échange constant de bons procédés. Comprenant la vraie fraternité chrétienne à son point de vue pratique, il se considérait comme obligé, et devant Dieu et devant son honneur, à défendre les intérêts des faibles, à consolider la paix au milieu de ces populations, à améliorer leur existence, à leur enseigner les progrès de la culture, à les aider, en un mot, en tout et partout. Il n'était pas de famille qui ne fût son obligée. Et tout cela se passait avec une admirable simplicité. Le luxe du château ne blessait l'amour-propre de personne; car ce luxe, qui n'en était pas un, portait l'aisance dans bien des cabanes.

Ces idées de devoir, Kerkoff les avait reçues de son père et les transmettait à son fils; Louise les avait sucées avec le lait. Aussi la paix régnait là, dans ce coin de terre, car la religion y florissait.

Le carême était le temps de la reprise des travaux. Kerkoff comptait un bon nombre de bras inoccupés après un rude hiver; aussi le général avait-il organisé le défrichement d'une lande et la plantation d'une autre. Tous les jours les promenades étaient dirigées de ce côté; c'était au milieu des groupes de travailleurs que Lucie et Constance recevaient les confidences des mères de famille; les réclamations des jeunes filles s'adressaient à Louise, qui revenait chargée de bouquets de violettes cueillies pour elles.

Le 19 approchait, une teinte sombre apparaissait sur tous les visages. Se séparer !... Cette pensée attristait tous les cœurs. Les mois qui venaient de s'écouler avaient été si bons! La présence de Constance jetait toujours un charme extrême et nouveau dans cet intérieur, tous l'aimaient à leur manière. La Grange était bien près, mais les causeries du foyer !... mais les causeries de toutes les heures, elles seraient perdues !... et l'habitude les avait rendues plus chères encore.

« Pourquoi avez-vous exigé cette journée du 19 ? J'aurais voulu la passer dans la solitude la plus absolue; elle est pleine de souvenirs pour moi, et j'ai fait preuve de faiblesse en cédant à vos instances.

— Je n'ignore pas ce que vous voulez me dire, chère Constance; ai-je mal fait? Votre retour à la Grange eût été amer.

— Il ne l'eût pas été, vous me connaissez mal encore. Ne croyez pas que le culte que je porte à la mémoire de mon père soit pour moi une source de peines et de tourments. Non, certes... Je sais que tout homme doit mourir, et la mort ne m'a jamais apparu que comme le début d'une vie meilleure. Vous m'avez si souvent redit le calme de ces heures dernières dont vous fûtes l'heureux témoin, la foi et la résignation de cet homme de bien, vous m'avez donné tant d'espérance, ami, que ce jour-là me semble le premier jour du bonheur de mon père. Certes, je prie pour lui, mais je l'invoque en même temps. Le souvenir de cette mort n'a rien de poignant. Si pour cet anniversaire je recherche la solitude, c'est afin que rien ne m'arrache à la contemplation des vertus de mon père. Ce jour se passe avec lui : oh! je comprendrais vos appréhensions si l'espoir ne régnait pas en mon âme. Oui, alors il serait bon d'éloigner d'elle les souvenirs; mais pourquoi les écarter s'ils ne m'apportent que des pensées de vertu; s'ils m'arrachent quelques larmes, elles ne sont pas brûlantes; si je suis triste, je ne suis pas désespérée. Tenez, on comprend mal ces douleurs-là; les meilleurs pensent qu'ils doivent enlever les souvenirs, et ils se trompent, les souvenirs sont bons et salutaires, ils deviennent une sorte de baume consolateur; puis, dites-vous, le souvenir, vous le comprimez, mais vous ne le détruisez pas.

J'irai à la Grange le matin, et je reviendrai après midi vous retrouver. Oh! je vous en prie, ne me contrariez pas.

Quand j'étais petite enfant, la Saint-Joseph, c'était un beau jour. La veille j'allais au marché aux fleurs et je rapportais un immense bouquet de violettes de Parme; mon père aimait

ces fleurs, elles me coûtaient tous mes bons points du mois. Oh! le mois de Mars était un mois de sagesse. Le plus souvent, moi seule dans la maison pensais à la Saint-Joseph ; c'était en cachette que je déposais mon gros bouquet dans la chambre paternelle ; je trouvais moyen de m'y glisser au moment où je savais trouver ce bon père seul. Comme je l'embrassais!... comme il me caressait!... Et le lendemain, de bon matin, il me conduisait à la messe avec lui dans une communauté dont sa sœur avait été supérieure autrefois. Puis il m'imposait le secret!...

Cette journée!... Souvent il me la consacrait : nous allions à Versailles, quelque part, je décidais en souveraine, nous dînions tête pour tête, et je commandais le festin. Oh! c'était le bon jour de l'année. Pauvre père!... Il m'aimait!..

Son saint patron a veillé sur lui d'une manière particulière, car dans sa vie si agitée, il avait conservé la foi. Je ne sais s'il était pieux, mais je sais que ce jour-là il me conduisait à la messe, comme je vous le racontais à l'instant. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée Joséphine? ce bon saint Joseph eût aussi veillé sur moi.

— Qui vous a dit qu'il ne vous tient pas sous sa protection? sans doute votre père vous y avait placée, et l'a invoqué plus d'une fois pour vous.

Saint Joseph, le père nourricier du Sauveur, m'apparaît comme le patron par excellence des petits enfants. Les chrétiens ont pour lui une vénération particulière et bien juste, car quelle grande mission lui a été confiée! gardien de la virginité de Marie, à quelles épreuves sa foi ne fut-elle pas mise, et avec quelle docilité il se conforma en toutes choses aux volontés du Très-Haut! Protecteur de l'enfance de Jésus, avec quel zèle il remplit ce devoir! N'est-ce pas lui qui sauve le fils de Marie de la sombre fureur d'Hérode, en prenant le chemin de l'Egypte dès que l'ange lui a indiqué le danger?

Cette fuite mystérieuse ne put s'accomplir sans de grands périls ; les Ecritures ne nous ont rien transmis du séjour de la sainte famille sur la terre des Pharaons. Elles sont restées

muettes aussi sur saint Joseph, nous ne possédons sur lui que peu de détails; nous ignorons même l'époque de sa mort, et tout porte à croire qu'elle devança la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Où reposent les reliques de saint Joseph?

— Nulle part; quelques docteurs croient que ce bienheureux époux de Marie a été enlevé en corps et en âme au ciel après la mort de Notre-Seigneur (1).

La dévotion envers saint Joseph est ancienne, toutefois cette fête ne devint obligatoire qu'en 1621. Sainte Thérèse a beaucoup contribué à répandre la dévotion à saint Joseph, et les carmes l'avaient déjà fort accréditée en Orient.

— La prohibition des noces pendant le carême n'atteint pas le jour de cette fête, n'est-ce pas?

— Dans le rituel des gens du monde peut-être, Constance; je n'ai jamais vu nulle part l'admission de cette prétendue exception.

Il est une quantité de choses que vous réglez ainsi, mesdames, et que vous croyez sans la moindre apparence de raison. Il est bien vrai que l'Eglise quitte ses ornements de deuil pour cette fête; mais, quelque vénérée qu'elle soit, l'abstinence même n'est pas suspendue.

En général, la fête de saint Joseph est rapprochée de la semaine de la Passion, quelquefois même elle s'y trouve.

— Dites-moi donc un mot de cette semaine de la Passion.

— Ou jusqu'à présent je suis resté bien éloigné du but que je me proposais, ou vous avez compris que la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le point culminant du christianisme. Si le Christ n'a pas souffert, s'il n'a pas racheté les hommes, si tout cela est une fable, nous restons ou les fils déshérités d'Adam, ou, semblables aux autres créatures, nous avons à accomplir une mission inconnue, sans lendemain, entre la souffrance et la mort, existence glacée, sans nom, se

(1) Cette opinion est controversée. Voir les *Instructions sur les fêtes*, et l'*Histoire de la Rédemption*, par M. l'abbé Chassay, *Appendice sa i Joseph*.

traînant à travers des expiations infinies à un néant, seul consolant, dans cette grande ironie qu'on appelle la vie.

En est-il ainsi ?

— Oh ! non, les souffrances du Sauveur, sa mort, notre rédemption, sont à mes yeux des faits positifs, sur lesquels je n'admets pas le moindre doute.

— Eh bien, le grand mystère de cette mort, les circonstances qui l'accompagnent, les enseignements qui en découlent, voilà, certes, un ensemble de choses d'une importance extrême.

— Oui.

— La mort du Christ, de l'Homme-Dieu, voilà la rédemption, voilà le moyen par lequel l'humanité est rachetée, la grande dette payée.

Je passe vite, car nous avons bien souvent examiné ce grand mystère ; mais ce mystère une fois accompli au Calvaire, tout est-il fini ? L'homme est-il réhabilité de telle façon qu'il n'ait plus qu'à se présenter et à dire : Seigneur, me voilà, je suis votre fils ? Non, Constance, et nous savons que, si les portes du ciel nous sont ouvertes par le sang de l'Agneau, encore faut-il suivre la voie qu'il nous a tracée; voie par laquelle nous arrivons à ces portes désirées. Cette voie, nous la connaissons. Le divin guide nous l'a enseignée lui-même; elle ne vous est pas inconnue, plus que moi vous la pratiquez, plus que moi vous marchez avec résolution à travers ses aspérités.

L'Église, en mère tendre, ne perd pas une occasion de nous rappeler à notre but final ; chaque jour et à chaque heure elle place sous nos yeux un souvenir de la vie du Maître. Pouvait-elle laisser de côté ce qu'il y a de plus important dans cette vie ? non. Aussi a-t-elle voulu que la sainte quarantaine se terminât par un temps spécialement affecté à la méditation des souffrances et de la mort de son divin Epoux.

L'avant-dernière semaine du carême prend le nom de semaine de la passion, et la dernière celui de semaine sainte.

Dans la première nous nous préparons à la seconde, car la seconde est la semaine des grands mystères. Aussi la semaine de la Passion n'est-elle point celle où l'Eglise nous remet entre les mains le récit de la mort du Sauveur, mais ses offices sont pleins de gravité; elle nous rappelle par divers moyens aux grandes pensées de la pénitence; plus tard, l'histoire douloureuse des jours suprêmes se déroulera avec une sombre majesté. Si nous réservions nos méditations aux derniers instants, elles seraient incomplètes, car les événements se pressent : que de choses !

Aussi, est-ce d'avance que nous devons nous livrer, avec une attention toute spéciale, à l'examen de nous-mêmes. En quelles dispositions nous trouverait la Semaine-Sainte, si nous n'avions rien prévu? Est-ce trop de quelques jours pour relire cette histoire de la Passion si remplie d'enseignements que pas un mot n'est inutile ! Une vie tout entière ne suffirait pas à cette étude, et celui-là qui comprendrait assez la Passion pour en faire ses délices, celui-là serait un grand saint.

Est-ce trop de ces quelques jours pour contempler le sacrifice du Fils offert au Père en vue de la rédemption du genre humain, pour suivre la lamentable histoire de ses douleurs; pour mourir avec lui !... Chère Constance, voilà le Christianisme tout entier. !

Quelle est cette victime attachée à la croix, sinon le fils de Dieu? n'est-ce pas là Notre-Seigneur, fils unique du Père parfaitement semblable à lui, saint, puissant, éternel, Dieu comme lui? Ne croyez-vous pas que ce fils adorable s'est fait homme pour l'amour de nous, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est réssuscité, qu'il est monté au ciel, qu'il descendra pour juger les hommes, et qu'ensuite il continuera un règne éternellement heureux?

Vous croyez tout cela; mais, encore une fois, où votre foi se fortifiera-t-elle mieux qu'à la vue de la croix?

Comment douter au Calvaire devant ce sacrifice immense.

Prenez le récit de la Passion, et vous verrez les prophé-

ties s'accomplir avec une exactitude surprenante jusque dans les détails les plus minutieux ; suivez-le, et vous verrez tous les préceptes de l'Evangile mis en pratique par son divin Auteur; lisez, et vous trouverez la faiblesse humaine victorieuse des disciples les plus fidèles, atteignant même l'auteur de la force ; lisez encore, et vous resterez étonnée des douleurs surhumaines du Sauveur; écoutez, et vous entendrez ses sanglots; victime, il s'immole, mais il sait l'horreur du supplice, mais il en voit toute la grandeur; ce n'est pas trop de son amour infini pour soutenir son courage. Comme il manque aux hommes le courage ! les uns prennent la fuite, reniant leur maître, se dispersant; un juge, en cet accusé, ne trouve qu'un innocent, et, aux hurlements de la foule altérée du sang du juste, il le livre !...

Et la rage de cette foule, et la dérision des bourreaux, et l'infamie, et les souffrances!... Oh ! que manque-t-il à cette victime auguste? Est-il Dieu, celui qui souffre ainsi et qui pardonne? s'est-il si bien fait homme, ce Dieu, qu'il succombe sous le poids de la douleur et de la croix ! s'est-il si bien fait homme qu'il expire? et son sang a coulé par cinq plaies pour que le monde en fût couvert, et son coté a été déchiré, le fiel et le vinaigre ont été présentés à ses lèvres, sa tête a été couronnée d'épines, et sa face si belle a été souillée de toutes les manières, et sa bouche ne s'est ouverte que pour bénir et pardonner!...

Votre foi ne se ranimera pas seule au Calvaire, votre amour deviendra plus ardent, comment ne pas sentir en notre âme une charité nouvelle quand tant d'amour nous est dévoilé. Pourquoi meurt-il ce Jésus, ce Sauveur?... Et votre espérance?... écoutez-le, il convie au Paradis ce malheureux qui expire à côté de lui. Ce sang qui coule, c'est celui de la Rédemption et nous n'espèrerions pas !... Les bras du Christ sont tendus vers nous; élevé au-dessus de la terre, il nous appelle, il nous tire tous à lui : sa croix!.. il nous la lègue. Oh ! portons-la comme lui, la croix!.. quelle soit notre unique espérance !

— Notre espérance ! mais au jour suprême, le souverain

Juge nous la présentera, la croix, et alors qui pourra ne pas redouter sa voix ?

— Sans doute, ce n'est que dans la crainte et le tremblement que nous devons attendre l'arrêt suprême.

— .... Alors que la pensée la plus secrète sera produite au grand jour !...

— Constance, si les fautes de cette femme qui, au repas de Simon le Pharisien, baigna de ses larmes les pieds du Sauveur sont révélées au monde, son amour et sa pénitence le seront aussi, et n'oublions jamais qu'il sera beaucoup pardonné à celui qui aura beaucoup aimé. Les jugements du Seigneur sont terribles, mais sa miséricorde est sans bornes; qui ne trouvera pas grâce, ne l'aura pas aimé ! aimez-le donc, Celui qui meurt pour vous !

Cette croix qui vous effraie en ce moment, placez-la devant vous dans cette semaine de la Passion, demandez-lui de vous instruire, et je vous affirme que non-seulement elle vous instruira, mais encore qu'elle vous donnera courage et confiance.

— Oh ! non.

— Essayez : dans la solitude la croix parle un langage tout-puissant.

Que ne vous dira-t-elle pas, saint Augustin ne s'est pas trompé quand il a dit que « la croix est la chaire, d'où Jésus-Christ enseigne le monde. »

Par la croix notre Sauveur ouvre le Paradis et ferme pour ainsi dire l'Enfer; par la croix, nous apprenons l'humilité, le renoncement, le pardon des injures, la patience, l'esprit de sacrifice; par la croix, nous acquerrons l'espérance, nous nous fortifions dans la foi, dans la charité; par la croix, nous sommes vainqueurs de nos passions, de nos désirs déréglés, de nos faiblesses; par la croix, nous comprenons la vanité de la vie, la nécessité de l'Eternité, de la pénitence; en suivant la croix nous marchons en paix vers le bonheur parfait, et déjà sur cette terre nous sentons, au dedans de nous, naître le calme et la résignation.

Je vous en conjure, écoutez la croix.

Dans cette semaine de préparation aux grands mystères, repassez en votre esprit et en votre cœur les vérités que nous devons croire.

— Je ferais bien d'aller passer cette semaine dans un couvent alors!..

— Eh! pourquoi? Il semble, à vous entendre, que le Christianisme exige retraites sur retraites. A votre point de vue, notre loi ne serait faite que pour les cénobites, et elle a cela d'admirable qu'elle est la loi catholique, c'est-à-dire la loi de tous les hommes et de tous les lieux. Je ne blâme pas l'usage des personnes pieuses, qui de temps en temps, une fois dans l'année par exemple, vont se retremper dans la solitude, mais cet usage n'est pas nécessaire, et il ne peut être suivi par tout le monde. L'accomplissement des devoirs de notre profession, de notre état, passe avant tout, et il n'est pas de position où nous ne puissions accomplir la loi.

Ainsi, rentrée à la Grange, puisque vous allez nous quitter, qui vous empêchera de consacrer quelques instants chaque jour à repasser en vous-même les vérités fondamentales de notre religion?

Je vous en prie, Constance, quand vous vous livrerez à cette méditation que je vous propose, suivez le sublime enchaînement de la doctrine chrétienne. Observez tout ce que Dieu a opéré pour l'homme, combien il a été bon pour lui, comme il s'est mis à sa portée, si vous me permettez cette expression, avec quelle persistance il a organisé toutes choses de manière à sauver l'homme, à assurer son bonheur et en ce monde et en l'autre, combien il le prémunit et contre les vices propres à sa nature dégradée et contre les erreurs de son intelligence pervertie. Le Christianisme, que l'on attaque au nom du progrès, porte un défi éternel à tous les efforts de l'orgueil humain; car, depuis plus de 1800 ans que cet orgueil lutte contre lui, qu'a-t-il présenté de plus convenable à l'humanité, de plus digne d'elle? En vérité, on reste stupéfait de cette persistance d'efforts inutiles, et on ne sait lequel admirer le plus, ou de cette puissante doctrine, toujours jeune,

toujours vivante, toujours victorieuse, ou de cette défaite constante de l'esprit de ténèbres sans cesse renouvelée, sans cesse rajeunie, reparaissant sans cesse sous une forme nouvelle. Il est des rochers tellement affermis sur leurs bases profondes, tellement solides que les flots de la mer en fureur battent inutilement leurs flancs, la vague frappe le roc et le roc la repousse, et la vague brisée se dissipe en écumes légères, blanchissantes et fumeuses, et le roc toujours ferme et debout attend de nouvelles tempêtes toujours impuissantes, toujours éphémères : telle apparaît l'Église.

Est-il un temps, je vous le demande, plus convenable à ces graves méditations de l'ensemble de notre foi ? Est-il une préparation plus efficace aux mystères de la grande semaine?

N'attendez pas que l'Église mette sous vos yeux le récit de la passion du Sauveur, pour réfléchir sur toutes les circonstances de ce sacrifice qui commence par la gloire et finit par la tombe.

— Cette méditation, je veux la faire avec vous.

— Dans cette semaine de la Passion, rentrez en vous-même encore; repassez, chère amie, votre vie tout entière, voyez ce que Dieu a opéré en vous, suivez le fil mystérieux par le quel il vous a conduite et vous conduit encore, vous rencontrerez bien des souvenirs amers, vous sonderez des plaies saignantes; comparez votre couronne d'épines avec celle du Sauveur, et vous trouverez que la vôtre a perdu ses dards; si vous vous recueillez avec lui au jardin des Oliviers, oh ! je vous le demande, oserez-vous vous plaindre ? si vous le suivez dans sa voie douloureuse, pourrez-vous mettre en parallèle votre délaissement et le sien, vos douleurs et les siennes, vos tourments et les siens... si votre croix est trop lourde ?...

— Oh ! j'ai trouvé un ami qui m'aide à la porter !

— Si vous succombez sous le lourd fardeau, relevez-vous avec le Saint des Saints, montez avec lui au Calvaire, et là, fortifiez-vous par son sang divin qui vous lavera et vous sauvera. Offrez à ce Dieu sauveur, vos peines du passé, vos peines du présent, vos peines de l'avenir ; demandez-lui force et courage.

— Vos paroles seraient-elles prophétiques ?

— Une année s'écoule-t-elle sans qu'une souffrance nouvelle, une douleur nous atteignent, Constance ? Le voyageur prudent ne prépare-t-il pas les provisions dont il aura besoin pendant son trajet? Notre course sera pénible sans doute; dans ces saints jours préparons-nous : jamais nous n'épuisons la coupe du malheur; les épreuves suivent les épreuves !... Quand serons nous mieux écoutés ?

Oh ! si le doute entrait en votre âme, observez la mort du Sauveur, et si le doute ne s'évanouit pas comme l'une des lueurs éphémères que notre œil suit un instant et voit disparaître sans retour, ma foi est vaine et non seulement ma foi, mais celle de tous les Chrétiens. Cette mort a frappé les plus incrédules, même Rousseau.

— Encore une fois je ne crains le doute que comme une tentation.

Mais, croyez-le bien, mon indicible légèreté mettra un obstacle absolu aux intentions que vous faites naître en moi. Méditer,... mais je ne sais pas même prier.

— Vous vous faites un monstre de la méditation, Constance : méditer, mais est-ce autre chose que penser? et vous ne pourriez penser !... vous !... Que de fois ne vous ai-je pas trouvée plongée en une rêverie profonde ?

— Rêver et méditer, quelle différence ! Voyez-vous, les femmes, avec leur imagination mobile, rêvent toujours et méditent fort peu.

— Mais rêvez à ce que je viens de vous dire.

— Ce n'est pas à la Passion de Notre-Seigneur que l'on rêve.

— Je le sais bien. On n'a eu que trop raison quand on a dit : « Est-ce un moyen bien propre à nous faire supporter les « difficultés de notre vie que de chercher à nous réfugier sans « cesse au sein d'un univers tout à fait chimérique... Il semble « que nous avons alors la puissance des fées, et que leur « baguette magique embellisse à notre gré le monde si triste « et si sombre....

« Est-il prudent d'employer ainsi toutes les forces de son

« esprit à démolir, avec une cruelle ironie, la situation qui « nous a été faite par une volonté du Ciel que nous ne pouvons « changer?... On nous a trouvé plus d'une fois sévère; il est « vrai, dit notre auteur en concluant, que nous avons arraché « d'une main impitoyable tous les masques dorés des passions « égoïstes; mais si nous en voulons à l'égoïsme, nous n'en vou- « lons pas aux sentiments légitimes, aux affections pures, aux « grandes pensées, aux saints élans d'un noble esprit, à tout « ce qui fait la dignité du genre humain, régénéré en Jésus- « Christ (1). »

Oh ! si je pouvais espérer, mon enfant, que pendant cette semaine de la Passion, vous contraindrez votre imagination à se nourrir des graves pensées de la croix, je serais heureux; je serais bien plus heureux encore si je pensais qu'elle se réduira aux règles du vrai, qu'elle ne vagabondera pas, qu'elle ne grossira pas des douleurs réelles, mais que son activité rend bien plus graves encore.

— Dans peu de jours la solitude va commencer pour moi, je quitterai votre toit. Je ne vous le cache pas, c'est avec un grand serrement de cœur que je m'éloignerai de votre foyer; il le faut; mais je vous en conjure, n'oubliez pas plus le chemin de la Grange que je n'oublierai celui de Kerkoff. Que nos réunions soient aussi fréquentes que possible : ne séparez pas de vous votre fille adoptive, je n'ai plus de bonheur qu'au milieu de vous. Que de choses j'ai encore à attendre !...

L'émotion de Constance était profonde, elle se leva, serra la main de M. Kerkoff et se retira rapidement.

(1) M. l'abbé Chassay, *La femme chrétienne dans ses rapports avec le monde*, chap. IV.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Pourquoi avez-vous, mon ami, déclaré à Louise que le 25 vous ne pourriez, ni elle, ni vous, ni certes sa mère, accepter la belle partie de pêche que l'on vous propose à Pont-l'Abbé? vous ne refusez jamais à votre fille une partie de *plaisir* et j'avoue que je ne vous ai pas compris. Est-ce que vous devenez sévère, pour elle aussi, en Carême?

— Non, chère Constance, Louise aurait été fort contrariée si j'eusse accepté quand elle se serait rappelée que le 25 de mars, l'Eglise célèbre la fête de l'Annonciation; elle a une dévotion toute particulière à la sainte Vierge, et je vous assure qu'elle trouverait bien peu de charme à cette pêche, s'il lui fallait renoncer à ses habitudes pieuses.

— Pardon, j'avais complètement oublié cette date, *mais* il me semble que cette fête n'est pas d'obligation?

— Vous êtes dans le vrai; cette fête, remise au dimanche, n'est plus que de dévotion, mais elle ne passera pas inaperçue dans ma famille; elle rappelle des souvenirs tellement importants! elle nous ramène au début de l'existence du Rédempteur, au grand mystère de l'Incarnation, et, pour mon compte, elle m'inspire une piété toute spéciale. Il est des jours que l'on aime à passer dans le recueillement. Lucie visitera bien certainement la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, pauvre petit temple, si fort en rapport avec la petite maison de Nazareth où de si grandes choses s'accomplirent.

— Si Lucie me le permet, je lui demanderai de me joindre à elle et à Louise, mon vieil ami; mais vous me redirez, n'est-ce pas là, dans la serre, au milieu de mes belles fleurs, dont

nous ferons de gros bouquets pour la sainte Vierge, ce qu'il faut vénérer ce jour-là? Entrons; vos soirées de mars sont bien froides.

— Vous tenez donc encore à me feuilleter?

— Vous oubliez donc!...

— Oh! oui, pardon, je suis tout à vous.

Eh bien, le 25 de mars, l'Eglise célèbre donc l'Annonciation, c'est-à-dire la visite de l'ange à Marie et l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je vous redirai le récit si simple, si naïf de saint Luc:

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Ga-
« lilée, appelée Nazareth, à une vierge, qu'un homme nommé
« Joseph, de la maison de David, avait épousée, et le nom de
« cette vierge était Marie. Et l'ange, venant vers elle, dit : Je
« vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec
« vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Marie, en-
« tendant, fut troublée par ces paroles; et elle se demandait
« ce que voulait dire cette salutation. Et l'ange lui dit : Marie,
« ne craignez point, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.
« Vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils, que
« vous appellerez du nom de Jésus. Il sera grand et s'appellera
« le Fils du Très-Haut, et le Seigneur-Dieu lui donnera le
« trône de David, son père; et il régnera sur la maison de
« David éternellement, et son règne n'aura point de fin. Or,
« Marie dit à l'ange : Comment se fera ceci, puisque je ne con-
« nais point d'homme? Et l'ange répondant lui dit : Le Saint-
« Esprit descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous
« couvrira de son ombre : c'est pourquoi le saint qui naîtra
« de vous s'appellera le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth,
« votre parente, a conçu un fils dans sa vieillesse, et ce mois
« est le sixième pour celle qui était appelée stérile; car rien
« ne sera impossible à Dieu. Or, Marie dit : Voici la servante
« du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange
« s'éloigna d'elle (1). »

(1) Traduction de M. l'abbé de Genoude.

Que de choses dans ce récit, chère amie ! que de choses de la part de Dieu, de la part de Marie !

Quel mystère !... le Verbe se fait chair, au sein d'une vierge, un Dieu prend un corps, une âme, élève jusqu'à lui l'humanité ; le voilà réalisant sa pensée d'amour, le voilà en marche vers le Calvaire ; ici l'esprit se confond ; car, comment le Dieu de l'univers a-t-il pu prendre cette forme d'esclave? mystère auguste que j'adore, et dont je me garde bien de soulever le voile, car mon intelligence ne comprendra Dieu tout entier que quand elle sera dégagée de son enveloppe, que quand elle verra face à face la Trinité sainte !

— Marie, je le sais, avait été consacrée au Seigneur, et vouant sa vie à la virginité, la fille de David en avait remis la garde à saint Joseph. Je sais par quel divin mystère elle devint mère, et comment, à la parole de l'ange, le Saint-Esprit opéra en elle, mais je vous avoue que je m'arrête-là.

— Votre esprit ne s'est donc jamais élevé à la contemplation des immenses vérités que cette apparition révèle ?

De toute éternité, le Verbe a résolu dans sa divine bonté de sauver cette créature chérie, cette créature, faite à son image et ressemblance, destinée à le louer et le bénir sur la terre comme les anges dans le ciel : celui que l'orgueil a perdu sera racheté ; et, grâces à l'incommensurable sacrifice, il sera appelé de nouveau à un bonheur sans fin ; tout a été préparé pour cette mystérieuse expiation, par laquelle les portes du ciel seront ouvertes à l'homme apparemment qui doit connaître son Rédempteur, recevoir sa loi, accepter cette loi, la suivre, et par les mérites de l'Agneau sans tache, conquérir la céleste Sion.

Les prophètes ont annoncé d'avance le Messie, pour que l'accomplissement de leurs paroles témoigne aux hommes de l'identité du Sauveur. Que de précautions pour que l'humanité reconnaisse et son maître et son législateur !...

Le Sauveur naîtra dans la famille de David, il sortira d'une vierge ; les jours prédits seront accomplis, l'heure va sonner où le Verbe s'incarnera.

La Rédemption ne pouvait s'opérer que par un Dieu, par un Dieu fait homme; vous n'avez pas oublié la preuve que je vous ai donné, cet été, de cette vérité.

— Non.

— Eh bien! l'Homme-Dieu devait être l'homme de la souffrance et de la douleur, l'Homme-Dieu devait sauver l'homme que l'orgueil avait perdu, par l'humilité, cette vertu la plus difficile peut-être à l'humanité, la plus en dehors de son état de rébellion et de corruption; qui l'enseignera, cette vertu, sinon Dieu lui-même? Nous comprenons Dieu grand, Dieu bon, Dieu tout-puissant, mais Dieu humble!... Dieu s'est donc fait humble pour que nous puissions comprendre l'humilité : ses paroles n'eussent pas suffi, il fallait son exemple.

Quelles entrailles choisira-t-il? Sera-ce sur les puissants de la race royale qu'il abaissera ses regards? Non; les Juifs reconnaîtraient alors dans cet Enfant Roi le roi terrestre qu'ils attendent : d'un berceau doré ne sort point le roi de la souffrance!

Il est à Nazareth une fille de la race royale, vivant dans une petite maison présentant tous les caractères de la pauvreté; les meubles rares qui servent à son usage sont grossiers, ses occupations sont celles d'une femme du peuple; vierge, elle a un époux, et cet époux respecte et garde cette viginité dont il a le secret; lui-même est de race royale, mais lui-même est artisan, ses mains façonnent des jougs et le travail du jour suffit à la nourriture du jour. Là est le vase d'élection choisi par le Verbe, là est la vierge qui enfantera, là s'arrêtera l'ange du Seigneur, là il saluera la Vierge pleine de grâces.

Ici le Fils de Dieu prendra la forme d'un esclave, ici il vivra dans la pauvreté, dans l'humilité, caché aux regards jusqu'au jour de la manifestation, obéissant à l'artisan, son père aux yeux des hommes; ses divines mains travailleront le bois, ses lèvres s'approcheront de ces coupes de figuier, cette chétive demeure sera son palais.

Quoi de plus humble, je vous le demande, que cette vie commençant dans une étable, quoi de plus humble que cette volonté de se faire homme!...

Quelles avaient été les paroles du tentateur : Vous serez semblables à des dieux! Et l'homme, acceptant cette folle espérance, dans son arrogante fièreté, désobéit pour être semblable à Dieu. Voilà le comble de l'orgueil! la punition ne le corrige pas, il conserve son ambitieuse prétention, suivez-le et vous le trouverez toujours fils d'Adam, toujours persuadé par le tentateur, se constituer l'égal de Dieu quand il ne prétend pas se poser en supérieur. Écoutez Pharaon : « Ce fleuve est à moi... Je me suis fait moi-même.» Écoutez aujourd'hui le philosophe : « Ma raison est souveraine, je me fais mes lois, je me fais mes croyances, ma foi est fille de ma raison.» Écoutez-le, il est Dieu.

« L'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, comme le dit si admirablement Bossuet, Dieu prend véritablement le néant de l'homme dans les entrailles de Marie. » « Un Dieu s'anéantit en prenant la forme d'esclave, afin que l'esclave soit confondu quand il veut faire le maître et le souverain. »

— Quel admirable abaissement!

— Dites divin, chère Constance, encore une fois l'homme n'a pas de ces inventions.

Il faut apprendre à ce superbe à être petit, Dieu se fera homme ; il faut apprendre à cet arrogant à être soumis, l'Homme-Dieu obéira; il faut apprendre à ce voluptueux la pauvreté, l'Homme-Dieu sera pauvre ; il faut apprendre à ce paresseux la loi du travail, l'Homme-Dieu sera artisan ; il faut apprendre à cet égoïste le renoncement et le sacrifice, l'Homme-Dieu aidera Joseph et Marie ; en un mot, il faut apprendre à ce *Dieu* l'humilité, l'Homme-Dieu sera le plus humble des hommes.

Le Christ est venu pour régénérer le monde, qu'est-ce que ce monde-là, sinon un composé de violence, de corruption et d'égoïsme? L'Homme-Dieu prendra la forme la plus petite pour enseigner au monde le respect dû aux petits ; il sera doux, pacifique et pur. Il enseignera aux uns la résignation et la soumission, aux autres la compassion, l'amour et le renoncement.

Mais il faut, de plus, qu'il réconcilie l'homme avec l'homme, il faut qu'il le relève dans son abaissement indicible : si Dieu vient à l'homme, il faut que l'homme vienne à Dieu, et alors Dieu prend la forme de l'esclave, pour que l'esclave puisse l'aimer, car il veut être aimé, et pour cela il se rabaisse jusqu'à notre niveau, car, vu en lui-même, la crainte de son infinie justice s'opposerait à l'amour qu'il attend de nous. Il se fait notre semblable *par une bonté populaire*, suivant la belle pensée de saint Augustin et ici éclate dans toute sa grandeur l'incompréhensible bonté de Dieu.

Encore une observation, le Christ n'est pas descendu ici en terre pour quelques hommes, il est venu pour tous : dès lors il devait prendre la forme la plus commune, donnez-lui les magnificences de la couronne, et le voilà modèle simplement des rois ; changez-le en philosophe, et il n'a plus que de rares disciples : sa vie, cette vie en laquelle se trouvera le modèle de toutes les nôtres, ne pouvait être autre que celle du plus simple des hommes, la plus modeste de toutes les vies, car cette vie est celle de tous ; ainsi fait-il, et, en choisissant la vierge de Nazareth pour Mère, il prend la condition humaine dans toute sa simplicité, dans sa généralité.

— Oui, a quelque point de vue que nous nous plaçions, la divine sagesse apparaît dans ce mystère autant que l'infinie bonté.

Et dans le fait, comment l'orgueil de l'homme résisterait-il à l'abaissement de son Dieu ? Quel modèle ! oui, je le vois, que de grandes choses de la part de Dieu.

On m'a souvent dit de méditer, les sujets me manquaient toujours, mais ici ils abondent. Oh ! je me perds dans toute la profondeur des vues de Dieu.

— Vous trouvez donc qu'ici Dieu à beaucoup fait pour l'homme ?

Si vous portiez vos regards sur Marie, vous découvririez très-vite que de sa part il y eut aussi de grandes choses.

— Je vois tout d'abord pour elle un honneur immense ; être appelée au titre de Mère de son Dieu !...

— Oui, sans doute, et jamais créature n'a été plus favorisée ; car la voilà associée pour ainsi dire à l'œuvre par excellence de Dieu, à la Rédemption ; la voilà heureuse entre toutes les femmes, bénie entre toutes les femmes ; la voilà reine du ciel, placée à la plus haute place ; la voilà, la vierge si simple, la voilà tellement élevée que les mères des Césars, tombant à ses pieds, lui crieront : Priez pour nous, mère du Sauveur, que les rois lui consacreront leurs royaumes, que tout homme lui dira : Vierge fidèle, priez pour nous ; que dis-je, la voilà au-dessus des anges, des archanges et des dominations et cet honneur, Constance, comment le reçoit-elle ?

Un ange vient à elle, il la salue par ces mots que vous venez d'entendre, ces mots pleins de suavité et de grandeur. Quel est son premier mouvement ? le trouble et la crainte ; il faut que le céleste envoyé la rassure : « Marie ne craigniez pas, « vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. » C'est à peine si ces paroles calment son âme.

Et d'où vient-il ce trouble ? sinon de son admirable humilité : elle a peur, cette Vierge, et de quoi ? de toute distinction, de toute grandeur ; un ange la visite, elle a peur ; et pourquoi ? c'est qu'elle est parfaitement pure, et que la vue d'un ange même fait tressaillir son indicible pureté.

Elle a trouvé grâce devant Dieu, ces mots la rassureront sans doute. D'où vient cette distinction du Très-Haut, sinon de ce que Marie est la plus humble et la plus pure de toutes les vierges d'Israël ?

— Dieu vient aux humbles et aux purs, ils ont trouvé grâce devant lui.

— Vous l'avez dit Constance.

L'ange lui explique le mystère qui va s'opérer, la Vierge ne comprend pas encore, sa pureté se révolte en quelque sorte, et cependant elle se soumet : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

A tous ses autres mérites, Marie joint celui de la soumission : « Je suis la servante du Seigneur. »

Pas une réflexion, pas une objection inutile, pas une parole ;

cette Vierge est tellement humble, tellement chaste, tellement soumise, sa foi est si vraie qu'elle n'admet pas la moindre résistance.

— Eh! pourquoi en eût-elle fait, mon ami?

— Pourquoi ? vouée à la virginité, Marie savait quelles seraient les craintes de Joseph, et à cet égard ses inquiétudes étaient bien fondées, puisque l'Ecriture nous apprend qu'un ange dut être envoyé au père nourricier de notre Sauveur, pour lui expliquer ce qui s'était opéré en Marie, et pour lui enjoindre de donner à ce miraculeux enfant le nom de Jésus. Avant la visite de l'ange à Joseph, celui-ci ne nourrissait-il pas dans son cœur la pensée de renvoyer Marie de sa maison ?

Ce n'est pas tout, dès cet instant la Vierge de Nazareth connut la destinée de Celui qu'elle recevait dans son sein, elle n'ignora pas que désormais sa vie serait une vie de douleur. Oh ! si la destinée de la Mère du Christ est glorieuse, elle est douloureuse aussi, et ce n'est pas en vain que je disais tout à l'heure qu'elle avait été unie à la Rédemption.

Oui, la conduite de Marie est pour nous ici, comme toujours, un modèle admirable de foi, de soumission et d'humilité.

— Il me semble que je vois pour la première fois tout l'admirable enchaînement de ce grand mystère. En Marie s'accomplissent les prophéties et les promesses ; oui, voilà la femme qui écrasera la tête du serpent ; le serpent, c'est l'orgueil, et la servante du Seigneur tue l'orgueil par l'humilité ; la concupiscence est entrée dans le monde par une femme, et la vierge de Nazareth vainquera la concupiscence, puisque sans cesser d'être Vierge elle sera Mère de Jésus, le divin Rédempteur qui a vaincu la mort.

Oui, qu'elle soit bénie entre toutes les femmes la mère du Sauveur, elle par laquelle le ciel nous est ouvert!

Tuons aussi l'orgueil dans nos âmes, devenons humbles, aimons la pureté et soyons obéissants à Dieu, mais surtout aimons-le, lui qui du haut des cieux descend dans le sein d'une Vierge pour se faire homme, et homme de souffrance et rédempteur de notre race perdue.

L'Incarnation, mon ami, mais c'est le premier des mystères, les autres le supposent. Je vais me préparer à bien remercier Dieu, le 25, des grandes grâces dont il nous a comblés. Je veux espérer que je pourrai assez fixer mon esprit, pour méditer sur toutes les vertus dont Marie nous donne l'exemple en un seul jour.

HUITIÈME SOIRÉE.

J'ai peur. Quel bruit ! il semble que, dans sa fureur, le vent d'ouest a juré d'emporter la toiture de cette maison ; entendez-vous les cris prolongés des sapins ; voyez-vous ces jeunes peupliers se courber contre terre !... L'Océan est déchaîné, mon ami, sa grande voix se mêle à tous ces autres bruits, elle les domine par intervalles : comme il frappe les rochers noirs ! comme il s'élève ! les franchira-t-il ? pénétrera-t-il dans notre vallée ? Quelle tempête, mon Dieu !

L'ouragan était dans toute sa violence. La Grange paraissait trembler sur ses fondements, les arbres ployaient comme les épis au mois de juin, la pluie tombait par torrents quand le vent cessait, les nuages noirs et pressés fuyaient avec une rapidité extraordinaire ; Constance, à cet instant, vit passer sous la fenêtre du salon un pauvre enfant à peine couvert par une houppelande de marin. « Il y a quelque malheur, dit-elle, » et elle se précipita vers la porte pour le faire entrer dans le salon ; ses traits bouleversés, ses membres glacés, tout annonçait qu'il venait d'être victime d'un accident terrible. Quand il put parler, il raconta que mousse, à bord d'un petit bateau de pêche, venait d'être lancé par la vague contre les falaises, et que, par un miracle, il avait survécu, lui seul, au naufrage de sa barque. Les trois hommes composant l'équipage ayant été engloutis avec la frêle embarcation.

M. de Kerkoff demanda un cheval, et, suivi de quelques domestiques, il dirigea sa course rapide vers les roches noires, espérant y parvenir à temps pour sauver, peut-être, quelqu'un de ces malheureux pêcheurs, ou au moins pour recueillir leurs cadavres si la mer les repoussait vers le rivage.

« Le Monsieur ne sauvera personne, disait l'enfant, le vent a fait sombrer la barque et les hommes sont perdus; j'ai été poussé, je ne puis dire comment, sur un banc de sable, et j'ai pu gravir le rocher, mes vêtements m'ont peut-être soutenu sur l'eau. »

Il raconta que, pris par ce terrible coup de vent, le péril s'était immédiatement manifesté, et il ajoutait: « Comme c'est demain la fête de la Compassion de la sainte Vierge, le patron a commencé à dire les litanies, puis nous avons chanté le *Stabat*.

J'ai pris mon chapelet, et je le disais quand la vague m'a emporté. Oh! je l'ai bien vue chavirer, les trois marins sont sous la barque, ils sont perdus!...» Et l'enfant pleurait; à son bras pendait encore le chapelet dont il parlait. Peu à peu, la chaleur, quelques gouttes de vin, ranimèrent ses forces, et bientôt il put dire à madame de Monac, que les trois hommes de la barque étaient étrangers au pays; c'étaient des contrebandiers qui l'avaient pris à l'une des îles voisines de la côte, car il n'avait jamais connu ses parents, il se croyait enfant abandonné; ce chapelet et une petite médaille de sainte Anne, pendue à son cou, étaient les seuls indices de son origine bretonne. « Ces deux choses ont été trouvées avec moi, disait-il. »

« Je suis femme de marin, lui dit Constance, et puisque la mer t'a jeté ici, j'aurai soin de toi. »

L'enfant, placé ainsi par l'*Etoile de la Mer*, sous la protection de madame de Monac, reçut tous les secours dont il avait besoin, et bientôt il s'endormit dans un bon lit, finissant la prière qu'il avait commencée sur le bateau naufragé.

Kerkoff ne cessa ses infructueuses recherches qu'à la nuit.

La mer ne rapporta rien. Il était trop tard quand il rentra à La Grange pour retourner chez lui. Il fut convenu qu'il y coucherait. Sa fille adoptive lui redit le récit du petit mousse, et elle ajouta : La Vierge m'a donné un enfant de plus ; qui sait, peut-être sera-ce le mari d'Ivonne ?

Après avoir entendu elle-même l'histoire des courses de son vieil ami sur les rochers, ses inutiles démarches, elle ajouta : « Cet enfant m'a parlé d'une fête de la Vierge, de la Compassion, je crois. Dites-moi donc quelle est cette dévotion. Je l'ignorais.

— Demain sera le vendredi de la semaine de la Passion, et, en ce jour, l'Eglise vénère les douleurs de la mère de Douleurs.

L'enfant a raison. Les jours pendant lesquels les souvenirs de la passion du Sauveur nous sont plus spécialement rappelés approchent, et comme les souffrances du fils, absorbent l'attention des fidèles, il était simple et bon de consacrer un jour spécial à la méditation des ineffables douleurs de Marie ; n'a-t-elle pas eu aussi sa passion, elle, la mère du Christ ; et pour qui a-t-elle souffert sinon pour les hommes?

Mais cette passion de Marie, qu'elle date de loin, chère Constance ! ne commence-t-elle pas avec sa dignité de mère? Suivez sa vie, et vous trouverez que toute cette vie présente un enchaînement de peines, de tourments, de douleurs.

— Vraiment, la glorieuse mère de Dieu !...

— Le Christ est-il venu en terre, je vous le demande, pour se glorifier, pour glorifier sa mère : non, chère amie, le Christ a pris un corps pour souffrir dans ce corps, pour expier nos fautes, pour subir toutes les douleurs ; et, par une conséquence assez simple de cette volonté divine, il n'a exempté personne, parmi ceux qui lui tenaient de près dans sa mission terrestre, des souffrances humaines. Sa mère, ses disciples, ont tous vécu dans les tourments ; le glorieux privilége de Marie, des apôtres, a été la douleur. »

Suivons la Vierge du jour de l'Annonciation au jour de sa mort.

En recevant la visite de l'ange, en écoutant ses paroles, la vierge de Nazareth a tout compris, et alors qu'elle répond avec cette soumission que vous admirez : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Elle sait qu'elle sera sa destinée. Elle connaît d'avance quelles seront les inquiétudes de Joseph, quelles seront ses angoisses de mère et d'épouse, à quels dédains elle sera soumise ; elle endure avec une patience et une discrétion qu'on ne peut trop vénérer, une peine secrète qu'un mot pouvait dissiper. Le jour de la manifestation n'était pas venu, elle garda le silence.

— Vous le dirai-je, je ne comprends pas ce silence angélique.

— Les jours viennent. L'édit l'appelle à Bethléhem ; toutes les maisons sont fermées, la porte d'une étable seule est ouverte, Marie va donner la vie à son précieux enfant. Où le déposera-t-elle ? dans la crèche ! qui le réchauffera ? l'haleine du bœuf et de l'âne ! oh ! je vous le demande, que n'eût-elle pas à souffrir ! Vous êtes mère !

Les jours viennent encore ; la loi de Moïse doit être accomplie. Le sang de l'enfant coule, l'enfant suit sa voie ; et la mère, Constance?

Les jours se succèdent, et Marie et son premier né entrent au temple : la mère pour se purifier, le fils pour être présenté au Seigneur. Quelles paroles entendra celle-ci, que lui dira le prophète ? s'il salue le Sauveur du monde, s'il *a vu son salut*, n'ajoute-t-il pas : « Et le glaive percera votre âme. » Oh ! Marie sait tout ; elle ne peut se tromper ; elle n'ignore pas les prophéties ; elle n'ignore pas le sort réservé au Messie ; non, le glaive ne transpercera pas son cœur, car son cœur est transpercé.

— Et le voyage en Egypte, cette fuite si pénible, si triste, cet exil loin de la terre de la patrie ; cette pauvre mère enlevant son fils aux bourreaux. Oh ! oui, ami, les joies de la maternité ne sont pas des joies pour la mère de l'homme de douleur. Pauvre mère, pauvre enfant !

Puis cette fille des rois que va-t-elle voir là, dans la maison

de Nazareth, Joseph travaillant, son fils l'aidant déjà, mais la misère habitait ce foyer. Oh ! oui, pauvre mère, pauvre enfant.

La misère pour soi, ce n'est rien, mais la misère pour son enfant !

— Oui, sans doute, rien n'est épargné à Marie, et si l'enfant grandit, si elle jouit de ces années déjà pénibles comme vous le dites si bien, autre chose l'attend. Ne le perdra-t-elle pas à Jérusalem ? ne le cherchera-t-elle pas ? Et, tandis que lui, préludant à sa glorieuse carrière, parle au temple et étonne, à 12 ans, les docteurs ; elle, dans les larmes, emploie trois longs jours à le demander en vain aux passants, et quand elle le retrouve, quand elle lui adresse de tendres reproches, que lui répond-il?... Il faut le dire ; ces paroles sont dures : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon père. »

Cette réponse a tout dit à Marie ! Elle seule a pu la comprendre ; elle a le secret de son fils ; que les autres, que Joseph ne comprennent pas, elle a tout entendu ; ce fils ! il n'attend que les jours comptés pour remplir les prophéties.

— Permettez moi de vous arrêter et d'observer combien même au point de vue humain, ceci est l'histoire de la mère. Eh ! mon Dieu, l'enfance seule, la première enfance de nos fils est à nous ; aussitôt qu'ils peuvent, pour ainsi dire, se passer de notre main, leur marche à travers la vie commence ; les voilà nous quittant, écoutant les docteurs ; oh ! nous n'avons à nous que les jours de la faiblesse. Triste pensée, et si elle m'accueille en pensant à mon fils, que ne dut pas sentir Marie? Oui, le glaive transperse son cœur.

— Toutes ces souffrances ne sont rien encore, Constance ; les années, pendant lesquelles se passent obscurement dans la boutique du faiseur de jougs les jours de l'Homme-Dieu, s'écoulent, il quitte Marie, l'heure de la manifestation est venue, l'eau du Jourdain l'a lavé des souillures qu'il n'avait pas ; sa mission commence ; il est occupé de ce qui regarde son père ; s'il fait un miracle devant sa mère aux noces de

Cana, s'il se revèle, la joie et la gloire n'en sont pas pour Marie. « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » ce fils si soumis, cet homme, il est tout à son père.

— Et peut-être trouvera-t-elle dans son cœur qu'elle avait trop hâté l'heure de la manifestation!

— De ce moment le martyre de Marie continue et ne cesse plus; l'Ecriture ne parle plus d'elle; mais pouvait-elle ignorer les choses miraculeuses qui s'opéraient par Jésus; la Galilée est pleine de ses œuvres; peut-elle ignorer les embûches qu'on lui tend, peut-elle ignorer ses dangers, peut-elle ignorer encore qu'il marche vers le calvaire? Non, non!...

— Oh! voilà notre histoire.

— Les trois années du divin apostolat touchent à leur terme. La prédication du fils du Père est complète, les jours de la Rédemption viennent, nous allons retrouver Marie. A côté de l'homme de douleur, la mère de douleur; la femme a eu sa part et sa grande part dans la chûte, la femme aura sa part dans la rédemption, ou, pour mieux dire ma pensée, sa place au calvaire.

La croix a été placée sur les épaules du nouvel Isaac, il s'achemine vers le lieu du sacrifice; vous savez à quels excès de douleur il est soumis! il fléchit sous leur violence; et sa mère le retrouve ainsi!... Voilà l'état dans lequel elle revoit après de si longs jours, l'enfant de son amour!... Elle le suit, car elle est forte, la mère du Rédempteur, la croix s'élève, et retombe dans le trou du rocher, l'homme de douleur est suspendu, est attaché à l'arbre d'ignominie!... Marie est au pied, elle entend les paroles qui lui donnent saint Jean pour fils, qui la donnent pour mère à saint Jean. Elle n'a plus de fils; mais elle aura encore d'indicibles souffrances, la lance a ouvert le côté; le dernier soupir est exhalé, la vie du fils de l'homme a cessé. Marie est là, là au pied de la croix; elle a tout vu, tout entendu; elle n'a point fini encore sa douloureuse mission, elle assistera à la sépulture de Jésus.

— Oh! mon Dieu!

— La prophétie de Siméon est-elle accomplie? Le cœur

de Marie est-il transpercé !... A-t-elle sa place au calvaire. L'Eglise a-t-elle eu raison de spécifier un jour pendant lequel nous serions appelés à vénérer toutes les douleurs de la Vierge martyre, de la mère de douleurs? je reviens à ce mot, car je n'en sais pas de plus juste.

— Oh ! oui, mon vieil ami; cette fête doit être particulièrement celle des mères.

— Elle est celle de tous les fidèles, mon enfant; car en ce jour ne nous souvenons-nous pas particulièrement que là, du haut de la croix, le Rédempteur nous a donné tous pour fils à sa sainte mère en la personne du disciple bien-aimé.

Tout était consommé, car la mère ne devait plus revoir le fils après sa glorieuse résurrection, s'il apparut aux disciples, il n'est pas dit que la sainte Vierge fut appelée à le voir encore; Marie ne retrouvera le fils du père que quand, enlevée par ses anges, elle ira prendre place au haut des cieux pour y être l'avocate des pécheurs, la mère des affligés.

— Demain j'irai certainement à la chapelle de Notre-Dame-des-Bois.

Vous m'avez dit que la Vierge devait avoir sa place au calvaire. Pourquoi? D'où, je vous en prie, cette nécessité.

— Vous avez remarqué déjà que tout ce qui avait contribué à la perte de l'homme devait servir à sa rédemption. La femme avait eu sa grande part dans cette si lamentable histoire de la chûte. Aurait-elle pu être exemptée des souffrances du calvaire? Quelle femme pouvait être placée au pied de la croix mieux pour la souffrance que la mère; elle seule, à un certain point de vue, avait eu des liens avec le fils de Dieu; elle seule donc avait le droit d'être unie à son sacrifice. Elle seule avait droit à son dernier soupir. Si Marie n'eût pas été présente à cette agonie, dites quelle autre en eût supporté le déchirant spectacle avec assez de douleur, pour que sa douleur fût comptée à côté de celle de l'homme de souffrances.

Et quelle douleur comparable à la douleur de la mère! car quel amour comparable à l'amour de la mère? vous connaissez sa puissance, vous savez ce qu'il peut: le cri d'une mère,

son regard a fasciné, a touché même le roi des animaux entraînant un enfant ; vous le savez, il l'a rendu à cette plainte sans pareille. Oh ! la mère seule, oui, seule, Constance, la mère éprouvée par toutes ces souffrances que nous avons suivies, la mère du Rédempteur était seule, entre toutes les femmes, digne du Golgotha.

Elle seule pouvait dire : « O vous qui passez par le chemin, avez-vous vu une douleur pareille à la mienne ! » Aucun glaive ne devait manquer au cœur de la nouvelle Ève.

Il fallait la plus grande douleur, la plus vive, il fallait autre chose ; il fallait la plus pure des femmes. Sur celle-ci Dieu à épuisé ses miracles, elle a été conçue sans péché, elle a été mère sans cesser d'être Vierge, si le Rédempteur est Dieu, Marie n'est point Dieu, elle, mais elle doit être la première entre toutes les femmes.

Elle supportera cette mort, ces angoisses, elle supportera tout et avec courage et avec force, car l'Eglise n'a point admis la croyance de la défaillance de Marie, elle l'a toujours vue debout au pied de la croix ; et qu'elle autre femme eût pu avoir cette force sinon celle à laquelle le Saint-Esprit avait tout révélé dès le commencement, la seule qui sût par lui, quel était cet homme dont la lance perçait le côté, dont les clous déchiraient les pieds et les mains, dont la tête tombait après que la bouche eût exhalé le dernier souffle ; elle seule avait, non cette croyance que celui-là était le fils de Dieu, mais elle seule avait le secret de Dieu même, si je puis m'exprimer ainsi.

La mère des chrétiens ne devait pas défaillir au pied de l'arbre du salut, car le salut commençait.

Puis, Constance, l'Evangile n'est point un livre mort ; n'est-ce pas le livre de notre vie, la vie du Christ ne doit-elle pas être celle du chrétien. Eh bien ! où la mère eût-elle appris à souffrir si Marie ne lui eût montré comment on souffre.

Quel nom eût prononcé la mère, en recevant le dernier soupir de son premier né, si Marie, debout au pied de la croix, ne lui apparaissait dans le paroxisme de sa douleur. Que

ne supporterait-on pas en pensant à Notre-Dame-de-Douleurs?

Toutes les gloires n'appartenaient-elles pas à la mère du Sauveur? il lui en manquerait une si elle n'eût été martyre; et son martyre aurait-il été complet sans sa présence au Golgotha. Non, mais celui-là est le plus grand de tous; mais si son sang ne coule pas, elle voit tomber goutte à goutte celui de son fils. Eût-il été complet ce dur martyre, si elle n'eût entendu cette parole: « Femme, voilà votre fils. »

Non, nous ne nous trompons pas, Marie seule, entre toutes les femmes, avait une place marquée au sacrifice du Dieu sauveur, une place à l'expiation divine. Cet amour seul était assez fort, assez pur pour être uni à l'amour d'un Dieu.

— Oh! je comprends!...

Constance était tombée dans une rêverie profonde, si on peut donner ce nom au recueillement de l'âme; Constance était mère. Elle en sortit par un seul mot: le christianisme est divin.

Elle avait bien raison, l'esprit de l'homme n'aurait jamais inventé la douloureuse vie de la Vierge, l'esprit de l'homme n'eût jamais osé placer la mère au pied du gibet du fils.

— Je suis obligé de convenir que vous avez souvent raison dans vos plaintes sur notre peu de connaissance du christianisme. Il a fallu un pauvre petit mousse vomi par l'océan sur notre plage pour m'amener à être instruite de l'une des choses les plus touchantes, les plus belles de notre lithurgie. Souvent j'avais entendu dire: « Vendredi nous célébrerons la fête de la « Compassion de la sainte Vierge. » Je n'avais attaché aucune idée à cette annonce, et je ne me souviens pas d'avoir plus particulièrement été à l'Eglise ce jour-là. Oh! perfide ignorance!.. Que nous sommes à plaindre de notre éducation, qu'elle est honteuse cette ignorance, un pauvre petit mousse breton naviguant avec des contrebandiers en sait plus que moi, et dans sa détresse il a su invoquer, lui, la mère des douleurs... et il a été sauvé; mais, encore une fois, cette fête, c'est notre fête à nous pauvres mères. Oui, ignorer les fêtes de l'Eglise ca-

tholique, c'est ignorer le catholicisme lui-même, je le sens !.. Que je vous remercie de m'avoir donné cette explication ; au jour des douleurs maternelles, car elles viendront encore, comme je m'en souviendrai !

Je vous sais gré d'une chose ; vous grandissez la femme.

— Moi ? Non, ce n'est pas moi, le christianisme a tout grandi. La rédemption a rendu à chacun sa dignité. De la femme dégénérée en Eve, elle a refait dans l'Eve nouvelle le modèle, le type de la femme selon Dieu ; elle l'a présentée dans ce qu'il y a de plus sublime pour la femme, dans la vierge et dans la mère, que dis-je ? elle les a confondues par un mystère adorable.

— Oh ! oui, adorable. Les femmes ne le nieront pas, ou, si elles le nient, tant pis pour elles, elles ne sont pas dignes d'être femmes.

Mon ami, l'enfant m'a parlé du *Stabat*, c'est un chant, n'est-ce pas ?

— Le *Stabat*, chère Constance, est une prose en l'honneur des douleurs de la Vierge, qui se chante, dans le fait à la fête de demain ; cette prose est sublime de simplicité ; vous savez comment elle inspira Pergolèze.

L'Eglise, dans l'office de ce jour a réuni les textes de l'Ecriture les plus touchants, vous les lirez avec une grande componction.

— Cette fête est très ancienne, n'est-ce pas ?

— En Orient, où elle n'a pas absolument le même caractère qu'en Occident, oui. Elle nous a été apportée par les Croisés, et elle se propagea surtout en France et en Allemagne.

Le concile de Cologne l'établit en 1423. Voici les termes du décret, je cite parce qu'ils indiquent parfaitement l'esprit de cette fête :

« Pour la gloire de la sainte et immaculée Vierge, mère de Dieu, offrant ses prières à Jésus crucifié pour le salut des pécheurs ; en l'honneur des angoisses et des douleurs qu'elle a endurées au moment où Jésus-Christ, notre sauveur, les

bras étendus sur la croix, où il s'offrait en sacrifice pour le salut du monde recommanda cette divine mère au disciple bien-aimé; mais surtout pour réparer l'impiété des sectaires (les Hussites) qui ont osé brûler et détruire les images consacrées à la gloire de Jésus crucifié et de la glorieuse Vierge, sa mère, nous ordonnons que la fête des angoisses, des douleurs, de la bienheureuse vierge Marie, soit désormais célébrée, chaque année, le vendredi de la quatrième semaine de carême, etc., etc. »

Depuis ce décret, la fête *des angoisses* a reçu différents noms; on la célèbre sous les titres de *Compassion* de la sainte Vierge, de *Notre-Dame-de-Pitié*, *Notre-Dame de sept douleurs de la sainte Vierge;* qui sont : 1° la prophétie de Simon à Marie; 2° la fuite de la sainte Famille; 3° la perte de l'enfant Jésus à Jérusalem; 4° la rencontre de Jésus montant au calvaire; 5° le crucifiment et la mort de Jésus; 6° le coup de lance; 7° la sépulture.

Paris porte une dévotion toute particulière à la Compassion de la sainte Vierge. Les Calvinistes profanèrent en 1554 une image de Notre-Dame-de-Pitié, placée dans le cimetière de Saint-Nicolas-des-Champs. Depuis ce temps s'élevèrent plusieurs chapelles ou églises dédiées à Notre-Dame-de-Pitié.

— Il est curieux d'observer que cette fête doive presque son origine aux profanations des Hussites.

— Oui, certainement, et ne semble-t-il pas juste que pour répondre à ce grand et terrible soulèvement des passions terrestres, pour répondre à ce grand cri de la réhabilitation des passions mauvaises, à ce mugissement du torrent qui emportait les saintes doctrines du christianisme, et laissait après lui les ruines et la dévastation, le concile de Cologne dans cette Allemagne, encore couverte de sang et de débris, déclara qu'il appelait les peuples aux pieds des autels de la mère des affligés, les convoquant au nom des propres souffrances de la Vierge immaculée, mère du Sauveur, et priant au pied de la croix. N'était-il pas simple qu'à ces fils de Jean Huss, le concile répondit en glorifiant celle qui avait glorifié la douleur au

Calvaire. Et aujourd'hui la dévotion à la Compassion de la Vierge ne doit-elle pas se ranimer parmi nous ! Qu'entendons-nous, sinon comme au quinzième siècle, de longs cris contre le christianisme, contre son Dieu, ses Saints, son Paradis et son Enfer ! Qu'entendons-nous, sinon une réclamation tumultueuse de la chair contre la nécessité de la douleur ! La douleur ! On en veut au christianisme d'avoir reconnu cette loi de l'humanité ! On prétend attacher, river l'homme à la terre. Eh ! qu'est-ce que cela sinon attacher, river l'homme à la souffrance. Oui, Constance, écoutons la voix du concile de Cologne, implorons, à la veille peut-être, des malheurs de l'Allemagne du quinzième siècle, implorons Notre-Dame-de-Pitié.

N'oublions pas, et nous espérerons, la France a été placée sous la protection de la sainte Vierge. Celui de nos rois qui lui consacrait ainsi le royaume ordonnait : qu'une image de la Vierge, tenant dans ses bras son précieux fils descendu de la croix, au pied de laquelle sera représenté le roi, lui offrant sa couronne et son sceptre, serait placée sur le grand autel de Notre-Dame-de-Paris. Ce monument subsiste, et vous l'avez remarqué.

— Oui, certes; il m'a frappée dans les cérémonies de la Semaine-Sainte. Comme ce sujet, qui, comme vous l'avez dit, a si bien inspiré Pergolèze, a aussi su inspirer les peintres. Que de chefs-d'œuvre reproduisent les douleurs de Marie. Toutes les écoles ont payé leur tribut à la mère de douleur.

Ami, je lui paierai faiblement, mais enfin je lui paierai le mien. Elle m'a envoyé ce petit naufragé, je veillerai sur son avenir. Demain, je le mènerai à la petite chapelle remercier sa protectrice. Puis, je le placerai dans une famille de pêcheurs. Il s'instruira à leur école et continuera son rude métier; nous en ferons un bon sujet et un bon marin. Voilà cependant le second enfant que la sainte Vierge m'envoie. Je la remercie.

— C'est une grande vertu que la pitié; ma chère Constance, conservez-la.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas nommée Dolorès : il me semble que ce nom me convenait.

— Point autant que celui de Constance.

Cette course m'a fatigué, je me retire; je vous quitterai demain à la pointe du jour, je veux parcourir encore la côte.

NEUVIÈME SOIRÉE.

M. de Kerkoff, à l'aube matinale, se rendit sur la plage, les marins de la côte l'y avaient précédé, toutes les recherches furent vaines, et il resta démontré que le frêle esquif avait été englouti dans l'Océan avec ceux qui le montaient, le petit mousse seul, survivait à ce naufrage, cette certitude attrista le bon vieillard; il rentra pensif et fatigué, et consentit à passer toute cette journée avec M^me^ de Monac.

Après le déjeûné, le soleil convia, par sa douce chaleur, les habitants de la Grange à une promenade dans le parc. Dès que les enfants eurent commencé leurs courses sur la pelouse, Constance attira sur un banc son vieil ami, dont elle ménageait les forces, et elle se hâta de lui dire qu'il lui devait une longue dissertation sur la Semainte-Sainte.

— Demain sera le dimanche des Rameaux, voyez avec quelle barbarie le jardinier traite mes lauriers.

— Leurs branches vertes remplaceront les palmes que portaient à Jérusalem les juifs recevant avec une pompe infinie Jésus, qu'ils crucifièrent quelques jours après.

Je veux bien suivre avec vous l'histoire de cette semaine des douleurs; mais avant tout; avez-vous lu, avec votre fille, le récit de la passion?

— Ce matin même, pendant que vous parcouriez avec tant de dévouement les rochers de la côte, Marthe m'a lu le qua-

trième récit. Oh ! nous la connaissons bien cette lamentable histoire.

— Les jours sont arrivés ; les prophéties doivent s'accomplir.

Celui qui a vécu dans la retraite et dans l'humilité, le fils de David, le fils de Dieu, sera roi un jour. Il permet à ce peuple dont les flots pressés l'ont déjà entouré, dont les voix se sont élevées pour proclamer son règne terrestre, de le recevoir en souverain dans la ville royale, de le conduire à travers ses rues, en triomphateur, jusqu'au parvis du temple. Ce peuple a ébranché les arbres, il tient des palmes à la main, il couvre les chemins de feuilles vertes ; il jette ses habits sur le passage ; l'air retentit des cris et des acclamations par lesquels les hommes et les enfants saluent le Messie. « Jamais peuple n'en avaient tant fait pour aucun roi (1). Ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture ; ce n'étaient point ces chevaux fougueux attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles ou leurs rois captifs.

Les palmes que l'on portait devant lui, tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci ; mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête (2). »

Et il devait en être ainsi, le Messie n'aspirait ni à la gloire mondaine, ni à la couronne de David, ses victoires sont ses miracles, il prétend régner sur les cœurs et sur les intelligences, mais pour ne pas tromper ce peuple enthousiasmé, il est humble dans son triomphe, il dédaigne les chars dorés et les chevaux fougueux, il accomplira la prophétie : « Ne crains point fille de Sion : ton roi doux et pauvre, juste et sauveur, vient à toi monté sur un âne et sur un ânon (3). »

(1) Bossuet. *Méditation sur l'Evangile*, la dernière semaine du Sauveur.
(2) Bossuet. *Loc. cit.*
(3) Zacharie.

Et cependant il poursuit, ainsi accompagné, jusqu'à la montagne du Temple : « Il y paraît comme le Seigneur et comme le maître, comme le fils de la maison, le fils du Dieu que l'on y sert. Ni Salomon, qui en fut le fondateur, ni les pontifes, qui y offraient avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçus de pareils honneurs (1). »

Le Messie parle au milieu du peuple, il glorifie son père, il condamne le monde, le prince de ce monde va être chassé (2).

Oui, le prince de ce monde va être chassé, car le règne du Très-Haut est proche, car l'idolâtrie va cesser, car la croix va régner sur l'empire de Satan.

Ne vous étonnez donc pas si l'Église, conservant le souvenir de l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem, met aujourd'hui des palmes à votre main, si elle entonne un chant de gloire, ne vous étonnez pas davantage si elle vous conduit au pied de la croix pour l'adorer et y déposer vos lauriers : le triomphe de la croix commence.

— Le dimanche des Rameaux est commémoratif de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem ?

— Oui, Constance, et de plus ce jour-là la Pâque est ouverte, c'est-à-dire que la communion pascale, ordonnée par les commandements de l'Église, commence.

— Le lundi et le mardi que fait-on ?

— Vous retrouverez à la messe, le premier jour, le récit du repas chez Simon le pharisien, le mardi la passion selon Saint-Marc, le mercredi celle de Saint-Mathieu ; quoique les offices des deux premiers jours ne présentent rien d'extraordinaire, toutefois les textes des écritures nous rappellent les prophéties.

— Le mercredi commencent les ténèbres.

— Oui.

— Qu'est-ce que cet office ?

(1) Bossuet. *Loc. cit.*
(2) Saint Jean, XII.

— Un mot d'abord sur la Semaine-Sainte. Dès les premiers siècles cette semaine portait ce nom ou celui de la grande semaine ; Saint-Eusèbe lui donne le nom de semaine des veilles ; les Latins l'appellent la semaine laborieuse, la semaine *peineuse*.

— Quel joli nom !

— Les Grecs : semaine de douleur, jours de croix et de supplices.

Les jeûnes, les mortifications de tout genre redoublaient surtout dans les derniers jours ; les œuvres serviles étaient suspendues ; les tribunaux vacquaient ; les fidèles passaient la plus grande partie des nuits en prières et en exercices de piété ; on ne mangeait que des aliments secs, on jeûnait au pain et à l'eau ; les rois eux-mêmes s'arrêtaient dans leurs voyages, leur cœur s'ouvrait à la clémence.

— Oh ! les beaux temps que ces temps !... Que nos cœurs sont froids, nous marchandons avec la mortification et même avec la prière, les ténèbres viennent de ces veilles prolongées, n'est-ce pas ?

— Oui, chère amie, l'Eglise a tenu compte encore ici de notre faiblesse, elle a avancé l'heure des offices de la nuit, les matines des trois derniers jours de la Semaine-Sainte ont pris ce nom de Ténèbres.

L'histoire des offices de ces jours solennels est très-curieuse, je voudrais vous la redire en entier, mais ma mémoire se trouverait en faute : je vous la lirai (1). Je me contenterai de vous répéter que tout ici est commémoratif, historique, et que la lithurgie actuelle a conservé ce qui pouvait être conservé de l'antiquité, soit au fond, soit dans les formes.

Vous retrouverez dans les ténèbres les magnifiques paroles des prophètes, des Pères et les sublimes accents du roi David.

—Si j'étais donc à Paris !... Je suivrais la retraite de Notre-Dame, j'aurais la belle musique de Saint-Roch.

(1) Voir pour tous les détails des cérémonies de la Semaine-sainte, les *Instructions sur les fêtes* déjà citées.

— Vous avez bien raison de regretter ces solides instructions, ces belles cérémonies.

— Que je suis malheureuse de ne pouvoir assister aux cérémonies romaines du Jeudi-Saint. Je les ai vues une fois, mais je ne les ai pas comprises. Expliquez moi le Jeudi-Saint.

— Oh ! ce jour est grand entre tous les autres, Notre-Seigneur savait que son heure était venue de passer de ce monde à son Père ; comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin (1).

Comment les aima-t-il, comment leur prouva-t-il son amour? Encore quelques heures, et il va être saisi par les juifs, traîné de supplices en supplices il va passer de ce monde à son père et les siens qu'il aima jusqu'à la fin ne l'auront plus au milieu d'eux. Que fera-t-il? car il aime !... Il restera parmi nous, il nous nourrira, il se fera Hostie perpétuelle !... Comment ?... Il institue la divine Eucharistie, le sacrifice, le sacerdoce.

Par l'Eucharistie, il est toujours présent sur nos autels, par l'Eucharistie, il nous nourrit de sa chair, nous désaltère de son sang.

Par le sacrifice ce sang coule sans cesse pour nous, l'hostie ne manque jamais au sacrificateur ; ce sacrificateur, il l'institue.

— Que de bienfaits en un jour !

— Suivons l'histoire de ce jour, je vous en conjure, rien n'est inutile ici : « Après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas le dessein de le livrer, Jésus se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant lui ; puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples et les essuya avec le linge qu'il avait attaché autour de lui (2). »

Dans cette assemblée il y a un traître, le Sauveur ne l'ignore pas, et cependant que va-t-il faire? Vous le voyez, l'acte

(1) Saint Jean, XIII.
(2) *Id.*

d'humilité le plus complet, le voilà ceint d'un linge, versant de l'eau dans un bassin, lavant les pieds de tous, même ceux de Judas. « Ce n'est pas ici, comme le dit Bossuet, une céré-« monie, c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le « service le plus vil, puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour « le leur rendre; il faut laver les ordures et la poussière qui « s'amassaient autour des pieds en marchant nu-pieds comme « on faisait en ce pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout « ce qu'il était dès l'Eternité et dans le temps, et ce qu'il allait « devenir par sa resurrection et son ascension triomphante (1).»

Le voilà, ce fils, ce Dieu, le voilà à la lettre le serviteur de ses apôtres, dont un le vendra, dont un autre le reniera. Le voilà dans une petitesse naturelle m'enseignant à n'avoir pas de difficulté, à me tenir bas et à servir mes frères (2).

Grande leçon que celle-là; leçon que n'ont point oubliée les souverains pontifs, les rois, les évêques, qui, à pareil jour, lavent aussi les pieds des pauvres (3).

Dans le Christianisme, ne le perdez jamais de vue, le pouvoir n'est pas chose gratuite, et celui qui semble dominer ses frères, reste leur serviteur aux yeux du souverain suprême. Jésus-Christ veut donc nous donner encore une leçon d'humilité profonde, et de plus il nous enseigne que si nous ne sommes pas purs, nous n'aurons pas de part avec lui à l'héritage du père. De plus, la cène se prépare, la cène avec cette si grande institution de l'Eucharistie, n'est-il pas juste que toutes les souillures disparaissent?...

— Mais Judas!

— Aussi le Seigneur se trouble-t-il, car l'un d'eux le trahira, et ce disciple va s'asseoir au banquet sacré.

— Oh! que de Judas!

— Aussi le fils de Dieu souffre-t-il déjà de leur perfidie; on trouble! Quelle cause a-t-il sinon l'horreur dont il est saisi à la vue du pêché du sacrilége?

(1) Bossuet. *Méditation sur l'Évangile.*
(2) Bossuet. *Loc. cit.*
(3) Voir pour les détails les *Instructions sur les fêtes.*

La cène a vu saint Jean reposer sur le sein de son maître; ce bon maître adresse ses adieux à ses apôtres; Judas a pris part au glorieux festin, la Sainte-Eucharistie est instituée de la manière que vous savez.

« Pendant qu'ils soupaient, comme ils mangeaient encore, Jésus prit du pain, le bénit, et après avoir rendu grâces, en leur disant : Prenez, mangez; ceci est mon corps donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Et, prenant la coupe après le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples en leur disant : Buvez-en tous; c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs pour la rémission de leurs péchés. Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi! »

Je ne sais au reste pourquoi je vous rappelle ces paroles que vous connaissez depuis longtemps.

Voilà donc le sacrement auguste de nos autels institué, et en même temps le sacrifice et le sacerdoce.

— Je crois, ami, que je n'ai pas besoin d'une explication nouvelle de l'Eucharistie, mais vous m'avez promis depuis longtemps de me parler du Saint-Sacrifice de la messe.

— « La messe vous le savez, est le sacrifice de la nouvelle « loi, par lequel les chrétiens rendent à Dieu le culte suprême « en lui offrant le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les « espèces du pain et du vin par le ministère des prêtres (1).

« Que le sacrifice des chrétiens est grand, qu'il est auguste! « mais qu'il est simple, qu'il est humble, un peu de pain, un « peu de vin et quatre paroles le composent! Je reconnais ce « caractère du Seigneur Jésus. Qui voyez-vous? Un homme: « qui croyez-vous? un Dieu (2). »

Voilà la victime : Un Dieu ! voilà son corps, voilà son sang, il est offert pour nous, en notre nom, nous l'offrons pour ainsi dire nous même, nous y participons, la victime sera consommée, nous pouvons y participer aussi.

(1) Le P. Lebrun, *Explication des prières et des cérémonies de la messe.*
(2) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile.*

— Vous avez eu la bonté de me parler du sacrifice, ce que je voudrais connaître, c'est la messe et d'abord que signifie ce mot?

— Constance, vous exigez de moi une explication bien aride; je vais être très-ennuyeux.

Le mot Messe vient du latin, il signifie proprement *renvoi*, parce que dans les premiers temps les catéchumènes étaient écartés, comme vous le savez, au moment où les saints mystères allaient commencer.

Si vous le permettez, je vous indiquerai les ouvrages spéciaux.

— Non, je ne permets pas. Continuez.

— Eh bien! la messe comprend six parties : la *préparation*, cette prière au pied de l'autel; la seconde, de l'*Introït* à l'*offertoire;* la troisième, de l'*offertoire* au *canon;* la quatrième, du *canon* au *Pater;* la cinquième, du *Pater* à la *communion;* la sixième, de la *communion* à la fin.

Par toutes les prières qui composent la première partie de la messe, le prêtre confesse son indignité, ses fautes, et le peuple confesse aussi les siennes.

La seconde partie est longue, et contient bien des choses : un psaume d'abord en harmonie avec la solennité du jour, le *Kyrie eleison*, prière en langue grecque, par laquelle nous implorons la pitié du Tout-Puissant; le *Gloria in excelsis*, ce chant des anges, annonçant la naissance du Sauveur, puis une prière pour l'assemblée, la collecte contenant en résumé toutes les demandes que nous adressons au Seigneur par la bouche de l'officiant, puis la lecture de l'*Epître*, c'est-à-dire d'un passage plus ou moins étendu des lettres des Apôtres ou d'une autre partie de l'Ecriture Sainte. Vient ensuite le *Graduel*, sorte de répons, par lequel le peuple témoigne qu'il désire pratiquer les préceptes qu'il vient d'entendre. Nous nous levons pour l'*Evangile;* souvent son texte nous est expliqué dans une instruction qui prend le nom de *prône*.

— Au *prône* se font les annonces, se publient les bans.

— Oui. Descendu de la chaire, le prêtre entonne le *Credo*

ou *Symbole*. Le peuple des fidèles le chante et proteste ainsi de sa foi.

— Ce *Credo* diffère de celui des prières.

— Dans quelques expressions seulement, c'est le *Symbole* du concile de Nicée. Ici finit la seconde partie de la messe; ici se terminait autrefois la messe des Catéchumènes.

— La troisième partie va être bien plus imposante, n'est-ce pas?

— Elle commence par l'*Offertoire*, prière que le prêtre récite, et pendant laquelle se faisaient les offrandes; que présenterons-nous à Dieu, sinon notre cœur, notre âme, tout notre être, quelque indigne et quelque misérable qu'il soit?

Ensuite l'hostie est offerte par le ministre de Jésus-Christ pour lui, pour les fidèles vivants ou morts, il prend le calice dans ses mains, il y verse du vin et un peu d'eau, il l'offre pour le monde entier; il se lave les doigts; et, revenu au milieu de l'autel, il supplie la sainte Trinité d'accepter ce sacrifice glorieux autant que salutaire, et il récite à voix basse l'oraison appelée *Secrète*.

— Ensuite vient le *Pater* et la quatrième partie, n'est-ce pas? Oh! je vous en prie, qu'entend-on par le mot *Préface*?

— La *Préface* est une sorte d'introduction au *Canon*, c'est-à-dire à ces prières obligées qui ne peuvent être changées, l'Eglise les ayant prescrites. Le Canon nous vient de l'antiquité la plus reculée. Le moment solennel approche, bientôt le prêtre demandera le plus grand des miracles et ce miracle s'accomplira, le pain et le vin seront changés; là, sur l'autel, sous ces espèces, seront le corps et le sang du Sauveur. Il prononce les paroles sacramentelles; il élève successivement l'hostie et le calice pour nous faire adorer l'auguste victime, puis il redit à voix basse plusieurs prières, l'une par laquelle il offre à Dieu le père son fils, la victime sans tache, il lui demande de la recevoir favorablement, il implore sa clémence pour les âmes du purgatoire, sa miséricorde pour les fidèles.

Tâchons, chère amie, de maîtriser notre imagination dans

ce moment si grave; pensons que nous assistons au plus grand, au plus incompréhensible des miracles, au miracle essentiel à notre salut. Le Saint des Saints est sur l'autel, nous sommes en face de notre Dieu. Oh! s'il apparaissait dans sa gloire, dans sa majesté!...

La cinquième partie de la messe commence au *Pater*; cette prière par excellence qui renferme toutes les autres, pour ainsi dire, cette prière que nous tenons de Jésus-Christ même; le *Pater* précède la *Communion*. Unissons-nous de tout notre cœur à cet acte si grave, si solennel; si nous ne pouvons approcher de la sainte table, communions de cœur et d'esprit; détestons nos péchés qui élèvent une barrière entre Dieu et nous. Répétons avec le prêtre l'*Agnus Dei*, paroles par lesquelles nous demandons la paix; car la paix, c'est notre bien; aussi après *l'Agnus* vient encore une nouvelle demande de paix, de la paix de Jésus-Christ, gage précieux de la vie éternelle; ici, dans le rit romain, se donne le baiser de paix : « Le prêtre commence par baiser l'autel avant que de donner le baiser au diacre, et ce baiser de l'autel a été substitué à celui de l'hostie même consacrée, dans laquelle nous adorons Jésus-Christ, et de qui le prêtre recevait immédiatement le baiser de paix, pour le donner ensuite à tous les ministres de l'autel et à tous les fidèles (1). »

— Quoi! tous les fidèles s'embrassaient!

— En signe de paix. Mais rassurez-vous, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et depuis le XIII[e] siècle cet usage n'existe plus.

L'officiant prononce ensuite deux magnifiques prières, que tous les fidèles ne sauraient trop adopter quand ils sont appelés au sacré banquet; prières bien autrement belles que tous les actes que l'on répète par routine. Il se frappe la poitrine en disant trois fois les paroles du Centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites

(1) *Prônes sur le sacrifice de la messe*, par Badoire, publication de M. l'abbé Migne.

seulement une parole et mon âme sera guérie.» Paroles admirables que le Seigneur loua; ensuite il communie. Voilà le sacrifice consommé!...

— Quand a lieu la communion des fidèles?

— Immédiatement après la communion du prêtre, autant qu'on le peut. Toutefois, souvent ces communions sont retardées jusqu'après la messe. Méditez bien les paroles que prononce le prêtre en vous donnant la sainte communion : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle. » Oh! puissiez-vous toujours prononcer avec une grande foi, avec un grand amour, l'*amen* que vous devez répondre, non-seulement des lèvres, mais surtout du fond du cœur.

Après le sacrifice, vient l'action de grâces; voilà la sixième partie de la messe, c'est-à-dire l'*Antienne* appelée *Communion* et l'*Ite missa est;* puis le prêtre donne la bénédiction et lit le commencement de l'Evangile selon saint Jean, et le peuple répond *Deo gratias*, grâces soient rendues à Dieu.

— Indiquez-moi, je vous en conjure, la manière dont on doit entendre la messe, et surtout les prières que l'on doit y dire.

— Vous le voyez, l'Eglise a consacré à l'offrande du sacrifice des prières spéciales auxquelles elle ne déroge pas, qui se retrouvent à toutes les messes; d'autres sont propres à chacune d'elles, elles varient suivant les jours. Je ne connais pas de méthode préférable à celle-ci : nous unir au ministre et dès lors le suivre pas à pas. Prenez donc l'*Ordinaire* de la messe, le plus conforme au texte latin, et lisez-le attentivement; profitez de la condescendance que l'on a actuellement pour les fidèles. Que mettriez-vous avec avantage à la place de ces admirables oraisons? à la place de ces paroles saintes? Tâchez de vous absorber tout entière dans votre union mentale avec le prêtre. Ne vous effarouchez pas, Constance, des distractions; certes, vous n'avez pas l'intention d'assister au saint sacrifice pour y offenser Dieu, vous apporterez à l'Eglise des dispositions toutes contraires; vous y venez uniquement

pour le bénir, l'honorer; ne craignez rien, Dieu est bon, et il connaît notre faiblesse.

Oh! chère amie, que nous sommes coupables, et moi bien plus qu'un autre, de ne pas assister tous les jours au divin sacrifice! Que de grâces y sont attachées!...

— Merci. Je vous assure que j'ignorais beaucoup de ces choses.

— Ces détails sont arides, secs, et je vous demande pardon de vous les avoir donnés. Vous les avez exigés.

— Quel honneur pour le prêtre! être sacrificateur de l'Agneau sans tache!

— Je dois vous arrêter, et, pour couper court à une discussion peut-être un peu longue, je vous citerai les paroles suivantes d'un homme justement célèbre :

« Dans le sacrement de l'autel celui qui offre est le prêtre : « à la vérité, le souverain prêtre est le Christ lui-même, qui « ne s'est pas offert seulement une fois sur la croix, lorsqu'il « a souffert pour nous; mais qui remplit son office de prêtre « sans interruption jusqu'à la consommation des siècles, et « maintenant encore il s'offre pour nous à Dieu, son père, par « le ministère du prêtre (1). »

Remarquez ces dernières paroles : « Il s'offre à Dieu, son « père, par le ministère du prêtre. »

C'est Jésus-Christ qui est vraiment le sacrificateur; il *s'offre par le ministère du prêtre*, il se sacrifie lui-même. A la voix du prêtre le miracle s'opère, mais ce n'est pas le prêtre qui est l'auteur de ce miracle. L'auteur, c'est Dieu.

— Oui. J'ai mal exprimé ma pensée; j'ai voulu dire qu'il est glorieux d'être le ministre d'une telle offrande.

Quel grand spectacle que celui de la messe! Un Dieu victime!... s'offrant pour nous!... présent sur cet autel!

Mais, ami, assister à la messe, c'est assister à un miracle!

— Oui, sans doute; je vous l'ai déjà dit.

(1) Leibnitz, *Système de théologie*, Démonstrations évangéliques, tome III, col. 1089.

— Oh! mon Dieu!... avec quelle froideur glaciale nous sommes spectateurs de votre sacrifice, de votre mort. Notre foi, ami, est donc morte? Si elle n'était pas morte, nous sentirions en nous une douleur amère de nos fautes; car, ne sont-elles pas la cause de la mort du Sauveur? nous sentirions une reconnaissance infinie, un amour infini, et rien, rien n'agite mon âme; je prie des lèvres sans attention, et mon Sauveur s'immole!... Désormais je chercherai à captiver mon imagination, à suivre les diverses phases de l'auguste mystère.

— Revenons, je vous en prie, au Jeudi-Saint.

Vous observeriez, si vous étiez versée dans la liturgie, divers usages particuliers aux offices de ce jour; je me contenterai de vous renvoyer à l'ouvrage que j'ai déjà cité (1). Toutefois il ne vous a pas échappé que le prêtre bénit deux grandes hosties.

— Oui, dont l'une est portée au tombeau. Et pourquoi?

— Le jour commémoratif de la mort du Sauveur il n'y a pas de consécration, le prêtre communie sous la seule espèce du pain.

Le Jeudi-Saint les évêques consacrent les saintes huiles; et, vous le savez, en mémoire du lavement des pieds des apôtres, les évêques et même le pape lavent les pieds des pauvres.

— Oui, j'ai assisté à cette cérémonie à Rome.

Mais on lave aussi les autels.

— On les découvre au moins presque partout jusqu'au Samedi-Saint (2).

A la fin de l'office du matin, l'hostie consacrée a été portée à un lieu quelconque de l'église, où l'on a figuré un tombeau. Là, vous irez prier, vous recueillir en présence de l'Homme-Dieu, reposant dans la mort; votre cœur a tant de choses à lui demander!

— Que de fois déjà j'ai recherché avec une persévérance

(1) *Instructions sur les fêtes.*

(2) Voir, pour tous les détails des offices, le livre indiqué, *Instructions sur les fêtes.*

constante les pieuses émotions que j'éprouvais au tombeau du Sauveur, même dans le temps où je priais le moins. Le soir je ne manquais guère de m'échapper pendant quelques heures et de courir à Saint-Roch, dont je préférais la chapelle sépulcrale à tout autre lieu de prière. Ami, je plaindrais de tout mon cœur la femme dont les genoux ne fléchiraient pas devant cette sainte représentation de la mort et de la sépulture du Rédempteur.

J'arrangeais ma journée de manière à entendre quelque passion prêchée dès le matin, j'évitais la dissipation, je recherchais les cérémonies si touchantes de ce jour-là.

— Quelle âme assez glacée pour rester insensible devant les grandes pensées de ce jour, et devant les souvenirs que l'Eglise évoque à chaque instant. Les offices ont un caractère tout antique ; je ne chercherai pas à vous expliquer ces détails, car cette explication serait bien longue (1). N'admirez-vous pas cette adoration de la croix, si solennelle et si touchante ; qu'il est bon de pouvoir en ce jour-là baiser les pieds de Celui qui est mort pour nous ? qu'il est bon de vénérer l'instrument de notre rédemption ; suivez cet office avec une attention non démentie, et vous admirerez sa simplicité.

Ce jour-là, le prêtre officiant communie seul ; personne, autre que lui, ne se repait de la chair de l'Agneau. Jour de deuil et de sombre tristesse ! Au reste, cette privation de la sainte communion n'est que le résultat d'un usage, car il n'est pas encore éloigné le temps où il en était autrement.

Honorons la mort de Notre-Seigneur, remercions-le du fond de notre âme de nous avoir réconciliés avec son père.

Méditons cette mort, dont je ne vous donne pas les détails, vous les trouverez dans l'Evangile, vous les avez déjà lus et relus, j'en suis bien certain.

Le Fils de Dieu a donc rendu, du haut de la croix, son âme à son Père ; son corps pend sur le gibet des esclaves. Un sol-

(1) Voir les *Instructions sur les fêtes* de M. l'abbé Gosselin, qu'on ne saurait trop citer.

dat a ouvert son côté du fer de la lance, il en est sorti du sang et de l'eau.

Les disciples ont pris la fuite, vous le savez depuis longtemps déjà; ils ont abandonné leur divin Maître. La Vierge!... on ne sait où saint Jean la conduisit après qu'elle lui eût été léguée.

Un étranger, Joseph d'Arimathie, « qui était disciple de « Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les juifs, de- « manda à Pilate qu'il lui permît d'enlever le corps de « Jésus, et Pilate le permit. Il vint donc, et enleva le corps « de Jésus. »

« Et Nicodème, celui qui s'était rendu autrefois vers Jésus, « durant la nuit, vint aussi portant un mélange de myrrhe « et d'aloès, du poids d'environ cent livres. »

Ces deux hommes, disciples prudents, vous le voyez, sont les seuls, les seuls qui trouvant du courage à la mort du Sauveur; ils réclament son corps, l'ensevelissent et le posent dans un sépulcre neuf.

Voilà donc Jésus couvert d'un linceul, reposant du sommeil de la mort!... Ferons-nous comme les Apôtres, fuirons-nous?... Non, Constance, non; nous approcherons du tombeau, nous honorerons la sépulture de notre Maître, disciples de la dernière heure, disciples prudents peut-être, nous répandrons des parfums sur son corps inanimé, les parfums de la prière et de la charité.

Pendant que le corps de Notre-Seigneur est au tombeau, son âme visite les justes auxquels la résurrection bienheureuse ouvrira les portes du ciel; car le vainqueur de la mort entrera le premier dans le royaume du Père.

— Oh! qu'elle fut grande, n'est-ce pas, la joie des patriarches, la joie des saints de l'ancienne loi, quand le Rédempteur apparut dans leur auguste assemblée, annonçant que les jours de l'attente étaient finis; que le glorieux *Hosanna* allait commencer pour eux.

Déjà, aussi, n'est-ce pas, les offices de l'Eglise quittent ce caractère de profonde tristesse qu'ils ont conservé jusqu'ici.

— Oui, le joyeux *Alleluia* s'est fait entendre ; les cloches ont jeté dans les airs la bonne nouvelle, le tombeau du Christ n'a plus de secrets.

Déjà l'Eglise a béni le feu nouveau ; déjà elle a béni l'eau, car la veille des grandes fêtes, dans les premiers temps, elle avait coutume d'agir ainsi. Déjà, au feu nouveau, a été allumé le cierge pascal ; le grand jour est proche, encore une nuit, et une nuit non complète, et le grand cri de joie sera poussé.

— Oh ! je vous en prie, expliquez-moi toutes ces cérémonies du Samedi-Saint.

— Pourquoi exiger de moi ce que vous trouverez partout, mais surtout dans le livre que déjà tant de fois je vous ai recommandé (1).

Marthe vous lira ces pages ; elle y puisera elle-même une instruction utile.

L'heure du retour a sonné depuis longtemps ; je dois vous quitter.

Venez passer la Semaine-Sainte à Kerkoff, nous sommes plus près de l'Eglise que vous.

Je n'y serai pas, je dois vous le dire ; je ne rentrerai que le samedi matin.

— Et d'ici-là, je ne vous reverrai pas ?

— Non.

— Eh bien ! j'accepte, adieu et bon voyage.

DIXIÈME SOIRÉE.

Madame de Monac se rendit à Kerkoff le dimanche des Rameaux, avant l'office du matin ; elle consacra toute la se-

(1) *Instructions sur les fêtes.*

maine au recueillement et à la prière. Lucie et Louise l'édifièrent par leur piété. Le temps devenant déjà beau, de longues promenades, pendant lesquelles la conversation pleine de candeur de sa jeune amie ne tarissait pas, donnèrent un charme de plus à cette semaine passée *entre femmes*, suivant l'expression de Constance.

Au retour de l'une de ces excursions, à l'heure où le jour cesse sans que la nuit commence encore, heure des questions insidieuses, des confidences intimes, elle n'y tint pas, et elle demanda à Lucie compte de l'absence de son mari; elle apprit, mais sous le sceau du secret, que M. de Kerkoff avait depuis longtemps l'habitude de se rendre le samedi de la Passion à un monastère de Trappistes, situé à quelques lieues, et de ne le quitter que le Samedi-Saint après l'office du matin; qu'il n'aimait pas à être interrogé sur cette absence mystérieuse.

Le Samedi-Saint, dans le fait, le vieillard arriva pour le repas du soir. Pas un mot ne fut prononcé sur son voyage.

Quand Louise et Lucie furent retirées, Constance se hasarda à lui adresser quelques mots de reproches.

— Je vous avais prévenue que je ne serais pas ici, avez-vous bien passé votre temps?

— Oui, je le crois, j'ai cherché à imiter Lucie.

— Vous avez bien fait, il est peu de femmes aussi réellement chrétiennes que celle-là.

— Elle a été bien heureuse, elle, dès l'enfance, le pain de la parole lui a été rompu, elle a de bonne heure été courbée sous le joug de la discipline divine?

— Moins que vous ne le croyez peut-être. Il vous semble, chère enfant, que pourvu que la divine parole soit tombée dès le berceau, pour ainsi dire dans une âme, tout soit dit. Vous vous trompez très-fort; encore faut-il que cette semence sainte germe, se développe et grandisse.

La science n'est pas tout, comptez-vous pour rien le travail de la volonté? La soumission de l'esprit et du cœur? L'habitude de la confiance en Dieu, l'amour de la loi, la charité

envers le prochain, l'esprit de sacrifice, l'abnégation du moi humain ?

— Oh! je le sais, Lucie est ornée de toutes ces vertus, elle y unit une tendre piété, une sérénité d'âme inaltérable ; mais, encore une fois, Lucie n'a pas eu à sortir du tombeau, comme moi, mon Dieu ! et, suivant ce que vous dites si souvent, comme vous.

— Encore une fois, qu'en savez-vous ?

— Oh! cela se voit, mais que m'importe, après tout.

— Eh bien! Lucie, chère enfant, Lucie a eu des jours mauvais ; Lucie, fille d'une mère chrétienne, mais janséniste, a eu bien des scrupules, bien des froideurs à vaincre. Ne croyez pas que ces âmes qui, depuis l'enfance, suivent la loi, ne soient pas sujettes à beaucoup des misères ; Constance, ceux-là qui sortent du tombeau avec le Sauveur, partageront sa gloire plus sûrement peut-être que ceux pour lesquels la vie de la grâce n'a pas cessé à leurs yeux, encore qu'à ceux de Dieu cette vie se soit traînée molle et languissante.

Quoiqu'il en soit, quel beau jour que celui de demain, ressuscitons tous avec le Sauveur, vainqueur de la mort, vainqueur du péché ; ouvrant le ciel à l'homme racheté par son sang, rattachant la terre au ciel par la croix, la croix, qui, triomphante, resplendit d'une gloire éternelle.

La résurrection de Jésus-Christ!... mais c'est l'accomplissement des prophéties, c'est la preuve la plus évidente de sa divinité, c'est le miracle le plus éclatant de sa propre histoire; la résurrection, c'est le motif de notre foi, de notre espérance et de notre charité.

Si le Seigneur Jésus n'est pas sorti du tombeau, notre foi n'a pas de bases certaines ; s'il n'est pas sorti du tombeau, il n'est pas Dieu, et alors le fils de Marie n'est plus qu'un sage, qu'un philosophe, qu'un bienfaiteur de l'humanité digne de notre reconnaissance et de notre estime ; et, cependant, qu'est-ce que ce sage ? ce philosophe?... Un imposteur !... il s'est dit le Fils de Dieu, il a annoncé qu'il sortirait du tombeau, vainqueur de la mort, et si les saintes femmes, les disciples, les

Apôtres ont été dupes d'une erreur, dites-moi pourquoi nous sommes-nous prosternés hier devant ce Dieu mort pour les hommes ? Cet homme, dont nous admirons la morale, n'est pas plus digne que Numa, que Platon, que tant d'autres de nos respects ; il nous a trompés et nous trompe encore; et s'il nous trompe, oh! je vous en prie, dites-moi où l'humanité trouvera-t-elle la lumière ? Depuis dix-huit siècles, elle suit cette doctrine, elle y croit, elle y sacrifie ses passions, ses instincts; elle humilie devant elle sa raison, elle trouve en ses dogmes l'explication de sa nature propre, le mot de son énigme ; elle a soif de bonheur, l'humanité et le bonheur ne lui apparaît nulle part et fuit devant elle, la morale du Christ seule le lui promet et le lui assure, et le Christ serait un imposteur et l'humanité se serait trompée ; elle eût confondu un sage et un Dieu! elle en serait encore à Jupiter, à Apollon, sous une autre forme!.. Oh ! non, non, Constance, le Christ est ressuscité, il vit, il est vainqueur.

— Je le crois comme vous, mon viel ami. Mon âme salue avec bonheur le fils de Dieu dans Jésus ressuscité.

— Voyez ce qui arriverait encore si notre foi était vaine. Où seraient nos espérances !... Hélas ! après avoir parcouru le cercle entier des jouissances, après avoir épuisé la coupe des voluptés, après avoir dévoré le fruit de l'arbre de la science, l'humanité haletante et épuisée, l'humanité chancelante s'est assise à l'ombre du calvaire, et le calvaire ne projeterait sur elle que le reflet d'une lumière fallacieuse ?

Mais alors, si du calvaire ne part pas cette chaîne mystérieuse qui unit le temps et l'éternité, si le supplicié du calvaire, n'ouvre pas le Paradis, Pourquoi espérons-nous !... Car, vous le savez par expérience, chère amie, nous n'espérons qu'en l'avenir, et en l'avenir éternel.

Si cette réalité qui nous presse de son étreinte glacée est tout, si l'idéal que nous poursuivons avec une constance non démentie n'était qu'un fantôme !...

— Alors !...

— Il faudrait bien l'avouer, l'espérance serait une folie.

Constance, si notre foi est vaine si le Christ n'est pas ressuscité, s'il ne nous a pas ouvert la porte de l'éternité bienheureuse, s'il nous a trompé en nous conviant au partage du royaume du Père, qu'avons-nous à espérer!... Mes soixante ans vous l'affirment, l'avenir est semblable au présent, au passé.

— Je le crois.

— Sans l'éternité, sans Dieu, sans la réalisation des promesses de l'Homme-Dieu, cherchons le sommeil de la mort, car le sommeil sans reveil... voilà le bien suprême!

— Cessez, je vous en prie, ce langage, il me trouble et me glace. Oh! non, non, pas de doute, pas un seul, je ne pourrais plus vivre, car je ne pourrais plus espérer, je ne pourrais plus aimer.

Qui aimer, mon Dieu, sinon vous!... Qui aimer, si vous avez trompé l'humanité. Oh! moi qui n'ai trouvé un peu de paix qu'en vous aimant, qu'en aimant votre loi, il me faudrait ne plus avoir confiance en vous. Non, non; le Christ triomphe, il vit, il est ressuscité.

— Voulez-vous, Constance, que je vous donne les preuves de la vérité de ce miracle?... Elles abondent.

— Je n'ai pas besoin de ces preuves; je suis aussi persuadée que l'on peut l'être de la vérité du récit des Evangélistes. Oui, je crois que Marie-Madelaine vint dès le matin lorsque les ténèbres régnaient encore, et qu'elle vit la pierre du sépulcre enlevée; oui, je crois que Pierre et Jean vinrent aussi aux cris de Madelaine au sépulcre et que Jean, arrivé le premier, vit le linceul à terre; oui, je crois que saint Jean a donné avec vérité ces détails; oui, je crois que le Seigneur apparût à Marie qu'il est apparu aux disciples, qu'il leur a parlé, qu'il a mangé avec eux, qu'il leur a montré ses mains et son côté, qu'il a permis à Thomas de sonder la profondeur de ses blessures; oh! oui, je crois toutes ces choses.

— Et vous avez grandement raison. Heureux ceux qui croient, chère amie, je ne sais rien de plus triste que l'incrédulité.

Oui, notre foi repose sur le roc de la vérité ; oui, nos espérances sont fondées ; oui, le Seigneur Jésus est ressuscité d'entre les morts, il s'est manifesté aux hommes après sa résurrection ; il est monté au ciel, où il règne à la droite de Dieu.

— En sortant du tombeau, Jésus-Christ a vaincu la mort et le monde ; avec son avénement au ciel commence un monde nouveau, c'est le christianisme désormais qui va régner sur les intelligences, c'est l'esprit de sacrifice et de dévouement qui va remplacer l'égoïsme étroit du paganisme.

— Oui, sans doute, mais considérez ce triomphe et voyez combien il est lent et douloureux ?... Que de sang et que de persécutions !... Satan ne rend pas les armes sans combattre, croyez-le bien ; entré dans le cénacle avec Judas, il saura susciter à l'Eglise naissante toutes sortes d'épreuves, les hérésies naîtront, les schismes apparaîtront, les échafauds se dresseront, les tortures se multiplieront, les passions se déchaîneront, et les hérésies seront vaincues, et la mort sera bravée, et le sang des martyrs, comme une rosée féconde, multipliera les fruits de la moisson ; la patience des victimes lassera la fureur des bourreaux. Et voyez-le encore les vierges le disputeront en courage aux hommes endurcis aux douleurs, aux souffrances, les femmes mourront dans l'arène comme les prêtres du Seigneur, et les passions et les instincts de la chair et les révoltes de l'égoïsme, de l'orgueil, seront vaincus comme la férocité des païens ; la croix élevera sur l'univers ses bras sur lesquels reposa Celui qui, victime innocente, ne cessera jusqu'à la consommation des siècles de renouveler son holocauste ; mais, parce que la croix règne, l'Eglise n'a pas conquis le repos, semblable au bateau, battu par les flots, elle est poussée incessamment vers des dangers renaissants ; elle n'échappe à un péril que pour en rencontrer un autre. Si les persécutions cessent, les hérésies se présentent ; si le calme semble naître, ce calme trompeur apporte avec lui l'indifférence, la mollesse, le relâchement même dans le sanctuaire !... La rouille, chère amie, attaque les lames les plus fines, les cuirasses les mieux trempées, quand, suspendues

aux murailles, elles dorment dans le repos. L'Eglise, cette épouse mystique du Christ, partage sa destinée, il n'eut pas un jour de paix, elle n'aura pas de relâche ; il vécut au milieu des pièges que lui tendaient les hommes, au milieu des contradictions, des persécutions, l'Eglise, comme lui, aura ses jours d'épreuves, ses jours d'angoisses ; elle apporte aux hommes la paix et la vérité, et les hommes s'élèveront contre elle, la combattront dans leur haine, dans leur orgueil, mais l'Eglise a les promesses du Sauveur ; elle souffrira, bien plus, elle semblera descendre au tombeau, mais jamais elle ne succombera.

Voyez de nos jours ce qui se passe, Constance, la raison humaine usant de cette liberté sans limites que Dieu lui a octroyée, parcourant le cercle des doctrines sociales, nie dans sa déraison et Dieu et la société, elle exalte l'homme jusqu'à en faire un Dieu, elle l'abaisse jusqu'à le confondre avec les animaux et la société menacée jusques dans ses fondements s'émeut, se trouble, l'Eglise, qui n'est pas plus épargnée que la société, entend nier la divinité de son fondateur, calomnier sa vie, ses doctrines ; elle voit son chef auguste chassé par une poignée de misérables de la ville éternelle, poursuivi par le poignard, insulté, abandonné par ce peuple si lâche auquel il a donné la liberté, dont il a été le père ; l'Eglise, dis-je, a-t-elle semblé le moins du monde ébranlée, non, non, l'Eglise a répandu des larmes, l'Eglise a poussé de longs soupirs, l'Eglise a, plus que jamais, ouvert ses bras maternels à ses fils égarés et souffrants, l'Eglise a prié, l'Eglise a béni et l'Eglise a vu, dans ces jours d'orages, ses enfants revenir à elle, se grouper autour d'elle, prêts à la défendre et plus que jamais disposés à écouter son langage de paix, d'amour et de charité, le danger était grand cependant, et l'Eglise n'a pas ressenti, il faut le dire, la moindre atteinte, la moindre perturbation ; c'est que, croyez le bien, Constance, les sociétés humaines peuvent périr, les civilisations les plus avancées peuvent disparaître devant les barbares, mais l'Eglise subsistera toujours, toujours ou à la tête des sociétés, ou debout sur

leurs ruines, elle élèvera la croix. L'Eglise, vous le savez, brave la fureur de ses ennemis, les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Notre Seigneur se prépare à quitter la terre, le ciel l'attend, réclame sa présence; il a racheté l'homme, vaincu l'enfer, conquis le Paradis, il est temps qu'il règne avec les élus qu'il a délivrés.

Mais Constance, si notre Sauveur quitte le monde, qui dirigera le troupeau, qui rompera le pain de la parole, qui remettra les péchés?

Après sa glorieuse résurrection le Christ a constitué l'Eglise.

Tant qu'il vit parmi les hommes, Jésus pardonne les péchés, annonce la parole, guérit les malades, chasse les démons; mais cette mission elle doit être continuée, l'humanité rachetée a encore besoin du Christ, et si le Christ lui manque, que deviendra-t-elle? elle retombera dans la barbarie d'où elle sort, dans l'idolâtrie? Que lui faut-il? l'apostolat, les sacrements, en un mot l'Eglise.

Si le fils de Dieu remonte dans le sein de son père, ce ne sera qu'après avoir assuré le salut de cette humanité, pour laquelle il a versé son sang.

Ainsi, le Rédempteur avant de commencer l'œuvre de la rédemption, institue le sacrifice, donne aux âmes leur nourriture; il sort du tombeau et il se présente au milieu de ses disciples pour leur conférer les grands pouvoirs qu'il tient de son père, pouvoirs en vertu desquels les apôtres lieront et délieront, enseigneront, guériront les malades, chasseront les démons.

Suivez le récit de l'Evangile... « Jésus vint et se tint au milieu d'eux, et leur dit: « La paix soit avec vous. » Il constate soigneusement, remarquez-le, son identité, puis il leur dit de nouveau : « La paix soit avec vous. Comme mon père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Et après qu'il eut dit ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. »

Poursuivez encore et vous allez trouver la mission spéciale confiée à saint Pierre : « Paissez, mes brebis... paissez, « mes agneaux. »

Lisez, et vous trouverez ces autres paroles : « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature. » Et ces autres : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; et ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris.» Enfin, ouvrez saint Matthieu et vous allez rencontrer ces autres paroles : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tout ce que je vous ai confié, et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.»

L'Eglise est donc constituée par le Seigneur lui-même, et il emploie, vous le voyez, les jours qui séparent sa résurrection de son Ascension à cette œuvre dernière, œuvre d'amour et de prévoyance qui se complètera par la descente du Saint-Esprit.

Ce vaisseau, jouet des tempêtes de la plus orageuse des mers, que serait-il devenu si son gouvernement n'eut pas été confié à des mains choisies, à des intelligences inspirées par l'Esprit saint. Et j'ose vous le demander, quel profit l'humanité eût-elle tiré de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu s'il n'eut pas établi l'Eglise! Voyez ! au moment du danger les disciples se dispersent, un seul reste au pied de la croix, Jean ; ils se réunissent plus tard, mais que font-ils? Ils ferment les portes du Cénacle, à cause de la crainte que leur inspiraient les Juifs. Tant que le Seigneur n'est pas apparu au milieu d'eux, tant qu'ils n'ont pas reçu le Saint-Esprit ils n'agissent pas, ou ils n'agissent que dans l'intérêt de leur vie grossière, ils pêchent!... mais travaillent-ils à la vigne du Père, au salut du monde? non, ils n'y pensent pas. Eh bien, que notre Seigneur, remontant au Ciel, n'eût pas institué l'Église les choses en restaient là. Il avait sans doute racheté l'homme par son précieux sang; il avait délivré les âmes des justes, ouvert la porte du Ciel,

mais cela suffisait-il? Non, sans doute ; car s'il avait apporté la loi nouvelle, s'il l'avait publiée, cette loi, c'était apparemment pour qu'elle fut crue, admise, pratiquée par l'humanité tout entière ; et sans cette mission des apôtres, sans leur prédication, sans les sacrements, sans l'Eglise en un mot. où la bonne nouvelle eut-elle été portée ? Où la foi eut-elle germé ? Où le baptême eut-il été administré? Sans doute, la croix se serait élevée sur le Golgotha, pour le salut de plusieurs, mais l'œuvre de la rédemption serait restée stérile et incomplète. Les hommes qui se sont réveillés de leur long assoupissement à la voix des apôtres et de leurs successeurs, n'auraient certes pas quitté leur culte si riant, si facile, leurs plaisirs, leur corruption, leur barbarie, si, d'un bout de l'univers à l'autre, la bonne nouvelle n'avait pas été répandue par ceux-là auxquels il a été dit : Allez et enseignez.

— Je le comprends très-facilement, sans l'Eglise l'Evangile n'était pas annoncé, et nous en serions encore, vous et moi, aux Dieux cruels des Druides.

— Et cette église contre laquelle on déclame sans cesse, que l'on calomnie tous les jours, voyez ce qu'elle a fait pour le monde!...En lui apprenant Dieu et l'homme, elle lui a enseigné presque partout la vie ; car appellerons-nous vie la misérable existence du sauvage. Voyez ce qu'elle a fait par ce qu'elle fait tous les jours sous nos yeux?

— Oh! je vous en conjure, ne vous laissez pas aller à l'énumération des services rendus par l'Eglise à la civilisation.

— Pardon, je vous ai déjà ennuyé.

— Non, je vous ai arrêté à temps, n'ayez pas de remords. Je dois vous dire que rien n'est plus démontré que la nécessité de l'apostolat. Il m'eût été bien plus agréable dans les dispositions actuelles de mon âme, de méditer avec vous sur le grand mystère de demain.

— Vous connaissez toutes les circonstances de la résurrection ; vous avez dû remarquer que ces circonstances semblent être toutes combinées de façon à rendre l'authenticité du fait incontestable.

— Oui.

— Et ceci est très-remarquable ; Dieu prend ses précautions, il veut que la foi de l'homme repose sur des bases solides, inébranlables. Nulle part cette condescendance de Dieu n'est plus formelle qu'ici.

La résurrection du Christ est un témoignage sans réplique de sa divinité, de la vérité de l'Evangile : aussi les preuves de ce grand miracle sont-elles aussi nombreuses que frappantes.

Je m'arrête promptement, car vous me reprocheriez bien vite de douter de votre foi.

Jésus ressuscite glorieux ; ce n'est pas ici Lazare sortant du tombeau à la voix de l'auteur de la vie, c'est l'auteur de la vie se ressuscitant lui-même par sa propre vertu, donnant à son corps, naguère si défiguré, une beauté divine, une vie glorieuse et incorruptible, sortant de son tombeau sans y faire aucune ouverture (1), devenant visible et invisible ; c'est bien Jésus-Christ, mais c'est Jésus-Christ vainqueur de la mort ; c'est bien le corps qu'il a pris dans le sein de la vierge Marie, le corps qui a souffert : le côté est ouvert, les pieds et les mains sont percés, mais ce corps est impassible, désormais il ne souffrira plus, il est doué de subtilité, il est en quelque sorte spirituel selon l'expression de l'apôtre, il est doué d'agilité et de clarté. Ainsi seront les corps des élus (2) en ressuscitant. « Il a pris une vie digne de Dieu (3). »

— Que de miracles !...

— Oui, certes, chère Constance, ce jour est « le jour que le Seigneur a fait, célébrons-le dans le transport d'une sainte joie (4). »

Célébrons-le, non comme les Juifs en immolant l'agneau et en le mangeant avec des laitues amères, mais célébrons-le avec délices et transport, immolons l'agneau de Dieu, mangeons sa chair, abreuvons-nous de son sang !...

(1) *Instructions sur les fêtes.*
(2) *Id.*
(3) Saint Paul, *Épître aux Romains.*
(4) Office du jour de Pâques.

— Vous le dirai-je ? Je me demande par quel heureux privilége ce furent les saintes femmes qui, les premières, connurent la résurrection ?

— Le fait est historique ; il est rapporté par les Évangélistes.

— Oui, certes, mais allégue-t-on une raison à ce fait ?

— Non, que je sache « Marie Madeleine et Marie regardaient où on l'ensevelissait, dit saint Marc, des aromates furent achetés et elles se disposaient à embaumer le corps du maître quand le sabbat, jour de repos, serait passé ; elles vinrent donc le premier jour de la semaine, dès l'aurore, pour remplir ce pieux devoir, mais le sépulcre était vide. »

Les apôtres avaient peur, pas un seul n'avait songé à ensevelir ce corps précieux ; ils se tenaient enfermés, les femmes furent plus braves, que ceci ne vous étonne pas encore ; Madeleine, vous le savez, avait déjà montré son tendre et respectueux attachement pour le Sauveur, Madeleine n'a pas quitté le pied de la Croix ; pour Madeleine tout n'est pas fini ; elle a encore un devoir à remplir, elle a respecté la loi sabbatique, mais dès que le jour apparaît, elle s'empresse de le remplir, ce devoir. Oh ! je reconnais bien là le dévouement, le courage de la femme ; les hommes tremblent, fuient, se cachent ; mais Madeleine et l'autre Marie bravent tout danger : le devoir, le dévouement les pressent ; voilà, Constance, ce qu'a été, ce que sera la femme chrétienne ; nos deux saintes savent qu'elles affrontent la mort, que leur importe ; elles ont une seule inquiétude, elles seront trop faibles, peut-être, pour soulever la pierre qui ferme le sépulcre ; admirable inquiétude que celle-là. Oui, voilà la femme, la femme tout entière, elle ne doute pas de son courage, elle en a la conscience, mais elle doute de sa force physique ; les écrivains sacrés n'ont rien dit de plus.

— Quoi ! vous ne trouvez que cela ?

— Mais ce n'est pas mal ce me semble, et votre rôle est déjà assez beau, assez grand.

— Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ n'eut-il pas ré-

compensé le courage et le dévouement des saintes femmes par cette insigne faveur. Elles y avaient droit sans doute.

— Je voudrais me permettre une réflexion.

— Eh bien?

— S'il est dans la création tout entière un être pour lequel la rédemption ait été complète, certes, c'est la femme. Vous me l'avez trop dit pour que je puisse l'oublier. La fille d'Eve gémissait dans le monde entier avant la venue du Sauveur, comme elle gémit encore partout où l'Évangile n'est pas la loi, dans l'abjection la plus complète, sous le despotisme le plus brutal. Jésus-Christ a non-seulement sauvé son âme, mais il lui a rendu encore et la liberté et la dignité perdues l'une et l'autre, il l'a élevée jusqu'à l'homme. Qui avait plus à gagner que nous au Christianisme? Personne. Si nous avons fait preuve de dévouement, d'amour même; si la présence de la femme était utile au Calvaire, ne me serait-il pas permis de penser que sa présence à la résurrection était utile aussi. En se révélant à Madeleine, le Seigneur Jésus ne témoigne-t-il pas que le grand anathème prononcé contre la fille de l'homme est en partie anéanti; ne témoigne-t-il pas que le pardon lui est accordé, elle portera encore la plus grande partie de la peine, elle sera soumise, mais elle sera respectée, elle sera aimée!... elle aura sa place dans l'Église, elle aura aussi sa part des grâces du Seigneur.

Et quelle grâce, ami, que celle-ci! Madeleine! mais c'est elle qui annonce la bonne nouvelle; Madeleine, oh! si elle a pleuré auprès du sépulcre vide « parce qu'ils ont enlevé son Seigneur et qu'elle ne sait où ils l'ont mis, » quel a été son bonheur!... le Seigneur lui a parlé, le Seigneur l'a nommée par son nom, le Seigneur l'a envoyée vers ses disciples... Oh! Madeleine! heureuse Madeleine!...

— Gardez tant que vous le voudrez cette idée. Oui, certes, la femme doit une reconnaissance toute spéciale à notre Seigneur Jésus-Christ, et personne plus que moi ne rend hommage à toutes les vertus que la femme montre dans le christianisme. Je veux accepter votre explication. Remar-

quez-vous que la femme continue vis-à-vis de l'humanité tout entière le rôle de Madeleine, le rôle de messagère de la bonne nouvelle ; de quelle bouche la recevons-nous pour la première fois cette bonne nouvelle, sinon de la bouche de notre mère, quand petit enfant, jouant sur ses genoux, nous écoutons les merveilles de notre foi qu'elle nous raconte avec une délicieuse simplicité.

Que nous disent ces voix qui nous viennent de l'Orient, sinon que l'Islamisme tombe devant ces filles si modestes de saint Vincent de Paule, appelant à Jésus ressuscité les enfants et les malades. Partout où la femme annonce le christianisme, partout où elle le montre inspirant son dévouement inconnu à l'homme, croyez-le-bien, Constance, elle est encore la bonne messagère. Au lit du mourant, au foyer domestique, partout la parole de la femme est acceptée, quand cette parole n'est pas démentie par l'égoïsme ou la raideur.

— Nous sommes loin de notre sujet, revenons-y, je vous en conjure, je désire bien moins entendre l'éloge de la femme, même de votre bouche, ami, que recueillir quelques notions sur l'historique de la fête de Pâques.

— Quelle fête serait plus solennelle que celle-ci ? Quelle fête est plus ancienne ? Elle tire son nom de la Pâques des Juifs, et vous savez qu'en hébreux, Pâques veut dire passage ; vous vous rappelez trop bien l'histoire du peuple de Dieu, pour que je vous ramène à la fête instituée par Moïse ; vous vous souvenez de l'ange exterminateur, de l'Agneau Pascal.

Ce fut pendant les jours consacrés à cette fête, que s'accomplirent à Jérusalem les grands mystères dont nous nous occupons. L'Eglise lui a conservé le nom de Pâques, et dans le fait n'est-ce pas aussi le passage d'une loi à une autre, le passage de la mort à la vie !... le mot Pâques dans la langue chrétienne a été spécialement consacré au jour commémoratif de la résurrection.

Dès l'origine du Christianisme cette fête occupa la première place entre toutes ; n'est-elle pas en effet la plus grande?

Le concile de Nicée a fixé, en 325, le jour de cette solennité au premier dimanche après la pleine lune de mars.

— L'Eglise a consacré trois jours, dont deux ne sont plus d'obligation, à la fête de Pâques.

— Oui, et dans les temps anciens la semaine tout entière était fériée.

L'office de ce jour vous frappera sans doute en ceci, qu'il reporte souvent nos regards vers le baptême; il faudra vous rappeler que, dans les premiers temps, ce sacrement était administré le samedi saint aux Néophytes, et delà les allusions fréquentes à leur bonheur, etc., les cérémonies particulières à leur entrée dans l'assemblée des fidèles, que vous retrouvez dans l'office de ces jours-ci.

L'allégresse des chants, les couleurs des ornements, les paroles que l'Eglise répète expriment sa joie; et comment ne serait-elle pas joyeuse, son divin époux n'a-t-il pas vaincu la mort. Autrefois on se saluait dans le temps pascal par ces mots : Le Seigneur est vraiment ressuscité; on courait de grand matin au sépulcre; on s'unissait autant que cela était possible aux saintes femmes qui, dès l'aube, s'étaient rendues au tombeau.

Le temps pascal s'étend jusqu'à la fête de l'Ascension.

— Lucie m'a donné rendez-vous à l'Eglise de grand matin demain. Je vous quitte, car je n'ai pas terminé les bouquets dont elle m'a chargée.

ONZIÈME SOIRÉE.

M. de Kerkoff, assitôt après les fêtes de Pâques, entreprit un voyage que la rigueur de l'hiver lui avait fait ajourner. Des intérêt graves l'appelaient dans les environs de Paris; il

profita de cette circonstance pour voir M. de Chataignier. Ce bon vieillard le reçut avec une affection toute particulière ; il l'entretint à plusieurs reprises des intérêts les plus intimes de sa nièce et spécialement de Franck, qu'il désirait connaître davantage. M. de Monac lui donnait très-rarement de ses nouvelles. Depuis bien des mois aucune lettre ne lui était parvenue de la station des Antilles ; on gardait aussi un silence prolongé au Brésil.

Le père adoptif de Constance, après des démarches et des investigations nombreuses acquit la preuve de l'espèce de complot formé contre elle et il lui fut facile de détruire jusque dans ses dernières racines, le système de calomnie organisé contre sa pupille.

Des raisons très-graves durent lui imposer un silence absolu sur le but de ce voyage qui se prolongea au delà des limites fixées lors de son départ. Il ne rentra chez lui qu'après une absence d'un mois, et il profita du premier jour de liberté pour aller voir Constance.

Sa seconde visite à la Grange eut lieu le lundi des Rogations.

— Quelle différence établissez-vous mon vieil ami entre la Pâque et le temps Pascal?

— La Pâque!.. ce sont les jours pendant lesquels les chrétiens accomplissent le devoir Pascal, la communion prescrite par les commandements de l'Eglise, c'est-à-dire, du dimanche des Rameaux au dimanche de Quasimodo.

Le temps Pascal comprend l'espace de quarante jours qui sépare Pâque de l'Ascension.

— L'Ascension !.. Le Sauveur ne quitta donc pas la terre immédiatement; oh ! je me souviens, il resta encore parmi les hommes pour instituer l'Eglise, il apparut d'abord aux disciples à Emmaüs, plusieurs fois il se rendit au milieu de l'assemblée des apôtres. Oui, vous avez bien voulu me citer toutes les paroles qu'il fit entendre à leurs oreilles charmées. Il y a déjà bien longtemps que vous m'avez expliqué l'établissement de l'Eglise vous avez fait une si longue absence !..

Je ne vous vois plus, et il n'a fallu rien moins que cette belle carpe pêché dans ma chère rivière pour vous ramener à la Grange elle a été prise bien à propos puisque c'est maigre aujourd'hui, à cause des Rogations, c'est un petit carême que vos Rogations. En cette Bretagne l'abstinence est continuelle, j'ai vu dans mon journal qu'un êvêque dont j'ai oublié le nom a supprimé le maigre de ces trois jours. et je lui en sais un gré infini; puisse-t-il être imité par tous ses collègues. C'est bien assez dans ce joyeux temps Pascal, de saint Marc, du vendredi et du samedi.

— Vous avez bien envie de me faire déclamer contre le maigre, n'est-ce pas, Constance? Je garderai un prudent silence. Je respecte les lois de l'Eglise et les actes de ses pasteurs.

J'aime les Rogations, j'aime ces belles processions parcourant pieusement, au lever du soleil, nos landes fleuries, nos bruyères parfumées; j'aime cette poésie du christianisme, cette naïve confiance de ses enfants. Pourquoi suivent-ils en foule nos chemins creux, nos haies embaumées par l'aubépine, le mérisier et le genet, sinon pour demander au Créateur de bénir les moissons naissantes, de bénir cette terre qu'il aime puisqu'il lui accorde une une si splendide beauté. Ces mille voix implorent la clémence du Tout-Puissant, elles répètent avec ardeur ce chant que nous connaissons déjà, le *Kyrie Eleison*; les reliques des saints ont quitté le sanctuaire, la vénération dont elles sont l'objet, rend plus pressante encore l'invocation adressée, avec tant de componction, à ceux dont elles rappellent le souvenir.

— Vous avez dit la *naïve* confiance, ami, est-ce que vous avez prétendu insinuer que cette confiance ne serait pas fondée?

— Dieu me garde d'une telle pensée. Je suis loin de croire avec quelques esprits forts que Dieu ne peut changer les lois de la nature. Si j'ai parlé ici de poésie, c'est que rien n'est réellement plus poétique, à mes yeux, que ces longues files de pieux pélerins récitant les litanies au milieu des champs déjà embellis par le printemps. Je vous le déclare, parmi tous ces

bons bretons il n'en est pas un dont la foi soit plus simple que la mienne. Quoi ! le Dieu qui a créé l'univers, qui veille à sa conservation, ne pourrait rien pour nous ? Sommeillant dans un repos éternel, il livrerait son œuvre à elle-même ? Moi, je crois et de toute mon âme à la rédemption, je ne croirais pas que son auteur entend, écoute nos supplications ! Mais je serais absurde, chère amie. Les prétendus penseurs auxquels j'ai fait allusion à l'instant, ont reçu il y a longtemps un démenti complet de la part de l'humanité tout entière. Que fait-elle depuis Adam, sinon prier, c'est-à-dire demander ce dont elle manque ? Et croyez-vous de bonne foi qu'elle se soit enquise de la conformité de ses demandes avec les lois de la nature, lois qu'elle ne connaît pas encore très-bien.

Je demande à Dieu, et du fond de mon cœur, mon pain quotidien, je lui demande de benir mes moissons, je lui demande avec les bons pêcheurs que je voyais, il y a peu d'heures, agenouillés sur la plage, de rendre leur pêche abondante et j'espère qu'il conjurera les orages, qu'il remplira les rets de ces confiants matelots et je crois que la nature soumise à son auteur obéit à sa voix.

Ce matin j'ai aussi uni ma prière à la prière de nos paysants; avec eux j'ai placé nos champs sous la garde de celui qui donne aux corbeaux leur nourriture, au lys de la vallée sa brillante parure. Oui, j'aime ces grandes litanies qui nous viennent du Dauphiné, où saint Mamert les établit vers la fin du cinquième siècle.

— Qui est-ce qui a eu la première idée de la procession de saint Marc ?

— Saint Grégoire-le-Grand, au sixième siècle, pour obtenir de Dieu la cessation d'une peste qui ravageait Rome.

A la prière, l'Eglise unit l'abstinence.

Croyons-le, Constance, la providence régit le monde et ici-bas rien n'arrive que par la volonté ou la permision de Dieu; il veille sur nous, nous dirige suivant ses desseins et pas un cheveu ne tombe de notre tête autrement que par sa volonté.

— Les Rogations précèdent l'Ascension?

— Oui, jeudi l'Eglise célébrera cette solennité.

— Il me semble que ce jour-là devrait être un jour de deuil.

— Et pourquoi?

— Parce que notre Sauveur quitte la tere.

— Il ne la quitte, chère Constance, que parce que sa mission est accomplie. Notre-Seigneur est venu parmi les hommes pour leur apporter la loi nouvelle, leur apprendre, par ses exemples à la pratiquer, les racheter par sa mort. Il a donné la loi, il a répandu son sang pour nous.

Bien plus, il a prouvé sa mission divine par ses miracles, par sa résurrection, il a institué les sacrement; dans la sainte Eucharistie, n'a-t-il pas laissé aux âmes leur nourriture, n'a-t-il pas constitué l'Eglise qui continuera son œuvre? Que lui reste-t-il à faire? Il lui reste à remonter vers son père, à reprendre sa place dans le ciel, à en ouvrir les portes à ceux qu'il a appelés à l'héritage paternel. Levainqueur de la mort entrera le premier dans la Jérusalem céleste, emmenant avec lui les captifs qu'il a conquis (1). S'il n'ouvre le Paradis, il restera fermé. Remontez donc, ô mon Sauveur, hâtez-vous : envoyez aux Apôtres le don promis par votre père (2).

Non, l'Ascension ne sera pas un jour de deuil pour l'Eglise, car elle conserve, dans le sacrement des autels, présent au milieu de nous son divin époux, la victime de l'holocauste éternel; car l'Eglise a appris de sa bouche qu'il est nécessaire qu'il s'en aille, qu'il remonte vers son père, elle attend l'esprit de vérité, l'Esprit saint qui enseigne toutes choses.

Les anges, les chérubins, les trônes et les dominations attendent le roi du ciel, rentrant dans sa gloire à la tête des saints qu'il a délivrés; à sa suite marchent Abel, Noé, Abraham, le père des croyans, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Moïse, Phinées, Samuël, Ezéchias, Elisée, Isaïe, Jérémie, le roi Prophète et cette troupe innombrable de justes, de toutes lan-

(1) Saint Paul.
(2) Saint Luc.

gues, de toutes nations qui se sont sanctifiés par l'observance exacte de la loi naturelle. Que belle est l'entrée triomphale du Fils dans le royaume du Père!

— Descendez des nues et racontez-moi ce mystère?

— Le temps de l'exil du fils de Dieu était donc terminé, son corps, vous le savez, avait pris tous les caractères des corps glorieux. Il s'était fait voir aux disciples et aux Apôtres; enfin, le quarantième jour « il mangea avec eux, suivant le récit des « actes des Apôtres et leur recommanda de ne pas quitter Jé- « rusalem, mais d'attendre la promesse du Père que vous avez, « dit-il, entendue de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, « mais vous serez baptisés dans le Saint-Esprit sous peu de « jours. » Notre Seigneur, invisible au milieu de ses disciples, les conduisit à Béthanie, dans la maison de Lazare qu'il avait ressuscité, de Lazare qu'il avait aimé.

Là, sans doute, se trouvaient Marthe et Marie; quelques auteurs très-vénérables prétendent que la sainte Vierge était alors dans cette maison et qu'elle y reçut les derniers adieux de ce fils qu'elle devait bientôt rejoindre dans le ciel. L'Ecriture, vous ne l'avez pas oublié, ne dit plus un mot de la sainte Vierge à partir du Calvaire. Quoiqu'il en soit, cette dernière visite que fait le seigneur Jésus à Lazare, à cet homme *qu'il a aimé*, à Marie, sa sœur, Marie qu'il a aimée, à Marie, qui a arrosé ses pieds des parfums les plus précieux, qui a assisté à sa mort, à sa sépulture; qui, la première a annoncé la bonne nouvelle; cette visite, dis-je, le dernier acte de notre Sauveur me comble de reconnaissance. Quoi! le Seigneur ne veut pas quitter la terre sans se manifester à ses amis, c'est à ses amis qu'il accorde sa dernière pensée; il s'arrête pour se montrer à eux, il s'arrête dans son triomphe, pour leur témoigner son affection!.. et il est des hommes qui ont osé déclarer que le christianisme est une doctrine glaciale, qu'elle condamne les sentiments naturels à l'homme?.. Malheureux... Ils ne connaissent donc pas ce qu'ils accusent. Ils n'ont donc jamais étudié la vie du Sauveur, ils ont méconnu ce trait, qui, à lui seul, dément tant de calomnies.

Jésus dirigea son cortége vers la montagne des Oliviers, où quarante-trois jours avant, il avait tant souffert, cette pierre encore empreinte de la sueur de sang, qu'il avait répandue dans son agonie, allait servir comme de piedestal à son triomphe; delà il adressa ses derniers adieux à la foule muette des Apôtres, des disciples; il réitera ses anciennes promesses, il renouvela l'annonce de la venue du Saint-Esprit, étendant les mains sur eux, il les bénit une dernière fois, promit encore qu'il allait préparer les places glorieuses destinées aux vainqueurs du monde. « au même instant on le vit monter au ciel, non avec « rapidité, ni par une vertu étrangère, comme autrefois Enoch « et Elie, mais par sa propre vertu, et en s'élevant peu à peu, « comme on voit s'élever un nuage de fumée qui sort d'un « parfum de myrrhe ou d'encens mis sur des charbons ar- « dents (1).

Une nuée déroba enfin aux regards de la multitude le roi du ciel.

Vous avez vu Constance, le fils de Dieu, naître dans une étable; le voilà remontant vers son père après avoir rendu l'homme à sa glorieuse destinée.

Notre Sauveur a voulu laisser sur la terre un témoignage sensible de son ascension, « il imprima si fortement les vestiges de ses pieds sacrés à l'endroit d'où il s'éleva au ciel, qu'ils y demeurèrent longtemps gravés (2). »

A cet instant un domestique vint avertir M. de Kerkoff qu'on le demandait. Il trouva dans le vestibule Gratien qui lui annonça que M. de Fouville l'attendait dans son cabinet de travail, où il l'avait fait entrer. Kerkoff se hâta de prendre congé de madame de Monac, et de se rendre auprès du nouvel arrivé.

Gratien, questionné par son maître, le rassura sur la santé de M. Louis, M. de Fouville en avait eu de bonnes nouvelles par l'un de ses amis, récemment revenu d'Afrique.

Kerkoff hâta les allures de son cheval, et bientôt il eut rejoint

(1) *Instructions sur les fêtes.*
(2) *Ibid.* Voir le livre déjà cité pour la preuve de ce fait.

son ami, qui sans prendre le moindre détour lui apprit que Dieu, pour le repos de Mme de Monac, avait disposé de sa mère. Une lettre fort courte et fort sèche de D. Manuel avait porté à sa connaissance cette mort, conséquence inévitable de la maladie, dont la pauvre femme était atteinte depuis longtemps ; maladie fatale que l'on cherchait à cacher à Constance. M. de Fouville avait reçu une autre lettre d'un agent diplomatique qui lui donnait à entendre que D. Manuel lui même touchait à sa dernière heure; son laconisme s'expliquait ainsi. Il n'avait pas même écrit à sa belle fille, et se reposait sur ses amis du soin de la préparer à cette cruelle nouvelle.

On tint un conseil auquel Lucie fut appelée ; il fut convenu que la soirée était trop avancée pour rien faire avant le lendemain.

Fouville était très-fatigué, on se sépara.

Lucie craignait pour son amie, l'imprévu de ce coup. Il était bien vrai que Constance n'avait jamais reçu la plus légère preuve de tendresse de sa mère. Il était vrai que tous les malheurs de sa vie remontaient comme à leur source, à l'égoïsme de cette femme, fatale pour ainsi dire, à ceux qui l'avaient aimée, et cependant, Constance portait à sa mère un attachement profond.

Lucie exigea qu'on la laissât agir; elle se rendrait le lendemain à la Grange et disposerait peu à peu cette pauvre femme à cette douleur imprévue.

De grand matin, Lucie était debout; elle alla demander à Dieu les forces dont elle sentait le besoin pour accomplir la pénible mission imposée à son amitié, par sa tendre sollicitude pour madame de Monac. Celle-ci s'éveillait à peine quand vit entrer madame de Kerkoff; cette visite matinale l'effraya et avec raison; elle en demanda la cause et bientôt elle comprit qu'une grande douleur la menaçait. Elle passa d'une inquiétude à une autre et sa pensée ne se porta pas sur le Brésil.

Lucie nomma Fouville et fit allusion à son arrivée subite en Bretagne ; Constance se figura que la vie de son mari était

menacée et elle se livra à la plus grande douleur ; le nom de sa mère fut alors prononcé et l'imagination de sa fille s'arrêta simplement à une maladie grave. Elle parlait de départ, de devoirs à remplir, elle se livrait à une activité désespérante.

Profitant d'un moment de calme, Lucie lui proposa de venir à Kerkoff avec elle, où elle retrouverait MM. de Fouville et de Kerkoff, auxquels elle confierait ses projets. Ce plan fut admis, et bientôt la voiture s'arrêta au perron de Kerkoff.

Le général et son ami rentraient, et ils reçurent cette pauvre femme, qui lut dans les yeux de l'ancien aide de camp de son père la triste nouvelle qu'on lui cachait encore.

Sa douleur fut bien vive, et dès qu'elle put maîtriser ses premiers sanglots, elle s'informa des derniers moments de sa mère. Elle l'aimait d'autant plus qu'elle pensait que le seul sentiment affectueux, puissant et durable, voué à sa mémoire, viendrait d'elle.

Les soins de Fouville furent on ne peut plus touchants ; à toutes les questions qui lui étaient adressées, il ne pouvait répondre que par un silence désespérant.

En vain M. de Kerkoff cherchait-il à persuader à Constance que le silence gardé par D. Manuel, sur les derniers moments de sa femme, ne devait pas être interprété d'une manière défavorable. D. Manuel était catholique ; il habitait un pays où tout le monde recevait les secours de la religion. Il n'avait rien dit parce qu'il n'y avait rien à dire ; il semblait, au reste, qu'il se fût étudié à laisser dans l'ombre tant de choses si bonnes à connaître alors que la douleur nous visite ! Constance se désespérait ; elle repoussait tous les raisonnements, toutes les inductions ; elle restait persuadée que la mort de sa mère avait été trop soudaine pour qu'elle eût pu se réconcilier avec Dieu.

On lui cachait cette autre lettre, et on avait tort peut-être, car elle eût accepté plus facilement une inquiétude éloignée sur sa propre existence que cette pensée d'une fin aussi imprévue que malheureuse.

Nous ne chercherons pas à rendre le déchirants pectacle que présenta Kerkoff pendant toute cette journée; Constance donnait à peine à son vieil ami le droit de lui adresser une consolation, elle les repoussait toutes. Son imagination s'assombrissait de plus en plus.

Elle n'admettait pas que sa mère eût pu se rapprocher de Dieu; elle n'admettait pas qu'elle eût pu même avoir une pensée, un souvenir pour sa fille; elle se livrait à une douleur désolante, presque coupable même, vis-à-vis de ce vieillard qui l'aimait si tendrement.

Fouville prétendait que l'on ne pouvait regretter ainsi une mère aussi peu mère que la veuve de son général, et l'oraison funèbre qu'il lui consacrait restait par bonheur inconnue à Constance. Fouville était peu chrétien, peu charitable, et jugeait hommes et femmes du haut de son intraitable honneur militaire; devant ce juge inflexible, cette femme était bien criminelle. Il était curieux le débat établi entre Lucie et le soldat. Celle-ci excusait et l'autre repoussait l'excuse; l'une pardonnait, l'autre condamnait sans pitié. Je ne comprends pas votre miséricorde, disait-il; vous, pure comme un ange; vous, dévouée comme une sainte; vous, mère avant tout; vous, épouse irréprochable; vous, dont toutes les actions sont un acte de vertu; vous voulez que j'épargne la mémoire d'un être dont toute la vie a été consacrée au plaisir, à l'égoïsme le plus étroit, qui n'a aimé que soi, qui a trahi tous ses devoirs! Oh! c'est impossible. Et Lucie invoquait en vain une foule de circonstances atténuantes, l'aide de camp les repoussait; à peine permettait-il à madame de Monac de payer un léger tribut à la nature; ses affections, ses intérêts, avaient été selon lui trop froissés pour qu'elle pût pleurer avec sincérité cette marâtre au cœur sec, aux procédés hautains. Lucie admettait, elle, cette tendre affection dont la mesure est en dehors du domaine des intérêts, en dehors même de la ligne ordinaire; elle sentait que la douleur de son amie s'accroissait du manque de sympathie qu'elle trouverait partout; elle comprenait le cœur de Constance, ses inquiétu-

des, inquiétudes que Fouville n'envisageait que comme une faiblesse féminine. Et celui-ci cependant convenait que Lucie valait mieux que lui ; il rendait hommage à sa charité.

Le soir, le recteur, auquel la triste nouvelle arriva tard, demanda à voir Constance ; il passa une longue heure avec elle seule. Que lui dit-il ? Dieu inspira cet homme si simple et si bon, car à son départ les larmes de cette pauvre femme coulaient en abondance. Elle demanda Louise, pleura avec elle, lui prodigua les preuves de tendresse les plus affectueuses, et ce qu'elle ne disait pas on le devinait. Louise n'avait pas connu, n'avait pu juger cette femme que tous, sans doute, remerciaient Dieu d'avoir enlevée de ce monde.

Le lendemain seulement, elle eut le courage de recevoir M. de Kerkoff ; elle ne lui cacha pas la plaie secrète de son âme, l'amertume de sa douleur. Elle le pria de ne pas chercher à la consoler, de laisser couler ses larmes dans la solitude, et d'obtenir sans délai, du Brésil, les détails qu'il lui importait tant de recueillir sur les derniers moments de sa mère. Elle manifesta l'intention de rentrer chez elle et d'y garder Louise un jour, le jour de l'Ascension, si elle avait cette bonne volonté, mais Louise seule. Etonné d'abord, M. de Kerkoff lut, sans grande peine, dans l'âme de cet ange, et donna son consentement à cette séparation, quoique pénible à Lucie, plus pénible encore à sa fille. Elle acceptait, cependant, cette chère Louise, cette épreuve avec un sentiment d'admirable charité et de compassion profonde.

Il fut impossible à Fouville de cacher l'étonnement que lui causa la condescendance de M. et de madame de Kerkoff. Pourquoi, disait-il au général, permettez-vous le départ de votre fille ? Pourquoi l'associer à cette douleur ? — Mon ami, lui fut-il répondu, notre point de vue est différent : Louise est habituée déjà à partager les douleurs de ses amies tout autant que leurs joies ; Louise est déjà forte contre la souffrance, elle sait que notre vie n'est pas tissue de soie et d'or ; aussi regarde-t-elle le temps qu'elle passera auprès de madame de Monac comme un temps consacré à l'accomplissement

d'un devoir. Si Louise souffre, et elle souffrira, je le sais, elle aura la douce confiance qu'il lui sera tenu compte de ce sacrifice : de là l'empressement que vous observez en elle, de là mon aequiescement. Croyez-le, nous aimons ainsi nos amis, et vous les aimez comme nous, Fouville, car vous êtes ici. Un principe chrétien et très-chrétien, confondu par vous, à votre insu, avec un simple mouvement du cœur, vous a conduit sous ce toit. Je vais plus loin que vous, seulement vous vous sacrifiez, et je laisse ma fille se sacrifier. Vous me condamnez, et vous approuveriez ma conduite, n'est-ce pas, si je reconduisais cette femme chez elle? J'ai compris que devant moi sa douleur comprimée resterait sans soulagement. Ne pense-t-elle pas que je ne pourrais la partager complètement? avec Louise il n'en sera pas ainsi : Louise prendra part aux regrets donnés à un idéal que ni vous ni moi ne pouvons substituer à la réalité que nous avons trop connue. Il faut, croyez-le bien, respecter les douleurs, même quand on ne les comprend pas. Louise fera du bien à son amie ; voilà la question et toute la question. Eh! mon Dieu ! trouvez-vous sage la conduite des gens qui éloignent sans cesse les jeunes filles de la douleur? Partout il faut se faire au feu ; le feu de la femme, c'est la douleur. — Soit. Mais vous les y menez à ce feu-là comme autrefois vos grenadiers à celui de l'ennemi.

Avec Louise pour consolatrice, avec ses enfants, madame de Monac donna un libre cours à sa douleur ; elle ne cherchait pas à pallier, dans son propre cœur, les torts de sa mère ; elle convenait que toute autre qu'une jeune fille aussi sensible que Louise lui marchanderait les larmes ; mais Louise aimait sa mère naïvement, sans calcul...

On aime sa mère parce qu'on lui a dû la vie, parce qu'on lui a coûté des douleurs atroces, parce qu'on a sucé son amour avec son lait, parce qu'on a grandi auprès d'elle, dormi sur son sein, appris d'elle ce que l'on sait le mieux, parce qu'on l'aime enfin! Et Constance avait raison.

Puis cette mort, quelle espérance donnait-elle? Constance était bien malheureuse!

Louise laissait couler des larmes dont elle comprenait si bien la sincérité ; elle compatissait de tout son cœur à cette si poignante souffrance ; elle glissait quelques mots de résignation, de soumission à la volonté de Dieu, et, à force de compassion, de patience, d'affection, Louise obtint un peu de calme. Sa mère vint la rejoindre, et consentit sans peine à passer la semaine à La Grange.

Au bout de peu de jours, messieurs de Kerkoff et Fouville purent être admis avec plaisir ; madame de Monac apprécia le dévouement du dernier, qui s'engagea à passer quelques semaines avec elle. Il comprit enfin à cette école que le christianisme pardonne alors que le monde ne pardonne pas, qu'il inspire des dévouements pénibles alors que le monde repousse la gêne même la plus légère ; il admira la résignation de Constance et la simplicité de sa vie de tous les jours.

Plus il sondait le cœur de cette pauvre femme, à laquelle il avait voué un attachement aussi désintéressé que profond, plus il admirait les changements survenus en elle. Il remerciait avec chaleur Lucie et son mari de leur œuvre ; il commençait, lui aussi, à croire que le christianisme, auquel il n'avait jamais pensé autrement, avait du bon, et il était bien tenté de l'étudier.

DOUZIÈME SOIRÉE.

Les amis de madame de Monac ne pensèrent pas à s'éloigner de La Grange avant qu'elle eût repris la plus grande partie de ses habitudes. Depuis longtemps, Lucie et sa fille avaient promis à l'une de leurs parentes de passer quelques jours à Nantes. Un prédicateur célèbre prêchait le mois de Marie ; on touchait à la clôture de la station ; cette circonstance

détermina le départ de ces dames ; Fouville réclama la faveur de les accompagner ; il ne connaissait pas cette ville. M. de Kerkoff s'engagea à rester auprès de Constance pendant cette absence ; elle approuva beaucoup ces arrangements, souhaitant que sa jeune amie trouvât sur les bords de la Loire un peu de distraction et quelque diversion aux sentiments si pénibles qu'elle emportait de chez elle.

Le printemps régnait alors dans toute sa beauté; Constance consentait déjà à quelques promenades, soit seule, soit avec Lucie; elle avait visité la petite chapelle de Notre-Dame-des-Bois, et elle s'étonnait de la voir plus parée, plus fréquentée que de coutume. Le soir qui suivit le départ de mesdames de Kerkoff, profitant de la douceur de l'air, elle proposa à son vieil ami une course vers la cabane de Fresneau. Elle n'avait pas vu Yvonne depuis longtemps, et elle se reprochait la négligence dont ses parents étaient sans doute victimes. Chemin faisant, elle rencontra des jeunes filles chargées de bouquets, et elle leur demanda où elles les portaient. Il lui fut répondu que la clôture du mois de Marie devant avoir lieu le dimanche suivant, la jeunesse des environs se disposait à rendre solennelle la pieuse cérémonie du soir à la petite chapelle de Notre-Dame-des-Bois. Le recteur avait promis de donner la bénédiction du Saint-Sacrement, et un prédicateur populaire devait prononcer un discours. Comme l'on était au vendredi, on commençait les préparatifs de la fête.

— Heureuses jeunes filles, ami!... Elles ne pleurent pas leurs mères ! elles envient sans doute le bonheur dont elles supposent que je jouis?... Et avec quelle satisfaction j'échangerais ma plus belle robe de soie contre leur jupe de laine, si avec cette jupe je prenais possession du calme dont elles goûtent la douceur !... Oh ! ne me grondez pas ! j'envie, oui, j'envie le sort de toute femme dont le cœur n'est pas fermé comme le mien à l'espérance. Quelle destinée que la mienne ! Supposez pour un instant que le ciel m'a privée de vous, de Lucie et de Louise, et dites-moi dans quel cœur le mien verserait-il ses douleurs? Et j'ai un mari, il est à cinq cents lieues de moi peut-être.

J'ai eu des sœurs, elles sont mortes ; j'ai eu un excellent père, il est mort ; une mère !... eh bien, elle est morte. Mes enfants ?... oh ! qu'ils sont jeunes !... Sans vous autres mes pleurs couleraient solitaires ! Et ces pleurs, ne me dites pas d'en arrêter le cours, je ne le puis ; ne me dites pas d'espérer, je ne le puis. Qui aura pensé à avertir ma mère de l'approche de l'heure suprême ? Quelle destinée ! Sans cesse éloignée de tous mes proches, je n'ai pu recueillir le dernier soupir de mon père ; il ne m'a pas été donné de fermer les yeux de ma mère, de prier près d'elle, de déposer sur son front un dernier baiser !... Et mon mari, il mourra loin de moi !... Personne, non personne ne murmurera une bonne parole à son oreille ; il mourra sans savoir que je l'aime, que je lui ai pardonné ! Oh ! qui sait ? peut-être la main défaillante de ma mère a-t-elle cherché une main, et les Océans nous séparaient. Ne me parlez pas du ciel, d'une réunion possible ami, cette mort a été soudaine !...

M. de Kerkoff ne cherchait plus à combattre ces idées, l'expérience lui avait démontré la vanité de ses efforts ; il tendait seulement à détourner leur cours. Il frappa à la porte de la cabane, et la sœur d'Yvonne parut ; son tablier était plein de muguets dont elle formait une guirlande qu'elle destinait à orner l'autel de la Madone. Yvonne dormait ; Fresneau, son fils et sa femme étaient dans les bois. Constance s'enquit des besoins de la famille ; ils étaient nombreux : la chèvre ne donnait plus de lait, les vêtements manquaient. Bientôt il fut pourvu à tout, et le nom de madame de Monac fut béni par la pauvre fille.

— Ne trouvez-vous pas quelques charmes à entendre ainsi bénir votre nom, Constance ?

— Oui, surtout si je pouvais offrir avec confiance au Dieu de toute miséricorde la reconnaissance de cette enfant pour le repos de celle que je pleure.

Croyez-le, ami, j'envie le sort de la sœur d'Yvonne. Comme son visage est souriant ! comme son œil est calme !... Oh ! le bonheur ! le bonheur !...

— Le cherchez-vous encore ?

— Je suis convaincue... En doutez-vous? Vous venez de m'entendre et je disais ma pensée la plus intime. J'ai fait bien des expériences depuis un an, et je suis arrivée à cette conviction : le bonheur n'est pour l'humanité que dans le calme du cœur, dans la paix de l'âme ; et ce calme, cette paix, nous ne les possédons que par l'accomplissement du devoir. Ce trésor précieux une fois acquis, se conserve-t-il autrement que par la résignation, la foi, l'espérance et la charité? Oui, le christianisme est la loi par excellence de l'humanité ; en dehors de lui l'esprit flotte dans un océan de doutes ; le cœur s'épuise en efforts agités aussi vains que stériles ; l'âme s'use, se matérialise ou s'exaspère jusqu'au désespoir. Aujourd'hui je rends définitivement les armes ; je sais que sans la résignation à laquelle je me soumets tout entière, en face de cette douleur sans espérance, j'invoquerais le néant, j'appellerais son sommeil.

Pourquoi ne puis-je tresser, moi aussi, des couronnes et des guirlandes pour la Vierge mère des affligés?... Pourquoi, ami, ces bouquets pour notre chère petite chapelle? il me semblait que dimanche l'Eglise célébrerait la fête de la Pentecôte, et je ne croyais pas qu'il y eût en ce jour une dévotion spéciale à Marie ?

— Vous avez raison ; mais dimanche sera le dernier dimanche de mai, et dans notre paroisse la clôture du mois de Marie aura lieu.

— Qu'est-ce donc que le mois de Marie?

— Depuis la fin du dernier siècle, l'usage de consacrer le mois des fleurs à la Mère du Sauveur s'est introduit, et l'Eglise de France a accepté avec empressement le bon exemple qu'elle recevait de l'Italie. Rien n'est obligatoire, comme vous le pensez bien, dans ces prières, ces visites, ces actes de piété multipliés par le zèle des enfants de Marie ; le vénérable Pie VII a accordé des indulgences précieuses à l'observance des petites règles prescrites par son rescrit.

— Oh ! je me souviens à présent des réunions si touchantes dont j'admirais en Italie la ravissante naïveté à pareille époque

aux pieds des Madones. Pieuse idée que cette consécration du plus beau mois de l'année à la Vierge fidèle!... Quand la nature reprend tout son éclat, quand elle se pare de ces fleurs sans nombre, de cette verdure admirable, quand l'air est embaumé par mille parfums, quand les oiseaux remplissent les bois de leurs chants variés, oui, il est bien à nous de chanter aussi les louanges de la plus pure, de la plus belle, de la plus sainte des Vierges!

Dimanche!... Mais ce sera une bien grande fête, et je regrette que ce dernier jour du mois de Marie ne soit pas tout entier consacré à sa glorieuse patronne.

— La Pentecôte ne saurait être remise. Quel grand mystère que celui dont l'Eglise nous offre le souvenir en ce jour!

Kerkoff vit avec une satisfaction infinie que madame de Monac prêtait une attention soutenue à la conversation, et il continua :

Le christianisme repose sur la foi à la Sainte-Trinité, sur la foi en un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

La puissance, la bonté du Père se sont revélées par la création, le Fils s'est manifesté par le mystère de la Rédemption. Si le Père a tiré l'homme du néant, s'il a conversé avec lui, il lui a donné ses premières lois; le Fils, après la chute fatale, s'est dévoué au salut de cette créature aimée et coupable, il a résolu de la ramener au bonheur. Vous savez, Constance, à quel prix il a payé cette rançon. Est-ce que la troisième personne, est-ce que le Saint-Esprit ne témoignera pas aussi à l'homme l'amour qu'il lui porte? Lui aussi tient en réserve des trésors de charité, lui aussi a des dons immenses à répandre sur la créature du Père, sur l'esclave racheté par le Fils! Les trois personnes l'une après l'autre combleront de biens l'humanité ingrate.

— Quelle reconnaissance spéciale devons-nous au Saint-Esprit?

— Déjà, à propos de la confirmation, je vous ai parlé des

dons du Saint-Esprit (1), et si ma mémoire ne me trompe pas, je me suis permis de vous rappeler ce que notre foi nous enseigne de la troisième personne de la Trinité ; dans cette même conversation je vous ai dit un mot de ce qu'elle fait pour nous.

— Oui, mais bien brièvement.

— En méditant avec un peu d'attention ce qui se passa le jour de la Pentecôte, nous comprendrons mieux la glorieuse part que le Saint-Esprit réclame dans notre sanctification.

— Eh bien?

— Quarante jours après sa résurrection, notre Sauveur monta au ciel, et ses dernières paroles furent une promesse formelle : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit venant sur vous, et vous serez témoins pour moi à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre (2).

Les apôtres, vous le savez, rentrèrent à Jérusalem, vécurent ensemble, se livrant à la prière en attendant la réalisation de la parole du maître.

Dix jours s'écoulèrent ainsi.

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étaient tous ensemble dans un même lieu et soudain un bruit s'entendit, venant du ciel, pareil à un vent violent qui s'approche, et il remplit toute la maison où ils étaient assis, et ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et elles se reposèrent sur chacun d'eux, et ils furent remplis de l'Esprit saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit saint les faisait parler. Or, il y avait à Jérusalem des Juifs religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Ce bruit s'étant répandu, une multitude de personnes s'assemblèrent, et fut tout étonnée de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue, etc. (3).»

Voilà le récit de l'Ecriture ; voilà l'un des plus grands mi-

(1) Deuxième partie, cinquième soirée.
(2) *Actes des apôtres.*
(3) *Actes des apôtres.*

racles dont la mémoire se soit conservée parmi les hommes, raconté avec cette simplicité propre aux saintes lettres.

Voyons ce qui s'est passé, étudions la marche de la sagesse divine. Le Sauveur a accompli l'œuvre de la rédemption, il a constitué l'Eglise, il a déposé en son sein et la loi et la puissance. Les apôtres ont reçu les clefs, le saint sacrifice est institué, ils ont été *témoins*. L'œuvre du Sauveur est accomplie, et cependant l'humanité rachetée n'est point encore sauvée; car, encore une fois, si ces hommes qui ont été témoins ne rendent pas témoignage, l'humanité ne croira pas; si ceux auxquels il a été dit : Allez, enseignez, ne vont pas, n'enseignent pas, l'humanité ne connaîtra pas la loi, l'humanité dormira à l'ombre de ses idoles; si ces hommes auxquels le pouvoir de lier et de délier ne délient pas, l'humanité rachetée mourra dans son péché; et ces hommes auxquels la grande mission de la conversion de la terre a été donnée, que font-ils? La foi ne leur manque pas, ils ont vu le Seigneur Jésus ressuscité, ils ont assisté à son ascension, et, renfermés dans une prudente retraite, ils prient. La vertu du Saint-Esprit n'est pas encore venue sur eux; mais à peine est-il descendu en eux, que ces hommes grossiers, timides, abandonnent cette retraite, rompent ce silence, et les voilà parlant au Juif et à l'Arabe, annonçant la résurrection et la bonne nouvelle, arrachant le bandeau qui couvre les yeux des incrédules, convertissant à la foi de la Croix ceux-là qui, cinquante-trois jours auparavant, l'élevaient au Calvaire chargée de celui qu'ils proclament, avec Pierre et les onze disciples fidèles, le fils de Dieu. Et Pierre, qui a renié ce même Dieu, annonce avec une énergie admirable sa divinité, Pierre, qui, après la résurrection, avait repris ses filets, Pierre guérit les malades, brave la colère des prêtres, et la prison, et les supplices.

Que s'est-il passé? Le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres et il leur a communiqué la force qui leur manquait, la science, la persuasion, le don des miracles; les voilà transformés en hommes nouveaux, ils évangélisent, et l'on croit; ils

vont se partager la terre, et du nord au midi, de l'est à l'ouest, la foi en la Sainte-Trinité se répandra, la charité embrasera les cœurs ; car le Saint-Esprit n'est-il pas charité par excellence? n'est-il pas l'amour mutuel du Père et du Fils?

Les trois personnes de la Sainte-Trinité s'unissent donc pour sanctifier l'homme, pour l'amener, l'attirer à elles.

Ne croyez pas, Constance, que l'Esprit divin reste indifférent au sort de l'humanité. Non, certes. Il se communique à elle et il joue un rôle immense dans notre salut.

A notre baptême, il descend en nous ; à notre confirmation, il se donne à nous avec la plénitude de ses grâces. Vous vous souvenez de ce que nous avons dit à ce sujet?

— Oui.

— N'est-ce pas au Saint-Esprit que nous devons la foi, cette pierre angulaire de tout notre être moral? N'est-ce pas lui qui nous instruit des mystères de la parole divine? n'est-ce pas lui qui nous inspire, alors que nous choisissons le bien et que nous repoussons le mal? n'est-ce pas lui qui nous communique la force pour réaliser le bien que nous avons préféré? n'est-ce pas lui qui, semblable à un lutteur infatigable, combat sans relâche dans notre âme les incessants efforts de la concupiscence? n'est-ce pas par lui que nous restons vainqueurs de la chair? L'Esprit-Saint, l'Eglise se trompe-t-elle quand elle l'appelle consolateur? oh! non, mon enfant; si, dans la tristesse de votre âme, dans les douleurs de votre cœur, vous avez ressenti un peu de relâche, n'en doutez pas, ce sentiment indéfinissable, ce je ne sais quoi mystérieux qui nous a arrachés à la souffrance, vous le devez au divin Esprit, car c'est lui qui vient, plein de douceur et de bonté, visiter les affligés et alléger leurs angoisses. Quand l'amour céleste se manifeste en vous, quand vous brûlez de la charité divine, ces saintes ardeurs, croyez-le, viennent encore du Saint-Esprit ; croyez-le bien encore, quand, caressant votre petit enfant, le tenant tendrement sur vos genoux, vous lui adressiez les premiers mots de la science de Dieu, quand, joignant ses petites mains, vous habituiez ses lèvres à redire la prière des petits enfants,

le Saint-Esprit était avec vous. Cette action du Saint-Esprit est, pour ainsi dire, incessante, elle dure depuis le commencement, elle durera jusqu'à la fin ; notre corps, notre âme ne sont-ils pas son temple ? n'habite-t-il pas en nous quand nous passons de l'état du péché à l'état de la grâce ? Ayons donc, chère amie, un grand respect et un grand amour pour l'Esprit-Saint.

— De la Pentecôte date la mission des apôtres ?

— Si par *mission* vous entendez *travaux*, vous avez raison. Le Sauveur, encore une fois, avait donné les pouvoirs, mais la force, l'intelligence, toutes ces choses indispensables à l'accomplissement de l'œuvre du Père, les apôtres ne les reçurent qu'avec le Saint-Esprit.

— La Pentecôte est une fête très-ancienne, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle remonte à l'ancienne loi, ce mot signifie cinquantième jour. Les Juifs, cinquante jours après Pâques, célébraient une fête à laquelle ils donnaient le nom de fête de la Moisson ou des Prémices, parce que, dans cette solennité, on offrait à Dieu la première gerbe. Son principal objet n'était pas, cependant, celui-là; cet objet était la publication de la loi au Sinaï, et elle portait le nom de fête de la Loi, nom conservé par les Juifs modernes.

Les disciples célébraient sans doute cette grande solennité de la liturgie mosaïque quand le miracle de la descente du Saint-Esprit s'opéra. Vous voyez par le récit des Actes des apôtres combien était grand le concours des Juifs à Jérusalem. Tout l'Orient est, pour ainsi dire, énuméré par saint Jean ; l'Eglise a fixé de tout temps cette grande fête au cinquantième jour après Pâques ; elle arriva un dimanche, car il est de tradition que la descente du Saint-Esprit s'opéra ce jour-là.

On jeûne la veille.

La prose *Veni, sancte spiritus* est l'une des plus anciennes de l'Eglise; elle est attribuée au grand pape Innocent III. On la chantait en plusieurs endroits au son des trompettes ; on jetait en même temps de la voûte de l'église des feux d'artifice ; on répandait des roses et des fleurs pour rappeler le souvenir

de ce qui s'était passé en ce jour; bien plus, en mémoire de la descente du Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, au baptême de Notre-Seigneur, on lâchait dans le saint lieu des pigeons et des oiseaux. Cet usage s'est continué à Messine jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

Puisse, Constance, le Saint-Esprit, descendant dans votre âme, être, pour vous, dans votre douleur, vraiment consolateur! puisse-t-il vous inspirer l'espérance, vous donner la force!

— Et surtout, mon vieil ami, la résignation. Oui, je voudrais que mon corps, que mon âme, fussent le temple du Saint-Esprit. Je voudrais qu'il vécût en moi et qu'il m'inspirât en toutes choses.

Mon deuil m'empêchera, n'est-ce-pas, d'assister aux offices?

— Comment!... il existerait un usage assez absurde pour priver des grâces attachées à la fréquentation de nos temples, de la prière en commun, du saint sacrifice, les pauvres chrétiens que la douleur a visités? Non, certes! vous vous unirez à tous les fidèles et pour les cérémonies du soir et pour celles du jour.

— Je vous remercie de me donner cette assurance. Il m'eût été bien pénible de me considérer comme excommuniée, surtout dans ce temps où j'ai spécialement besoin de secours religieux et où les fêtes se succèdent. Après la Pentecôte vient la Trinité, puis la fête du Saint-Sacrement. Pourquoi cette fête de la Trinité?

— Qu'est-ce que le mystère de la Sainte-Trinité? le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sinon le fondement de tous les autres mystères, comme je vous le disais à l'instant.

Enlevez, par la pensée, ce mystère, et dites-moi ce qui reste dans le christianisme? Rien.

Le Dieu des chrétiens est donc un Dieu en trois personnes. Comment un Dieu parfaitement spirituel, parfaitement un, parfaitement simple, peut-il être en trois personnes? Cette

question, posez-la-moi si vous le voulez, je vous répondrai sans chercher la moindre explication : ceci est un mystère. Les mystères, je ne les comprends pas; si je les comprenais, ils ne seraient plus mystères.

Je sais une chose, chère amie, c'est que, pour moi, pauvre être fini, dès que j'examine certains sujets, mon œil ne saisit plus, mon esprit se trouble, je ne comprends pas; et comment m'étonnerais-je? ma faiblesse m'est connue. Je crois avec Montaigne que « mille et mille choses peuvent être qui excèdent notre capacité. » Je crois encore avec lui « que les choses qui nous viennent du ciel ont seules droit et autorité de persuasion, seules la marque de la vérité, laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux. Cette sainte et grande image ne pourrait pas être conçue en un si chétif domicile si Dieu, pour cet usage, ne le prépare, si Dieu ne le réforme et ne le fortifie par sa grâce et sa faveur particulières et supernaturelles.

Certainement Dieu me vient *du ciel, et sans sa grâce et sa faveur particulières et supernaturelles*, jamais mon fini ne comprendra son infini. Je dois donc m'en rapporter à lui, et à lui qui se connaît, il appartient de se faire connaître à moi. »

Ainsi se sont passées les choses. Dieu s'est-il révélé à l'homme tout entier? non, car l'homme n'aura cette connaissance que dans l'Éternité bienheureuse; mais il lui a dit de lui ce qu'il lui a plu d'en dire, permettez-moi ce mot, chère amie; ce coin du voile soulevé, pouvait-il mettre sous nos yeux une chose *incroyable*, je ne le crois pas; une chose *incompréhensible*? oui, je le crois, car je crois que Dieu a parlé et sa parole ne peut me tromper, j'ai foi en elle.

Maintenant ma foi est-elle contre ma raison, je ne le pense certes pas; car dans ce que Dieu m'a révélé de lui il n'y a rien qui blesse cette raison à proprement parler; si elle n'est pas malade, elle sait parfaitement que tout ce qui tient à l'infini est au-dessus d'elle, est en dehors de ses proportions, de ses forces; elle se tient non pour battue, non pour confondue, mais pour satisfaite dès que le fait de la révélation lui est prouvé.

— Et si ce fait est constant pour vous, il l'est tout autant pour moi.

— Il n'est donc pas nécessaire de l'établir ici ?

— Non.

— Eh bien, il résulte des saintes Ecritures que, quoiqu'il n'y ait qu'un seul Dieu et qu'une seule nature divine, il y a cependant en Dieu trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La nature divine appartient en commun aux trois personnes, elle est tout entière dans l'une comme dans l'autre.

Ces matières sont très-délicates, Constance, je préfère citer que parler de moi-même. Ecoutez l'auteur de l'instruction sur les fêtes.

« Il est vrai que cet effet admirable (notre sanctification) est aussi produit par les deux autres personnes, puisque tout ce qui est hors de Dieu a nécessairement toute la Sainte-Trinité pour principe, comme nous l'avons déjà remarqué ; mais la sanctification des âmes, étant un effet de l'amour de Dieu envers nous, a un rapport particulier avec la personne du Saint-Esprit en tant qu'il est l'amour du Père et du Fils. Pour mieux entendre ceci, il faut savoir que, quoique la Sainte-Trinité opère en commun tout ce qui a rapport aux créatures, il y a cependant des ouvrages qui sont particulièrement attribués au Père, d'autres au Fils, d'autres au Saint-Esprit, à cause de l'analogie qui se trouve entre certaines opérations et les perfections divines qui entrent plus particulièrement dans la notion de chaque personne ; ainsi, on attribue au Père les OEuvres de la puissance divine, parce qu'il est le principe des deux autres personnes et qu'il leur communique sa toute-puissance avec sa nature et toutes ses perfections. On attribue au Fils les OEuvres de la sagesse, parce qu'il est la sagesse éternelle du Père et le terme infini de de sa connaissance. Enfin, on attribue au Saint-Esprit les OEuvres de la bonté de Dieu et de son amour pour les créatures, parce qu'il est l'amour mutuel du Père et du Fils (1).»

(1) *Instruction sur les fêtes*, t. I, p. 495.

Ces locutions, ces attributions sont communes; les explications que l'on cherche à donner de ce grand mystère sont incomplètes et fausses dans le fond.

Pourquoi chercher à connaître ce que nous ne pouvons actuellement connaître?

Aussi, chère amie, ne tenterai-je pas de soulever le voile dont reste couvert à nos yeux mortels le Dieu du ciel. Je ne vous dirai rien de toutes les analogies que l'on a, avec plus ou moins de bonheur, offertes à la piété des fidèles. Je me contenterai de répéter avec un catéchiste fort connu : « Nous ignorons comment l'unité de nature s'accorde avec la trinité des personnes; mais Dieu ne l'ignore pas; et puisqu'il nous a révélé qu'il est un en trois personnes, nous devons le croire, quoique nous ne puissions pas le comprendre. Si quelqu'un, dit saint Bernard, demande comment cela peut être, qu'il lui suffise de savoir que cela est, *le comment* est un mystère qu'il faut respecter et qu'on ne doit pas tenter d'approfondir. Il y aurait de la témérité à vouloir le sonder, la piété consiste à le croire, et ce n'est que dans le ciel qu'il est permis de le comprendre (1). »

Vous me permettrez de rester de l'avis de saint Bernard.

— Certainement; mais vous ne m'avez pas dit tout ce que je dois croire à cet égard.

— Nous devons croire que le Fils est engendré par le Père et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

— Je me souviens très-bien de cet article de foi, mais expliquez-le-moi.

— Chère enfant, cette partie du mystère n'est pas moins mystérieuse que l'autre, et vous me permettrez encore de rester ici dans les limites tracées par saint Bernard; pour rien je ne voudrais être téméraire. Je sais le fait parce que les saintes Ecritures me l'enseignent. Le *comment*, je l'ignore, et j'attends qu'il plaise à Dieu, quelque indigne que je sois de cette

(1) *Explication du catéchisme*, par l'abbé Ambroise Guillois.

grâce infinie que je lui demande de toute mon âme, de m'admettre un jour à la connaissance de sa divine essence.

Je m'écrierai avec Bossuet, si vous le voulez : « Dieu est fécond, Dieu a un fils. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de fils? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette fécondité qu'elle donne à ses créatures (1)?....» Un Dieu peut-il venir d'un Dieu? Un Dieu peut-il avoir l'être d'un autre que de lui-même?... Oui, si ce Dieu est fils. Il répugne à un Dieu de venir d'un autre comme créateur qui le tire du néant; mais il ne répugne pas à un Dieu de venir d'un autre comme d'un père qui l'engendre de sa propre substance (2). C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le père et le fils sont un seul Dieu, parce que le fils engendré de la substance de son père, qui ne souffre pas de division et ne peut avoir des parties, ne peut être rien moins qu'un Dieu et un même Dieu avec son père, car qui dit substance de Dieu la dit toute et dit par conséquent Dieu tout entier (3)...

« Au commencement *le Verbe* (la seconde personne de la Sainte-Trinité) *était*. Remontez plus haut si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres. *Il était*, il est comme Dieu *celui qui est* (4).

« Dieu est donc fécond; Dieu a un fils; mais où ici est le Saint-Esprit? où est la Trinité Sainte et parfaite que nous honorons dès notre baptême. Dieu n'aime-t-il pas ce fils et n'en est-il pas aimé? Cet amour n'est ni imparfait ni accidentel à Dieu; l'amour de Dieu est consubstantiel comme sa pensée, et le Saint-Esprit, qui sort du Père et du Fils comme leur amour mutuel, est la même substance que l'un et l'autre; un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu. Mais pourquoi donc n'est-il pas fils, puisqu'il est par sa production de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Que sera-ce donc que cette finale production de Dieu? C'est une procession sans nom. Le

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, deuxième semaine, chap. I.
(2) Bossuet, deuxième élévation.
(3) *Id.*
(4) *Id.*

Saint-Esprit procède du Père. Le Saint-Esprit est l'esprit commun du Père et du Fils. Le Saint-Esprit prend du Fils et le Fils l'envoie comme le Père. Taisez-vous, raisonneurs humains.... c'est un secret réservé à la vision bienheureuse (1).»

— Quand l'Eglise a-t-elle établi une fête spéciale en l'honneur de la Sainte-Trinité ?

— Définitivement au quatorzième siècle sous le pontificat de Jean XXII. Avant cette époque cette dévotion était déjà très-répandue, mais la solennité ne fut fixée au dimanche d'après la Pentecôte, à Rome et pour toute l'Eglise, que par le souverain pontife que je viens de vous indiquer.

La vie du chrétien ne devrait-elle pas être, Constance, une hymne constante d'actions de grâces, de louanges envers la Sainte-Trinité ? Dès notre baptême ne se manifeste-t-elle pas à nous ? au nom de qui entrons-nous dans la société des saints, sinon au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit? ne devrions-nous pas, suivant les pieux conseils de l'Eglise, commencer toutes nos actions au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? Que de fois nous prononçons sans foi, sans attention cette formule sainte qui est comme l'abrégé de notre religion : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit !* que de fois, n'est-ce pas, obéissons-nous à une habitude contractée depuis le berceau, mais sans respect, mais sans confiance, mais sans réflexions, mais par pure routine, en traçant sur nous-même le signe sacré de notre rédemption, en prononçant simplement de bouche, l'abrégé de notre symbole chrétien, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?* Au nom de qui le sang des martyrs a-t-il coulé, sinon *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?* Au nom de qui enseignent de nos jours les glorieux successeurs des apôtres, sinon *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ?* Au nom de qui l'Eglise nous bénit-elle en toute occasion, sinon, *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?*

(1) **Bossuet**, cinquième élévation.

Répétons sans cesse, Constance, cette trilogie consacrée : Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit comme il était au commencement, à présent et dans les siècles des siècles! Chantons sans cesse les louanges de la Trinité sainte dans le temps, pour qu'il nous soit donné de la comprendre dans l'éternité.

TREIZIÈME SOIRÉE.

Madame de Monac attendait avec un trouble extrême des nouvelles du Brésil ; parfois elle acceptait l'espérance, plus souvent encore elle la repoussait ; elle priait et elle priait beaucoup, et dans la prière seulement elle trouvait un peu de soulagement à sa juste douleur. Marthe s'unissait à elle ; Franck lui-même joignait sa voix à celle de sa sœur et apprenait dès le début de la vie à partager la souffrance, alors qu'il comprenait à peine la cause des larmes de sa mère. M. de Fouville, convaincu de la sincérité du chagrin de cette jeune femme qu'il avait aimée à son berceau, sur laquelle il avait veillé sans cesse, qu'il considérait dans le cercle de ses affections comme un être tout à part, ne la quittait plus. Seulement, quand il jugeait sa présence inopportune, il prétextait une affaire et il s'éloignait pour revenir. Franck s'attachait à cet homme si bon, si dévoué, si simple. Comment les soins du brave officier n'auraient-ils pas inspiré une reconnaissance extrême à l'enfant auquel ils étaient consacrés ? Il s'associait à ses jeux ; un petit cheval né aux îles et dressé par lui rendait Franck le plus fortuné des mortels ; il suivait les longues promenades de M. de Fouville dans les bois, sur les bords de la mer ; il profita si bien des leçons d'équitation qu'il recevait, que son adresse et sa bonne grâce étonnaient tout le voisinage ;

la gymnastique avait son tour ; les courses à pied, même sous la pluie au milieu des rochers, développaient les forces de ce cher enfant. Les conversations de l'ami de sa mère fortifiaient les généreux sentiments de ce jeune cœur.

Fouville avait aimé Franck traditionnellement d'abord, il l'aima ensuite pour lui-même. Il désira que M. de Châtaignier connût et appréciât cet enfant ; il obtint qu'il lui serait confié et que vers le commencement d'août il le présenterait à son grand-oncle, retenu loin de sa nièce par de nombreuses infirmités. Madame de Monac comprit l'importance de cette visite, elle adopta ce projet.

Le temps que l'aide de camp passait à La Grange n'était pas perdu pour lui. Jamais, nous l'avons dit, ses réflexions n'avaient été dirigées sur le christianisme ; très-occupé des choses de la terre, il pensait peu à celles du ciel. Allait-il jusqu'à nier les doctrines de Jésus-Christ ? il n'en savait rien. Sa religion était celle de l'honneur, le reste lui importait fort peu. Il ne dérangeait personne, respectait les convictions, ne riait pas de la dévotion, applaudissait de toute son âme au dévouement et honorait jusqu'à la vénération la vertu partout où il la rencontrait vraie, simple et solide. Malgré lui le spectacle qu'il avait sous les yeux, cette femme si résignée, s attachée à ses devoirs, si charitable, si pieuse et si naïve ; cette famille de Kerkoff dont il respectait tous les membres, à commencer par le général dont il connaissait plus que personne la loyauté, l'énergie, la haute capacité ; la facile amabilité de Lucie, sa douceur, sa charité ; la grâce de Louise unie à des qualités aussi rares que solides, à une instruction peu commune, à des talents remarquables, tout cela l'étonnait. Les gens d'esprit croient donc, se disait-il, et ils agissent conformément à ce qu'ils croient !... Sans en parler à personne, Fouville lisait, et Fouville causait ; l'abbé Le Blanc lui plaisait, souvent ils se rencontraient au bord de l'Océan. Le bon recteur ne hâtait rien, ne prévenait pas une question, mais peu à peu l'esprit du soldat s'éclairait, et trouvant son cœur fort en rapport avec la doctrine qu'on lui exposait, il sentait toute

une révolution prête à s'opérer en lui ; son honneur se trouvait ainsi que sa bonté native à l'aise devant la morale divine, et Fouville à peu près convaincu ne repoussait pas le moins du monde le mouvement de la grâce l'attirant au bercail : C'est que Fouville était un honnête homme, au cœur loyal, aux mains nettes, un esprit droit, aimant la vérité, une nature énergique, ne transigeant pas avec la conviction. Le recteur garda scrupuleusement le secret de ces mystérieux entretiens, il savait quel serait le résultat d'une imprudence.

La Trinité avait été l'objet d'une dévotion toute particulière pour madame de Monac, elle avait retrempé sa foi dans la méditation de ce grand mystère : quelles actions de grâces n'avait-elle pas rendues à Dieu pour tous les dons qu'elle avait reçus de lui !

Une autre grande fête approchait : la fête du Saint-Sacrement. Elle désira avoir une longue conférence avec son vieil ami, et elle l'engagea à venir dîner avec elle. Fouville de son côté avait donné rendez-vous au recteur pour cette même soirée ; ils devaient se retrouver à l'entrée de la forêt.

On prétexta une visite à une cabane de pêcheurs, un peu éloignée de la maison, Marthe et Franck avaient demandé des coquillages aux enfants du marin.

Après une conversation assez insignifiante, Fouville s'éloigna, et aussitôt Constance débuta par demander pourquoi l'Eglise consacrait une semaine tout entière à la vénération du mystère de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, quoique tous les jours elle l'honorât au saint sacrifice de la Messe, quoique tous les jours elle lui rendit ses pieux hommages dans les temples où elle le sait présent.

Il lui fut répondu qu'au fond son étonnement se comprenait très-facilement, qu'en effet le Saint-Sacrement est l'objet d'une vénération journalière, constante même, puisqu'il est des ordres religieux voués à l'adoration perpétuelle et dont les membres, jour et nuit, prient devant le tabernacle.

Mais, ajoutait M. de Kerkoff, ce mystère est si grand, cette

croyance est si consolante, elle a été tellement attaquée, que l'Eglise ne peut jamais rendre trop d'hommages au Dieu caché sous les saintes espèces, qu'elle ne publiera jamais assez sa foi en ce miracle incessant, objet de sa reconnaissance et de son amour.

Sans doute tous les jours, à toutes les heures, des milliers de voix s'élèvent de la terre vers le trône de l'Agneau, répétant un cantique non interrompu d'actions de grâces; sans doute le Jeudi-Saint nous célébrons la commémoration de l'établissement de la sainte Eucharistie, mais ce n'était pas assez encore. Pouvons-nous constater trop notre foi? Aussi est-ce par une démonstration publique, éclatante de cette foi, faite à ciel ouvert, en face de toute la nature, que la piété des fidèles aime à déclarer à l'univers qu'elle est attachée par des liens indissolubles au mystère auguste de la présence réelle.

— Il me semble que cette solennité est alors une sorte de protestation contre l'incrédulité.

— Oui, chère amie. Dévorés de cette foi ardente qui les conduisait aux arènes, les premiers chrétiens constataient par des flots de sang leur croyance en Jésus-Christ; ils n'avaient pas besoin de sortir l'hostie du sacrifice en dehors des catacombes, de la suivre avec respect, de proclamer son triomphe leur amour, pour annoncer aux infidèles leur attachement profond à la doctrine des apôtres. Le cirque était là, et la mort glorieuse des martyrs était la déclaration d'orthodoxie la plus éclatante, la plus formelle qui pût être donnée. Aussi la fête du Saint-Sacrement ne remonte-t-elle pas à cette antiquité reculée; aussi ses offices ont-ils un caractère tout particulier.

— Mettons un peu d'ordre dans notre causerie. Exposez-moi d'abord l'objet de la fête.

— Très-volontiers; mais asseyons-nous, la nature nous a préparé un divan délicieux, là sur ce roc couvert de mousse, en face du splendide océan. Marthe m'écoutera, et Franck cueillera des digitales et du chèvrefeuille:

L'objet de cette fête, Constance, vous le connaissez; ne

vénérons-nous pas spécialement en ces jours-là l'institution de l'Eucharistie?

— Pourquoi cette pompe toute particulière? Le Jeudi-Saint l'Église célèbre déjà une fête analogue.

— Nous l'avons dit, et je viens de le répéter encore; mais comme le porte la bulle de 1264, « quoique nous renouvellions tous les jours à la messe la mémoire de l'institution du très-Saint-Sacrement, nous croyons cependant convenable de la célébrer plus solennellement au moins une fois l'année, pour confondre particulièrement les hérétiques, vu surtout que le Jeudi-Saint l'Eglise est occupée à la réconciliation des pénitents, à la consécration du saint chrême, au lavement des pieds, etc., qui l'empêchent de vaquer pleinement à la vénération de ce grand mystère. »

Ainsi, répondre à l'incrédulité et aux hérétiques par une profession de foi solennelle, vaquer pleinement à la vénération de ce grand mystère, voilà le double motif de cette pompe et de l'octave du Saint-Sacrement.

Les hérésies relatives à la transsubstantiation sont aussi anciennes que nombreuses. Je ne vous ferai pas leur histoire, elle serait longue et pénible. Pour confondre cette rage de l'impiété, Dieu a permis un grand nombre de miracles. Je ne vous les rapporterai pas, vous en connaissez plusieurs, et les arts ont consacré le souvenir de quelques-uns (1). Il semble que plus la malice des hommes s'attaquait à ce glorieux mystère, plus Dieu tenait à le prouver par des révélations, des faits publics, authentiques, irrécusables. Je pourrais ajouter que l'Eglise était poussée par son divin Epoux à l'institution de cette fête.

On comprend combien ont dû être répétés et puissants les efforts du génie du mal contre le dogme de la présence réelle. Si nous autres catholiques nous croyons à tort à cet auguste mystère, que restera-t-il après sa négation?

Ce je ne sais quoi que l'on prétend nommer christianisme

(1) Voir, pour les miracles, les *Instructions sur les fêtes*, tome I.

dans ces malheureux pays où la raison régnant en souveraine interprète seule les paroles du Très-Haut. Que deviennent nos espérances si le Christ n'est pas au milieu de nous? Comment vivra notre foi si la nourriture divine lui manque? Qui soutiendra notre âme, si le verbe incarné ne réside point en elle? Qu'elle est froide et glacée la religion dans laquelle le tabernacle reste vide! si la victime manque à l'autel, le sacrifice cesse, et avec lui l'offrande et bientôt la prière; notre culte tout entier s'écroule avec ce dogme, et de notre foi, Constance, quelle parcelle en conserverons-nous? Je vous dirai ce que je vous disais naguère à propos de la rédemption: si Jésus m'a trompé en cela, ma foi, toute ma foi est vaine. Le dogme chrétien est un, vous ne toucherez pas à l'une de ses parties sans ébranler l'édifice tout entier.

Si mon Dieu n'est pas tout entier sous les espèces consacrées, s'il m'a trompé, si l'Eglise me trompe, pourquoi conservais-je un atome d'une doctrine fort belle sans doute, mais souvent gênante, toujours opposée à mes penchants?

Si Jésus ne se donne pas à moi dans l'Eucharistie, si je ne mange sa chair, si je ne bois son sang, comment mon âme vivra-t-elle? si la rédemption opérée au Calvaire par la mort de l'Homme-Dieu est le salut de l'humanité, mon salut à moi n'est-il pas dans le sacrement de l'autel? je veux dire avec Bossuet: « Qu'il opère en moi mon Sauveur, la rémission de mes péchés, que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale dont vous m'aviez revêtu dans le baptême. »

Croyons donc, chère amie, avec l'Eglise, que dans l'Eucharistie Jésus-Christ est tout entier sous les apparences du pain et tout entier sous les apparences du vin.

— Vous le savez, je ne doute pas; dites-moi donc un mot de l'histoire de cette fête.

— Eh bien, cette fête est aussi ancienne que le christianisme; quand n'a-t-on pas vénéré et adoré la sainte Eucharistie? Mais cette profession de foi solennelle, comme nous l'avons déjà vu, remonte simplement au treizième siècle. Sainte Ju-

lienne, prieure du monastère du mont Cornillon, près de Liége, fut honorée d'une révélation qu'elle fit connaître à plusieurs personnages graves qui approuvèrent l'institution d'une fête spéciale ; elle se célébra d'abord en Belgique et en Allemagne. Le miracle de Bolsène hâta l'approbation papale, et en 1264 parut la bulle dont je vous ai déjà parlé.

Cette bulle ordonne que le jeudi après l'octave de la Pentecôte, les fidèles s'assemblent dévotement dans les églises pour y célébrer avec le clergé la fête solennelle du très-Saint-Sacrement par des hymnes et des cantiques sacrés... Le pape exhorte les fidèles à se préparer à cette fête par une confession sincère, par des aumônes et des prières, afin de pouvoir participer ce jour-là aux saints mystères : il accorde des indulgences.

Le Saint-Père fit composer un office particulier pour cette solennité, et il chargea saint Thomas d'Aquin de ce soin. Les hymnes et les processions de ce grand saint, le *Lauda Sion* renferment une exposition exacte et complète de la doctrine de l'église sur le mystère de l'Eucharistie.

Il ne paraît pas que dès le principe, la procession solennelle fît partie de cet office. On la trouve en usage en 1320, et depuis Jean XXII elle est admise dans toutes les églises d'Occident. Le concile de Trente a autorisé dans les termes les plus significatifs cette procession; il déclare anathème « quiconque dira que le Saint-Sacrement ne doit pas être honoré par une solennité particulière ; qu'on ne doit pas le porter solennellement en procession selon le rite et coutume louable et universel de la sainte Eglise, etc. »

Les négations audacieuses de Luther et de Calvin n'avaient point dû infirmer le zèle des catholiques pour le Saint-Sacrement ; en face de cette hérésie destructive du dogme catholique, la profession de foi des fidèles ne pouvait être trop énergique ; aussi le concile dont je viens de citer l'un des canons dut-il s'exprimer avec cette force et frapper de ses foudres les prétendus réformateurs.

Nous, qui croyons, chère amie, protestons de toutes les ma-

nières contre l'erreur de nos frères; prenons part au banquet sacré, suivons l'hostie sainte, suivons notre Dieu au milieu de nos campagnes fleuries, mêlons-nous à la foule; j'ai vu les rois, les princes et les princesses, les grands corps de l'Etat, l'armée, publier par leur présence à cette grande manifestation leur foi, et celle de notre patrie en la présence réelle.

— Mais pourquoi cette pompe presque mondaine?

— Chère amie, je ne vois pas ici de pompe presque mondaine. Diderot vous répondra :

« Des rigoristes absurdes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la Croix le Vendredi-Saint, ni l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois : je n'ai vu jamais cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement, cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre terre, je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répété affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles n'en soient émues et que les larmes m'en soient venues aux yeux; il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre et de mélancolique (1). »

Quelque sceptique qu'il soit, vous le voyez, Diderot est ému, Diderot est entraîné; mais Diderot ne croit pas, et Diderot est faux, il n'y a rien là de sombre pour celui qui croit. En voulez-vous la preuve? écoutez le chantre des martyrs.

« Où va-t-il, ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents

(1) Diderot, salon 1765.

et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent; il marche entre la simplicité et la grandeur... Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu d'amour. Le nouveau-né tend ses bras à Jésus, et le vieillard penché vers la tombe se sent tout à coup délivré de ses craintes; je ne sais quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant (1). »

— Le dimanche a remplacé le jeudi, n'est-ce pas, pour cette fête?

— Oui, en France; et le dimanche de l'Octave on célèbre en ce diocèse la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

— Pourquoi dites-vous en ce diocèse?

— Parce que cette solennité varie quant au jour. A Paris, elle est fixée au deuxième dimanche de juillet.

— Je vous avouerai, mais bien bas, que je n'ai pas une grande dévotion pour cette fête.

— Et pour quelle raison?

— Cette image de Notre-Seigneur ouvrant sa poitrine est si ridicule!

M. de Kerkoff ne put retenir un éclat de rire homérique, qui scandalisa beaucoup madame de Monac.

— Quoi! vous trouvez cette conception belle?

— Eh! chère amie, s'il fallait juger des choses saintes, des choses spirituelles surtout, par les représentations que la sottise humaine a prétendu en faire, nous aurions à bannir de nos croyances la plus grande partie de celles que nous conservons avec le plus d'amour, avec le plus de respect. Et d'abord Dieu, rien que cela. Connaissez-vous quoi que ce soit de plus ridicule que toutes les caricatures du Père tout-puissant, de Dieu créateur? Connaissez-vous quoi que ce soit de plus malheureusement conçu que presque tous les tableaux de la Sainte-Trinité? Convenons-en, l'incréé ne peut être repré-

(1) Châteaubriand, *Génie du christianisme.*

senté. L'infini, quand l'art veut le reproduire, se transforme en une chose sans nom.

— Vous voilà iconoclaste.

— Dieu m'en garde !

Vous savez mieux que personne combien j'aime la peinture et la sculpture ; je crois encore, à l'encontre de ceux avec lesquels vous voulez me confondre, que les représentations des choses saintes sont utiles, même quand elles restent bien loin de la perfection de l'art. Une croix, quelque grossière qu'elle soit, me rappelle la Rédemption ; à sa vue, je me sens entraîné vers la reconnaissance ; mais, j'en conviens, je suis ennemi de ces tours de force malheureux par lesquels l'art veut rendre ce qu'il ne peut rendre, ce qu'il ne peut même saisir.

— Pourquoi avez-vous donc ri avec tant de satisfaction de ma réflexion ?

— Chère amie, c'est que ce que vous disiez était un peu analogue à certaines productions de l'art, soit dit en toute humilité. Vous repoussez une fête à cause d'un tableau ?...

Je vous déclare que ce procédé est singulier, il me prouve que vous ne connaissez pas le moins du monde la dévotion dont il s'agit.

Voici ce qu'en dit un prédicateur contemporain, écoutez bien : « L'objet de cette fête, pour ainsi dire matériel, est cette portion de l'humanité sainte unie hypostatiquement au Verbe divin que nous appelons le Cœur, et qui est regardé dans le langage reçu et dans le sentiment général comme le siége et le centre des plus hautes et des plus nobles affections. L'objet spirituel et ultérieur est la réunion ineffable de toutes les pensées, de tous les sentiments, de tous les désirs, de tous les mouvements qui ont animé l'âme sainte de Jésus-Christ dans les différents mystères de notre salut ; tellement que l'Église, après avoir célébré toutes les merveilles de la vie de l'Homme-Dieu dans les diverses solennités de son armée chrétienne, semble dans cette fête vouloir concentrer les affections intimes de désir, d'amour, de générosité, de miséricorde, de dou-

leur et de joie qui ont fait palpiter le cœur du Sauveur depuis le premier instant de son incarnation (1). »

Êtes-vous bien disposée maintenant à repousser cette dévotion? La comprenez-vous? Combien est tendre déjà votre piété envers le cœur du Sauveur, c'est-à-dire ce centre de l'amour le plus ardent, de la miséricorde la plus parfaite, de la générosité la plus constante! Ne remerciez-vous pas l'Église d'avoir consacré un jour à la vénération de ce cœur d'un Dieu fait homme pour notre salut?

— Oui, et bien des fois oui; mais avouez que l'on devrait bannir de nos temples cette représentation si disgracieuse.

— Je conviendrai de tout ce que vous voudrez. Je ne défendrai pas un instant cette malencontreuse idée de vouloir personnifier ce qui ne peut tomber dans le domaine de la réalisation artistique. L'amour, la miséricorde, les affections si tendres de Jésus-Christ, dépassent les bornes de l'imagination humaine; l'esprit reste stupéfait devant elles; comment prétendre rendre d'une manière convenable cet idéal?...

— Comment célébrer dignement cette fête?

— Comme vous célébrez les autres; unissez-vous à notre divin Maître, aimez-le de toutes vos forces... il vous a tant aimé!

— Cette solennité est moderne?

— Et toute française par son origine ou à peu près. Vers la fin du dix-septième siècle, elle se répandait déjà dans notre patrie. Le vénérable M. de Belzunce consacra sa personne, son diocèse et son troupeau au sacré Cœur de Jésus, alors que la peste désolait Marseille: aussitôt le fléau cessa. Ce fait, consigné dans les annales de cette grande cité, bientôt connu, inspira un zèle particulier pour cette dévotion; des autels s'élevèrent dans l'Europe entière; Clément XIII la favorisa et à l'assemblée générale du clergé français de 1765, les évêques l'adoptèrent unanimement.

L'office de ce jour réunit les passages de l'Ecriture les plus

(1) M. l'abbé Le Courtier, *Explication des messes de l'Eucologe de Paris.*

propres à nous rappeler l'amour constant du Sauveur pour nous. Vous le suivrez avec une grande piété. J'en suis persuadé.

N'est-ce pas une pensée bien chrétienne que celle qui a présidé à l'arrangement de l'octave du Saint-Sacrement? comment la clore plus convenablement que par un appel fait à tous les fidèles à l'amour du cœur de celui qui se donne tous les jours à eux? Quelle preuve d'amour comparable à la présence réelle?

— J'éprouve une difficulté extraordinaire, mon vieil ami, dans l'accomplissement de tous mes devoirs de piété. Je ne sais quelles prières adresser à Dieu. J'achète livres sur livres, et je ne trouve jamais ce que je cherche.

— Comme vous êtes ingénieuse dans la découverte des causes de tourments? Quoi !... c'est dans le catholicisme que vous êtes embarrassée pour le choix des prières?... dans cette religion toute d'amour... où les élans du cœur sont l'hymne le plus cher au Seigneur?... Dans le catholicisme... là où s'opère le sacrifice Eucharistique?... Mais l'union à ce sacrifice divin est la plus belle, la plus sublime prière. Avez-vous oublié, chère amie que le Seigneur Jésus a daigné enseigner lui-même aux hommes la prière par excellence, l'Oraison dominicale?... Espérez-vous trouver une prière convenant plus à Dieu que celle qu'il leur a lui-même apprise?

— Depuis mon berceau je marmotte le *Pater !*...

— Jamais, j'en suis très-convaincu, vous ne vous êtes donné la peine de vous rendre compte de ce que vos lèvres prononçaient? Etudiez, pesez les paroles si simples de cette prière, et vous admirerez leur sens? Que pouvez-vous demander à Dieu en dehors du *Pater?* Quel nom plus doux lui donnerez-vous que celui de Père? Quand le nom du Père sera sanctifié, quand son règne sera venu, quand sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel, croyez-le, Constance, vous n'aurez plus rien à demander à la miséricorde infinie, vous aurez reçu votre pain quotidien, vos offenses vous seront pardonnées. Mais pour qu'il en soit ainsi, pardonnez vous-même à ceux qui

vous ont offensée; vous ne serez plus sujette à la tentation, et vous serez délivrée du mal. Chère amie, répétez l'Oraison dominicale le soir, le matin, ne vous lassez pas de redire cette sublime Oraison. Ne cherchez pas mieux; tous les oh! tous les ah! du monde ne valent pas ces naïves paroles: Que votre volonté soit faite!

— Mais une seule prière ne suffit pas.

— Je suis très-persuadé que si nous récitions le *Pater* comme il doit être récité, il serait suffisant et très-suffisant pour attirer sur nous toutes les grâces dont nous avons besoin. Vous autres femmes, et je n'en excepte pas les plus pieuses, vous étouffez dans un formulaire étroit que vous vous créez à plaisir; votre christianisme ne se compose que d'une suite de pratiques glacées, petites, mesquines, ou de formules composées, préparées à l'avance. Il vous faudrait une sorte de Codex, de formulaire, où seraient rangées en je ne sais quel ordre des recettes contre chaque souffrance, des prières pour toutes les occasions. Je suis en danger par le tonnerre, vite une prière pour le tonnerre! Je suis tentée par tel démon, une prière contre ce démon! J'ai péché par gourmandise, une prière pour demander à Dieu pardon de ce péché spécial! Le christianisme, grâce à Dieu, son auteur, n'a point fait une obligation de toutes ces minuties dignes du cérémonial chinois. Le christianisme est large et grand.

Il ne parque pas votre âme dans ces étroitesses, il ne l'astreint pas à des misères, il lui ordonne de s'épancher avec Dieu, de vivre avec lui comme avec un ami, comme avec un père; il n'a pas de maître des cérémonies. Oui, priez souvent, suivant vos besoins, mais ne vous préoccupez pas de chercher dans un gros livre telle ou telle oraison; laissez parler votre cœur, et le plus souvent faites taire votre esprit. Voyez le *Pater*: sont-ce des phrases étudiées? Non; non toutes les paroles sont justes et vraies, mais toutes sont naïves.

Qu'avez-vous besoin pour honorer la sainte Vierge de paroles autres que celles de la salutation angélique? Inventez donc quoi que ce soit de plus beau, de plus simple, de plus

noble que les expressions de l'Ange, que celles de sainte Elisabeth... Connaissez-vous une demande plus complète que celle par laquelle se termine l'*Ave Maria*? Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Ces deux prières, chère Constance, que vous connaissez depuis votre berceau comme vous le disiez à l'instant, me semblent le fond de l'oraison chrétienne.

— Vous condamnez donc toutes les autres?

— Dieu m'en garde! Je vous citerais des milliers d'oraisons admirables que je respecte, et dont je voudrais pouvoir me servir avec une vraie piété. Quoi de plus beau que les psaumes, que les cantiques de l'Ecriture? quoi de plus admirable que les prophéties?... Les saints nous ont laissé d'inimitables chants, d'inimitables accents de pénitence. Si, à l'instant, je m'élevais contre toutes ces formules que les femmes placent trop souvent en première ligne, dont elles font *leur religion* pour ainsi dire, n'allez pas croire que j'ose me permettre de ne pas respecter ces belles oraisons que l'Eglise propose à notre piété et dans les dangers et dans les tentations. Non, certes, ma pensée n'est pas de vous éloigner de ces pieuses pratiques; mais, chère amie, le chrétien cesserait d'être chrétien s'il se confondait avec l'Hindou, dont le mysticisme n'est qu'une longue et somnolente pratique des formules (1).

Ce que j'ai prétendu simplement rappeler à votre attention, ce sont ces deux prières que nous rejetons au nombre des vieilleries, et que rien ne surpassera, que rien n'égalera. J'ai voulu blâmer le formalisme d'une foule de femmes qui transforment notre sublime religion en une petite chose sans nom, aussi petite, aussi mesquine que leur esprit, qui finiraient, en vérité, par réduire l'œuvre de Jésus-Christ à un fétichisme absurde, aussi indigne de Dieu que de l'homme.

Répétez avec l'Eglise les psaumes, les cantiques, les antiennes par lesquels elle honore, elle supplie, elle loue, elle remer-

(1) Voir le *Mysticisme catholique* de M. l'abbé Chassay.

sie son divin Epoux ; répétez les accents des saints ; cherchez à rendre leur langage, votre propre langage, vous ne pouvez mieux faire que de les imiter en tout ; mais ne vous préoccupez pas outre mesure de la prétendue convenance de vos paroles, de vos prières. Revenez au *Pater*, à l'*Ave, Maria*.

— Mais il est des prières que l'on ne peut ignorer, des prières spéciales.

— Oui, le *Credo*, par exemple, parce qu'il contient notre profession de foi.

L'Eglise a consacré l'emploi de certains psaumes à des circonstances données, mais vous savez tout cela. Vous savez parfaitement que nous récitons le *De profundis* pour les défunts, le *Miserere* pour appeler la miséricorde de Dieu sur nous, que nous invoquons le Saint-Esprit par le *Veni, sancte Spiritus*, la Sainte-Trinité par le *Gloria Patri*, etc.

Il est bien d'autres choses que vous ignorez peut-être, et qui, si elles ne sont pas essentielles, méritent cependant d'être connues des chrétiens.

— Quoi donc ?

— Une foule de détails, d'usages, d'ornements, de cérémonies, qui vous paraissent ou indifférents ou puérils, et qui, mieux appréciés de vous, mériteraient vos respects.

L'eau bénite, par exemple ; et j'en parle parce que, comme tout le monde, en entrant dans nos temples, vous en usez pour faire le signe de la croix, et que peut-être vous n'agissez que par routine ?

— Eh bien, sans doute, je fais le signe de la croix et j'ai un bénitier ; c'est l'usage, tout le monde en a des bénitiers : le mien est très-joli. C'est un présent de D. Manuel.

— Pourquoi faites-vous ce signe de croix ?

— Mais, encore une fois, parce que c'est l'usage, comme de saluer quand on entre dans une chambre.

— Ah ! vraiment ? l'eau bénite, chère amie, est considérée par l'Église d'une manière un peu plus sérieuse ; ses effets sont de chasser les démons, de servir à la guérison des malades, de nous attirer le secours de Dieu, et de servir à effacer

les péchés véniels. Vous devez donc la prendre avec respect; l'usage de l'aspersion avant la messe est très-ancien.

Le signe de la croix est, comme vous le savez, le signe par excellence du chrétien; oh! que de choses dans un signe de croix! quelle belle et grande profession de foi!

— Dites-moi un mot des ornements.

— Tous sont significatifs, et ils varient suivant les ordres. Le prêtre s'avançant vers l'autel porte l'amict, l'aube, le cingulon, le manipule, l'étole et la chasuble.

L'amict est le voile blanc que le prêtre passe sur sa tête et dont il a les épaules couvertes; c'est un signe de modestie. Vous connaissez l'aube, elle est le symbole de la pureté; le cingulon retient l'aube, il rappelle les liens dont Notre-Seigneur fut chargé. Le manipule est cet ornement que le prêtre porte au bras gauche. Dans le principe c'était un mouchoir destiné à essuyer les larmes et la sueur; il rappelle le travail et la souffrance. L'étole est le symbole de la dignité sacerdotale et de la puissance. La chasuble n'est autre chose que la représentation d'un long manteau rond et large, dont, autrefois tout le monde faisait usage; elle signifie la charité. Le diacre porte l'étole placée sur l'épaule gauche. La dalmatique est aussi un vêtement ancien que le sous-diacre revêt.

Les ornements de l'évêque sont : la chaussure, la croix pectorale, la petite tunique, la dalmatique, les gants, l'anneau, la mitre, la crosse et le grémial, le pallium pour les archevêques. L'Eglise a donné à l'évêque une chaussure particulière en signe de distinction; c'est encore un souvenir de l'antiquité romaine. La croix est aussi un souvenir de l'antiquité. Les gants sont un symbole de pureté; l'anneau le signe de l'alliance que l'évêque contracte avec son église. La mitre, qui remonte jusqu'à l'ancienne loi, exprime la royauté du sacerdoce; les deux bandes qui retombent marquent l'ancien et le nouveau testament. La crosse, n'est-ce pas la houlette du berger, du bon pasteur, le vrai sceptre de l'évêque? Le pallium est un ornement, tissu de laine d'agneau blanc, et mar-

qué de petites croix noires qui signifient la charité et l'innocence.

— Quand il officie, l'évêque est entouré de nombreux ministres?

— Oui, sans doute : n'est-il pas juste que le successeur des apôtres, le pasteur des pasteurs, soit distingué des simples prêtres? J'aurais encore bien d'autres raisons à vous donner de cette pompe, mais elles nous entraîneraient dans un interminable colloque, et la lune se lève.

— Pourquoi les ornements changent-ils de couleur?

— Pour nous mieux faire entrer dans les dispositions distinctives des fêtes : le blanc, couleur par excellence de la Vierge, rappelle l'innocence; le rouge, la charité et le martyre; le violet, la pénitence; c'est la couleur de l'Avent et du Carême; le noir, la mort; le vert, la patience et la foi.

— Vous vous fatiguez; encore un mot cependant sur les vases sacrés?

— Eh bien, ce sont le calice, la patène : on les appelle sacrés parce qu'ils ont reçu une consécration particulière. On ne peut, vous le savez, y toucher sans une permission spéciale.

— Mais les burettes?

— Les burettes, non plus que la croix, les encensoirs, etc., ne sont pas des vases sacrés.

Vous savez que les laïques ne doivent pas toucher aux linges, tels que les purificatoires, le corporal, sans permission.

— Qu'est-ce que la pierre sacrée?

— Les saints mystères se célébraient sur les tombeaux des martyrs; et pour conserver la mémoire de ce pieux usage, dans les tables des autels sont incrustées des pierres consacrées par l'évêque, dans lesquelles sont enchâssées des reliques. On ne peut toucher à ces pierres, qui, à bien dire, sont l'autel.

— Je n'ose pousser mes questions plus loin; passez-m'en encore une : pourquoi l'Eglise emploie-t-elle le latin dans ses offices?

— 1° Pour conserver l'unité de la foi; les langues vivantes,

changeant continuellement, entraîneraient bientôt des altérations dans la liturgie et dans les formules des sacrements ; 2° pour conserver la catholicité de la foi, et afin que nulle part nous ne soyons étrangers les uns aux autres ; 3° pour rendre nos mystères plus respectables (1).

Le chant remonte à saint Ambroise, en Occident, et surtout à saint Grégoire.

Ne croyez pas que l'Eglise admette arbitrairement ce qui a trait au culte ; chaque chose a sa raison. Ainsi les cierges rappellent les lampes d'or et le chandelier de l'ancienne loi et les catacombes ; le pain bénit est un souvenir des saintes agapes. La forme des édifices même est symbolique dans toute la période du moyen âge, époque où l'architecture s'est surtout inspirée de l'esprit religieux.

L'heure s'avance, chère amie, on sera inquiet à Kerkoff ; je n'ai pu dans une demi-heure vous donner l'explication de toutes ces cérémonies, de tous ces usages de notre Eglise catholique, mais vous compléterez ces notions par quelque bonne lecture qui vous intéressera infiniment. Bonsoir.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

Que vous est-il donc arrivé, Constance? depuis dix jours vous êtes absente, et pas un mot de vous n'est venu nous rassurer. Ici, dans votre maison, personne ne nous a indiqué le lieu de votre retraite?

— Rassurez-vous d'abord ; me voici ; puis je vais vous faire ma confidence. Il y a dix jours, j'allai, par hasard, à

(1) Voir le *Catéchisme de persévérance* de M. l'abbé Gaume, chanoine de Nevers, auquel nous avons beaucoup emprunté. Nous recommandons la lecture de cet excellent livre.

quelques lieues d'ici, voir mademoiselle de Saint-Valentin. E le venait de remplir un bien triste devoir: son frère, officier de marine, se mourait à Brest ; elle était accourue auprès de lui, et la pauvre femme, à son arrivée, l'a trouvé sans espoir, et bientôt il a rendu le dernier soupir. Le malheureux a rejeté, jusqu'à la fin, toute pensée chrétienne, tout secours religieux; elle l'a vu expirer dans un transport presque furieux, la repoussant elle-même. Il est vrai que déjà la fièvre jaune avait dérangé son cerveau à peu de distance des Antilles, et qu'il n'a jamais recouvré sa raison depuis cette affreuse maladie, à laquelle une autre a succédé. Adolphe était un homme bon, à l'esprit droit, au cœur pur ; Joanna espérait au moins qu'à la mort il se rappellerait les leçons de leur mère. Joanna est chrétienne, et sa douleur est des plus profondes. Elle passait à *****, et m'en donnait avis. Je n'avais pas de temps à perdre: je me fis conduire, avec Marthe, jusqu'au bateau. Je renvoyai ma voiture, comptant bien revenir le lendemain par la même voie.

Que trouvai-je, grand Dieu! une femme au désespoir, malade. O mon vieil ami! quelle mort que celle d'Adolphe! quel récit que celui-là fait par Joanna!... Comme j'étais impuissante pour calmer cette douleur qui se faisait jour pour la première fois!... Mais, si j'étais annihilée par ce désespoir, soigner cette femme, autrefois mon amie, n'était point au-dessus de mes forces, je me suis dévouée à elle. Au bout de deux jours, je l'ai vue revenir à un état meilleur, j'ai vu le désespoir se calmer; et comme Joanna est libre, je l'ai entraînée avec moi au couvent de ***, où je ne doutais pas que les bonnes paroles de mon bon M. Lange, les bons soins de la sœur Eulalie, la bonne odeur de sainteté que l'on respire en cette maison que Lucie m'a appris à aimer, ne rendissent un peu de courage à cette pauvre femme. Je vous écrivis un mot qu'une tourière a naïvement oublié; et, fort tranquille vis-à-vis de moi-même, je me déterminai à commencer une retraite avec Joanna. Elle m'a quitté hier. Une lettre la rappelle à Paris; elle n'a pu même venir ici, une nouvelle

douleur l'attend sa doute. Sa tante, déjà très-infirme, est plus malade, et probablement Joanna arrivera bien juste à temps pour recevoir son dernier soupir. Pauvre Joanna!...

Ce matin j'ai su que ma lettre était restée dans la poche de la sœur Justine, et aussitôt, m'expliquant votre silence, je suis partie, regrettant bien un peu de ne pas célébrer la fête de demain avec mes chères religieuses du Saint-Cœur de Marie.

Me voici, ne me grondez pas.

— Moi, vous gronder!... Eh! pourquoi? vous avez bien fait tout ce que vous avez fait; seulement, une autre fois, assurez-vous que vos lettres ne sont pas restées entre les mains de la sœur Justine. On prend des précautions.

— Votre ordonnance n'a jamais perdu vos lettres?

— Eh! mon Dieu, oui, cela m'est arrivé. Mais quelle est donc cette amie dont je ne vous ai jamais entendue parler?

— Vous vous êtes bien plus occupé du mauvais côté de ma vie que du bon. Tout le monde a ses amies dangereuses et non dangereuses. Joanna est de celles dont on ne parle pas, parce qu'il n'y a rien à en dire.

Voici son histoire : Son père employé dans le corps diplomatique, épousa, à Lisbonne, une femme fort belle et fort riche, très-peu instruite, mais pleine de foi. M. de Saint-Valentin mort, elle se retira du monde, et éleva Joanna dans la pratique chrétienne la plus exacte. A quatorze ans elle la plaça dans la pension où j'étais. Joanna a été souvent mon ange tutélaire. Ruinée par une banqueroute, madame de Saint-Valentin est morte de chagrin; sa fille n'a pas voulu se marier; elle vit de peu, et trouve le moyen de faire beaucoup de bien, Joanna est chrétienne dans la force du mot; mais Joanna a une imagination de feu; et sans sa piété, je crois qu'elle aurait pu se laisser aller à bien des désordres. Elle a reporté son activité sur les œuvres de charité; elle s'est consacrée aux êtres souffrants, et son âme, sans rien perdre de son ardeur, se domine elle-même; mais Joanna ne se remettra pas de la mort si terrible de son frère. Ce pauvre Adolphe!... Son père l'avait placé tout petit dans un déplorable établissement. Il ne savait

rien de Dieu ; dans la marine il n'a pas connu un seul prêtre. Il était bon, mais ignorant, ignorant à l'extrême. Aussi comment est-il mort ?... Oh ! la pauvre Joanna !... Voilà comment mourra mon mari, mon vieil ami : la fièvre jaune, le délire, pas un instant pour se reconnaître comme j'ai demandé à Dieu de le convertir ! Voilà peut-être comme est morte ma mère !...

Et Constance fondit en larmes.

En vain M. de Kerkoff chercha-t-il à calmer l'amertume de son cœur, dont toutes les plaies se rouvraient à la vue du déchirant désespoir de Joanna. Les lettres que cet excellent homme attendait du Brésil n'étaient point encore arrivées, et il était lui-même sans données certaines sur la fin de cette femme dont toute la vie avait été si légère.

Les larmes de Constance cessèrent enfin, et M. de Kerkoff profita de ce moment pour lui parler de Franck, dont il avait à lui donner d'excellentes nouvelles. M. de Chataignier goûtait de plus en plus l'amabilité toute naïve de cet enfant, et paraissait disposé à lui assurer sa fortune.

Franck grandissait, et sa mère, qui, jusque-là, avait pu suivre elle-même l'éducation et l'instruction de ce fils pour lequel elle prévoyait tant de dangers, sentait que bientôt elle ne répondrait plus aux exigences de la neuvième année d'un garçon. Elle frémissait à l'idée de se séparer de lui, et bien plus encore à la pensée de tous les périls dont il serait environné en pension. Que de fois elle avait sollicité de M. de Kerkoff un avis formel ! et jusqu'à ce jour son vieil ami avait éludé la question. Elle revint à la charge, et lui représenta que le mois d'octobre approchait, et qu'il importait de prendre un parti. Franck était arrivé à l'âge où les études sérieuses commencent ; fort, bien portant, docile et soumis à sa mère, qu'il aimait tendrement, heureusement doué du côté de l'esprit, cet enfant donnait les plus grandes espérances.

M. de Kerkoff, élevé dans les colléges, connaissait par expérience combien il est facile d'y perdre le plus bel ornement de l'enfance, combien souvent aussi le contact des idées fausses est funeste dans un âge aussi tendre. La position toute excep

tionnelle de madame de Monac rendait difficile le choix d'un précepteur. Il balançait depuis longtemps, et, quoique fixé au fond, il éprouvait le besoin de consulter lui-même l'oncle, qui semblait se préparer à remplacer le père de cet enfant.

M. de Chataigner venait de lui répondre, et il levait tous les doutes. Franck devait, à son sens, passer encore trois ou quatre ans sous l'aile de sa mère, et le choix d'un précepteur occupait uniquement alors M. de Kerkoff.

Un laïque, quelque respectable qu'il fût, ne convenait pas à ce poste; sa présence à La Grange blessait les convenances, un prêtre seul avait place à ce foyer.

Constance accueillit avec grande joie cette décision. Quelle est la mère qui désire l'éloignement de son enfant? Il fut arrêté que l'on chercherait un ecclésiastique propre à continuer ce qui avait été si heureusement commencé par Constance. Une pensée l'affligeait cependant : cet enfant sortirait tout à fait de ses mains pour entrer sous une domination étrangère, elle ne serait presque plus rien pour son fils, elle ne dirigerait plus ses études. Quelque simple que lui parût cette nécessité, elle regrettait les relations obligées, habituelles, qui, jusqu'alors, lui avaient donné une influence heureuse sur ce jeune esprit. Elle exprima ce regret.

— Ma chère Constanec, le plus grand malheur qui pût arriver à votre fils serait celui-là; la mère n'abandonne jamais en vain ses enfants, et quand elle remet en d'autres mains leur instruction, ses devoirs s'amoindrissent, mais ne disparaissent pas, ne disparaissent jamais; à elle seule reste cette tendre direction des sentiments que nous autres pères ne conservons pas longtemps; à elle les confidences, à elle les épanchements du cœur. En vous se confondront le père et la mère, l'avenir s'ouvre ainsi; vous accomplirez votre pénible tâche, et vous la remplirez bien; mais parce que vous appelez un aide vous ne déposez pas le fardeau; gardez-en votre part; je désire même que votre fils reçoive de vous une leçon. Toute sa vie il se souviendra de cette heure passée chaque jour auprès de vous. Ce souvenir lui sera doux dans l'amertume de l'éloignement.

— Que voulez-vous que je lui enseigne ? je ne sais rien.

— Vous avez un sérieux talent de peinture, et Frank apprendra le dessin sous votre direction. Tout en maniant un crayon, l'on cause, et facilement même. Cette heure passera vite pour lui, et pour vous elle sera pleine de charmes. Vous conserverez sous ce prétexte une intimité constante avec cet enfant, et jamais il ne dessinera sans penser à vous. Et, croyez-le bien, le souvenir d'une bonne mère ranime la vertu, donne de la force à l'âme. Quels enseignements se perdent les derniers, sinon les vôtres?

— Eh bien, j'adopte cette idée, cette leçon me ravira; nous serons seuls, nous causerons. Oh ! je vous remercie !...

Maintenant vous allez chercher un précepteur pour Franck, n'est-ce pas, mon ami? je m'en remets à vous.

— Demandez-le à Dieu, à la protectrice des mères et des enfants.

— Oh ! oui, demain est l'Assomption ; je prierai bien fort la reine du ciel de vous guider.

J'ai vivement regretté de ne pas avoir passé cette journée avec Joanna; comme elle aime la sainte Vierge ! comme elle en parle !... cette pauvre amie, elle m'a tant recommandé d'implorer pour son frère l'assistance de l'auxiliatrice des pécheurs!

Avant-hier, après les exercices du soir, nous allâmes nous asseoir à l'extrémité du jardin du couvent, sur ce petit rocher où les bonnes mères ont placé la statue de la Vierge immaculée, et là, de ce banc d'où la vue s'étend sur notre belle vallée, au milieu des fleurs si parfumées et si fraîches que les jeunes filles entretiennent au pied de cette image vénérée, Joanna, avec toute la verve méridionale qu'elle tient de sa mère, me disait toutes les grâces qu'elle avait reçues par l'intermédiaire de Marie. A ces grâces elle attribuait la bonne voie dans laquelle elle a toujours marché, le bonheur d'avoir été préservée de tous les périls dont nous avons été environnées, nous autres femmes du monde. Que de touchantes confidences elle me faisait ! comme elle m'excitait à la dévotion envers la sainte Vierge !....

« Vois-tu, me disait-elle, une fois placée sous l'égide de la plus pure des Vierges, une femme n'a plus rien à craindre. La reine des anges veille sur elle.

Avant de me mettre en pension, ma bonne mère me conduisit dans une chapelle dédiée à Marie; elle me plaça sous sa protection; mes prières se mêlaient aux siennes; mais ma prière, à moi, était sèche, et celle de ma mère... les larmes inondaient son beau visage. Oh! je le sentais en mon cœur, la mère priait pour son enfant; je me souviens de ces paroles qui s'échappaient de ses lèvres : Maintenant je vous remets mon enfant, il vous appartient; à vous de veiller sur elle, de la couvrir de votre voile si pur; à vous, Vierge immaculée, la vie tout entière de votre Joanna! Moi aussi, je répétais ces paroles, et il me sembla que Marie lui souriait. Depuis ce moment je me suis regardée comme sa fille adoptive, je lui ai remis le soin de toutes mes affaires. Eh bien, elle a veillé sur toutes, et dans mon désespoir, je ne trouve qu'une seule pensée consolante : il me semble que cette mère des affligés aura présenté à Dieu l'ignorance de mon pauvre frère comme une excuse de son impiété. Je n'ai jamais pu l'instruire, ce pauvre frère. Il portait une petite médaille que je lui avais donnée; elle venait de ma mère : il me promit en la recevant que, dans le danger, il implorerait le secours de l'Etoile de la mer!... Du salut de son âme je m'en remets à Marie comme de toutes choses, Constance. »

Puis, ami, Joanna tombait dans une rêverie qui ne ressemblait plus à son sombre silence; elle me prenait la main, et elle me disait : « Dans deux jours nous clorons notre retraite; toi, Marthe et moi, nous irons nous assoir ensemble au divin banquet; nos trois âmes se confondront en un seul sentiment, l'amour le plus tendre pour Marie, la confiance la plus absolue en elle; nous invoquerons son secours pour nos mères. Constance, tu prieras avec moi pour mon malheureux Adolphe; je prierai avec toi pour ton mari; ensemble nous prierons pour celles qui ne sont plus, pour tes enfants. Le soir nous amènerons Marthe aux pieds de cette statue, et tu

suivras l'exemple de ma mère, tu consacreras ta fille à la reine du ciel; tu placeras Franck sous sa protection spéciale. Oh! mon amie, l'innocence des enfants que l'on offre à Marie lui plaît; elle accepte ce don, elle le conserve pour elle et pour nous, bien mieux que nous ne conservons les perles qui nous viennent de nos mères. »

Et si je lui disais : Mais ma fille se mariera?... Qu'en sais-tu? Sais-tu quand le moissonneur coupera le blé mûr ? Quelque ange envoyé de Dieu a-t-il murmuré à ton oreille l'avenir de cette enfant? Puis, crois-tu que le mariage arrache à Marie les cœurs qu'on lui confie? Oh! non, Marie est la reine des femmes comme la reine des Vierges. Marie a été mère, Marie a enveloppé de langes son petit enfant; elle lui a donné son sein virginal. Oh! Marie, c'est la femme par excellence. Oh! non, aucun chrétien ne se sépare jamais de cette mère des hommes.

Hélas! je rougissais de mon ignorance; je n'osais plus presser de questions Joanna; lut-elle dans mes yeux? je l'ignore.

Elle reprit : « Cette grande fête qui approche, à laquelle nous nous préparons par la retraite, que nous célébrons ensemble, tu le sais, Constance, c'est la fête par excellence de Marie, son Assomption. Portée sur l'aile des anges, la mère du Dieu sauveur va prendre place au plus haut des cieux; la Colombe du Liban s'élance vers le trône étincelant qui l'attend; les puissances du céleste séjour, les anges et les archanges abaissent leurs encensoirs d'or, répétant les chants de victoire partis du chœur des vierges; les saintes femmes qui gardèrent leur cœur pur dans le mariage, les mères qui élevèrent leurs fils comme Marie éleva le sien, les veuves qui respectèrent le voile de deuil dont la mort les couvrit, redisent ces chants glorieux; les jeunes hommes, les cénobites du désert, les martyrs, les docteurs, les guerriers, les pauvres de Dieu, les pontifes, les rois, les apôtres, les patriarches, cette innombrable armée du ciel attend avec une joie indicible le couronnement de celle qui fut leur mère, leur appui, leur consola-

tion, leur exemple ; les cieux retentissent de leurs saints accents ; à leur tête s'avance le divin Rédempteur, le Fils de Marie, la Trinité tout entière s'unit au triomphe de la Vierge de Nazareth.

« Et sur la terre, ce jour ne serait pas un jour de joie et de bonheur!... Et sur la terre, ce jour resterait un jour inutile!... Oh ! non, Constance, les fils de Marie sont, eux aussi, dans la joie ; eux aussi ils mêlent leur voix aux voix de la céleste milice ; eux aussi ils répètent : Venez, et vous serez couronnée!... »

Mais, ami, je vous ennuie ; les paroles de Joanna perdent tout leur charme en passant par ma bouche. Elles me ravissaient ces paroles ; Joanna a tant d'éloquence ! son imagination est si riche ! son cœur animé par le saint amour a des accents si persuasifs ! et moi, je suis si froide, que ces accents, que je crois encore entendre en mon âme, je ne puis les reproduire et je ne rends plus que des sons indécis, tels que ceux de l'orgue que l'artiste quitte. Oh ! que ne suis-je Joanna ! vous m'écouteriez avec plaisir.

— Pourquoi s'est-elle éloignée de vous ? son dévouement, sa tendresse, eussent tari vos justes larmes. Je vous en supplie, continuez.

— Elle m'a sacrifiée à un devoir. Pauvre Joanna ! une autre tombe va s'ouvrir devant elle. Je reprends donc.

« Remarque bien tout, me disait-elle : en cette fête il y a tant de choses !

« D'abord, le fait même : l'Eglise croit que la vénérée mère du Sauveur a été, après sa mort, enlevée en son corps au ciel ; grande et sublime destinée que celle-là. Le vase d'élection ne pouvait être soumis à la décomposition de la tombe. Ce corps avait été le temple de l'esprit saint. Ces entrailles immaculées avaient conçu l'Homme-Dieu ; et cependant elle a souffert la mort. Fille d'Ève, quoique conçue sans péché, elle a payé le tribut du péché. Oui, le sépulcre s'est ouvert pour elle ; les apôtres et les disciples ont déposé sa froide dépouille dans le tombeau ; et tu n'as pas oublié ce magnifique tableau de

Carrache représentant l'Assomption de la Vierge et son sépulcre ouvert ne contenant plus que des fleurs.

« Toute créature doit la mort.

« Si Dieu n'a pas soustrait Marie à cette loi, au moins l'a-t-il appelée à lui immédiatement, et a-t-il voulu que ce corps exempt de souillure participât à la gloire qui lui était réservée.

« Quelle est cette femme qui s'avance radieuse comme le soleil, dont les pieds foulent la lune ? En elle reconnais-tu la vierge timide que l'ange salua? Oui, elle est pleine de grâces, mais elle marche en reine; les voies du ciel s'abaissent devant elle, les tonnerres se taisent, elle illumine le monde de son éclat; c'est l'épouse qui vient du Liban, et cette arche du testament, c'est elle, c'est la fille de la Judée, celle qui tremblait à l'approche de l'envoyé du Seigneur. Ne te semble-t-il pas de toute justice que son humilité soit couronnée? Ne te semble-t-il pas que ses vertus cachées brillent encore plus que les douze étoiles formant le diadème dont son chaste front est entouré? Oh ! Marie, les hommes se tourneront vers vous comme les moissons vers le soleil que vous éclipsez. Mais ici, dans toute votre gloire, ne répétez-vous pas cette admirable parole : Je suis la servante du Seigneur ?

« Le monde a été perdu par la femme, et la femme sauve le monde; le ciel a été fermé par une femme, et le ciel nous est ouvert par une femme. Fille, épouse, mère, elle a tous les caractères que nous avons nous aussi; au nom de la virginité, au nom de la maternité, elle nous convie à la gloire. »

Cette humilité de la sainte Vierge frappait singulièrement Joanna, car elle me fit observer combien sa vie avait été cachée, soit depuis les noces de Cana jusqu'au Calvaire, soit depuis le Calvaire jusqu'à sa mort. Elle remerciait Dieu d'avoir ainsi exalté celle dont toute l'existence donne l'exemple de la plus pure et de la plus modeste vertu.

Puis elle ajoutait : « Oui, crois-le bien, du haut du ciel, la mère des affligés nous écoute, elle présente à son fils nos supplications et nos vœux, elle tend la main avec bonté à celles qui se confient à elle. Descends en ton cœur, et dis-moi si tu

n'y trouves pas souvenance de quelque grande grâce obtenue par son intercession ; les miracles du cœur sont bien autrement fréquents que nous ne le supposons ; si les morts ne sortent pas du tombeau, que d'âmes, assoupies dans une léthargie mortelle, se réveillent vivantes et fortes ! et crois-le bien encore, ces résurrections en valent bien d'autres ; autant qu'elles, elles sont miraculeuses. »

Elle m'excitait à modeler ma vie sur celle de la Vierge prudente. Voile ta vie, me disait-elle : nous autres femmes, nous devons ressembler aux violettes ; elles cachent leurs simples fleurs sous des feuilles épaisses, et leur parfum est suave et doux. L'éclat nous convient peu, il nous éblouit et nous trompe ; nous n'avons pas été créées pour le bruit et la gloire ; la gloire, elle nous coûte trop cher, soyons ce que Dieu nous a faites. La place des vierges, des épouses et des mères, sera bien belle au céleste séjour, sachons attendre et à nous aussi il sera dit : Venez et vous serez couronnées.

Que Joanna était belle en prononçant ces paroles ! Déjà un rayon céleste brillait dans son regard si doux et si pur. Un grand maître l'eût choisie pour modèle s'il eût eu à rendre l'inspiration d'une fille de Marie.

Le tintement de la cloche nous rappela l'heure déjà avancée, nous nous embrassâmes tendrement aux pieds de la Vierge, et je me promis à moi-même d'être fidèle aux douces résolutions que je sentais naître dans mon cœur.

A notre réveil la lettre fatale fut remise à mon amie, et ce fut un bien grand chagrin pour moi que ce départ si brusque. Joanna m'avait promis, quelques jours, sa confiance en la Vierge, elle me l'avait inspirée ; je ne perdrai pas ce souvenir, le souvenir de cette soirée.

Maintenant, écoutez-moi bien : demain je passe la journée avec vous ; Lucie et Louise m'accompagneront à la table sainte ; le soir nous irons avec elles et avec vous, si vous avez cette bonté à Notre-Dame-des-Bois. Marthe sera des nôtres en tout, je l'espère, et là, dans cette petite chapelle, je la consacrerai de nouveau à la sainte Vierge.

— Il sera fait selon vos désirs.

Dès l'aube matinale, la chapelle de Notre-Dame-des-Bois fut ornée de bouquets d'oranger et de fleurs odoriférantes ; les pâtres et les bûcherons qui, suivant leurs pieux usages, vinrent prier la Vierge fidèle, furent éblouis de ce luxe de fleurs ; ils nommèrent Constance et récitèrent un chapelet à son intention.

La journée fut consacrée aux offices, et après la procession, alors que le soleil dorait de ses derniers rayons les grands arbres de la forêt, Constance, Marthe et ses amis gravissaient le petit sentier que nous connaissons déjà.

La chapelle n'avait plus de pèlerin. Une seule ombre se dessinait sur ses murs; un prêtre jeune encore priait, et priait avec ferveur; bientôt il se leva, et M. de Kerkoff reconnut en lui un jeune homme que depuis longtemps il avait perdu de vue.

La petite colonie de Kerkoff pria longuement. Enfin, Constance prenant Marthe par la main, s'approcha de la Madone ; les paroles qu'elle prononça, personne ne les entendit, tous s'unirent, cependant, à elle. Quand elle se leva, son visage trahissait une émotion profonde. En sortant, Constance serra les mains de ses trois amis ; elle ne parlait pas. Le sentier fut suivi en silence, ces cinq personnes avaient toutes besoin de recueillement.

Remontée en voiture, madame de Monac pria son vieil ami de lui expliquer cette grande fête.

— Que vous dire que vous ne sachiez ? Joanna vous a tout appris.

— Non, je vous assure. Ainsi pourquoi cette procession et ces prières particulières pour la France ?

— Louis XIII, en 1638, plaça sa personne, sa famille et son royaume sous la protection de la très-sainte Vierge ; il ordonna qu'une procession solennelle aurait lieu le jour de l'Assomption, et vous l'avez vu, la France reste toujours fidèle à cette consécration, toujours elle invoque le même secours et le même appui.

— Cette fête remonte à la primitive Église.

— Au sixième siècle, l'empereur Maurice la transféra du 18 janvier au 15 août; avant lui elle existait donc déjà. En France, elle ne fut obligatoire qu'au neuvième siècle, et dès le temps du pape Nicolas Ier elle était déjà précédée d'une vigile et d'un jeûne.

— Joanna m'a beaucoup parlé de la vie cachée de la sainte Vierge, mais sans doute les actes des apôtres mentionnent souvent les œuvres de la Mère de leur divin Maître.

— Un silence presque absolu est gardé par les écrivains sacrés de cet âge sur tout ce qui touche à la sainte Vierge; nous savons que les apôtres et les disciples ont peu écrit, leur vie était toute d'action, ils avaient la parole du maître à répandre dans le monde.

On sait très-peu de choses sur Marie. On croit qu'elle vécut à Ephèse, entourée du respect des disciples, qu'elle y mourut dans un âge très-avancé. Je ne puis vous donner avec sécurité des détails plus étendus.

— Ce silence est singulier.

— Pas autant que vous le supposez, Constance : d'abord les apôtres ont peu écrit, comme je viens de vous le dire; puis ne savons-nous pas que l'humilité était l'une des vertus les plus chères à Marie? Dès que sa présence n'est point utile, n'est pas motivée, vous l'avez vue déjà rentrer dans son obscurité. Sans doute, sa vie fut pleine de grandes œuvres; mais elle les cacha; elle est toujours la Vierge de Nazareth; cette simplicité est sa gloire. Et qui est-ce qui aurait pu augmenter notre amour, notre reconnaissance, notre confiance envers elle. Rien que je sache. N'est-elle pas la mère de notre Sauveur? ne nous a-t-elle pas été donnée pour mère? que nous faut-il de plus?

Gardez les paroles de Joanna, conservez les émotions qu'elles ont dû vous causer; c'est une grande grâce que la rencontre de cette vertueuse amie, et votre dévouement à sa si juste douleur est déja récompensé; votre confiance en Marie ne sera pas vaine. Ce n'est pas pour rien que vous l'appelez avec l'Eglise la Vierge fidèle.

Avez-vous remarqué Constance, ce prêtre agenouillé à la chapelle?

— Non; pourquoi cette question?

— Son histoire est curieuse.

— Dites-la-nous.

— Voilà La Grange; à un autre jour.

On remit à M. de Kerkoff son courrier; ses yeux tombèrent tout d'abord sur une lettre du Brésil. Il la décacheta avec anxiété. Elle était remplie de détails très-importants. D'abord, on lui annonçait que la mère de sa pupille avait rendu le dernier soupir entre les bras d'un bon prêtre. Elle avait édifié tout le monde par sa résignation et sa foi. Reconnaissant tous ses torts envers sa fille, ses dernières paroles avaient appelé les bénédictions de Dieu sur madame de Monac et ses enfants. Elle était morte en chrétienne, et en chrétienne repentante. On ajoutait à ces détails si précieux pour sa fille des renseignements très-étendus sur sa fortune; elle avait fait un testament par lequel elle léguait une grande partie de ses biens à ses petits enfants et le reste à Constance ; elle avait déclaré qu'elle prenait ce parti pour obvier à l'entraînement dans lequel le bon cœur de celle-ci pourrait la conduire vis-à-vis de Monac. On observait que, malgré les dilapidations de D. Manuel, cette fortune s'élevait à un chiffre fort considérable. Les titres de ses biens étaient en mains sûres, et il ne restait rien à redouter de D. Manuel, atteint d'une maladie épidémique.

M. de Kerkoff se hâta de remettre cette lettre à sa fille adoptive; elle fut pour elle un baume consolateur, elle y vit une preuve de la bonté de Marie, et ce fut sous l'impression des émotions les plus douces et les plus consolantes qu'elle se sépara de ses amis.

QUINZIÈME SOIRÉE.

C'était le 24 août au soir, une voiture s'arrêta au perron du château de Kerkoff ; la portière s'ouvrit, et deux hommes descendirent successivement, puis un enfant. Ces deux hommes n'étaient autres que M. de Kerkoff et un prêtre; l'enfant si frais, si empressé de franchir les degrés, Franck de Monac.

Des vases remplis de fleurs nouvelles ornaient le vestibule; la porte du salon s'ouvrait, et à la vue de Franck, sa mère, sa sœur, Lucie, Louise s'élançaient vers les arrivants. Que de tendres baisers ! que de questions ! Enfin l'étranger put être présenté à la famille ; son visage bruni par le soleil, ses traits altérés par les fatigues, sa barbe déjà blanchie, ainsi que ses cheveux, donnaient à ce prêtre plus d'âge que n'en annonçaient une tournure militaire, une taille bien prise et svelte, des dents blanches, bien rangées, une démarche facile et élégante. La physionomie grave, douce, l'œil intelligent et le regard franc, une cicatrice profonde au front, tout dans l'ensemble de cet homme, décélait un prêtre hors de la ligne commune ; ses habits de voyage propres, bien disposés à sa taille, la manière dont il se présentait indiquaient une longue habitude d'une autre vie.

— Je vous amène une ancienne connaissance, Mesdames, pour laquelle je vous demande vos bontés, M. l'abbé Du Chêne, que vous aimerez quand vous le connaîtrez. M. l'abbé veut bien passer quelques jours sous notre toit, et je m'en réjouis très-fort.

M. de Kerkoff raconta ensuite que M. de Chataignier lui avait donné Franck à ramener à sa mère, qu'il avait pu assez hâter ses affaires pour arriver ce soir même, qu'il

était enchanté de son voyage, et que tout tournait au gré de ses désirs. Ce peu de mots amena une sérénité complète sur tous les visages. Il était tard déjà, et la cloche du village annonçait la prière. On se leva, tout le monde disparut, et bientôt, la porte de la bibliothèque s'ouvrant, Kerkoff vit apparaître d'abord Louise, portant un gros bouquet. Lui sauter au cou, le coiffer d'un beau bonnet grec, œuvre de ses heures de solitude, ce fut l'affaire d'un moment. Puis Lucie, avec son bouquet et une jolie bourse, son cadeau annuel; puis Franck, qui avait, en route, cueilli dans un coin de lande de belles bruyères et des fleurs sauvages qu'il avait eu bien soin de cacher; puis Marthe, qui avait inventé de faire un bel essuie-plume; enfin Constance, chargée d'un très-joli portrait de Louise au pastel, qu'elle offrait à son vieil ami, pour que jamais les traits de sa fille chérie ne fussent éloignés de ses yeux.

C'est que le lendemain on fêtait saint Louis, le glorieux patron du châtelain, de l'ami, du père de tout ce monde.

Kerkoff, non plus que personne, n'avait oublié ce jour; Louise devait avoir son tour : de la main de son père, elle reçut une charmante boîte à ouvrage, remplie de dessins de tous genres, de crochets, d'aiguilles, de soie; puis au fond, un petit pli sur lequel était écrit : « Pour tes pauvres. » Louise s'élança au cou de son père, l'embrassa encore mieux cette dernière fois ; elle avait senti un billet de banque! Sa mère lui donnait un beau livre, Marthe un col brodé, Franck un bouquet de fleurs d'oranger, qu'il avait été bien vite cueillir, et Constance une jolie petite pendule surmontée d'une statuette, reproduisant la Madeleine de Canova. La fête eût été complète si l'autre enfant de la maison eût été là. Tout le monde y pensa. Lui aussi avait donné son bouquet; car il annonçait que pour un fait d'armes, il venait d'être proposé pour la croix. Des larmes de joie mouillèrent les joues du brave M. de Kerkoff. Il lut avec avidité cette longue lettre, où tous les détails d'une chaude affaire contre les Arabes étaient racontés par un sous-lieutenant de dix-huit ans, et qui, seule-

ment à la fin, ajoutait que son cheval avait été tué et lui blessé à la joue d'un coup de sabre et à la cuisse d'une balle, mais que rien de cela n'était grave et ne valait le drapeau dont il s'était emparé. Oh! quelle joie que celle de ce premier drapeau !

On passa à la chapelle. M. de Kerkoff avait reçu, quelques instants auparavant, le bouquet d'épis de blé des valets de ferme, les fleurs des jardiniers, les vœux de tous; il proclama lui - même le premier fait d'armes de son fils, et les cris de : Vive notre jeune maître! se mêlaient aux énergiques paroles de ces hommes qui tous avaient porté le sabre et le mousquet. Le plus vieux jurait et pleurait. — Qu'avez-vous, Gratien ?— Mille tonnerres, mon général, je suis content, le sang de Kerkoff ne ment pas; et contre les Bédouins encore! — « C'est comme toi, mon brave.» Gratien était l'ancienne ordonnance de M. de Kerkoff, et ne l'avait jamais quitté.

La prière se fit avec une dévotion et un recueillement touchants; tous remerciaient et demandaient. A la fin, après le *sub tuum*, M. Du Chêne ajouta : « Et vous, bienheureux saint Louis, qui unîtes les vertus du chrétien aux vertus du grand roi, vous qui trouvâtes la mort sur la terre d'Afrique après le glorieux combats, demandez à Dieu de bénir cette maison, celui qui porte ici votre nom; demandez à Dieu de bénir cette jeune fille placée sous votre patronage, dont la main s'ouvre, comme la vôtre, pour l'indigent; priez pour ce jeune homme qui suit vos nobles exemples, oh! valeureux guerrier ! que Dieu le préserve de tout danger, le guide dans les combats, lui conserve la foi et lui donne la force, le courage et la clémence! Priez pour nos armes et pour la France! »

En sortant de la chapelle où Lucie, sa fille et son mari avaient restés un peu plus que les autres, prolongeant la prière adressée à Dieu pour leur fils glorieux, mais blessé, toute la maison se dispersa pour aller annoncer aux fermiers, aux voisins, aux amis, la victoire du jeune officier, l'arrivée de son père ; le lendemain devait être un jour de fête.

M. l'abbé Du Chêne, après avoir serré avec une expression

particulière la main de celui qu'il appelait aussi mon général, se retira. Il avait compris que l'on avait bien des choses à se dire.

La lettre d'Afrique fut relue avec grande attention par M. de Kerkoff ; il calcula tout, pesa tous les mots, et il resta persuadé que les blessures de son fils n'étaient pas graves. Il ne se trompait pas.

— Mais, mon père, ce coup de sabre le défigurera, dit Louise.

— Mon enfant, une cicatrice au visage, venant d'un ennemi est toujours belle. Est-ce que tu trouves que celle qui orne le front de M. Du Chêne ne lui va pas bien?

— Oh mon père ! une cicatrice de prêtre ?

— Ma petite Louise, cette tête-là, avant de porter la barrette, portait une autre coiffure ; et je t'assure que cette blessure vaut celle de ton frère.

— Peut-être, mon père ; mais ce n'est pas sur le champ de bataille qu'elle fut reçue.

— Tu es dans l'erreur : deux personnes ici ont vu M. Du Chêne la recevoir et faire tomber l'arabe qui lui porta ce coup.

— Comment ? cette question sortit de toutes les bouches.

— M. Du Chêne était officier d'artillerie avant d'être prêtre; à la prise d'Alger, ses pièces furent attaquées avec une grande résolution et défendues de même.

— Comment M. Du Chêne s'est-il fait prêtre ?

— C'est une longue histoire. L'abbé que tu vois là était un rude soldat, et en bien peu de temps il avait acquis une réputation de bravoure et de sang-froid rare chez un jeune homme entrant au service. Il a pris part à grand nombre de combats en Afrique, et s'y est distingué comme sous Alger. Une déplorable circonstance le contraignit à mettre l'épée à la main, et il fut assez malheureux pour blesser mortellement son adversaire, qui avait été son camarade et son ami. Cette mort lui causa la plus grande douleur; il quitta le service et voyagea. A Rome, il rencontra l'une de ces inspirations qui bouleversent toute une existence ; il étudia le christianisme, qu'il connaissait peu.

Il passa toute une année enfermé dans une cellule, examinant et méditant. Au bout de cette retraite, il prit le chemin de Jérusalem, parcourut la terre sainte, une grande partie de la Syrie, de l'Asie occidentale ; et, de plus en plus convaincu de la vérité de notre foi, après de mûres réflexions, il entra au séminaire, déterminé à se consacrer aux missions. Sa santé a souffert d'une blessure reçue devant Constantine, de ses voyages, de ses campagnes, et il a dû renoncer à ses nobles projets; un repos presque absolu lui est devenu nécessaire, et il est venu en Bretagne visiter une petite terre dont il est propriétaire au delà de la forêt. Vous l'avez rencontré le jour de l'Assomption à la chapelle. Je le retrouvai le lendemain dans la malle-poste; nous sommes allés ensemble à Paris, et je lui ai proposé de revenir avec moi passer quelque temps ici, ce qu'il a accepté à ma vive satisfaction.

C'est un homme très-aimable, très-intéressant; il a beaucoup vu; il est sorti de l'école Polytechnique, et je suis persuadé qu'il vous plaira. Franck l'a pris en affection.

Madame de Monac avait suivi avec un intérêt marqué l'histoire de M. Du Chêne.

M. de Kerkoff rendit compte de son voyage; il avait terminé quelques affaires graves, pour lui et pour Constance. Il resta seul avec elle, et lui donna les nouvelles les plus satisfaisantes de ses affaires. Il put aussi lui assurer que M. de Chataignier, qu'il avait vu et dont il rapportait une lettre, était charmé de son petit-neveu; charmé de son éducation, son testament était fait en faveur de cet enfant. Ce bon vieillard rendait de plus en plus justice à sa nièce, et il pensait à venir la voir à La Grange.

— Et cet abbé, dit Constance, ou je me trompe, ou il n'est pas ici pour rien?

— Dans le fait, j'ai des vues sur lui. Je lui ai proposé de passer un mois ici, avec la pensée que, s'il vous convenait; que si vous lui conveniez vous-même, il pourrait fort bien se faire qu'il se chargeât de l'éducation de Franck. Il a grand besoin d'une vie douce, de repos. Je l'ai sondé, et il est très-

possible qu'il accepte; il ne m'a pas dit non. Ne hâtons rien. Votre oncle l'a vu, et il lui plaît.

Il était fort tard, M. de Kerkoff avait besoin de repos, plus besoin encore d'être seul.

Rentré chez lui, il relut encore la lettre de son fils, déjà vieille de date; il remercia, du fond du cœur, la Providence d'avoir veillé sur ses jours; il restait inquiet, et très-inquiet toutefois, et, quoique joyeux de ce brillant début, il sentait toutes les angoises d'un père dont le fils brave la mort; il écrivit longuement à ce fils, longuement au ministre de la guerre, qu'il n'avait pas vu; il prit toutes les précautions possibles pour arriver à être promptement éclairé sur les suites de ces blessures.

En vieux soldat et en vrai chrétien, Kerkoff s'agenouilla devant l'image de saint Louis, formant le milieu de la grand'-croix de l'ordre que son père avait portée, et il plaça de nouveau son fils sous la protection du saint roi, du héros de la Massoure; il se recommanda lui-même à son patron vénéré, et se prépara à dignement célébrer sa fête le lendemain.

Dès le matin, les environs de Kerkoff furent informés du succès et des blessures de notre sous-lieutenant; aussi voisins en voiture, voisins à pied, voisins en habit noir, voisins en blouse, arrivaient de tous côtés. A dix heures, l'abbé Du Chêne parut à l'autel; la chapelle était pleine; cette chapelle remontait à la renaissance, et elle était sous l'invocation de saint Louis. Toutes les prières se confondaient, toutes avaient le même but.

M. de Kerkoff approcha de la sainte table avec sa famille; Gratien l'y suivait. Jacques Brieux, une quantité de paysans et de paysannes, quelques jeunes filles prirent part au banquet sacré : ce fut un touchant spectacle que celui-là.

Quand il quitta la chapelle, Kerkoff fut entouré par toute cette foule; tous avaient reçu de lui un bienfait; qui un bon conseil, qui un secours, tous de bons exemples et de bonnes paroles.

Ce fut fête complète au château, fête au salon, fête à l'office,

fête pour les pauvres. Notre vieille connaissance Jacques Brieux alla se placer auprès de Louise, pour laquelle il professait une sainte affection. Quelques autres costumes bretons, si pittoresques, se remarquaient au milieu des mises élégantes des femmes; ils étaient portés par gens aimés et estimés du général, et plus d'un avait fait la guerre sous ses ordres.

La journée fut des plus gaies, des plus heureuses pour tous; elle finit cependant de bonne heure, car chacun pensait que la famille que l'on fêtait avait besoin de solitude.

Personne n'avait été étonné de la piété du général, on savait partout que nul cœur n'était plus droit et plus simple que le sien; on savait que sa charité égalait sa piété, et qu'une instruction aussi variée que solide accompagnait sa foi si vive et si profonde. Si un petit jeune homme eût été tenté de lâcher une plaisanterie, aussitôt il lui eût été répondu : « Quand vous aurez été aussi brave que lui, aussi bon, aussi compatissant que lui, aussi dévoué que lui, quand vous pourrez lutter de science avec lui, il vous sera permis d'en rire, jusque-là taisez-vous, et cherchez à l'imiter.» On racontait et ses brillantes campagnes et sa vie, chaîne non interrompue de bonnes actions. Ici c'était un jeune homme redisant comment il devait aux sages conseils de M. de Kerkoff de n'avoir pas abandonné le chemin de l'honneur. Un autre racontait que brouillé avec sa famille, il avait dû à ce vieillard une réconciliation facile et durable; à cet autre il avait ouvert les portes de la bonne compagnie en le sauvant de la mauvaise; à celui-ci il avait assuré une carrière; à celui-là, il avait facilité un bon mariage; cet autre, il l'avait veillé dans une grande maladie. Un manufacturier ne se cachait pas d'avoir, grâce à lui, échappé à une banqueroute imminente. Le silence des pères était expressif; il est des services rendus qui ne doivent jamais paraître au grand jour, et si l'on eût entendu les discours de cette foule qui buvait et mangeait sur les pelouses, ils étaient bien plus probants encore. Oh ! que Louise était heureuse !... Que Lucie était fière !... Comme Gratien se redressait !... Comme il enchérissait sur les autres !... Kerkoff lui seul n'en-

tendait rien de tous ces éloges; il faisait le bien parce que dès son enfance il avait appris à aimer les hommes, tous les hommes, comme ses frères; il agissait devant Dieu, et non point devant le public.

On se retira, et Kerkoff chercha vite un moment de solitude, et se dirigea vers la partie la plus écartée du parc. Il avait là son banc favori, banc sur lequel si souvent il s'était assis avec son fils. Que de choses ne lui avait-il pas apprises! Aujourd'hui il recueillait le fruit de cette semence versée avec tant de soin et de bonheur dans cette âme généreuse; de l'honneur, il n'en doutait pas, mais, au milieu de l'enivrement d'une gloire précoce, le cœur ne se gonflerait-il pas? mais, sur la terre des combats, la foi resterait-elle à l'âme? serait-il pur de toute souillure quand il rentrerait au toît paternel? aurait-il épargné le sang de l'ennemi? aurait-il reporté au Dieu des batailles le succès de ses armes? et enfin, car le père est toujours là, la mort épargnerait-elle ce jeune courage?...

Il est une foule de circonstances dans la vie où la prudence humaine n'a plus de place, où l'homme s'efface; Kerkoff le sentait; aussi était-ce à la Providence qu'il s'en remettait; il se confia donc tout entier à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Louis, pour lequel il avait, on le sait, une dévotion toute particulière. Ces pensées le ramenèrent à la sérénité, et il arriva à se dire à lui-même : Mon fils fait son devoir, à Dieu de diriger le sort des combats, à moi de prier; s'il succombe, Dieu aura pitié de lui; dans sa miséricorde infinie, il se souviendra du sacrifice que fait, en ce moment, mon cœur paternel.

Il rentrait; au détour d'une allée il rencontra Constance qui avait disparu après la messe, et s'était, à cause de son deuil, tenue éloignée de ses amis; depuis longtemps elle effeuillait un bouquet de roses en l'attendant.

— Je suis triste, lui dit-elle, je n'ai pas employé ce jour comme je le désirais : j'eusse voulu, moi aussi, vous suivre à l'autel; je ne m'y suis point préparée; puis je redoutais cette foule qui serait là. Tenez, j'ai beau comprendre le christia-

nisme, goûter sa douceur admirer et sentir tout ce qu'il donne au cœur de joie et de consolation, il me reste une froideur de glace, un embarras extraordinaire. Que sais-je ? Pour prier, il faut que je sois seule ; pour m'approcher de Dieu, il me faut la retraite et la solitude.

— Vous vous guérirez, mais à la longue, de tous vos scrupules. Aujourd'hui rien, excepté votre affection pour nous, ne vous engageait à communier plutôt qu'un autre jour. Certainement j'eusse été bien touché de vous voir offrir cette bonne œuvre à Dieu pour moi ; mais vous avez prié mieux que nous peut-être, consolez-vous, mon enfant.

— Vous avez, vous, approché de la sainte table?

— Oh ! moi, c'est différent, saint Louis est mon patron, celui de Louise, celui de mon fils; il était celui de mon père; notre famille lui est vouée comme cette chapelle. J'ai, à bien d'autres titres encore, une dévotion toute particulière pour ce pieux roi ; je manquerais à ma fête si je ne pensais pas à me rapprocher plus particulièrement de Dieu en ce jour; plus que jamais j'ai besoin de lui, de l'aide et du secours de saint Louis.

Vous savez que, lors de notre baptême, nos parrains et nos marraines nous placent sous le patronage d'un ou de plusieurs saints; ce sont nos défenseurs auprès de Dieu, dont ils sont les amis; il est donc simple et très-simple que nous nous adressions d'une manière toute particulière à eux dans tous les cas, tous les jours, dans le danger, dans l'affliction ; mais l'Eglise ayant, pour un grand nombre de saints, désigné un jour où elle honore particulièrement leur mémoire, il est de devoir, non rigoureux, sans doute, mais de devoir vraiment chrétien, de nous unir à elle et de rendre à notre patron un culte particulier en ce jour-là.

— Un culte?

— Vous faites bien de m'arrêter, chère amie, et je vous dois une explication que voici :

A Dieu seul l'Eglise rend un culte d'adoration; aux saints elle rend un culte d'honneur. Cette distinction est importante;

nous honorons les saints, nous adorons Dieu. Le saint, c'est l'ami de Dieu, nous lui demandons de prier pour nous ; ainsi, dans les litanies, vous dites : Trinité sainte, ayez pitié de nous; sainte Marie, priez pour nous. Vous voyez la différence. Que demandons-nous aux saints que nous invoquons? De prier pour nous. C'est à l'ami de Dieu que nous demandons de prier Dieu pour nous, de réclamer telle ou telle grâce, telle ou telle faveur pour nous. Ceci est donc simple et naturel à l'homme, car tous les jours on s'adresse à moi pour vous demander une aumône, un service, et on s'adresse à moi parce que l'on sait que je suis votre ami : ma comparaison est bizarre, car vous n'êtes pas Dieu, mais elle vous explique ce que nous comprenons par notre culte envers les saints. Hier, l'abbé Du Chêne, après la prière du soir, n'a-t-il pas adressé une oraison spéciale à saint Louis? Que lui a-t-il dit? passez-moi ce mot. « Grand saint, dont nous honorerons demain la mémoire, demandez à Dieu de bénir cette famille, etc., etc. » Vous le voyez, il n'a pas dit : Bénissez cette famille? Dieu seul bénit ; Saint Louis peut, lui, demander de bénir, et on le prie de cette demande.

— Je comprends très-bien ; mais pourquoi avez-vous communié?

— Le plus sûr moyen d'honorer les saints, c'est, n'est-ce pas, de remercier Dieu des grâces par lesquelles il les a appelés à la gloire; comment puis-je mieux remercier Dieu qu'en lui offrant le sacrifice par excellence et en y participant, en m'unissant à lui par la sainte communion, en recevant le corps, le sang, la divinité de mon Sauveur? De mon cœur je fais son temple; quelque indigne que soit ce temple, je m'approche autant que je le puis de l'état bienheureux du glorieux habitant du ciel que je veux honorer, j'unis ma prière à la sienne, et ne pensez-vous pas comme moi que cette conduite doive lui plaire plus que tout autre.

L'homme, dans sa misère, fait ce qu'il peut, et ni Dieu ni les saints ne lui en demandent davantage.

— On nous reproche d'adorer les images.

— Oui, certainement; quelques sectes, vous le savez, bannissent de leurs temples les statues, les tableaux; elles ont fait plus, elles ont brisé une foule d'œuvres d'art avec un vandalisme barbare.

— Mais Dieu a prohibé les représentations.

— Entendons-nous. Dieu, devant les idolâtres, c'est-à-dire devant ces peuples qui, fléchissant le genou en face d'une statue, d'un fétiche, d'une représentation quelconque, adressent leur adoration à cette pierre, à ce bois, le regardent non pas comme une image, mais comme un Dieu, mais comme Dieu lui-même, devant l'idolâtrie, Dieu a défendu l'idolâtrie; il a prohibé les images que l'on adore, et Dieu, je n'ai pas besoin de vous le dire, a bien fait.

Est-ce de cette adoration aveugle et misérable qu'il s'agit? Quand, tombant devant votre crucifix, vous gémissez de vos fautes, vous implorez la miséricorde du Rédempteur, vous adressez-vous à l'œuvre du sculpteur? priez-vous, adorez-vous ce morceau d'ivoire travaillé par un ouvrier auquel vous l'avez payé? Non, certes; ce crucifix vous rappelle votre Dieu mort pour vous, et vous n'implorez ni l'ébène ni le bronze. Votre ardente prière s'allume au souvenir; vous aimez ce crucifix parce qu'il vous rappelle la bonté de Dieu et ses promesses; vous ne l'aimez pas pour lui-même de ce grand amour que vous portez au Sauveur.

Le reproche que l'on nous fait est puéril et misérable. Pensez-vous que saint Louis, quand il reçut les précieuses reliques qu'il déposa à la Sainte-Chapelle, les adora? Non. Il les honora et les vénéra, elles lui rappelaient la glorieuse passion de Notre-Seigneur.

— Mais, pourquoi honorer les reliques?

— Quel est ce bracelet que vous portez toujours, ce bracelet rivé à votre poignet, Constance?

— Vous le savez mieux que personne, ami, il contient, sous cette petite plaque, les cheveux que vous coupâtes sur le front de mon père quand vous lui eûtes fermé les yeux.

— Il est précieux pour vous?

— Vous le savez bien.

— Eh bien, pourquoi vous est-il si précieux?

— Eh ! mon Dieu, vous me le demandez! il me rappelle l'être que j'ai le plus aimé, le plus respecté, mon pauvre père, et vous qui m'avez donné ce souvenir.

— Vous venez de vous répondre à vous-même, Constance; les reliques des saints nous sont précieuses parce qu'elles nous les rappellent; les saints sont nos pères; nous n'adorons rien ici, nous honorons, nous vénérons comme vous vénérez la mémoire de votre bon père, de votre glorieux père, nous vénérons nos saints et encore una fois nous ne les adorons pas.

Dites-moi pourquoi je garde avec un respect profond l'épée de mon père; dites-moi pourquoi j'aime à m'entourer de ces souvenirs, et je vous dirai que l'épée de saint Louis me serait bien autrement précieuse, et non certes à cause de son antiquité, mais, et vous le sentez, à cause de celui qui la porta. Oh! je le crois et je l'espère, saint Louis est mon père au ciel!

— Mais, ami, toutes les reliques sont-elles vraies?

— L'Eglise prend toutes les précautions possibles pour n'admettre comme vraies que les reliques authentiques. Ainsi, ce soir, Lucie vous montrera le morceau de la vraie croix qu'elle tient de Monseigneur l'archevêque de Paris, et elle vous fera lire le certificat émané de lui, constatant que cette petite parcelle provient du morceau que Notre-Dame possède.

Il est bien vrai qu'il existe bon nombre de reliques apocryphes; mais, chère amie, tous les portraits de famille sont-ils vrais?

— Comment honorer nos patrons?

— En imitant leurs vertus, en les priant, en nous unissant le plus possible à eux.

— Vous croyez donc qu'ils nous entendent?

— Et vous, Constance, vous ne le croyez pas; pourquoi alors vos prières à la sainte Vierge? Oui, certes, je crois, avec l'Eglise, à l'union de l'Eglise du ciel et de l'Eglise de la terre.

Oui, je crois que les bienheureux reçoivent nos vœux et les portent au Dieu trois fois saint. Oui, et cette croyance réjouit mon âme, réchauffe mon cœur, oui, je crois à cette chaîne mystérieuse qui lie la gloire à la misère, le céleste séjour à la vallée des larmes.

Pourriez-vous supporter la pensée d'une séparation éternelle, commençant avec la tombe ? Non, au plus profond de votre cœur un sentiment puissant vous pousse vers cette croyance que ceux-là pour lesquels la lumière du soleil ne brille plus, sont encore unis à vous par des liens mystérieux. Oh ! si le doute, si une froide négation venait un seul jour dominer notre âme, comment la supporterions-nous cette douleur de l'étenelle séparation? l'amour du chrétien n'a pas de limites, le marbre du tombeau ne l'arrête pas ; il passe par delà et ne s'arrête que dans l'éternité.

Oui, chère amie, je garde en mon cœur cette sainte croyance, comme j'y garde l'espérance chrétienne.

— Mais ces saints que nous honorons sont-ils au ciel ? ne nous trompons-nous pas? Que de gens j'ai entendu béatifier qui probablement n'ont pas reçu la couronne céleste !

— L'Eglise n'admet comme saints, n'invoque et ne propose à la vénération des fidèles que les personnages qui, après de longues et minutieuses recherches lui apparaissent vraiment tels. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle sage lenteur, quelle gravité elle agit en ces circonstances. Vous lirez quelque acte de canonisation, et vous resterez stupéfaite des investigations auxquelles se livre le saint-siége dans ces procédures. Je vous renvoie à cette lecture, car le temps nous manquerait ce soir.

Dans le monde, croyez-le bien, on canonise comme on damne, à peu de frais, et je vous engage très-fort à imiter la prudence de Rome.

— Vous croyez aussi aux anges?

— Mais, chère Constance, comme vous êtes disposée au doute, ce soir ! qu'avez-vous donc? Quoi ! vous voilà prête à rejeter dans le merveilleux fantastique toute la cour céleste !

plus de saints, plus d'anges! comme vous décolorez nos belles croyances! comme vous ôtez de nos âmes les sentiments doux et consolants!

— Comme vous prenez feu, ami! comme vous expliquez vite et méchamment une question qui n'a pas été achevée, une pensée qui n'a pas eu le temps de se produire! Vous me permettrez de terminer ma phrase peut-être? Eh bien, je voulais savoir si vous croyez que les anges sont en communication avec les hommes.

— Pardon, pardon Constance, je suis dans mon tort, et je le reconnais.

Eh! pourquoi ne pas admettre ce que l'Histoire sainte nous enseigne?... Quelle raison de ne pas croire que ces intelligences pures que Dieu a créées plus parfaites que nous ne lui servent pas d'intermédiaire auprès de nous? Quelle raison existe-t-il de nier ce que l'Eglise reçoit comme une vérité révélée dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament? Oh! pourquoi, je vous en prie, ne croirais-je pas à l'Ange conducteur de Tobie? pourquoi me faudrait-il rejeter la Salutation angélique? Je ne sais rien qui infirme cette doctrine, et j'aurais des multitudes de bonnes raisons à vous donner pour justifier la foi de l'Eglise.

— Eh! sachez-le bien, ami, plus que vous, je crois aux saints anges; plus que vous, s'il est possible, j'aime cette douce croyance qui me montre l'un de ces esprits préposé à ma garde, éloignant de moi le danger, combattant pour moi et même contre moi, allumant dans mon cœur les bons désirs, en arrachant les pensées de désespoir et de haine, me montrant le ciel comme le port, m'entraînant avec lui vers sa céleste patrie. Oh! je serais chrétienne rien que pour croire à l'ange gardien! que de fois il m'a sauvée, mon bon ange!

Que de fois, penchée sur le berceau de ma fille, de Marthe toute petite, toute rose, dormant d'un sommeil si doux et si paisible, que de fois j'ai passé de longues heures à jouir de ce calme de mon enfant! Il me semblait, vous le dirai-je, que de l'autre côté du berceau se tenait un bel ange, aux ailes blan-

ches, les étendant sur elle, la couvrant tout entière, cette pure et ravissante créature de ce bouclier impénétrable; oh! comme je le remerciais, comme je lui demandais de veiller sur celles dont la garde lui avait été donnée!

Ne condamnez pas, je vous en conjure, cet enfantillage. Eh! vous, mon Dieu! vous le savez, j'étais bien peu chrétienne alors, et je ne sais quel instinct de poésie m'inspirait pour votre saint ange une prière que je n'avais pas toujours pour vous. Mon âme s'épanouissait souvent à cette pensée des anges; j'espérais, petit enfant, qu'ils me visiteraient dans mon sommeil. Je ne vous dirai pas tout; la lecture de quelques livres m'avait donné des idées assez fausses sur leurs fonctions, et, jeune fille, je priais l'ange des saintes amours.

Par grand bonheur, le christianisme est devenu pour moi bien autre chose qu'une poésie, et j'ai pris des anges une idée plus juste et plus vraie. Oui, je bénis Dieu qui a donné à l'homme son ange pour le conduire; qui dans les saints du Ciel, lui donne encore des patrons et des défenseurs. Que j'aime à penser à l'échelle mystérieuse de Jacob! Que j'aime à croire que mon bon ange porte lui-même à Dieu le vœu qu'il inspira peut-être à mon cœur. Que j'aime aussi à croire que cette sainte, que vous m'avez donnée pour protectrice, que je connais si peu, dont je lirai la vie demain, que j'invoquerai tout à l'heure avec ardeur et pour la première fois peut-être, sera mon secours dans la peine et mon appui près de Dieu!

Maintenant, pardon, car il faut vous l'avouer, j'ai été femme ce soir, je vous ai fait des questions uniquement pour vous en faire. Adieu; mes chevaux doivent attendre depuis longtemps; il est très-tard. Je vous quitte.

SEIZIÈME SOIRÉE.

— Enfin le sort de Frank est fixé, chère Constance, M. Du Chêne vient de me donner sa parole; il accepte toutes les conditions que je lui ai proposées, il se dévoue et à cet enfant et à vous.

— Oh! je vous remercie de tout mon cœur! encore un service à ajouter à tant d'autres, je ne sais plus les compter. Il faut l'avouer, mon vieil ami, la Providence veille visiblement sur moi, et elle vous a choisi pour son instrument.

Quel changement en moi! quel calme j'éprouve! comme tout s'arrange! comme vous avez bien fait de me rendre chrétienne!... Je ne suis point encore ce que je devrais être; par sa froideur mon âme répond peu aux grâces que Dieu m'accorde, et cependant ma foi est complète, j'admire la sublime grandeur de la religion que vous m'avez appris à connaître. Plus je descends dans mon cœur, plus je sens que si je n'y trouve pas le bonheur tel que je le cherchai longtemps, au moins la paix y règne; j'ai supporté de bien grandes douleurs, et elles ne m'ont point abattue; en soumettant ma volonté à la marche de la Providence, je goûte une consolation dont j'ignorais la douceur; la vie m'apparaît comme une voie douloureuse vers un but certain; chaque souffrance me rapproche de cette joie infinie à laquelle j'aspire avec confiance, vers laquelle je marche par chaque victoire remportée sur moi-même, et j'en ai remporté, car j'ai combattu, j'ai brisé bien des liens dangereux, j'ai banni bien des ressentiments, bien des haines, de ce cœur qui souvent et bien souvent se soulevait presque furieux; j'ai oublié bien des ingratitudes, pardonné bien des injures. Eh bien, j'ai trouvé plus que je

ne puis le dire un charme extraordinaire à déposer mes sentiments mauvais au pied de la Croix. D'abord ce sacrifice était pénible, puis il est devenu facile, maintenant il ne me coûte plus, il me réjouit; ce n'est pas tout, j'ai rencontré une joie pure dans des choses où jamais je n'avais supposé que l'existence d'une satisfaction passagère. Autrefois, par exemple, si je faisais l'aumône, je jetais une pièce de monnaie à qui me tendait la main, mais je passais et n'y pensais plus; aujourd'hui il en est tout autrement. Quand j'entre dans l'une de ces pauvres cabanes où la souffrance s'offre sous un aspect si repoussant, je suis toute surprise d'éprouver un sentiment d'une espèce inconnue, je suis à l'aise avec ces bonnes gens, je comprends leur confiance par l'affection que je leur porte; ce n'est plus seulement un peu d'argent que je donne, quelques paroles de consolation, quelques conseils affectueux arrivent sur mes lèvres; ils en sortent sans effort, car on les reçoit avec reconnaissance. Nous ne sommes point étrangers les uns aux autres; mon chapeau, ma robe ne se transforment pas en objet d'envie, et à ma seconde visite je trouve un peu plus d'ordre, un peu plus de propreté, un peu moins de misère; on me reçoit en souriant, on me raconte toutes les affaires de la maison. Que de souffrances, que de résignation! Eh bien, ami, pourquoi me plaindre? J'ai tout en abondance; ils n'ont rien, je souffre; mais cette pauvre femme! elle est abandonnée depuis cinq ou six ans par son mari, et ses nombreux enfants n'ont pas de pain; mais elle l'aimait ce père de ses enfants. Elle m'apprend à supporter ce qu'elle supporte, elle, avec un courage infini. Oh! qu'elle est-douce la parole de la mère qui vous remercie d'avoir vêtu son enfant nu! Oh! quelle douce impression que le sentiment du bien que l'on a fait! Que les joies du monde le plus brillant sont loin de valoir les joies que j'éprouve auprès de mes pauvres! Qu'il m'est difficile de croire que Dieu me tiendra compte d'une chose aussi simple, aussi agréable que celle-là!

— Il vous récompensera d'un verre d'eau donné en son nom, croyez-le bien.

— Puisque je vous dis tout, vous saurez que j'ai fait un coup de tête; je vous l'ai caché, vous m'eussiez détournée de cette tentation.

Vous saurez donc qu'il y a deux mois on me raconta que Luber, le forçat libéré qui demeure à la Tanière, se livrait à l'égard des riches à des propos très-violents, il arrivait à la menace. Je connaissais son extrême pauvreté, et je me promis de chercher l'occasion de lui faire du bien.

Je rencontrai sa fille aînée, je lui adressai la parole; elle me répondit de telle manière que je ne cherchai pas à continuer la conversation. Plus tard, en me promenant, je vis un groupe d'enfants auquel un pauvre garçon servait de jouet; ils le torturaient avec cruauté. Il me fut facile de le délivrer de ses persécuteurs. Le sang ruisselait sur son visage. Je le conduisis à La Grange, je le pansai; sa blessure était peu grave. Ses vêtements étaient en lambeaux, il en reçut de neufs. Il m'apprit qu'il était le fils de Luber, et qu'à cause de son père, ses camarades le battaient sans cesse, que ce père ne trouvait pas d'ouvrage, que le pain était souvent rare chez eux, et que dans ce moment ils manquaient de tout. Luber était malade et privé de secours. Je fis accompagner cet enfant par une personne sûre; elle porta du pain, du vin et du bouillon pour le malade, auquel son fils raconta notre entrevue. Le forçat entra dans une fureur horrible contre tous les enfants, contre tous ceux qui l'abandonnaient, contre vous, contre moi. L'enfant lui dit ce que j'avais fait pour lui, il se calma, mais ne remercia pas. Le lendemain, la femme de Luber, cette horrible créature que vous connaissez, vint à La Grange; elle me remercia, mais assez grossièrement. Elle n'était pas vêtue : elle aussi fut habillée; ce présent la toucha. Je l'interrogeai longtemps: je lui donnai de l'ouvrage pour sa fille, et elle resta cependant stupéfaite à la vue de tant de bienfaits. Je lui annonçai que j'irais voir son enfant qui gardait aussi le lit. Le soir même je me rendis à cette triste cabane. Quel spectacle! la misère la plus affreuse ! L'enfant me tendit les bras, il pleurait d'attendrissement. Le père, se soulevant sur son grabat, me demanda si

je venais voir si sa fille n'avait pas dérobé l'ouvrage; je lui répondis que je pensais peu à ce linge, mais à son enfant blessé, à lui; il devint plus traitable, quoique toujours haineux. Je le questionnai, et il me fut facile de comprendre qu'il était attaqué d'une maladie mortelle. Bientôt l'état de ces misérables changea; je revins le surlendemain, l'enfant était guéri, sa sœur avait travaillé avec zèle. Luber fut poli, il me parla presque avec confiance de son état. Je lui annonçai une prochaine visite, il me remercia. Ces courses à la tanière se répétèrent, et au bout de la cinquième, je trouvai un homme attendri des soins que j'avais pris pour placer son fils dans une maison de petits cultivateurs; il me demanda pourquoi j'agissais ainsi envers lui, lui qui jamais ne m'avait fait que du mal; il avoua qu'il avait pillé mes bois, volé mes volailles, qu'il tenait les propos les plus féroces sur mon compte. Je lui répondis que j'étais chrétienne, et qu'à ce titre je devais rendre le bien pour le mal : ce mot le frappa. Il me confia que son mal s'aggravait, et que l'avenir de sa famille le préoccupait au dernier point; je le rassurai, et il me demanda avec instance de revenir si je le pouvais. Peu à peu ses sentiments sont devenus bons, et il y a dix jours il fit prier lui-même le Recteur de se rendre auprès de lui. Il a reçu le baptême, puis la sainte communion, et hier il est mort en nous édifiant tous par son repentir; cette mort m'a vivement impressionnée.

— Je le crois bien; vous faites des miracles, Constance.

— Je cherche à mettre vos leçons en pratique, je connais le prochain.

Eh bien, ami, cette loi du Christianisme, qui au premier abord me paraissait si singulière, je la comprends actuellement et je l'aime. Je sais ce que deviendrait l'humanité si l'isolement était sa règle. Quelle société serait possible si les forts, restant dans leur force, n'aidaient les faibles, si ceux que la Providence a doués des biens de la terre, gardant tout pour eux, n'attribuaient aucune part de leur superflu aux déshérités du monde? Cette loi, elle est facile dans son accomplissement : qui ne peut disposer d'une pièce d'or, a au moins une consola-

tion à donner à celui qui souffre. Un conseil coûte peu, il porte ses fruits. Voyez Luber, cet être mis en dehors des autres hommes par sa faute, ceci est bien vrai, eh bien, cette âme féroce s'est amollie devant un peu de compassion.

— Ma chère amie, le grand tort de notre temps le connaissez-vous? C'est le défaut de charité ; la société ne peut pas vivre sans charité plus que l'homme ne peut vivre sans foi et sans espérance. Nous, les soi-disant heureux du siècle, dont on ne connaît que la vie facile, la vie officielle dont on ne sonde pas le cœur, nous oublions vite et bien vite ceux auxquels tout manque. Nous jouissons avec égoïsme de ce que Dieu nous a départi avec une bonté extrême; mais déjà je vous l'ai dit, il nous demandera compte, et un compte rigoureux de l'usage de ses dons. Rien ne nous a été donné pour nous seuls, nous recevons le talent de l'Évangile, mais nous ne devons pas l'enfouir; le maître est rigoureux, et il exige que ce talent fructifie entre nos mains. Le souverain Pontife n'est que le serviteur des serviteurs de Dieu, et nous ne sommes que les serviteurs les uns des autres. Que ne pourrions-nous pas? La volonté nous manque, et plus que la volonté encore, la réflexion. Nous nous jetons avec frénésie dans le tourbillon de la jouissance, sa voix seule frappe notre oreille, notre cœur se ferme devant toute sensation qui n'est pas une sensation de plaisir; il se rapetisse, s'endurcit, les places y sont rares et étroites; que de mécomptes, mon Dieu, et à quelles douces et faciles émotions nous le rendons étranger! Comparez, je vous en conjure, les réflexions que vous faites en vous couchant, après l'une de ces bonnes journées dont nous goûtons si souvent le charme, nous autres campagnards, au sein de la famille, entre quelques amis bien choisis, aux impressions que vous rapportiez des soirées que vous regrettiez tant il y a quelques mois. L'esprit a-t-il manqué au déjeuner d'hier? il pétillait autour de la table, et cependant c'était de l'esprit de bon aloi; pas un mot qui laisse un regret. Ces conversations graves, ces critiques si judicieuses faites avec tant de convenance par votre ami le littérateur,

ces aperçus si justes sur les arts énoncés avec tant de chaleur par mon jeune voisin le sculpteur, ces récits si pleins de vie et de poésie de ce bon officier anglais nous reproduisant l'Inde dans ses mœurs, dans sa croyance, dans sa nature, les malicieuses et fines remarques de la comtesse de R...., tout cela avait certes un charme parfait. Il me semble qu'à notre départ vous n'avez pas perdu votre temps, et que le spectacle si consolant pour votre âme chrétienne que vous avez trouvé à la Tanière a laissé dans votre cœur une impression toute particulière.

Eh bien, supposons que votre journée se soit passée à Paris, qu'auriez-vous fait?...

Et le soir, en vous couchant, qu'auriez-vous pensé?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Me direz-vous au moins la fin de votre journée d'hier?

— Oh! très-bien. Après votre départ, j'allai chez Luber, et je le trouvai mourant; le recteur ne le quittait plus; ce pauvre homme me renouvela tous ses aveux, me demanda pardon des vols qu'il avait commis à mon préjudice, des propos qu'il avait tenus sur mon compte; il me légua ses enfants et sa veuve; je lui annonçai que leur sort était déjà fixé, que l'une et l'autre entreraient dans une maison de refuge, et qu'après avoir été instruites, elles trouveraient une vie douce quelque part. Il sembla heureux de cet arrangement, et annonça qu'il mourrait content. Le bon recteur me fit signe de me retirer. Vous savez le reste.

Pendant le dîner et pendant toute la soirée nous causâmes et de cette mort et des récits de notre Anglais. M. Du Chêne nous expliqua ce que nous n'avions pas compris de cette contrée si mystérieuse; Frank et Marthe l'écoutaient avec le plus vif intérêt, et je puis vous assurer que l'heure qui nous sépara arriva trop vite, comme toujours, au reste.

Je me couchai bien calme, je pensai au bonheur dont jouissait sans doute Luber, je remerciai Dieu de s'être servi de moi pour cette œuvre de sa miséricorde; et si je rêvai, ce ne fut pas de l'Opéra.

Oh ! oui, cette vie est bonne et douce, l'âme se développe à son aise dans ce cadre si simple ; oh ! oui, le bonheur est dans l'amitié, dans la vie de famille, dans l'accomplissement des devoirs ; rien n'est plus suave que le souvenir d'une bonne action ; rien, dans les joies du monde, ne remplacerait plus pour moi le sourire d'un enfant pauvre que j'ai vêtu, la chaleureuse reconnaissance de l'homme dont j'ai nourri la femme. Oh ! le pauvre, on ne le connaît pas !...

Kerkoff souriait ; il avait amené cette jeune femme à la vie qui lui convenait, à la paix du cœur. Elle, que le désespoir naguère eût entraînée à la mort sans doute, elle aimait cette existence devenue utile, même à ses yeux, à tant d'êtres souffrants ; les douleurs de ce cœur s'étaient endormies à l'aspect de tant d'autres douleurs. La paix de l'Evangile régnait en lui.

— Je crois, chère amie, que vous venez de répondre d'une manière péremptoire à une question que vous m'adressiez il y a quelques mois, à l'époque du carnaval, à propos de la vie mondaine et de la vie retirée ; qu'en dites-vous ?

Constance détourna la conversation.

— Je suis bien aise de vous avoir vu ce soir, ami, car demain, 8 de septembre, jour où l'Eglise célèbre la naissance de la Vierge, je veux conduire moi-même la veuve de Luber et sa fille à la maison où j'ai retenu des places pour elles ; ce n'est pas un mal, n'est-ce pas, que de voyager ce jour-là ?

— Non, certes, la fête est remise au dimanche en France, et, de plus, vous entrerez dans l'esprit de cette fête en achevant votre œuvre de miséricorde.

— Toutes les fêtes ne se célèbrent donc pas le jour où elles tombent ?

— Non, un grand nombre ont été reportées au dimanche suivant ; déjà je vous l'ai dit. Le zèle des fidèles s'étant refroidi, des fêtes de la Vierge l'Assomption seule a conservé le privilége d'être fêtée à son jour.

— Le 8 de septembre nous honorons, n'est-ce pas, la Nativité de la Vierge Marie ?

— Oui; l'Eglise ne pouvait laisser passer ce grand jour sans appeler ses enfants à remercier Dieu d'avoir permis la naissance de celle par laquelle le salut des hommes entrerait dans le monde. Cette enfant sera la mère du Sauveur; c'est elle qui, depuis le commencement des siècles, est prédestinée à cet honneur sans pareil.

— Redites-moi la naissance de la Vierge.

— Dans une cabane de la Judée vivaient Joachim et Anne; leur condition était celle des pauvres, et, quoique du sang de David et de Juda, ils restaient ignorés, entourés de privations, petits entre les petits; leur glorieuse généalogie ne les garantissait pas de cette obscurité; la reine du ciel devait, comme le Sauveur du monde, naître dans la plus humble condition.

Les années s'étaient écoulées les unes après les autres sans donner à Joachim l'espoir de renaître dans un fils. Anne avait dépassé l'âge où d'ordinaire la maternité vient combler les joies de la femme; et Anne et Joachim supportaient avec peine l'espèce d'opprobre que les mœurs juives imprimaient aux mariages stériles. Joachim avait longuement prié, l'espoir désormais était loin de lui. Anne, que le chagrin de son époux rendait plus chagrine encore, ne cessait de courber son front sur les dalles du Temple, et de sa poitrine s'échappaient toujours les mêmes soupirs, les mêmes regrets. Dans sa prière ardente et désespérée, elle consacrait à Dieu l'enfant qu'elle demandait, elle le vouait au service du Temple.

Ce vœu et cette prière furent entendus au ciel. Joachim fut père. Cette fille si désirée reçut le plus doux des noms. Fidèle à son vœu, Anne plaça cette enfant au nombre des jeunes vierges dont l'enfance s'abritait sous les sacrés parvis.

Vous savez, n'est-ce pas, Constance, que chez les Juifs, comme dans tout l'Orient, la maternité était en honneur; dès lors la virginité n'était point un état permanent, et les consécrations à Dieu, loin de ressembler à celles que l'on voit parmi nous, n'avaient pas le caractère de la perpétuité. Marie était donc consacrée au Seigneur pour quelques années seu-

lement, et ce fut par une volonté spontanée qu'elle se fit une loi de conserver toujours sa virginité. Ce sacrifice ne vous semble peut-être pas aussi grand qu'il le fut en effet. Toutes les femmes se mariaient en Judée. La stérilité, nous avons à cet égard des faits constants, regardée presque comme une honte, causait une douleur profonde à celles auxquelles Dieu refusait les fruits du mariage. De plus, Marie appartenait à la tribu de laquelle devait sortir le Messie, et malgré les prophéties, les Juifs ne supposaient pas qu'une Vierge fût prédestinée à sa glorieuse conception. La jeune fille de Nazareth renonçait par son vœu à l'espérance de donner au monde le désiré des nations.

Quelle récompense devait recevoir tant d'humilité!

Comme tout est miraculeux ici! Voici une vieille femme qui conçoit, dont l'ardente prière a été écoutée. Cette fille, contre l'usage, se consacre pour toujours au Seigneur, et voilà que de cette tige de Juda sort le salut du monde (1).

Comme Anne et Joachim, prions donc, chère Constance, prions même, lorsqu'aux yeux du monde la prière semble une folie. Où Dieu a-t-il placé les bornes de sa puissance? et n'était-ce pas en apparence une prière folle que celle de cette femme déjà vieille et demandant encore, avec confiance, la naissance d'un enfant? Demandons toujours.

Respectons la pauvreté, car dans cette cabane va naître celle que les cieux et la terre appelleront leur reine.

Surtout, ma chère Constance, bénissons Dieu, qui a permis la naissance de cette Vierge, mère du Sauveur.

— Vous m'avez parlé, mon vieil ami, tout à l'heure encore de la consécration de la sainte Vierge à Dieu avec un intérêt si marqué, qu'il semble trancher la question que je veux vous adresser. Approuvez-vous la vie monastique?

(1) Les détails que nous donnons sur la naissance et l'enfance de la sainte Vierge ne ressortent pas de l'Écriture, la tradition est incertaine. Voir les *Instructions sur les fêtes et l'Histoire de la Rédemption* de M. l'abbé Chassay.

— Je croyais, chère amie, m'être expliqué à cet égard d'une manière positive dans nos premiers entretiens.

— Vous savez que le monde repousse les ordres monastiques d'hommes, et qu'il tolère à peine ceux dans lesquels les femmes se livrent aux soins des malades et à l'enseignement. Il est donc assez simple que je ne sois pas entièrement exempte de préjugés ; c'est une question très-controversée, et je veux avoir votre opinion; ce que vous avez déjà dit ne me suffit pas.

— Je vous déclare que j'admets avec l'Eglise la vie monastique; je vous déclare que non-seulement je l'admets au point de vue religieux, mais que même au point de vue humain, je la crois d'une utilité incontestable pour un grand nombre.

Si je tombe dans des redites fatigantes, n'accusez que vous.

La vie monastique, c'est-à-dire le renoncement complet au monde est dans l'Eglise de conseil et non de précepte.

— Quelle est cette distinction?

— Vous l'avez faite souvent déjà, ma chère enfant. Il est dans la doctrine chrétienne des choses ordonnées d'une manière absolue, formelle, que nous devons tous accomplir; il en est d'autres que le divin législateur a simplement indiquées comme propres à conduire l'homme plus sûrement vers le salut.

Eh bien! la vie religieuse est de ce nombre. Dieu appelle à lui par cette voie quelques âmes; à toutes il n'est pas donné de marcher par ce chemin vers l'éternité. Le salut, vous le savez, la gloire éternelle, tous peuvent y prétendre, tous y ont droit, et tous peuvent y arriver. Voici la règle, voici ce que nous croyons; en douter, ce serait douter de la justice et de la bonté de Dieu, ce serait un double crime.

Mais à travers le monde, on peut tendre par plus d'une voie vers le but final, but que, bon gré, mal gré, nous atteindrons; car s'il est une chose certaine, c'est la mort et l'éternité heureuse ou malheureuse. Ces voies variées et diverses sont laissées au choix de l'homme. Dieu ne le force point, à

lui le choix entre toutes; qu'il marche seul ou à la tête de la famille, qu'il suive le sentier battu, ou qu'il cherche la voie étroite et cachée, toujours il arrivera; à lui et à lui seul d'étudier les secrets de la grâce, de sonder son cœur et ses reins; à lui de découvrir sa vraie vocation. L'Eglise ouvre toutes les voies honorables, Dieu a des grâces pour toutes.

Il est évident qu'une vie toute de renoncement et de sacrifice, qu'une vie consacrée à la prière et à la pénitence, qu'une vie où la charité règne en souveraine, ayant pour seul mobile l'amour de Dieu et du prochain, est une vie plus parfaite, plus chrétienne qu'une vie simplement régulière.

— Oui, sans doute.

—Eh bien ! cette vie c'est la vie monastique, vie consacrée à servir Dieu par la prière, le travail, le jeûne, l'abstinence, l'accomplissement d'une foule d'observances pénibles et dures; vie de renoncement, car le moine quitte le monde, sa famille, ses propriétés, et se soumet à la chasteté, à l'obéissance, à la pauvreté; vie de sacrifice de soi aux autres, car le plus souvent le moine se fait le serviteur de ses frères, soit qu'il enseigne l'enfance, soit qu'il assiste les malades, les pauvres et les mourants. Le christianisme brille d'un éclat sans pareil dans cet excès d'humilité, de dévouement, de pénitence, de consécration de l'être tout entier à l'amour de Dieu et du prochain.

Mais, par grand bonheur, cette vie, encore une fois, n'est que de conseil, et Dieu a permis que, tout en restant au milieu de la famille, et du monde, nous puissions, nous aussi, parvenir à la céleste patrie.

— Moins sûrement, vous le pensez ?

— Sans doute, moins sûrement; car vous savez comme moi, Constance, combien de difficultés surgissent chaque jour pour nous et de la famille et du monde. Certes, les Pacôme et les Antoine ne se retiraient pas au désert pour y retrouver des obstacles plus grands que ceux que leur présentait la civilisation romaine. Ils fuyaient le monde et demandaient aux montagnes de l'Egypte, non le repos, il n'est pas où l'homme porte son cœur, mais au moins les

dures privations de la vie cénobitique, les enseignements de la solitude. Il est évident que plus nous resserrons notre vie dans le cercle chrétien, plus nous éloignons les occasions de distraction, de tentation, et plus aussi nous rendons notre marche vers le salut sûre et facile ; car n'est-il pas évident que pour tous la pénitence est d'obligation; car tous nous péchons et nous avons péché; rien de souillé n'entrera dans le royaume du Père; si nous ne faisons pas pénitence en ce monde, nous la ferons dans l'autre. Dès lors ne vous semble-t-il pas qu'ici le cénobite prend le devant, et que, pensant à la fin de la course, il suit l'exemple du voyageur qui, au matin, redoutant les grandes ombres du soir, se hâte et se presse? S'il ne s'arrête pas à cueillir les fleurs de la route, s'il dédaigne la douceur des fruits qu'il rencontre, s'il ne s'asseoit pas au bord des fontaines, s'il précipite sa marche à travers les vallées ombreuses et fraîches, s'il gravit sous un soleil ardent les rocs décharnés, c'est qu'il sait qu'il évitera les dangers de la nuit, les horreurs des ténèbres, les chutes presque certaines que lui réservent les sentiers des montagnes, alors que, privés de lumière, ses regards troublés ne reconnaîtront plus les précipices. Il sait que le but est loin, que ce pui l'attend dépasse de beaucoup tout ce qu'il néglige, qu'il sera bien plus que payé des privations qu'il s'impose. Il marche donc avec courage et persévérance; il marche avec joie et espérance; il se reposera au foyer du père de famille.

— Ami, par cette route on arrive certainement, donc?

— Je n'ai pas dit ce mot, Constance; le cloître a ses écueils, et je ne puis voir dans un cénobite un saint, tous ne le sont certes pas. Dans le monde, dans cette autre voie, large et très-fréquentée, il est plus de dangers, et, je vous le dis avec grande confiance, dans cette foule-là il est des saints, des prédestinés; il en est beaucoup. Dieu, encore une fois, appelle à lui de tous les points du globe, et on va à lui par tous les sentiers. Les uns sont plus sûrs que les autres, et voilà tout. Oh! croyez-le, il est bien des couronnes au ciel pour

les mères et les femmes. La glorieuse Marie a été épouse et mère; si elle mène le chœur des vierges, elle mène aussi celui auquel vous appartiendrez.

— A quoi la vie monastique est-elle donc bonne, si elle n'assure pas le salut?

— Est-ce que, par hasard, vous vous seriez imaginé qu'il peut y avoir une position quelconque dans laquelle l'immortalité bienheureuse soit réservée à l'homme? Cette idée est trop singulière et trop subversive de toutes les données chrétiennes pour qu'elle ait trouvé entrée chez vous. Comment supposer un instant que la liberté humaine soit enchaînée de telle sorte que le choix entre le bien et le mal cesse? quel lien assez fort pour arrêter l'essor de la volonté? et devant une dépendance forcée et telle que vous vous la figurez, resterait-il, je vous le demande, à cet automate qu'il vous plairait de nommer l'homme, le moindre mérite? Et dès lors, privé du libre arbitre, de toute volonté, pourrait-il suivre ces grandes lois de Dieu, qui toutes, dans leur accomplissement, supposent, de la part de l'homme, la liberté?

Non, non, la vie religieuse n'enlève point la volonté, le libre arbitre; elle laisse celui qui l'embrasse dans la plénitude de sa force morale.

Sans doute, le salut, encore une fois, est plus facile dans une cellule qu'au milieu du monde; sans doute, le sentier de la pénitence et du renoncement mène plus sûrement à la gloire que la voie large; mais que de chutes possibles même sur les dalles du cloître! Jérôme et Antoine ne laissèrent au bord du désert ni les tentations ni les révoltes de l'esprit et de la chair. La règle a ses exigences, et il n'est pas impossible qu'au milieu des austérités, l'esprit de ténèbres ne s'empare d'une âme malheureuse et ne la domine en souverain. Si jamais la sainteté s'est présentée quelque part, n'est-ce pas au Cénacle? eh bien! là, parmi les apôtres, ne compta-t-on pas un traître?

— Je me perds dans mes pensées, dans mes préjugés, et je reviens avec obstination, si vous le voulez, à une question. A quoi bon donc la vie religieuse?

— Nous y voici. Encore un peu de cette attention dont j'abuse.

La vie religieuse, chère Constance, est utile à l'individu, à la société.

— Voyons expliquez-vous clairement?

— Je vous préviens que cette explication sera un peu longue; l'heure s'avance, et nous sommes loin de la Nativité de la Vierge, point de départ de cette digression.

— Eh! mon Dieu, oui! la rosée est bien abondante, et je crains que votre retour ne soit pénible. Eh bien! à un autre jour votre explication de la vie cénobitique.

Dites-moi vite l'histoire de la fête de demain.

— Vous savez combien est complet le silence que l'Ecriture garde sur Marie : son enfance nous est cachée comme sa vie ; nous n'avons donc que des détails très-incomplets sur sa famille et sur son enfance. L'Eglise, vous l'avez compris déjà, ne laisse pas passer ce jour sans appeler la dévotion des fidèles sur le grand mystère de cette bienheureuse naissance.

A Rome, longtemps avant Sorgius Ier, on célébrait cette commémoration; en France, elle n'a été établie qu'à la fin du huitième siècle.

Demain, donc, vous conduirez la veuve de Luber et sa fille à la retraite que vous avez choisie pour elles. Bon voyage, chère amie. Envoyez vos enfants à Kerkoff, nous les garderons avec grand soin. Vous faites une œuvre digne de la mère des affligés. Oh! continuez, ma chère enfant, continuez cette vie si pleine de bonnes œuvres, si digne de votre belle nature! soyez ici l'appui de ceux qui souffrent, et Dieu vous rendra au centuple ce que vous faites pour l'amour de *lui*.

Adieu!

— Adieu!

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

Votre absence a été bien longue, chère amie; nous comptions sur quelques jours d'éloignement, et les semaines se sont succédé ! Que vous est-il arrivé ?

— Rien de fâcheux, je puis vous l'affirmer. Je savais mes enfants en sûreté puisqu'ils étaient sous votre toit. Marthe gagnait beaucoup en passant de mes mains dans celles de Lucie et de Louise. J'étais certaine que l'éducation de mon fils commencerait sous les auspices les plus favorables à Kerkoff. Il m'a semblé que M. Du Chêne s'entendrait mieux avec vous qu'avec moi ; à vous deux, en effet, vous avez arrêté tous les plans, tous les programmes de cette éducation, et j'ai bien fait ce que j'ai fait.

Quelle douce chose que ce retour ! comme Marthe a été rendre et touchante ! comme son frère a été expansif !... Et vous tous, mes bons amis, comme vous m'avez bien reçue ! Si l'absence est dure et amère, le retour est bien doux !

— Soit; mais ne prenez pas trop de goût à cette douceur-là ! On se passe mal de vous ici; j'ai attendu tous les jours votre retour !

Mais, voyons, racontez-moi votre Odyssée ?

— Ce que j'ai fait, ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé ?

J'ai conduit la veuve et la fille de Luber au refuge des ***.

— Je le sais.

— Cette maison, au premier abord, m'a glacée. Que de hontes renfermées dans ces murs !... Après avoir vu la supérieure, terminé les arrangements relatifs à ces deux pauvres femmes, fuir de là me semblait un bonheur ! Je me hâtais.

je respirais je ne sais quel air lourd et humide qui me suffoquait. Cette maison est propre cependant, saine, parfaitement tenue; mais cet air, ces femmes l'avaient respiré! Je ne *sais*!... j'étais là comme dans une prison!

Cette supérieure a les façons les plus naturelles et les plus alliciantes; elle me proposa de visiter son établissement, et j'eusse cru manquer aux convenances en la refusant. N'était-ce pas une maîtresse de maison me faisant les honneurs de chez elle? Me voilà donc la suivant de salle en salle, osant à peine jeter un regard furtif sur les tristes habitantes de cette retraite, et fort surprise, je vous l'assure, de l'ordre, de la bonne tenue, de la décence de toutes ces pauvres créatures.

La mère sainte Thérèse me racontait une foule de choses qui m'intéressaient et me frappaient singulièrement. Mon cœur éprouvait plus de pitié que je ne l'eusse cru d'avance. Que de coupables! mais que de victimes!... Oh! la séduction, ami, c'est le plus grand des crimes, et la loi ne le punit pas! La mauvaise éducation, le délaissement de la fille du peuple, l'oisiveté, la honteuse dépravation de quelques hommes et l'abjection profonde de quelques femmes, sont choses sans nom! Non, il n'est pas de termes assez forts pour stigmatiser l'incurie dans laquelle nous vivons sur le sort de tant de malheureuses, et surtout pour marquer au front d'un signe de honte éternelle ceux qui font oublier les saintes lois de l'honneur!... Vous êtes des infâmes, messieurs!...

— Êtes-vous des anges?

— Non; mais là, il y en a, j'en ai vu.

— Vraiment?

— La supérieure m'engagea à dîner : j'acceptai, et jamais je ne vous rendrai l'impression profonde que me causa ce vaste réfectoire, où l'ordre le plus parfait régnait, où la frugalité n'excluait pas la plus exquise propreté, où tout, en un mot, indiquait un respect incroyable de la convenance et de la décence.

Un nombre considérable de religieuses servaient ces femmes et présidaient à leur repas; le sourire de ces dignes filles, leur

air de contentement ne m'étonnait pas, elles remplissaient un devoir charitable; mais ici ce qui m'étonnait, comme aux salles de travail, c'était ce silence si absolu, cette tenue si décente. Une pénitente lisait avec une grâce et une onction infinies, et, on le voyait, toutes écoutaient.

Notre tour vint ensuite, et je ne vous redirai pas la modestie du festin; ces pauvres sœurs dînent plus mal que leurs pensionnaires; c'était le même silence.

La récréation arriva : nous la passâmes au jardin; il est cultivé par les repenties; tous les services de la maison sont remplis par elles.

Réunies alors, elles chantaient une magnifique cantate en l'honneur de la Mère des pécheurs. L'une d'elles exécutait les solos, et avec une âme, un accent dénonçant un talent hors ligne. C'était, dans le fait, une chanteuse bien célèbre naguère, et que le repentir avait conduite là. Une autre pénitente avait composé la musique; et, comme je faisais observer à la supérieure que les paroles ne m'étaient pas moins inconnues que la musique, elle me désigna leurs auteurs. Regardez sous ce gros acacia, cette jeune femme causant avec une de nos sœurs : voilà notre poëte; suivez-la des yeux.

Sous la triste livrée de cette maison, je reconnus bientôt une tournure des plus distinguées, le visage le plus charmant les pieds et les mains les plus aristocratiques. Mon regard exprima sans doute à la supérieure ce que j'éprouvais, car elle se hâta de me dire : La personne dont la présence ici vous étonne et vous effraye est dans le fait un être à part. Vous l'avez vite reconnue, elle appartient à la classe la plus élevée de la société; ici elle se nomme Marie, en souvenance de la pénitente égyptienne de ce nom. Douée des qualités les plus aimables, et, comme vous le voyez, de tous les charmes qu'une femme peut envier, mais légère autant que créature humaine puisse l'être, Marie bien jeune et sans réflexion, a donné dans des écarts trop fréquents et trop peu voilés pour ne pas être connus. Elle est mère cependant. Un jour la grâce l'a touchée : elle est venue frapper à cette porte de l'avis de son mari. Je dési-

rais lui donner une position particulière dans la maison, elle l'a refusée; sa pénitence est rude et austère, et je dois le dire, son répentir sincère nous édifie depuis qu'elle est parmi nous. Elle nous rend les plus grands services; je l'ai étudiée à fond, et chez elle tout est bon, je dirais même tout est honnête, mais elle est bien légère. Son mari l'adore, elle l'estime et l'aime même; mais j'ignore encore si elle aura la force d'être honnête femme en rentrant dans le monde; et cependant tous les sentiments de Marie sont actuellement chrétiens, elle fait son journal, et souvent je le lis. Quelle touchante lecture! les actes de charité les plus pénibles, les fonctions les plus repoussantes sont recherchées par elle comme des faveurs. Que de conversions opèrent ses manières si douces, ses paroles si pénétrantes!

Marie, voyez-vous, n'est cependant pas sûre d'elle-même, je retrouve encore en elle un levain de coquetterie qui fermenterait. Cette femme ne devait pas être mariée.

Nous nous approchâmes de l'arbre au pied duquel cette jeune femme était assise; la supérieure entama la conversation avec elle et lui recommanda la veuve de Luber et sa fille; il me fut facile alors de contempler de près sa ravissante figure; le son de sa voix est doux et tendre, son regard va droit au cœur; et il faut bien le dire, sous cette bure, sous cette toile grossière on retrouvait la femme du monde la plus élégante, et il me fut impossible de ne pas porter un jugement analogue à celui de la supérieure.

Dans la religieuse qui causait avec cette si singulière pénitente je retrouvai une ancienne connaissance, une connaissance de mon enfance. Ce me fut une grande joie. Sœur Saint-Antoine était la fille d'un voisin de campagne de mon père; je ne m'attendais pas certes à rencontrer dans ce lieu une jeune fille que j'avais, il est vrai, perdue de vue depuis longues années, et que j'avais laissée jouant dans le monde le rôle d'héritière d'un grand nom et d'une grande fortune. Nous nous reconnûmes avec un plaisir réciproque, et bien vite notre vieille intimité se renoua.

Sœur Saint-Antoine me raconta son histoire, et je lui racontai à mon tour une partie de la mienne.

Libre de tout lien à vingt ans par la mort de son père, elle s'était vue assiégée de demandes de mariage, de fades recherches, d'empressements intéressés ; fatiguée de tant d'obsessions et démêlant le motif de ces prétendues amours, elle se retira à la campagne, loin de Paris, et là encore elle fut assaillie de toutes les façons. Elle prit le grand parti de proposer à l'une de ses parentes, qui lui servait de mère, de voyager. Elle passa les monts et se fixa, sous un nom supposé, avec cette parente et sa famille, dans les environs de Naples. La paix qu'elle goûta quelque temps ne fut pas absolue; à force de réfléchir, elle découvrit qu'elle n'était faite ni pour la vie soumise de la femme ni pour la vie indépendante de la fille. Elle avait alors vingt-quatre ans, et elle entra au couvent, dans le midi de la France, uniquement pour se sonder elle-même. Son épreuve libre fut *longue*, très-sérieuse. Elle rentra dans le monde, et après un hiver de Paris, un printemps de Londres, une saison d'eaux de Bade, sa résolution était prise, elle entrait en religion.

Cette résolution, me disait sœur Saint-Antoine, a été bien sérieuse, bien méditée, bien réfléchie. Vous le savez, j'avais perdu ma mère dès mon entrée dans la vie, mon père m'a élevée avec un amour de mère, et en homme il ne m'a rien caché des devoirs de la femme; sa propre fermeté a passé en moi. Il désirait extrêmement me marier et me fixer auprès de lui: et moi, j'aimais mon père avec toute la force de mon âme; s'il vous souvient de lui, cette affection si profonde ne vous étonnera pas. S'il eût vécu, je ne l'eusse jamais quitté, je ne me serais pas mariée; il pensait lui-même que l'indépendance de mon caractère me rendait peu propre au lien conjugal; il avait raison, mais ce qu'il ne savait pas, ce bon père, c'est que le monde m'étourdissait; ce qu'il ne savait pas, c'est qu'il me blessait. Mon activité avait besoin d'un aliment constant, mon cœur d'amour. J'ai trouvé dans le cloître ce qu'il fallait à ma nature : cela vous étonne ! et cela est vrai; depuis

six ans je n'ai pas eu un regret, pas une nuit sans sommeil, pas un nuage. Je suis dans ma voie.

Ici je n'ai à obéir qu'à la règle; elle est simple, jamais un caprice, jamais une obligation qui ne m'ait été connue d'avance. Il y a sans doute dans mes compagnes des humeurs diverses, mais je ne suis point soumise à leurs variations. Mes devoirs sont pénibles, nombreux, ils absorbent mon activité; les êtres avec lesquels je suis en contact sont dégoûtants, repoussants, soit; mais on trouve une joie infinie à retirer du bourbier ces misérables créatures, et, bien plus souvent que vous ne pouvez le croire, il se produit ici des transformations miraculeuses. Je bénis Dieu, dont je suis l'instrument indigne, je m'attache à ces malheureuses; rarement elles trompent ma confiance. Quand l'une d'elles revient au bien, à la vertu, oh! il me semble qu'un cadavre a été rendu à la vie; la joie du cœur est alors infinie. Nous avons de plus une école d'enfants; j'aime ces petits êtres, je me sens leur mère, ils n'en ont pas d'autres que nous. Vous, Constance, vous avez deux enfants; moi, j'en ai des centaines; je puis aimer l'un plus que l'autre, sans avoir de reproches à m'adresser; si j'en perds un, j'en retrouve un autre. Il n'est pas là de mari qui me contrarie, je suis maîtresse absolue de mon éducation. Oh! j'ai de grandes joies.

Si je lui faisais observer que son ordre était austère, elle me répondait: Je l'ai choisi exprès; les austérités, quand la santé les supporte, fortifient notre constitution, on s'y habitue, on n'y pense plus. Notre vie est frugale, mais réglée; nos exercices pénibles, mais point au-dessus de nos forces. Je me porte bien mieux qu'il y a dix ans. J'ai recherché le cloître, parce qu'il me sépare d'un monde que j'ai voulu fuir; ici, je trouve une famille nombreuse, vous le voyez, ce vaste enclos me suffit; je vois souvent quelques parents, et vraiment je n'ai pas le temps de penser beaucoup à autre chose qu'à mes devoirs. Interrogez mes quarante compagnes, elles vous répondront comme moi. Et cependant l'on vient ici de tous les points de l'horizon.

La sœur Saint-Antoine m'apprit qu'à côté du refuge, à l'extrémité de l'enclos, il existait une maison dans laquelle on recevait des femmes du monde, venant faire quelques retraites.

Depuis un temps énorme je me proposais de passer quelques semaines dans une maison religieuse, mon petit séjour à*** avait singulièrement accru ce désir. L'idée de réaliser ce projet me poursuivit, et je la communiquai à cette sœur, qui la fortifia. Nous rejoignîmes la supérieure, qui me conduisit à cette maison, et me fit connaître la règle qu'on y observe.

— Constance, je dois vous gronder, et très-fort; une mère de famille, dans votre triste position, a autre chose à faire que des retraites; elle ne doit pas abandonner ainsi ses enfants; une femme, et j'insiste beaucoup sur ceci, aussi peu âgée que vous l'êtes, est comptable devant le monde de sa conduite. On prête le flanc à la calomnie, en cachant ainsi une partie de sa vie. Que ne peut-on pas bâtir sur ce fondement! Je désapprouve absolument ces longues absences, ces courses dont vous ne direz pas le motif vrai; puis le lieu est très-mal choisi. Je vous en conjure, ne recommencez pas. Lucie vous blâmera plus que moi encore. Ne quittez pas ainsi votre maison, vous n'êtes pas veuve et vous êtes mère.

Madame de Monac baissa la tête, et convint qu'elle avait fait une démarche irréfléchie, quoique pure en elle-même et fort simple au fond.

— Vous saurez tout. Oui, je suis légère, je l'ai toujours été, je le serai encore; je suis impressionnable plus que vous ne le croyez, ami; eh bien! j'ai été bien aise de me rendre compte, par moi-même, de cette vie monastique que je connais si peu; de plus, il me semble que j'avais à expier ma vie mondaine, et trois semaines de pénitence sont bien peu de chose, je vous assure, en comparaison de toutes mes fautes.

— Encore! Vous allez vous poser en Madeleine. Eh! quels crimes avez vous donc commis? Oh! je vous en prie, ne tombons pas dans les scrupules, et ne vous chargez pas du fardeau des autres. Vous êtes tout bonnement une honnête femme,

rien de plus, rien de moins. Vous avez peut-être quelques peccadilles à vous reprocher, mais des crimes à expier! eh! non, chère enfant, vous n'en avez pas. Encore un seul mot, et je vous taxe d'orgueil.

— L'orgueil dans le mal?

— Oui, cela se voit, et plus que vous ne le pensez.

— Je n'ai pas tout dit: vous rirez encore, sans doute.

— Peut-être.

— Eh bien! malgré cette menace, sachez donc qu'il me semblait que, menacée d'un grand malheur, d'un malheur nouveau, il était sage de prendre des forces contre le coup dont je serai frappée.

— Encore une folie!

— Que Dieu vous entende!

Maintenant je vous promets de ne plus recommencer ces coups de tête; mais laissez-moi achever mon récit.

On m'installe dans une jolie maison, distribuée en cellules pareilles en tout à celles des religieuses, meublées avec la même simplicité. Je vivais parfaitement seule; je pouvais manger ou seule ou à une table commune. Je suivais les exercices du chœur, et aux heures de récréation j'avais la possibilité de me promener avec les sœurs, l'une d'elles était même toujours à ma disposition. Il y avait à ce moment quelques dames habitant, comme moi, cette maison: je ne les ai pas vues, excepté à la chapelle.

Comme j'ai réfléchi pendant ces vingt-un jours! comme mes idées se sont modifiées! que de questions j'ai adressées à la sœur Saint-Antoine et à la supérieure! Celle-ci est veuve, femme du monde aussi, et consacrée, quoique jeune encore, déjà depuis bien des années, à la vie claustrale. Que de dévouement, mon Dieu! ce ne sont pas des âmes vulgaires que celles-là; et quels esprits élevés! La mère Sainte-Thérèse est une personne accomplie; elle a organisé ce refuge, et c'est une perfection que ce vaste établissement. Elle a accompli de grandes choses avec de faibles moyens, car elle n'est pas riche; et ce que j'admire, c'est que la sœur Saint-Antoine,

millionnaire deux fois, ne verse qu'une très-minime partie de ses revenus dans cette maison; le travail des repenties couvre la plus grande partie de la dépense.

— Comprenez-vous maintenant la vie religieuse?

— Oui, certes, et ce que j'ai vu m'a expliqué bien vite la vérité de votre pensée de l'autre jour: cette vie est utile et à soi et aux autres. Là, plus que partout ailleurs, et par les faits et par la conversation, j'ai pu saisir à quel point ce principe chrétien est admirable et salutaire.

L'histoire, les confidences de sœur Saint-Antoine, les tristes révélations de cette jeune femme, que l'on désigne sous le nom de Marie, car j'ai beaucoup causé avec elle, et il m'a été facile de voir que pour elle le cloître est le salut, m'ont prouvé que, dans le fait, il est des natures pour lesquelles la retraite absolue est un bien, une nécessité.

Les dévouements ne me surprenaient pas plus que la pénitence, et je sais que là, il n'est pas rare d'en voir des plus vraies et des plus absolues. A travers les planches de ma chambrette j'ai entendu bien des sanglots, bien des larmes couler sincèrement d'yeux bien séduisants; j'ai entendu châtier durement un corps bien beau et sans doute coupable. Ma voisine ne s'épargnait pas.

J'ai donc compris cette joie de la pénitence et du sacrifice. Il me restait à me rendre compte de la prière. Je me révoltais contre les offices de nuit et la vie ascétique. Je m'expliquais la charité, j'en restais là; je n'admettais pas plus la contemplation que l'oraison.

La sœur Saint-Antoine m'a rendu un signalé service en arrachant le doute que je conservais et que j'osai lui confier.

— Que vous a-t-elle dit?

— Une chose bien simple. Nous sortions de la chapelle, j'admirais le recueillement de toutes ces pauvres créatures.

« Qui a conduit ici, me dit-elle, toutes ces pécheresses? Le hasard? non. La force? non. La loi? non. Qui donc? Le repentir? Mais comment est-il entré dans ces âmes abjectes ou dégradées? Par la grâce. D'où vient la grâce, sinon de

Dieu? Et comment s'obtient la grâce? Par la prière. Ont-elles prié? non. Elles ont péché, et de mille façons. Qui a prié? Est-ce vous autres, femmes du monde? bien peu. Vous ne pouvez pas penser à elles. Qui donc? Mais nous, ma chère Constance, mais nos sœurs, mais toute cette armée du Seigneur, qui prie le jour et la nuit pour ceux qui ne prient ni la nuit ni le jour; les Anges du Ciel présentent au Dieu de toute justice et de toute miséricorde les ardentes prières, les austérités, les sacrifices de ces légions d'êtres purs et presque saints qui châtient leur corps virginal pour ces corps-là, qui demandent grâce pour les coupables; et dans le plateau de la balance de la suprême justice, ces prières, ces sacrifices, pèsent sans doute assez pour arrêter le bras vengeur; pèsent assez, quelque faibles qu'ils soient, pour mériter pardon et merci.

« Serait-ce, par hasard, que vous ne comprendriez que les souffrances matérielles et les besoins matériels? serait-ce que vous oublieriez l'âme? Quoi! vous comprenez la femme qui s'agenouille aux pieds d'un brigand, panse ses plaies infectes, la jeune fille qui se voue au pénible métier d'institutrice de ces petits sauvages, nous qui ne craignons pas de vivre au milieu de ces vases de corruption, et vous ne comprenez pas cette autre femme qui se jette à deux genoux sur une dalle froide et dure pour demander miséricorde pour vous! qui, la croix dans les bras, la corde au cou, se fait victime d'expiation pour vous, qui souffre pour vous, qui jeûne pour vous, qui, pendant vos bals, quitte sa couche de bois pour venir aux pieds des autels réparer les scandales, les crimes, dont la nuit est complice. Ah! si vous ne comprenez pas cette nécessité morale, cette grande et sainte loi, Constance, vous ne vous doutez pas du monde moral. »

La lumière se fit; j'ai compris.

— Que dites-vous de ces vocations?

— Fille du monde et pleine de ses préjugés, j'étais arrivée à admettre comme lui la possibilité du dévouement de la sœur Saint-Vincent-de-Paul. A quel cœur ne se présente-t-il pas

une fois comme l'apogée de l'amour de l'humanité ? La vie ascétique me semblait une odieuse folie; je n'osais vous le dire, mais je me sentais l'envie d'accuser le christianisme de barbarie, parce qu'il tolérait cette sorte de suicide; eh bien ! parce que j'ai vu, mes idées ont pris une autre direction; j'ai vécu avec des femmes très-bien portantes, très-gaies, très-bonnes, très-aimables, très-indulgentes, vieillissant, et souvent même atteignant un âge très-avancé, et qui, cependant, dorment sur le bois, vivent plus que frugalement, se livrent à l'adoration perpétuelle; se lèvent à minuit, que dis-je? à toutes les heures de la nuit, pour prier; et je n'ai plus admis mes impressions anciennes. Je crois à l'utilité du cloître, à la nécessité morale de la prière et de l'expiation.

Je comprends donc parfaitement la vocation de celles-là pour lesquelles l'aumône, passez-moi le mot, de la prière de l'expiation, de la pénitence, faite au genre humain est aussi un moyen de salut personnel. Il est, après tout, aussi simple de se dévouer aux soins de l'âme qu'aux soins du corps, aussi simple de prier et de souffrir pour les autres que de les instruire ou de les ensevelir. Les observations de la sœur Saint-Antoine m'ont bien vivement frappée. Eh ! mon Dieu ! on a sans doute abusé dans les siècles précédents du cloître; les abus se sont produits en grand nombre, la vue de ces abus a amené une réaction, ainsi marche l'esprit humain. Mais n'abuse-t-on pas aussi du mariage ? Quels travers ne voyons-nous pas tous les jours à cet égard! Si la cupidité a conduit jadis bon nombre de pères à jeter au couvent leurs filles, la cupidité, l'horrible soif de l'or, se déguisant sous les dehors les plus fallacieux, ne pousse-t-elle pas tous les jours à des unions que la morale et l'honneur repoussent? Oui, sans doute; on ne refait pas l'homme; on ne tuera jamais en lui l'ambition, l'amour de l'argent, la vanité. Jouet éternel des passions, il leur sacrifiera, aujourd'hui comme hier, demain, comme aujourd'hui, son bonheur véritable; il changera d'autel, et voilà tout.

Que vous dirai-je à mon tour, ami, de ces plaintes de quel-

ques mères? la grille les sépare de leurs filles; elles n'ont pas assez de larmes pour déplorer cette si froide grille, et cette même mère donnerait avec un plaisir indicible cette enfant perdue pour elle à je ne sais quel étranger, et cet étranger conduirait cette femme, dont l'éloignement est un mal insupportable, à sa demeure sans doute, c'est-à-dire à des centaines de lieues que l'on ne franchit pas; et cette bonne mère serait heureuse, car cet étranger a de l'or et de vastes domaines, est consul aux Indes, aux Antipodes? Belle tendresse vraiment! Mais j'aime ma fille, dit-on, j'accepte ces prodigieux sacrifices pour elle, j'endure l'absence par amour d'elle: eh bien! laissez-la donc suivre sa voie, étudiez avec le plus grand soin sa vocation, et ne la contrariez pas, ne la rivez pas à cette chaîne du mariage, chaîne indissoluble, chaîne lourde, écrasante pour celle qui ne doit pas la porter.

— Comme vous revenez à mes idées!

— Mon vieil ami, j'étudie, je scrute; et, encore une fois, la lumière se fait.

— Par bonheur, il en est toujours ainsi; c'est que ces idées ne sont pas les miennes à bien dire, elle reposent sur la base la plus certaine, la plus solide, sur la parole de Dieu, sur la vérité éternelle.

Vous révoltez-vous contre les vocations masculines? S'il est vrai qu'il existe des femmes pour lesquelles la solitude soit un bien et le monde un mal, il n'est pas moins incontestable que parmi nous, beaucoup, soit par l'ardeur de leurs passions, la faiblesse de leur volonté, soit par la lassitude de la vie, le dégoût profond des choses du monde, réclament une existence à part. Que de crimes de moins, que de suicides de moins si la porte de la retraite s'ouvrait devant ces natures farouches ou malades! Tel s'ensevelirait dans un monastère qui charge aujourd'hui son pistolet; tel enchaîné au bagne médite de nouveaux forfaits, chez lequel la solitude, la prière, que sais-je? la pénitence ramèneraient le calme et la vertu! Lisez la vie de tant de cénobites, et le doute s'éloignera de vous.

Ce mauvais mari eût fait un excellent moine. Voilà un

homme perdu, et pourquoi ? regardez et voyez, le monde l'a écrasé ; à cette constitution débile une atmosphère plus sereine eût donné la vie.

Voyons encore. Quel est, quel peut être le dommage causé à la société par les ordres religieux ? On a beaucoup déclamé sur cette question, on ne l'a pas examinée. Oui, sans doute, les immenses richesses des monastères avaient amené par elles-mêmes de déplorables abus ; oui, sans doute, oubliant leurs saintes règles, leur sainte mission, leur admirable rôle social, bon nombre d'ordres, dans les siècles précédents, s'étaient laissés aller à une somnolence coupable, bien plus, à une dépravation odieuse. Oh ! j'avoue vite, et bien vite, cette nécessité d'une réforme radicale ; j'aime le vrai et je ne ferai pas grâce au malheureux qui déshonore l'habit de saint Bernard ou de saint Benoît. Où le cloître n'abrite plus des hommes de prière, de travail, de pénitence, de charité, le cloître n'est plus. Là où les revenus de la riche abbaye dotent un cadet de bonne maison, l'abbaye et ses revenus ne sont plus un bien. Saint Bernard ne conviait ni à la richesse ni au bien-être ; saint Bernard appelait au renoncement, à la pénitence, au travail. Les biens du clergé régulier étaient le bien des pauvres, le moine devait en être le distributeur. De cette grande dégénérescence, de cet oubli du devoir, de cette transformation, sont nés des abus que nous autres chrétiens flétrissons plus que personne.

Avons-nous à redouter leur retour ? Non, Constance, le vent n'est pas aux fondations pieuses, les terres sont à trop de monde pour que même la marche des siècles en ramène une légère portion aux cénobites de Clairvaux ou de Cîteaux. Aujourd'hui la paresse ne cherchera pas un refuge au monastère et l'ambition n'en franchira pas le seuil. Qu'y trouveraient-elles ? La société se plaindra-t-elle de la perte de quelques-uns de ses fils ? mais elle se plaint d'en avoir trop, et sa plainte est fondée. Craindra-t-elle que la cupidité du père jette un froc sur les épaules craintives de l'enfant moins aimé ? qu'elle se rassure, la liberté est peu menacée dans la famille, et l'autorité paternelle n'impose même pas une pelisse de hussard.

Voilà la part du dommage, faisons celle du gain.

Déjà le monde a senti de quelle utilité sont pour lui certaines congrégations, car il leur sourit et leur tend la main. Ainsi quel esprit assez téméraire prétendrait discuter l'existence des frères de la Doctrine chrétienne, des frères de la Charité, dont les fonctions sont si pénibles; des pauvres de Saint-Jean de Dieu, se vouant au service des furieux et des idiots, gardant les malades; des trappistes, dont les mains défrichent la terre du désert, même sous le soleil d'Afrique, et donnent à notre seconde France les vrais éléments de la colonisation ? Pourquoi en est-il ainsi de ces ordres? Vous avez déjà répondu : c'est que le monde a besoin qu'on instruise ses enfants, que l'on garde ses fous, que l'on cultive ses terres ! Le monde a besoin que les contrées sauvages soient civilisées, pour que ses calicots, ses draps, les produits de son industrie, entrent dans la consommation de peuples nouveaux, et il applaudit au courage du Missionaire. Les savants commencent à voir qu'il est bon que l'on travaille pour eux, et ils ne sont plus hostiles à ces graves congrégations où le labeur de l'intelligence ressortait de la règle, et dotait la science de ces grands ouvrages dont la vue seule inspire l'effroi à l'écrivain isolé. Le monde ne pense pas qu'il lui soit bon que l'on prie pour lui, car le monde ne prie pas; aussi repousse-t-il encore ceux qui priaient à sa place. Le monde envoie au bagne le criminel, et s'inquiète peu des causes qui ont amené le crime. Il punit et ne prévient pas. Le monde voit s'allumer le fourneau d'où sortira l'asphyxie, entend tomber du haut d'un pont un corps dans le fleuve, il passe et court à son bal ou à son spectacle : que lui emporte?... Le moine est un fainéant, l'ascète un fou ; le monde prohibe les vœux, ses lois les défendent, et les vœux se prononcent, et très-peu sont violés. En dépit du monde, Constance, les ordres religieux se reproduiront, parce qu'ils sont une nécessité. Le monachisme n'attend que la liberté, et cette liberté, elle naîtra, elle est déjà née. Quoi! il m'est permis de monter sur les planches, d'y pirouetter, d'y gambader aux applaudissements de la foule et de la société

dorée ; il m'est permis de me déguiser en Zéphyr, en Cupidon, en Jupiter, de porter un caducée et des ailes aux talons ; il m'est permis d'être chanteur, romancier, saltimbanque, ventriloque, charlatan, et il ne m'est pas permis de prier à ma guise, de vivre à ma guise, de manger des légumes cuits à l'eau, de me revêtir du glorieux habit de saint Bernard, de coucher sur la dure !... Oh ! ceci est trop fort. Je puis corrompre, trafiquer de honte et de mépris, et je ne pourrais me faire pauvre, me faire victime expiatoire pour mes frères. Vous portez la barbe longue et le burnous, et je ne puis, moi, porter la tête rasée, la barbe longue et le capuchon de saint François. Où la différence s'il vous plaît?

Encore un peu de temps, et le ridicule changera de route, et sa flèche acérée frappera qui la décoche.

— Vous prêchez une convertie, mon vieil ami ; j'admets tout aussi facilement la vocation et l'utilité du fils de saint François que la vocation et l'utilité de la fille de sainte Thérèse.

On repousse les ordres religieux parce qu'on ne les connaît pas ; il est bien plus facile de se livrer à la plaisanterie que de l'étudier, bien plus aisé de répéter un sarcasme en guise d'aphorisme que de scruter la nature humaine.

Oui, le bonheur est au cloître comme il est au foyer conjugal. Oui, le Christianisme a été aussi sage dans l'établissement du célibat que dans l'établissement du mariage ; à chacun sa voie, à chacun sa vocation, à tous le calme et le bonheur dans la loi de Dieu.

— Oui, chère amie, et mille fois oui ; l'important, vous venez de le dire, c'est la vocation.

Vous avez observé, j'en suis certain, car vous observez beaucoup depuis quelque temps, les minutieuses précautions prises par l'Eglise avant d'admettre qui que ce soit à prononcer les vœux, ce long noviciat, ces épreuves de tout genre...

— Oui, sans doute, et je me suis dit que, s'il était possible d'en user ainsi dans la famille, les mariages seraient et moins nombreux et moins funestes au bonheur.

Quelle longue causerie !... je vais me faire gronder par Lucie et par Louise.

Mais, avant de me séparer de vous, je veux savoir des nouvelles de votre fils.

— Elles sont très-bonnes : sa blessure est guérie, et il va partir pour une nouvelle expédition, ou plutôt il est aux prises avec les Bédouins. Mon pauvre fils !... Je serais bien plus rassuré sur son compte s'il habitait une cellule de cénobite. Que Dieu veille sur lui ! Il est bien ardent. Bonne nuit. Priez pour lui !

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

Souvent, dans leurs causeries intimes, les habitants de Kerkoff cherchaient à se rendre compte du changement presque miraculeux survenu sous leurs yeux dans la manière d'être de madame de Monac. Quand ils se reportaient aux jours de son arrivée parmi eux, au déplorable état de son cœur, de son esprit, de tout son être, car alors la santé du corps n'était pas moins atteinte que celle de l'âme, et qu'ils constataient le calme dont elle jouissait avant la nouvelle de la mort de sa mère, l'espèce de bonheur dont elle sentait enfin la présence autour d'elle et en elle, ils admiraient ce que peut le Christianisme ; ici il n'était pas possible d'en douter, lui seul avait tout fait.

L'attachement que tous avaient voué à cette excellente femme était profond, et Constance pouvait, dans son cœur, bénir Dieu qui lui avait donné un père en M. de Kerkoff et des sœurs en Lucie et Louise; aussi toutes ses affections s'étaient-elles reportées sur cette famille, qui, avec ses enfants, devenait son univers.

Un soir, qu'il était question d'elle, Lucie déclara qu'actuellement elle n'avait plus d'inquiétude sur son avenir, celles qu'elle avait jadis conçues étaient dissipées pour toujours. M. de Kerkoff écoutait et ne se prononçait pas; Louise revint à la charge, et provoqua enfin son père. Je réfléchissais, lui dit-il, et je crains, moi, pour notre amie, bien des choses encore. D'abord, nous ne pourrons la retenir toujours ici, et l'entraînement du monde est grand. Je sais qu'elle prend des idées aussi graves que sensées, et que le genre de vie qu'elle mène rend le retour au tapage des salons difficile; mais l'ennui, mon enfant, l'ennui, tu ne sais pas ce que c'est que l'ennui, et si Constance s'ennuie; nous sommes perdus. Je le redoute, ce démon, le plus terrible de la bande infernale pour vous autres femmes. De plus encore je me figure que madame de Monac n'est pas mûre encore pour la liberté, et je crains que bientôt elle ne soit veuve.

Cette appréhension étonna tout le monde. Kerkoff raconta alors qu'il savait depuis longtemps que la santé de M. de Monac était épuisée par une foule d'excès; M. de Fouville lui avait écrit que l'on était informé à la marine de la présence de la fièvre jaune à son bord; le jour même, on annonçait la mort causée par cette maladie du commandant de l'un des vaisseaux de la station des Antilles. Le bâtiment monté par Monac en faisait partie.

Louise sentait s'ébranler sa confiance. Lucie demanda si on avait entendu parler de La Grange dans cette journée; puis elle ne put s'empêcher de plaisanter son mari sur l'usage qu'il supposait que Constance ferait de cette liberté qui, selon elle, se présentait dans un avenir bien éloigné. Lucie avait mieux lu que personne dans le cœur de son amie, et elle avait grandement raison de ne plus redouter telle circonstance que ce fût pour madame de Monac.

On se sépara. Kerkoff ne parvint point à chasser les tristes pressentiments qui l'assiégèrent pendant cette nuit.

Levé de très-bonne heure, il annonça l'intention d'aller lui-même chercher ses lettres avant le déjeûner.

Il partit; et ce jour le courrier ne lui apporta que de fatales nouvelles.

Il l'avait prévu ; Fouville lui annonçait la mort de M. de Monac ; c'était bien de lui que partait le journal de la veille. Un gros paquet était joint à cette triste lettre, il renfermait quelques papiers destinés à Constance.

M. de Kerkoff se dirigea vers La Grange, pour y prévenir l'abbé Duchêne de ce qui se passait, et pour convenir avec lui des précautions à prendre ; envoyer chercher Lucie et sa fille, tout cela fut facile, Constance dormait encore.

M. Duchêne avait remarqué que la nouvelle du journal avait frappé outre mesure madame de Monac ; elle était revenue vingt fois à cette pensée : si c'était mon mari ?

Il fut convenu que pendant que M. de Kerkoff préparerait la mère à recevoir ce coup nouveau, l'abbé s'occuperait, de son côté, des enfants.

La messe sonna, Constance s'y rendit, et trouva son vieil ami à la chapelle; elle fut frappée de sa présence et de l'expression de son visage.

Après avoir adressé à Dieu une bien fervente prière, dans laquelle elle lui demandait courage et résignation, madame de Monac s'empressa de rejoindre M. de Kerkoff.

— M. de Monac est mort ! vous venez m'annoncer cette triste nouvelle ? Telles furent ses premières paroles. Je devine tout.

Le silence du vieillard et le regard plein de tristesse qui l'accompagna furent plus expressifs que toutes les réponses.

Les larmes de Constance furent aussi soudaines que sincères.

Depuis longtemps un pressentiment vague dominait son *esprit* ; l'article du journal qu'elle avait lu la veille avait été pour elle une sorte d'avertissement.

Constance aimait cet homme, cause pour elle de tant de douleurs ; il est un coin mystérieux, dans le cœur des femmes, que les hommes ne sonderont jamais, elles n'aiment pas comme nous ; en M. de Monac celle-ci aimait le père de

ses enfants, sentiment aussi profond, aussi vif que respectable. Dans ce moment, sa douleur était déchirante.

Elle réclama un peu de solitude, et M. de Kerkoff profita de cet instant pour ouvrir le paquet qui lui était adressé; il provenait de M. de Chataignier, et contenait, outre une lettre pour Constance, le testament de son mari. Par sa lettre, Monac exprimait les regrets les plus sincères de sa conduite envers sa femme, et lui demandait, en termes dignes et chaleureux, pardon de ses fautes, de ses mauvais procédés; il lui donnait la jouissance de tout ce qui lui restait de fortune; c'était bien peu de chose; il l'a priait d'acquitter quelques petites dettes sacrées, et enfin il lui léguait l'avenir de ses enfants. A ceux-ci, il adressait les adieux les plus tendres, les conseils les plus justes; ses paroles à son fils, graves et nobles, partaient du cœur, l'esprit ne les avait pas gâtées. A cet enfant il assignait ses armes, ses décorations, il imposait à sa jeunesse l'autorité des vertus de sa mère... Les expressions dont il se servait pour peindre à sa fille, à Marthe, son affection si pure, se mêlaient aux avis les mieux sentis; il lui envoyait une bague que jadis il avait reçue de Constance. « A toi, lui disait-il, de la rendre heureuse tous les jours; à toi les soins de toutes les heures; faites, mes enfants, ce que je n'ai pas fait, faites le bonheur de votre mère. » Kerkoff était nommé dans ce testament, les remercîements les plus convenables prenaient sous la plume de ce mourant une imposante gravité; quelques souvenirs devaient lui être remis par Franck.

Éloigné de tout secours religieux, Monac n'avait pas pu laver dans les eaux amères de la pénitence les fautes de sa vie; il les déplorait en les reconnaissant, et s'abandonnait avec une touchante résignation à la miséricorde du Dieu de Constance.

M. de Chataignier adressait à M. de Kerkoff son propre testament, et lui annonçait que dans peu de jours il serait auprès de lui, si sa santé lui permettait ce long voyage; il lui donnait une foule de détails sur les derniers moments de son neveu, détails aussi tristes que déchirants; cet homme avait succombé à la fleur de l'âge, sous le poids du remords et du

chagrin. Il est des natures que le monde sait rendre perverses, mais qui, un jour, se réveillent, s'usent dans l'isolement de leur repentir, auxquelles manque le courage de jeter le masque et de se montrer ce qu'elles sont devenues; régénérées par la souffrance, elles s'épuisent dans le silence. A force de vertus, Constance avait vaincu Monac, mais il n'avait pas eu, la force d'avouer sa défaite. Après tous ses revers, ruiné, abandonné de tous, cet homme, dans le silence des longues nuits de la mer, dans la méditation de la vanité de sa vie passée, avait compris enfin que le vide du cœur, le bruit du monde, les joies éphémères de la jeunesse ne sont pas le bonheur; il avait levé les yeux vers le Ciel, et le Ciel lui avait parlé.

Constance mêlait ses larmes à celles de ses enfants. Pauvres petits!... Quels regrets donnaient-ils à un père qu'ils avaient à peine connu! ils pleuraient parce que leur mère pleurait, parce qu'ils avaient l'âme bien placée. Marthe, plus que son frère, avait, dans de rares soirées, joué sur les genoux de son père; elle avait gardé bon et tendre souvenir de ces jours déjà si éloignés; chaque jour aussi elle priait pour lui. Oh! non, ce n'était pas un étranger pour elle; aussi ses larmes coulaient et ses yeux se fixaient, avec regret et amour, sur un portrait que sa mère n'abandonnait plus du regard.

Lucie et sa fille, instruites de tout par M. Duchêne, attendaient dans la pièce à côté, Kerkoff les rejoignit: il était très-calme en apparence, mais à travers sa physionomie officielle, on lisait le déchirement de son âme; il lui tardait de donner à sa fille adoptive les motifs puissants de consolation qu'il tenait à la main. Louise étouffait ses larmes; Lucie, plus calme, priait intérieurement. Enfin, Constance laissa pénétrer chez elle. Ses lettres lui furent remises; elle les cacha dans son sein.

— Espérez, mon amie, votre mari est mort en recommandant son âme à la miséricorde de Dieu, et en vous bénissant vous et vos enfants. Les paroles si touchantes de ce testament furent alors lues par Kerkoff, non sans une profonde émotion.

La pauvre femme espéra, Franck la serrait dans ses bras, les larmes de Marthe tombaient avec ses baisers sur les mains de sa mère.

— Je vous remercie, ô mon Dieu !... Oui, si peu que je le puisse, je veux espérer.

— Espérez ! ce mot si chrétien, sortait de toutes les bouches, et tous les cœurs priaient.

Déjà Franck et sa sœur semblaient, acceptant le legs de leur père, se dévouer plus particulièrement à leur mère ; ils ne la quittaient plus ; ils cherchaient à lire dans ses yeux.

Oh ! qu'elles étaient amères les larmes de cette pauvre jeune femme !... Qu'alles étaient douces, affectueuses, les consolations que lui prodiguaient ses amies ! Kerkoff s'était éloigné avec l'abbé, et cherchait les moyens d'adoucir ce coup si terrible et si peu attendu... Il ne craignait rien pour le premier moment, mais il redoutait l'avenir. Il bénissait Dieu du cours que prenait cette douleur : soutenue par l'espérance, certaine que son mari avait quitté la terre en honorant son nom, persuadée qu'elle occupait dans son cœur la place qui lui appartenait, Constance trouvait, dans ces sentiments, je ne sais quelle douceur ; son ami le comprit promptement, et se promit de les développer encore. Il est donné à quelques âmes de deviner les autres.

La journée se passa bien tristement, mais ces lugubres soins que nécessitent les chagrins de ce genre employèrent bien des heures. Lucie et Louise prévoyaient tout, paraient à tout ; Marthe et son frère entouraient leur mère des caresses les plus tendres, et leur gentillesse, leurs soins délicats, adoucissaient ces instants si amers.

Le soir, Kerkoff chercha à rencontrer seule sa fille adoptive ; elle-même désirait ce tête-à-tête.

— Pensez-vous, lui dit-elle, que réellement je puisse espérer. Dieu aura-t-il pitié de l'âme de mon pauvre mari ?

— Oui, sans doute, je le pense ; vous savez qu'aux yeux de Dieu l'intention est du plus grand poids, et la position toute exceptionnelle de celui que vous pleurez augmente encore les

motifs de confiance que vous devez avoir. Les grâces sont infinies, mystérieuses; les secrets du Tout-Puissant sont impénétrables, et l'espérance, croyez-le bien, est un devoir tout autant que la foi. Le testament, les lettres que je vous ai remis, tout concourt à prouver que depuis longtemps un changement radical s'opérait dans l'âme de votre mari. Dieu apprécie tout; le repentir à ses yeux ne se mesure pas avec la parcimonie de notre faiblesse; Notre-Seigneur accepte le mot du bon larron, et lui promet le Paradis.

Vous avez tant prié dans le secret de votre cœur, que vous avez, pour ainsi dire, forcé la main du Père des miséricordes!

Oui, mon enfant, non-seulement vous pouvez espérer, mais vous devez espérer.

Oh! quel bienfait de la Providence que cette longue solitude!... Les grandes pensées ne viennent pas au milieu du tumulte du monde, elles sont incompatibles avec le bruit; mais dans la solitude, le cœur s'interroge lui-même et la méditation amène la vérité. Les gens du monde sont plus à plaindre qu'on ne le croit, ils n'ont pas le temps de penser. Seul, au milieu des mers, M. de Monac a vu enfin la vanité, le vide de toute sa vie; il a vu que cette femme, que trop souvent il avait oubliée, ne payait ses dédains que par l'affection, que par le dévouement; au loin, les influences cessent, et dès lors il a rendu pleine et complète justice à votre conduite, à vos procédés; et, tenez, au fond du cœur, toujours il vous aima.

Les larmes de Constance coulèrent en abondance; elle ne repoussait pas, elle appelait plus tôt ces consolations. Ne cherchons jamais à tarir les premières larmes de la douleur, excitons-les toujours.

— Avec quelle constance et quelle ardeur je vais prier pour cette âme! elle n'est pas perdue pour moi, au contraire; désormais je me dévouerai toute entière à alléger les peines qu'elle endure sans doute; je lui prouverai, moi aussi, mon amour après la mort: que ne l'ai-je pu lorsqu'il vivait?... mais alors il me repoussait; mais alors... j'avais moi-même de grands torts à me reprocher; je n'ai point assez persisté dans

les efforts que j'aurais dû tenter pour le ramener à moi ; j'ai manqué d'adresse ; trop vite je me suis laissée aller au découragement. Oh ! j'ai mal fait. Et ses larmes redoublaient.

Constance était de bonne foi, ses regrets étaient sincères, ses reproches loyaux. Oui, elle aimait Monac, surtout depuis que Monac s'était révélé à elle dans la mort. Elle était profondément touchée des derniers procédés de cet homme, auquel elle avait eu si souvent à pardonner.

Le cœur de la femme est plein de tendresse et de générosité ; le dévouement est un besoin pour elle ; le dévouement et le sacrifice constituent le fond de son être ; elle oublie, et sincèrement, l'injure devant la réparation la plus légère, si cette réparation vient du cœur.

Personne n'a connu la lettre adressée, de son lit de mort, par Monac, à sa femme, elle la lut en secret, et jamais elle ne divulgua son contenu.

Les heures s'écoulaient, et Kerkoff ne quittait pas sa fille adoptive : il savait que le sommeil ne visiterait pas cette pauvre veuve, que l'insommie amènerait plus de douleurs encore à son cœur, et il éloignait cette heure si pénible ; les mêmes idées revenaient, leur cercle était étroit, il ne cherchait pas à l'étendre ; plus tard il en serait autrement.

Constance supplia ses amis de l'accompagner le lendemain à la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, où elle demandait à l'abbé Duchêne de dire une première messe pour le repos de l'âme de son mari.

— Sans doute, la Vierge, dont j'ai tant imploré le secours dans cette petite chapelle, afin de revenir à des sentiments que j'aurais dû toujours avoir, la Vierge, à laquelle j'ai demandé si sincèrement de veiller sur ce mari perdu au milieu des mers, m'écoutera ; aussi je veux que de là parte ma première prière de deuil.

Si ces douleurs, la mort de ma mère, celle de mon mari, m'eussent saisie dans le temps où ma foi dormait inutile, quelle différence, mon Dieu ! J'aurais, comme aujourd'hui, senti ces douleurs, elles auraient amené le désespoir et le dé-

courageusement. Je n'eusse pas compris le devoir personnel que j'ai à remplir. Mes regrets trouvent aujourd'hui, dans leur amertume, une consolation puissante; je sais que la prière monte de la terre vers le Ciel, pour en redescendre en rosée bienfaisante vers ces lieux de supplices où s'expient les fautes de la vie. Quelle admirable doctrine que celle-là! comme il est doux de croire que la tombe, en se fermant, n'a pas rompu la chaîne des saints attachements! comme il est beau de penser que nos chers morts reçoivent un puissant soulagement de nos prières, de nos bonnes œuvres! Oh! oui, j'agirai pour lui, je doublerai mes aumônes en son nom, en séchant des larmes sur cette terre; je diminuerai au Purgatoire le nombre des jours de peine. Je vais me préparer à devenir vraiment chrétienne; j'offrirai à Dieu le pain de vie que j'aurai reçu en mon âme. Je demanderai à l'Église de faire couler souvent, et bien souvent, le sang de l'Agneau sur ses autels; je suivrai la route que Dieu m'indique, et par laquelle il me conduit à lui avec tant de persévérance et de mansuétude; que sa sainte volonté s'accomplisse! Puisse la Vierge fidèle obtenir de Dieu que je devienne semblable à elle! Puissé-je dire toujours en toute vérité et en toute humilité : Voilà la servante du Seigneur!

Mon ami, je voudrais fonder ici un établissement bien modeste : les garçons et les filles y recevraient une éducation solide, une instruction appropriée à leurs besoins; les pauvres infirmes y trouveraient un asile, et les malades un refuge. Tous les jours le saint sacrifice y serait offert pour le soulagement de mes parents défunts, et pour appeler sur moi et mes enfants la bénédiction du Ciel.

Croyez-vous que je puisse fonder cette petite maison? Je ne suis pas riche; mais, vous le savez, je deviens économe, je bornerai encore mes désirs. Réfléchissez à cela.

Je proposerai à Joanna de s'unir à moi; elle dirigera cette maison, elle y apportera son zèle, sa charité ardente. Écrivez à Joanna, ami; dites-lui que j'ai le cœur brisé par un nouveau chagrin, et Joanna viendra. Demain,

n'est-ce pas, vous lui demanderez de venir pleurer avec moi.

— Ce que vous désirez est d'une exécution plus facile que vous ne le supposez, Constance. La commune possède un terrain très-propre à cette maison. Je puis, moi, y consacrer une somme assez ronde, fruit d'une restitution qui m'a été dernièrement faite : une bonne et respectable personne de notre voisinage a depuis longtemps cette pensée, et elle se propose d'abandonner sa petite fortune à qui entreprendra de réaliser son projet. Vous le voyez, votre idée prend vie, et l'hospice de Sainte-Constance s'élèvera comme par enchantement.

— Merci, merci! vous êtes un ami parfait. Oui, ce me sera une consolante pensée que celle de cette fondation. Ces vieillards et ces enfants prieront pour lui. Dieu exaucera ces voix pures et ces voix éprouvées. Son tombeau n'y sera pas; autrefois ce tombeau m'eût singulièrement manqué. Il me semblait qu'on ne priait bien pour les morts qu'à l'ombre du cyprès de leur tombe. Vous ne permettez certes pas cette étroitesse de sentiments, n'est-ce pas?

— Dieu me garde de m'écarter du saint respect de la tombe, chère amie! je comprends plus que personne, je l'espère, le culte des souvenirs. J'honore ce pieux usage de rappeler aux vivants la mémoire des morts, et si parfois je ne puis retenir un sourire devant la niaiserie des épitaphes et devant la vanité des réclames funéraires, j'aime à m'incliner devant la croix du sépulcre d'un ami, d'un parent; j'obéis avec empressement à la demande qui m'est faite d'une prière, et je salue avec vénération profonde le signe de la Rédemption, gage certain de l'Éternité bienheureuse que j'attends pour ceux qui me furent chers. Oh! pourquoi n'est-il pas toujours possible que le cimetière entoure l'église? pourquoi faut-il que dans nos cités ce champ de la mort soit séquestré de la fréquentation des vivants? l'Église aime à placer ses autels près des tombes, car des autels s'élance la prière qui unit la vie à la mort; car en passant près du monument de son père, le fils se souvient de ses vertus; les larmes de la femme n'arrosent point en vain la tombe de son époux, et la fille trouve

de chastes et pures inspirations lorsqu'elle se penche sur les froides pierres recouvrant le cercueil de sa mère. Du cœur part un souvenir, des lèvres tombe une prière... La pensée de la mort est salutaire.

De là, Constance, l'origine du pieux usage des tombeaux; mais malheur à celui chez lequel le souvenir des morts ne se réveillerait que devant une inscription, malheur à celui auquel l'appel du tombeau est indispensable! Nous n'avons pas les idées matérielles des anciens. Pour nous, la sépulture est chose sainte, sans doute, mais la sépulture n'est point d'absolue nécessité. L'amour du chrétien se reporte sur l'âme immortelle, et son âme tend vers cette autre âme; pour elle, il n'est pas de tombeau, pour elle les prières viennent de partout. Nous n'avons ni autel ni victime spéciaux pour les mânes; du nord au midi, du levant au couchant coule le sang de l'agneau, rosée féconde portant avec elle le soulagement et la paix. Que nous importe, après tout, ces froides dépouilles que l'âme a quittées? sorties de la terre, elles retournent à la terre, et, quelque élevées et profondes que soient les pyramides qui les recouvrent et les défendent, la destruction saura les atteindre et les réduire à ce néant qui n'a plus de nom.

Élevons, chère enfant, des pyramides de bonnes œuvres; escaladons le ciel, faisons violence à Dieu; enlevons, pour ainsi dire, les âmes de nos chers morts à sa justice, en sachant intéresser sa miséricorde, en puisant sans relâche aux trésors intarissables de ses grâces; là, Constance, est la vraie tendresse, tendresse toute chrétienne, digne de vous, fil mystérieux, qui lie le purgatoire à la terre, la douleur à la douleur: c'est dans votre cœur que sera le vrai monument; toujours il sera debout, toujours il durera.

— Le monde a une singulière manière d'honorer les morts.

— Oui, sans doute, sa vanité trouve son compte à ces convois pompeux, à ces funérailles magnifiques, à ces petits palais qu'il élève à leur gloire; c'est que le monde constate

ainsi sa richesse, sa futilité; il paye aux yeux de la foule le tribut qu'il doit; mais bien promptement aussi il se croit quitte ainsi envers ceux qu'il a superbement drapés et empanachés, logés et dénoncés à la mémoire des siècles; mais aussi à peine a-t-il jeté ses voiles funèbres, détaché ses draperies de deuil qu'il, éteint ses souvenirs. Il a fait son devoir: le plaisir, les affaires, le tourbillon enchanteur l'appellent; il est libre, il répond; et dans le fait n'a-t-il pas officiellement pleuré? n'a-t-il pas élevé son monument? n'a-t-il pas buriné sur le cuivre et le marbre ses regrets et sa tendresse? Oh! assez, assez comme cela! sa délicatesse ne lui en permet pas davantage. Peut-être de loin en loin visitera-t-il le caveau de famille, jettera-t-il une fleur à côté d'une fleur morte, une couronne sur ces pierres, dont une main payée écarte l'herbe et le lierre; peut-être s'agenouillera-t-il, peut-être voudra-t-il prier!... Mais, hélas! prier!... il ne le sait pas!...

Vous, Constance, s'il vous est refusé de vous pencher sur le socle d'une croix funéraire, vous allez élever un monument qui ne périra pas. De cette maison dont la mort vous inspire la pensée, s'élèvera à chaque heure un cri de miséricorde, un appel à la clémence; ces cris, cet appel, seront entendus, croyez-le bien. Vous avez une salutaire pensée. Oui, il est bon d'honorer ainsi les morts; faire du bien aux vivants, en leur nom, est chrétien, est parfaitement chrétien.

Que Dieu visite votre âme; mon enfant, qu'il répande sur elle ses consolations infinies; vous vous faites sa servante, votre Maître sera doux et miséricordieux; je ne puis douter qu'il n'ait exaucé déjà bon nombre de vos prières, et les exaucera toutes!

Rentrez près de votre fille, elle est seule depuis longtemps.

—A demain, ami, à la chapelle; priez, priez toujours!

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

Joanna répondit à l'appel que lui faisait son amie : elle se rendit avec empressement à La Grange, et prodigua à madame de Monac toutes les consolations que peut donner un cœur habitué à la douleur, plein de charité et vraiment chrétien. La famille de Kerkoff seconda de toutes ses forces cette excellente femme, et Constance, résignée, mais non consolée, se consacra de plus en plus aux bonnes œuvres et à ses devoirs de mère. Franck devint pour elle l'objet de soins particuliers; elle trouvait un grand charme à développer cette nature si bonne et si riche en espérances. Un père lui manquait, mais sa mère se faisait père.

Si cette jeune mère s'effrayait de son lourd fardeau, M. de Kerkoff la soutenait et l'encourageait; il aimait à lui citer les noms de tant de jeunes gens élevés par leurs mères, et qui avaient été non-seulement des hommes vertueux, mais encore des hommes distingués. Il lui racontait sa propre histoire, car, lui aussi, avait perdu son père dès l'enfance; il lui redisait l'empire que sa mère avait exercé sur lui par son dévouement, sa douceur, sa constante sollicitude, ses enseignements pleins de foi, d'honneur qu'il recevait d'elle avec d'autant plus de docilité, que cette parole maternelle n'avait ni rudesse ni rigidité. Aux jeunes âmes bien nées, l'amour de la mère, de la mère veuve, devient un culte. Les jeunes cœurs se plaisent à remplir tous les vides de ce cœur; les liens les plus tendres unissent les fils à la mère. Tous les bons sentiments propres à l'homme corroborent l'amour filial, assez fort alors pour dominer et subjuguer même les passions naissantes; que de choses ne fait-on pas pour consoler sa mère!... Et elle? dans le recueillement de la douleur, dans la solitude que lui a faite la mort, comme elle concentre toute sa puissance d'affection sur ses enfants, comme

elle sent ses forces augmenter ! comme sa raison se fortifie ! comme sa sollicitude s'éveille ! que de grandes choses ne trouve-t-elle pas dans son âme? rien ne la trouble dans l'accomplissement de ses chers devoirs; elle marche au but avec résolution, avec persévérance. Le monde a fui, et dans la retraite, les exemples, les paroles de la mère, sont recueillis avec empressement, avec respect, avec amour. Quand les femmes le veulent, elles se font hommes, et, grâce à Dieu, sans cesser d'être femmes !

Ces réflexions, dont elle goûtait la justesse, calmèrent le trouble et le découragement par lequel Constance se sentait saisie dans son isolement. L'abbé Duchêne lui montrait un dévouement profond ; il comprenait, comme elle, l'avenir de ce fils auquel il se consacrait tout entier. Le pauvre petit, entraîné vers Kerkoff par l'attrait irrésistible qu'un enfant éprouve pour ceux qui l'aiment, le consultait souvent. Il voulait rendre sa mère heureuse, et souvent il s'échappait vers Louise pour lui confier ses petites amertumes, ses dégoûts, ses projets, et Louise le calmait, l'encourageait.

Toutes les pensées de Marthe se concentraient en une seule : sa mère ; elle ne la quittait plus, elle étudiait dans ses yeux les secrets de son cœur, et Constance ne pouvait comprendre tous les raffinements de la tendresse de sa fille; la douleur avait donné à Marthe une gravité pleine de charmes; elle devançait en maturité les années ; sa ravissante nature se développait avec une rapidité prodigieuse; l'enfance disparaissait, laissant seulement après elle la simplicité et la naïveté dont cette jeune fille était parée, comme une jeune fleur des feuilles tendres qui l'accompagnent encore. Comme elles étaient douces les causeries de la mère et de la fille ! Souvent Joanna, par un mouvement presque involontaire, saisissant Marthe dans ses bras, la pressait sur son cœur, et laissait tomber une larme sur son front. Marthe avait pris Louise pour type; elle l'étudiait, elle la consultait, elle lui demandait le secret de rendre sa mère heureuse. Aime-la, disait Louise; sois ce que tu es, ravissante enfant !

M. de Chataignier n'avait pu accomplir son projet.

Retenu par les infirmités de la vieillese, loin de sa nièce, des lettres fréquentes, et pleines d'une cordiale affection, témoignaient de ses regrets.

M. de Kerkoff, désigné pour tuteur à ces orphelins, arrangeait leurs affaires. Les débris réunis de la fortune de leur père non-seulement acquittaient les dettes, mais complétaient encore une somme assez forte : les dispositions bienveillantes et immuables de leur oncle leur assuraient un très-bel avenir financier.

Le projet de l'hospice n'avait pas été abandonné; on traçait les plans, on réunissait les fonds, on obtenait les autorisations nécessaires. Au printemps les constructions devaient s'élever, et dans un an cet asile de la vieillesse et de l'enfance s'ouvrirait, à la grande satisfaction de tous, aux misères trop souvent ignorées et délaissées.

Joanna avait applaudi à cette pieuse fondation; elle y consacrait ses faibles revenus et son zèle; elle y retenait un petit appartement; elle y établirait sa demeure; mais Joanna pensait qu'à des religieuses seules il appartenait de régir cet établissement, et la vocation religieuse, elle ne l'avait pas.

Le saint amour du cloître n'a pas été donné à toutes, et si elle éprouvait un éloignement invincible pour le mariage, elle n'en éprouvait pas un moins positif pour des vœux éternels. Le dévouement, le sacrifice avaient été, étaient encore le but, le motif déterminant de ses actions; mais Joanna exerçait ses vertus à la face du soleil, en plein air; elle courait pour ainsi dire d'un être souffrant à un autre être souffrant; elle ne reculait devant aucun devoir de charité. Forte de sa propre force, elle n'avait jamais senti la nécessité d'appuyer sa faiblesse contre la grille d'un couvent; l'ascétisme n'était pas la loi de sa nature; la charité active, tel était son élément. Que de femmes du monde elle avait maintenues dans le rude sentier de la vertu ! Il semblait que Dieu l'eût réservée à cette mission toute spéciale; beau et utile rôle que la Providence confie à quelques âmes pour le salut d'un grand

nombre! Quelle femme n'eût aimé Joanna! Joanna, si dévouée, si affectueuse, si indulgente, si compatissante! Joanna, dont l'esprit brillant, la locution facile, la verve poétique, la douce gaieté, les talents variés, rendaient sa présence une joie, l'intimité un bonheur! Joanna inspirait l'amour de la vertu; et qui eût repoussé la religion si douce, si facile, si constante, si attrayante de cette fille, douée de tant de dons heureux consacrés au bien-être des autres? Joanna prouvait par elle-même que Dieu a laissé à la femme une belle place entre le mariage et le cloître, place aussiadmirable qu'utile, que le monde ne comprend pas cependant, qu'il accepte à peine.

Les châtelains de Kerkoff avaient promptement apprécié cette vertueuse et aimable personne, et ils se réjouissaient tant pour eux que pour madame de Monac de la résolution qu'elle prenait de se fixer à l'hospice.

Constance s'occupait avec une activité soutenue de la réalisation de sa pensée, et comme elle se rattachait à sa douleur, loin de la rejeter, chaque jour elle y revenait. Aussi, cette douleur si profonde, ainsi dirigée à son propre insu, loin d'anéantir ses forces morales, lui donnait au contraire une énergie nouvelle; le devoir, le sentiment de sa responsabilité, sa tendresse si vive pour ses enfants, ne laissaient pas de place aux regrets stériles qui tuent l'âme en la desséchant. Cette courageuse femme travaillait sans relâche à se rendre utile à ceux qu'elle pleurait et à ceux qui lui restaient encore.

« Si le christianisme n'échauffait pas ton âme, si son espérance toute divine, et sa charité non moins divine ne la dominaient pas, lui disait Joanna; si, en un mot, tu étais restée telle que je t'ai connue autrefois, travaillée par la souffrance, plongée dans des remords imaginaires, accablée sous le poids d'une tristesse profonde, te complaisant dans l'isolement, car tu n'aurais pas la misérable énergie de ces femmes qui demandent à la dissipation son ivresse; ton âme se serait affaissée sur elle-même, un désespoir sombre t'aurait jetée dans la torpeur,

tes larmes même eussent cessé de couler. Tes enfants! tu les eusses pour ainsi dire abandonnés, ou à eux-mêmes, ou à des mains étrangères! Et ceux que nous pleurons!... dis, ce culte glacial de la douleur leur serait-il utile? une seule pensée consolante eût-elle trouvé place en ton cœur? l'espérance de la réunion bienheureuse et éternelle eût-elle lui pour toi, comme un astre dont la lumière ne s'éloigne ni ne se cache? Oh! non; oh! chère amie, bénie soit à jamais la doctrine qui assure à nos regrets un terme, qui rend nos larmes fructueuses, qui nous enseigne que la prière qui sort de nos lèvres, que l'aumône qui tombe de votre main, que la résignation même, aident et soulagent ceux-là qui souffrent loin de nous, et que nous aimons toujours! Aussi, chrétienne que tu es, avec quelle ardeur ne consacres-tu pas ta vie tout entière à ces pieuses et saintes preuves d'une tendresse nouvelle? Ne trouves-tu pas une douceur infinie, une jouissance indicible à préparer ce sentier mystérieux par lequel, et eux et nous, nous marchons comme ensemble, quoique séparées, vers la commune patrie, vers cette terre du retour et de la réunion finale?

Le christianisme, crois-le bien, a tellement été approprié à notre nature déchue, à nos misères, qu'il place partout une planche de salut; ainsi, dans la douleur, notre pain quotidien, dans la douleur la plus grande, dans la mort, la mort, objet d'horreur, hors de notre foi, le christianisme fournit à nos affections un aliment nouveau. Non-seulement la mort ne nous sépare que pour un temps, mais a-t-elle frappé? une ère nouvelle commence: l'absent attend de nous l'allégement à ses souffrances, et nous pouvons plus efficacement que jamais lui prouver notre amour. Oui, Constance, dans la mort notre divin Sauveur a placé non-seulement l'espérance, mais encore un lien unissant les uns aux autres les êtres auxquels il ordonna de s'aimer. Auprès des tombeaux, il permet encore une sorte de joie, un bonheur; car n'est-ce pas un bonheur, un vrai bonheur, que cette assurance qu'il nous donne que nous pouvons alléger les inef-

fables souffrances de nos proches et de nos amis, que nous hâtons notre délivrance ?

Dis-moi donc que ma foi, ma foi divine, ne mène pas au bonheur ! ne me l'assure pas ?

Compare ce que toi et moi sentons au pied d'une croix funéraire à ce que doit y éprouver une pauvre femme aux yeux de laquelle cette tombe ne s'ouvrira jamais ! »

— A nous l'espérance !

— A elle le désespoir ! Suppose qu'elle admet l'éternité de l'âme, qu'elle est déiste ; et nous en connaissons : elle conservera encore quelque espoir de réunion douteuse ; mais comme ses regrets seront stériles !...

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de M. de Kerkoff; sur un signe de Constance, Joanna rentra.

— Que de jours se sont écoulés depuis votre dernière visite, mon vieil ami !

— Trois.

— Oui, trois; mais ils m'ont paru bien longs. Je sais bien que cette absence était nécessaire. Lucie et Louise m'ont tenu fidèle compagnie. Je me fais mal à ne pas causer avec vous chaque jour.

— Joanna me remplace.

— On ne vous remplace pas, croyez-le bien.

Mais marchons ; le frais se fait sentir, et j'ai à vous parler tête à tête.

— Rentrons.

— Non ; si vous ne redoutez pas la fraîcheur de cette superbe soirée, gagnons cette allée ; nous y serons seuls.

Ami, je vais partir. Ne me demandez ni où je vais, ni ce que je vais faire, c'est un secret, et ce secret n'est pas le mien. Qu'il vous suffise de savoir qu'un devoir très-sérieux, pénible peut-être dans son accomplissement, me force à quitter La Grange pour quelques jours.

— Partez-vous seule ?

— Non ; Joanna fera une partie de la route avec moi ; elle se rend à *** ; elle va causer avec la mère Sainte-Thérèse de notre

projet d'hospice. Nous avons pensé, et je veux vous consulter, que les religieuses de son ordre conviendraient à la réalisation de nos vues. Je désirerais beaucoup que cette sœur Saint-Antoine, dont je vous ai parlé, devînt la supérieure de notre maison. Joanna sondera le terrain ; elle s'informera d'une foule de choses qu'il nous importe de connaître. Elle restera le temps nécessaire pour étudier les méthodes de ces bonnes dames et s'enquérir de leurs idées.

Je voudrais voyager seule, et la solitude m'effraye; je redoute l'indiscrétion de mes gens pour le secret de cette course. Gratien, votre valet de chambre est-sûr ?

— Très-sûr et fort peu curieux.

— Donnez-le-moi.

— Il est à vos ordres.

— Merci !

— Quand partez-vous?

— Le 3 novembre. J'ai déjà perdu bien du temps, le courage m'a manqué; le 3 novembre je l'aurai ce cruel courage.

Je vous confie mes enfants, prenez-les à Kerkoff. Pauvres petits ! cette séparation sera dure et pour eux et pour moi ; mais ce voyage, ce triste voyage... il est indispensable; personne ne peut me remplacer.

— Pas même moi ?

— Hélas ! non, je vous l'ai dit, son but comme sa cause sont un secret.

Tenez ! parlons d'autre chose ; il m'en coûte trop d'être mystérieuse avec vous, une parole indiscrète m'échapperait ; je le sais, elle s'ensevelirait dans votre cœur. Encouragez-moi ! dites-moi qu'il est bien de ne pas écarter l'accomplissement d'un devoir, quelque dur qu'il soit.

— Oui, Constance, et plus le devoir est pénible et plus il est méritoire de ne pas l'omettre.

Le silence s'établit. M^me^ de Monac, méditative et triste, pressait le pas.

— Oh ! qu'il est cruel de ne pas prendre votre avis ! Mais je

dois boire le calice jusqu'à la lie!... Je le boirai, mais vous m'en donnerez la force, oh! mon Dieu!...

Ces mots furent prononcés à mi-voix : Mes enfants... les quitter... pour cela!..

— Votre absence sera-t-elle longue?

— De dix jours, je suppose, dix siècles, et dix siècles de souffrances.

Encore une fois, parlons d'autre chose.

Je veux donc partir le 3, parce que le 3 j'aurai du courage, je vous l'ai déjà dit. Dans les méditations de la veille, j'en aurai puisé! J'offrirai à Dieu ce que j'endurerai de pénible pour le repos de ceux qui souffrent bien plus que moi.

Quittons ces pensées; vous avez, vous, ami, un moyen certain de m'arracher à moi-même; plus que jamais, il m'importe de bien connaître ces deux grands jours, la fête de tous les Saints, la Commémoration des morts. Je vous dirai encore: Soyez bon, parlez, arrachez-moi à moi-même.

— Dans peu de jours donc l'Eglise...

— D'abord, qu'est-ce que l'Eglise?

— Vous le savez depuis votre enfance, comme moi, tout autant que moi, je vous l'ai déjà dit peut-être.

— Je ne le crois pas, je l'ai su sans doute; mais répondez-moi.

— Eh bien! l'Eglise est la réunion des fidèles sous un même chef invisible, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sous un chef visible, le pape; elle est catholique, apostolique et romaine.

— Je sais bien ces vérités; mais elle se divise?...

— En Eglise militante, triomphante et souffrante.

L'Eglise militante, c'est cette partie de l'immense troupeau du divin Pasteur dont vous et moi faisons encore partie; elle se compose de ceux des fidèles qui vivent sur cette terre. Le nom de militante lui est donné parce que les vivants sont exposés aux tentations de l'esprit du mal, aux luttes incessantes de la chair, du cœur et de l'esprit, parce que la vie est un combat de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes.

— Hélas ! oui, la vie est un combat, ce mot est juste.

— L'Eglise militante se compose de ceux qui ont vaincu et qui jouissent dans le ciel de la gloire et du repos de la victoire ; ou mieux encore, d'après le concile de Trente : c'est la réunion des esprits bienheureux et de ceux qui ont triomphé du monde, de la chair et du démon perfide, qui, délivrés des misères de cette vie, jouissent de l'éternelle félicité.

— Qu'est-ce que l'éternelle félicité ?

— C'est le Ciel, le Paradis, chère Constance, c'est-à-dire la possession éternelle de Dieu, la vue de Dieu, la connaissance de Dieu, la fin de tous nos maux ; car ni la mort, ni la maladie, ni la douleur, ni la plainte n'ont de place dans la maison du Père céleste.

L'humanité, dégagée de ce qu'elle a maintenant de dégradé et par conséquent de mortel, de borné, dégagée de son ignorance, de sa corruption, entrera dans cet état de gloire pour lequel Dieu l'avait créée.

Vous vous souvenez qu'au début de ces causeries nous avons vu que le malheur inhérent à notre nature déshéritée consistait dans l'ignorance et la concupiscence, que, privée de nos rapports primitifs avec Dieu, nous gémissions dans cette solitude de la terre entre la souffrance et la mort, que notre âme, privée de la connaissance parfaite de Dieu languit au centre de ce désert aride, loin, bien loin de la lumière divine ; nous avons reconnu, s'il vous en souvient, que de notre dégradation, conséquence immédiate de la chute du premier père, datait la perte de notre bonheur parfait, de notre bonheur absolu.

— Oui, je n'ai pas oublié les belles paroles de Bossuet que vous me citâtes, et par lesquelles il prouve que l'homme, créé à l'image de Dieu, était fait pour connaître et aimer, et que, par son orgueil, voulant s'élever au-dessus encore de cette admirable position, il est tombé où nous sommes.

— Eh bien ! c'est à ce premier état que Dieu appelle ses élus. Il leur rend et la connaissance parfaite et l'amour parfait. Dans l'éternité bienheureuse, nous ne cesserons pas un

seul instant de pénétrer les perfections de Dieu, de l'infinie perfection; nous saisirons ces perfections, nous les comprendrons, nous ne finirons jamais de les admirer, car, encore une fois, elles sont infinies, et tous les voiles seront déchirés, et nous contemplerons face à face l'éternelle, l'infinie beauté. Non seulement nous pourrons la contempler et la connaître : nous l'aimerons ; nous l'aimerons d'un amour infini, d'un amour incessant, d'un amour que l'homme ignore; car, pour lui tout a des limites, tout passe; l'amour le plus pur, le plus ardent, le plus légitime le fatigue, et, dans le Ciel, nite mps, ni espace, ni lassitude, ni changement, *l'Hosanna céleste* ne cessera pas. L'amour céleste ne s'arrêtera pas, ne discontinuera pas ; plongés dans un océan d'amour, nous nous y plongerons de plus en plus. Non, il n'est pas de parole pour rendre les délices du céleste amour! non, il n'est pas de parole dans notre triste langage pour donner une faible idée des mystérieuses beautés de la céleste Jérusalem ! L'homme rêve et de saphir et de pierres précieuses, et que sont les pierres précieuses, les merveilles que notre œil aperçoit, que notre imagination grandit devant les indicibles perfections de l'infini. L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu. L'éloquence d'Augustin s'arrête ; sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, auxquelles Dieu a laissé entrevoir ses merveilles, restent sans voix pour les redire; saint Paul, ravi qu'il a été au troisième ciel, déclare « que le cœur de l'homme n'a jamais rien senti qui leur soit comparable. »

Et comment l'âme pourrait-elle comprendre, et comment la parole pourrait-elle exprimer? Oh! alors ces merveilles ne seraient donc pas les merveilles infinies.

Ajouterai-je que ces admirables œuvres du Très-Haut, ces mondes qu'il entasse sur les mondes, ces astres que d'autres astres dominent, ce livre de l'univers, dont nous lisons peut-être quelques lignes, dont un siècle donne un mot à un autre siècle, ce livre que l'homme étudie sans cesse et devant lequel il se prosterne, en s'écriant : O grandeur et profondeur de Dieu! *O altitudo!* ajouterai-je que toutes ces mystérieuses

grandeurs devant lesquelles notre esprit recule épouvanté d'admiration, n'aurons plus de secrets pour nous? Que vous dirai-je encore?... et ces lois non moins mystérieuses de notre être moral, ces arcanes désespérants que notre raison vacillante scrute en vain, qu'elle rapetisse à sa taille, le plus petit enfant les saisira, les connaîtra!

Labeur stérile que celui auquel je me livrerais pour chercher un faible son, rappelant les célestes concerts! l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas senti!... La parole est impuissante. Sainte Thérèse, dont la voix est si pénétrante et si riche, dont l'amour est si ardent, ne s'écrie-t-elle pas: « Il n'est pas d'imagination ni d'esprit qui puisse se figurer ces choses! »

Pour le troupeau fidèle, la gloire sera complète, l'âme ne jouira pas seule de la victoire; son compagnon d'exil, le corps, obéissant serviteur de ses volontés, le corps, instrument et objet de la pénitence, régénéré par la privation, par l'abstinence, après avoir passé par l'anéantissement de la tombe, ressuscitera et, appelé à la vie sans fin, il sera doué de qualités toutes particulières à ce nouvel état; victorieux de la mort, il brillera comme le soleil; agile comme les anges, subtil comme eux, il ignorera et les misères de la terre, et les appétits grossiers et toutes ces conditions de destruction qu'il recèle en lui-même.

— Quel mystère, ami!

Comment se fera-t-il que les choses du ciel cessent d'être mystérieuses pour l'habitant de la terre? Ni vous ni moi ne pouvons contempler le soleil, sa lumière nous éblouit, et comment pourrions-nous contempler le moindre rayon partant du trône de l'Éternel? Alors que nous serons comme des dieux, alors qu'avec les anges nous chanterons les cantiques sans fin, alors que nous nous enivrerons des parfums que répandent sans cesse leurs encensoirs d'or, alors que nous entendons les paroles du Père, alors que se dévoileront devant nous, aux pieds de l'autel de l'Agneau, les chœurs des anges et des archanges, des patriarches et des apôtres, des martyrs

et des confesseurs, des vierges et des saintes femmes, alors que, mêlés à cette multitude infinie de justes, nous nous reposerons au pied des palmiers de la céleste montagne, alors, encore une fois, tous les voiles seront enlevés, et nos corps pourront voir, et nos âmes pourront comprendre.

Nos corps, cette poussière du tombeau ressuscitera... mais comment ?

— Demandez à leur auteur, ce qu'ils lui coutèrent à créer, et refusez-lui la puissance de reformer, de cette poussière sans nom, ce qu'il tira du néant !

Aux accents de la trompette des anges, les mers rendront leurs victimes, la terre le dépôt qui lui fut confié; l'aveugle retrouvera les yeux qu'il avait perdus, le mutilé les membres séparés de son corps : comment ressusciterons-nous ? Dans toute notre beauté; les cheveux de notre tête ont été comptés, et ils nous seront rendus. Tout sera beau dans le ciel.

Voilà la félicité bienheureuse.

— L'Église triomphante se compose donc des esprits bienheureux et des justes qui déjà reçoivent la récompense de leurs vertus et de leur fidélité ?

— Leur gloire n'est pas complète, car leurs corps reposent encore dans le tombeau.

Au dernier jour seulement, après la manifestation suprême, après le grand jugement, les corps des élus seront reçus dans la gloire. Vous le savez, l'âme n'a pas plus tôt quitté le corps qu'elle apparaît devant Dieu, et elle entend prononcer l'arrêt qui *la condamne* ou aux feux éternels, ou, s'il lui reste encore quelques péchés à expier, au Purgatoire, ou enfin, si elle est pure de toutes souillures, à être appelée *aux joies ineffables* du Paradis.

Les âmes coupables subissent immédiatement leurs peines; après la résurrection les corps y seront associés.

Vous connaissez les tourments auxquels seront livrés les prévaricateurs, je ne vous en parlerai pas autrement. Ils seront éternels pour les damnés, et je ne vous ferai pas l'injure de développer devant vous les preuves sur lesquelles le christianisme appuie sa foi. Je ne vous donnerai pas plus les rai-

sons concluantes par lesquelles la souveraine justice de Dieu se concilie avec sa souveraine miséricorde. L'éternité des peines est de foi; cela vous suffit.

— Mais les peines du Purgatoire sont temporaires?

— Oui, sans doute ; elles n'en sont pas moins très-grandes.

Les âmes du Purgatoire forment, chère amie, l'Eglise souffrante. Quoique coupables, elles sont destinées à la gloire, elles prendront place après leur châtiment parmi les élus de Dieu; elles font partie de la communion des Saints ; elles participent comme les fidèles vivants aux mérites de Notre-Seigneur et aux grâces que Dieu nous donne par les sacrements. Elles expient les péchés véniels, les fautes légères, et, vous le savez, par nos bonnes œuvres, par les indulgences qui leur sont applicables, par nos prières, par l'Eucharistie et par les saints mytères offerts pour elles, nous pouvons abréger singulièrement leurs pénibles souffrances.

— Je le sais; et quand vous êtes arrivée, Joanna me démontrait les liens qui nous unissent à ces âmes.

Le chef de l'Eglise est donc Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne au ciel; mais sur la terre l'Eglise a un chef visible?

—Oui, le pape, successeur de saint Pierre, prince des Apôtres, auquel le Sauveur donna les clefs de son Eglise. La suprématie de l'Eglise de Rome a été reconnue de tous temps par la chrétienté et par les évêques successeurs des Apôtres, établis pour régir le troupeau du Sauveur ; sans les évêques il n'y aurait pas d'Eglise.

Je ne vous développerai pas les caractères de la véritable Eglise, son unité, sa sainteté, sa catholicité et son apostolicité. Je ne vous parlerai pas non plus de son autorité et de son infaillibilité ; le temps vous presse, et vous n'avez pas de doute sur ces points essentiels de notre foi.

— Non, je n'ai pas de doute; mais j'en suis à la foi du charbonnier. Un mot donc, je vous en prie.

— L'Eglise est une parce qu'elle reconnaît un Seigneur, une foi, un baptême selon saint Paul ; elle est une parce qu'elle reconnaît encore un seul chef, Notre-Seigneur Jésus-

Christ; l'Eglise est une parce qu'elle ne forme qu'un corps, et qu'elle n'a qu'un esprit et qu'une espérance.

Le fondement de cette unité de l'Eglise c'est l'unité même du Christ et du Christianisme, c'est la communauté de la foi, l'identité des sacrements; le signe et le moyen de cette unité, c'est la hiérarchie (1).

L'Eglise est sainte parce qu'elle est consacrée à Dieu, parce qu'elle forme comme un corps avec son divin chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle a reçu la grâce de la sainteté, la grâce du baptême et de la rémission des péchés; elle est sainte parce qu'elle offre le sacrifice le plus saint qui se puisse imaginer, et le salutaire usage des sacrements.

L'Eglise est catholique parce que ce mot signifie universel, et que l'Eglise est universelle; elle embrasse en effet l'univers, le ciel et la terre; elle est inspirée, dirigée par le Saint-Esprit. L'Australien baptisé est membre de l'Eglise comme vous et moi; l'âme gémissant au Purgatoire lui appartient comme l'élu de Dieu.

— Mais les pécheurs !

— L'Eglise les tolère, tout en désapprouvant le péché. Puis n'a-t-elle pas l'espérance de les voir rentrer au bercail? le divin Pasteur ne court-il pas après la brebis égarée? ne la rapporte-t-il pas sur ses épaules ?

L'Eglise est apostolique parce qu'elle remonte aux Apôtres, par la succession non interrompue de ses évêques, et aussi par la succession de la vraie doctrine apostolique, qui n'est conservée pure et entière que dans son sein (2).

L'autorité de l'Eglise dérive du privilége qu'elle a d'avoir Jésus-Christ pour fondateur, de posséder le trésor de la vérité et de la grâce, d'être assistée par le Saint-Esprit qui vit et opère en elle, d'être en possession de la succession apostolique qui est un moyen de perpétuité (3).

(1) Klee, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, t. 1, p. 81, traduction de M. l'abbé Mabire.

(2) Voir Klee, *Loc. cit.*

(3) Voir Klee, p. 100.

On doit obéissance à l'Eglise en tout ce qui tient à la foi; il faut suivre les règles qu'elle prescrit; c'est par elle que la doctrine doit être éprouvée, c'est par son témoignage que les hérétiques sont confondus (1).

L'Eglise est infaillible parce que Dieu est et sera toujours avec elle, parce que, encore une fois, le Saint-Esprit l'inspire et la dirige, parce que nous avons les promesses formelles du Sauveur.

— Vous ne vous êtes pas servi de ce mot: et romaine?

— Ce caractère ressort de l'union de l'Eglise avec son chef visible, notre Saint-Père le Pape, et de la suprématie que l'Eglise reconnaît à la chaire de saint Pierre, c'est-à-dire à son successeur le Souverain Pontife.

— Merci, ami, revenons, s'il vous plaît, à notre point de départ, à la fête de tous les Saints.

— Nous n'en sommes pas bien loin, chère enfant.

Vous savez que l'Eglise honore d'une manière particulière les Saints.

— Oui.

— Eh bien! chaque jour de l'année un saint est offert à la vénération des fidèles; mais était-ce assez parmi cette multitude des serviteurs de Dieu que ce petit nombre de jours consacrés à la mémoire d'une fraction si faible de la milice céleste? Non, certes. L'Eglise a pensé qu'il était bon de désigner un jour où tous seraient honorés et priés en masse. Ce jour est la fête de tous les Saints. Vous comprenez bien vite et bien facilement la convenance de cette institution, et vous vous préparerez par le jeûne de la veille à cette grande solennité. Dans le principe, au temps pascal, on célébrait une fête générale des Apôtres et une autre des saints Martyrs: la première était placée au 1^er^ de mai, la seconde au 13 du même mois. L'origine de la fête dont je vous parle remonte presqu'à l'empereur Honorius; après la conversion de Constantin, les temples, comme les autels vides des dieux, s'écroulaient avec le

(1) Klee, *loc. cit.*, t. 1, p. 99.

paganisme ; parfois, les empereurs les conservèrent et les affectèrent même au culte du vrai Dieu.

Quelques années avant la naissance du Sauveur, Agrippa éleva à Rome un monument bien célèbre, qu'il consacra à tous les dieux, le Panthéon. Les idoles du monde s'étaient donné rendez-vous dans la ville éternelle, comme vous le savez. Tout devait être dieu à Rome, excepté Dieu lui-même. Honorius conserva le temple d'Agrippa, et en 607 Boniface IV résolut de le consacrer au culte de la croix. Il le plaça sous l'invocation de la sainte Vierge et des Martyrs. Il y fit déposer, dit Baronius, la charge de vingt-huit chariots d'ossements des Martyrs ; le 13 mai 609, on célébra la dédicace de ce temple régénéré, et il a reçu le nom de Notre-Dame de la Rotonde, à cause de sa forme.

— Mais je ne vois pas encore la similitude qu'il y a entre le 13 mai et le 1^er^ novembre.

— Il n'y en a aucune. Louis le Débonnaire, sur les instances de Grégoire IV, établit cette fête en France, et, du consentement des Evêques, elle fut fixée au 1^er^ novembre.

— Quel rapprochement ! Le Panthéon devenant pour ainsi dire le tombeau des Martyrs ! La fête de l'Eglise triomphante partant du Panthéon !...

— Si le 1^er^ novembre est consacré à honorer l'Eglise triomphante, comme vous le dites fort bien, le 2, le lendemain, vient la commémoration des morts : l'Eglise n'a pas plus oublié ceux qui souffrent que ceux qui triomphent ; si elle convie les fidèles de la terre à s'unir à *l'Hosanna sans fin*, elle leur demande aussitôt leurs suffrages et leur compassion pour nos frères qui gémissent dans le purgatoire ; le sang de l'Agneau a coulé pour remercier Dieu d'avoir couronné ses élus, le sang de l'Agneau coulera pour obtenir de sa miséricorde des élus nouveaux, arrachés aux peines si cruelles dues à leurs fautes. Voyez, dans les cérémonies du 1^er^ novembre, comme le catholicisme procède : les ornements de ses prêtres sont des ornements de triomphe, leurs chants sont des chants de gloire et de réjouissance ; tout à coup le deuil a remplacé

la joie, les couleurs les plus sombres succèdent aux couleurs éclatantes; les accents de la douleur et de la souffrance aux cantiques d'allégresse; déjà la tristesse du lendemain a gagné le sanctuaire et les fidèles; la croix a reçu son voile funèbre, le glas des cloches apporte à nos cœurs des pensées sombres; il semble que les lamentables voix de nos amis, de nos proches sortis de ce monde, se mêlent à celle de l'airain sacré, aux frémissements des grands pins, aux bruissements du vent dans les futaies dont les feuilles rares déjà tombent mortes et fanées. Cette soirée de la Toussaint est solennelle et lugubre. Le Ciel, presque toujours en harmonie avec la terre, se couvre de nuages épais, le soleil est sans rayons à son coucher; la tempête gronde sur l'Océan.

Le lendemain, à l'aube du jour, vous verrez tous les sentiers des landes et des bruyères couverts de longues files d'hommes et de femmes vêtus de deuil, s'acheminant vers l'Église; la cloche rompt seule le silence religieux des champs; l'office est triste, le recueillement profond; un discours du recteur rappelle les cœurs aux souvenirs funèbres; de fréquents sanglots répondent à la simplicité des paroles du pasteur; la prière commencée devant l'autel s'achève sur les tombes; les petits enfants s'agenouillent avec les vieillards au pied des petites croix de bois marquant la place où repose un père, un fils, *Oh!*... j'ai vu plus d'une jeune veuve allaiter son fils sur le gazon qui recouvre un mari que la mer avait englouti à la fleur de l'âge. Oui, chère amie, en ce jour l'Eglise de la terre est unie à l'Eglise souffrante. Bien souvent mon esprit s'est arrêté sur cette pensée qu'en ce jour le ciel se peuplait d'un grand nombre d'âmes; les trésors de la miséricorde ne sont-ils pas particulièrement ouverts à ces pauvres âmes par le saint sacrifice, les prières, et les bonnes œuvres des fidèles qui d'un bout du monde à l'autre montent vers le trône du Très-Haut pour *lui* faire une sainte violence; la milice céleste s'unit à la troupe des fidèles de la terre; elle offre ses palmes et ses couronnes, elle implore la souveraine miséricorde au nom de la croix triomphante; la mère de douleurs, ce refuge constant des af-

fligés, unit sa voix aux supplications des martyrs, des vierges, des justes, tandis que la victime sans tache renouvelle son holocauste?

Dans l'ancienne loi on priait pour les morts; ce fait est constant, et le livre des Machabées nous fournit la preuve de ce pieux usage que nous retrouvons dans le catholicisme dès son origine. Un jour spécial n'a été consacré à la commémoration des morts que dans le dixième siècle. Odilon, abbé de Cluny, prescrivit aux moines de son ordre d'offrir leurs bonnes œuvres le lendemain de la fête de tous les Saints, et surtout le saint sacrifice pour le soulagement des âmes du Purgatoire. De Cluny cette dévotion se répandit dans toute la catholicité.

— Pour moi ce jour sera désormais, mon vieil ami, un jour de larmes et de deuil, mais aussi un jour d'espérance et de consolation ; oui, dans notre foi, la mort n'est pas un malheur sans consolation. Que Dieu soit béni et toujours béni.

M. de Kerkoff quitta Constance ; elle partit, comme elle l'avait annoncé, le 3 novembre. Où alla-t-elle? Nous l'ignorons encore.

Des événements imprévus que nous redirons peut-être un jour, l'éloignèrent pour longtemps de ses amis; mais, la précieuse semence germant dans son âme, elle ne chercha plus le bonheur sur la terre, elle l'attendit des promesses du Sauveur.

FIN.

Corbeil, imp. et lith. de Crété.

TABLE DES MATIÈRES.

Bref de N. S. P. Pie ix..... v
Approbation..... vii
Avant-propos..... ix

PREMIÈRE PARTIE.

Ire soirée. — Introduction..... 1
IIe soirée. — La Chute de l'Homme..... 8
IIIe soirée. — Le Bonheur..... 16
IVe soirée. — Le Christianisme..... 23
Ve soirée. — La Prière..... 30
VIe soirée. — Les Commandements, la Foi et les Traditions, le Culte; premier commandement..... 36
VIIe soirée. — L'Espérance et la Charité; suite du premier commandement..... 45
VIIIe soirée. — Deuxième et troisième commandements..... 53
IXe soirée. — Quatrième commandement..... 62
Xe soirée. — Cinquième commandement..... 74
XIe soirée. — Sixième commandement..... 89
XIIe soirée. — Septième commandement..... 102
XIIIe soirée. — Huitième, neuvième, dixième commandements.... 117
XIVe soirée. — Les commandements de l'Église..... 134
XVe soirée. — Conclusion de la première partie..... 145

DEUXIÈME PARTIE.

Ire soirée. — Introduction..... 153
IIe soirée. — La Grâce..... 159
IIIe soirée. — Les Sacrements..... 171
IVe soirée. — Le Baptême..... 182
Ve soirée. — Suite du Baptême; la Confirmation..... 198
VIe soirée. — La Pénitence..... 211
VIIe soirée. — Suite de la Pénitence; la Confession..... 226
VIIIe soirée. — L'Eucharistie..... 238

IXe soirée. — Suite de l'Eucharistie..... 251
Xe soirée. — L'ordre de l'Extrême-Onction..... 266
XIe soirée. — Le Mariage..... 285
XIIe soirée. — Suite du Mariage..... 299

TROISIÈME PARTIE.

Ire soirée. — Introduction..... 313
IIe soirée. — L'Avent..... 322
IIIe soirée. — Noël..... 334
IVe soirée. — Les Fêtes de saint Étienne, de saint Jean ; les saints Innocents, la Circoncision, l'Épiphanie, la Purification..... 346
Ve soirée. — Le Carnaval, les Quarante heures, le Carême..... 362
VIe soirée. — La Fête de saint Joseph, la Semaine de la Passion.. 378
VIIe soirée. — L'Annonciation..... 392
VIIIe soirée. — La Compassion de la sainte Vierge..... 400
IXe soirée. — La Semaine sainte, les Cérémonies de la Messe, les Offices de la semaine Sainte..... 412
Xe soirée. — Pâques ; Constitution de l'Église..... 427
XIe soirée. — Les Rogations, saint Marc, l'Ascension..... 441
XIIe soirée. — Le Mois de Marie, la Pentecôte, la Trinité..... 453
XIIIe soirée. — La Fête du saint Sacrement, la Fête du sacré Cœur de Jésus, le Pater, l'Avé, les cérémonies et les ornements de l'Église..... 468
XIVe soirée. — L'Assomption de la sainte Vierge..... 485
XVe soirée. — La Fête de saint Louis, les saints Patrons, les saints Anges..... 499
XVIe soirée. — La Nativité ; la Vie monastique..... 514
XVIIe soirée. — Suite de la Vie monastique..... 528
XVIIIe soirée. — La Douleur chrétienne..... 543
XIXe soirée. — L'Église, la Fête de tous les Saints, la Commémoration des morts..... 555

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 7. Fashions, *lisez* fashion.
Page 86. Faites à, *lisez* faites la.
Page 72. Seulement qu'après, *lisez* seulement après.
Page 73. Les faire, *lisez* à les faire.
Page 106. Une terre, *lisez* ma terre.
Page 108. Ecarter, *lisez* écouter.
Page 109. Le fils, *lisez* le Fils de Dieu.
Page 112. Vous regardez, *lisez* vous me regardez.
Page 127. Palestini, *lisez* Palestrini.
Page 140. — Je m'aperçois, *supprimez* le —.
Page 144. Sous peine des plus graves, *lisez* sous les peines les plus graves.
Page 198. — Oui, *supprimez* le —.
Page 199. Dans le gros Vincent, *lisez* dans le gros If ;
Page 212. La confirmer, *lisez* confirmer Constance.
Page 213. A le rompre, *lisez* à rompre ce silence.
Page 264. V'a, *lisez* va.
Idem. Pratique, *lisez* pratiquée.
Page 285. Onze, *lisez* douze.
Page 308. Novations, *lisez* novateurs.
Page 320. Les fleurs les vallées, *lisez* les fleurs des vallées.
Page 351. Tes, *lisez* cet.
Page 373. Sa petite, *lisez* son petit.
Page 381. Dites-vous, *lisez* dites-vous-le, le.
Page 400. Venait, *lisez* il venait.
Page 407. Qu'elle, *lisez* quelle.
Idem. Pas part, *lisez* pas de part.
Page 428. Furent retirées, *lisez* se furent retirées.
Page 445. Tere, *lisez* terre.
Idem. Sacrement, *lisez* sacrements.
Page 474. Les processions, *lisez* des processions.
Page 485. Null, *lisez* nulle.
Page 508. Prie de cette, *lisez* prie de faire cette.
Page 518. Plus, *lisez* pas plus que.
Page 525. Pui, *lisez* qui.
Page 528. Rendre, *lisez* tendre.
Page 548. Partait, *lisez* parlait.
Page 553. Spéciaux, *lisez* spéciales.
Page 555. Ses, *lisez* ces.
Page 558. Sa présence, *lisez* la présence.

JAN 7 1938